NEVF LIVRES DE LA DIGNITÉ ET DE L'ACCROISSEMENT DES SCIENCES,

COMPOSEZ PAR FRANÇOIS BACON, BARON DE VERVLAM & Vicomte de Sainct Aubain.

ET TRADVITS DE LATIN EN FRANCOIS par le sieur de GOLEFER, Conseiller & Historiographe du Roy.



A PARIS,
Chez IACQVES DVGAST, ruë Sainct Iean de Beauuais, à l'Oliuier de Robert Estienne, Et en sa boutique au bas de la ruë de la Harpe.

M. DC. XXXII.
AVEC PRIVILEGE DV ROY.





A MONSEIGNEVR LE CARDINAL DVC DE RICHELIEV.



ONSEIGNEVR,

Le ſoin qu'il vous plaiſt prendre de ceux qui ont eſté ſi heureux, que d'eſtre bien veuz de feu Monſeigneur le Mareſchal d'Effiat; me fait eſperer que vous trouuerez ſupportable la hardieſſe que je me donne de vous dedier cette Tra-

duction ; à laquelle j'ay trauaillé par son commandement durant deux annees ; & fait Imprimer pour la luy presenter au retour de ce voyage ; qui eust esté entierement glorieux à la France , si vne mort tant prejudiciable à tout l'Estat n'en eust retardé le bon succez. L'honneur que j'ay possedé d'estre en son souuenir dans des affaires où je n'estois nay ny instruit, me faisoit attendre la continuation des effets infaillibles de sa bien-veillãce. Si bien que l'on pourroit tout dire de moy *(aux termes du Prouerbe)* si l'on pouuoit dire que j'en suis ingrat apres sa mort. *Or estouffer en sa naissance ce Liure qui doit voir le jour, apres que celuy, qui est cause de sa vie, a perdu la sienne ; ce seroit mettre en oubly les bien-faits receuz: au lieu de les publier & mettre en veuë*

par quelque eſpece de recognoiſſance les merites de ſon excellente vertu; puis que Salomon m'apprend, que la Memoire du Iuſte reſte auec loüanges. *C'eſt pourquoy je ne crains pas de vous offrir,* MONSEIGNEVR, *ce Liure en ſon entier, où vous prendrez plaiſir dans le recit des actions & des inclinatiõs genereuſes d'vn perſonnage tant illuſtre, de vous repreſenter celuy qui ſe faiſoit eſtimer par le reſte des hommes, & vous engageoit à l'aymer auec paſſion. Ce ſera vn tableau pour vous, & vn modelle pour ceux qui voudront apprendre à bien ſeruir leur Roy auec vne fidelle dexterité. Que ſi cette Epiſtre, que ie vous preſẽte,* MONSEIGNEVR, *n'eſt eſcrite comme il faut, c'eſt à dire auec toute ſorte de politeſſe, ie vous ſupplie tres humblement de vous reſſouuenir que les*

legeres afflictions sçauent parler auec eloquence pour se bien expliquer: mais que celles qui sont au poinct où se trouuent les miennes, tombent en vne si grande confusion, que c'est beaucoup que j'aye encores quelque parole pour vous dire la perte que j'ay faite, & le dessein que j'ay d'obseruer vn silence continuel: si vous ne me commandez de tascher d'exprimer le mieux qu'il me sera possible l'exceds de vos perfections eminentes, en quoy je feray tous les efforts possibles à celuy qui veut estre auec la plus profonde sousmission que l'on sçauroit desirer,

MONSEIGNEVR,

Vostre tres-humble
& tres-obeissant
seruiteur,
DE GOLEFER.



A TRES-HAVT
ET
TRES-PVISSANT SEIGNEVR
MESSIRE
ANTOINE RVZÉ,
MARQVIS D'EFFIAT ET DE LONIVMEAV, &c.

Cheualier des Ordres du Roy, Conseiller en ses Conseils, Gouuerneur & Lieutenant General pour sa Majesté és Prouinces du haut & bas Auuergne, pays de Combraile & Bourbonnois, Mareschal de France, Grand Maistre de l'Artillerie & Sur-Intendant des Finances.

MONSEIGNEVR,

Ie viens vous rendre les deuoirs de mon obeyssance en vous offrant cet Oeuure ; où ie fais parler François les Sciences, qui croyoient ne pouuoir estre bien entenduës qu'en langage Latin. Mais ie tasche de monstrer sur cette occurrence, que nostre langue n'est pas si

pauure; qu'elle n'ait de ſemblables treſors. I'aurois heureuſement executé mon deſſein: ſi i'auois peu ioindre auec l'vtilité qui eſt en ce liure, la politeſſe du diſcours qui vous eſt naturelle; & qui s'explique en vous auec beaucoup plus de grace, qu'elle ne fait en ceux qui l'ont acquiſe par le trauail; & qui la contraignent ſouz les regles de l'Art. Ce grand Chancelier d'Angleterre Baccon à qui ie ſers d'interprete, me ſçauroit bon gré, s'il viuoit encores, de vous auoir fait trouuer ſa doctrine agreable: tant pource que ſon iugement qui ne pouuoit eſtre ſurpris, auoit ſenty la force de voſtre Genie, dans l'honneur de voſtre conuerſation; qu'à cauſe qu'il eſtoit engagé à la recognoiſſance des biens-faits, dont vous l'auiez obligé par vos recommandations aupres du Roy ſon Maiſtre, qui en voſtre faueur MONSEIGNEVR, *luy reſtablit ſa penſion; que ſon mal-heur luy auoit fait perdre. Auſsi ne pouuiez-vous mieux employer le credit que vous auiez aupres de ce Prince l'honneur des Sciences, qui ſceuſt recognoiſtre & admirer l'excellence de voſtre Eſprit, en la negociation de cette Ambaſſade extraordinairement honorable: où vous reüniſtes par vn traicté de mariage deux Royaumes, que les pretenſions d'vne des plus grandes puiſſances de l'Europe, vouloient touſiours tenir diuiſez. Ce qui vous donna l'aduantage, de vous eſtre veu en meſme temps le fauory de deux Roys, par vn bon-heur qui n'arriue que fort rarement entre les hommes. Mais les eſtrangers meſmes ne l'ignorent pas: il me ſuffit de remarquer que vous ne peuſtes ſupporter l'abaiſſement iuſques au dernier meſpris de ce digne perſonnage, qui reſſentiſt au beſoin le ſecours fauorable que vous luy donnaſtes, à cauſe de ſes merites. En recognoiſſance des biens qu'il a receu de vous,* MONSEIGNEVR, *ſon Eſprit vous fait voir par*

moy les Sciences en leur pureté: & i'ose me promettre, que vous trouuerez dans cet Ouurage dequoy vous desennuyer; quand vous pourrez vous laisser aller à vos loüables inclinations.

Le premier Liure discourt en general, des perfections des Sciences; du merite des gens sçauans, auec la resolution de ce qu'on peut leur objecter; de la necessité qu'il y a d'estre habille en ce genre, pour bien reüssir, dans la conduitte d'vn Estat; des exemples remarquables, par lesquels il paroist, que mesmes il y a eu des hommes doctes qui ont esté grands Capitaines; & de l'vnion des armes & des lettres és personnes des deux plus grands Monarques de l'antiquité, à sçauoir de Jules Cesar & d'Alexandre le Grand. Mais i'ay tort de vous marquer des exemples estrangers; puisque vous en auez des domestiques. Car le bon-heur de vostre naissance vous a donné vn pere, qui sous vn Roy tres-eloquent, a defendu par sa doctrine la verité de la Foy, contre les premiers efforts de l'heresie de nostre temps; ainsi que nous le voyons dans les Oeuures qu'il a laisé: & par sa Valeur a retenu dans le seruice de ce mesme Roy cette Prouince, dont le gouuernement luy fut alors donné; cette Prouince, dis-ie, qui se dit maintenant heureuse d'auoir pour Gouuerneur celuy en qui le plus grand Monarque de l'Vniuers recognoist ces perfections hereditaires, qu'il recompense d'vne infinité de faueurs.

Le second commence la dissection du corps entier de tout le sçauoir humain; & se diuise en trois principales parties, qui ont rapport aux trois maistresses facultez qui se trouuent en l'Entendement; à sçauoir en l'Histoire qui est placée dans la Memoire; en la Poësie qui occupe l'Imagination; & en la Philosophie qui fait sa demeure dans le raisonnement.

Tout autre que vous, MONSEIGNEVR, *seroit fort satis-fait, qu'on luy presentast ce tableau racourcy de toutes les richesses de l'Ame. Mais i'ay occasion de craindre que la generale cognoissance que vous auez de tout ce qui s'est passé chez nous, & chez les estrangers, ne vous fasse tenir peu de compte de cette premiere partie. Que la seconde se trouue au dessouz de la viuacité de vostre esprit. Et que vos lumieres naturelles ayent preuenu tout ce que nostre Philosophie vous pourroit apprendre. Mais la chose est tres-belle en soy; & peut-estre prendrez-vous plaisir à l'examiner, pour y recognoistre le fort & le foible. J'ose l'esperer, au moins s'il arriue, que vous puissiez vous attacher à la lecture de l'exemple de la Philosophie Parabolique traictée en ce Liure, sur le sujet de la Police: où ie vous supplie tres-humblement,* MONSEIGNEVR, *d'admirer, comment vous auez sceu vaillamment mettre à execution en guerre, tout ce qui est prescrit en cet enseignement Moral. Et ie m'asseure que ie ne seray pas le seul qui meditant sur ce sujet, dira que la iournée de Sainct Ambroise vous doit faire nommer le Persée François; à cause de la promptitude que vous apportastes en cette importante entreprise; & pour l'heureuse issuë qu'eut ce combat remarquable: où le cheual sur lequel vous estiez monté fut blessé en quatre endroits; & de ce sang (pour parler auec la fable) deuoit plustost estre engendré le Pegase, que de celuy de Meduse; qui dans l'ordre naturel estoit moins propre à telle generation.*

Le troisiesme contient principalement le traicté de la haute & de la premiere Philosophie, que mon Autheur nomme Sapience, qui embrasse la cognoissance des choses diuines & humaines, & toutes ses despendances qui sont d'vne

tres-grande consideration. Ce qui donnera de l'entretien à vostre esprit qui se nourrit des choses sublimes; quand vous pourrez luy donner la liberté de sa vraye Application.

Le quatriesme qui merite d'estre leu auec grande attention, nous estalle vne doctrine de l'Homme, diuisée en deux, à sçauoir en Philosophie de l'Humanité; & en celle de la Ciuilité. Nous considerons dans la premiere les miseres, ausquelles nous sommes sujets. Et sur cette rencontre l'Autheur nous baille sur la Medecine, des obseruations que l'on n'y auoit pas encores fait. C'est en quoy ie crois vous auoir apresté vn agreable diuertissement, MONSEIGNEVR, *& qui est capable de soulager les incommoditez, qui vous sont causées par la trop penible occupation que vous prenez pour le bien de la France. Mais apres auoir parlé de l'abaissement & de la foiblesse de l'homme, il voudroit le releuer par les grandes prerogatiues qu'il doit obtenir par dessus toutes les autres creatures sublunaires. Il trouue pourtant que cette partie est defectueuse; pour ce qu'elle n'a iamais esté bien traictée. C'est pourquoy afin de suppleer à ce grand defaut, ie propose à ceux de nostre aage l'eminence de vos perfections; & ie donne à la posterité vne tres-certaine asseurance, que vous auez esté tellement accomply, que vous deuez obtenir tous les priuileges, que l'on ne peut refuser à celuy qui est parfaictement vertueux. Quant à l'autre portion de la Philosophie de Ciuilité ou de bien-sceance, qui regarde le corps tenu proprement; ie n'ay à dire autre chose, sinon que vous y prendrez plaisir; puisque vous estes le Parfait Courtisan.*

Le cinquiesme est entierement occupé, sous le nom general de Logique, à l'Art d'inuenter des Arguments. Où vous y remarquerez, s'il vous plaist, MONSEIGNEVR,

vn traicté particulier d'vne Topique ou d'vn lieu d'argumenter sur le sujet. De ce qui est pesant; & de ce qui est leger. Et vous iugerez infailliblement que cette piece vient de la subtilité du grand Baccon.

Le sixiesme a pour matiere l'Elocution, qui est tirée de la Grammaire, & employée au poinct qu'il faut, par la Rhetorique. L'vn & l'autre de ces deux Arts ne meriteroit pas que ie vous en parlasse, s'ils n'auoient quelque chose de gentil & d'ingenieux, qui vous fera volontiers lire ce que vous n'auez troué en aucune autre part; redigé dans cet ordre qui nous donne des exemples nouueaux.

Le septiesme traicte de la Morale qui doit regler la volonté de l'homme, qui se trouue en desordre, à cause de ses affections; desquelles l'on a fort bien parlé, mais non du moyen qu'il y a de les ranger à la raison. Surquoy l'Autheur rapporte vne comparaison fort iuste, quand il dit; que c'est faire de mesmes que les maistres escriuains, qui exposent de belles pieces & bien escrites: mais qui ne proposent pas la maniere, comment il faut tenir la plume; & comment il faut former les lettres. C'est vn vice quasi commun à tous les hommes: dont vous estes pourtant exempt, MONSEIGNEVR, *Car encores que vous soyez touché des pointes des affections; pource que vous auez des sentiments plus delicats, que n'auoient ces Anciens qui faisoient gloire d'estre insensibles, vostre douceur naturelle reuient tousiours: mesmes és plus iustes occasions que vous auez de vous esmouuoir, dans les continuelles atteintes d'importunité que l'on vous donne.*

Le huictiesme, est le Liure que ie vous dedie plus particulierement, MONSEIGNEVR, *d'autant qu'il regarde la Ciuilité dans la conuersation: où vous vous faictes admirer:*

admirer : veu qu'il fait mention de l'Art d'entendre bien les affaires, en quoy vous obligez toute la France ; & en ce qu'il parle de la Science d'Estat, en laquelle vous estes si excellemmẽt docte, que vous n'y pouuez rien apprendre, mais plustost y adjouster le secret des Finances ; dont il n'est point parlé : bien qu'elles soient les seules qui donnent le mouuement & la vigueur à vn Royaume. Ie publie, MONSEIGNEVR, *que vous estes seul capable d'en dire des merueilles. Car qui a iamais de son pur trauail fait reuenir à l'Espargne les centaines de millions ; auec lesquelles nostre Monarque s'est rendu le maistre absolu de ses peuples ; s'est fait redouter à tous ses voisins ; & s'est fait honnorer par tous les estrangers? L'intelligence que vous auez en cela, vous a fait prendre garde au peu de soing qu'auoient ceux qui les manioient, de verifier leurs estats au Conseil. Et pour remedier à ce desordre, aussi tost que sa Majesté vous a eu honnoré de cette importante charge de Sur-Intendant, vous auez fait arrester vingt-cinq comptes de l'Espargne, cent des Parties Casuelles, tant de l'ordinaire de leurs charges, que des moyens extraordinaires qui estoient entre leurs mains & en celles des Traittans ; sans compter ceux de l'extraordinaire des Guerres & de la Cauallerie Legere. Ou pour le dire en vn mot, il se trouuera plus de cinq cens Estats veus, apostillez & verifiez de vostre main, qui ont tous fait venir de l'argent dans les coffres du Roy. Apres cela, qu'y a-il à dire, sinon que vous estes le seul qui pouuez faire ces vtiles recherches & en venir à bout. Aussi est-il vray qu'il ne se passe heure du iour que vous n'y trauailliez : sans que mesmes vous mesnagiez pour vostre santé, le temps que l'on derobe aux affaires, quand l'on voyage. Vostre carrosse vous sert de cabinet, dans lequel vous faites*

lire les propositions que l'on vous a presenté pour le bien des affaires de sa Majesté. Ie puis asseurer cette verité: puis qu'il vous a pleu, MONSEIGNEVR, m'honnorer parfois d'vne si agreable commission.

Le neufiesme & qui clost tout l'Ouurage, comme par forme de vœu, donne vne ouuerture particuliere à ce qui est deffectueux dans l'vsage legitime & permis de la raison, touchant les choses qui regardent la Diuinité. Mais ie vous en ay ouy parler auec tant d'addresse & de fermeté, que ie puis croire que vous estes capable d'en donner les vrays preceptes. L'excellent raisonnement, que ie vous ouys faire il n'y a pas long temps sur le passage de l'Escriture; où il est dit qu'Elizée receut le double esprit de son maistre Elie, me fit cognoistre que vous entendiez parfaictement bien l'emanation du Binaire qui part de l'Vnité; & qui pour cette cheute rendoit double l'esprit d'Elizée, comme dependant de celuy d'Elie; ainsi que ce tres-docte & tres-religieux Prelat (qui a joint la Cabale Hebraique auec les saines resolutions de la Theologie Chrestienne) en auoit premierement touché quelque chose par forme de propos de table. Ie fus aussi rauy d'estonnement, quand ie vous ouys appliquer sur ce qu'il disoit; Que la diuision de l'esprit de Moyse aux Septante, qui gouuernerent apres luy les enfans d'Israël, signifioit la participation de son esprit & non sa desvnion, ou son partage: En la mesme sorte, *adioustates-vous*, qu'vn seul flambeau en peut allumer cent, encores qu'il ne perde rien de sa lumiere, ny de son esclat. *Qu'estoit-ce à dire autre chose, sinon que vous penetriez iusques au fonds de ce secret du Vieil Testament?*

Mais ie suis fort-ayse de finir auec ce dernier Liure, puis que i'ay espuisé ce peu que i'auois de paroles; pour ne dire que

la moitié de ce qu'vn autre plus eloquent que moy escriroit de l'excellence de vos perfections auec beaucoup de grace; mais non auec plus de verité; ny d'affection à tesmoigner les obligations que i'ay à vostre naturel bien-faisant. Aussi tascheray-je tant qu'il plaira à Dieu de prolonger ma vie, d'obeyr si parfaitement à vos commandemens, que ie ne trouueray rien d'impossible, quand mesmes il faudroit entreprendre vn Ouurage plus difficile que n'est cestuy-cy: qui vous est offert auec toute sorte de sousmission, par celuy qui fait gloire de se dire,

MONSEIGNEVR,

Vostre tres-humble, tres-obeïssant
& tres-obligé seruiteur,
DE GOLEFER.


NOLI ALTVM SAPERE



GVILLAVME RAVVLEY PROFESSEVR EN LA SACREE Theologie, & Chapelain de Monſeigneur l'Illuſtriſſime François, Baron de Verulam & Vicomte de Sainct Aubain.

SALVT AV LECTEVR.

PVIS qu'il a pleu à Monſeigneur mon Maiſtre de me faire tant d'honneur, que de ſe ſeruir de moy en l'impreſſion de ſes Oeuures; ie crois qu'il ne ſera pas hors de propos de donner quelque aduis au Lecteur, touchant ce qui concerne ce premier Tome. Que l'on ſçache doncques que mondit Seigneur a mis en lumiere en langage vulgaire, il y a ſeize ans, ce traicté de la Dignité & de l'Accroiſſement des Sciences; qu'il l'a diuiſé ſeulement en deux Liures: & qu'il le dedia alors à ſa Majeſté Royale, ainſi qu'il fait maintenant. Peu de temps apres il s'aduiſa

de le faire traduire en Latin : pource qu'il auoit appris que les Estrangers souhaittoient auec passion de le voir ; & qu'il souloit dire. *Que les Liures que l'on composoit en langage moderne, feroient bien tost banqueroute.* Et c'est cette Version faite par de tres-habilles hommes, reueuë & corrigée par luy mesme, qu'il donne à present. Pour ce qui est du premier liure, il n'y a que fort peu de changé : mais les autres huict qui apprennent les diuisions des Sciences ; & qui estoient contenus auparauant souz vn seul, se font maintenant voir, & paroissent comme vn Ouurage nouueau. Or la principale cause qui meut sa Grandeur à le retracter & à l'estendre en tout plein de choses, fut qu'en son *Grand Establissement*, qu'il fit long temps apres imprimer, il mit les Diuisions des Sciences pour premiere partie ; que l'Organe Nouueau deuoit suiure ; l'Histoire naturelle apres, & ainsi consecutiuement. Ce fut pourquoy ayant trouué cette partie de la diuision des Sciences desia faicte, quoy que non suiuant le merite du sujet, il iugea qu'il feroit tresbien de la reietter & de la reduire en vn Ouurage entier & acheué. Et c'est par ce moyen qu'il pretend de se desobliger de ce qu'il a promis touchant la premiere partie de *l'Establissement*. Pour ce qui est de ce trauail, ce n'est pas à moy qui n'ay aucune capacité, d'en parler, ie crois pourtant qu'on ne luy peut donner des loüanges qui luy soient plus propres, que celles que Demosthene souloit quelquefois publier en faueur des actions genereuses des anciens Atheniens, *Qu'il*

n'y auoit que le ſeul Temps qui les peuſt dignement loüer. Ie ſupplie de tout mon cœur, Dieu qui eſt treſbon & tres-grand, que l'Autheur & celuy qui le lira, en rapportent vne ſi grande, & vne ſi durable vtilité, comme l'ouurage le merite.





DE LA DIGNITE' ET DE L'ACCROISSEMENT DES SCIENCES

De FRANÇOIS BARON de VERVLAM & Vicomte de S. Aubain.

LIVRE I.



SIRE,

Il y auoit en l'ancienne Loy des offrandes volontaires qui dependoient de la deuotion d'vn chacun; & des sacrifices journaliers que l'on deuoit necessairement faire par deuoir de Religion. Ie croirois volontiers que les Souuerains pourroient desirer de leurs subjets vne chose

pareille, à ſçauoir qu'vn chacun d'eux leur offrit non ſeulement des preſents par forme de tribut; mais auſſi des teſmoignages de bonne volonté, comme des arres de l'affection qu'ils ont à leur ſeruice.

Quant au premier, j'eſpere de n'y pas manquer; mais ie me ſuis treuué empeſché comment ſatisfaire au dernier. En fin, ie me ſuis reſolu de vous preſenter quelque choſe qui s'adreſſaſt plus particulierement à l'Excellence de voſtre perſonne ſacrée, qu'elle ne touchaſt les affaires de voſtre Royaume.

Car m'eſtant fort ſouuent entretenu auec vn contentement indicible des rares qualitez qui ſe remarquent en vous, Sire, ſans m'arreſter à vos perfections qui ſont cogneuës d'vn chacun, ny à la puiſſance que la Fortune vous a mis en main; ie me ſens rauy d'admiration quand ie conſidere auec quelle eminence vous poſſedez les Vertus & les Facultez que les Philoſophes nommẽt Intellectuelles, à ſçauoir la bonté de l'Entendement qui vous rend capable de tant de hautes cognoiſſances; la fermeté de Memoire; la viuacité de l'Eſprit; l'aiſée Intelligence de ce qui eſt le plus difficile; l'admirable Eloquẽce & la facilité de vous exprimer. Quand diſ-je, ie prens garde à ces Vertus Royales, cette maxime de Platon me vient en la penſée, *Que la Science n'eſt autre choſe qu'vne Reſouuenance; que l'Eſprit cognoit toutes choſes naturellement, quand il a recouuré ſa propre lumiere, que l'obſcurité du corps où il eſtoit en priſon luy déro-*

boit. Que si cela se peut trouuer veritable en quelqu'vn, cela se remarque auec tres-grand esclat en V.M. qui a vn Genie si prompt, qu'elle entend d'abbord ce qui luy estoit auparauant incognu. Donques ce que l'Escriture Saincte asseure du plus sage de tous les Roys, qu'il auoit vn cœur comme le sable de la mer, duquel encores que l'amas soit fort grand, les parties ne laissẽt pas d'estre fort menuës. I'en puis asseurer le mesme de vostre esprit, qui est tellement merueilleux en son temperament, pour parler en cette sorte, qu'encores qu'il comprenne les Sciences les plus releuées, si ne mesprise-il pourtant les moindres choses & ne les laisse point eschapper; encores qu'il soit tres-difficile & quasi impossible en Nature qu'vn mesme instrument puisse bien façonner les grands & les petits ouurages. Pour ce qui est de la politesse de vostre langage, j'en puis publier ce que Cornele Tacite a dit d'Auguste Cesar: *Il parloit facilement sans s'esloigner neantmoins de la grauité conuenable à vn Prince de cette importance.* Que si nous considerons biẽ ce qu'il en est, il se trouuera que tout discours, ou recherché, ou affecté, ou imité, se sent de la seruitude, & ne se peut dire maistre de soy-mesme; encores que d'ailleurs il passe pour tresbõ. Mais vostre façon de parler est veritablement Royalle, elle coule comme si elle sortoit d'vne fontaine: en sorte neantmoins qu'elle se reserre & se ramasse dans ses ruisseaux, ainsi que l'ordre de la nature le desire: elle est pleine de facilité & de bon-heur à s'exprimer; elle n'imite personne, aussi est-elle inimitable. La Vertu

& la Fortune semblent se debatre en la conduite de vostre famille Royalle,& en l'administration de vostre Estat fleurissant: car vos bonnes mœurs sont conformes à la felicité de vostre regne, vos esperances nourries dans vne longue patience, & retenuës dans les bornes que la Pieté vous auoit prescrit, ont heureusement reussi; vous auez religieusement gardé la foy conjugale, aussi est-il sorty de vostre chaste mariage de tresbeaux enfans: vous auez tousiours esté pacifique, & comme vn Prince veritablement Chrestien vous n'auez point eu de guerre auec les Potentats vos voisins, qui auoient vne mesme inclination que vous. Et il est croyable qu'il y a vne semblable emulation pour vostre gloire entre les vertus que la Nature vous a infuses & celles qui vous sont acquises par vostre trauail, qui vous a donné toute sorte d'erudition & de doctrine. Car il est mal-aisé de trouuer vn Roy depuis la naissance de Iesus-Christ qui vous fut comparable en la cognoissance des Sciences, tant diuines qu'humaines: Celuy qui sera curieux de feuilletter les Annales des Empereurs & des Roys vous l'asseurera aussi bien que moy. Et à vray dire les Monarques croyent auoir beaucoup fait quãd ils sçauent quelque chose qu'ils ont appris des autres;quãd ils peuuent seulemẽt s'attacher à l'escorce de la doctrine, & quand ils ayment & esleuent aux honneurs les habilles hommes: Mais qu'il se rencontre vn Roy nay Roy qui ait puisé dans la plus claire source de la Sciene, & mesme qui soit comme changé en la mesme source du sçauoir, cela

eſt merueilleux. C'eſt vous, SIRE, qui auez la cognoiſſance des lettres diuines & humaines, en ſorte que vous eſtes remarquable en trois façons, comme l'eſtoit autresfois Hermes Triſmegiſte, en ce que vous poſſedez vne puiſſance Royalle, vne illumination d'vn grand Preſtre, & la ſcience d'vn parfait Philoſophe. Doncques puis que cette derniere perfection qui vous appartient proprement, vous donne vn tres-grand aduantage pardeſſus les autres Roys; il eſt iuſte que la memoire en demeure à iamais grauée dans quelque Ouurage d'importance, qui enſeigne à la poſterité quelle a eſté voſtre grandeur, & conſerue l'image d'vn Prince ſi remply de doctrine & de ſuffiſance: puis qu'il ne ſuffit pas que la renommée le publie par tout durant noſtre ſiecle, & que toutes les Hiſtoires en faſſent vn honorable recit. C'eſt pourquoy, pour reuenir à mon diſcours, i'ay iugé que ie ne pouuois vous preſenter aucune choſe qui vous fut plus agreable que quelque Traicté qui peuſt fournir à ce deſſein. Ie l'ay diuiſé en deux parties. La premiere (qui pour n'eſtre pas ſi importante ne doit pas eſtre pourtant negligée) traitera de la Dignité de la Science; de l'ample recommandation des bonnes lettres; & meſmes du merite de ceux qui s'employent auec ſoing & auec jugement pour les rendre recommandables. Et la derniere piece, qui eſt la principale, monſtrera le degré où elles ſont paruenuës; & ce qui s'eſt fait pour les eſleuer juſques à ce poinct. De plus, il touchera les choſes qui ſemblent manquer à leur perfection. Et bien

que ie n'y voye rien qui vous y doiue estre particulierement remarqué, ny en quoy ie doiue conjurer vostre Majesté de prendre garde ; si est-ce que vous proposant vne grande diuersité de choses, j'espere qu'elles eschaufferont vostre esprit Royal, & luy feront produire des effets dignes de son Genie, qui seul est capable de donner les bornes qui sont necessaires aux Arts & aux Sciences.

A l'entrée de la premiere partie, pour retrancher ce qui ne sert de rien sur ce subjet ; & pour imposer silence à ceux qui voudroient objecter quelque chose contre la dignité des lettres, que ie veux authoriser par ce qu'en disent les grands personnages; je feray voir qu'elles ne doiuent pas estre injustement ny indignement traictées comme elles sont par les ignorans : les vns estans poussez de l'esprit de jalousie, tels que sont les Theologiens ; les autres du vent d'ambition, tels que sont les Politiques ; & les autres leur ayans fait injure par les fautes qu'ils ont faites, tels que sont les gens mesmes de lettres. Les premiers disent que la Science doit estre mise au nōbre des choses desquelles il se faut sobrement seruir, & auec precaution: Que le trop grād desir de sçauoir causa le premier peché qui fit choir l'homme, & mesmes qu'elle porte quant & soy quelques restes du venin de ce premier serpēt. Car à mesure qu'elle s'insinuë, elle enfle celuy qui la possede. Et au dire de Salomō, *On ne cesse iamais de faire des liures, & la trop grande lecture afflige le corps.* Et en vn autre endroit: *En vne grande Sagesse il y a vn extreme trauail plein de chagrin.* Et ail-

leurs: *Qui augmente la ſcience augmẽte la douleur.* Et S. Paul dit: *Ne nous laiſſons pas tromper par vne vaine Philoſophie.* Et meſmes nous ſçauons par experience que les plus ſçauants hommes ont eſté des Hereſiarques, qu'és ſiecles où la Science a le plus fleury on s'eſt laiſſé aller à l'Atheïſme : & que la conſideration des cauſes ſecondes nous oſte la meditation de la premiere. Mais pour renuerſer les mauuais fondemens de cette fauſſe propoſition, chacun ſçait que ceux qui l'aduãcent ne prennent pas garde que cette Science qui fit cheoir Adam n'eſtoit pas cette premiere & pure cognoiſſance naturelle, par la lumiere de laquelle il impoſa, conformément à la nature, le nom à chacun des animaux qui ſe preſenterẽt à luy dans le Paradis; mais ce fut cette ſuperbe Science *Du bien & du mal,* qui fut cauſe qu'il deſobeït; & qu'il ambitionna de s'eſtablir vne loy à ſoy-meſme. Et à vray dire, il n'y a aucune ſorte de ſçauoir, pour grand qu'il ſoit, qui enfle l'eſprit; veu que rien ne le peut remplir ny luy ſuffire que Dieu ſeul & ſa diuine contemplation. D'où vient que Salomõ parlant des deux principaux ſens, de *L'Ouye & de la Veuë,* dit: *Que l'œil ne ſe laſſe iamais de voir, ny l'oreille d'ouyr.* Que ſi vne choſe n'eſt pas remplie; il s'enſuit qu'elle eſt plus grande que ce qu'elle contient. Et le meſme Sage determine cecy ſemblablement de la Science meſme & de l'Ame de l'homme; (dont les Sens partent pour aller à la deſcouuerte) en ces termes qu'il a adjouſtez à la deſcription qu'il a faite de la creation de l'Vniuers : *Dieu a creé toutes choſes afin que chacune paroiſſe belle en ſa ſaiſon:*

Et il a mis le monde au dedans de leur cœur : mais l'homme ne sçauroit comprẽdre l'ouurage que Dieu a fait depuis le commencement iusques à la fin. Il semble vouloir dire par là que Dieu a formé l'Ame de l'homme comme vn miroir susceptible de l'image du monde, qu'elle desire receuoir auec la mesme passion, que l'œil a pour la lumiere : & non contente de prendre plaisir à remarquer la diuersité & la vicissitude des temps, elle est si hardie que de tascher d'auoir la cognoissance des loix immuables de la Nature & de ses decrets inuiolables. Et bien qu'il semble vouloir dire que l'homme ne peut comprendre cette grande œconomie naturelle qu'il nomme, *L'ouurage que Dieu a fait depuis son commencement iusques à sa fin.* Si est-ce que ce n'est pas sa faute, qu'il faut rejetter sur les empeschemens qui luy viennẽt de la part de la doctrine ; tels que sont la briefueté de la vie, la longueur des estudes, les mauuaises instructions, & quantité d'autres semblables incommoditez, ausquelles les hommes sont subjets. Car il n'y a rien en l'Vniuers que l'homme ne puisse cognoistre, comme le mesme Salomon le monstre clairement en ces mots : *L'Esprit de l'homme est comme le flambeau de Dieu, par le moyen duquel il voit clair dans le plus caché de toutes choses.* Que s'il est vray que l'homme soit capable de tout sçauoir, il ne faut aucunement craindre que l'orgueil & l'excez vienne des sciences, quelque grand qu'en soit le nombre ; mais il faut soupçonner leur qualité. Car pour si peu qu'on en prenne sans son antidote, ou correctif, elle a quelque chose de malin & de veni-

meux

meux qui engendre des vents, ou plustost des vanitez dans l'esprit. Cét antidote, ou ce parfum qui estant meslé auec la Science, la tempere & la rend fort salutaire, s'appelle *La Charité*, comme l'Apostre le met en suite de ces mots, *La Science enfle*, mais, adjouste-il, *La charité edifie.* Ce qui se rapporte fort bien à ce qu'il enseigne ailleurs : *Si ie parle toutes les langues des hommes & des Anges, & si ie n'ay pas la Charité, ie suis comme l'airain qui resonne, ou la cymbale qui tinte.* Et à la verité c'est vne chose fort belle, que de les auoir à cōmandement; mais si cette cognoissance n'est accōpagnée de Charité; & si elle ne tourne au bien du genre humain, celuy qui l'a en deuient superbe plustost que sage. Quant à ce que Salomon condamne l'excez de lire & de composer des liures, & le tourment que donne la Science; comme aussi quant à l'aduis que Sainct Paul nous donne, *De ne nous laisser seduire à vne vaine Philosophie*, on peut dire que la vraye interpretation de ces passages, monstre manifestement qu'elles doiuent estre les vrayes limites, dans lesquelles la science humaine doit estre bornée ; en sorte neantmoins qu'elle puisse, sans aucune restriction, cognoistre vniuersellement la nature de toutes choses. La premiere borne, empesche que nous ne colloquions en sorte la beatitude dans la Science, que nous nous oublions de nostre condition mortelle. La seconde, est posée de crainte que nous n'en vsions si mal qu'elle nous afflige plustost qu'elle ne nous console. Et, la troisiesme est mise, afin que nous ne croyons pas, pouuoir attaindre à la cognois-

ſance des myſteres diuins, par la conſideration des choſes naturelles. Pour ce qui eſt de la premiere, Salomon en parle fort eloquemment ſous ſon nom. *I'ay aſſez bien cognu*, dit-il, *que la Sageſſe eſt autant eſloignée de la folie, que l'eſt la lumiere des tenebres. Le Sage a ſes yeux à la teſte; le fol marche dans l'obſcurité; mais auſſi ay-je bien appris, que l'vn & l'autre doit neceſſairement mourir.* Quant à la ſeconde, il eſt tres-vray, que la Science ne cauſe aucune inquietude ou agitation d'eſprit, que par accident. Car toute ſcience & toute admiration, qui eſt ſa ſemence, eſt de ſoy agreable. Mais quand nous n'adaptons pas bien à nos affaires, les concluſions que nous en tirons, & quand elles viennent à cauſer en nous des frayeurs qui eſbranlent noſtre conſtance, ou des paſſions immoderées, c'eſt delà que s'eſleue cette agitation & ce trouble de l'Ame dont nous parlons: Car alors la Science n'eſt pas *La Lumiere ſeche*, que le ſolitaire Heraclite attribuoit à la belle Ame, mais elle deuient moite & moüillée des humeurs des affections. Pour ce qui regarde la troiſieſme borne, elle requiert vne plus exacte recherche, & il ne la faut pas traiter en paſſant. Car ſi quelqu'vn penſe, qu'il puiſſe tirer aſſez de clarté de la cognoiſſance des choſes ſenſibles & materielles, pour cognoiſtre par elles la nature & la volonté de Dieu: *Malheur à luy, il eſt deceu par vne vaine Philoſophie.* Car à vray dire, la conſideration des creatures, cauſe la Science que l'on en a: & engendre la ſeule admiration de Dieu, en quoy conſiſte vn ſçauoir aucunement entrecoupé.

C'est pourquoy vn certain Platonicien a dit fort à propos, *que les Sens de l'homme representoient tres-bien le Soleil; qui descouure ce qui est sur terre; & seele ce qui est au Ciel, & les Estoilles mesmes.* Car ils monstrent les choses naturelles & cachent les diuines. D'où vient que quelques vns de la bande des plus doctes, sont tombez dans l'heresie; parce qu'ils ont esté si temeraires que d'oser auec des aisles de cire voler iusques dans l'Empirée. Quant à ceux qui ont opinion que les hommes profonds en science, se portent aisément à l'Atheisme; & qui croyent que ceux qui ignorent les causes secondes recognoissent plus religieusement la premiere; Ie leur ferois volontiers cette question de Iob: *S'il faut mentir pour Dieu; & si c'est vne chose bien seante, de proferer quelque parole pleine de tromperie en sa faueur: afin de luy faire plaisir?* Car on sçait assez, que Dieu n'opere rien d'ordinaire dans la nature, que par les causes secondes. Que s'ils croyoient le contraire, ce seroit vne pure imposture, controuuée comme pour l'amour de Dieu, & ce ne seroit autre chose qu'immoler à l'Autheur de la verité l'immonde victime de la mensonge. Bien loing de là il est tres-certain & mesmes experimenté, qu'vne legere cognoissance de la Philosophie, peut tourner vn homme à l'Atheisme; de mesme que son entiere & parfaite intelligence, le peut ramener à la vraye religion. Car à l'entrée de cette science, les causes secondes, comme les plus proches des Sens, se coulent dans l'esprit de l'homme, qui s'y attache & prend plaisir de s'en entretenir. Si bien qu'il seroit à

craindre, que celuy qui s'en laisseroit charmer, mist en oubly la cause premiere, s'il ne passoit plus outre iusques à cognoistre la dependance des causes, leur suite & leur liaison, & s'il ne consideroit les œuures de la prouidence. Car alors il croiroit facilement selon la narration fabuleuse des Poëtes, que le plus haut & le dernier anneau de la chaisne de Nature, est attaché au pied du throsne de Iupiter. En vn mot, que personne sous pretexte de retenuë ou de modestie sans sujet, ne croye qu'on se peut par trop auancer en la cognoissance des liures de Theologie, qui traitent de l'Escriture, ou de ceux de Philosophie, qui parlent des creatures. Au contraire, qu'à l'enuy l'vn de l'autre on s'excite à se rendre parfait en l'vne & en l'autre de ces Sciences; pourueu qu'on n'en deuienne pas plustost superbe que charitable, & qu'on ne tourne ce que l'on a appris plus à vanité qu'à vn bon vsage. Bref, qu'on donne à chacune de ces doctrines ce qui luy appartient, sans les meslanger & les confondre inconsiderément.

Il faut maintenant venir aux injures que les Politiques disent contre les Sciences, les voicy: Que les Arts ramolissent les courages, & rendent les hommes incapables d'acquerir de la gloire dans les armes. Qu'ils peruertissent les esprits de ceux qui sont dans la vie ciuile; parce qu'ils les rendent trop curieux à cause de leur diuerse lecture: ou par trop opiniastres, parce qu'ils s'attachent à la rigueur des loix; ou par trop orgueilleux, à cause qu'ils sçauent grande quantité d'exemples; ou par trop extraua-

gants à cauſe qu'ils en ſçauent beaucoup de diſſemblables. Qu'ils deſtournent les hommes des affaires, & les empeſchent de rien entreprendre, leur faiſant aymer le repos & la ſolitude. Qu'eſtant introduits dans les Eſtats ils ſont cauſe que la diſcipline relaſche, à meſure qu'on s'amuſe pluſtoſt à diſputer qu'à obeïr. D'où vient que Caton le Cenſeur, qui peut eſtre compté entre les premiers Sages, ayant veu que toute la ieuneſſe Romaine couroit apres l'eloquent Philoſophe Carneades qui eſtoit venu à Rome en ambaſſade, opina en plein Senat que l'on depeſchaſt ſes affaires, & qu'au pluſtoſt on le renuoyaſt, de crainte qu'il n'infectaſt, & ne charmaſt les eſprits des Romains & qu'il ne changeaſt, lors qu'ils y penſeroient le moins, leurs mœurs & leurs couſtumes. Ce qui meut Virgile (qui prefera la reputation de ſa patrie à l'eſtime des lettres) à faire diſtinction entre les maximes d'Eſtat, ou loix Politiques & les Sciences; attribuant celles-là aux Romains, & les autres aux Grecs, en ces vers ſi celebres:

Mais, ô Romain ſouuiens-toy de regner
Auec tes loix, qu'elles ſoient ta ſcience.

De plus, Anytus accuſateur de Socrate, le chargea d'auoir induit par la force de ſes diſcours & par la verité de ſes raiſons, la jeuneſſe à ne tenir compte de l'authorité des Loix; & à meſpriſer les couſtumes introduites dans la Republique; & il luy reprocha qu'il faiſoit profeſſion d'vne Science pernicieuſe & dangereuſe par laquelle celuy qui y eſtoit inſtruit rendoit bonne vne meſchante cauſe, & terniſſoit la

naïfue beauté du vray, par le fard d'vne eloquence recherchee.

Mais toutes ces accuſations ont plus d'apparence que de verité. Car l'experience nous fait voir, que de meſmes qu'il s'eſt rencontré des hommes qui ont eſté tout enſemble & doctes & genereux ; qu'il s'eſt auſſi paſſé des temps remarquables, tant à cauſe que l'art militaire y a eſté en vogue, que par ce que les bonnes lettres y ont grandement fleury. Pour ce qui eſt des hõmes i'allegueray ces deux Princes illuſtres, Alexandre le Grand & Iules Ceſar, dont l'vn fut Diſciple d'Ariſtote en Philoſophie, & l'autre ambitionna d'aller du pair auec Ciceron. Ou ſi quelqu'vn ayme mieux que ie luy propoſe, ceux qui de ſçauans hommes ſont deuenus grands Capitaines : que les grands Capitaines qui ont eſté fort ſçauants, ie le prieray de conſiderer, quels furent le Thebain Epaminondas & l'Athenien Xenophon : dont le premier ruina la puiſſance des Lacedemoniens ; & l'autre commença à frayer le chemin qu'on tint apres pour renuerſer la Monarchie des Perſes. Mais cet aſſemblage des armes & des lettres paroiſt plus dans les reuolutions des temps qu'aux perſonnes ; d'autant qu'vn ſiecle eſt vn object plus eſtendu que n'eſt l'homme. Car durant les meſmes années qu'ont veſcu les grands guerriers parmy les Egyptiens, les Aſſyriens, les Perſes, les Grecs & les Romains, alors meſmes il s'eſt rencontré des perſonnages ſignalez en toute ſorte de doctrine. Si bié qu'vn meſme ſiecle a donné & de doctes Philoſophes & de grands Ca-

pitaines, & il faut qu'il arriue en cette sorte ; car de mesme qu'en l'homme la force du corps deuance de si peu celle de l'Esprit, qu'on peut dire qu'elles arriuent en mesme temps. Ainsi dans les Estats les armes qui se peuuent comparer au corps, & les Sciences qui ont vn grand rapport à l'esprit, se rencontrent ensemble & s'entresuiuent de fort prés.

Il n'y a non plus aucune apparence de croire, que la doctrine puisse plustost nuire que profiter à ceux qui viuent dans la societé ciuile. Et à vray dire, nous sçauons que c'est beaucoup hazarder, que de mettre vn malade entre les mains des Empyriques, qui se vantent d'auoir vn medicament vniuersel, auec lequel ils promettent de guarir toutes sortes de maladies, sans en cognoistre les causes, ny le naturel de ceux qu'ils traictent, ny les symptomes dangereux qui arriuent dans le mal, ny la vraye methode de donner la guarison. Et c'est en la mesme sorte que ceux-là s'abusent qui pour gaigner leur cause & leur procez se seruent du ministere de certains Aduocats plus entendus à la pratique, que consommez en la cognoissance du Droict; qui ne sçauent que dire s'il se presente quelque nouuuelle question qu'ils n'ayent point accoustumé de decider. Comme aussi c'est vne chose tres-dangereuse quand le souuerain gouuernement d'vn Royaume est principalement donné à des Conseillers Empyriques. Au contraire, il est quasi impossible de rapporter vn exemple d'vne Republique mal gouuernee par des personnages remarquables en doctrine. Car bien que

parmy les Politiques, l'on nomme d'ordinaire les doctes hommes des Pedants; toutesfois l'Histoire qui nous apprend la verité de ce qui s'est passé, nous tesmoigne en plusieurs endroits, que les Princes laissez en bas âge ont mieux gouuerné, nonobstant leur minorité, que ceux qui ont pris le gouuernement estans majeurs; & ce pour la mesme cause qu'objectent les Politiques sur ce sujet, parce que leurs gouuerneurs auoient la Regence de leurs Royaumes. Qui ne sçait que les cinq premieres années de l'Empire de Neron, tant renommées, se passerent sous la conduitte de Seneque son precepteur? Et mesmes le ieune Gordien fut obligé à son precepteur Misithée, des dix années qui luy acquirent tant de gloire. L'Empire d'Alexandre Seuere ne fut pas moins heureux que celuy des autres: alors qu'y estant entré fort ieune, toutes choses estoient expediees par des femmes conseillees par des precepteurs. Mais iettons nostre veuë sur le * Pontificat des Papes de nostre siecle, & principalement sur celuy de Pie ou de Sixte cinquiesme, que l'on n'estimoit à leurs commencemens que de pauures Religieux, peu ou point versez dans les affaires du monde, & nous trouuerons qu'eux & ceux qui ont esté promeus à la Papauté pour les mesmes raisons, ont fait des choses beaucoup plus remarquables que les autres, qui de grands hommes d'Estat, & de fauoris des Princes y sont paruenus. Et bien qu'il faille confesser, que ceux qui passent leur vie dans l'estude des Sciences ne soient pas bien entendus, ny fort

* Ce mot est mis dās le Latin, pour la diction Angloise, qui signifioit le gouuernement de l'Euesque de Rome, ainsi que Maugard l'a traduit.

fort ſoigneux à prendre les occaſions : ny à traitter les affaires, que les Italiens nomment, *Raiſons d'Eſtat*, deſquelles le ſeul nom eſtoit odieux à Pie cinquieſme, qui ſouloit dire. *que c'eſtoient de pures inuentions des meſchants, leſquelles eſtoient contraires à la religion & aux Vertus Morales*. Si y a-il vne autre choſe qui couure bien ce defaut, c'eſt qu'ils marchent promptement & ſans treuuer d'obſtacle, par l'aſſeuré & plain chemin de la Religion, de la Iuſtice, de l'honneſteté & des vertus Morales : & quiconque ſuit ce ſentier ſans ſe fouruoyer, n'a non plus affaire d'autre choſe pour ſa direction, que le corps bien ſain a beſoin de Medecine. Mais la vie d'vn hõme ne peut fournir aſſez d'exemples à vn autre, pour le redreſſer en toutes ſes actions. Car de meſmes qu'il ſe rencontre, qu'vn petit fils & vn arriere petit fils reſſemble mieux à ſon ayeul & à ſon biſayeul qu'à ſon pere : auſſi arriue-il ſouuent que ce qui ſe paſſe auiourd'huy eſt plus ſemblable à ce qui s'eſt fait il y a longues années, qu'à ce qu'on voit preſentement. Bref, l'eſprit d'vn homme eſt auſſi peu de choſe, au reſpect de toutes les Sciences, comme ſont les reuenus d'vn particulier à l'eſgal du threſor public.

Que ſi l'on accorde que ces deprauations, & que ces empeſchemens dont les Politiques chargent les Lettres, ſont en effect veritables ; auſſi faut-il dõner aduis, que la doctrine eſt vn plus ſouuerain remede à celuy qui la poſſede, qu'elle ne luy fait de mal. Car ſuppoſons, que l'eſtude rende l'eſprit incertain

& inquiet par vne vertu occulte; si est-ce qu'il apprend clairement comment il se faut demesler de ce que l'on a pensé ; iusques où il faut deliberer quelque chose , & quand il la faut resoudre : De plusi l monstre, comment il faut auant la resolution, tirer en longueur vne affaire sans danger. Et mesmes demeurons d'accord , qu'il rende les esprits opiniastres & bourrus ; aussi apprend-il quelles sont les choses qui consistent en demonstrations, & quelles sont celles qui sont seulement fondees sur des conjectures ; & mesmes il propose aussi bien l'vsage constant des distinctions, & les exceptions , comme celuy des regles & des principes. De plus, disons qu'il seduit les esprits , & les destourne , par l'inegalité ou par la difference des exemples, ie l'accorde sans en estre asseuré: mais ie sçay assez qu'il explique, tant ce qu'importent les conjectures , comme en quoy consistent les defauts des comparaisons ; & ce qu'il faut obseruer aux applications ; en sorte qu'il corrige generalement plustost les esprits qu'il ne les gaste. Et c'est par la force & par la diuersité des exemples, que les bonnes Lettres insinuent de toutes parts ces remedes. Celuy qui prendra garde aux fautes qu'a commis Clement septiesme, fort particulierement remarquees par Guichardin, qui estoit comme son domestique ; & aux irresolutions de Ciceron, qu'il a si bien exprimé dans ses Epistres escrittes à Atticus , esuitera entierement l'inconstance & les diuers changemens d'aduis. Celuy qui remarquera en

quoy a failly Phocion, il abhorrera l'opiniaſtreté: Celuy qui lira la fable d'Ixion, rejettera toute ſorte de vaines eſperances, & diſſipera telles & ſemblables nuees. Bref, celuy qui conſiderera quel a eſté Caton le ſecond, ne voyagera iamais aux Antipodes, & ne s'obſtinera à faire ce qui eſt contraire au temps qui court.

Quant à ceux qui diſent que les gens de Lettres ſont pareſſeux, & qu'ils ayment le repos & la ſolitude: ie leur reſponds qu'ils font vn changement merueilleux, en ce qu'ils rendent les Sciences cauſe de la pareſſe, qui au contraire accouſtument l'ame à vne continuelle agitation: & meſmes on peut veritablement aſſeurer, que nulle ſorte de perſonnes n'ayme les affaires, entant qu'affaires, que les ſeuls ſtudieux. Car aucuns affectionnent quelque choſe, pour ce qu'ils en retirent du profit. Par exẽple ceux qu'on loué à la place pour trauailler, ſe plaiſent au trauail, à cauſe du payement qu'ils en attendent: d'autres s'employent, afin d'acquerir de l'honneur, car ils trauaillent afin d'eſtre veus & eſtimez, & ſans cela ils ne ſeroiẽt pas recogneus. D'autres ſont bien aiſes de teſmoigner ce qu'ils peuuent dans leur fortune, en auançant leurs amis, & ſe vengeant de leurs ennemis. D'autres s'occupent à quelque exercice, qui leur eſt agreable, pour en tirer de la ſatisfaction, & pour s'en reſiouyr. Bref, d'autres trauaillent afin de venir à bout de ce qu'ils ont entrepris. Si bien que telles gens agiſſent auec vigueur; afin de ſe faire loüer, ou afin de ſe complai-

re à eux mesmes : semblables en cela aux glorieux, desquels (comme on dit d'ordinaire) la valeur se retreuue dans les yeux de ceux qui les regardent. Les seuls habilles hommes prennent le trauail, & l'occupation, comme vne chose naturelle & aussi salutaire à l'esprit, comme l'exercice est profitable à la santé du corps : & c'est cela seul qu'ils considerent, sans s'attacher au profit qui en reuient ; en sorte qu'ils ne se lassent iamais, quand ils ont entrepris quelque chose, qui soit digne de l'employ de leur esprit & qui le puisse lier. Que s'il se rencontre quelques-vns grandement versez dans les lettres ; mais qui au reste ne soient pas propres à l'action ; ce deffaut ne leur vient pas de leur estude, mais plustost d'vn naturel debile & mol, qui relasche leur corps & leur esprit ; tels que sont ceux dont parle Seneque : *Il y a certains hommes*, (dit-il) *qui aiment tellement l'ombre & le couuert, qu'ils estiment que tout ce qui est exposé au iour est trouble & broüillé.* Il peut arriuer que les personnes de ce naturel s'addonnent aux Sciences, mais la science ne les rend pas tels. Que si quelqu'vn opiniastre que l'estude fait perdre beaucoup de temps, qui s'employeroit plus vtilement ailleurs. Ie luy respondray qu'il n'y a point d'homme tellement occupé, qui ne puisse par fois prendre du repos, attendant que les affaires reuienent, s'il n'est incapable de les acheuer, ou peu soigneux de les entreprendre dignement, quels qu'ils soient : Il faut maintenant sçauoir à quoy & comment il doit employer ce temps qu'il a de reste : si à l'e-

ſtude ou aux voluptez, ſi à ſe donner du paſſe-temps, ou à apprendre quelque choſe, comme Demoſthene reſpondit fort bien au voluptueux Æſchine, qui luy reprochoit, *Que ſes Harangues ſentoient la lampe: Ce que vous dites eſt veritable; mais il y a vne grande difference entre ce que vous & moy faiſons à la lampe.* C'eſt pourquoy il ne faut pas craindre que les Sciences empeſchent de trauailler, au contraire elles chaſſent la pareſſe & la volupté, qui ſe gliſſent d'ordinaire inſenſiblement, au preiudice & des affaires & de l'eſtude.

Quant à ce qu'on objecte, que la Doctrine renuerſe l'authorité qui eſt deuë aux Loix & à ceux qui gouuernent, c'eſt vne pure calomnie, & qu'on ne peut pas croire eſtre ſeulement probable. Car quiconque aſſeure qu'vne obeyſſance aueuglé oblige plus eſtroittement, que ne fait vn deuoir recogneu, doit de meſmes proteſter, qu'vn aueugle qui eſt conduit par la main d'vn autre, marche plus ſeurement que celuy qui ſe ſert de ſes yeux en plein iour. Au rebours de cela, il eſt tout vray que les Sciences rendent les hommes plus doux, plus traitables, plus dociles & mieux diſpoſés à ſe laiſſer gouuerner; cõme au contraire l'ignorance les rend plus obſtinés, plus ſeditieux & plus refractaires aux commandemens des ſuperieurs. Ce qui ſe remarque aſſés dans l'hiſtoire où l'on voit qu'aux temps, où l'ignorance & la barbarie ont regné, il y a touſiours eu des tumultes, des ſeditions & des changements.

Pour le regard de ce que Caton le Cenſeur defen-

dit qu'on n'eut pas à estudier en Grec, il fut puny sur ses vieux iours du blaspheme qu'il auoit proferé contre les Lettres; alors qu'à l'aage de soixante & dix ans, il estudia comme estant encores vne fois enfant, pour monstrer que ceste censure precedante partoit plustost d'vne grauité affectée que d'vn propos deliberé. Et encores que Virgile se soit donné la liberté en ses vers de mespriser tout le reste du monde, asseurant que les Romains auoient les maximes de gouuerner, & que les autres nations n'auoient que les autres Arts & les autres Sciences de moindre importance: Si est-il manifeste qu'ils ne commenderent pas souuerainement à tout l'Vniuers, qu'ils n'eussent parfaictement eu la cognoissance de tous les Arts & de toutes les Sciences. Car sous les deux premiers Cesars, qui furent des Empereurs tres-puissans, vesquirent en mesme temps Virgile le plus excellent de tous les Poëtes, Tite-Liue le premier des Historiens, Marc Varron le plus grand Antiquaire qui ait iamais esté, & Marc Ciceron le plus eloquent Orateur, ou peu s'en faut, qui ait iamais harangué: Tous chacun en leur profession les plus habilles qui eussent esté iusques alors. Et pour ce qui est de l'accusation de Socrate, ie n'ay à dire que ce mot; qu'il faut se resouuenir en quel temps elle a esté proposee, à sçauoir sous le regne des trente tyrans, les plus cruels, les plus meschans & les moins capables de gouuerner. Mais leur regne estant finy, & les choses ayant changé de face, ce Socrate, qu'ils auoient declaré vn mes-

chant & vn ſcelerat fuſt mis au nombre des Heros, & l'on rendit à ſa memoire toutes ſortes d'honneurs diuins & humains. Et ſes controuerſes, par leſquelles on diſoit auparauant qu'il corrompoit les mœurs, eſtoient tenues par apres pour des ſouuerains preſeruatifs de l'Ame & des meſmes mœurs. Que cela ſerue de reſponſe aux Politiques, qui auec vne grauité orgueilleuſe, & affectee, ont oſé attaquer les Sciences auec iniures: & ie ne croyois pas que ceſte refutation fut maintenant neceſſaire, ſi ie ne iugeois que ce mien liure paſſera à la poſterité. Car depuis que la Royne Elizabeth & voſtre ſacrée Majeſté, tous deux Princes tres-ſçauans, auez fauorablement paru en Angleterre, comme les deux brillantes eſtoilles de Caſtor & de Pollux, vos ſubjets ont appris à cherement aymer & honorer les Lettres.

Ie paſſe maintenant au troiſieſme genre de blaſme, qui eſt le plus grand de tous, qu'on tire de ceux-là meſme qui ont eſtudié, à ſçauoir ou de leur fortune ou de leur mœurs, ou de leur ſorte d'eſtude. Le premier eſt hors de leur puiſſance; le ſecond hors la choſe; ſi bien que le dernier reſte à decider. Mais puiſque nous en traittons plus ſelon l'opinion du vulgaire qu'en verité, il ne ſera pas hors de propos de parler des deux premiers.

Doncques le grand meſpris & le peu d'eſtime qu'on fait des lettres, eu eſgard à la fortune des hõmes doctes, vient ou de leur pauureté, ou de leur ſorte de vie retirée, ou de leur ordinaire occupation,

qui n'eſt gueres releuée.

Quant à ce que l'on dit qu'ils ſont pauures, & qu'il arriue pour l'ordinaire qu'ils ſont de bas lieu; comme auſſi qu'ils ne s'enrichiſſent pas ſi toſt que les autres, qui ne penſent à autre choſe qu'à faire quelque gain; il me ſemble, ſauf leur meilleur aduis, qu'il ſeroit à propos de laiſſer entreprendre aux freres médians les loüanges de la pauureté, & n'y point toucher; puiſque Machiauel leur defere cet honneur que d'en parler de la ſorte: *L'Ordre Eccleſiaſtique euſt pris vn grand coup ſi le reſpect que l'on rendoit aux Freres Mandians, & aux Moines n'eût contrebalancé au luxe & à l'excez des Prelats.* Diſons ſemblablement, que les Roys au lieu de gouuerner leurs peuples doucement, & par ainſi les rendre heureux, les euſſent traictez rudement; & leur Empire eut degeneré en Barbarie. Et que les Nobles d'extraction, au lieu de viure noblement, fuſſent deuenus roturiers, ſi ces gens doctes, quoy que pauures, n'euſſent empeſché ce deſordre en donnant de bonnes loix, & en bien poliçant les Royaumes. Mais, ſans m'arreſter dauantage à ces loüanges qui leur ſont iuſtement deües, ie remarqueray, comme choſe digne de conſideration, combien les Romains, qui n'admettoient rien d'extraordinaire, ont eſtimé la pauureté durant quelques ſiecles, iuſques à la tenir pour ſacree & digne de veneration. C'eſt ainſi qu'en parle Tite Liue, *Ou ie me laiſſe aueugler à l'Amour que i'ay pour mon ouurage, ou iamais il n'y eut Republique ny plus floriſſante, ny plus ſaincte, ny plus abondante en bons exemples; ny où*

l'auarice

l'auarice & la luxure ſoient venuës plus tard; *ny où l'on ait tant, ny ſi long temps honnoré la pauureté & l'eſpargne.* Meſmes depuis que Rome ne fut plus ce qu'elle ſouloit eſtre en vertu, nous liſons que le Dictateur Ceſar ayant proteſté de reformer la Republique, qu'vn de ſes amis opina qu'il n'y auoit rien de plus expedient à cet effect, que d'empeſcher que l'on ne tint plus tant de compte des richeſſes. *A la verité*, dit-il, *ces maux prendront fin, auec l'honneur qu'on rend à l'argent. Si les Magiſtratures & les autres choſes deſirables ne ſont plus venales.* Bref, de meſme qu'on a veritablement dit, *Que la rougeur eſt la couleur de la Vertu*; Bien que par fois elle ſoit la marque du peché; en meſme ſorte pouuez vous conclurre que la pauureté eſt la fortune de la Vertu; combien que par fois la grande deſpenſe & le peu de ſoin la cauſent. En voicy l'opinion de Salomon: *qui ſe haſte d'auoir des richeſſes ne ſera pas ſans coulpe. Achepte la Verité, mais ne vends pas la Science & la Prudence.* Comme s'il iugeoit qu'il eſt iuſte d'acquerir par argent le ſçauoir: mais qu'il ne faut point s'en ſeruir, pour acumuler des threſors.

Et à quoy ſert-il de reprocher aux gens doctes, qu'ils ſont particuliers & retirez: puis que c'eſt vn dire commun: Que le loiſir & la ſolitude, ſans pareſſe & ſans luxe, ſont preferables à la vie ciuile & embaraſſee d'affaires, parce que l'on viſt en ſeureté, l'on eſt libre, l'on mene vne douce vie, l'on eſt plus honoré, ou au moins l'on eſt exempt de receuoir des indignitez: & tous en demeurent d'accord, tant ceſte verité exprime naïfuement bien la penſee des

hommes, & appreuue leur consentement. Ie me contenteray de dire, que les habilles hommes, qui ne sont pas cognus dans les Royaumes; parce qu'ils ne vont pas d'ordinaire en conuersation, sont semblables aux images de Cassius & de Brutus, desquelles Tacite parlant, sur ce qu'on ne les auoit pas porté comme plusieurs autres aux funerailles de Iunie: *Elles auoient*, (dit-il) *vn merueilleux esclat; parce qu'elles ne paroissoient pas.*

Et pour preuue des occupations viles & infames des gens d'estude l'on objecte. Qu'ils instruisent les enfans & la ieunesse: & que cet aage estant mesprisable de soy, l'on ne tient aucun compte des precepteurs. Mais au reste, si l'on determine ceste affaire, non selon l'opinion du vulgaire, mais auec vn sain iugement, on verra combien est iniuste ceste iniure; en ce que l'on est plus curieux de voir ce qu'on met dans vn pot neuf, que dans celuy qui a desia tenu quelque chose; & l'on est plus soigneux de rapporter quelque bonne terre au pied d'vne nouuelle plante, qu'à vne autre qui a desia pris de fortes racines. D'où il appert, que le principal est de donner de bons commencemens, tant aux choses naturelles qu'aux hommes. Escoutez de grace, ce qu'en disent les Rabins. *Vos ieunes hommes auront des visions, & les vieillards feront des songes.* D'où ils concluent, que la ieunesse est d'autant plus preferable à la vieillesse; que la reuelation paroist plus clairement par les visions que par les songes. Mais voicy vne chose grandement remarquable, qu'encores

que les precepteurs seruent de risee sur les Theatres, comme singes de la tyrannie; & qu'auec le temps on ait negligé de les choisir, la vieille plainte qui a esté faicte aux bons siecles passez reste tousiours, qu'on prend vn grand soing à faire de bonnes Loix dans les Royaumes: mais qu'on ne donne aucun ordre à bien faire instruire la ieunesse. * Et ceste plus importante portion de l'ancienne discipline, a esté comme r'appellee de son bannissement, & receuë dans le College des Iesuites; desquels quand ie considere l'industrie & la capacité, tant à bien enseigner qu'à apprendre les bonnes mœurs, ce dire d'Agesilaus à Pharnabaze me vient en la pensee. *Puis que vous estes tel, ie souhaiterois que vous fussiez des nostres.* Voyla en somme tout ce qu'on peut reprocher aux gens doctes, à cause de leur fortune & de leur condition.

*Remarquez ce lieu.

Pource qui concerne les mœurs, cela regarde plustost les personnes que les sciences. Il s'en r'encontre de meschants & de bons comme en toutes les autres conditions & professions. Et ce qu'on dict est tres-veritable que: *Quel est l'estude, telles sont les mœurs* : & que la Science, si elle n'est receuë dans des esprits perdus de desbauche, corrige le mauuais naturel & le change en mieux.

Mais quand ie considere cecy meurement, ie ne vois pas que les Sciences puissent encourir aucun blasme, par les mœurs des sçauans hommes, entant que tels, si d'auenture on ne leur veut imputer à crime le mesme, dont l'on a autrefois blasmé De-

mosthene, Ciceron, le second Caton, Seneque & plusieurs autres; de ce que lisans que les actions & les maximes qui regardoient les mœurs des Siecles passez, estoient meilleures que celles de leur temps, ils se sont efforcez auec trop d'ardeur de regler ceste corruption au niueau de ces anciens preceptes d'honnesteté; & d'imposer dans vn temps de dissolution, les mesmes loix qui estoient en vigueur, sous la seuerité de l'ancienne discipline: Toutesfois ils peuuent estre amplement satisfaits sur ce sujet, dans les endroits où l'on en traicte particulieremẽt: Car Solon estant interrogé, s'il auoit donné de bonnes Loix à ses Citoyens: *Les meilleures,* (respõdit-il) *de celles qu'ils ont voulu receuoir.* Et Platon voyant que les Atheniens estoient tellement desreglez, qu'ils ne le pouuoient souffrir, ne voulut prendre aucune charge dans la Republique, disant: *qu'il falloit traitter auec ceux de son pays comme l'on fait auec ses pere & mere, à sçauoir qu'il les faloit persuader, non pas les forcer; & les gaigner par prieres, & non pas les auoir par contestations.* C'est le mesme sentiment de ce Conseiller de Cesar en ces mots: *Ne remettant pas les choses à leurs premiers reglemens, qui sont mesprisez à cause de la corruption des mœurs.* Ciceron reprend en Caton vne mesme faute, escriuant à son amy Atticus. *Caton prend fort bien les affaires, mais il nuist par fois à la Republique: car il parle comme s'il viuoit dans celle de Platon, & non pas entre la lie du peuple Romain.* Le mesme Autheur excuse auec vne fort molle interpretation, la dureté des dits & des preceptes des Philosophes. *Ces Precepteurs*

& ces Maistres (dit-il) *semblent auoir porté plus auant que la Nature ne le desire, les obligations des deuoirs, en sorte que quand nous aurions fait le plus que nous aurions peu, neantmoins pour vostre regard nous n'aurions fait que ce qu'il faut.* Bien qu'il peust dire de soy-mesmes : *Ie ne fais pas ce que ie conseille aux autres*: parce qu'il a choppé aussi bien qu'eux, mais non pas si lourdement.

Voicy vne autre chose qu'on peut parauẽture objecter auec raison aux gens Sçauants : Qu'ils cõsiderent plus l'honneur & le profit de leur patrie & de ceux de qui ils dependent, que leur propre interest & leur propre fortune. C'est ainsi qu'en parloit Demosthene à ceux qui habitoient Athenes aussi bien que luy. *S'il vous plaist de considerer quels sont mes conseils, vous trouuerez que ie les donne, non pour deuenir grand parmy vous, ny pour vous rendre mesprisables parmy les Grecs : mais ils sont tels que bien souuent ils me mettent en danger en les vous exposant : & ils vous rapportent tousiours de l'vtilité, quand vous les suiuez.* Ainsi Seneque apres auoir consacré à la gloire eternelle des Sçauants Precepteurs, les cinq premieres annees de Neron, ne cessa jamais au peril de sa vie (qu'il y laissa en fin) d'admonester librement & franchement son Prince desia perdu en toute sorte de vices. En effect on ne sçauroit faire autrement ; car la Science fait que l'homme cognoist sa fragilité, l'instabilité de la Fortune, la dignité de l'Ame, & à faire dignement son deuoir; Et ceux qui sçauẽt cela ne peuuent croire qu'il faille constituer leur souuerain bien en vne Fortune quelque grande qu'elle puisse

estre. C'est pourquoy ils viuent comme s'ils estoient obligez de rendre compte à Dieu & à ceux qui sont leurs Seigneurs apres Dieu, soit à leurs Roys ou aux Estats dans lesquels ils viuent, ausquels ils semblent dire : *Voilà ce que i'ay profité pour vous*, & non pas : *Voilà ce que i'ay gaigné pour moy*. Mais les Politiques, qui ne sont pas nourris dans l'estude, qui apprend quel est le deuoir d'vn chacun ; & qui ne s'attachent pas à la consideration du bien public ; rapportent tout à eux-mesmes comme s'ils estoient le centre du monde, & comme si c'estoit à eux & à leurs Fortunes que toutes les lignes deussent aboutir : Mais au reste, ils ne prennent aucun soin des affaires de l'Estat, bien qu'ils le voyent estre en danger de se perdre, pourueu qu'ils se garantissent dans vn esquif auec leurs biens, ils ne demandent autre chose. Là où ceux qui sçauent par Science, comment il se faut bien comporter dans le monde, & qui ont leur propre honneur en recommendation, ne peuuent estre esbranlez par quoy que ce soit, ils demeurent tousiours les mesmes, quelque peril qu'il y ait. Que si par fois ils guarantissent leur vie parmy les seditions & parmy les reuolutions des Estats, il faut croire qu'on a plustost respecté leur vertu, que leurs ennemis mesmes reuerent, qu'ils ne se sont sauuez par ruses & par finesses. Au reste, il n'est pas besoin d'vne plus longue defense pour soustenir quelle est la constante fidelité & la vraye soumission de ceux qui ont estudié ; & quoy que par fois la mauuaise fortune empesche qu'elles ne paroissent,

& qu'elles ſoient condamnées par les pernicieuſes maximes des Politiques; elles ne laiſſent pourtant d'eſtre hautement loüées & publiées par tout.

Voicy vne autre imperfection qu'on remarque aux gens ſçauans, & que l'on peut pluſtoſt excuſer en eux que la nier. C'eſt qu'ils ne vont pas librement, & ne ſont pas bien auec ceux à qui ils ont à faire; & auec qui ils viuent; & ce defaut vient de deux cauſes. La premiere eſt, qu'ils ont vn grand courage qui ne leur permet de faire la cour à qui que ce ſoit; veu que c'eſt à l'amoureux, & non pas au ſage à dire. *Nous ſommes vn aſſez grand theatre l'vn à l'autre.* Ie ne nieray pas pourtant que celuy qui n'a point vn eſprit ſoupple; & qui ne ſçait clorre & ouurir l'œil de ſon ame quand il veut, eſt priué d'vne faculté fort neceſſaire pour entreprendre de grandes choſes. La ſeconde cauſe vient de leur probité de mœurs, & de leur ſimplicité; ce qui remarque en eux pluſtoſt vn choix fait auec iugement qu'aucun defaut: Car les vrayes & les recogneuës bornes de la ciuilité, ne võt pas plus auant que de cognoiſtre le naturel de quelqu'vn, afin de viure auecques luy ſans l'offenſer; que de luy donner du conſeil s'il en a beſoin, ſans pourtant nous preiudicier en rien. Mais taſcher d'auoir ſes bonnes graces afin d'en cheuir, & d'en faire tout ce que l'on voudra, c'eſt à faire à vn homme caut & double, ce qui eſt fort vicieux en amitié, & qui n'oblige pas les Princes. Et ceſte couſtume d'Orient, qui defend de jetter la veuë ſur les Roys, eſt à la verité barbare, mais elle emporte vne grande ſignification.

Car il n'est pas permis aux subjets de penetrer curieusement dans les cœurs des Roys, que l'Escriture nomme impenetrables.

Il reste à reprocher aux sçauans hommes vne seule chose, dont ils ont esté souuent blasmez, auec laquelle ie finiray ceste partie de mon discours. C'est à sçauoir que l'on remarque en tout plein de petites choses exterieures, qu'ils ne sçauent pas garder la bien-seance; comme en la mine, au geste, au marcher, & en la conuersation ordinaire; d'où vient que les ignorans veulent coniecturer de ces menus defauts, quels ils sont dans les affaires d'importance; en quoy ils se trompẽt fort souuent. Et qu'ils sçachent que Themistocle a respondu en leur faueur, alors qu'estant prié auec instance de ioüer du Luth, il repartit à vray dire vn peu bien auãtageusement pour luy, mais au reste fort bien suiuant nostre propos. *Qu'il ne sçauoit pas toucher le luth: mais qu'il entendoit bien comment il faloit faire vne grande ville d'vn petit village.* Et pour en parler auec verité, il y a plusieurs grands personnages capables de gouuerner vn Royaume, qui sont fort impertinens dans les compagnies, & qui n'ont pas d'entregent. Mais il faut renuoyer à Platon ceux qui mettent ces choses en auant; à l'endroit de ses Oeuures, où il loue Socrate son Precepteur, qu'il cõpare aux boëtes des Apoticaires sur lesquelles on peignoit des Singes, des Hibous, & des Satyres: mais au reste qui contenoient au dedãs plusieurs precieuses liqueurs, & de fort souuerains medicaments: recognoissant par ceste similitude qu'il auoit quelques

quelques defauts, & mesmes quelques imperfectiōs selon la croyance & l'estime du peuple, bien qu'il eut son ame enrichie de toute sorte de cognoissances & de vertus; mais que ce soit assez parlé des mœurs des sçauans hommes.

Au reste i'aduertis le Lecteur, que ie n'entreprends pas la cause & defense, de ceux qui ont fait profession des bōnes Lettres auec trop de bassesse & d'infamie, en sorte qu'eux & les Sciences mesmes en ont encouru du deshonneur; tels qu'estoient entre les Romains, sur la fin de l'Empire, certains Philosophes qui entroient dans les bonnes maisons pour s'y mettre à table; lesquels l'on peut à propos nommer des *Escornifleurs à longue barbe*. L'vn desquels est fort gentiment descrit par Lucian, quand il dit, qu'estant en carrosse auec vne grāde Dame, elle luy commanda de prendre sur luy son petit chien qu'elle auoit eu de Malte; ce qu'ayant fait auec plus de soumission que de bien-seance : vn petit Page se mocquant de luy, dit. *Ie crains que nostre Philosophe de Stoïque qu'il est, ne deuienne* * *Cynique*. Mais rien n'a tant diminué l'authorité des Sciences, qu'a fait vne trop basse & trop infame flatterie; dans laquelle se sont laissez aller plusieurs personnages qui auoient estudié, disans dans leurs vers, que celle qui estoit veritablement vne Hecube, estoit vne Helene : & nommans Faustine vne Lucrece, comme le remarque du Bartas. Sans que i'appreuue, la coustume receuë de dedier ses Oeuures à ceux que l'on courtise : veu que les Liures, dignes de porter le nom de Liures, doiuēt estre

* La gētillesse du mot cōsiste en ce que l'on nōmoit vne certaine sorte de Philosophes, Cyniques; parce qu'ils estoient mordans comme des chiens, Diogene en estoit le chef.

seulement mis sous la sauue-garde & sous la protection de la Verité & de la Raison. Les Anciens faisoient bien mieux à mon gré, qui les presentoient à leurs amis, ou à leurs esgaux, ou y faisoiét seruir leur nom de titre. Que si par fois ils les consacroient aux Roys, ou aux Grands du siecle, cela se faisoit auec ceste consideration; à sçauoir quand ce dont le Liure traictoit, estoit conforme à leur humeur : mais ces choses doiuent plustost estre reprises que defenduës. Non que ie blasme les doctes hommes de s'addresser par fois à ceux qui sont en faueur, & qui possedent de grands biens. Car Diogene interrogé par mocquerie; *Pourquoy c'estoit que les Philosophes faisoient la cour aux riches? & pourquoy les riches ne la faisoient pas aux Philosophes?* repartit fort vertement. *Cela arriue, parce que les Philosophes cognoissent dequoy ils ont besoin, ce que ne font pas les riches.* A cecy ne se rapporte pas mal ce qu'Aristippe fit pour obtenir de Denys ce qu'il luy demãdoit. Car ayãt veu qu'il ne l'escoutoit pas, il se jetta à ses pieds, comme s'il l'eut voulu adorer; & pour lors ayant presté l'oreille, il luy accorda sa demande. Quelque temps apres vn certain qui honoroit grandement la Philosophie, l'ayant repris de ce qu'il auoit fait tort à sa profession, de s'estre jetté aux pieds du Tyran; il luy respondit : *Que ce n'estoit pas sa faute, mais celle de Denys qui auoit ses oreilles aux pieds.* Et celuy-là fut tenu pour bien aduisé, & non pour poltron, qui en vne dispute qu'il eut auec l'Empereur Adrian, le luy quitta, en disant. *Qu'il estoit iuste de ceder à celuy qui commandoit à trente legions.* C'est pour-

quoy il ne faut pas blaſmer les doctes hommes, qui ſelon l'ocurrence des temps, ſçauent rabattre quelque choſe de leur grauité ordinaire, ſoit qu'ils y ſoiẽt contraincts, ſoit que l'occaſion le deſire. Et bien que d'abord cela paroiſſe bas & abjet, ſi eſt-ce que ſi l'on y prend garde de prés, on iugera que c'eſt ſeruir au temps, & non à la perſonne.

Ie paſſe maintenant aux fautes que les ſçauans hommes commettent, & aux legers amuſemens auſquels ils employent leurs eſtudes, ce qui eſt mon principal ſubjet. En quoy ie ne pretends pas iuſtifier ces erreurs: mais i'eſpere par mon exacte recherche, & par ma cenſure, faire voir ce qu'il reſte d'entier & de bon, & le preſeruer de calomnie. Car c'eſt la couſtume (principalement des enuieux) de taxer ce qui n'a aucun vice, & qui eſt demeuré en ſon entier; & ce à cauſe de ce qui eſt dans la deprauation; comme les Payens faiſoient en la primitiue Egliſe, lors qu'ils accuſoient les Chreſtiens des crimes dont les Heretiques ſont coulpables. Sans que pourtant i'entreprenne d'examiner exactement ces fautes, n'y que ie recherche pourquoy on ne s'aduance pas dans la cognoiſſance des Lettres; ce ſont choſes ſecrettes & incogneuës au vulgaire, ie parleray ſeulement des choſes communes & cogneuës d'vn chacun, ou peu s'en faut.

Doncques ie remarque principalement trois choſes vaines & inutiles dans l'eſtude, qui ont donné ſujet à la calomnie. Car nous croyõs que cela eſt vain, qui eſt faux ou friuole, où il n'y a point de verité, &

qui n'eſt pas conforme à l'vſage. Nous nommons ſemblablement vains & legers ceux qui croyent legeremẽt les choſes fauſſes : ou qui ſont curieux d'apprendre les choſes de peu d'importance. Or la curioſité ſe remarque, ou és choſes, ou aux paroles: c'eſt à ſçauoir quand on employe ſon temps à des badineries ; ou quand on prend trop de peine à choiſir des mots. C'eſt pourquoy il n'eſt pas moins conforme à l'experience certaine qu'à la droite raiſon, de propoſer trois intemperaments dans les Sciences. Le premier conſiſte en la doctrine phantaſtique. Le ſecond, en celle qui diſpute touſiours. Et le troiſieſme en celle qui eſt fardée & delicate : ou ſi vous aymez mieux ; Ce ſont de vaines imaginations, de vaines contentions, ou de vaines affectations.

Ie commenceray par le dernier, qui ſe remarque en vne abondance de paroles. Et ie diray qu'encore qu'autre-fois il ait eſté priſé, il a principalement paru du temps de Luther; & c'eſt ce qui a donné la vogue aux Predicateurs, qui montoient alors en Chaire pour flater & pour attirer le peuple, & ce auec vn diſcours vulgaire & facile. Adiouſtez qu'en ce meſme ſiecle l'on haïſſoit & l'on meſpriſoit le ſtyle des Scolaſtiques, qui ſe ſeruoient d'vn genre d'eſcrire tout different: & faiſoient des mots nouueaux & rudes, ſans ſe ſoucier des ornements de l'Oraiſon ny de l'Eloquence ; pourueu qu'ils exprimaſſent leurs penſées en peu de mots, & ſans circonlocution. D'où il arriua que peu apres on faiſoit plus de compte des mots que de ce qu'ils exprimoient, pluſieurs affe-

Maugard en ſa traduction, adiouſte en cet endroit pluſieurs choſes qui ne ſe trouuent dans le Latin, qui a ſans doute eſté corrigé par l'Autheur.

ctans dauantage de faire vne bonne phrase, vne periode bien arrondie & bien cadancée; & d'employer les figures de Rhetorique, que de dire quelque chose de bon, de bien arraisonné, de fort ingenieux, ou qui parut partir d'vn bon iugement. Ce fut alors que Osorius Euesque de Portugal escriuit d'vn style copieux & destaché. Alors mesmes Sturmius trauailla amplement & auec labeur sur l'Orateur Ciceron, & sur le Rhetoricien Hermogene. En ce mesme temps Carrus & Ascamus parmy nous, esleuans aux cieux Ciceron & Demosthene en leurs harangues & en leurs escrits, inuiterent les ieunes hommes à suiure ce poly & fleury genre d'escrire. Et ce fut pour lors qu'Erasme prist occasion d'introduire cet Echo qu'il fit pour rire. *I'ay employé dix ans à lire* * *Ciceron*, auquel l'Echo respondit *One* * c'est à dire, O *Asne*. Et la doctrine des Scolastiques, cõmença d'estre tout à fait mesprisée comme rude & barbare. Et pour le dire en vn mot on s'estudioit plus en ce temps-là à l'affluence * *des paroles* qu'au merite *des choses*.

* Pour retenir la grace de l'Echo, il faut garder l'ablatif Latin *Cicerone*.

* I'ay adiousté, *c'est à dire*, pour rendre le passage plus intelligible.

* I'ay adiousté *des paroles* pour vne plus grande facilité.

* I'ay adiousté *des choses*, pour rendre le sens plus clair.

Doncques le premier intemperament des Sciences, est quand on s'estudie plus à bien parler qu'à traicter quelque chose de bon. Et bien, que i'en aye rapporté des exemples modernes, toutesfois ces impertinances ont quelques fois plus, quelque fois moins pleu par le passé: & il en sera de mesmes à l'aduenir.

Et il ne se peut faire autrement; que le vulgaire grossier, n'estime ou ne mesprise la doctrine, quand il void des liures fleuris & diuersifiez, comme le

commencement d'vne patente, qui eſt tiré à diuers traits de plume, encores que ce ne ſoit que la premiere lettre. Quant à moy, il me ſemble que l'extrauagance de Pygmaleon, eſt la vraye repreſentation, & comme l'embleme de ceſte vanité. Car que ſont autre choſe les mots, que l'image de ce qui eſt? en ſorte que ſi la raiſon ne les anime vigoureuſement; les aymer, c'eſt la meſme choſe que de mourir d'amour pour vne ſtatuë.

Et ie ne ſuis pas d'auis que l'on condamne inconſiderement, celuy qui oſte les eſpines qui ſont en la Philoſophie, & qui illumine ſes tenebres. L'on en voit de remarquables exemples en Xenophon, en Ciceron, en Seneque, en Plutarque, & meſmes dans Platon; & outre cela l'on en retire de l'vtilité. Et bien que cela empeſche en quelque façon l'exacte cognoiſſance de la verité, & eſmouſſe la pointe de l'eſtude de la Philoſophie, parce que l'eſprit s'y arreſte; & l'ardente ſoif d'vne plus ample recherche, demeure eſteinte; ſi eſt-ce que ſi quelqu'vn s'en ſert à quelque vſage ciuil, comme à haranguer, à conſulter, à perſuader, à argumenter, & à ſemblables choſes, il treuuera en bon eſtat dans ces Autheurs tout ce qu'il y voudra chercher. Neantmoins ſon excez eſt ſi iuſtemẽt meſpriſable, qu'ainſi qu'vn Hercule voyant dãs vn Temple la ſtatuë d'Adonis, qui eſtoit le fauory de Venus, dit en colere. *Tu n'es rien de ſacré*, de meſmes tous les Hercules luiteurs en matiere de Sciences, c'eſt à dire ceux qui auec vn grand & laborieux eſtude ſe mettent en

queste de la verité, mesprisent facilement ces delices & ces delicatesses; parce qu'elles ne contiennent rien de diuin.

» L'autre genre de style est vn peu meilleur, mais » il ne laisse pas d'auoir quelque chose de vain, il » succeda à ce premier redondant & copieux: Il con- » siste en pointes, en periodes concises, & en vn dis- » cours plus ramassé qu'estendu. D'où vient que les » choses qui sont traictees en ceste sorte, semblent » plus gentilles, qu'elles ne le sont en effect. Seneque » en a tousiours vsé: Tacite & Pline second s'en sont » seruis auec plus de moderation, mais auiourd'huy » il n'est pas agreable. Ceux qui sont mediocrement » doctes l'estiment, & par ainsi il fait quelque hon- » neur aux Sciences; mais ceux qui iugent le mieux » & le plus delicatement y prennent du desgoust » auec raison, en sorte qu'on le peut mettre au nom- » bre des intemperamens des Sciences; puis qu'il est » vne cajolerie, qui tend à attraper ceux qui s'y plai- » sent. Voyla, quant au premier intemperamment des » Sciences.

Tout ce qui est marqué auec double virgule, est adiousté à l'exemplaire Latin: Maugard ne le traduit pas de l'Anglois.

Celuy qui suit, se treuue dans les choses mesmes que nous auons mis au milieu, & l'auons nommé *Vne broüillonne subtilité*, qui est pire que l'autre. Car comme la verité des choses est preferable à l'ornement des mots; aussi est-il plus fascheux de ne treuuer pas de realité dans les mesmes choses, que de rencontrer du vent dans les paroles. Sur quoy nous deuons rapporter à nostre temps la reprimande, qu'a fait autrefois sainct Paul; car elle semble atta-

quer non ſeulement la Theologie, mais toutes les autres Sciences. *Euite la prophane noueauté des mots, & les oppoſitions du faux nom de Science.* Où il propoſe deux ſignes & deux marques infaillibles, qui monſtrẽt vne ſcience ſuſpecte & fauſſemẽt recherchee ; c'eſt à ſçauoir l'vſage noueau des mots, & la ſeuerité de la doctrine, à qui on s'oppoſe, que l'on debat, & contre laquelle l'on entre en diſpute. Et de meſmes que les vers s'engendrent de pluſieurs choſes qui ſubſiſtent en la vigueur de leur nature, ainſi d'vne vraye & ſolide cognoiſſance des choſes, où ſe laiſſe imprudemment aller à des ſubtiles, vaines, dangereuſes, & (pour ainſi parler) vermoluës queſtions, qui dans la chaleur de la diſpute paroiſſent eſtre ſouſtenables ; mais au reſte, elles n'ont aucun fondement & ne ſeruent à rien. Ceſte ſorte de doctrine peu ſolide, & qui ſe deſtruit d'elle-meſme, a eſté principalement en vogue parmy pluſieurs des Scolaſtiques, qui ont eu beaucoup de loiſir, & qui n'ont pas manqué d'eſprit ; mais qui d'ailleurs n'ont eu gueres d'acquis ; d'autant que leur Science eſtoit bornee dans les eſcrits de fort peu d'Autheurs, & entre autres de ceux d'Ariſtote leur dictateur ; de meſmes que leurs corps eſtoient r'enfermez dans les cellules de leurs Monaſteres : ces perſonnes qui ignoroient, pour la plus-part, l'Hiſtoire naturelle & celle du temps, ont fait ſur peu de matiere, mais auec vn extreme labeur, ces grands volumes qu'ils nous ont laiſſé, que nous pouuons nommer, de grandes toilles tiſſues auec

fort

fort peu de fillet, par le continuel mouuement de la nauette, c'est à dire de l'esprit. Et à vray dire, quand l'esprit de l'homme traicte les choses materielles, considerant leur nature & les œuures de Dieu, il en parle selon son sujet, & s'y arreste; mais quand il se reflechit sur soy, comme l'araignee qui fille sa toille; c'est alors qu'il n'est pas limité, à quoy que ce soit; & pour lors il fille des toilles de doctrine, qui sont merueilleusement fines & bien faites, mais au reste qui ne peuuent seruir de rien.

Ceste subtilité inutile, ou plustost ceste curiosité est double, & se considere ou en la matiere mesmes, telle qu'est l'inutile contemplation & vaine controuerse, dont il s'en rencontre bon nombre en Theologie & en Philosophie; ou en la sorte & en la methode de traicter quelque sujet. La methode des Scolastiques estoit celle-cy. Ils formoient des objections sur chaque chose proposee, & en donnoient des solutions, qui pour l'ordinaire n'estoient que des distinctions; bien que toute la force des Sciences consiste, de mesme que la jauelle de roseaux de cét Ancien, non en chaque roseau separé, mais en tous liez ensemble. Car dans la symmetrie de la Science (en laquelle toutes ses parties se soustiénent les vnes & les autres) se rencontre & se doit rencontrer le vray moyen de rejetter les objections de ceux qui ne sont gueres sçauans. Au rebours, si vous prenez à part tous les axiomes, comme des roseaux de la jauelle, il sera fort aisé de les affoiblir & de

les fleschir, ou de les rompre si vous voulez. En sorte que ce que l'on disoit autresfois de Seneque: *Qu'il ostoit le poids aux choses par la diminution de ses mots*, peut à bon droict estre prononcé des Scolastiques qui *Affoiblissent entierement les Sciences par leurs foibles questions.* Et ne seroit-il pas plus à propos pour rendre vne grande salle fort claire, d'y mettre vn gros flambeau allumé; ou d'allumer ceux qui sont au chandelier qui y est suspendu, que d'aller de coing en coing y porter la foible lumiere d'vne lanterne? Ceux-là ne procedent pas auec plus de raison qui ne taschét de faire clairement voir la verité par argumens, par authoritez, par comparaisons & par exemples; mais qui ne s'amusent à autre chose qu'à retrancher les petites difficultez, à inuenter des subtilitez, & à resoudre les doubtes; faisans par ce moyen naistre vne question de l'autre; ainsi que l'on remarque en la similitude precedente, que la lanterne estant portee en vn certain lieu de la salle, les autres sont destituez de lumiere, & restent en obscurité. Si bien que la fable de Scylla represente naïfuement bien ce genre de Philosophie: Car les Poëtes feignent que ce monstre estoit vne tres-belle fille du nombril en haut, mais que le reste de son corps,

Se terminoit en mastins aboyans.

Vous trouuez de mesmes parmy les Scolastiques des choses en general qui sont tres-belles, & nullement mal inuentees; mais quand vous venez plus bas aux distinctions & aux decisions qui ont esté trouuees pour le bien de la vie politique, elles se fi-

nissent en de monstrueuses questions, dans lesquelles on ne fait que crier & comme aboyer. Doncques ce n'est pas merueilles, si ce genre de doctrine a esté mesprisé par les gens mesmes de peu; qui ont d'ordinaire accoustumé de mespriser la verité à cause des controuerses qui s'y meuuent; & de croire que tous ceux-là errent qui ne sont jamais d'accord entr'eux: Et quand ils remarquent que les Doctes disputent, jusques à s'entr'esgorger pour des choses de neant, ils disent librement comme Denys de Syracuse: *Ce sont des paroles de vieillards qui n'ont rien à faire.* Neantmoins il est tres-certain que si les Scolastiques eussent joint au grand desir qu'ils auoient de trouuer la verité, & au continuel exercice de leur esprit, la diuersité & la multiplicité de la lecture; & qu'ils se fussent attachez à entendre les choses, ils eussent esté de grandes lumieres; & ils eussent merueilleusement auancé les Arts & les Sciences. Mais c'est assez parlé du second intemperament.

Quant au troisiesme, qui porte quant & soy la fausseté & le mensonge, il est le plus infame de tous: d'autant qu'il destruit la nature & l'ame de la Science, qui n'est autre chose que l'image de la verité; Car la verité d'estre, & la verité de cognoistre sont de mesmes, & ne different non plus que le rayon direct fait du rayon refleschy. Par consequent ce vice, ou cette maladie est double, ou plustost redoublée; à sçauoir, l'imposture & la credulité; cette derniere est deceuë, & la premiere deçoit. Et bien qu'elles ressemblent estre de differen-

te nature, à sçauoir qu'vne d'elles procede de certaine finesse & l'autre de simplicité, si est-ce que souuentefois elles se rencontrent ensemble: Car comme dit le Vers:

Fuy l'Enquesteur, car il est babillard.

Comme s'il vouloit dire que celuy qui est curieux s'amuse à peu de chose, & il arriue semblablement que celuy qui est de facile creance deçoit aussi sans scrupule : Par exemple, s'il adjouste facilement foy aux bruits communs, il les amplifie & les augmente auec la mesme facilité qu'il les a creus. Ce que Tacite veut prudemment dire en ces mots : *Ils inuentent & croyent ensemblement.* Tant la volonté de tromper & la facilité de croire sont proches voisines.

Cette facilité de croire toutes choses, & de receuoir toutes nouuelles pour bonnes, de quelque part qu'elles viennent, est de deux sortes selon le subject qui se presente. Car où l'on croit à quelque relation que l'on a ouy faire, ou à quelque Fait, comme disent les Iurisconsultes, ou à vne certaine doctrine enseignée.

Quant au premier genre, l'on peut remarquer combien cét erreur a raualé l'authorité de certaines Histoires Ecclesiastiques ; ausquelles elle fait raconter, sans beaucoup de certitude, les miracles des Martyrs, des Hermites, ou Anachoretes, & des autres saincts Personnages qui ont esté faits par leurs Reliques, sur leurs tombeaux, dans leurs Chappelles & par les Images qui les represen-

tent. Nous remarquons le mesme defaut dans l'Histoire Naturelle, où il se trouue plusieurs choses approuuées & escrites auec peu de choix & sans iugement ; comme l'on voit dans les liures de Pline, de Cardan, d'Albert, & dans les Oeuures de plusieurs Arabes, qui sont toutes pleines d'Histoires fabuleuses & inuentées ; non seulement incertaines & nullement approuuées : mais manifestement conuaincuës de fausseté, au grand deshonneur de la Philosophie naturelle, pour le regard des personnes iudicieuses, & qui n'ayment pas le mensonge. Et c'est en quoy Aristote paroist sage & sans reproche, qui ayant escrit vne exacte & curieuse Histoire des animaux, n'y a que fort peu adjousté de choses feintes ; mesmes il a fait vn petit Recueil des Histoires admirables qu'il a jugé dignes d'estre racontees, estimant auec vne grande prudence, qu'il ne faut pas temerairement confondre les choses apparemment veritables (qui sont dans la Philosophie & dans les Sciences comme certains fondemens d'experience) auec des choses dont on peut doubter ; ny aussi supprimer les choses rares & extraordinaires qui paroissent incroyables à plusieurs, & en desnier la cognoissance à la posterité.

Mais l'autre facilité de creance, que l'on donne non à l'Histoire, ou aux relations ; mais aux Arts & opinions est double ; à sçauoir quand nous croyons par trop ou aux Arts, ou à leurs Autheurs. Il y a principalement ttois sortes d'Arts, qui consistent

plus en phantaſie & en creance, qu'en raiſon & en demonſtrations, l'Aſtrologie, la Magie naturelle & l'Alchymie; bien qu'elles tendent toutes à quelque choſe de releué: Car l'Aſtrologie fait profeſſion d'apprendre l'influence & la domination qu'ont les choſes ſuperieures ſur les inferieures. La Magie ſe propoſe de retirer la Philoſophie naturelle de la diuerſité des ſpeculations auſquelles on l'employe, pour l'appliquer à la grandeur des operations. Et le deſſein de la Chymie eſt de tirer & de ſeparer les parties heterogenées ou diſſemblables, qui ſont cachees & meſlangees dans les corps naturels, purifier ces corps; les mettre en liberté; & leur donner la maturité qui eſt neceſſaire à leur perfection. Mais les voyes & les raiſons, par leſquelles on croit qu'il faut venir à bout de ces Sciences, tant en la Theorie, qu'en la Pratique ſont pleines d'erreurs & de badineries; outre ce, on ne les enſeigne pas franchement d'ordinaire: mais on y vſe d'artifices & d'obſcurité. Mais l'on eſt obligé de comparer la Chymie au laboureur d'Eſope, qui eſtant ſur le poinct de mourir diſt à ſes enfans, *Qu'il auoit enfouy dans ſa vigne vne grande quantité d'or: mais qu'il ne ſe ſouuenoit pas en quel endroit c'eſtoit.* Eux ayant tourné auec des hoyaux toute la terre de cét heritage, n'y trouuerent point cét or; mais au temps des vendanges ils y firent vne treſbonne recolte, qui procedoit de ce qu'ils auoient bien foſſoyé tout à l'entour des ſouches de la vigne: [*Il en eſt de meſme des Chymiſtes qui*

Ce qui eſt dans ces cro-

ont trauaillé, & qui ont tasché] de faire de l'or: car ils sont cause qu'on a rencontré vne infinité de belles inuentions & de rares experiences, qui ont seruy tant pour descouurir ce que l'on ne voyoit point de la nature, que pour trouuer plusieurs choses grandement vtiles à la vie de l'homme.

chets, est à dire dans l'Exemplaire Latin imprimé à Paris, que i'ay suppleé par celuy de Londres.

Mais cette facile creance que l'on adjouste aux Autheurs des Sciences, à qui l'on donne vne authorité absoluë, comme s'ils estoient des Dictateurs; & non vn simple pouuoir de dire leur aduis, comme s'ils estoient des Conseillers, a porté vn grand dommage aux Sciences; & a esté la principale cause qu'on les a calomniees & mesprisees, en sorte que l'on n'a daigné d'y trauailler pour les augmenter; & pour les rendre dauantage cogneües. D'où il est arriué que ceux qui ont inuenté les Arts mechaniques, n'ont pas fait grand chose: mais le temps a suppleé & parfait ce qui estoit à dire en cette inuention. Comme au contraire, ceux qui ont donné les Sciences ont eu de tres-grandes cognoissances qui se sont perduës par succession de tẽps. Par exẽple l'Artillerie, la Nauigation & l'Imprimerie ont esté au cõmencemẽt des Arts defectueux & grossiers; en sorte que ceux qui entreprenoiẽt d'y trauailler s'y trouuoiẽt bien empeschez: mais depuis on les a tellement perfectionnez, qu'ils se practiquent maintenant auec grand' facilité. Tout au rebours de la Philosophie & de la doctrine d'Aristote, de Platon, de Democrite, d'Hypocrate, d'Euclide & d'Archimede, qui ont eu grand' vogue tant que ces grands hommes ont vescu: mais se sont

abatardies par apres, & ont perdu leur plus grand lustre; Voicy la raison de cette difference. C'est que plusieurs personnes ont employé leur industrie pour acheuer les Mechaniques, au lieu qu'és Arts liberaux & aux Sciences, plusieurs ont captiué leurs esprits sous la doctrine particuliere d'vn seul; qu'ils ont plustost diffamé qu'ils n'ont rendu recommendable: Car de mesmes que l'eau ne montera jamais plus haut que sa source: ainsi la doctrine tiree d'Aristote ne surmontera pas la doctrine du mesme Aristote. C'est pourquoy encores que j'appreuue cette maxime: *Qu'il faut que celuy qui apprend croye*, si faut-il tenir cette autre: *Qu'il faut que celuy qui est desia sçauant se serue de son iugement*: Veu que les disciples ne sont obligez d'adjouster foy à ce que leur disent leurs Maistres, qu'aussi long temps qu'ils sont sous leur puissance, sans qu'il leur soit permis de l'examiner alors: mais sont-ils pleinement instruicts, ils ont la liberté d'en iuger; puis qu'ils ne sont pas engagez à vn perpetuel esclauage. C'est pourquoy pour acheuer cette partie de mon discours, ie diray seulement ce mot: Qu'il faut en sorte honorer les graues Autheurs, que l'on reserue portant l'honneur qui est deu au Temps, qui est l'Autheur des Autheurs, & qui met en euidence la Verité.

Mais outre les trois intemperaments, ou maladies des Sciences que nous venons de descouurir, il s'en trouue d'autres qui sont plustost des humeurs peccantes que des maux formez. Or pour ce qu'ils ne sont pas tellement cachez qu'ils ne soient veus &

repris de plusieurs personnes, j'en diray quelque chose.

Le premier paroist dans l'estude par trop affectionné de ces deux extremitez, de l'Antiquité & de la Nouueauté: En quoy ces deux filles du Temps n'imitent que trop bien la gloutonnie de leur pere, qui deuore ses propres enfans; car elles s'entremangent: en ce que l'Antiquité ne peut souffrir les choses nouuelles: De mesme que la Nouueauté ne se contente pas d'inuenter les choses qui n'ont plus esté; mais veut exterminer tout ce qui est ancien. Mais il se faut regler en cecy par l'aduis du Prophete, qui dit, *Arrestez-vous sur les voyes anciennes, & considerez quel est le bon, & le droict chemin, & marchez-y.* L'Antiquité merite bien ce respect qu'on s'y arreste vn peu; & que l'on descouure de là quel est le bon sentier qu'il faut tenir: mais apres l'auoir veu, il ne faut plus y demeurer, il faut en partir gayement; & pour dire vray, l'Antiquité du siecle est la ieunesse du monde: car nous sommes dans vn vieux temps; parce que le monde est desia cassé de vieillesse, & non à cause de la supputation que nous faisons en retrogradant, quãd nous cõmençons par nostre siecle.

L'autre defaut, qui vient de cette premiere humeur peccante, est vn certain soupçon & deffiance, que nous auons que l'on ne peut plus inuẽter, ce dequoy le monde s'est si long temps passé. Comme si l'objection que Lucian fait à Iupiter & aux autres Dieux des Payens pouuoit estre faite au Temps, quand cet Autheur *S'estonne de ce que ces Dieux ont*

autrefois, & non de son temps, engendré tant d'enfans: & quand poursuiuant sa raillerie il demande: *S'ils auoient soixante & dix ans, ou s'ils en estoient empeschez par la Loy Pappie qui defendoit aux vieillards de se marier?* Il semble de mesmes que les hommes craignent que le Temps ne soit trop aagé, & qu'il ne puisse plus engendrer. Mais c'est de là qu'il faut remarquer leur legereté & leur inconstance; d'autant qu'ils s'estonnent d'ordinaire comment vne chose commencee se pourra acheuer; & comment, apres qu'elle est acheuee, elle n'a pas plustost esté faite. Ainsi l'entreprise que faisoit Alexandre d'aller conquerir l'Asie, fut tenuë au commencement pour grande & fort difficile; mais par apres Liue la louë si hautement qu'il dit de ce grãd Monarque: *Il n'a rien ozé que bien mespriser les choses vaines.* Le mesme arriua à la nauigation que Colomb fit en Occident. Mais cela eschet encores plus souuẽt dans les choses qui partent d'esprit, comme il se voit en plusieurs propositions d'Euclide, lesquelles auant leurs demonstrations paroissent esmerueillables & incroyables; mais apres qu'on les a clairement faites voir, l'esprit s'en saisit par maniere de Retraict, ainsi que disent les Iurisconsultes, comme luy estant auparauant cogneues & familieres.

L'autre defaut, semblable à celuy que nous venons de descrire, se trouue en ceux qui croyẽt que la meilleure de toutes les sectes & de toutes les heresies qui ont esté contestees & debatuës, a tousiours subsisté à l'exclusiõ des autres. C'est pourquoy, leur croyan-

ce est que si quelqu'vn venoit encores de nouueau à les reuoir & à les examiner, qu'il retomberoit dãs les opinions qui auroient esté auparauant rejettees & mises en oubly : comme si le menu peuple ou les gẽs du temps, pour contenter la populace, n'auoient pas souuent approuué ce qui est plus commun, & de legere importance que ce qui est solide & ferme. Car le Temps est semblable au fleuue, qui nous renuoye à bord les choses legeres & pleines de vent, & met à fonds ce qui est massif & pesant.

Le defaut qui suit est different des autres, & consiste en ce que l'on reduit trop tost & opiniastrement les Sciences aux Arts & aux Methodes ; & lors que cela arriue, la Science ne profite souuentesfois que fort peu ou rien du tout. Car de mesmes que quand les membres & les delineaments des jeunes hommes ont pris leur juste croissance, & sont bien formez, à peine croissent-ils dauantage. Ainsi la Science tant qu'elle est espanduë en Aphorismes & en obseruations, elle peut croistre & s'agrandir ; mais quand on la restraint dãs des Methodes, on la peut parauẽture polir & embellir, & mesmes la dresser à l'vsage des hõmes; mais elle ne peut prendre aucun acroissement.

L'autre erreur qui viẽt apres, & que je remarque en dernier lieu, se trouue en ce qu'alors qu'on a la cognoissance de chaque Art & Sciẽce en son ordre, on ne tient plus compte de cognoistre vniuersellement les choses, ny la Philosophie premiere : ce qui nuit grandement au progrez des Sciences. Car comme on se met en sentinelle sur les tours & sur les lieux

eminents : ainsi est-il impossible de descouurir les parties esloignees & interieures de quelque science, si l'on s'y arreste comme en vn lieu plein & vny, & si on ne monte à quelque autre qui soit plus releuée pour voir de plus loin.

Vn autre defaut procede du grand respect & comme de l'adoration que l'on rend à l'esprit humain ; d'où vient que les hommes se sont tirez de la contemplation de la nature, & de l'obseruation de l'experience, pour se porter à leurs propres pensees & aux inuentions de leur esprit, allans haut & bas. Au reste, Heraclite a fort à propos attaqué ces gallants hommes pleins de leurs propres opinions, & s'il faut ainsi parler, ces intellectualistes, que l'on tiét pour des sublimes & diuins Philosophes. *Les hommes,* dit-il, *cherchent la Verité dans leurs Microcosmes,* * *&* *non dans le grand Monde.* Ils ne daignent le considerer, d'autant qu'ils le tiennent cõme l'alphabet de la nature, & cõme le premier apprentissage dans les Oeuures de Dieu. Que s'ils n'en vsoient pas de la sorte, peut-estre monteroient-ils insensiblement & comme par degrez à la cognoissance du liure des creatures, apres auoir passé par les Lettres Simples * & par les Syllabes*. Mais ces personnes semblent forcer & inuoquer leurs esprits par vne continuelle agitation ; afin qu'ils leur reuelent ce qui doit arriuer ; & afin qu'ils leur rendent des Oracles par lesquels ils sont trompez à bon droict ; mais auec vne douce tromperie.

* C'est à dire en eux qui sont le petit monde.

* C'est à dire par le simple estre.

* C'est à dire par les Vegetaux.

Voicy vne autre imperfection semblable au de-

faut remarqué cy-dessus; C'est que les hommes remplissent & infectent les doctrines dont ils sont les autheurs, de certaines opinions & resolutions particulieres, dont ils font grand' estime, ou de certains arts, ausquels ils sont particulierement adonnez, gastans auec ce qui les contente toutes choses, & les fardant d'vn fard qui est grandement trompeur. Ainsi Platon a meslé la Theologie auec sa Philosophie. Aristote a joint la Logique à la sienne; Et la seconde escole de Platon, à sçauoir Proclus & les autres, ont adjousté les Mathematiques. Et telles gens souloient cherir ces Sciences, ou Arts qui leur estoient particuliers, comme leurs enfans aisnez. Mais les Chymistes ont forgé de quelques petites experiences vne nouuelle Philosophie dans les feux de leurs fourneaux. Et Gilbert mon compatriote en a inuenté vne autre sur la vertu de l'aymant. Ainsi Ciceron, au lieu où il raconte les diuerses opinions de ceux qui parloient de la nature de l'Ame, rapportant celle d'vn Musicien qui vouloit qu'elle fust vne harmonie, dit de bonne grace: *Cestuy-cy ne s'est pas esloigné de son Art.* Mais Aristote parle fort bien & fort prudemment de cette espece d'imperfection en ces termes: *Ceux qui ne traitent que de peu de matiere s'en demeslent aisement.*

Il y a encores vne autre erreur; à sçauoir, vne impatience d'estre en doute, & vne trop grande haste à iuger d'vne chose aueuglettes sans auoir deuëment suspendu son iugement: Car il se trouue dans la contemplation, aussi bien que dans l'action, ce chemin fourchu, duquel les Anciens ont si souuent parlé,

dont l'vn estoit plein & facile à tenir à son commencement, mais à sa fin on n'y cognoissoit pas de route: Et l'autre tout au contraire estoit fort scabreux & rude à son entree; mais à mesure qu'on s'y auançoit on le trouuoit beau & vny. Il en est de mesme dans les Speculations, si quelqu'vn commence à y entrer par les choses qui sont certaines, il finira par les douteuses; mais si d'abord il rencontre des difficultez, pourueu qu'il ait patience, en fin il s'en resoudra.

Vn semblable defaut se trouue en la sorte d'apprendre les Sciences; c'est à dire par abregé, il est pour l'ordinaire imperieux & fait le Maistre, tãt s'en faut qu'il soit franc & libre; & il est tel qu'il doit plustost estre creu qu'examiné. Non que ie nie que l'on ne doiue retenir cette sorte d'escrire, aux Abregez & Liures Sommaires que l'on a d'ordinaire à la main: mais il ne la faut pas obseruer, quand l'on descrit amplemẽt les Sciences; il faut euiter l'vne & l'autre des extremitez: tãt celle en laquelle se trouuoit l'Epicurien Velleius, qui ne craignoit rien tant, que d'estre veu douter de quelque chose, que celle à laquelle panchoit Socrate & l'Academie qui laissoit toutes choses en doute: Il faut plustost aller franchement & traiter les choses ou plus amplement, ou moins amplement, selon qu'elles auront esté, ou plus, ou moins approuuees par la droicte raison.

Il y a d'autres erreurs, qui se mõstrent dans les desseins que font les hommes, & ausquels tendent tous leurs efforts & tous leurs trauaux. Car les Autheurs les plus graues & les plus diligens, qui ont inuenté les

Sciences doiuent principalement tascher d'adjouster quelque chose d'excellent à la doctrine dont ils font profession. Au contraire ceux-cy se contentent de s'arrester à des choses bien moindres, comme d'estre subtils Interpretes, ou disputer vigoureusement, ou d'abreger methodiquemẽt quelque matiere: & par ce moyen les reuenus & les rentes des Sciences viennẽt à s'augmẽter, & nõ pas leur patrimoine & leur heritage.

Mais le plus grand defaut de tous, se remarque en ce que l'on ne tourne pas les Sciences au droit vsage, & à la vraye fin, pour laquelle elles ont esté trouuees. Car aucuns desirent de sçauoir pour contenter leur curiosité naturelle, & qui ne se satisfait iamais; d'autres pour plaisir & pour en tirer du contentement; d'autres pour en acquerir de la gloire; d'autres pour paroistre les premiers dans les disputes; & plusieurs pour en tirer du profit & pour en gaigner leur vie: mais il y en a fort peu qui s'en seruẽt afin d'employer, pour le biẽ des hõmes, leur Raison, qui est vn present que Dieu leur a fait. Cõme si l'on recherchoit dans la Science vne couchette sur laquelle l'esprit remuãt & inquiet se reposast; ou vne halle ou galerie dans laquelle il se pourmenast, luy qui va par tout, & qui n'affecte point de lieu particulier; ou vne haute tour d'où il regardast, luy qui est hautain & superbe: ou vne citadelle & vn fort, cõme si c'estoit pour y resister & pour y faire la guerre: ou vne boutique pour y trafiquer & pour y faire du gain, & non pas plustost vn magazin & vn lieu à mettre de grandes richesses pour la gloire du Createur de toutes choses, & pour le

ſoulagement du genre hnmain. Car à vray dire les Arts & les Sciences deuiendroient tres-belles, & ſeroient grandement eſtimables. Si l'on conjoignoit plus eſtroitement que l'on n'a fait par le paſſé, la contemplation & l'action ; d'autant que cette conjõction ſeroit ſemblable à celle des deux plus hautes planetes, à ſçauoir de Saturne ; qui rend les hommes poſez & contemplatifs ; & de Iupiter qui les fait eſtre ſociables & actifs. Non que ſous le mot de pratiquer & d'agir j'entende parler de la Science lucratiue, & qui fait profeſſion de gaigner ; pour ce que ie ſçay de combien elle recule l'auancement & le progrez des Sciences : ſemblable en cela à la pomme jettee deuant les yeux d'Athalante qui empeſche ſa courſe, lors qu'elle ſe courbe pour la prendre ;

S'eſcartant de ſa courſe elle prend l'or qui roule.

Sans pourtant que j'appreuue ce que l'on diſoit de Socrate : Qu'il faiſoit deſcendre la Science du Ciel pour luy faire ſeulement habiter la terre : C'eſt à dire, je ne ſuis pas d'aduis que l'on quitte la cognoiſſance de la Philoſophie de la Nature, pour s'appliquer entierement à celle des mœurs & à la Police. Mais comme le Ciel & la Terre conſpirent & conſentent au bien & à la ſanté de l'homme ; ainſi le but de l'vne & de l'autre de ces deux Philoſophies doit eſtre, de rejetter tout ce qui eſt de vain, d'invtile & d'infructueux dans la cõtemplation ; & de conſeruer & maintenir tout ce qui s'y rencontre de ſolide & d'vtile ; de crainte que ſi la Science ne ſert qu'à ce qui donne du plaiſir, elle ne ſoit tenuë pour vne putain:

tain: & si elle n'est propre qu'à gaigner de l'argent, elle ne soit prise pour vne seruante : veu qu'il faut que ce soit vne legitime espouse, desirable pour les enfans qu'elle doit faire, pour le bien que l'on en doit attendre, & pour le soulagement que l'on en doit esperer.

Il me semble que i'ay desia assez amplement traicté, & fait vne assez particuliere dissection des principales humeurs peccantes, qui non seulement empeschent le progrez des Sciences, mais ont esté causes que l'on les a blasmees. Que si d'auenture i'ay porté le fer trop auant pour les ouurir, que l'on se souuienne, *Que les playes que l'amy fait à son amy partent d'vne franche bienueillance; & que les baisers de l'ennemy sont pleins d'vne flateuse tromperie.* En tout cas, i'espere m'estre acquis de la creance en ce que ie diray cy-apres, touchant la loüange des Sciences; puis que i'ay parlé si franchement de leurs defauts; sans que i'aye pourtant resolu d'en faire vn Panegyrique, ny de chanter vne Ode en faueur des Muses; bien qu'il y ait long temps que l'on ne leur ait pas rendu les honneurs qu'elles meritent. Mais i'ay bien determiné de contrepeser au vray les Sciences auec les autres choses, pour sçauoir quel est leur iuste poids, & pour apprendre par les tesmoignages des Escritures, tant Sacrees que prophanes, quelle est leur valeur & leur prix.

Et en premier lieu, Voyons quelle est la Dignité des Sciences dans l'Archetype, ou dans l'Exemplaire; c'est à dire dans les Attributs & dans les Actes de

Dieu, entant que les hommes les cognoissent par reuelation ; & qu'il leur est permis d'en rechercher la cognoissance. Mais le mot de Science n'est pas assez significatif en cét endroit ; veu que toute doctrine est vne Science acquise, & que nulle cognoissance en Dieu est acquise, mais originelle. C'est pourquoy il y faut trouuer vn autre nom, & c'est celuy de Sagesse, selon la saincte Escriture.

Et voicy comment. Nous remarquons aux œuures de la creation vne double emanation de la Vertu diuine ; dont vne se rapporte à la Puissance ; & l'autre à la Sagesse. La premiere paroist principalement en la creation de la masse de la matiere ; la seconde, en la belle disposition de la forme. Cela posé, il faut remarquer que rien n'empesche en l'histoire de la creation, que cette masse & matiere confuse du Ciel & de la terre n'ait esté creée en vn seul moment ; bien qu'on luy assigne six iours pour sa disposition & pour son arrangement, tant Dieu a remarquablement distingué les œuures de la puissance & de la sagesse. Adjoustez à cela que l'on ne lit pas pour ce qui regarde la creation de la matiere que Dieu ayt ainsi parlé : *que le Ciel & la terre soient faits*, ainsi qu'il est dit des œuures qui suiuent, mais nuëment & auec efficace, *Dieu a creé le Ciel & la terre* ; en sorte qu'il semble que la matiere ayt esté faicte auec la main, & que la forme ayt esté introduite en maniere de Loy & d'Ordonnance.

Passons de Dieu aux Anges, dont la nature est si noble qu'elle est la plus proche du Tout-puissant. Nous voyons dans les ordres qui sont parmy eux, au moins si nous deuons adjouster foy à cette celeste Hierarchie de Denys Areopagite, que les Seraphins, qui sont Anges d'amour, y tiennent le premier ordre : Le second est donné aux Cherubins, qui sont Anges qui illuminent : Et le troisiesme & les suyuans sont accordez aux Trosnes, aux Principautez & aux autres Anges de Puissance & de Ministere ; d'où il resulte que les Anges de Science & d'Illumination, vont auant ceux de commandement & de puissance.

Mais pour descendre des Esprits & des Intelligences aux formes sensibles, & qui sont dans la matiere ; nous lisons que la lumiere a esté la premiere des formes creées ; qui estant dans les choses naturelles & corporelles, correspond à la Science, qui est dans les choses spirituelles & incorporelles.

Nous voyons de mesmes au denombrement des jours, que celuy auquel Dieu se reposa ; & auquel il considera ses œuures, fut benit par dessus tous les autres, durant lesquels l'Vniuers fut creé & ordonné.

Apres que la creation fut acheuee, nous lisons que l'homme fut mis dans le Paradis ; afin qu'il y trauaillat, & ce trauail ne pouuoit estre autre que celuy qui est propre à la contemplation ; c'est à dire, qui a pour fin non vne necessité de trauailler, mais vn plaisir & vne promptitude d'agir sans fas-

cherie. Car alors n'y ayant eu aucune contradiction de la part de la creature, & *La sueur n'ayant pas couuert encores le visage de l'homme*; il s'ensuit de necessité que les actions humaines estoient employees au contentement & à la meditation, non pas au trauail & à l'ouurage. De plus, les premieres actions que l'homme fit dans le Paradis, à sçauoir l'inspection des creatures, & l'imposition des noms comprindrent deux parties sommaires de la Science. Car celle qui fut cause de sa cheute (ce que nous auons desia remarqué cy-dessus) n'estoit pas vne Science naturelle touchant les creatures : mais vne Science Morale du Bien & du Mal, qui procedoit de cette supposition ; Que les Commandemens & les defences que Dieu faisoit, n'estoient pas des principes du bien & du mal ; mais que ces choses prouenoient d'ailleurs : si bien qu'il en voulut prendre cognoissance, afin de se departir entierement de Dieu ; & à fin de ne dependre d'autre que de soy, & de sa propre volonté.

Passons maintenant à ce qui arriua aussi tost apres la cheute de l'homme. Nous lisons dans la Saincte Escriture, où il y a vne infinité de mysteres, sauf la verité Historique & Litterale, l'image de deux vies, à sçauoir de la Contéplatiue & de l'Actiue és personnes d'Abel & de Caïn, & en leur premiere façon de viure: Vn d'eux estãt Pasteur, qui represente tresbien la vie contemplatiue, à cause qu'il viuoit doucement & en repos ; & qu'il auoit la liberté de considerer le Ciel quand il vouloit ; & l'autre estant Laboureur

tousiours occupé au trauail, & qui ne destournoit jamais sa veuë de dessus la terre. Mais il y faut remarquer que Dieu fauorisa & choisit le Pasteur, & non pas le Laboureur.

De mesmes entre le peu de choses que les sacrees Annales racontent estre arriuees dans le siecle deuât le Deluge, elles ont particulierement remarqué ceux qui ont inuenté la Musique, & qui ont mis premierement en œuure les metaux. Le siecle apres le Deluge est remarquable par la rigoureuse punition que Dieu fit de la superbe des hommes en confondant les langues; par où le libre commerce des Sciences fut osté, & leur mutuelle communication fut interrompuë.

Considerons maintenant le Legislateur Moyse, qui fut le premier qui escriuit les Oeuures de Dieu; & qui est loüé dans l'Escriture, *Pour auoir esté sçauant & fort entendu en toutes les sciences cogneuës par les Egyptiens:* qui sont en reputation d'auoir esté les premiers qui ont aymé les Lettres. Et qu'ainsi ne soit, Platon introduit vn Sacrificateur Egyptien, disant à Solon: *Vous autres Grecs estes tousiours enfans, n'ayans aucune Sciēce d'Antiquité; ny aucune Antiquité de Science.* Parcourons la Loy Ceremoniale, & nous y trouuerons que certains tres-doctes Rabins y ont diligemment trauaillé, non seulement pour y remarquer les figures qui ont representé le Christ; la distinction du peuple esleu & des Gentils; l'exercice d'obeïssance & plusieurs autres sacrées coustumes contenuës en cette mesme Loy; mais mesmes pour trouuer par-

fois le ſens Naturel; & par-fois le ſens Moral des ceremonies que l'on y obſeruoit: Par exemple à l'endroit où il dit de la lepre: *Si la lepre fleurit courant en la peau; l'homme ſera reputé net & pur: & il ne ſera pas ſeparé des autres. Mais quand on aura veu en luy la chair viuante, il ſera alors ſoüillé ſelon le iugement du Preſtre qui le ſequeſtrera, comme il voudra.* Vn de ces Rabins tire de là ceſte maxime en nature. *que la pourriture eſt plus contagieuſe auant qu'eſtre formée qu'apres qu'elle l'eſt.* Vn autre en infere cét autre enſeignement Moral. *que les hommes les plus débauchez corrompent moins les mœurs publiques, que ceux qui ſont mediocrement meſchans, & ſubjets à quelque imperfection particuliere*: De ſorte qu'outre le ſens Theologique, qui eſt en ce lieu, & en pluſieurs autres de ceſte Loy, on y peut apprendre quantité de belles choſes concernant la Philoſophie.

Outre cela, ſi quelqu'vn lit diligemment ce beau liure de Iob, il iugera qu'il eſt plein & comme gros des myſteres de la Philoſophie naturelle: par exemple ce paſſage, *qui eſtend l'Aquilon ſur le vuide, & qui ſuſpend la terre ſur le rien*; ſe peut fort bien rapporter à la Coſmographie & à la rondeur de la terre; car ces mots expriment fort clairement la terre ſuſpenduë, le Pole Arctique & la connexité du Ciel: & ces autres deux: *Son eſprit a embelly les Cieux, & par ſon aßiſtance, comme par la main d'vne ſage femme la couleuure tortuë a eſté tiree*: & *Pourras-tu bien ioindre les brillantes Eſtoilles Pleiades, ou rompre le circuit de l'Ourſe*, ſe peuuent tres-

bien approprier à l'Aſtrologie & aux Aſtres. Car l'immuable configuration des Eſtoilles fixes, qui ſont touſiours eſgallement diſtantes les vnes des autres eſt tres-elegamment deſcrite par ces paroles. Cet autre lieu. *Qui fait l'Ourſe, & Orion, & les Hyades, & les Aſtres interieurs du Midy*; eſt ſur le meſme ſujet : où de plus il ſignifie que le Pole Antarctique eſt au deſſous de nous : ce qu'il remarque par ces mots des interieurs du Midy : dautant que les eſtoilles du Midy ne ſe deſcouurent pas de noſtre Hemiſphere. Et cet endroit. *N'eſt-il pas vray que vous m'auez tiré comme l'on fait le laict? & que vous m'auez caillé comme l'on fait le formage?* ſe peut entendre de la generation des animaux : & cet autre. *L'argent a ſes commencemens de veines: & l'or a vn lieu où il ſe forme : le fer eſt pris dans la terre; & la pierre fonduë par la chaleur ſe change en airain*: Sentent des metaux comme auſſi tout ce qui ſuit en ce meſme chapitre.

Nous remarquons ſemblablement en la perſonne de Salomon, que le don de Sapience, tant en la demande qu'il en fit à Dieu, qu'à l'octroy qu'il en eut, fut preferé à toute ſorte de beatitude terreſtre & paſſagere. En vertu dequoy ce grand Prince pleinement inſtruit en toutes choſes, redigea par eſcrit, non ſeulement ces excellentes Paraboles & Aphoriſmes qui contiennent vne Philoſophie diuine & morale; mais auſſi il compoſa l'Hiſtoire naturelle de tous les Vegetaux à les prendre *Depuis le Cedre qui s'eſleue ſur la montagne iuſ-*

ques à la mousse qui s'applatist sur la muraille, qui n'est autre chose qu'vne plante commencee ; & le milieu d'entre la pourriture & l'herbe. Il fit aussi vn Traicté de tout ce qui respire & qui a mouuement. Et bien que ce mesme Roy excellat en richesses tous les autres Potentats, en Palais superbement edifiez, en nauires, en suite, en reputation ; & en tout ce qui rend vn grand Prince recognu par l'Vniuers ; Si est-ce qu'il ne s'attribuë ny ne s'approprie de tout cela autre chose, que la gloire qu'il constituë en la recherche & en la cognoissance de la Verité. C'est ainsi qu'il en parle en bons termes : *C'est la gloire de Dieu de cacher le Verbe : & c'est la gloire du Roy d'en rechercher l'arraisonnement**. Comme si la Majesté Diuine se plaisoit à ce jeu innocent & aymable des enfans qui se cachent afin qu'on les trouue ; & comme s'il n'y auoit rien de plus honorable aux Roys, que de joüer à ce jeu auec Dieu ; veu principalement qu'ils commandent à tant d'esprits, & qu'ils possedent tant de richesses, auec lesquelles ils peuuent descouurir toutes sortes de secrets.

* C'est à dire, c'est la grandeur de Dieu de garder son secret, & c'est l'honneur du Roy de le pouuoir cõprendre.

C'est ainsi qu'a procedé Dieu apres la venuë de nostre Sauueur: car il a premierement monstré dans le Temple, où il a disputé contre les Docteurs, & contre les Prestres, quel estoit son pouuoir en chassant l'ignorance, qu'en surmontant la nature dans les grands miracles qu'il a faits ; Et le S. Esprit est principalement venu sous la figure & sous la representation, & sous le don des Langues, qui sont à vray dire les Chariots de la Doctrine.

De plus, lors que Dieu a choisi ceux qui deuoient publier l'Euangile par tout l'Vniuers, il a au commencement appellé à soy des hommes ignorants, & qui ne sçauoient autre chose, que ce que le S. Esprit leur auoit appris; afin qu'il peust plus euidemment monstrer sa vertu diuine, qui venoit immediatemét de luy; & qu'il peust en cette sorte confondre la sagesse humaine. Mais apres auoir ainsi executé sa volonté, il a enuoyé en ce monde aussi-tost apres & par succession de temps sa Verité Diuine accompagnee des autres sciences comme de ses suiuantes. Et c'est pourquoy la plume de S. Paul (qui a esté le seul sçauant entre les Apostres) a esté principalement occupee par le commandement de Dieu, à escrire selon le nouueau Testament.

Et nous sçauons, que plusieurs anciens Euesques & Peres ont esté grandement versez en la doctrine des Payens: En sorte que l'Edict de Iulian, portant defense aux Chrestiens de ne point estudier, fut tenu auoir esté vne plus dangereuse machine pour attaquer la Foy Chrestienne, que n'auoient esté les persecutions des Empereurs ses deuanciers. Mesmes des gens de bien & de grande probité ne sceurent prendre en bonne part la jalousie & l'enuie que Gregoire premier, Euesque de Rome, d'ailleurs fort grand hõme, portoit aux Autheurs Payens, & aux antiquitez, dont il vouloit faire perdre la memoire. Au contraire de ce que fit l'Eglise Chrestiéne, qui seule ramassa, & pour le dire ainsi, recueillit en son sein les precieuses Reliques de la Doctrine Payenne, qui se fussent

perduës dans les desordres que les Scythes causerent lors qu'ils sortirent des parties Septentrionnales; & dans les rauages que firent les Sarazins lors qu'ils vindrent du costé d'Orient. Et de fraische memoire nous pouuons voir combien les Iesuites (qui se sont rendus grands personnages dans les Sciēces par leur propre estude, & en partie à l'enuy des autres) ont par leur grande capacité puissamment seruy à la manutention & à l'establissement du siege Romain.

Lieu remarquable.

Mais afin d'acheuer cette partie, ie diray que les bonnes Lettres rendent principalement deux bons offices & deux seruices signalez à la Religion & à la Foy, outre l'embellissement & l'esclaircissement qu'elles luy donnent. Vn est, qu'elles incitent efficacement les hommes à celebrer les loüanges de Dieu: Car de mesmes que les Pseaumes & les autres Escritures nous inuitent souuent à la contemplation & à l'exaltation de ses œuures merueilleuses: Ainsi si nous nous contentions de considerer ce que nos seuls sens en apprennent, nous ferions la mesme injure au Tout-puissant que si nous jugions par la monstre qui se voit à la boutique d'vn Lapidaire, de la quantité de pierreries qu'il a dans son magazin. L'autre est, que la Philosophie est vn singulier remede & vn souuerain preseruatif contre l'infidelité & contre les erreurs. Car nostre Seigneur dit: *Vous errez à faute de sçauoir les Escritures, & la Puissance de Dieu.* Où il nous propose deux Liures à feuilleter afin de ne pas faillir. Premieremēt le volume des Escritures qui nous apprennent quelle est la volonté de Dieu; & en

ſecond lieu, le Liure des creatures qui nous mõſtrent ſa puiſſance ; dont le dernier eſt comme la clef du premier, qui non ſeulement donne à noſtre entendement vne ouuerture à la vraye cognoiſſance des Eſcritures, par les regles generales de la raiſon & par les Loix du diſcours ; mais il ouure principalement noſtre Foy en ſorte que nous entrons en vne ſerieuſe conſideration de la Toute-puiſſance diuine, dont les characteres ſont tres-bien grauez & burinez dans ſes œuures. Mais c'eſt aſſez parlé des teſmoignages & des jugements de Dieu, concernans la vraye dignité & le prix de la ſcience. Pour ce qui eſt des teſmoignages des hommes, & des argumens qu'on tire à ce ſujet, il y en a tant qu'il eſt plus à propos d'en remarquer quelques-vns, que de les rapporter tous. Donques en premier lieu, il faut ſçauoir que ç'a eſté vn fort haut degré d'honneur parmy les Payens, que de ſe faire adorer comme ſi on eſtoit Dieu : ce qui eſt defendu parmy les Chreſtiens à l'eſgal du fruict auquel il n'eſtoit pas permis de toucher. Nous parlons maintenant ſeparement des jugemens humains ; & comme nous auons commencé à dire ; ce que les Grecs nommoient Apotheoſe, & les Latins vn enrollement entre les Dieux eſtoit le plus grand honneur qu'vn homme peuſt rendre à l'autre : à lors principalement qu'il eſtoit volontairement deferé ſelon l'opinion d'vn chacun, & ſelon la croyance que l'on auoit qu'il le falloit rendre ; & non quand l'on y eſtoit forcé par vn Edict general : comme il ſe practiquoit parmy les Romains

en faueur des Cesars: & ce pendant ce haut poinct de gloire n'estoit qu'vn degré & vne borne mitoyēne. Car on mettoit au dessus des hōneurs humains ceux que l'on nommoit heroïques & diuins, qui estoient distribuez en cette sorte par les anciens; A sçauoir, que ceux qui auoient les premiers formé les assemblees ou republiques, les Legislateurs, ceux qui auoient tué les Tyrans, les Peres de la Patrie, & ceux qui s'estoient bien comportez en l'administration des affaires publiques, estoient honorez seulement du titre de Heros & de Demy-Dieux, tels qu'estoient *Thesee*, *Minos*, *Romule*, & les autres. Mais ceux qui estoient les autheurs & les inuenteurs des nouueaux Arts; & qui auoient apporté quelque notable vtilité à la vie humaine; ceux-là, dis-je, estoient mis au nombre des plus grands Dieux, comme le furent *Cerés*, *Bacchus*, *Mercure*, *Apollon*, & plusieurs autres. Car les premiers ne peuuent obliger que ceux d'vne nation, & encores vne seule fois dans vn siecle: Semblables en cela aux douces rosees qui viennent en saison; lesquelles causent beaucoup de bien, & pour cet effect sont fort desirables; mais au reste, elles ne sont vtiles qu'au temps qu'elles tombent; & qu'aux contrees où elles s'espandent. Mais les bien-faits que l'on reçoit des derniers, sont semblables aux presents qui nous viennent du Ciel & des Astres: ils sont perpetuels en temps, & infinis en lieux. De plus, il y a tousiours de la dispute & du trouble en ce que les premiers donnent là où les derniers portent en leurs dons le

charactere de la presence de Dieu ; car ils viennent auec vn *Doux souffle de vent sans tumulte & sans bruit.*

Et à vray dire, la doctrine qui est employee au bien du public, aux moyens qu'elle donne de reprimer l'insolence de ceux qui entreprennent par trop sur les autres, ne cede quasi point en merite à cét autre bien-fait; dont elle soulage les hommes dans les incommoditez, esquelles ils sont subjets naturellement : Et cette sorte d'aduantage fut tresbien representé par cette feinte relation du theatre d'Orphee; où tous les animaux & tous les oyseaux s'assembloient, sans se ressouuenir de ce à quoy ils estoient enclins de leur propre nature ; en sorte que ne pensans ny à la proye, ny au passe-temps, ny à la querelle, ils se trouuoiét ensemble en amitié & en concorde par la douce harmonie du Luth. Mais quand ce son venoit à cesser, ou n'estoit plus ouy à cause d'vn autre qui estoit plus grand, à l'heure mesme tous ces animaux reuenoient à leur premier naturel. En quoy les inclinations & les mœurs des hommes sont fort bien depeintes, qui sont agitees par vne grande diuersité d'appetits indomptables; à sçauoir de gain, de volupté, & de vengeance. Mais autant de fois que ces mesmes hommes prestent l'oreille aux preceptes & aux persuasions de la Religion, des Loix, de ceux qui dans leurs Liures, & par leurs predications paroissent estre Maistres en l'Eloquéce, ils recherchent la paix, & viuent en amitié. Mais si au lieu d'ouyr ces choses profitables, on n'entend parler que de se-

ditions & de tumultes, tout s'affoiblist & retombe en desordre & en confusion.

Mais cela se voit encores plus clairement, quand les Roys mesmes, ou les Grands, & ceux qui gouuernent dans vn Estat sont doctes. Car encores que celuy-là sembla trop parler pour soy, qui a dit, *Qu'alors les Republiques deuiendroient bien-heureuses, quand les Philosophes regneroient, ou quand les Roys philosopheroient.* Neantmoins l'experience nous apprend, que ces siecles ont esté fortunez, durant lesquels des Princes doctes ont vescu, comme aussi quand ceux qui gouuernoient l'Estat estoient sçauans. Et bien que les Roys mesmes ayent leurs defauts & leurs vices, estans subjets aux passions & aux mauuaises habitudes, comme le reste des hommes; si est-ce que s'ils se trouuent illuminez par le flambeau de la doctrine, les cognoissances qu'ils ont desia de la Religion, de la Prudence & de l'honnesteté les retiennent & les empeschent de tout excez trop precipité; & auquel il n'y a plus de remede: & ils ne commettent aucune faute, s'aduisans de ce à quoy leurs Conseillers & leurs domestiques ne prennent pas garde. Et si ces mesmes Conseillers d'Estat sont sçauans, ils fondent leurs opinions sur des maximes plus solides, que ceux qui n'ont autre chose que l'experience. Car ceux-là préuoient de loin les dangers, & y donnét l'ordre auant qu'on y tõbe: au lieu que ceuxcy n'ont point d'autre prudence, que celle que l'vrgente necessité des affaires leur donne sur l'heure; & ne considerent pas ce

qui peut arriuer: s'asseurans de se garentir dans le peril mesme, par la dexterité de leur esprit.

Ie remarqueray briefuement, & par le rapport d'aucuns notables exemples, les temps qui ont esté bien fortunez sous des Princes sçauants : & ie diray que ce bon-heur a principalement paru dans ce siecle, qui s'est escoulé depuis la mort de l'Empereur Domitian, iusques à l'Empire de Commode; durant lequel ont regné six doctes Empereurs: ou au moins qui ont fait grande estime de la Science. Aussi est-il vray, que Rome qui estoit pour lors l'abregé de l'Vniuers, estoit au plus haut periode de sa grandeur en ce temps-là : ce qui auoit esté predit en songe à Domitian le iour auant qu'il fust tué: car il luy fut aduis, Qu'il luy estoit suruenu sur les espaules vne teste d'or : & cette prediction fut accomplie par l'entresuite de ces siecles d'or, desquels ie diray quelque chose en peu de mots.

Nerua fut grandement docte ; il eut pour amy cet Apolloine Pythagoricien, & fut comme son disciple, aussi mourut-il quasi en prononçant ce Vers d'Homere:

Vange, ô Phebus, par tes flesches mes larmes.

Trajan ne fut pas sçauant à la verité, mais il admiroit la Science, & faisoit du bien aux gens de Lettres : il dressa des Bibliotheques : & l'on a laissé par escrit que l'on voyoit de bon œil dans son Palais les Professeurs des Sciences, & ceux qui enseignoient la ieunesse; bien que ce fust vn Empereur fort vaillant.

Adrian fut le plus curieux de tous les hommes,& ne sceut iamais estre satisfait en la recherche de toutes sortes de secrets.

Antonin estoit subtil, & tel qu'vn qui exerce son esprit en disputes dans l'escole ; d'où vient qu'on le nomma le *Coupeur de* * *Cumin.* Pour ce qui est des Freres à qui on attribuoit le nom de Diuins, Lucie Commode fut instruit dans les lettres humaines, & Marc eut le surnom de Philosophe. Tous ces Princes furent aussi bons comme ils estoient sçauants. Nerua fut vn Empereur tres-clement, qui donna Trajan à l'Vniuers,s'il ne luy fist pas d'autre present. Trajan fut le plus grand Prince, tant en la guerre, qu'en la paix, de tous ceux qui ont iamais regné, il porta fort loing les bornes de l'Empire,il se monstra merueilleusement modeste dans la grandeur de sa puissance, & il fit bastir quantité de beaux edifices: Et ce fut de là que Constantin le nomma par enuie *Parietaire*, * pource que son nom estoit graué dans vne infinité de murailles. Adrian se mit en peine de reparer auec vn grand soin, & vne grande despense en chaque genre de choses, tout ce que le temps,qui luy en enuioit la gloire, auoit gasté & ruiné. Antonin,qui à bon droict porta le nom de *Pie*, fut agreable à tous les Ordres, à cause de sa naïfue & de sa naturelle bonté:& son Empire,bien que de fort peu de duree,fut exempt de misere. Lucie Commode ceda en bonté à son frere, mais il surpassa en cette vertu tout plein d'autres Empereurs. Marc fut vn Prince nay pour seruir de modelle de Vertu ; & contre lequel

* C'est vne graine,ou semence fort petite.

* Qui est vne herbe qui croist sur les parois.

quel ce bouffon des Dieux n'eut rien à dire en leur banquet, ſinon qu'il auoit eſté trop patient à ſouffrir les mœurs de ſa femme. Et il eſt permis à vn chacun de remarquer en la ſuitte continuelle de ces ſix Princes, comme dans le plus grand tableau de l'Vniuers, les fruicts bien-heureux de la Science, qui eſtoit poſſedée par les Empereurs.

Mais on ne remarque pas ſeulement, ce que peut la Science dans le maniement des affaires publiques, & dans les Arts qui fleuriſſent en temps de paix : on admire en temps de guerre quelle eſt ſa force & ſon pouuoir : comme il ſe voit clairement dans les exemples d'Alexandre le Grand, & du Dictateur Ceſar, deſquels i'ay fait mention cy-deſſus. Ce ſeroit peine perduë que de monſtrer leurs genereuſes actions, qui ont eſté des miracles cognus par tout le monde. Mais ie iuge qu'il ne ſera point hors de propos, de dire quelque choſe de l'amour & de l'affection qu'ils ont eu pour les Lettres, & meſmes comment ils y ont excellemment bien reüſſi.

Alexandre fut nourry & inſtruit par ce grand Philoſophe Ariſtote, qui luy dedia certains Liures de ſa Philoſophie. Calliſthenes & pluſieurs autres habilles hõmes, eſtoient touſiours auprés de luy dãs ſon armée ; meſmes il les eut touſiours pour compagnons de ſes voyages & de ſes entrepriſes guerrieres. Mais on peut monſtrer par pluſieurs raiſons quelle eſtime il a fait des Sciences, comme par l'enuie qu'il porta à la fortune d'Achille qui auoit eu Homere pour eſcriuain du Panegyrique de ſes hauts

faits d'armes, par le iugement qu'il donna ſur la riche caſſette de Darius, qui fut trouuee entre ſes deſpoüilles; dans laquelle, comme on diſputoit quelle choſe y deuoit eſtre principalement miſe, les autres eſtans de differens aduis, il opina qu'il y faloit cherement conſeruer les Oeuures d'Homere; par la lettre pleine de reproches qu'il eſcriuit à Ariſtote, ſur ce qu'il auoit fait imprimer ſa Phyſique, où il l'accuſe d'auoir diuulgué les myſteres de la Philoſophie: Et y adjouſte qu'il aymeroit beaucoup mieux deuancer le reſte des hommes en ſçauoir & en cognoiſſance, qu'en grandeur & en pouuoir.

On pourroit encores rapporter en ce lieu d'autres choſes ſemblables: Mais ſa ſcience paroiſt principalement dans ſes dits notables, & dans ſes reſponſes pleines d'erudition: où dans ce peu qui nous en reſte, l'on voit de belles marques de chacune des Sciences.

Rapportez à la Morale, ce qu'il dit ſur le ſubject de Diogene, où vous conſidererez, s'il vous plaiſt, s'il n'a pas voulu mettre en auant vne des plus importantes queſtions de cette Philoſophie: *A ſçauoir ſi celuy qui ioüiſt des biens externes eſt plus heureux que celuy qui les meſpriſe.* Car voyant que Diogene ſe contentoit de ſi peu de choſe, il ſe tourna vers ceux qui eſtoient autour de luy, qui ſe mocquoient de la condition de ce Philoſophe, & leur dit: *Si ie n'eſtois Alexandre, ie ſouhaiterois d'eſtre Diogene.* Mais Seneque a preferé Diogene à Ale-

xandre dans cette comparaison, en ces termes: *Il y auoit plus de choses que Diogene n'eust pas voulu receuoir, que de celles qu'Alexandre luy eust peu donner.*

Rapportez à la Physique ce qu'il disoit d'ordinaire, *Qu'il recognoissoit principalement en deux choses qu'il estoit mortel, au Sommeil & à l'Amour qu'il portoit aux femmes.* Ce qui est tiré de la plus profonde Philosophie naturelle, & qui sent mieux son Aristote & son Democrite, que son Alexandre; veu que tant la necessité, que la superfluité de nature, designées par ces deux choses cy-dessus remarquees, sont comme les gages de la mort.

Rapportez à la Poësie le discours qu'il tint à ce flateur ordinaire qui le nommoit Dieu, quand l'ayant fait appeller, apres qu'il eut esté blessé, & comme le sang luy sortoit de sa playe, *Regarde*, dit-il, *c'est le sang d'vn homme, & non vne liqueur telle que celle qu'Homere asseure estre descoulee de la main de Venus, lors qu'elle fut blessee par Diomede*, se mocquant par là des Poëtes, de ceux qui les flattent, & de soy-mesme.

Rapportez à la Dialectique cette reprehension des subtilitez de Logique, desquelles on vse pour rejetter, ou tourner les argumens contre celuy qui les fait: Cette reprehension, dis-je, qui parut en ce qu'il repartit si à propos à Cassander qui vouloit eluder l'accusation de ceux qui s'estoient venus plaindre de son pere Antipater. Car Alexandre ayant dit entre autres choses, *Crois-tu, que ces gens fussent venus de si*

loing, ſi la iuſte cauſe de leur plainte ne leur euſt fait entreprendre ce grand voyage? Et Caſſander luy ayant reſpondu: *C'eſt cela meſmes qui leur a donné la hardieſſe de le faire: parce qu'ils ont eſperé que la longue diſtance des lieux empeſcheroit que l'on ne deſcouuriroit pas leur calomnie. Voilà*, repartit le Roy, *des deſtours d'Ariſtote, qui conduiſent deçà & delà.* Il ne laiſſoit pourtant de ſe ſeruir fort à propos de cet art, qu'il reprenoit en autruy, quand il en eſtoit beſoin: & quand le bien de ſes affaires le requeroit: Comme il arriua quand Calliſthenes (qu'il haïſſoit ſecretement; parce qu'il ne trouuoit point bon qu'on le mit au nombre des Dieux) eſtant en vn feſtin prié de faire pour plaiſir, ſans ſe preparer, vn diſcours ſur tel ſubjet qu'il luy plairoit; d'autant qu'il eſtoit tres-eloquent: & quand le leur ayant accordé, il fit merueilles en la loüange des Macedoniens, auec applaudiſſement d'vn chacun: à quoy Alexandre n'ayant pas pris plaiſir, luy dit: *Il eſt aiſé d'eſtre eloquent en vne bonne cauſe; mais change de diſcours*, adjouſte-il, *& nous fais entendre ce que tu peux dire contre nous.* Ce que Calliſthenes entreprit, & executoit ſi vertement, & auec tant de poincte qu'Alexandre l'interrompant, luy dit: *La mauuaiſe affection donne de l'Eloquence, auſſi bien que la bonne cauſe.*

Rapportez à la Rhetorique, de laquelle dependent les figures & les ornemens du langage, ce tres-eloquent vſage de Metaphore, auec laquelle il attaqua Antipater qui gouuernoit iniquemēt & auec tyrannie. Car vn de ſes amis le loüant en la preſence d'Alexandre de ce qu'il eſtoit tellement mode-

ste qu'il ne s'estoit pas laissé aller au luxe des Persans, comme le reste de ceux qui commandoient dans l'armee; & qu'il n'auoit pas changé son ancien vestement à la Macedoniene pour s'habiller de pourpre au mespris de sa nation. *Mais*, luy repartit Alexandre, *Antipater est tout pourpre en son interieur.* Voicy vne autre remarquable Metaphore. Quand Parmenio l'abborda aux campagnes d'Arbelle, & luy monstra la puissante armee des ennemys en laquelle il y auoit vne infinité de feux, qui representoient durant la nuict vn autre firmament remply d'estoilles: & comme il luy conseilloit de les attaquer à l'heure mesme, *Non*, luy dit Alexandre, *Ie ne veux pas desrober la Victoire.*

Rapportez à la Politique ceste graue & prudente distinction digne de remarque, & que la posterité a receu auec applaudissement, par laquelle il distinguoit ses deux principaux amis Ephestion & Craterus en disant: *Qu'vn d'eux aymoit Alexandre, & l'autre le Roy*: mettant vne tres-notable difference entre les fideles seruiteurs des Roys; d'ont aucuns ont vne veritable affection pour la personne de leurs maistres, & les autres sont portez à ceste bien-veillance: par ce qu'ils honorent la Royauté mesmes. De plus, il faut considerer comment il reprenoit bien l'erreur ordinaire aux Conseillers des Princes, qui donnent pour le plus souuent leurs conseils comme ils jugent estre vtile à leur conduite & à leur fortune, & non au bien de leurs Souuerains. Car Darius ayant offert des conditions fort aduantageuses à Alexandre &

Parmenio, ayant dit, *Quant à moy ie les accepterois, si i'estois Alexandre.* Il luy repartit, *Et moy aussi, si i'estois Parmenio.* Bref, considerez de prés ce prompt & subtil repart qu'il fit à ses amys, qui luy demandoient quelle chose il faisoit estat de garder pour luy, puis qu'il en donnoit tant & de si grandes? *l'Esperance*, leur respond-il, sçachant pour vray, que tout bien compté, l'Esperance estoit le vray lot & comme l'heritage qui appartenoit à ceux qui aspirent à ce qui est de supréme. Ce fut ce que Iules Cesar se reserua, alors que s'en allant aux Gaules il espuisa toutes ses richesses par ses grãdes liberalitez. Et Hẽry Duc de Guise, Prince tres-genereux, mais qui auoit trop d'ambition, en fit autant; aussi disoit-on de luy, *qu'il estoit le plus grand vsurier de France, pource que toutes ses richesses estoient en papiers, & qu'il auoit mis tout son patrimoine en obligatiõs.* Au reste, ie crains que ie ne me sois par trop estendu à raconter ce qui estoit digne d'admiration en ce Prince; entant que j'en parle non comme d'Alexandre le Grand, mais comme d'vn disciple d'Aristote.

Quant à ce qui est de Iules Cesar, nous n'auons à faire de conjecturer quel estoit son grand sçauoir, ny par sa nourriture, ny par ceux qui ont esté ses amis & ses familiers, ny par ses reparts: Nous le sçauons assez par les Liures qu'il a mis en lumiere; aucuns desquels nous restent, & les autres sont miserablement perdus. En premier lieu, nous auons cette merueilleuse Histoire de ses Guerres, à laquelle il a donné le nom & le titre de Commentaires: où tous ceux qui

les liſent remarquent auec eſtonnement, la fermeté qui exprime les choſes auec poids ; les naïfues repreſentations, tant des actions que des perſonnes, auec vne tres-grande pureté de langage, & auec vn diſcours fort net & fort intelligible. Sans que ces grãds aduantages luy fuſſent naturels, il les acquit par preceptes & enſeignemens, comme le teſmoigne le Liure qu'il a fait de l'Analogie, qui n'eſt autre choſe qu'vne Philoſophie touchant la Grammaire: dans laquelle il s'eſtudia de faire, que l'on ſe pourroit librement ſeruir du mot qui auroit eſté inuẽté à plaiſir ; & que l'on chãgeroit la couſtume de parler confuſément en vne façon ordonnee de parler en la ſorte que l'on voudroit, & que l'on adapteroit fort bien & non ſelon la phantaiſie du vulgaire, les paroles, qui ſont les images des choſes.

Nous auons auſſi de luy, la correction du Calandrier faite par ſon Edict, qui n'eſt pas vne moindre marque de ſa doctrine que de ſa puiſſance; en ce qu'elle teſmoigne qu'il a conſtitué vne pareille gloire, de cognoiſtre les Loix que les Aſtres obſeruent dans les Cieux, que d'en preſcrire aux hommes ſur la terre.

L'on remarque auſſi du Liure qu'il a intitulé *Anti-Cato*, qu'il n'auoit pas moins d'affection à ſurmonter dans la diſpute, par la force de ſon Eſprit, que de vaincre dans la guerre par la puiſſance de ſes armes; puis qu'il auoit entrepris de faire à coups de plume, auec le plus grand eſcrimeur, qui veſquit de ce temps-là, à ſçauoir l'Orateur Ciceron.

De plus, nous tirons de son recueil d'Apophtegmes, qu'il a estimé qu'il luy estoit plus honorable de se changer en quelque façon en tablettes, dans lesquelles il escriroit ce que les autres auroient prudemment & grauement dit, que de voir que ce que luy-mesme auroit proferé, fut tenu comme vn Oracle, ainsi que l'affectent plusieurs Princes impertinents & preuenus de flatterie. Neantmoins si ie voulois rapporter plusieurs choses qu'il a dit, ainsi que j'ay fait d'Alexandre, elles seroient telles que Salomon les remarque, *Les paroles des Sages sont comme des aiguillons, & comme des cloux fichez bien auant.* Mais ie me contenteray d'en proposer trois, qui sont considerables, non tant à cause de l'eloquence, comme à cause de la vigueur & de l'efficace qui s'y rencontre.

Premierement donques, ie dis qu'il a falu de necessité, que celuy-là fust le maistre de bien dire, qui a peu par vn seul mot reprimer dans vne armee, la sedition des soldats mutinez : ce qui se passa en cette sorte. C'estoit la coustume des Romains, quand les Generaux d'armees parloient à leurs troupes, de les nommer Soldats ; & quand les Magistrats haranguoient au peuple de l'appeller Quirites Les soldats de Cesar se mutinoient vn jour, & demandoient leur licentiement auec sedition : non qu'ils eussent dessein de s'en aller, mais afin de faire leur condition meilleure par cette demande. Mais luy, ferme & resolu, ayant commandé qu'on fit silence, commença de parler en cette sorte ; *Moy, ô Quirites*, signifiant par ce mot qu'ils estoient des-ja licentiez : dequoy

dequoy les ſoldats eſtans touchez & bien eſtonnez, ils ne ceſſoient d'interrompre ſon diſcours ; & ſans plus demander leur congé, ils requeroient auec inſtance qu'il les nommaſt Soldats.

Voicy ſur quoy il dit vn autre fort bon mot. Il affectoit grandement le nom de Roy, & pour cet effect il attira pluſieurs perſonnes, qui vn iour en paſſant luy crierent *Viue le Roy* : mais comme il eut remarqué que ce cry n'eſtoit pas aſſez fort, & qu'il partoit de la bouche de peu de perſonnes, il tourna cette affaire en raillerie ; & comme ſi on c'eſtoit trompé en luy donnant cette qualité, il leur repartit: *Ie ne ſuis pas Roy, mais Ceſar.* Mot de telle importance qu'à peine en peut-on expliquer la force & le poids ; encores qu'on le conſidere de bien prés : car il ſembloit ainſi refuſer ce titre ; mais ce n'eſtoit pas tout de bõ. De plus, il monſtroit par là vne tres-grande confiance & magnanimité : comme ſi le nom de Ceſar eſtoit plus illuſtre que celuy de Roy, ce qui arriua, & s'obſerue iuſques aujourd'huy. Mais il marquoit principalement par ce grand artifice quelle eſtoit ſa fin. Car il vouloit dire que le Senat & le peuple Romain debatoient auec luy pour vne choſe de peu : c'eſt à dire pour vn ſeul nom ; car il auoit deſia vſurpé long temps auparauant la puiſſance Royale : & meſmes pour vn nom que portoient pluſieurs familles, meſmes fort petites : car le ſurnom de Roy eſtoit particulier à certains Romains, comme nous en remarquons quelque choſe de ſemblable en noſtre langue.

Bref, ie veux icy rapporter vne parole qu'il dist fort à propos, comme il se fut rendu le maistre de Rome, apres la guerre declaree; & qu'il fut entré dãs le lieu où l'on gardoit religieusement le tresor public; à fin d'en tirer l'argẽt pour faire la guerre: comme Metellus, qui estoit pour lors Tribun, s'y opposoit, Cesar luy dit: *Tu es mort si tu ne t'arrestes:* Et puis reuenant vn peu à soy, il adjousta: *Ieune homme, i'ay plus de peine à le dire qu'à le faire.* Repart si merueilleux à cause du meslange de la terreur & de la clemence qui s'y trouuoient, que l'on n'eust sceu rien dire de mieux.

Mais il suffira de remarquer touchant Cesar, qu'il est tout clair qu'il a bien sceu cognoistre sa grande capacité, comme il appert en ce qu'aucuns s'estonnans du dessein que Lucius Sylla auoit de quitter la Dictature, il dist en se mocquant subtilement: *Sylla n'a sceu que c'estoit des Lettres, il n'a peu dicter.*

Mais il est temps de mettre fin à ce discours, qui nous apprẽd que les vertueux exercices des Armes & des Lettres se rencontrent quasi tousiours ensemble. Car qu'y a-il à dire apres que l'on a rapporté les exemples d'Alexandre & de Cesar? Toutesfois ie suis forcé de faire le recit d'vn autre qui est de grande consideration & fort rare; pource qu'aussi tost apres que l'on s'en est mocqué on la tenu pour vn miracle. Il est du Philosophe Xenophõ, qui au partir de l'escole de Socrate, s'en alla en Asie auec Cyrus le plus ieune, à la guerre que l'on faisoit contre le Roy Artaxerces, Il auoit fort peu d'aage en ce temps-là; sans

qu'il eust auparauāt veu aucune armee ny rangee en bataille, ny campee, & sans qu'il eust cōmandement; mais il suiuoit comme volontaire pour l'amitié qu'il portoit à Proxenus. Il estoit par hazard present, quād apres la defaite & la mort de Cyrus, Falinus fut depesché par le grād Roy vers les Grecs, qui n'estoient qu'vne poignee d'hommes, reserree dās le milieu des Estats de Perse, esloignée de leur patrie par vne longue distāce de chemin, & separee par plusieurs grandes & profondes riuieres qui leur en empeschoient l'abord. Son ambassade tendoit à ce qu'ils se rendissent à la mercy du Roy, apres auoir quitté les armes. Mais auant que l'on eust respondu publiquement à cet Ambassadeur, plusieurs de l'armee parloient familierement à luy, & entr'autres Xenophon, qui luy tient ce discours: *Et comment se peut faire ce que vous desirez, ô Falinus? il ne nous reste plus rien que ces deux choses, les Armes & la Vertu, qui ne nous seruira de rien si nous sommes vne fois desarmez.* A quoy Falinus respondit en riant: *Ieune homme vous estes, si ie ne me trompe, Athenien & Philosophe: Ce que vous dites a fort bonne grace; mais vous vous trompez grandement, si vous croyez que la vertu de ceux de vostre pays soit esgale aux troupes du Roy.* Voilà en quoy consiste la mocquerie: Voicy quel fut le miracle. Cet Escolier nouuellement sorty de l'escole, & ce Philosophe, apres la defaite des Generaux de l'armee & des Lieutenans qui moururēt par trahison, r'amena dans la Grece depuis Babylone dix mil hommes de pied, à trauers les Estats du Roy, & en despit de toutes ses troupes. Cet exploict

genereux espouuanta tout le monde;& dés ce temps là il accreut le courage des Grecs, iusques à leur faire entreprendre d'entrer dans le Royaume du Roy de Perse & le ruiner; bien tost apres Iason le Thessalien y pensa & le resolut. Agesilaus Lacedemonien le tenta & commença de faire. Et Alexandre Macedonien enfin en vint à bout, y ayans esté tous poussez par l'action genereuse de cét homme sçauant, qui les auoit deuancez.

Passons de cette vertu Heroïque & Militaire à celle que l'on nomme Morale, & qui est propre aux particuliers: Premierement ce dire du Poëte est tres-certain:

Il est vray que d'auoir Bien appris les Sciences,
Rend les hommes plus doux & sans brutalité.

Car la doctrine polit les hõmes: mais aussi est-il necessaire que l'on remarque ce mot de *Bien*: veu qu'vne cognoissance confuse fait de contraires effets: le sçauoir, dis-je, retranche la legereté, la temerité, & l'insolence; d'autant qu'il represente les perils & les difficultez, qui sont en la chose que l'on entreprend, & met en balance les poids des raisons & des argumens que l'on y propose: Il a pour suspect ce qui se presente d'abord à l'esprit, & à quoy il prend plaisir, & apprend à suiure vne route cogneuë. La Science retranche la vaine & la trop grande admiration, qui est la racine de toute foible resolution; d'autant que nous admirons les choses; ou parce qu'elles sont nouuelles, ou parce qu'elles sont grandes. Pour le regard de la nouueauté, il n'y a personne de ceux

qui ſont profonds en ſcience, ou eſleuez en contemplation, qui n'ait ce mot graué dans ſon cœur: *Il n'y a rien de nouueau ſur la terre.* Et nul ne s'eſmerueillera de voir joüer des marionnettes, ſi ayant mis la teſte entre les tapiſſeries, il voit les reſſorts & les filets d'archal qui les font mouuoir. Quant à ce qui eſt de la grandeur; de meſmes qu'apres qu'Alexandre le Grand eut accouſtumé de bailler & de gaigner de grandes batailles en Aſie: quand on luy portoit par fois des nouuelles de la Grece, touchant ce qui s'y paſſoit pour ſon ſeruice en ſes armees, qui eſtoient par fois occupees à prendre le paſſage d'vn pont, ſe ſaiſir de quelque chaſteau, ou pour le plus employees au ſiege de quelque bourg. Alexandre, diſ-je, auoit accouſtumé de dire: *Qu'il luy eſtoit aduis qu'on luy portoit les nouuelles de la bataille des grenoüilles, & des rats dont Homere a parlé.* Ainſi à vray dire, il ſemblera à quicõque cõſiderera la machine de l'Vniuers, que le globe de la terre (en y cõprenant tous les hommes, pourueu que vous en exceptiez la diuinité des Ames) ne ſera pas plus gros qu'vne formiliere, qui n'eſt qu'vn petit monceau de pouſſiere, à l'entour duquel il y a pluſieurs formis qui rampent & qui vont en haſte, dont les vns portent des grains à leurs petites bouches; & les autres leurs œufs; & d'autres ne ſont chargez de quoy que ce ſoit. De plus, la Science oſte ou rabat pour le moins la crainte de la mort & de la fortune contraire, qui ſont les deux choſes qui nuiſent le plus aux vertus & aux mœurs: Car ſi quelqu'vn penſe profondement à ſa condition mortelle; & s'il con-

ſidere combien la nature des choſes eſt corruptible, il ſera du meſme aduis d'Epictete, qui ſortant vn jour de ſon logis, viſt vne femme qui pleuroit; pour ce qu'elle auoit caſſé vn pot de terre; & le lendemain en ayãt remarqué vn autre qui ſouſpiroit, & qui jettoit quantité de larmes pour la mort de ſon fils, dit ces paroles: *Ie vis hier caſſer ce qui eſtoit freſle; & i'ay veu aujourd'huy mourir vn mortel.* C'eſt pourquoy Virgile a fort à propos & fort ſagement accouplé la cognoiſſance des cauſes auec la reſolution de ne rien craindre, comme eſtant deux choſes inſeparables.

Heureux celuy qui cognoiſt d'où deriue
Tout ce qui eſt ſans que les maux diuers
Luy faſſent peur, ny le Deſtin peruers,
Ny le trajet de l'infernale riue.

Ce ſeroit choſe ennuieuſe de deſcrire par le menu les remedes que la Science fournit à toute ſorte de maladies qui arriuent à l'Ame, en purgeant parfois les humeurs peccantes; en ouurant les obſtructions; en aydant la digeſtion; en excitant l'appetit, & guariſſant fort ſouuent ſes playes, ſes vlceres & choſes ſemblables. Donques ie concluray auec ce mot qui ſemble tout cõprendre: c'eſt à ſçauoir que la Science diſpoſe & tourne en ſorte l'eſprit, qu'il ne manque jamais entierement, & qu'il ne ſe congele jamais, par maniere de dire, en ſes defauts; mais il pouſſe touſiours auãt, & va au progrez. L'ignorant ne ſçait que c'eſt que deſcendre en ſoy-meſme, ny de ſe rendre raiſon, & ſ'il n'entend pas combien eſt douce la vie qui ſe ſent deuenir meilleure de jour à autre. Que ſi par fortune il poſſede quelque vertu, ſans doute il en tirera de

la vanité, & en fera monstre par tout ; & il s'en seruira peut-estre à propos, encores qu'il mesprise de la cultiuer & de l'accroistre. Au surplus, s'il a quelque vice il aura la finesse & l'industrie de le couurir & de le cacher ; mais non de le corriger ; semblable au mal aduisé moissonneur qui a tousiours moissonné sans auoir jamais esguisé sa faucille. Au contraire, l'homme sçauant ne se sert pas seulement de son esprit en l'exercice de la vertu ; mais il se corrige incessamment & il s'aduance en la mesme vertu. Et afin que ie le die en vn mot, il est tres-certain que la verité & la bonté ont entr' elles la mesme difference qui se trouue entre le seau & l'empraínte : car la Verité seelle la Bonté ; & au rebours les vagues des vices & des agitatiõs de l'ame, viẽnẽt des nuées de l'erreur & de la fausseté.

Mais passons de la Vertu à la Puissance & à la Domination, & considerons s'il se trouue quelque part vn pouuoir si absolu qu'est celuy dont l'habile homme pare & couronne la Nature. Nous voyons que la dignité du commandemẽt suit la dignité de la chose à laquelle on cõmande. L'Empire sur les brutes & sur les troupeaux, tel qu'est celuy des bergers & des bouuiers, est fort abjet : L'Empire sur les enfans, tel qu'est celuy des M^es d'escole, n'est pas beaucoup honorable : & il y a plus de deshõneur que de gloire à cõmander aux seruiteurs : & la dominatiõ des Tyrãs sur vn peuple abatu & sãs courage n'est gueres plus à priser : d'où vient que l'on a tousiours jugé qu'il y a plus de cõtentement de posseder des hõneurs dans les Monarchies & Republiques qui sont libres que sous les Tyrans ;

pour ce que l'on commande bien plus honorablement ſur ceux qui veulent obeïr que ſur ceux qui ne le veulent pas, & qu'il faut contraindre à cela. C'eſt pourquoy Virgile voulant, auec vn tres-grand artifice, choiſir entre les honneurs humains, les plus grands, pour les attribuer à Auguſte Ceſar, dit ces propres mots:

Le peuple obeiſſant prend loy de ſa victoire;
Et meſmes il aſpire à l'immortelle gloire.

Mais l'Empire de la Science eſt beaucoup plus releué que celuy que l'on a ſur les volontez, quelques libres qu'elles ſoient, & ſans eſtre contraintes. Car il exerce ſa domination ſur la raiſon, ſur la foy, & meſmes ſur l'entendement, qui eſt la plus haute partie de l'ame, & qui gouuerne la volonté meſmes. Et à vray dire, il n'y a aucune puiſſance ſur terre, qui erige, par maniere de dire, ſon troſne & ſon ſiege dans les eſprits & dans les ames des hõmes, dans leurs penſees, dans leurs phantaiſies, dans leur conſentement & dans leur foy, comme font la Doctrine & la Science; d'où procede ce deteſtable & exceſſif contentement que reçoiuent les Hereſiarques, les faux Prophetes & les grands impoſteurs, quand ils voyent qu'ils commencent à regner dans la croyance & dans les conſciences des hommes. Certes il eſt ſi grand, que quiconque en a vne fois gouſté, il ne peut plus ſe reſoudre, quelques perſecutions qui s'en enſuiuent, & quelques tourmens qu'il puiſſe ſouffrir de renoncer à cette ſupréme authorité. Et comme c'eſt ce qui eſt nommé dans l'Apocalypſe: *L'abyſme, ou la*

pro-

profonde demeure de Satan. Auſſi au contraire, le juſte & le legitime pouuoir que l'on a ſur les eſprits des hommes, qui eſt eſtably par l'euidence meſme, & par la tres-douce recommandation de la verité, a vn fort proche rapport à la puiſſance de Dieu.

Pour ce qui regarde les biens & les honneurs, la Science ne ſe contente pas d'enrichir liberalement les Royaumes & les Republiques; mais elle fait du bien aux particuliers, & accroiſt leurs fortunes & leurs richeſſes. Car il y a long temps que l'on a remarqué qu'Homere donne à viure à beaucoup plus de perſonnes que Sylla, que Ceſar, ny qu'Auguſte, encores qu'ils ayent diſtribué quantité de bleds: qu'ils ayent ietté grand nombre de pieces d'argent: & qu'ils ayent partagé pluſieurs arpens de terre. Et il eſt fort mal-aiſé de dire au vray, lequel des deux, ou les armes, ou les lettres, en a le plus enrichy. Meſmes ſi nous parlons de la ſupreme puiſſance; bien qu'il ſoit vray que les armes, ou le droict ſucceſſif ayent fait pluſieurs Roys: ſi faut-il aduoüer que le ſouuerain Pontificat, qui eſt allé du pair auec la Royauté, a eſté donné ordinairement aux habilles hommes.

Quant à l'agreable ſatisfaction que baille la Science, elle ſurpaſſe toute ſorte de delices: Pourquoy non? N'eſt-il pas vray que les plaiſirs de l'ame excederont les reſiouyſſances qui touchent les ſens, auec le meſme aduantage que l'heureuſe iſſuë d'vn deſſein eſt preferable aux accords de quelque air agreable, ou à quelque ſomptueux banquet? & par vn

ſemblable progrez ne faudra-il pas que les contentemens qui ſe trouuent en l'entendement deuancent de bien loin les affections? Le degouſt ſuit bien toſt ce qui eſt delicieux, qui perd ſa fleur & ſa grace quand il a duré vn peu long temps; par où nous apprenons que ce n'eſtoit pas de vrayes voluptez & ſans meſlange; mais leurs ombres trompeuſes qui ſont neantmoins agreables, non tant à cauſe de leur qualité, qu'à cauſe de leur nouueauté: D'où vient que les voluptueux pour l'ordinaire, & les Princes ambitieux, deuiennent en leur vieilleſſe quaſi touſjours triſtes & melancholiques. Mais on ne ſe ſaoule point de ſçauoir; au contraire apres auoir appris, ſuccede le deſir d'apprẽdre de nouueau. C'eſt pourquoy, de neceſſité, le bien de ce contentement eſt ſimple, & ne vient pas par accident ou par fraude: Et meſmes cette volupté depeinte par Lucrece, ne tient pas la derniere place dans l'ame.

Quel plaiſir! la mer groſſe, les vents troublans ſon calme,
&c.

C'eſt vn agreable ſpectacle, dit-il, *à celuy qui eſt debout, ou qui ſe pourmene ſur le riuage de la mer, de voir vn vaiſſeau agité de la tempeſte: & c'eſt vne choſe fort plaiſante que de conſiderer du plus haut d'vne tour deux armées qui entrent en bataille. Mais l'homme ne trouue rien de plus doux que d'auoir ſon ame ſituée par le moyen de la Doctrine, dans la citadelle de la verité: d'où elle puiſſe deſcouurir les erreurs & les trauaux des autres.*

Bref, laiſſons à part ce que l'on dit communément; que l'homme ſçauant a le meſme aduantage ſur l'i-

gnorant, qu'il a ſur les beſtes brutes: que l'homme par l'ayde de ſa doctrine monte au Ciel auec l'eſprit; où il ne peut ſe trouuer auec le corps, & autres choſes ſemblables. Et concluons cette diſpute de l'excellence des Lettres, en diſant qu'elle donne le bien de l'Immortalité & de l'Eternité; à quoy l'homme aſpire par l'inclination de ſa nature, comme le teſmoignent la generation des enfans, l'anobliſſement des familles; les baſtimens, les fondations, les tombeaux, la reputation, & en ſomme, tout ce que les hommes ſouhaitent auec paſſion. Mais nous voyons de combien plus longue duree ſont les ouurages d'Eſprit & de Science, que ne ſont ceux qui partent de la main d'vn ouurier. N'eſt-il pas vray que les vers d'Homere ont duré deux mil cinq cens ans & plus, ſans que l'on y ait trouué de dechet d'vne ſyllabe, ou d'vne lettre? & durant ce meſme temps vne infinité de Palais, de Temples, de Chaſteaux & de Villes ont eſté ruïnees & renuerſees ſans-deſſus-deſſous. On ne peut r'accommoder les portraits ny les ſtatuës de Cirus, d'Alexandre, de Ceſar, ny meſmes des Roys & des Princes qui ont veſcu il n'y a pas long-temps; par ce que les originaux deſ-ja vſez de vieilleſſe ne ſont plus; & les copies que l'on en fait de jour en jour ſe trouuent fort eſloignees de la premiere & naïfue repreſentation. Mais pour ce qui eſt des images des eſprits, on les rencontre touſiours en leur entier dans les Liures, ſans que le temps les gaſte; d'autant qu'on les peut continuellement renoueler; encores qu'à bien parler on ne les doiue pas

nommer images; d'autant qu'elles engendrent perpetuellement, qu'elles jettent leurs ſemences dans les eſprits des hommes; & qu'elles appreſtent & produiſent pour les aages à venir vne infinité d'actions & d'opinions. Que ſi l'on a trouué, que c'eſtoit vne rare & admirable inuention que d'auoir fait vn nauire qui tranſporte d'vn pays à l'autre des richeſſes & de la marchandiſe : & qui par la communication des choſes neceſſaires à la vie, approche en quelque ſorte les regions fort eſloignees : A combien plus forte raiſon doit-on faire eſtime des Sciences, qui comme des vaiſſeaux qui voguent ſur l'Ocean du Temps, ramenent les annees les plus reculees par la reſſemblance des eſprits, & par les meſmes modes & inuentions? Au ſurplus, nous voyons que certains Philoſophes les plus ſenſuels; qui n'auoient rien de diuin, & qui nioient tout à plat l'immortalité de l'Ame, ont pourtant aduoüé, par la force de la verité qui les y contraint, qu'il y auoit apparence de croire que tous les mouuemens & toutes les actions que l'ame humaine pouuoit faire ſans l'organe du corps, ſubſiſtoient apres la mort, comme par exemple les mouuemens de l'entendement & non pas des affections; tãt la Science leur a ſemblé vne choſe immortelle & incorruptible. Quãt à nous qui ſommes illuminez d'vne reuelation diuine; & qui ne tenons compte de ces petites choſes, ny de ces obſtacles des ſens nous ſçauons que non ſeulement l'eſprit, mais auſſi les affections bien purifiees, & non ſeulement l'ame; mais auſſi que le corps receura en ſon temps

l'immortalité. Mais que l'on ſe ſouuienne, que dans la preuue de la dignité de la Science, tant icy qu'aux autres endroits où il a eſté neceſſaire, j'ay touſiours meſmes dés le commencement, mis difference entre les teſmoignages diuins & les teſmoignages humains; ce que j'ay ſans ceſſe obſerué en expliquant ſeparément l'vn & l'autre.

Et bien que cela ſoit, ie ne me promets pourtant pas, quelque diſcours & action que ie faſſe en faueur de la Science, de reuoquer les jugemens, ny du Coq d'Æſope, qui prefera le grain d'orge à la pierre precieuſe; ny de Midas, qui ayant eſté nommé arbitre entre Apollon, qui preſide parmy les Muſes, & Pan qui commande aux troupeaux, donna le prix à celuy qui eſtoit le plus riche; ny de Paris, qui ayant meſpriſé la Sageſſe & la Puiſſance, jugea en faueur de la Volupté & de l'Amour; ny d'Agrippine qui choiſit ce party, *Qu'il tue ſa mere pourueu qu'il regne*, deſirant l'Empire à ſon enfant ſous vne condition deteſtable; ny d'Vlyſſe qui prefera vne vieille à l'immortalité. Ce ſont des repreſentations de ceux qui ont plus eſtimé les choſes qui paſſoient en couſtume, que ce qui eſtoit bon; & tels autres jugemens rendus par le vulgaire. Ie ſçay que cela ne ſe reformera pas; mais auſſi ſçay-ie bien que cecy ſurquoy la Science eſt appuyee, comme ſur vn ferme fondement, & qui ne peut manquer, ne perira jamais. *La Sageſſe a eſté iuſtifiee par ſes enfans.*

Fin du premier Liure.


NOLI ALTVM SAPERE

DE LA DIGNITÉ ET DE L'ACCROISSEMENT DES SCIENCES

De FRANÇOIS BARON de VERVLAM & Vicomte de S. Aubain.

LIVRE II.

A SON ROY.

SIRE,

C'est vne chose bien-seante, encores que par-fois elle arriue autrement, que ceux qui ont quantité d'enfans, & qui semblent continuellement regarder leur immortalité en leurs arriere-nepueux, se tourmentent plus que le reste des hommes à deuiner quels seront les temps à venir, durant lesquels

ils sçauët que ces chers gages de leur amitié doiuent passer leur vie. La Royne Elizabeth a plustost logé dans le monde en passant, qu'elle n'y a fait vne demeure certaine ; parce qu'elle n'a pas esté mariee, sans auoir pourtant laissé de rendre son Empire fleurissant, & grandemēt heureux en plusieurs choses. Mais il est fort conuenable à vostre Majesté, non seulement de faire que vostre siecle soit remarquable par vos vertus ; mais aussi de porter vostre soin dans les choses dignes de memoire, & qui meritent d'estre eternisees ; puis que Dieu vous a fait la grace d'auoir tant d'enfans, pour dignement perpetuer vostre nom ; & puis que vostre aage vigoureux & vostre couche feconde vous en promettent encores d'autres. Or il n'y a rien de plus digne, ny de plus excellent, que si l'on donne au monde pour l'embellir le solide & l'vtile progres des Sciences, si d'auenture l'affection que ie porte aux lettres ne me fait parler contre la Verité. Car iusques à quand nous appuyerons nous sur l'authorité de certains Autheurs peu en nombre, comme sur des colomnes d'Hercule pour n'aller pas plus auant en cette matiere: puis que vostre Majesté nous conduit en nostre nauigation, & qu'elle la rend bien fortunee, comme estant vne brillante constellation, & de bon augure.

Mais pour reuenir à nostre propos, ressouuenons nous & considerons que c'est que les grands hommes & les autres ont contribué iusques à present pour l'augmentation des lettres, & que c'est qu'ils se sont oubliez d'y adjouster : faisons-en vne particu-

liere

liere diſſection auec des termes maſles & pleins de vigueur ſans digreſſion ny amplification. Que l'on ſuppoſe donc, ce qu'vn chacun accordera, qu'il n'y a rien de ſi haut ny ſi difficile, dont on ne vienne à bout, ou par vne grande recompenſe, ou par vn prudent & ſalutaire conſeil, ou par vn continuel trauail. Le premier eſt cauſe qu'on l'entreprend; l'autre oſte toute ſorte de difficultez & d'erreurs: & le dernier ſecourt la foibleſſe des hommes; mais le conſeil prudent & ſalutaire tient le premier rang entre les trois; & il n'eſt autre, qu'vne declaration & vne deſcription de la droicte voye qu'il faut ſuiure, pour paruenir à l'execution de la choſe qu'il propoſe. *Car*, ſelon le prouerbe, *le boiteux qui eſt dans le chemin, va plus viſte que celuy qui court hors le chemin.* Et Salomon dit fort à propos ſur ce ſubjet: *Si le tranchant eſt eſmouſſé, il faut frapper auec plus de force. Mais la Sageſſe eſt forte par deſſus tout.* Par où il veut dire que ſi l'on choiſit prudemment vn moyen pour conduire vne choſe à ſa perfection, l'on en vient à bout auec plus d'efficace que quand l'on s'y prend de toute ſa force. Ie ſuis obligé de tenir ce diſcours ſans prejudice de l'honneur qui doit eſtre rendu aux habiles hommes; pour ce que ie vois & ie remarque que toutes leurs œuures & leurs actions ont pluſtoſt viſé au faſte & à la recommendation de leur nom, qu'au progrez & à l'augmentation des Sciences meſmes; & que c'eſt pour cela que le nombre des gens de Lettres s'eſt accreu, ſans que les Arts en ayent receu aucun accroiſſement.

Or l'on considere principalement trois choses quand on trauaille à l'augmentation des Sciences; à sçauoir les endroits où l'on les enseigne; les Liures qui en traittent; & les personnes qui en font profession. Car de mesmes que l'eau de pluye ou de fontaine s'escarte & se perd aisement, si l'on ne la ramasse en certains reseruoirs où elle est conseruee par cette vnion & par cet assemblage; & c'est pourquoy l'industrie de l'homme a inuenté les aqueducs, les cisternes, les estangs, & les a enrichis de toute sorte d'embellissemens, qui ne font pas dauantage paroistre la magnificence & la grandeur de ces ouurages que leur vtilité & leur necessité. Ainsi cette liqueur precieuse de la Science, soit qu'elle vienne par l'inspiration diuine, soit que les sens la donnent, periroit soudain, & s'esuanoüiroit entierement si elle n'estoit maintenuë par les Liures, par les traditions, par les conuersations, & principalement dans certains lieux destinez à ces choses, tels que sont les Academies, les Colleges, les Escoles: où sans cesse l'on en parle, & où elle accroist & se ramasse auec beaucoup d'abondance & d'vtilité.

Premierement, l'on trouue qu'il y a quatre choses qui cõcernent les lieux où l'on enseigne la Science, à sçauoir la construction des bastimens; l'assignation des reuenus; l'octroy des priuileges, & les regles que l'on obserue en l'instruction: & tout cela tend, pour l'ordinaire, à la retraitte & au repos, & donne le relasche des soins & des desplaisirs. C'est cela mesmes que Virgile desire que l'on obserue quand l'on

veut placer des ruches à mouches à miel.

Il faut premierement choisir vne demeure
Aux mousches, où le vent n'habite en aucune heure.

Il y a aussi deux choses qui regardent particulierement les Liures. Premierement, les Bibliotheques, dans lesquelles comme dans des Mausolees, reposent les Reliques sacrees des anciens Saincts. Secondemēt les nouuelles editions des Autheurs plus correctement imprimees, plus fidelement traduites, auec de meilleurs Commentaires; auec de plus exactes Annotations, & choses semblables.

Pour ce qui est des personnes de Lettres, outre qu'elles doiuent estre estimees & aduancees, il reste deux choses à faire en leur faueur, recompenser & destiner les Professeurs és Arts qui sont desia inuentez & cognus; & en faire de mesmes dans les parties de la Science, qui ne sont encores pas bien polies, ny bien acheuees.

Ce sont en somme les choses que les grands Princes, & que les illustres personnages ont fait pour les bonnes Lettres. Mais quand il est question de nommer particulierement ceux qui les ont bien traitees, je me ressouuiens de ce qui poussa Ciceron à rendre graces, apres son retour, à tout le monde sans aucune distinction: *Il est mal-aisé*, dit-il, *que l'ingrat n'oublie quelqu'vn.* Resoluons nous plustost par le conseil des escritures de regarder ce qui nous reste de carriere à courre, que de tourner nostre veuë, pour voir ce que nous auons laissé derriere nostre dos.

Mais ie m'estonne premierement, de ce que tous les Colleges de l'Europe les mieux fondez sont destinez à la profession de certaines Sciences, & non à l'estude libre & vniuersel de toutes & de tous les Arts. Car celuy qui estime qu'il n'y à point de doctrine qui ne se doiue rapporter à l'vsage & à l'actiõ, il en juge fort sagement. Il est neantmoins fort facile, de se laisser couler par cette croyance dans cette erreur, que la fable ancienne touche, quand elle feint que tous les membres du corps entrerent en dispute contre le ventre, & luy reprocherent qu'il ne donnoit ny le mouuement comme les muscles; ny le sens comme la teste, bien qu'il fut vray qu'il distribuat la viande cuite & digeree à tout le reste du corps. De mesmes, celuy qui croit que le temps que l'on passe à l'estude de la Philosophie & à la contemplation est invtilement & vainement employé: celuy-là ne prend pas garde que c'est de là que toutes les Professions, & que tous les Arts tirent leur suc & leur force en particulier. Et c'est ce qui me persuade que le principal subjet du retardement jusques à present du progrez desirable de la doctrine, vient de ce que ce n'est qu'en passant que l'on à pensé à ces Sciences fondamentales, & que l'on ne les a pas humees à longs traits. Car si vous desirez qu'vn arbre rapporte beaucoup plus de fruict qu'à l'ordinaire, il ne faut pas vous trauailler à esmonder ses branches, il faut chausser de bonne terre sa racine, ou vous ne ferez rien. De plus, il faut remarquer que cette fondation de Colleges & de

Communautez que l'on destine pour enseigner, a non seulement nuit au progrez des Sciences ; mais a porté vn grand dommage aux Royaumes & au Republiques. Car c'est de là qu'il arriue que les Princes ayans à choisir des ministres capables du gouuernement de l'Estat, ils n'en trouuent quasi point auprés d'eux; parce que l'on n'apprend rien dans les Colleges qui soit à cet vsage : & ceux qui sont bien nais & de bon naturel n'y sont pas instruits, entre les autres Arts, dans l'Histoire, dans les Langues qui ont cours, & dans les Liures qui traittent de la Politique, ce qui les rendroit habiles au maniement des affaires publiques.

Mais parce que les fondateurs des Colleges *Plantent*, & ceux qui ont estably les leçons publiques *Arrousent*, il s'ensuit que ie die par ordre ce qu'on peut desirer. Quant à moy, j'improuue grandement le peu de gages que l'on donne principalement en ce Royaume, aux Professeurs & à ceux qui enseignent les Arts. Car il importe beaucoup pour l'auancement des Sciences que l'on choisisse pour Lecteurs en chaque genre d'icelles, ceux qui sont les plus sages, & les plus habiles ; puis que l'on se sert de leur trauail, non pour vne affaire de peu de duree ; mais pour fournir & pour perpetuer la Science aux siecles à venir. Ce qui ne peut estre que par telles recompenses ; & sous telles conditions, que le mieux entendu & le meilleur Maistre en cet Art, en soit pleinement content ; en sorte qu'il ne luy soit pas fascheux de s'en tenir là tant qu'il viura, sans qu'il

aille chercher vn autre employ. Donques pour faire fleurir les Sciences, il faut obseruer la Loy Militaire establie par Dauid: *Que le butin fust egalement partagé entre celuy qui alloit au combat, & celuy qui gardoit les hardes*: autremẽt on les auroit laissees à l'abãdon. Ainsi ceux qui enseignent, sont cõme les cõseruateurs & les gardes du magazin de la doctrine; d'où par apres on peut tirer l'ornemẽt de toutes les Sciẽces. C'est pourquoy il est raisonnable que la recompense qu'on leur donne, vaille autant que les gains de ceux qui sont dans les affaires. Que si on n'accorde pas à ces habiles hommes, qui sont comme les peres, ce qui est deu à leur merite, cecy s'ensuiura:

Les enfans sans vigueur feront voir l'abstinence
Que leurs peres ont fait.

Ie remarqueray maintenãt vn autre defaut, lequel à fin de biẽ exprimer, il seroit besoin que j'inuoquasse à mõ ayde quelque Alchymiste; veu que cette sorte de gẽs persuade aux personnes curieuses de vẽdre leurs Liures, & de faire bastir des fourneaux; de quitter les Muses, comme si elles estoient des vierges steriles; & de ne faire estime que de Vulcan. Car il faut à la verité, cõfesser qu'en certaines Sciences, principalement en la Physique & en la Medecine, on ne peut par le moyen des seuls liures penetrer dãs les secrets de la contemplation; ny recueillir les fruicts de la vie actiue. Les hõmes ont dõné d'autres choses pour cet effet: car nous voyõs que les Spheres, que les Globes, que les Astrolabes, que les Cartes, & autres choses semblables ne sõt pas moins necessaires à l'estude de l'Astronomie, & de la Cosmographie, que le sont les

Liures. Nous voyõs aussi en certaines Escoles de Medecine, des jardins, où il y a toutes sortes de simples, à fin que l'on apprenne à les cognoistre; & mesmes on ne manque pas de corps morts pour seruir de sujets aux remarques qui se font dans les dissections. Mais c'est peu de chose que cela. Il faut generalemẽt tenir pour constant que l'on ne peut gueres s'auancer à la descouuerte des secrets de Nature, si l'õ ne baille dequoy fournir aux grandes despenses, auec lesquelles il faut venir aux experiences de Vulcã & de Dedale: c'est à dire de la fournaise & de la machine, ou de quelque chose de ce gẽre. C'est pourquoy de mesme qu'il est permis aux Secretaires & aux Agẽts des Princes, de dresser le cahier des frais qu'ils ont faits pour diligẽment rechercher & trouuer de nouuelles inuẽtiõs & des secrets d'Estat; aussi faut-il entieremẽt rẽbourser ceux qui ont fait des despenses en la descouuerte & recherche de la nature : autrement nous ne sçaurions pas certainement plusieurs choses dignes d'estre apprises. Car si Alexandre a donné à Aristote vne grãde somme d'argent: à fin qu'il eust à ses gages des Veneurs, des Pipeurs & Oiseleurs, des Pescheurs & autres, qui firent que par leur bonne instruction, il descouurit fort bien l'Histoire des Animaux: Certes, quelque chose de plus grand est deu, non à ceux qui brossent dans les taillis de la nature; mais qui trouuent le chemin dans les labyrinthes des Arts.

De plus, il faut obseruer vn autre defaut qui est fort considerable; à sçauoir vne certaine negligence des Recteurs des Academies, à consulter; & le peu de soin des Roys & des Superieurs à visiter pour

considerer diligément si l'on doit continuer, ou supprimer les leçons publiques, les disputes & les autres exercices qui se font, & que l'on a pratiqué des long temps, & iusques en nos iours dans les Escoles; & si l'on doit en introduire d'autres en leurs places. Car entr'autres regles & Royales obseruations qu'il a pleu à vostre Majesté de donner, ie remarque particulierement celle-cy : *En toute coustume, ou exemple, il faut considerer les temps ausquels telle chose a esté commencée : Car si le desordre, ou l'ignorance viuoient pour lors, cela diminuë beaucoup de sa dignité & la rend tout a fait suspecte.* Partant, puis que les Statuts des Academies ont esté premierement donnez, pour la plus part, durant des temps où l'on viuoit quasi aussi grossierement, & auec autant d'ignorance que l'on fait aujourd'huy, il est à propos de les examiner de nouueau. I'allegueray sur ce subject vn ou deux exemples, en des choses qui se presentent à nous tous les iours, & qui nous sont fort familieres. Les gens de Lettres ont accoustumé, bien que mal, selon mon iugement, d'apprendre trop tost la Logique & la Rhetorique, qui sont des Arts plus propres à des personnes auancees en aage, qu'à des enfans & à des apprentifs: veu qu'elles sont, si l'on y prend garde de prés, les deux Arts les plus importans, & les Arts des Arts; l'vn qui se rapporte au iugement, & l'autre à l'ornement; mesmes elles contiennent la regle & l'ordre de disposer & d'embellir les choses, sur lesquelles on doit traitter. C'est pourquoy vouloir que les esprits grossiers, qui n'entendent pas les choses,

& qui n'ont pas encores fait prouision de ce que Ciceron appelle vne forest, ou vn magazin; c'est à dire, qui n'ont pas vne grande quantité de materiaux: cõmencent par ces Sciences, comme si quelqu'vn vouloit apprendre à pezer, mesurer, ou embellir le vent; cela ne fait pas d'autre effect, sinon que la Vertu & la faculté de ces Arts qui sont tresbeaux, & qui s'estendent fort loin sont mesprisables; qu'ils degenerent en des Sophismes d'enfans & en des affectations ridicules, & qu'ils perdent pour le moins beaucoup de leur reputation. De plus la presse que l'on se donne à les apprendre trop tost & hors de temps, a necessairement esté cause qu'on les a traittez laschement & foiblement, afin de s'accommoder à la portee des enfans. Voicy l'autre exemple de l'erreur desia enuieilly dans les Academies: c'est que l'on nuist grandement à l'inuention & à la memoire; parce qu'on les diuertist plus qu'il ne faut, és exercices que l'on pratique dans les Escoles, où l'on fait plusieurs Oraisons entierement premeditees, que l'on recite en mesmes termes qu'on les a dressees, enquoy il n'y a aucune inuention: ou bien on les fait sur le champ; & dans cette rencontre la memoire ne paroist que fort peu. Veu que dans la pratique ordinaire de la vie on n'vse que par-fois de l'vn & de l'autre separément, au lieu que l'on se sert d'ordinaire du meslange des deux: c'est à sçauoir des Notes, ou des Commentaires, & du mot promptement dit: en sorte que par ce moyen, les exercices ne se rapportent pas à ce qui se pratique le plus; & l'image ne correspond pas à la

vie : bien que tels exercices doiuent tousiours estre le plus qu'il se peut, conformes à la sorte de vie qui est en vsage ; autrement ils peruertiront les mouuemens & les facultez de l'ame ; tant s'en faut qu'ils les preparent. Cette verité paroist euidemment, quand ceux qui regentent dans les Colleges font leurs leçons, ou quand ils entrent en quelque charge publique : car ils remarquent bien-tost en eux ce defaut, non pourtant si tost que les autres. Mais ie concluray cette partie qui concerne la correction de ces Institutions des Colleges auec cette periode tiree d'vne des Epistres de Cesar escrite à Oppius & à Balbus : *Or comment cela se puisse faire, certaines choses m'en viennent en la pensée, & plusieurs autres se peuuent inuenter: Ie vous prie d'y penser.*

L'autre defaut que j'obserue va encores plus auant que ne fait celuy que ie viens de remarquer. Car de mesme que la bonne conduite & la bonne Institution des Colleges ne sert pas de peu au progrez des Sciences : aussi seroit-ce leur perfection entiere, si tout autant qu'il y en a dans l'Europe, auoient vne estroite vnion & vne mutuelle correspondance entr'eux. Car nous voyons que les Ordres & les Congregations qui se trouuent en plusieurs Royaumes fort escartez se revnissent en vne mesme societé & comme fraternité, & s'y conseruent en sorte que tous ceux qui viuent sous ces loix communes, n'ont tous pour les gouuerner que des Prouinciaux, ou des Generaux, qui sont obeys par vn chacun d'eux. Et

à vray dire, comme la nature fait naiſtre la fraternité dans les familles : les Arts mechaniques la prennent dans les Confrairies. Le ſacre rend tous les Roys freres ; & tous les Eueſques le ſont auſſi entr'eux. Les Vœux & les Regles font que les Religieux ſont tous freres dans leurs Ordres ; de meſmes il ne ſe peut faire que la Science qui illumine les eſprits, ne cauſe vne grande & inſigne fraternité entre les hommes ; puis que Dieu meſmes eſt nommé le pere de lumiere.

En fin ie me plains, comme i'ay deſia fait cy-deſſus en paſſant, de ce que l'on n'a iamais, ou fort rarement, deſtiné d'habiles gens, pour eſcrire & pour faire la recherche des parties des Sciences ; à la perfection deſquelles on n'a pas encores aſſez trauaillé. A quoy ſeruiroit beaucoup ſi l'on en faiſoit comme vne reueuë, & que l'on remarquaſt leſquelles ſont abondantes & les plus augmentées ; & leſquelles ſont ſteriles & abandonnées. Car l'opinion de l'abondance eſt vne des cauſes de la pauureté ; & la multitude des Liures porte quant & ſoy pluſtoſt vn ſigne d'excez que de defaut. Et pourtant cette ſuperfluité, pour en iuger ſainement, doit eſtre oſtee, non par le retranchement des Liures qui ont eſté deſia faits; mais par l'impreſſion d'autres qui ſoient beaucoup meilleurs, & qui ſoient tels, que reſſemblans le ſerpent de Moyſe, ils deuorent les ſerpens des Magiciens.

Les remedes de tous ces defauts que nous auons remarqué, excepté de ce dernier, & meſmes

de ce dernier, pour ce qui regarde sa partie actiue, concernant la destination de ceux qui doiuent escrire, sont des entreprises veritablement Royales : si bien que tout homme particulier qui voudroit tascher d'en venir à bout, seroit semblable à Mercure, qui est en vn carrefour; qui peut monstrer le chemin auec le doigt; sans qu'il puisse se mouuoir d'vne place. Mais cette partie speculatiue qui contient l'examen des defauts, qui sont en chaque Science peut tomber sous la cognoissance d'vn homme particulier. C'est pourquoy i'ay resolu de parcourir generalement toutes les Sciences & les reuoir fidelement; & auec vne curieuse & assiduelle recherche, remarquer quelles parties restent negligées & mal cultiuees pour n'estre encores polies, ny reduites à l'vsage, par l'industrie des hommes : afin que ce delineament & cet enregistrement apporte de la lumiere aux desseins publics, & aux volontaires trauaux des particuliers, auec cette resolution pourtant de monstrer ce que l'on y obmet maintenant, & ce que l'on y desire, sans que j'entreprenne de reprendre les fautes qui s'y commettent, ny les mauuais succez qui s'y rencontrent. Car c'est autre chose de faire voir les lieux qui sont en frische, & autre chose de corriger & reprendre la sorte du labourage.

Ie sçay bien que j'entreprens vne grande œuure & fort difficile : & mesme ie recognois que mes forces sont trop petites pour ce dessein: Toutesfois si l'extreme passion que i'ay pour les Lettres me porte à l'execution de ce que ie desire, j'espere vser d'vne

excuse pleine d'affection; & de dire qu'il n'est permis à aucun d'aymer, & d'estre sage tout ensemble. Ie n'ignore pas qu'il faille laisser la mesme liberté de juger aux autres que j'ay prise pour moy: mais aussi receuray-ie librement d'eux ce deuoir d'humanité comme ie le leur ay franchemẽt rendu. *Car celuy qui monstre le chemin à celuy qui s'esgare*, &c. Ie préuois aussi que l'on reprendra plusieurs, des choses que ie pretends dans mon Liure estre obmises & à desirer: comme si aucunes auoient desia atteint leur perfection, & estoient maintenant cognuës: comme si d'autres auoient plus de curiosité, qu'elles ne rapportent de fruict & d'vtilité: comme si d'autres estoient par trop difficiles; & qu'il fut quasi impossible de les conduire à leur perfection. Quant aux deux premieres, les choses mesmes parleront pour soy: Pour ce qui regarde l'impossibilité, c'est ainsi que ie la resous. Qu'il faut croire que toutes choses sont possibles & faisables, quand quelques-vns en peuuent venir à bout, bien que tous n'y reussissent pas, quand plusieurs le peuuent faire conjointemẽt & non vn seul, quand elles arriuent en suite, & non en mesme temps: bref, quand elles viennent par le soin & aux despens du public, & non par les richesses ou par l'industrie des particuliers. Que s'il y a quelqu'vn qui ayme mieux se seruir de ce dire de Salomon. *Le paresseux dit, le Lyon est au chemin*: que de celuy de Virgile, *Ils peuuent, parce qu'ils croyent pouuoir.* Ie seray satisfait si mon trauail passe pour vn grand vœu & pour vn desir loüable. Car de mesmes qu'il faut que celuy qui fait vne que-

ſtion fort à propos, ne ſoit pas ignorant de ce qu'il demande: ainſi le ſens ne paroiſtra pas foible qui ſouhaitera des choſes qui ne ſont pas impertinentes.

Diuiſion vniuerſelle de la doctrine humaine en Hiſtoire, Poëſie & Philoſophie, conformément aux trois facultez de l'Entendement, à ſçauoir la Memoire, la Phantaſie & la Raiſon: & cette meſme diuiſion concerne ce qui eſt de la Theologie.

CHAPITRE I.

CETTE diuiſion de la doctrine humaine eſt tres-veritable; qui eſt tiree de la triple faculté de l'Ame raiſonnable où eſt le ſiege de la Science. L'Hiſtoire ſe rapporte à la Memoire, la Poëſie à la Phantaſie, la Philoſophie à la Raiſon. Nous n'entendons autre choſe en ce lieu-cy par la Poëſie qu'vne hiſtoire feinte ou les fables: Car le Vers eſt vn certain charactere & marque du ſtyle: & meſmes on le met entre les embelliſſemens de l'oraiſon, comme il ſe verra en ſon lieu.

L'hiſtoire traite proprement des choſes particulieres qui ſont determinees par le lieu & par le temps. Car encores que l'Hiſtoire Naturelle ſemble faire mention des Eſpeces; cela arriue de ce que l'on fait de pluſieurs choſes naturelles vne commune ſimilitude ſous vne ſeule eſpece; en ſorte que ſi vous en entendez vne, vous ſçauez toutes les autres. Mais

s'il ſe trouue des indiuidus qui ſoient vniques en leur eſpece comme le Soleil & la Lune, ou qui ſoient grandement eſloignez de leur eſpece comme les Monſtres; L'Hiſtoire Naturelle n'en parle pas moins pertinemment que fait l'Hiſtoire Ciuile de chaque particulier. Et toutes ces choſes regardent la Memoire.

La Poëſie priſe au ſens que nous auons dit cy-deſſus, a pour ſubjet les choſes particulieres, qui ſont inuentees à l'exemple de ce qui eſt veritable dans l'Hiſtoire; en ſorte neantmoins qu'elle dit d'ordinaire des choſes incroyables; & en inuente & en aduance comme il luy plaiſt, qui ne ſont & qui ne peuuent arriuer en l'eſtre des choſes; de meſmes que fait la peinture. Et c'eſt le propre de la Phantaſie.

La Philoſophie ne conſidere pas les choſes particulieres, ny les premieres impreſſions qu'elles font, mais les cognoiſſances que l'on en tire; & elle s'occupe à les compoſer & à les diuiſer ſelon la Loy de Nature; & ſelon ce qui paroiſt en elles; & c'eſt le deuoir & l'ouurage de la Raiſon.

Celuy qui penetrera juſques dans la ſource des choſes intellectuelles, verra cecy aiſément. Les Indiuidus ou les choſes particulieres ſeules touchent le Sens, qui eſt la porte de l'Intellect. Leurs images & leurs empreintes receuës par le ſens ſont grauees dans la memoire, & s'y coulent d'abbord toutes entieres en la meſme ſorte qu'elles ſe preſentent: Apres cela l'ame de l'homme les

repasse & les rumine, & tantost elle les reuoit simplement, tantost elle les imite comme en se joüant; & tantost elle les digere en les composant & en les diuisant. D'où il resulte clairement que ces trois escoulemens, à sçauoir * l'Histoire, la Poësie & la Philosophie, sortent de ces trois fontaines, de la Memoire, de la Phantasie & de la Raison, sans qu'il y en ayt ny plus ny moins, car nous comptons l'Histoire & l'Experience pour vne mesme chose: de mesmes que nous tenons que la Philosophie & les Sciences ne sont pas separees.

* Ie supplee ce mot qui ne se trouue pas dans le texte Latin de l'impression de Paris.

Ie crois qu'il n'est pas besoin d'introduire vne autre diuision pour ce qui regarde les choses Theologiques, & à vray dire ce qui est inspiré & ce qui tombe sous les sens, est different en leur realité & en la sorte de s'insinuer: mais l'esprit de l'homme est Vn; & ses organes & ses cellules sont de mesme façon. Si bien que cela se fait comme si diuerses liqueurs estoient mises dans vn mesme vaisseau par plusieurs entonnoirs: d'où vient que la Theologie est composee ou de l'Histoire sacree ou des Paraboles, qui sont comme vne poësie diuine: ou des preceptes & enseignemens qui paroissent vne solide & durable Philosophie. Quant à ce qui concerne cette partie qui semble estre superfluë, à sçauoir la Prophetie, c'est vn genre d'Histoire; par ce que l'Histoire diuine a cet aduantage sur l'humaine, que la relation peut aussi bien preceder la chose faite que la suiure.

Diuision de l'Histoire en Naturelle & Ciuile, en comprenant l'Ecclesiastique & celle des Lettres sous la Ciuile. Diuision de l'Histoire naturelle en Histoire des choses qui sont selon l'ordre de la generation: contre l'ordre de la generation; & des Arts.

CHAPITRE II.

L'HISTOIRE est ou Naturelle ou Ciuile. La Naturelle traite de ce que la Nature fait. La Ciuile contient les faits & les actions des hommes. Et à vray dire, les choses diuines se remarquent auec esclat dans l'vne & dans l'autre; mais principalement dans celle qui parle des hommes: en sorte qu'on leur attribuë vne espece d'histoire à part, que l'on nomme d'ordinaire Sacree ou Ecclesiastique. Quant à moy, ie fais tant d'estime des Sciences & des Arts, que ie croys qu'il leur faut donner vne Histoire separee des autres, que j'entends estre comprise sous l'Histoire Ciuile, comme aussi l'Ecclesiastique.

Les materiaux seruans à la diuision de l'Histoire Naturelle, seront tirez de l'estat & de la condition de la Nature mesmes, qui se trouue triple: & qui est comme sousmise à vn triple regime: Car ou elle est libre, & va tousiours d'vn mesme train, telle qu'elle paroist dans les Cieux; dans les animaux, dans les plantes & dans tout ce qu'elle met en eui-

dence. Ou elle pert quelque chose de sa vertu par la malignité, par l'extraordinaire resistance de la matiere, & par la violence de ce qui l'empesche d'agir, cõme il se voit dans les Mõstres. Ou en fin elle est resserree, formee & cõme renouuellee par l'Art & par le trauail de l'hõme ; ainsi qu'il se verifie dans les choses artificielles. Diuisons dõques l'Histoire Naturelle en Histoire des choses qui suiuent l'ordre de la generatiõ ; en celles qui vont cõtre l'ordre de la generation; & en celle des Arts, que nous auons aussi accoustumé de nommer l'Histoire des Machines & Experimentale. La premiere monstre quelle est la liberté de la Nature: La deuxiesme, quelles sont ses fautes: & la troisiesme quels sont ses liens. Quant à moy, ie mets volontiers l'Histoire des Arts comme vne espece d'Histoire Naturelle; d'autant que c'est vne opinion desia receuë de long-temps, que l'Art est quelque chose de different de la Nature, & que les choses artificielles sont bien esloignees des naturelles; d'où procede ce mal que plusieurs qui ont escrit de la Nature, croyent en auoir assez pleinement traité, pourueu qu'ils ayent fait l'Histoire des Animaux ou des plantes, ou des mineraux, sans se soucier de parler des experiences des Arts Mechaniques. Mais il se glisse aussi dans l'esprit des hommes vn mal bien plus subtil; c'est à sçauoir que l'on croit que l'Art est vne chose adjoustee à la Nature, cõme s'il consistoit seulemẽt en cela que d'acheuer la nature cõmencee; ou de la redresser quand elle panche au mal; ou la deliurer quãd quelque chose l'ẽpesche; & nõ la tourner

ſans deſſus deſſous, la chãger ou l'ébrãler juſques dãs ſon interieur. Et c'eſt cela meſmes qui a eſté la cauſe que l'õ a trop toſt deſeſperé dãs les choſes humaines: On deuoit tout au cõtraire tenir pour certain, que les choſes artificielles ne differoient point des naturelles en la forme ou en l'eſſence, mais ſeulemẽt en la cauſe efficiẽte. Veu que l'hõme n'a aucũ pouuoir ſur la Nature que pour le regard du mouuemẽt, c'eſt à ſçauoir pour auãcer ou pour reculer les corps naturels; mais quand l'on accorde ce pouuoir à l'hõme, en joignant (cõme l'on dit) les choſes actiues aux paſſiues: Il peut tout; mais quand on le luy deſnie, il n'a aucune puiſſance. Et il n'importe ſi les choſes ſont ordonnees à certain effet que cela ſe faſſe par le moyen de l'hõme ou ſans ſon moyẽ. L'or par fois eſt cuit par le feu; par fois il ſe trouue tout pur dãs les ſablons; & ce par le ſeul miniſtere de la Nature. L'arc-en-Ciel ſemblablemẽt eſt formé en l'air dãs vne nuée groſſe de pluïe, & l'on en fait vn parmy nous auec vn eſpanchement d'eau. Donques la nature gouuerne tout, mais ces trois choſes s'entreſuiuent. Le cours de la Nature, ſon eſtenduë dans ſa courſe & l'Art, où l'homme qui eſt adjouſté aux choſes. C'eſt pourquoy il les faut comprẽdre toutes trois dans l'Hiſtoire Naturelle: ce que C. Pline a fait pour la pluſpart. Pline, diſ-je, qui ſeul a tresdignement pris le deſſein de l'Hiſtoire Naturelle; mais il ne l'a pas ſceu bien mettre en execution, & meſmes l'a tres-mal traitée.

La premiere eſt aſſez bien tenuë: mais les autres deux ſont en ſi mauuais ordre qu'il les faut placer

parmy les choſes que l'on doit deſirer. Car on n'a pas encores fait vn aſſez ample traicté des œuures de Nature, qui s'eſcartent & qui ſe fouruoyent du cours ordinaire des generations, des productions, & des mouuemens; ſoit pour le regard des enfantemens extraordinaires, qui ſont arriuez en certains pays & en des lieux particuliers; ſoit pour ce qui eſt des euenemens des temps, qui n'ont pas accouſtumé d'arriuer en la ſorte: ſoit touchant *La ſubtilité*, comme dit celuy-là, *des cas qui arriuent*: ſoit concernant les effects des proprietez occultes: ſoit quant à ce qui eſt vnique en ſon eſpece dans la nature. Non que ie vueille nier qu'il ne ſe trouue aſſez de Liures, meſmes plus qu'il n'en faudroit, pleins d'experiences fabuleuſes, de ſecrets inuentez contre la verité, & d'impoſtures friuoles, le tout pour donner du plaiſir, & pour ſatisfaire par leur nouueauté, ceux qui s'en entretiennent. Mais ie ne puis rencontrer aucune ſerieuſe & exacte relation des choſes extraordinaires & merueilleuſes en la nature; ny aucun vray recit qui rejette comme il faut & qui banniſſe publiquement, pour ainſi parler, les meſonges & les fables qui ſont tant en vogue. Car l'on vit aujourd'huy de telle façon, que ſi l'on adjouſte foy aux fauſſetez que l'on dit des choſes naturelles, tout le monde le croit; ſoit pour le reſpect que l'on rend à l'antiquité; ſoit que l'on ne vueille pas prendre la peine de les examiner; ſoit que l'on eſtime que telles choſes receües ſoient de tres-riches ornemens de l'Oraiſon, à cauſe de leurs ſimilitudes & de leurs comparaiſons: cela eſt fait

pour tousiours l'on ne les rejette, ny retracte plus apres cela.

Cét ouurage qu'Aristote a rendu recommandable par son exemple, ne tend à autre fin que pour contenter les curieux & les foibles esprits; de mesme que font les joüeurs de gobelets & de passe-passe; il est neantmoins fondé sur deux principales causes; l'vne & l'autre de tres-grande importance. La premiere, afin que l'on corrige les defauts qui se trouuent dans les maximes que l'on tire le plus souuent des exemples triuiaux & communs. L'autre, afin que l'on passe librement & sans obstacles des miracles de la Nature à ceux de l'Art; en quoy il n'y a autre chose à faire que de suiure diligemment les pistes de la nature: veu qu'elle s'escarte volontairement, afin qu'on la puisse ramener là mesmes quand l'on veut. Sans que ie sois la cause que l'on excluë de cette Histoire de ce qui est merueilleux: les narrations superstitieuses des malefices, des sorcelleries, des enchantemens, des songes, des deuinations & de telles choses; pourueu que l'on soit certain du fait, & de ce qui est arriué. Car l'on ne sçait encores pas au vray, en quoy & iusques où, les effects que l'on dit estre superstitieux, participent des causes naturelles. C'est pourquoy encores que nous condamnions auec raison l'vsage & la pratique de tels Arts: toutesfois nous tirerons de leur speculation, en les bien considerant, vne cognoissance qui ne nous seruira pas de peu, non seulement pour bien discerner les crimes commis par telles gens; mais aussi

pour penetrer plus auant dans les ſecrets de la nature. Sans qu'il faille craindre d'entrer & de penetrer dans ces cauernes & dans ces lieux reculez, quand on n'a point d'autre but que de rechercher la verité, ce que voſtre Majeſté a confirmé par ſon propre exemple. Car elle eſt entree auec prudence & auec ſubtilité dans ces ombres auec ces yeux clairs-voyans de la Religion & de la Philoſophie naturelle; en ſorte qu'elle a paru entierement ſemblable au Soleil, qui paſſe par des lieux ſalles ſans y prendre aucune tache. Mais ie ſuis d'aduis que l'on traicte ſeparément ces relations que l'on joint auec les choſes ſuperſtitieuſes; & que l'on ne les meſle pas auec ce que l'on dit des choſes pures & entierement naturelles. Quant à ce que l'on aſſeure des prodiges & des miracles des Religions; ou il n'eſt pas vray, ou il n'eſt aucunement naturel. C'eſt pourquoy cela ne regarde pas l'Hiſtoire naturelle.

Pour ce qui eſt de l'Hiſtoire *de la Nature ſouſmiſe & fabriquee*, que ie nomme d'ordinaire *Mechnaique*: Ie trouue que l'on y a fait certains recueils ſur l'Agriculture & ſur pluſieurs Arts Mechaniques: mais ce qui eſt le pire en ce genre, l'on meſpriſe & meſmes l'on rejette les experiences ordinaires & communes à chaque Art, qui ſeruent neantmoins autant ou plus pour l'interpretation de la nature que celles que l'on ne fait que fort rarement. Car l'on offence les bonnes lettres, ſi d'auenture les hommes doctes ſe ſouſmettent à la recherche & à la remar-

que des choses mechaniques, si elle ne se fait pour les secrets de l'Art, ou des choses grandement rares & subtiles. De fait Platon se mocque auec raison de ce defaut plein de vaine & de hautaine arrogance, quand il introduit le Philosophe Hippias qui prenoit plaisir à se vanter, disputant auec Socrate qui constituoit son contentement à rechercher la vraye & la solide verité. Et comme ce grand homme eut entrepris de discourir de la beauté selon sa façon de disputer libre & estenduë, il rapporta premieremét l'exemple d'vne belle jeune fille; apres celuy d'vne belle caualle; & enfin celuy d'vn pot de terre bien fait. Hyppias ne pouuant supporter ce dernier, dit: *Si ie n'estois retenu par discretion, ie m'offencerois sans doute de disputer auec celuy qui allegueroit des exemples si vils & si abiets.* A quoy Socrate luy repartit : *A la verité cela vous sieroit bien; puis que vous estes si braue & si bien chaussé :* & d'autres choses par mocquerie. Car l'on peut asseurer que les exemples que l'on rapporte des choses releuees n'enseignent pas auec toute sorte de certitude. Ce qui est fort bien representé dans ce rapport que l'on fait d'ordinaire de ce Philosophe, qui regardant les Estoilles en haut, tomba dans l'eau. Car s'il eust porté sa veüe en bas, il les eust peu voir dans cet element transparent; mais s'estant occupé à considerer le Ciel, il ne peut voir l'eau dans les Estoilles. Il en arriue souuent de mesmes; pour ce que les choses petites & basses seruent beaucoup plus à la cognoissance des grandes; que les grandes ne font à celles des

petites, ſuiuant la remarque qu'en a treſbien fait Ariſtote, *Que la nature de chaque choſe ſe deſcouure dans ſes moindres petites portions.* Et c'eſt la cauſe pourquoy il recherche la Nature de la Republique premierement dans la famille & dans les ſimples relations ou correſpondances qui ſe trouuent dans la ſocieté; c'eſt à ſçauoir du mary & de la femme; des peres & des enfans; du maiſtre & du ſeruiteur: ce qui ſe rencontre en la moindre petite maiſon. Et c'eſt ainſi qu'il faut deſcouurir la nature de cette grande cité; c'eſt à dire de tout ce qui eſt en l'Vniuers, & ſon ordre, dans chaque premier accord, & dans les moindres portions des choſes: comme l'on a veu que ce merueilleux ſecret en nature, qui conſiſte en ce que le fer touché de l'aymant ſe tourne ſans ceſſe vers les poles, a eſté premierement experimenté ſur des eſguilles, que deſſus de groſſes barres de fer.

Que s'il faut adjouſter foy à ce que ie dis, j'eſtime que l'vſage de l'hiſtoire Mechanique eſt grandemét vtile, & comme le fondement de cette Philoſophie Naturelle, qui ne ſe pert pas dans la fumee des ſubtiles & des ſublimes ſpeculations; mais qui rend de grands effects pour le bien de la vie de l'homme. Et cet vſage n'aydera pas ſeulement pour le preſent, en rapportant & en liant les obſeruations que l'on fait dans vn Art pour les faire ſeruir aux autres; pour de là en tirer de nouuelles commoditez: ce qui ſe doit faire quand les experiences des Arts differents viendront à eſtre cogneuës pour l'homme ſeul; mais cette autre vtilité en prouiendra, qu'il donnera vne plus

plus grande lumiere, que l'on n'a encores iamais euë à la recherche des causes de tout ce qui est, & à l'establissement des maximes des Arts. Car de mesmes que vous ne cognoissez iamais bien la bonté d'vn esprit, que vous n'aurez pas prouoqué à quelque dispute: & comme Prothée ne se portoit point à ses diuers changemens, qu'alors qu'on le tenoit lié & garroté: De mesmes la Nature se sentant pressee & tourmentee par l'Art, monstre mieux ce qu'elle sçait faire que quand on la laisse en sa liberté.

Mais auant que de mettre fin à cette partie de l'Histoire Naturelle que nous nommons Mechanique ou Experimentale, j'adjousteray cecy: Que le corps de cette Histoire doit estre composé, non seulement de ces Arts Mechaniques; mais aussi de cette partie des Sciences liberales qui consiste en l'execution; comme aussi de plusieurs pratiques qui ne sont encores pas reduites en Art; afin de ne laisser passer chose quelconque qui serue à la satisfaction de l'entendement. Et c'est tout ce que contient la premiere Diuision de l'Histoire Naturelle.

Seconde Diuision de l'Histoire Naturelle, tirée de son vsage & de sa fin en Narratiue & en Inductiue. Que la meilleure fin de l'Histoire Naturelle est de seruir & d'estre necessaire à l'establissement de la Philosophie; & l'Inductiue regarde cette fin. La Diuision de l'Histoire des Generations consiste en l'Histoire des choses celestes; en l'Histoire des Meteores; en l'Histoire du Globe de la terre & de la mer; en l'Histoire des Masses, ou des grandes assemblées, & en l'Histoire des Especes, ou des moindres assemblées.

Chapitre III.

L'Histoire Naturelle a vn triple subjet, comme nous auons dit, & est double en vsage. Car l'on s'en sert, ou pour cognoistre les choses mesmes que l'on escrit; ou comme estant la matiere premiere de la Philosophie. Et cette premiere sorte qui se plaist au recit de quelque chose; ou qui est vtile à cause de l'vsage des experiences, & qui a esté inuentee à ce plaisir & pour cette commodité, est beaucoup moindre que celle qui est le recueil & le magazin de la vraye & de la legitime induction; & qui presente la premiere mamelle de la Philosophie. Nous diuiserons donc pour la seconde fois l'Histoire Naturelle en Narratiue & Inductiue: & ie place cette derniere entre les choses qui sont à desirer. Et qu'aucun ne se laisse esbloüir, soit par la reputation

des grands hommes du temps passé, ou par les gros volumes qui ont esté faits par ceux d'aujourd'huy: chacun sçait que l'on a assez amplement traicté de l'Histoire Naturelle; que la diuersité que l'on y a remarqué est agreable, & que l'on y a rapporté vne diligence fort curieuse. Toutesfois, si l'on en retranche les fables, l'antiquité, les citatiōs des Autheurs, les cōtrouerses peu necessaires, les discours inutiles, & les enjoliueures, le tout ne deuant seruir que de propos de table & de serees aux habilles hommes, & nō estre admis pour introduire la Philosophie: tout cela ne sera pas grand' chose, & mesmes sera fort esloigné de cette Philosophie dont nous portons l'idee dans nostre esprit. Premierement, il faut souhaiter ces deux parties de l'Histoire Naturelle dont nous auōs desia parlé; à sçauoir de ce qui arriue contre l'ordre des generatiōs, & des Arts; ces deux choses estāt de tresgrāde importāce. Apres cela, dās cette troisiesme partie generale qui reste, qui est des Generatiōs, elle satisfait seulement à vne des cinq parties qui se trouuent par ordre en l'Histoire des Generations. La premiere est des choses celestes, qui contient les Phenomenes toutes simples & sans aucuns preceptes. La seconde est des Meteores, en y comprenant les Cometes & les regions, comme ils disent, de l'air; & l'on ne rencontre aucune bonne Histoire des Cometes, des Meteores qui paroissent en feu, des vents, des pluyes, des tēpestes, & des autres choses semblables. La troisiesme est de la terre, de la mer (entant que ce sont les principales parties qui composent l'Vniuers)

desmontagnes, des fleuues,des flux & reflux, des sablons, des forests, des Isles, & de la figure mesme des terres fermes & de leur estenduë : où l'on recherche plus diligemment les choses naturelles, que l'on n'y remarque ce qui concerne la Cosmographie. La quatriesme est des communes masses de la matiere que nous nommons grandes assemblees, & vulgairement les Elemens : car on ne trouue pas vne Histoire entiere du feu, de l'air, de l'eau, & de la terre; de leurs natures, de leurs mouuements, de leurs effects & de leurs impressions. La cinquiesme & la derniere est des ramas exquis de la matiere que nous nommons des moindres assemblees, & communément des Especes. Et c'est en ce seul genre d'Histoire qu'a paru l'industrie de ceux qui ont escrit : en sorte neantmoins qu'elle s'est beaucoup plus estenduë sur les choses superfluës, comme sur les representations des animaux, des plantes & autres choses semblables, qu'elle n'a esté riche en solides & exactes obseruations que l'on doit mettre dans l'Histoire Naturelle. Et afin de le dire en vn mot, nous n'auons aucune Histoire Naturelle, soit que nous considerions ce qu'elle recherche; soit que nous prenions garde à ce qu'elle traite, qui se rapporte au dessein, dont nous parlons, qui est d'establir la Philosophie. C'est pourquoy nous publions que l'Histoire Inductiue est à dire : & que ce soit assez touchant l'Histoire Naturelle.

Diuision de l'Histoire Ciuile en Histoire Ecclesiastique, & en Histoire des Sciences, qui est dite Ciuile, en retenant le nom de son genre. Que cette partie nous manque; & les preceptes pour la remettre.

CHAPITRE IV.

I'ESTIME que l'on peut fort bien diuiser l'Histoire Ciuile en trois especes; Premierement en Sacree, ou Ecclesiastique : Secondement en Ciuile, qui est celle qui retient le nom du genre: Et en dernier lieu en celle des Sciences & des Arts. Ie commenceray par ceste derniere espece, qui est l'Histoire des Sciences, que ie mets entre les choses qui nous manquent; pour les autres deux, nous les auons. Et à vray dire, si l'Histoire du monde en est priuee, l'on pourra fort bien la comparer à la statuë de Polypheme qui a l'œil creué; Veu que cette partie de l'image defaut, qui rapporte le mieux l'esprit & le naturel de quelqu'vn. Et bien que ie die que nous ne l'auons pas, ie ne laisse pourtant de recognoistre que dans les Sciences particulieres des Iurisconsultes, des Mathematiciens, des Rhetoriciens, & des Philosophes l'on en fait quelque legere mētion; & que l'on rapporte quelque chose des sectes, des Escoles, des Liures, des Autheurs, & des temps, durant lesquels toutes ces Sciences ont esté

en eſtime : comme auſſi l'on trouue quelques petits traitez infructueux, touchant ceux qui ont eſté les Inuenteurs des choſes & des Arts : Mais ie ſouſtiens que l'on n'a point veu juſques à maintenant vne entiere & parfaite hiſtoire concernant les Sciences. C'eſt pourquoy ie mettray en auant & l'Argument & le moyen de la faire, & d'en vſer.

L'argument n'eſt autre choſe que ſe reſſouuenir du plus loin qu'il ſe puiſſe, quels ont eſté les Arts & les Sciences ; & en quels aages du monde, & en quelles contrees elles ont eſté en vogue ; De plus, auoir la memoire de leurs antiquitez, de leurs progrez & de leurs acheminemens par les diuerſes parties du monde. Car elles ne paſſent pas moins d'vn lieu à autre, que font les peuples ; Comme auſſi raconter leurs decadances, & la ſorte en laquelle elles ont eſté oubliees & remiſes. Il faut de meſmes remarquer en chaque Art l'occaſion & l'origine de ſon inuention, la maniere & la diſcipline auec laquelle il le faut enſeigner ; la façon & les inſtitutions pour le cultiuer & pour l'exercer. Il faut ſemblablement adjouſter les ſectes & les remarquables controuerſes auſquelles ſe ſont portez les hommes doctes : les calomnies auſquelles ils ont eſté ſubjets ; & les honneurs & les loüanges qu'on leur a fait & rendu. Bref, il faut parler des principaux Autheurs, des meilleurs Liures, des Eſcoles, de leurs ſucceſſions, des Academies, des Societez, des Colleges, des Ordres ; bref, de tout ce qui regarde les Lettres. Mais auant toutes choſes, ie deſire que l'on die quelles ont eſté

les causes des euenements ; en quoy consiste la beauté de l'Histoire Ciuile, & mesmes ce qui en est, comme l'Ame: Par exemple, que l'on traite quels sont les naturels des peuples selon leurs contrees ; s'ils sont capables ou incapables d'apprendre plusieurs choses. Il faut aussi faire mention des accidents qui sont arriuez de temps en temps; de ce qui s'est opposé aux Sciences, ou de ce qui leur a esté fauorable : il faut parler des deuotions & des meslanges des Religions ; des Loix qui ont esté faites ou contre ou pour. Bref, des vertus insignes, & de l'effort vtile de certains hommes en l'auancement des Lettres, & choses semblables. Mais ie desire cela, en sorte que l'on ne perde pas le temps, à la façon des Critiques, en loüanges & en reprehensions: que l'on raconte les choses en forme d'Histoire; & que l'on interpose son jugement auec beaucoup de moderation. Et ie donne pour aduis sur la maniere de composer cette Histoire, que l'on ne doit pas se contenter d'en tirer les materiaux des Histoires & des Critiques, mais que l'on se doit seruir de tous les meilleurs Liures, à les prendre de la plus profonde antiquité : & ainsi de suite, de cent en cent ans ou moins, à les compter par ordre, ainsi qu'ils ont esté composez durant ces temps-là : à fin que non en les lisant entierement (ce qui ne seroit jamais faict) mais en les parcourant, & en y obseruant l'Argument, le Style & la Methode, le Genie des

Sciences de ce temps-là, soit comme par vn certain enchantement rappellé d'entre les Morts.

Voicy ce qui regarde l'vsage. Ie ne souhaite pas que l'on celebre l'honneur & la pompe deuë aux Sciences auec tant d'images espenduës parcy parlà; ny que suiuant la grande passion que nous auons pour elles, tout ce qui les concerne, soit curieusement recherché, sceu & conserué; mais principalement pour vne cause graue & serieuse; qui est telle (pour la dire en vn mot) que nous croyons que l'on se peut approcher de fort prés de la prudence & de l'industrie des hommes doctes par cette narration que nous auons descrit; & par ce moyen que l'on peut remarquer, tant les mouuemens des choses Intellectuelles que des Ciuiles; & les agitations, ensemble les vices & les vertus: & l'on peut de là en tirer vn tresbon reglement. Car ie ne juge pas que les Oeuures de S. Augustin & de S. Ambroise, ayent tant de pouuoir à faire deuenir vn Euesque ou vn Theologien homme de bien, comme si on lit & feuillete auec estude l'Histoire Ecclesiastique; & c'est ce que j'estime qui arriuera aux sçauans par la Lecture de l'Histoire des Sciences. Car ce qui n'est pas soustenu par des exemples, ou par la memoire des choses arriuees, est subjet à deschoir; & on le juge plein de temerité. Mais que ce soit assez parlé sur le subjet de l'Histoire des Sciences.

De la

De la Dignité & de la difficulté de l'Histoire Ciuile.

CHAPITRE V.

L'HISTOIRE Ciuile particuliere vient en ſuitte, dõt la dignité & l'authorité eſclate grandement dans tout ce que les hommes ont eſcrit. Car elle prend ſouz ſa foy les exemples des Anciens, les viciſſitudes des choſes, les fondements de la prudence ciuile; bref le nom & la reputation des hommes. Il n'y a pas moins à dire pour ce qui regarde ſa dignité; Car en eſcriuant, porter ſon eſprit à ce qui eſt deſia paſſé, & le faire vieux en quelque façon, rechercher auec diligence, & rapporter auec vne fidelle liberté; ou meſmes mettre en veuë par le moyen de la parole, les mouuements des temps, les repreſentations des perſonnes, les irreſolutions des conſeils, le cours des actions, comme ſi c'eſtoit des aqueducs, le plus interieur des pretextes, les ſecrets de l'eſtat, c'eſt vne choſe fort laborieuſe, & qui ne ſe fait qu'auec grand iugement, veu que ce qui eſt ancien, eſt dans l'incertitude; & ce qui eſt nouueau ne ſe dit pas ſans danger. D'où vient que pluſieurs vices ſe rencontrent dans cette Hiſtoire Ciuile, entant que pluſieurs font des relations ſi foibles, & ſi communes que l'Hiſtoire en eſt deshonorée; d'autres en dreſſent de particuliers, & font de petits recueils à la haſte,

& auec vn ſtile inesgal: d'autres n'en parlent que ſommairement ; d'autres au contraire racontent iuſques aux moindres petites choſes; & ne touchent aucunement aux actions qu'ils deuoient remarquer. Quelques autres ſe donnans trop de liberté, inuentent hardiement tout plein de choſes; mais d'autres y impriment, & y adiouſtent pluſtoſt l'image de leurs affections, que celle de leur eſprit, ſe reſſouuenans de leur propre intereſt, & rapportans les choſes auec fort peu de fidelité. Certains ne parlent d'autre choſe, que des affaires Politiques, dans leſquelles ils ſe plaiſent, & cherchans des digreſsions pour paroiſtre, interrompent trop legerement le recit des choſes. D'autres s'eſtendent par trop & ſans beaucoup de jugement à reciter les harangues; & à raconter tout ce qui s'eſt paſsé. En ſorte qu'il paroiſt aſſez qu'il ne ſe treuue rien de plus rare entre les eſcrits des hommes, qu'vne bonne & parfaicte Hiſtoire. Mais pour le preſent, j'eſtablis la diuiſion des Sciences, en ſorte que ce qui n'a pas eſté dit, ne ſoit pas cenſuré, comme s'il eſtoit vicieux; & ie pourſuiuray les diuiſions de l'Hiſtoire Ciuile qui ſont de diuers genre. Car les eſpeces ſeront moins embarraſſees, ſi l'on propoſe pluſieurs diuiſions, que ſi l'on ne fait curieuſement qu'vne ſeule partition en membres.

Premiere Diuision de l'Histoire Ciuile en Memoires, en Antiquitez & en Histoire entiere.

CHAPITRE VI.

L'HISTOIRE Ciuile est triple, & semblable à trois genres de peintures ou d'Images. Car nous en voyons aucunes imparfaites, & qui n'ont pas eu le dernier traict de pinceau; d'autres acheuees; d'autres qui sont gastees & défigurees par la vieillesse. Ie diuiseray semblablement l'Histoire Ciuile (qui est vne certaine representation des choses & des temps) en trois especes, conformes à ces trois sortes de peintures, à sçauoir en Memoires en Histoire entiere, & en Antiquitez. Les Memoires sont vne Histoire commencee; ou plustost les premiers & les rudes delineamens de l'Histoire. Et les Antiquitez sont vne Histoire debiffee, ou les restes de l'Histoire, qui ont esté fortuitement sauuees du naufrage des temps.

Il y a deux sortes de genres de Memoires, ou de materiaux pour faire vne Histoire : dont ie nomme le premier des Commentaires, & le second des Registres. Les Commentaires racontent la nuë suite des actions & des choses qui sont arriuees sans faire aucune mention de leurs causes, de leurs pretextes, ny de leurs commencemens,

ny des occasions qui y sont suruenuës, ny des conseils, ny des harangues, ny d'aucune autre chose qui consiste en action. C'est la propre nature des Commentaires, encores que Cesar ait donné ce nom par vne modestie meslee auec generosité, à la plus belle Histoire que nous ayons. Mais il y a deux sortes de *Registres:* Car ou ils comprennent ce qui est de remarquable, & dans les choses, & dans les personnes selon la suitte des temps, comme sont les Annales & les Chronologies; ou les actes celebres & solemnels, comme les Edicts des Roys, les Arrests des Parlements, les consequences des choses jugees, les harangues faites en public, les lettres enuoyees par tout, & choses semblables, sans aucune suitte de discours ou continuité de langage.

Les Antiquitez, ou les restes des Histoires sont (ainsi que nous auons desia dit) comme des tables du naufrage, alors que la memoire des choses venant à defaillir, & estant quasi tout à fait passee, les habilles hommes viennent à sauuer du deluge du temps, & à conseruer certaines choses par leur trauail assidu & exact, dans les Genealogies, dans les Annales, dans les Tiltres, dans les ouurages publics, dans les monnoyes, dans les noms propres, dans les stils, dans les Ethimologies, dans les Dictions, dans les Prouerbes, dans les Traditions, dans les Archiues, dans les Actes, tant publics que particuliers, dans les fragments des Histoires qui se treuuent parcy parlà; dans les Liures qui ne traittent pas de l'Histoire: Et c'est de toutes ces choses, ou d'aucunes

d'elles* *que l'on tire cette vtilité*. Ce qui est à la verité fort penible, mais au reste fort agreable aux hommes: à quoy l'on rend du respect, & qui merite de prendre la place des choses que l'on a inuentees contre la verité; & qui sont fabuleuses dans les Origines des Nations. Cela n'a pourtant gueres d'authorité; d'autant qu'il n'est permis qu'à fort peu de personnes, d'estimer ce à quoy pensent peu de gens. *Adiousté.

Ie croy qu'il ne faut pas remarquer quelque defaut dans ces genres de l'Histoire imparfaicte; veu que ce sont comme des mixtes imparfaits qui tiennent cette imperfection de leur propre nature. Pour ce qui regarde les Epitomes qui, sont à vray dire des vers & des taignes; je serois d'aduis qu'on les banit, ce que ie treuue bon auec plusieurs hommes qui ont le iugement fort sain: veu qu'elles ont rongé & mangé plusieurs excellents corps d'Histoires, & les ont reduits à ne valoir plus rien qu'à estre rejettez.

Diuision de l'Histoire entiere, en Chroniques, Vies & Relations: & l'explication de ces parties.

CHAPITRE VII.

IL y a trois genres d'Histoire entiere, selon l'objet que l'on se propose de descrire. Car ou elle represente quelque portion du tẽps, ou elle traitte de quelque personnage digne de

remarque; ou elle fait mention de quelque chose de tres-grand. Nous nommons le premier genre des Chroniques ou des Annales: le second des Vies: & le troisiesme des Relations. Entre lesquels les Chroniques tiennent le premier lieu en honneur & en recommendation: les Vies suiuent apres, que l'on estime beaucoup à cause du fruict & de l'vtilité qu'elles apportent: & les Relations se font remarquer, à cause qu'elles parlent franchement & auec verité. Car les Chroniques nous mettent deuant les yeux la grandeur des actions publiques, & ceux qui les ont faictes en public sans rien dire de ce qui concerne les choses & les personnes. Or puis qu'il est vray que c'est proprement vn artifice diuin *D'esleuer les grandes choses des plus petites*, il arriue fort souuent que cette Histoire en parlant seulement de ce qui est de plus grand, monstre plustost le faste & la formalité des affaires que les vrays subjects qui les ont fait naistre, & les secretes conjonctures qui s'y trouuent; & bien qu'elle adjouste & entremesle les motifs mesmes de ces choses; neantmoins se plaisant à parler hautement, elle fait paroistre les actions des hommes auec plus de grauité & de prudence qu'elles n'en ont en effect; en sorte qu'vne Satyre semble plustost estre le tableau de la vie humaine, qu'aucune de ces Histoires. Au contraire, si les Vies sont descriptes auec diligence & auec iugement (ie ne parle pas icy des Panegyriques, ny des autres sortes de loüanges

qui ne font pas de grands effets) entant qu'elles prennent pour leur ſubiet vne perſonne particuliere de qui elles racontent toutes les actions, tant legeres qu'importantes, petites que grandes, priuees que publiques; elles repreſentent à vray dire auec toute ſorte de vigueur & de fidelité le recit de ce qui s'eſt paſſé, & que l'on peut fort aſſeurement & fort heureuſement imiter. Mais les Relations des faits & geſtes particulieres, comme par exemple, de la guerre du Peloponeſe, du voyage de Cyrus, de la conjuration de Catilina, & d'autres choſes ſemblables, doiuent contenir beaucoup plus de ſincerité & de verité, que les Hiſtoires entieres des temps; pour ce qu'elles traittent d'vn ſubiet particulier, dont on peut auoir certaine cognoiſſance, & s'en informer pleinement; veu qu'au contraire l'Hiſtoire du temps qui s'eſt principalement paſſee longues annees auant que l'Hiſtorien l'eſcriuit, perd beaucoup de ſa force à faute de bonnes memoires qui la concernent; & comprend par maniere de dire pluſieurs eſpaces vuides que l'on a accouſtumé de remplir, auec trop de licence, des choſes pleines de ſubtilité & de coniecture. Encores faut-il entendre auec exception ce que nous diſons de la franchiſe, auec laquelle il faut faire les Relations. Car il faut confeſſer auec verité, que puiſqu'ainſi eſt que toutes choſes humaines ne ſont pas parfaictes en tout poinct. Et que les commoditez ſont meſlees auec les incommoditez; que telles relations eſcrites

principalement au temps mesme que les choses qu'elles representent, ont esté faictes, doiuent estre tenuës pour plus suspectes qu'aucune autre sorte d'escrire; veu que pour l'ordinaire l'on entreprend de les mettre au jour, ou pour obliger, ou pour fascher quelqu'vn. Mais voicy vn remede fort bon, qui naist auec ce mesme mal: car comme ainsi soit que ces mesmes relations se font de part & d'autre, selon les diuers partis, & les differentes affections de ceux qui escriuent, elles ouurent & applanissent le chemin à la verité entre ces deux extremitez; mais apres que ces contentions d'esprit ont passé, elles peuuent seruir de fort bon subiet d'Histoire à vn bon & sage Historien, & luy en peuuent fournir vne fertile semence.

Quant aux choses qui semblent estre defectueuses en ces trois genres d'Histoires; il n'y a point de doubte que l'on n'ait iusques à present negligé d'escrire plusieurs Histoires particulieres, que l'on a peu rendre fort bonnes, ou au moins passables; & ce defaut a tourné au grand preiudice des Royaumes & des Republiques: en l'honneur & à la recommendation desquelles, elles deuoient estre faites; il seroit ennuyeux de les specifier. Au reste laissant au soin des estrangers de donner les Histoires estrangeres, *De crainte que l'on ne die, que ie suis trop curieux de sçauoir les affaires d'autruy*. Ie ne puis m'empescher de me plaindre en presence de vostre Majesté: de ce que nostre Histoire d'Angleterre ne vaut du tout rien en son total; & de ce que celle d'Escosse n'est pas

veritable

veritable & biaiſe dans l'Autheur qui l'a nouuellement & amplement donnee. Et j'eſtime que ce ſeroit vne choſe fort honorable à voſtre perſonne Royale; & vn ouurage fort agreable à la poſterité, ſi de meſmes que l'iſle de la grand' Bretagne paſſe pour jamais dés aujourd'huy ſous la domination d'vn ſeul Potentat; Ainſi, ſi ce qui s'eſt paſſé depuis pluſieurs ſiecles, venoit à eſtre ramaſſé dans vne ſeule Hiſtoire. En la meſme ſorte que la Saincte Eſcriture deſcrit l'Hiſtoire des dix Tributs du Royaume d'Iſraël, & des deux du Royaume de Iuda, comme ſi elle eſtoit gemelle.

Que ſi la grande quantité de choſes, qui doiuent eſtre traitees dãs cette Hiſtoire, ſemble la rendre tres difficile; & qu'elle ne puiſſe eſtre traitee ſi curieuſement & ſi dignemẽt qu'elle merite, il ne la faut prendre, que depuis peu d'annees, qui ne laiſſeront pourtant d'eſtre tres-remarquables; comme de commencer l'Hiſtoire d'Angleterre par l'vnion des Roſes & des Royaumes, où à mon jugement il y a eu plus d'euenemens, & dans les choſes qui n'arriuent que fort rarement, plus de diuerſité que l'on n'en ſçauroit trouuer en aucun Royaume hereditaire, dans vne eſgale ſucceſſion d'autant de Roys: Car elle commence par l'auenement à la Couronne en partie par armes, en partie par droict; pour ce que le fer en a ouuert le chemin, & l'eſtabliſſement s'en eſt faict par les nopces. Apres cela ont ſuiuy des temps conuenables à ces commencemens: ils ont eſté fort ſemblables aux flots, qui apres vne gran-

de tempeste, se grossissent & s'esleuent à la verité; mais sans causer aucune bourrasque furieuse; & ces flots ont esté arrestez par la prudence de celuy qui tenoit le gouuernail, & qui a paru le plus grãd homme d'Estat, qui eut iamais esté entre les Roys precedens. Immediatement apres vint ce Roy qui ayant esté plus violẽt qu'aduisé, a neantmoins fait des choses qui ont tourné au grand aduantage des affaires de l'Europe, les ayant par-fois balancees; & par-fois les ayant laissees aller selon leur poids. Ce fut sous son regne que commença ce grand changement de l'Estat Ecclesiastique, qui fut tel, qu'vn semblable n'arriue que fort rarement. Vn Roy mineur vint apres, & en ce temps-là l'on tascha d'vsurper l'Empire; mais cela se passa aussi viste qu'vne fiévre Ephemere. Vne femme mariee à vn estranger regna en suitte, & tost apres vne autre qui ne se maria iamais, & qui garda le Celibat. Puis escheut la bonne fortune de l'vnion de l'isle de Bretagne, qui est separee de tout le monde; en quoy cet ancien Oracle qui promettoit le repos à Ænee, en ces termes;

Taschez de rencontrer vostre mere ancienne.

fut accomply en l'assemblage de ces tres-illustres nations Angloise & Escossoise, sous vn seul nom de Bretagne leur ancienne mere; en gage asseuré qu'il auoit rencontré ce qu'il cherchoit. En sorte que comme les corps pesants, lancez du haut en bas, reçoiuent des secousses auant que d'estre affermis sur leur pesanteur: ainsi est-il probable que

ce Royaume a souffert ces diuers changemens & ces vicissitudes comme des preludes de sa fermeté, auant qu'il ayt pleu à la prouidence diuine de le mettre dans vostre maison Royale, où il sera pour jamais en vostre personne sacree, & en la suite de vostre posterité.

Quand ie pense à cette partie de l'Histoire, que ie nomme *les Vies*, ie ne puis que ie ne m'estonne de ce que nostre siecle ne cognoist pas les biens qu'il possede; veu que l'on fait si peu de compte de faire mention par escrit, quels ont esté les habiles hommes qui y ont vescu. Car encores qu'il y puisse auoir peu de Roys & de Souuerains; & mesmes qu'il y ait peu de Princes dans vne libre Republique y en ayant eu tant de changees en Monarchies, neantmoins il n'y a pas faute de grands personnages (bien qu'ils ayent passé leur vie sous les Roys) qui meritent d'estre mieux traictez que d'en parler incertainement & sans particularité de leur reputation : ou de les loüer peu & foiblement. Et c'est en cette consideration que ce qu'a inuenté vn certain Poëte de ce temps est remarquable : car c'est ainsi qu'il enrichit la vieille fable. Il feint qu'il pend au bout du filet des Parques vne certaine piece d'argent ou vne pierre fine en laquelle le nom de celuy qui est mort est graué ; & que le Temps attend qu'il puisse prendre les ciseaux d'Atropos auec lesquels ayant occupé le filet , il se saisit de cette piece d'argent , & la met dans son sein, d'où bien-tost apres il la jette dans le fleuue de

Lethé. Que plusieurs oyseaux volent à l'entour de ces eaux d'oubly, & y prennent auec le bec ce qui y a esté jetté, & l'ayant porté quelque temps, ils le laissent cheoir par mesgarde : & qu'il y auoit entre ces oyseaux des Cygnes qui à l'instant mettoient cette piece grauee du nom de quelqu'vn, en vn certain Temple dedié à l'Immortalité. Mais à vray dire, il ne se trouue point en nostre temps de ces Cygnes. Et bien que plusieurs hommes (plus mortels à cause de leurs soucis & de leurs inclinations, qu'à cause de leurs corps) ne tiennent compte de se faire cognoistre à la posterité par leur reputation, comme si c'estoit de la fumee, ou du vent.

Esprits qui n'ont besoin d'aucun braue renom.

Et qui tirent l'austerité de leur Philosophie de cette racine : *Nous n'auons pas plustost mesprisé les loüanges, que nous auons delaißé de faire ce qui estoit loüable* : Neantmoins ie ne crois pas que cela puisse destruire pour nostre regard ce dire de Salomon : *La memoire du Iuste reste auec loüanges : mais le nom des meschans se corrompra.* Ce ressouuenir fleurit à tousiours; mais ce nom ou est mis en oubly, ou il laisse vne mauuaise odeur en se corrompant. Et c'est pourquoy dans ce propre style, ou dans cette ordinaire & loüable sorte de parler que l'on attribuë aux trespassez, en ces mots : *De heureuse memoire, de pie memoire, de bonne memoire,* nous semblons cognoistre ces paroles que Ciceron a pris de Demosthene : *Que la bonne renommée est la propre possession des morts.* Mais ie puis auec raison remarquer que cette possession n'est aucunement cultiuee de

nostre temps, & qu'elle demeure en frische.

Pour ce qui est des *Relations*, j'aurois à desirer que l'on y rapportast plus de soin que l'on ne fait ; veu principalement qu'il ne se passe aucune action, pour peu remarquable qu'elle soit, qui ne puisse auoir quelque habile homme qui en fasse vn honorable recit auec sa plume. Or parce qu'il n'est reserué qu'à fort peu de personnes d'entreprendre de traicter au long & auec honneur l'Histoire ; tesmoin le peu d'Historiens qu'il y a, encores ne sont-ils gueres bons. C'est pourquoy, si toutes les actions particulieres estoient redigees assez bien par escrit, au temps mesmes qu'elles arriuent, il faudroit esperer qu'il y auroit des personnes qui entreprendroient vne Histoire entiere, sur les memoires qu'ils en tireroient. Car elles seroient comme la pepiniere, d'où l'on prendroit, quand il faudroit, dequoy planter vn beau & vn grand jardin.

Diuision de l'Histoire des Temps en Histoire Vniuerselle & Particuliere : & quelles sont leurs Commoditez & Incommoditez.

CHAP. VIII.

L'HISTOIRE des Temps est ou vniuerselle, ou particuliere. La particuliere traicte de ce qui s'est passé dans quelque Royaume, dans quelque Republique, ou en quelque contree.

L'vniuerſelle fait mention de tout ce qui s'eſt fait dans le monde. Et quelques Hiſtoriens ont creu auoir eſcrit cette Hiſtoire du monde à commencer dés ſa creation; encores qu'ils ne nous ayent laiſſé que des ramas confus des choſes & des abregez des relations au lieu d'Hiſtoires. D'autres ſe ſont promis de pouuoir faire vne Hiſtoire entiere de tout ce qui s'eſtoit paſſé de plus memorable dans l'Vniuers en leur temps, ce qu'ils ont entrepris genereuſement à la verité, & auec beaucoup d'vtilité. Car les affaires des hommes ne ſont pas diuiſees, en ſorte par Royaumes, ou par regions qu'elles ne ſoient ſemblables en pluſieurs choſes. C'eſt pourquoy il eſt vtile de regarder comme dans vn tableau, ce qui a deu arriuer par neceſſité durant quelque ſiecle, ou en quelque certain temps. Il eſt auſſi à propos que pluſieurs eſcrits qui ne ſont pas à rejetter (tels que ſont les relations, dont i'ay deſia parlé cy deſſus) qui ſe perdroient peut eſtre, & qui pour le plus ſouuent ne ſeroient pas imprimees, ſoient rapportees à cette Hiſtoire generale, ou pour le moins certains principaux points de ce qu'ils traittent, & que pour cet effect ils ſoient mis à part, & conſeruez. Toutesfois ſi quelqu'vn y regarde de plus pres, il verra qu'il y a tant de choſes à obſeruer pour faire vne Hiſtoire parfaicte, qu'à peine eſt-il poſſible d'en venir à bout dans tant de choſes que l'on en peut dire: ſi bien que l'authorité de l'Hiſtoire eſt pluſtoſt raualée par la grandeur du volume qu'elle n'en eſt amplifiee. Car il arriuera que celuy qui parle de tant

de choses differentes, n'estant pas curieux de s'en informer religieusement, & son soin venant à se relascher dans vne si grande recherche, dira des choses communes, & s'arrestera aux passe ville, & composera son Histoire de relations qui ne seront gueres certaines, & de telle autre matiere semblable de peu de valeur. Et mesmes il luy sera necessaire, afin que son ouurage ne soit pas trop gros, de laisser à dessein plusieurs choses qui meritent d'estre sceuës, & d'en parler souuent en abregé. Voicy encores vn tres-grand inconuenient, & qui est tout à fait contraire à l'vtilité de l'Histoire vniuerselle. C'est que, comme elle conserue les discours, qui sans elle peut estre viendroient à se perdre, ainsi en supprime t'elle d'autres fort profitables qui pourroient estre gardez; & elle le fait pour contenter ceux qui veulent apprendre les choses en peu de mots.

Autre Diuision de l'Histoire des Temps, en Annales & en Iournaux.

CHAPITRE IX.

L'HISTOIRE des Temps se diuise aussi fort bien en Annales & en Iournaux. Et encores que cette diuision prenne son nom de la diuersité du temps, si ne laisse-t'elle pas de choisir les choses qui

s'y traictent. C'est pourquoy Cornele Tacite a dit fort à propos sur le subjet de la magnificence de certains bastimens. *Que l'on auoit iugé que c'estoit la grandeur du peuple Romain; de mettre dans les Annales les choses illustres; & celles-là dans les Registres où l'on escriuoit ce qui se passoit tous les iours.* Voulant que les Annales fissent mention des affaires importantes de la Republique; & que les moindres choses & les menus euenemens fussent escrits dans les Iournaux. Et il faudroit, selon mon jugement, qu'il y eut des Herauts d'armes, qui fissent aussi bien marcher par ordre les Liures, comme ils font les hommes qui sont en Dignité. Car de mesmes qu'il n'y a rien de plus prejudiciable aux affaires publiques, que la confusion des Ordres & des Charges; ainsi vne Histoire serieuse ne reçoit pas peu de dechet à son estime, si l'on mesle auec ce qui regarde la conduite de l'Estat, ce qui n'est que fort peu considerable, comme le sont les Pompes, les Solemnitez, les Spectacles & choses semblables. Et à vray dire, il faudroit souhaiter que cette diuision fut receuë. Mais en ce temps-cy l'on ne fait pas de Iournaux que dans les nauigations, & dans les voyages que l'on entreprend pour la guerre: bien qu'autrefois les Roys se sentissent fort honorez que l'on y mit tout ce qui se passoit en leur Palais. Ce que nous remarquons auoir esté practiqué souz Assuerus Roy de Perse, qui ne pouuant dormir, demanda le Iournal, où il releut la coniuration des Eunuques. Et l'on y remarquoit si particulierement par le menu ce qu'Alexandre

faisoit,

faisoit, que si d'auenture il venoit à dormir à table, on ne manquoit de les en charger. Et l'on n'a pas obserué d'y mettre seulement les petites choses ; de mesmes que l'on ne faisoit mention que des grandes dans les Annales. Car ces Iournaux estoient employez à receuoir les nouuelles de tout ce qui se passoit, sans distinction, & à la haste, soit que ce fust vne chose importante, soit qu'elle fust de fort peu de consequence.

Seconde Diuision de l'Histoire Ciuile, en Histoire Ciuile, Pure & Meslée.

CHAPITRE X.

EN dernier lieu, il faut diuiser l'Histoire Ciuile en Pure & en Meslée. Il y a deux remarquables sortes de meslange. Vn qui vient de la Science de Droict; l'autre qui procede de la Science naturelle. Car aucuns ont introduit vn certain genre d'escrire: c'est à sçauoir, que l'on fait le recit de ce qui s'est passé non tout d'vne tire, comme si c'estoit vne Histoire continuee; mais separément, selon ce que l'on en veut traicter : apres l'on repasse cela & l'on le rumine, & prenant occasion de ce subjet, l'on parle des choses Politiques. Pour moy ie fais grand estat de ce genre d'Histoire *Ruminée*; pourueu que celuy qui la compose y pense bien, & qu'il recognoisse qu'il y a bien

pensé. Mais celuy qui a entrepris de faire vne Histoire à laquelle il n'y ait rien à redire, trauaille sans ordre & se rend ennuyeux, quand il y entremesle par tout des affaires d'Estat; & par ainsi interrompt le fil de son discours. Car encores qu'il n'y ait point de bonne Histoire, qui ne soit comme pleine de Maximes & d'Aduis Politiques; toutesfois ce n'est pas à l'Historien de s'en accoucher de soy-mesme.

L'Histoire qui contient la description du monde est aussi Mixte en plusieurs façons. Car elle tire de l'Histoire Naturelle ce qu'elle dit des regions, de leurs situations & des fruicts qu'elles produisent. De l'Histoire Ciuile tout ce qu'elle raconte des villes, des Estats, des mœurs. Des Mathematiques, les traictez des climats & des configurations, qui sont dans le Ciel, ausquelles sont sousmises certaines parties du monde. Et nous pouuons nous loüer de nostre siecle à cause de ce genre d'Histoire ou de Science. Car l'on a tellement ouuert l'Vniuers qu'il semble qu'il est tout à fenestrages. Les Anciens ont à la verité sceu que c'estoit que Zones & Antipodes, tesmoin ce passage:

A l'endroit où Phebus sortant de sa carriere
Nous fait voir le pantois de ses cheuaux fougueux;
Là Vesper qui rougit y allume les feux,
Qui portent sur le Ciel vne obscure lumiere,

ou

Du mesme poinct, d'où le Soleil nous luit,
A d'autres parts l'Estoille de la nuict.

Ce qu'ils ont mieux cogneu par demonstrations que

par voyages. Mais noſtre ſiecle a cet aduantage, que durant iceluy vn petit vaiſſeau a imité le Ciel, & a fait le tour du globe de la terre, auec beaucoup plus de circuits que les ſignes celeſtes: en ſorte que noſtre aage peut à bon droict prendre pour deuiſe, non ſeulement ce mot: *Plus outre*; au lieu que les Anciens n'auoient que, *Non outre*: mais auſſi cet autre, *La foudre peut eſtre imitée*, pour celuy des Anciens; *La foudre ne peut eſtre imitée.*

Celuy ſeroit vn fol qui voudroit imiter,
Les frimats & les traits dardez par Iupiter.

Et de plus, l'on peut adjouſter cet autre qui excede toute admiration: *Le Ciel eſt imitable*, à cauſe de nos nauigations; par le moyen deſquelles nous auons fait le tour de la terre, à l'imitation des corps celeſtes.

Et cet extreme bon-heur qui ſe remarque dans la nauigation d'aujourd'huy, & dans la deſcouuerte que l'on a fait de pluſieurs terres, pourroit donner vne fort bonne eſperance d'vn plus grand progrez & augmentation de Sciences: veu principalement qu'il ſemble eſtre decreté par le Conſeil diuin, que ces deux choſes ſe rencontrent en meſme temps. Car c'eſt ainſi que le Prophete Daniel le predit, lors qu'il parle de la fin du monde: *Pluſieurs voyageront: & la Science ſera augmentée.* Comme ſi les *Voyages*, auec la deſcouuerte du monde; & le grand accroiſſement des Sciences eſtoient reſeruez pour vn meſme ſiecle. Ce que nous voyons eſtre deſia arriué pour la plus part: veu que l'on n'eſt pas moins docte aujourd'huy, que l'on a eſté durãt les deux premieres perio-

des, ou reuolutions des temps ; à ſçauoir ſous les Grecs,& les Romains ; meſmes on y a de l'aduantage en pluſieurs choſes.

Diuiſion de l'Hiſtoire Eccleſiaſtique, en Hiſtoire particuliere, Hiſtoire ſur les Propheties, & Hiſtoire de la Nemeſe.

CHAPITRE XI.

L'HISTOIRE Eccleſiaſtique ſe diuiſe generalement quaſi de meſmes que l'Hiſtoire Ciuile. Car il y a les Chroniques Eccleſiaſtiques, les vies des Peres, & les Relations des Synodes & des autres choſes concernant l'Egliſe. Mais elle eſt proprement diuiſee en Hiſtoire *Eccleſiaſtique*, qui eſt le nom general; en Hiſtoire ſur les *Propheties*, & en Hiſtoire de la *Nemeſe* ou de la *Prouidence*. La premiere parle de ce qui s'eſt paſſé dans l'Egliſe Militante, & du changement de ſon eſtat, ſoit qu'elle flotte, comme fit l'Arche dans le Deluge; ſoit qu'elle voyage, comme fit l'Arche dans le Deſert; ſoit qu'elle ne bouge, comme fit l'Arche dans le Temple: c'eſt à dire, elle fait voir l'Eſtat de l'Egliſe dans la perſecution, dans le mouuement & dans la paix. Ie ne treuue pas qu'il y ait dans cette premiere eſpece d'Hiſtoire aucun defaut: au contraire il y a pluſtoſt trop, que trop peu de choſes. Et ie ſouhaiterois de bon cœur que

l'on traictast auec sincerité & auec verité, ce grand & ample subjet.

La seconde partie qui regarde l'Histoire sur les *Propheties*, est composee de deux Relatifs. De la Prophetie mesme, & de son Accomplissement. C'est pourquoy l'on doit en sorte entreprendre cet ouurage, que l'on mette en suitte des Propheties qui sont escrites, la verité de ce qui en est arriué, & ce de temps en temps, tant pour confirmer la foy, que pour establir vne certaine discipline, & vne certaine industrie à interpreter celles qui ne sont pas encores accomplies. Et il faut en cela prendre largement ce qui leur est propre & familier, à sçauoir qu'elles escheent, & tout d'vne suitte, & de poinct en poinct. Car elles representent la nature de leur Autheur. *A qui vn iour est comme mille ans; & mille ans comme vn iour.* Et bien qu'elles ne soient reuolues ny accomplies qu'en certain temps, & à certain moment destiné à cela; elles ont neantmoins certains degrez, & certains eschelons dans les diuers aages du monde. Et c'est ce que ie crois qui est à desirer; & qui est de telle importance, qu'il le faut traitter auec vne grande sagesse, auec vne grande sobrieté, & auec vn grand respect: ou il n'y faut pas toucher.

La troisiesme partie qui est l'Histoire de la *Nemese*, a esté touchee par certains hommes pieux & deuots, mais non sans auoir tesmoigné de la passion. Or elle s'employe à considerer ce rapport diuin qui arriue par fois entre la volonté de Dieu qu'il reuele, & celle qu'il tient cachee. Car encores que ses juge-

ments ſoient ſi obſcurs, que l'homme animal ne les cognoiſſe pas; & meſmes qu'ils eſchappent bien ſouuent, la veuë de ceux qui les regardent du tabernacle: il a pourtant par fois ſemblé bon, à la ſapience diuine, tant pour confirmer les ſiens, que pour confondre ceux qui viuent ſans auoir que fort peu de ſentiment de Dieu, d'en propoſer la lecture auec de ſi gros characteres, que (ainſi que dit le Prophete) *Chacun en paſſant à la haſte, les puiſſe lire.* C'eſt à dire, que les hommes les plus ſenſuels, & les plus voluptueux qui ne tiennent compte des jugements de Dieu, & qui n'y penſent jamais, ſont pourtant contraints de les recognoiſtre; bien qu'il les outrepaſſent & faſſent autre choſe: les iugemens, diſie, tels que ſont les punitions, qui arriuent long temps apres le peché & à l'inopinee; le ſalut qui vient, & bien toſt, & ſans que l'on s'y attendiſt; les Conſeils diuins qui ont tenu de longues routes, qui ont fait des circuits merueilleux; & qui à moins de rien paroiſſent, & choſes ſemblables. Et tout cela profite de beaucoup, non ſeulement à conſoler les ames fidelles; mais à toucher, & à conuaincre les conſciences des meſchans.

Des Despendances de l'Histoire, qui consistent és paroles des hommes (comme l'Histoire prend pour subiet les choses). Leur Diuision en Oraisons, Lettres & Apophthegmes.

CHAPITRE XII.

CE n'est pas tout de se ressouuenir de ce qu'ont fait les hommes, il faut auoir la memoire de ce qu'ils ont dit. Et il ne faut pas douter que ces bons mots ne soient par fois mis dans l'Histoire; entant qu'ils seruent à descrire nettement & grauement ce qui s'est passé. Mais ils se treuuent principalement dans les Liures qui traitent des *Oraisons*, des *Lettres* & des *Apophthegmes*. Quant aux Oraisons qui ont esté faictes par d'habilles hommes sur des affaires & sur des subiets d'importance & difficiles, elles sont fort vtiles, & pour la cognoissance des choses mesmes, & pour se rendre eloquent. Mais les Lettres escrites par de grands Personnages, & sur les grandes affaires, apprennent encores mieux, comment il faut deuenir entendu dans la conduitte du public. Car à vray dire, on ne tire rien de meilleur ny de plus profitable des *Paroles* des hommes, que cette sorte d'escrire; veu qu'elles parlent plus naïfuement que ne font les Oraisons, & sont mieux digerees que ne sont les discours familiers. Et quand l'on en treuue vn recueil

selon la suitte des temps, c'est vn fort riche & fort ample magazin, d'où l'on peut tirer les materiaux dequoy composer vne Histoire; comme par exemple, quand on tient celles que les Ambassadeurs, les Gouuerneurs & les autres Ministres de l'Estat ont escrit aux Roys, aux Parlemens, ou à d'autres qui sont au dessus d'eux: comme aussi celles, que ceux qui commandent escriuent à ceux qui negocient leurs affaires. Pour ce qui est des *Apophthegmes*, ils ne seruent seulement pas à donner du plaisir, & à encherir le discours; mais aussi ils profitent à l'action, & au train ordinaire de la vie ciuile. Car ils sont, comme disoit celuy-là, des *Coignees* ou des *Tranchants* de paroles si affilez qu'ils couppent & penetrent les nœuds des choses & des mots. Or les Occasions reuiennent à leur tour; & ce qui estoit autresfois dit à propos, peut estre de nouueau prononcé auec bonne grace; & peut profiter soit qu'on le die, comme venant de soy, soit qu'on l'emprunte des Anciens. Et il ne faut pas douter que ces bons mots ne soient grandement vtiles dans les affaires d'Estat: le Dictateur Cesar a pris la peine de le monstrer par vn liure qui est perdu. Ie souhaitterois de bon cœur qu'il se peust retrouuer; car tout ce que nous auons en ce genre, est ramassé en confusion auec fort peu d'ordre.

Que ce soit assez parlé de l'Histoire, à sçauoir de cette partie de la science qui a sa place dans vne des Cellules, ou des demeures de l'entendement, que l'on nomme Memoire.

De la

De la Poësie qui est le second Membre principal de la Doctrine: Sa diuision en Narratiue, Dramatique & Parabolique: où il se propose trois exemples de la Parabolique.

CHAPITRE XIII.

IE viens maintenant à la Poësie, qui est vn genre de sciēce, attaché pour l'ordinaire aux paroles; mais qui est libre quant aux choses, & parle auec liberté. C'est pourquoy, cōme nous auōs desia dit au commencement, il se rapporte à la phantaisie, qui a accoustumé d'inuenter & de fabriquer les vnions extremement injustes & illicites des choses, & leurs discordes. Or la Poësie, comme nous auons dit cy-dessus, se prend en double sens, entant qu'elle considere les Paroles, ou comme elle touche les choses. Selon la premiere signification elle est vn certain *charactere du discours*; car le Vers est vn genre de stile, & vne particuliere sorte d'eloquence, qui ne touche la chose en aucune façon: veu que le veritable recit de ce qui s'est passé, peut estre mis par escrit en Vers, & celuy qui est feint peut estre descrit en Prose. Mais à la prendre selon la derniere signification, j'entends d'abord qu'elle soit recognuë pour le Principal membre de la Doctrine, & ie la mets immediatement apres l'Histoire: veu que s'en est vne imitation

ſelon le plaiſir de celuy qui la traitte. Et parce que dans mes Diuiſions ie recherche & foüille iuſques dans les vrayes veines des Sciences, ſans m'arreſter à la couſtume & aux partitions deſia receuës en pluſieurs choſes, ie retranche de ce diſcours les Satyres, les Elegies, les Epigrammes, les Odes, & autres choſes ſemblables, & ie les renuoye à la Philoſophie, & aux Arts qui concernent l'Oraiſon. Et ſouz le nom de Poëſie ie traitte ſeulement de l'Hiſtoire inuentee à plaiſir.

La tres-veritable diuiſion de la Poëſie, & qui luy eſt fort propre, outre ces diuiſions qui luy ſont communes auec l'Hiſtoire: (veu qu'il y a des Chroniques feintes, des Vies feintes, & auſſi des Relations feintes,) eſt ou Narratiue, ou Dramatique, ou Parabolique. La Narratiue imite l'Hiſtoire tout à fait, en ſorte que l'on s'y tromperoit, ſi elle ne parloit ſi hautement des choſes, que l'on n'y peuſt adjouſter aucune foy. La Dramatique eſt comme vne Hiſtoire qui eſt repreſentee: car elle fait voir l'image des choſes, comme ſi elles eſtoient preſentes; au lieu que l'Hiſtoire les monſtre paſſees. La Parabolique eſt vne Hiſtoire auec figure, qui rend ſenſibles les choſes ſpirituelles. Et cette Poëſie Narratiue que vous pouuez auſſi nommer l'Heroïque (pourueu que vous preniez ce mot pour le ſubiet, & non pour le Vers) ſemble eſtre tiree d'vn tres-noble fondement, qui eſt premierement fort honorable à la Nature humaine. Car puis qu'ainſi eſt, que le monde ſenſible eſt inferieur en dignité à l'ame raiſonnable,

il semble que la Poësie accorde à la nature humaine ce que l'Histoire luy desnie: & elle remplit l'esprit des ombres des choses, dont il se contente, puis qu'il n'en peut auoir la vraye solidité. Car si quelqu'vn y regarde de plus pres, il tire ce ferme argument de la Poësie. Que l'Ame a plus de satisfaction de la haute eminence des choses, de leur ordre parfait, & de leur belle diuersité, que l'on n'en pouuoit trouuer en la nature apres la cheute * *de l'homme.* C'est pourquoy puisque les actions & les euenemens qui sont remarquez dans l'Histoire ne peuuēt pas assez amplement contenter l'ame de l'homme, la Poësie supplée à ce defaut; parce qu'elle inuente des faits plus heroïques. Et en ce que la veritable Histoire ne raconte pas les choses aduenuës, auec mention de ce qui est deu aux vertus; & de la peine que les crimes meritent, la Poësie la corrige, qui represente les succez & les auentures selon les merites, & suiuant la loy de la Nemese. D'Histoire veritable venant à estre desdaignee par l'esprit de l'homme, qui se lasse de voir tant de choses representees; la Poësie le refait & le delasse en luy racontant des choses inoüies, des choses diuerses & grandement changeantes; en sorte qu'elle donne non seulement du plaisir; mais elle hausse le courage & forme les mœurs. C'est pourquoy on peut dire à bon droict qu'elle tient quelque chose de la diuinité; entāt qu'elle releue l'ame, & la guinde dās les choses hautes; appliquant la representation des choses à l'affection de l'ame; & non en soumettant l'esprit aux choses; ce que la Raison &

* Adiousté.

l'Histoire font. Et c'est par ces attraits qui chatoüillent l'esprit de l'homme par leur conformité, qu'elle s'est fait ouuerture; elle s'est aussi accompagnee de la Musique, afin de s'insinuer plus doucement; en sorte qu'on la honoree durant les siecles, où l'on viuoit fort grossierement, & parmy des nations barbares qui rejettoient toutes les autres sciences.

La Poësie dite *Dramatique*, en laquelle le Theatre tient lieu de Monde, seroit fort excellente en son vsage, si elle estoit entiere. Car l'on ne sçauroit prendre peu de bonne ou de mauuaise instruction du Theatre; mais il s'en tire tout plein de mauuaise; & fort peu d'vtilité auiourd'huy: parce que l'on en neglige la discipline. Toutesfois encores que dans les Republiques establies depuis peu, l'on estime que ce que l'on ioué sur le Theatre n'est qu'vne chose pour faire rire, si d'auẽture elle ne tient beaucoup de la Satyre; & qu'elle ne picque viuement; neantmoins les Anciens ont pris grand soin de porter par elle les hommes à la Vertu. Et mesmes elle estoit par maniere de dire, comme vn luth aux esprits des plus graues personnages, & des plus grands Philosophes: aussi est-ce vne chose tres-veritable, & comme vn secret de la Nature, que les esprits des hommes sont plus subiets aux affections & aux passions; quand ils se rencontrent ensemble, que quand ils se treuuent seuls.

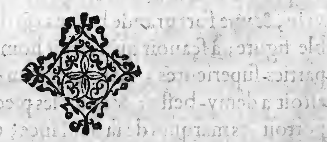
Mais la Poësie Parabolique est beaucoup plus releuee que les autres; & paroist estre quelque chose de sacré & d'auguste; veu principalement que la Reli-

gion mesme s'en sert par-fois; & par elle fait le commerce qui se trouue entre les choses diuines & humaines; neantmoins elle est aucunement gastee, en ce que l'on se porte auec trop de legereté & de complaisance à faire des Allegories. Cette sorte de Poësie a de l'ambiguité, & sert à choses contraires; car elle couure & elle manifeste: En cecy l'on recherche vne certaine methode pour enseigner: en cela l'on se sert d'vn certain artifice de cacher. Et certes, cette façon de monstrer les choses à descouuert estoit fort en vsage anciennement. Car les inuentions, & les conclusions de la raison humaine, qui sont aujourd'huy fort triuiales & fort communes, estoient alors fort nouuelles & inusitees, les esprits de ce temps-là n'en pouuoient à peine comprendre la subtilité, si l'on ne les leur rendoit sensibles par telles & semblables representations & exemples. C'est pourquoy nous voyons qu'il y auoit tant de fables de toutes façons, tant de Paraboles, tant d'Enigmes, & tant de similitudes; d'où sont sorties les Deuises de Pythagore, les Enigmes de Sphinx, les Fables d'Esope & choses semblables. De plus, les Apopthegmes des anciens Sages monstroient la chose par similitude. D'où vient que Menennius Agrippa ayant à faire aux Romains qui estoient alors grossiers & ignorans, reprima par vne fable la sedition qu'ils vouloient faire. Bref, comme les Hierogliphes ou charactéres sacrez sont plus anciens que les lettres; ainsi les Paraboles ont esté premiers que les argumens; & aujourd'huy mesmes, aussi bien que par le passé, elles

ont beaucoup d'efficace ; veu que les argumens ne peuuent estre ny si clairs, ny les vrays exemples si bien appropriez qu'elles.

La Poësie Parabolique est employee à vn autre vsage, qui est comme contraire à ce premier, qui sert, ainsi que nous auons dit, de couuerture aux choses, dont la grandeur merite d'estre comme cachee d'vn voile ; c'est à dire, quand les mysteres occultes de la Religion, de la Police & de la Philosophie sont enueloppez de Fables & de Paraboles. L'on est en peine de sçauoir si les anciennes Fables des Poëtes contiennent vn sens mystique : Quant à moy ie suis de cet aduis : sans que les objections, que telles choses sont abandonnees aux enfans, & sont par ainsi basses & infames, m'en fassent prendre vne mauuaise opinion. Au contraire, puis qu'il est certain qu'apres l'Escriture Saincte, ces Liures des Fables sont plus anciens que tous les autres; & qu'il est vray qu'elles ont esté inuentees premier que d'estre redigees par escrit (car on les rapporte comme creües & receües, & non comme inuentees par ceux qui les ont descrites) il semble qu'elles soient comme vn certain petit vent ; & qu'elles ont esté recueillies dans les flustes des Grecs, estant venues des traditions des peuples les plus anciens. Or parce que les choses que l'on a par cy-deuant escrit sur l'interpretation de ces Paraboles ne peuuent satisfaire, cét ouurage ayant esté entrepris par des personnes incapables, & qui n'estoient sçauantes que dãs leurs lieux communs; il me semble qu'il est à propos de rapporter entre ce qui

nous manque, la Philosophie touchant les anciennes Paraboles. Et sur cela i'en rapporteray deux ou trois Exemples, non qu'il en soit besoin; mais afin de poursuiure mon dessein, qui est tel, que i'ay resolu de donner sans discontinuation des preceptes: ou de proposer des exemples dans les Sciences qui sont à dire, s'il s'y trouue quelque chose d'obscur; afin que l'on ne croye pas que ie n'en ay qu'vne legere cognoissance, & que ie ne fais que mesurer les contrees par la pensee, comme font ceux qui deuinent par le vol des oyseaux; & que ie ne sçay pas comment il y faut entrer. Au reste, ie ne vois pas qu'il y ait autre chose qui manque en la Poësie: & puis qu'elle est vne plante qui pousse d'elle-mesme, sans qu'on l'ait semee, ce n'est pas merueilles si elle a pris plus d'accroissement, & si elle est beaucoup plus estendue que toutes les autres Sciences. Mais il est temps de proposer les Exemples dont i'ay fait mention cy-dessus, qui seront au nombre de trois. Vn des choses Naturelles; l'autre des Politiques; & le troisiesme des Morales.



Premier Exemple de la Philoſophie ſelon les anciennes Paraboles, ſur les choſes Naturelles:

DE L'VNIVERS; ſuiuant la Fable de Pan.

LEs Anciens ne determinent pas, par qui Pan a engendré : aucuns veulent que Mercure ſoit ſon pere; d'autres en parlent bien autrement. Car ils diſent que tous ceux qui recherchoient en mariage Penelope, auoient ioüy de ſes plus particulieres faueurs; dont ils auoient eu cet enfant en commun: ſans que ie paſſe ſous ſilence cette troiſieſme cauſe de ſa generation; c'eſt qu'aucuns ont dit qu'il eſtoit fils de Iupiter & de Hybree, c'eſt à dire de l'Outrage. En quelque façon qu'il ſoit nay, il eſt certain que les Parques, qui habitoient dans vne cauerne, furent ſes ſœurs : & qu'il viuoit à la campagne ſans auoir de couuert. Les Anciens l'ont depeint en cette ſorte: ils luy ont donné des cornes, qui alloient en poincte iuſques dãs le Ciel; ils ont dit qu'il auoit vn corps tout velu, & vne fort grande barbe; qu'il auoit vne double figure; à ſçauoir qu'il eſtoit homme, quant à ſes parties ſuperieures; mais quant aux inferieures, il eſtoit à demy-beſte; & auoit les pieds de Chévre. Il portoit les marques de ſa puiſſance; en ſa main gauche vne flute faite de ſept chalumeaux; en la droicte vne houlette, ou vn baſton de Paſteur, recourbé & tortu par en haut. Il eſtoit veſtu d'vne peau de Panthere:

there: on luy attribue pour tiltre d'honneur, les qualitez de Dieu des Chasseurs, des Pasteurs, & en general de tous ceux qui habitent les champs; on veut aussi qu'il ait grande authorité dans les lieux montueux. Et apres Mercure il estoit le Messager des Dieux. Il estoit aussi le chef & le conducteur des Nymphes, qui auoient accoustumé de tousiours sauter & danser autour de luy. Les Satyres l'accompagnoient sans cesse; & les Silenes qui estoient beaucoup plus aagez. Il auoit aussi le pouuoir de faire des peurs friuoles & superstitieuses, que l'on nomme Paniques. On ne raconte pas qu'il ait fait grand nombre de belles actions; celle-cy est la principale, qu'il défia à la luite Cupidon qui le vainquit. Il enuelloppa aussi dans ses filets le geant Typhon & l'arresta. On raconte de plus, qu'apres que Cerés desolee & irritee à cause du rauissement de Proserpine, se fut cachee; & que tous les Dieux eussent pris la peine de la chercher longuement, en tenant pour cet effect diuerses routes, le bon-heur de Pan fut si grand qu'il la trouua comme il estoit à la chasse, & la leur monstra. Il eut aussi la hardiesse de disputer auec Apollon sur la Musique, pour emporter le prix par dessus luy: & mesmes il luy fut preferé par le iugement de Mydas, qui pour recompense en rapporta les oreilles d'Asne, lesquelles ne paroissoient pourtant pas. On ne dit point qu'il ait esté amoureux; ou ç'a esté fort rarement; ce qui est digne de remarque parmy la troupe des Dieux, qui ont eu tant d'inclination à l'amour. On fait seulement mention qu'il a aymé

Echo, que l'on a creu auoir esté sa femme; & qu'il a voulu du bien à vne autre Nymphe qui auoit à nom Syringue; dont il fut espris en punition de ce qu'il n'auoit pas craint d'appeller Cupidon à la luite. Mesmes on bruit qu'il auoit autresfois donné rendez-vous à la Lune sur les hautes montagnes. Il n'eut pas d'enfans;ce qui est aussi fort merueilleux:veu que tous les Dieux masles estoient grandement feconds: on luy donne neantmoins pour fille, vne certaine seruante nommee Iambé, qui souloit dire des comptes pour rire à ceux qui arriuoient au logis: aucuns ont estimé qu'il l'auoit euë de sa femme Echo. La Pabole semble estre telle.

Pan (ainsi que le porte le nom) represente & propose l'Vniuers,ou tout ce qu'il contient. Il y a,ou il y peut auoir deux opiniõs sur son origine; car ou il est sorty de Mercure; c'est à sçauoir du Verbe diuin; ce qu'vn chacun apprend de la Saincte Escriture, & qui est conforme à ce qu'en ont dit les Philosophes, que l'on a creu auoir quelque chose de diuin:ou il est nay des cõfuses semences des choses, que certains Philosophes ont voulu estre infinies, mesmes en substãce; d'où est venuë l'opinion des * Homoiomeres,qu'Anaxagore a inuentee, ou rendu celebre: d'autres croyoient plus subtilement & plus sobrement, qu'il suffisoit pour introduire la diuersité des choses que les semences,mesmes en substances,fussent differentes en figures, certaines pourtant & definies; & ils croyoient que le reste des choses procedoit de la position & du diuers meslange des semences entr'elles:

* C'est à dire, de la ressemblance des parties.

& c'eſt de cette ſource qu'eſt ſortie l'opinion des Atomes que Democrite a ſuiuie ; bien que Leucippe en fut l'Autheur. Mais quelques autres encores qu'ils aſſeuraſſent qu'il n'y auoit qu'vn ſeul principe des choſes (Thales diſoit que c'eſtoit l'eau, Anaximene l'air, Heraclite le feu) toutesfois ils entendoient que ce meſme principe, vnique en acte, fut diuers en puiſſance & communicable ; comme celuy dans lequel toutes les ſemences des choſes eſtoient cachees.

Mais ceux qui ont eſtimé que la matiere eſtoit toute nuë, ſans forme & indifferente à les receuoir, comme en ont eſté d'aduis Platon & Ariſtote, ſe ſont de beaucoup plus pres, & auec plus d'inclination approchez de la figure de la Parabole. Car ils ont dit, que la Matiere eſtoit comme vne putain abandonnee, & que les formes eſtoient comme ceux qui la pourſuiuoient: En ſorte que les opinions touchant les principes des choſes aboutiſſent toutes là, & ſont en ſorte diuiſees que le Monde vient ou de Mercure, ou de Penelope, & de tous ceux qui la courtiſoient. Mais la troiſieſme façon en laquelle l'on dit que Pan a eſté engendré, eſt telle, qu'il ſemble que les Grecs ont appris quelque choſe des myſteres des Hebreux, ou par l'entremiſe des Egyptiẽs, ou en quelque autre maniere ; car elle concerne l'eſtat de l'Vniuers, non tel qu'il eſtoit à l'inſtant de ſa creation ; mais comme expoſé & ſubiet à la mort & à la corruption, apres la cheute d'Adam. En cet eſtat il fut fils de Dieu & du peché, ou de l'Outrage, & il

demeure tel. Car le peché d'Adam fut du genre de l'Outrage, ayant desiré de se rendre semblable à Dieu. Doncques ce triple recit de la generation de Pan peut paroistre estre vray, si l'on sçait distinguer les choses & les temps : d'autant que ce Pan, tel que nous le considerons maintenant, tire son origine du Verbe de Dieu, moyennant la matiere confuse, qui estoit pourtant elle mesme l'ouurage du Tout-puissant, & la preuarication qui s'y estoit glissee, & par elle la corruption.

Les natures des choses sont veritablement dites & supposees estre sœurs; & leurs naissances, leurs durees & leur mort, leurs esleuations & leurs abbaissemens, leurs trauaux & leurs felicitez ; bref ce qui eschet à quelque particulier, se nomme Destinees, qui ne se remarque, pourtant qu'en quelque noble indiuidu, comme en vn homme, en vne ville, ou en peuple. Et Pan, c'est à sçauoir la nature des choses, les fait estre; ce que nous auons touché cy-dessus, en sorte qu'il semble que la chaisne de la nature, & le filet des Parques ne soient qu'vn mesme, pour le regard des choses particulieres. Les Anciens ont feint de plus, que Pan demeuroit tousiours à l'erte ; mais que les Parques faisoient leur demeure dans vn lieu souterrain ; & qu'elles sortoient de là auec vne grande vitesse pour aller vers les hommes ; parce que la face de l'Vniuers est belle à voir, & toute descouuerte, mais les destins des particuliers sont cachez, & arriuent promptement. Toutesfois à prendre le Destin selon vne signification plus estenduë, en sorte

qu'il comprene tous les euenements ſans le limiter aux plus remarquables, il ne laiſſe pas de ſe fort bien rapporter en ce ſens à toutes choſes en general; veu qu'il n'y a rien de ſi petit qui dans l'ordre de nature ſe faſſe ſans cauſe; & de plus il n'y a rien de ſi grand qui ne deſpande d'ailleurs; la fabrique de la nature meſme, contient en ſoy tout euenement, autant le plus petit que le plus grand, & le met en euidence en ſon temps, par vne loy qui ne manque iamais. C'eſt pourquoy ce n'eſt pas merueilles, ſi l'on a dit que les Parques eſtoient veritablement ſœurs germaines de Pan: car la Fortune eſt fille du vulgaire, & a ſeulement eſté recogneuë par les moindres Philoſophes. Et à vray dire Epicure, ne ſemble ſeulement pas parler comme vn homme prophane, mais paroiſt meſmes eſtre fol, quand il a dit: *Qu'il vaut mieux croire la fable des Dieux, que d'aſſeurer qu'il y a vne Deſtinée*, cõme s'il y pouuoit auoir dãs l'Vniuers quelque choſe ſeparee de tout le reſte, de meſmes qu'vne Iſle. Mais ce Philoſophe adjuſtant & appropriant ſa philoſophie naturelle à ſa Morale, comme il paroiſt par ſes propres termes, ne voulut receuoir aucune opinion qui preſſaſt, ou qui picquaſt l'Eſprit, & qui tourmentaſt ou troublaſt ceſte loüable generoſité qu'il auoit appriſe de Democrite. C'eſt pourquoy il ſe laiſſa aller à la douceur de ſes penſees, pluſtoſt qu'à l'adueu de la verité; ce qui fut cauſe qu'il ſecoüa entierement le joug, & qu'il rejetta eſgalement la neceſſité du Deſtin, & la crainte des Dieux. Mais c'eſt aſſez parlé de l'eſtroitte alliance des Par-

ques & de Pan.

L'on attribuë de plus au Monde, des cornes larges par en bas, mais qui se terminent en amenuisant; car la nature de toutes choses est aiguë, de mesme qu'vne pyramyde; d'autant que les indiuidus, qui sont le large fondement de la nature, sont infinis. Ils sont ramassez en plusieurs especes; les especes s'esleuent en genres; & les genres en montant se restrecissent en ce qui est plus general: si bien que la Nature semble se remettre en vn seul poinct, ce que signifie la forme pyramide des cornes de Pan. Et ce n'est pas merueilles qu'elles touchent au Ciel; veu que ce qui est de plus esleué en la nature, ou les Idees vniuerselles vont en quelque façon iusques aux choses Diuines. D'où vient que l'on dit, que cette chaisne d'Homere, dont on a tant parlé, à sçauoir * *la liaison* des causes naturelles estoit cloüee au pied du siege Royal de Iupiter. Aussi est-il vray, comme il se voit, qu'aucun n'a traitté la Metaphysique, ny parlé des choses eternelles & stables en la nature: ny n'a tant soit peu retiré l'esprit du cours ordinaire des choses, qui ne soit en mesme temps tombé dans la Theologie naturelle; tant il est vray que la pointe de ceste pyramide est proche de ce qui est Diuin.

* Adiousté.

Au reste le corps de la Nature est tres-bien & tres-veritablement peint herissé, à cause des rayons des choses. Car ils sont comme les cheueux ou les poils de la nature: & quasi toutes choses en poussent, ou plus, ou moins. Ce qui paroist fort bien dans la faculté visuelle, & non moins en toute vertu Attra-

ctiue, & en l'Operation qui se fait sur ce qui est au loing: Car tout ce qui agit sur ce qui est esloigné, peut estre dit aussi ietter dans des rayons. Mais entre autres choses, la barbe de Pan est merueilleusement longue; d'autant que les rayons des corps celestes, & principalement du Soleil, viennent & penetrent de fort loing; de sorte que dans vn bien petit espace de temps, ils ont renuersé & tourné le dehors & le dedans de la terre, & l'ont comme engrossee d'esprit. Or la mode de cette barbe de Pan est d'autant plus belle que le Soleil semble en auoir vne pareille; quand sa partie superieure estant voilee d'vne nuee, ses rayons s'escartent en bas.

On dit aussi tres-bien que le corps de la Nature a double forme à la difference des corps Superieurs & Inferieurs. Les Superieurs sont auec raison representez par la figure humaine à cause de leur beauté, de l'egalité & constance de leur mouuement; & de plus à cause du pouuoir qu'ils ont sur la terre, & sur tout ce qui est terrestre; veu que la nature humaine tient quelque chose de l'ordre & de la domination. Les Inferieurs sont compris souz la figure d'vne beste brute, à cause des troubles & des mouuements desreglez; & parce que pour le plus souuent ils sont gouuernez par les celestes. De plus, cette double description de corps, concerne la participation des Especes; car il n'y a aucune espece de nature qui puisse paroistre simple, elle participe & est faicte comme de deux. Car l'homme a quelque chose de la beste; la beste quelque chose de la plan-

te; la plante quelque chose du corps inanimé. Et toutes choses à bien dire ont double forme, & sont composees d'vne espece superieure & inferieure. Pour l'Allegorie des pieds de Cheure, elle est fort subtile à cause de l'esleuation des corps terrestres dans les regions de l'Air & du Ciel, ou ils sont suspendus, & d'où ils sont plustost lancez qu'ils n'en descendent. Car la Cheure est vn animal qui grimpe tousiours, & qui se plaist à se tenir sur le penchant des rochers; & à s'attacher aux lieux les plus escarpez en precipice. Il en arriue de mesme aux choses qui sont sublunaires: & ce en plusieurs estranges façons, comme il se voit tres-clairement aux nuees & aux Meteores. Et mesmes ce n'est pas sans cause que Gilbert qui a escrit de l'Aymant auec toute sorte de soin, & selon l'experience qu'il en a eü a douté; Si les corps pesans qui sont fort esloignez de la terre, ne quittent pas l'inclination qu'ils auoient à tendre en bas.

On donne à Pan deux choses à porter vne en chaque main, qui sont les marques de l'Harmonie & de la Souueraineté. Car la fluste composee de sept chalumeaux, monstre euidemment le concert & l'accord des choses, ou leur concorde discordante qui prouient du mouuement des sept planettes: Car on ne remarque point dans le Ciel qu'il y en ait d'autres Erratiques, ny qui se pourmenent à veuë d'œil, cõme sont celles-là; qui puissent causer & conseruer l'estre durable des especes, & l'ordinaire generation des Indiuidus, alors qu'elles viennent à se rencõtrer, & à se
tem-

téperer auec les estoilles fixes, qui tiennent tousiours vn mesme train ; & qui sont en perpetuelle distance entr'elles sans aucunemét changer de place. Que s'il y en a de plus petites qui ne paroissent pas, & s'il se rencontre dans le Ciel vn plus grand changement, comme il arriue en certaines Comettes sublunaires; cela semble estre à vray dire comme des flustes, desquelles on ne iouë point du tout, ou fort rarement; veu que les actions ne viennent pas iusques à nous; on n'empeschent pas pour long temps cette harmonie des sept flutes de Pan. Quant à la houlette, elle monstre combien est grand son Empire, à cause des voyes de la Nature, qui sont en partie droites, & en partie tortuës. Et ce baston ou baguette pastoralle se courbe principalement par en haut; d'autant que tout ce qui arriue dans le monde par la prouidence de Dieu se fait par destours & par circuits: en sorte qu'il semble qu'vne chose doiue aduenir d'vne façon; & elle eschet veritablement d'vne autre: comme il paroist en la vente de Ioseph en Egypte & choses semblables. Et mesmes en tout Estat bien gouuerné ceux qui ont les affaires en main, en viennent mieux à bout pour le bien du peuple, par les pretextes, & par les biais qu'ils y prennent, que s'il les vouloient faire reüssir directement: comme aussi dans les choses purement naturelles, vous tromperiez plustost la nature que vous ne la presseriez, ce qui semble fort estrange: tant les choses qui vont à droict fil, sont mal faictes & empeschantes : comme au contraire ce qui va en tournoyant, & qui s'insinuë,

coule doucement, & se reçoit auec plaisir.

L'habit de Pan est fort ingenieusement feint estre de la peau d'vne Panthere, à cause qu'il est marqueté tout par tout : car le Ciel est parsemé d'estoiles, les mers sont couuertes d'Isles, & la Terre est embellie de fleurs; & mesmes les choses particulieres ont accoustumé d'estre quasi toûjours bigarrees en leurs surfaces, qui est comme l'enueloppe de la chose.

Quant à la charge de Pan, elle n'eust sceu estre mieux proposee ny expliquee, qu'en disant qu'il est le Dieu des Chasseurs. Car toute action naturelle, comme aussi le mouuement & le progrez ne sont autre chose qu'vne chasse. De plus les Sciences & les Arts sont à la queste de ce qu'ils mettent en auāt: les Conseils humains en font de mesme de ce qu'ils resoluent; & toutes les choses naturelles cherchent, ou ce qui sert à leur nourriture pour leur cōseruatiō, ou ce qui est agreable & voluptueux, afin de se rendre parfaictes. Toute sorte de chasse se fait, ou pour prendre, ou pour se donner du plaisir, & ce auec industrie & dexterité.

Le Loup est poursuiuy de l'affreuse Lionne,
Le Loup poursuit la Cheure; & la Cheure à son tour
Cherche le Tin fleury qu'elle ayme auec amour.

Generalement Pan est Dieu de tous ceux qui demeurent aux champs : d'autant que ces gens-là viuent bien selon la nature, ce que ne font pas les habitans des villes, ny ceux qui suiuent la Cour, où la nature se corrompt pour estre trop bien tenuë : d'où vient que ce dire du Poëte, sur le subiet de l'Amour.

Cette fille est à soy, sa moindre portion.

se peut fort bien rapporter à la nature, à cause de ses delices. Au reste Pan est recogneu pour souuerain, dans les Montagnes; d'autant que la nature des choses se manifeste là, & aux lieux esleuez; & est exposee à la veuë & à la consideration d'vn chacun. Mais qu'il soit vn autre Messager des Dieux comme Mercure, c'est vne allegorie tout à fait Diuine, en ce qu'immediatement apres le Verbe de Dieu, l'Image du Monde annonce la puissance & la Sagesse Diuine: ce que le Poëte sacré chante en ces mots: *Les Cieux racontent la gloire de Dieu: & le firmament monstre les œuures de ses mains.*

De plus les Nymphes, c'est à dire les Ames, donnent du contentement à Pan; parce que les creatures viuantes sont les delices du monde. Il est auec raison leur chef, veu que chacune d'elles suit sa propre nature, comme sa conductrice; chacune d'elles fait à l'entour de luy diuers sauts selon la mode de son pays, pour ainsi parler, & danse sans cesse. D'où vient qu'vn certain des Modernes a fort subtilement reduit toutes les facultez de l'Ame au Mouuement; & a remarqué le dégoust & la precipitation d'aucuns Anciens, qui ayans passé trop viste la veuë sur la Memoire, sur la Phantaisie & sur la Raison, n'ont pas pris garde à la Vertu **Cogitatiue*, qui tient le premier rang. Car celuy qui a la memoire ou la Reminiscence, celuy-là y pense: celuy qui imagine en faict de mesmes: comme aussi celuy qui arraisonne. Bref soit que l'Ame reçoiue quelque aduertissement des

* C'est à dire à la Pensee.

Sens, soit qu'elle agisse d'elle mesmes, tant aux fonctions de l'entendement, qu'aux occupations de ses desirs & de ses volontez, elle saute sur le chant des Pensees, & c'est cette danse des Nymphes. Mais les Satyres & les Silenes, c'est à dire la vieillesse & la jeunesse, n'abandonnent iamais Pan: d'autant qu'il se rencontre en toutes choses vn aage gay, & qui se plaist au mouuement; auquel succede vn autre qui est tardif & plein d'humidité. Et ces diuers changements paroistront peut estre à celuy qui les considerera de prés, aussi ridicules & difformes que le sont vn Satyre, ou vn Silene. Au reste par les terreurs Paniques, l'on propose vne doctrine pleine de prudence. Car la nature des choses a mis dans les creatures viuantes de la crainte & de l'effroy, afin de conseruer leur vie & leur estre: & pour fuir & reietter les maux qui suruiennent, sans pourtant que la Nature donne ces espouuantes auec moderation; ains elle entre-mesle à ceux qui sont salutaires, d'autres qui sont vains & inutils; en sorte que s'il estoit permis de voir les choses iusques en leur interieur, on les remarqueroit pleines de terreurs Panyques, & principalement les humaines, & entre autres ce qui se passe parmy le vulgaire, qui en temps d'aduersité & de crainte est grandement touché & agité de superstition; laquelle à bien dire, n'est autre chose qu'vne terreur Panyque. Sans qu'elle s'arreste tousiours là; car elle passe souuent de cette opinion du commun, dans celle des plus aduisez; en sorte que l'on peut dire qu'Epicure eut parlé diuinement, pourueu qu'il eut

toûjours tenu le mesme lãgage des dieux, qu'il profere en ces mots. *Que ce n'est pas impieté de nier les Dieux du vulgaire, mais que c'est impieté de leur appliquer leur opinion.*

Quant à ce qui est de l'audace de Pan & du combat qu'il fit auec Cupidon, apres l'auoir défié : cela va là, que la matiere desireroit que le monde se destruisist, & qu'il retombast dans cet ancien cahos : & mesmes elle feroit tout ce qu'elle pourroit, à cause de l'inclination qu'elle y a; si ses malicieux effects n'estoient rembarrez, & si elle n'estoit retenuë dans son ordre par la Concorde, denotee par Amour ou par Cupidon, qui se trouue estre plus puissante dans les choses. C'est pourquoy il arriue pour le bon-heur des hommes & des choses, ou plustost par la grande bonté de Dieu, que Pan se trouue vaincu dans ce duel, & qu'il se retire apres cela. Il faut rapporter là mesmes ce qui est dit de Typhon, empestré dans les filets : car encores que l'on voye dans les choses, de grandes & non accoustumees enfleures, ce que ce mot Typhon signifie, soit que les mers se grossissent; soit que les nuees se remplissent; soit que la terre soit pleine; & que cela arriue à tout ce qui reste; toutesfois la nature des choses enueloppe & retient ces nouuelles excroissances & surabondances, auec vn ret qui ne peut estre demeslé, & les attache comme auec vne chaisne d'Aymant.

Sur ce qu'on dit qu'il trouua Cerés, quand il chassoit, dequoy tous les autres Dieux n'estoient venus à bout, quelque exacte recherche qu'ils en fissent; cela nous aduertist veritablement & prudément que l'in-

uentiõ des choses vtiles à la vie, & à l'embellissemẽt, ne viẽt pas des Philosophes contẽplatifs, comme des plus grands Dieux, quoy qu'ils y taschent en tout ce qu'ils peuuẽt; mais seulemẽt de Pan; c'est à dire, d'vne curieuse experiẽce & de la generale cognoissance du monde, qui par fois rencontre ces choses par hazard, & comme en chassant. Car il faut recognoistre que tout ce qu'il y a de plus vtile en ce genre, a esté trouué par l'experience; & que cela est comme certains dons espandus par cas fortuit entre les hommes.

De plus, la dispute que Pan eut auec Apollon sur la Musique & son succez, apprennent vne fort saine doctrine, & qui est capable de moderer la raison & le iugement de l'homme, qui se vantent & s'esleuent par trop. Car il semble qu'il y a deux sortes d'Harmonie, ou de Musique, pour ainsi l'appeller. Vne, qui consiste en la Sapience diuine; L'autre, en la raison humaine. La cõduite de l'Vniuers auec tout ce qui y est contenu, & les plus secrets iugemens de Dieu, sont quelque chose de grossier & d'impertinent à leur aduis; & qui leur sonne mal. Et bien que cette incapacité soit tresbien representée par les oreilles d'Asne, toutesfois elles sont cachées & ne paroissent pas; d'autant que cette difformité n'est pas cogneuë ny veuë par le vulgaire.

Enfin, il ne faut pas s'estonner si l'on remarque que Pan n'a iamais aymé que sa femme Echo; car le monde jouyst de soy, & en soy de toutes choses. Or ce qui ayme, recherche la iouyssance de ce qu'il affectionne: car quand l'on est en mesmes, il ne reste plus

de lieu pour le desir. C'est pourquoy le monde ne peut rien aymer, ny ne peut desirer la jouyssance de quoy que ce soit, estant satisfait de soy-mesme ; si d'auenture il n'ayme les discours, & ce sont la Nymphe Echo : où il n'y a rien de solide, mais tout s'en va en voix : que s'ils sont plus polis & plus élabourez, ce sont la Nymphe Syringue ; à sçauoir quand les dictions sont cadancées dans les vers ; ou ordonnées dans les figures qui s'obseruent en l'art de bien dire, comme si elles estoient concertées. Or entre les discours & les voix, il est fort à propos fait mention de la seule Echo dans le mariage du monde. Car celle-là est la vraye Philosophie, qui redit fidelement les paroles que le monde a dit ; & qui a esté redigée par escrit ; sous ce que le monde en a comme dicté, & n'est autre chose que sa representatiō & sa reflexion, & qui n'adjouste rien du sien ; mais le rapporte seulement & le resonne. Quant à ce que l'on dit que Pan a autrefois fait venir la Lune dans les plus hautes forests, cela semble quadrer à la conjonction du sens auec les choses celestes ou diuines. Car autre est Endymion, autre est Pan. La Lune va franchement à Endymion, lors qu'il dort ; d'autant que les choses diuines s'escoulent par-fois dans l'Entendement assoupy ; & qui n'est pas occupé par les sens. Mais si elles sont attirées & appellées par le sentiment, comme par Pan ; pour lors elles ne donnent point d'autre lumiere que celle :

Qui paroist en l'obscur de la Lune perduë,
Quand on va dans les bois.

Il n'a point d'enfans, pour monſtrer que le monde eſt accomply & parfait;car il engendre en ſes parties: mais comment peut-il engendrer en ſon tout; puis qu'il n'y a point de corps hors de luy ? Car tout ce que l'on a dit de cette femme de baſſe condition, nommée Iambé, eſtimée fille putatiue de Pan, a eſté adjouſté à la Fable fort à propos: d'autant que par elle ſont repreſentées ces vaines Sciences touchant la nature des choſes, qui ont cours en tout temps, & qui rempliſſent toutes choſes; mais au reſte, qui ne ſont aucunement vtiles, qui ſont inferieures en genre, & qui ſont par-fois agreables par leur caquet, & par-fois faſcheuſes & importunes.

Autre Exemple de la Philoſophie, ſelon les anciennes Paraboles, dans les choſes Politiques.

DE LA GVERRE; ſur la Fable de Perſee.

L'On feint que Perſee, qui eſtoit nay en Orient, fut depeſché par Pallas pour coupper la teſte à Meduſe, qui auoit faict de grands maux à pluſieurs peuples du coſté d'Occident, aux parties les plus reculées de l'Iberie. Car ce Monſtre, outre qu'il eſtoit cruel & impitoyable, conuertiſſoit les hommes en pierres par ſon regard furieux & horrible. Meduſe eſtoit vne des Gorgonnes, & celle qui eſtoit ſubjette à la mort, les autres eſtans impaſſibles. Donques Perſee ſe preparant à l'entrepriſe d'vne ſi

ne ſi belle action, emprunta de trois diuers Dieux trois ſortes d'armes, dont ils luy firent preſent : à ſçauoir de Mercure, des aiſles à mettre à ſes talons ; de Pluton, vn caſque ; & de Pallas, vn bouclier & vn miroir. Il n'alla pas pourtant tout droit vers Meduſe, encores qu'il fut en ce bon equipage ; mais il paſſa premierement chez les Grées, qui eſtoient ſœurs vterines des Gorgonnes, cheſnuës & comme vieilles dés leur naiſſance ; elles n'auoient toutes qu'vn ſeul œil & vne ſeule dent, qui ſeruoient à celle d'entr'elles qui alloit hors la maiſon ; au retour elle quittoit & l'vn & l'autre : elles les preſterent à Perſee, qui voyant qu'il ne luy manquoit rien de ce qui luy eſtoit neceſſaire à ſon deſſein, s'en alla tout droit à Meduſe en diligence & à tire d'aiſle. Il la trouua endormie, mais de crainte de ſon regard, ſi d'auenture elle euſt veillé, il ne la regarda pas ; mais ayant tourné la teſte & ayant jetté ſa veuë dans le miroir que Pallas luy auoit donné, & y ayant pris ſes meſures, il luy couppa la teſte. De ſon ſang qui coula par terre ſortit à l'inſtant Pegaſe, qui fut le cheual volant ſur lequel il monta, apres auoir mis & comme anté cette teſte qu'il venoit de coupper, dans le bouclier de Pallas ; qui eut puis apres cette vertu que de rendre inſenſibles ceux qui le regardoient ; comme s'ils euſſent eſté ſaiſis & touchez de quelque mal, qui fuſt venu des Aſtres.

La Fable ſemble auoir eſté faite pour repreſenter comment, & auec quelle prudence il faut faire la guerre. De fait, toute reſolution que l'on y prend

doit despendre de Pallas & non de Venus, comme fit celle de Troye; veu qu'il n'est pas vtile de l'entreprendre sur de legers subjects; au contraire, il est besoin d'en fonder la resolution, apres en auoir bien pesé la consequence auec Conseil. En suite de ce, la Fable donne trois preceptes fort cõsiderables, sur le choix qu'il faut faire du genre de guerre. Premierement, que l'on ne se mette point en peine de vaincre par armes ses voisins; veu qu'il y a bien de la difference entre estendre ses heritages & accroistre son Empire; car le voisinage des fonds, est fort considerable pour ceux qui ont des possessions particulieres; mais où il s'agist de porter la domination plus auant, l'occasion, la facilité de faire la guerre, & la commodité qui en reuient, tiennent lieu de voisinage. C'est pourquoy Persee quoy qu'Oriental, ne refusast neantmoins pas de porter ses armes iusques à l'extremité de l'Occident. Et de cecy il y a vn exemple fort remarquable dans la diuerse sorte de faire la guerre de ces deux Roys pere & fils, Philippes & Alexandre. Car celuy-là ayant attaqué ceux qui bornoient son Royaume, ne l'accreut que de fort peu de villes; encores n'en vint-il pas à bout qu'auec grand peine & auec grand danger; puis qu'il se vit en plusieurs rencontres, & notamment en la bataille de Cheronée, sur le poinct de tout perdre. Mais Alexandre ayant ozé combattre les Perses dans leur Royaume mesme; vainquit vne infinité de nations, & se trouua plus harassé du chemin, que des combats. Et cela se voit encores plus clairement dans l'e-

ſtenduë, que les Romains donnerent à leur Empire, qui n'ayans, durant tout vn certain temps, à peine fait paſſer leur armée du coſté d'Occident, que vers la coſte de Genes, emporterent par force dans vn ſemblable eſpace de temps, toutes les Prouinces de l'Orient, iuſques au Mont Taurus. La meſme choſe arriua à Charles VIII. Roy de France; car ayant trouué beaucoup de difficultez en cette guerre qu'il fit en Bretagne, qui finit par vn traitté de mariage, rencontra vne admirable & vne heureuſe facilité à faire reüſſiir ſon entrepriſe de Naples, qui eſtoit fort eſloigné de ſon Royaume. Il y a cela de particulier dans les guerres qui ſe font au loing, que l'on ſe bat auec des gens qui ne ſçauent pas, quelle eſt la diſcipline militaire, ny le courage de celuy qui va à eux; ce qui ne peut eſtre ignoré par ceux qui ne ſont pas eſloignez: outre que l'on a plus de ſoing, & que l'on donne meilleur ordre, que l'on ait abondance de tout ce qu'il faut dans ces expeditions; & les ennemis ſe treuuent esbranlez de la ſeule hardieſſe & du courage de ceux qui les attaquent. Il y a de plus ceſte commodité que l'on ne peut diuertir leur armee, ny courre ſur leurs terres; ce qui arriue d'ordinaire, quãd la guerre ſe fait de proche en proche. Mais le principal poinct eſt, qu'en voulant aſſubjettir les peuples qui ſont aupres de nous, on ne trouue que fort peu d'occaſions à choiſir; mais quand on porte ſes armes dans les regions lointaines, on peut faire le choix d'entrer dans des pays, où les habitãs ne ſont gueres aguerris; où les forces ſont affoiblies; où l'on re-

marque qu'il s'est esleué des diuisions & des diuers partis dans l'Estat, le tout à propos pour celuy qui fait ce dessein de guerre. Bref on se sert des autres commoditez qui se presentent pour faire heureusement reüssir vne entreprise.

En second lieu, il faut obseruer que la cause de la guerre soit tousiours iuste, pleine de pieté, honorable & fauorable; ces considerations resioüissent les soldats, & contentent les peuples qui doiuent contribuer de leur bien, pour faire les despences necessaires à cela: font que les Compagnies approuuent ces entreprises; & rapportent plusieurs autres grandes vtilitez. Mais entre les causes de la guerre, celle-là parmy les autres est grandement plausible, qui s'entreprend pour chasser ceux qui ont vsurpé quelque Estat; souz les iniques commandements desquels les peuples gemissent sans force & sans vigueur, comme s'ils auoient veu la Meduse, & c'est ce qui rendit Hercule immortel. Et à vray dire les Romains obseruerent auec religion, d'aller promptement & vaillamment secourir leurs associez, aussi tost qu'ils estoient oppressez en quelque façon. Et les armes prises pour vanger quelqu'vn auec raison, ont tousiours prosperé, comme il parut en la guerre faicte contre Brute & Cassie, pour tirer raison de la mort de Cesar: en celle que fit Seuere pour vanger la mort de Pertinax: en celle de Iunie Brute entreprise pour se ressentir de ce que Lucrece ne viuoit plus. Bref tous ceux qui soulagent ou reparent par armes, les injures & les torts que l'on fait aux hom-

mes combattent souz Persee.

En troisiesme lieu, il faut considerer qu'elles forces l'on a, & bien auiser si l'on peut venir à bout de ce que l'on entreprend : de crainte que l'on ne s'engage dans la poursuitte d'vne infinité de vaines esperances. Car ce fut vne grande prudence : que Persée choisit entre les Gorgonnes, qui representent les guerres : celle qui estoit de sa nature subiette à la mort ; sans traitter rien d'impossible. C'est à quoy la Fable veut que l'on prenne garde, auant que faire la guerre : ce qui vient apres concerne la sorte de la faire.

Ces trois presens des Dieux profitent auant toute autre chose dans la guerre ; en sorte qu'ils en donnent le bon & l'heureux succez. Car Persée receut de Mercure la promptitude ; de Pluton, le secret en matiere de conseils ; de Pallas, la préuoyance. Et ce que l'on dit que ces aisles de promptitude à executer ce que l'on a entrepris (veu que la vitesse en fait de guerre, est fort auantageuse) estoient mises aux talons & non au dos, n'est pas sans vne tresbelle allegorie ; d'autant que la diligence n'est pas tant requise aux premieres attaques comme aux derniers efforts, qui doiuent estre bien soustenus. Aussi est-il vray que l'on ne fait iamais vne plus grande faute à la guerre que de ne pas poursuiure sa poincte, aussi vigoureusement comme on l'a vertement commencée. Mais le casque de Pluton, qui auoit accoustumé de rendre inuisibles ceux qui le portoient, est vne vraye Parabole. Car c'est vne affaire de tres-grande importance

en guerre, de cacher son conseil, apres que l'on y a rapporté toute sorte de promptitude:& cette promptitude mesme, est vn grand moyen de le tenir couuert. Ce casque de Pluton signifie qu'il ne faut qu'vn seul General d'Armée, qui y commande absolument; veu que tenir le Conseil de guerre auec plusieurs, cela represente mieux les pannaches qui sont sur le pot de teste de Mars, que le casque de Pluton. Et c'est à cecy mesmes, que se rapportent les diuers pretextes, les desseins irresolus, & les bruits que l'on fait courre, qui ébloüissent les yeux des hõmes, ou les diuertissent, & qui obscurcissent ce qui est de veritable dans les conseils. De plus, les grands soupçons & les défiances que l'on a des lettres des Ambassadeurs, des fugitifs & de choses semblables, enrichissent & entourent le casque de Pluton. Mais ce n'est pas vne moindre affaire de descouurir quels sont les conseils des ennemis, que de cacher les siens propres. C'est pourquoy il faut adjouster au casque de Pluton le miroir de Pallas; par le moyen duquel on descouure les forces des ennemis, & leur foiblesse; l'on void qui sont ceux qui fauorisent sous main; quelles sont les esmeutes, les factions, les progrez & les conseils. Or pource qu'il arriue tant de cas fortuits à la guerre, qu'il ne se faut pas beaucoup fier à ce que l'on cache ses conseils, ny à ce que l'on descouure ceux des ennemis, ny en la promptitude que l'õ y rapporte; c'est pourquoy il faut premierement prendre le bouclier de Pallas; c'est à dire, de la Préuoyance; afin que l'on ne laisse à la Fortune que le moins que l'on peut. A

cecy ſe rapporte, de marcher apres auoir deſcouuert ſi les chemins ſont ſeurs : de bien retrancher l'armée; ce qui ne ſe pratique gueres dans la diſcipline militaire d'aujourd'huy ; au lieu que le Camp des Romains eſtoit fortifié à l'eſgal d'vne ville de guerre, pour empeſcher la ſurpriſe des ennemis;de bien ranger en bataille & mettre en bon ordre vne armée ; de ne ſe pas trop fier à la Caualerie legere, ny à la Gend'armerie. Bref,il faut rapporter tout ce qui regarde vne ſolide & ſoigneuſe defenſiue ; veu que le bouclier de Pallas vaut beaucoup mieux en guerre, que ne fait l'eſpée de Mars. Mais quoy que Perſée ait des gens & ſoit plein de courage, ſi a-il beſoin d'vne autre choſe qui luy eſt fort importante,auant qu'il leue les armes ; c'eſt qu'il faut qu'il aille trouuer les Grées. Or les Grées ce ſont les trahiſons, qui ſont à la verité les ſœurs des guerres nō germaines, mais de moindre extraction. Car les guerres ſont genereuſes, & les trahiſons degenerent & ſont infames. Leur deſcription eſt fort elegante, en ce qu'elles ſont cheſnues, & comme vieilles de leur naiſſance, à cauſe des ſoins continuels & des agitations perpetuelles des trahiſons. Et toute leur force conſiſte auant qu'elles paroiſſent ouuertement, ou à l'œil, ou à la dent. Car toute faction contraire à la manutention d'vn Eſtat, & qui panche à la perfidie, regarde & mord. Et cet Oeil & ceſte Dent ſont comme communs entre elles ; d'autant que tout ce qu'elles ont appris ou cognu, paſſe quaſi tout d'vne main à l'autre. Pour ce qui eſt de la Dent, elles ſemblent toutes mordre d'v-

ne bouche, & portent les mesmes scandales ; en sorte que si vous en oyez parler vne, vous auez tout oüy. C'est pourquoy il est necessaire que Persée se rende amies ces Grées ; & qu'il tasche de les auoir à son secours ; afin qu'elles luy prestent leur œil & leur dent. L'œil afin de descouurir, la dent, afin de semer des bruits, d'exciter de l'enuie, & de solliciter les esprits des hommes. Mais apres que toutes ces choses sont bien preparées pour la guerre, il faut principalement prendre garde de faire ce que fit Persée de prendre Meduse lors qu'elle dormira : car celuy qui entreprend la guerre auec prudence, surprend quasi tousiours son ennemy à la dépourueuë, sans qu'il se craigne d'aucune chose. Bref en tout ce qui se passe dans la guerre, & dans toutes les attaques qui s'y font, il se faut seruir du Miroir de Pallas pour y regarder dedans. Car plusieurs peuuent subtilement, & auec attention, considerer quelles sont les forces des ennemis, auant que d'estre en danger : & les experimenter : mais sont-ils sur le poinct du peril, ils sont offusquez par la terreur ; ou ils regardent directement le danger auec trop de precipitation ; d'où vient que souuent ils portent la peine de leur temerité ; se ressouuenans de vaincre, & mettans en oubly d'euiter les rencontres. Mais à le bien prendre, il ne faut faire ny l'vn ny l'autre, il faut au contraire porter sa veuë par derriere dans le miroir de Pallas ; afin que l'on attaque comme il faut sans crainte & sans fureur.

De la guerre acheuée & de la victoire, s'ensuiuent

uent deux effets. La Generation du Pegaſe, & ſa diſpoſition à voler, ce qui repreſente aſſez euidemment la Renommée qui vole par tout, qui publie la victoire, & qui fait que l'on vient à ſouhait de tout ce qui reſte de la guerre. Le ſecond effect paroiſt en l'empreinte de Meduſe dans le Bouclier; car à vray dire, il n'y a aucune aſſiſtance qui ſoit comparable à celle-cy, d'autant qu'vne ſeule action remarquable & digne de memoire, executée auec bon-heur; arreſte tout court les ennemis; & meſmes aſſoupit la mauuaiſe volonté.

Troiſieſme Exemple de la Philoſophie, ſelon les anciennes Paraboles: Dans les choſes Morales:

DV DESIR SENSVEL, ſur la Fable de Bacchus.

LEs Poëtes racontent qu'apres que Semele, qui eſtoit l'amie de Iupiter, l'eut obligé par vn ſerment inuiolable, de luy accorder tout ce qu'elle luy demanderoit, deſira que quand il retourneroit, pour iouyr dans ſes embraſſemens des plus douces faueurs de ſon amour, il y vint tout tel qu'il auoit accouſtumé de ſe preſenter à Iunon en ſemblables occaſions. Ce fut pourquoy elle fut reduite en cendres; mais l'enfant qu'elle auoit dans ſon ventre, ayant eſté receu par ſon pere, fut couſu dans ſa cuiſſe, iuſques à ce que les neuf mois deſtinez à vn legitime accouchement fuſſent expirez. Ce fardeau rendoit pourtant Iupi-

ter aucunement boiteux ; & cet enfant fut nommé Dionyſius: pource qu'il l'appeſantiſſoit & le picquoit quand il le portoit dans ſa cuiſſe. Apres qu'il fut nay, il fut nourry chez Proſerpine durant certaines années ; & eſtant deuenu grand il auoit vn viſage de femme ; en ſorte qu'il paroiſſoit tenir de l'vn & de l'autre ſexe. Il mourut auſſi, & meſmes il demeura enterré durant vn certain temps, lequel eſtant expiré il reſſuſcita. En ſa premiere ieuneſſe il s'appliqua à façonner la vigne, & meſmes il inuenta & enſeigna la maniere de faire du vin & d'en vſer, enquoy s'eſtant rendu recommandable & ſignalé, il ſe fit maiſtre de tout l'Vniuers, & voyagea iuſques aux extremitez des Indes. Son chariot eſtoit attelé de Tygres; à l'entour de luy ſautoient certains hydeux Demons nommez Cobales, Acrate, & autres: meſmes les Muſes luy faiſoient compagnie. Il priſt à femme Ariadne, qui auoit eſté delaiſſée & abandonnée par Theſée. Le lierre luy eſtoit dedié. Il fut tenu pour le premier qui auoit trouué & inſtitué les choſes ſacrées & les ceremonies ; celles nommément qui eſtoient extrauagantes, pleines de corruption & cruelles de plus. Il auoit auſſi la puiſſance de rendre les perſonnes furieuſes. L'on raconte qu'au temps que l'on ſolemniſoit ſa feſte des Orgyes, Penthée & Orphée, deux perſonnages fort remarquables, furent mis en pieces par des femmes touchées de fureur. Vn d'eux, pource qu'il eſtoit monté ſur vn arbre pour mieux voir de là ce qui ſe paſſoit. Et l'autre, pource qu'il touchoit fort bien & fort melodieuſement ſa lyre.

Et tout ce que ce Dieu a fait eſt confondu auec les actions de Iupiter.

Cette Fable ſemble eſtre ſi bien faite pour les mœurs, qu'à peine peut-on trouuer rien de mieux inuenté dans la Philoſophie Morale. Au reſte, la nature de la conuoitiſe, ou des affections & des troubles qui ſuruiennent en l'Ame, eſt deſcrite ſous la perſonne de Bacchus. Car en premier lieu, pour ce qui eſt de ſa naiſſance. Toute conuoitiſe, & meſmes la plus pernicieuſe, prend ſon origine du Bien apparent: d'autant que le veritable eſt la mere de la Vertu; comme l'apparent l'eſt de la Conuoitiſe. Vne d'elles eſt la femme legitime de Iupiter, qui repreſente l'ame de l'homme; L'autre eſt ſon amie, qui neantmoins deſire comme fit Semelé, les meſmes honneurs que l'on rend à Iunon. La Conuoitiſe eſt conceuë en vn deſir illicite qui eſt accordé auec legereté, auant que d'en auoir conſideré la conſequence auec iugement. Mais depuis qu'il commence à s'allumer, ſa mere, c'eſt à dire la Nature & l'eſpece du bien, vient à ſe deſtruire & à ſe conſommer, à cauſe de ce grand embrazement. Et le progrez de la conuoitiſe dés ſa conception eſt tel, qu'elle eſt nourrie & cachée dans l'eſprit de l'homme, qui eſt celuy qui l'engendre; & principalement dans ſa partie inferieure, comme dans ſa cuiſſe: apres cela elle le picque, l'agite & l'affaiſſe, en ſorte qu'il ne peut mettre en execution ce qu'il a deliberé, tant elle l'empeſche & le fait clocher. De plus, apres qu'elle eſt fortifiée par le temps & par le conſentement que l'on y a donné; &

& qu'elle vient à faire ce qui luy plaiſt, comme ſi les mois de ſon enfantement eſtoient accomplis : & qu'elle eſt entierement ſortie au monde, elle eſt premierement nourrie chez Proſerpine pour vn temps; c'eſt à dire, elle recherche à ſe mettre quelque part à couuert ; elle eſt clandeſtine & comme ſouterraine, iuſques à ce qu'ayant perdu toute honte & toute crainte ; & eſtant deuenuë hardie, elle prend le pretexte de quelque vertu : ou elle vient meſmes à meſpriſer l'infamie. Et il eſt tres-vray que toute exceſſiue affection eſt comme d'vn ſexe ambigu ; car elle a vne impetuoſité d'homme & vne impuiſſance de femme. Auſſi a-t'on fort bien dit que Bacchus a veſcu meſmes apres ſa mort; d'autant qu'il ſemble par-fois que les affections ſont aſſoupies & eſteintes, mais il ne s'y faut pas fier, quand meſmes elles ſeroient enſeuelies : parce qu'elles reprennent leur force à la premiere occaſion qui ſe preſente.

Quant à ce que l'on dit, qu'il auoit premierement cultiué la vigne, c'eſt vne Parabole tres-bien inuentée : veu que toute affection eſt grandement ingenieuſe & adroitte, en la recherche de ce qui l'a nourrit & l'alimente. Or eſt-il qu'entre toutes les choſes que l'homme a cognu, c'eſt le vin qui a le plus de pouuoir & de force pour exciter & embrazer les paſſions de l'ame en general : & meſmes il eſt cõme l'allumette de tous les deſirs. Et l'on feint fort à propos, que l'affection ou la conuoitiſe ſurmonte les Prouinces, & entreprend de tres-grandes choſes; car elle ne ſe contente pas d'vne partie ; mais eſtant

portée d'vn desir infiny, & qui ne peut estre assouuy, elle passe plus auant, & court tousiours apres la nouueauté. Les Tigres mesmes sont nourris dans les escuries des affections; & sont attelez à leur chariot. Car dés l'instant mesmes que la passion commence d'aller en chariot, & non à pied ; qu'elle a vaincu la raison; & qu'elle en a desia triomphé, elle deuient cruelle, impitoyable & inhumaine contre tous ceux qui la contrarient & s'y opposent. Et c'est vne chose fort plaisante, de raconter que ces Demons monstrueux, & ridicules sautelent à l'entour du char triõphal de Bacchus. Car toute passiõ excessiue fait remarquer dans les yeux, dans la bouche & dans le geste des mouuemens qui ne sont pas bien seants, qui sont de mauuaise grace, qui ne sont pas arrestés, & qui sont desagreables : en sorte que celuy qui croit faire paroistre sa grandeur & son authorité dans quelque affection, par exemple, dans la colere, dans l'arrogance & dans l'amour, est iugé par les autres sot & impertinent. Au reste, l'on voit que les Muses accompagnent la Conuoitise ; d'autant qu'il n'y a aucune affection, tant mauuaise & basse soit elle, qui n'ait le support de quelque doctrine : & c'est en quoy la complaisance & l'effronterie qui se trouue dans les Esprits, diminuë grandement la Majesté des Muses. Car comme ainsi soit, qu'elles doiuent estre les conductrices, & les porte-enseignes de la vie, elles sont fort souuent les soubretes & les boufonnes des conuoitises.

Mais auant tout, il faut considerer cette allego-

rie, qui dit que Bacchus donna ſon amour à celle qui auoit eſté delaiſſée & meſpriſée par vn autre. Car il eſt tres-vray que les affections deſirent & ambitionnent ce que l'experience a deſia rejetté. Que tous ceux qui ſont auec ſeruitude adonnées à leurs paſſions; & qui font grand eſtime de la ioüyſſance de quelque choſe, ſoit des honneurs, de l'amour, de la gloire, de la ſcience, ou de choſe ſemblable, ſçachent qu'ils demandent ce que l'on a abandonné, & qui a eſté quitté & repudié quaſi par tous les ſiecles, apres qu'on l'a experimenté. Ce n'eſt pas auſſi ſans myſtere, que le Lierre eſt conſacré à Bacchus pour deux raiſons. Premierement, pource qu'il verdit en Hyuer; de plus, pour ce qu'il ſerpente, s'eſtend & s'eſleue à l'entour de toutes ces choſes, à ſçauoir des arbres, des murailles & des baſtiments. Quant au premier, toute conuoitiſe verdit, & prend force par la reſiſtance & par la defence, & comme par l'Antiperiſtaſe de meſme que fait le lierre par l'extreme froid de l'Hyuer. En ſecond lieu, toute affection qui a l'aſcendant dans l'ame de l'homme enuironne toutes ſes actions, & toutes ſes reſolutions: ne plus ne moins que fait le lierre, qui ne laiſſe rien où il ne s'attache auec ſes filaments. Auſſi ce n'eſt pas merueilles ſi l'on attribuë à Bacchus les ceremonies ſuperſtitieuſes; veu que toute affection mal reglée abonde és fauſſes religions: en ſorte que les aſſemblées des Heretiques, ont eſté beaucoup plus grandes que n'eſtoient celles des Bacchanales parmy les Payens; & leurs ſuperſtitions n'ont pas eſté moins

ſanglantes qu'infames. Et c'eſt pourquoy l'on ne doit pas s'eſtonner ſi l'on croit que Bacchus rend les perſonnes furieuſes; veu que toute paſſion eſt dans ſon excés, comme vne breue fureur, & ſi d'auenture elle aſſiege & ſerre de plus prés, elle ſe termine en rage.

Quant à ce que l'on dit de Panthée & d'Orphée mis en pieces, durant les Orgyes de Bacchus, cela ſent entierement ſa parabole; veu que toute ſorte de puiſſante affection ſe porte à deux choſes auec impetuoſité & exceſſiuement, à ſçauoir enuers la recherche curieuſe que l'on en faict; & enuers l'aduertiſſement ſalutaire & libre que l'on en donne. Sans qu'il importe ſi cette recherche ſe fait par la ſeule voye de la contemplation & de la ſpeculation; de meſme que ſi l'on auoit monté ſur vn arbre ſans aucun mauuais deſſein; ou ſi cette remonſtrance ſe fait auec douceur & auec dexterité: mais comment qu'il en ſoit les Orgyes ne peuuent ſouffrir Penthée ou Orphée. En dernier lieu, cette confuſion des perſonnes de Iupiter & de Bacchus peuuent tres-bien eſtre rapportées à la Parabole; veu que ce qui s'eſt paſſé de grand & de remarquable, & qui merite de l'honneur & de la gloire procede par fois de la vertu, de la droitte raiſon, & de la magnanimité; par fois de la paſſion cachée & de la conuoitiſe couuerte; bien que l'vne & l'autre de ces deux choſes, affecte la reputation & la loüange; en ſorte qu'il eſt malaiſé de diſcerner quelles ont eſté les actions de Bacchus, &

quels ont esté les gestes de Iupiter.

Mais i'ay trop long temps demeuré sur le theatre; ie passe maintenant au palais de l'Esprit ; le seuil duquel doit estre touché auec toute sorte de respect: & l'on y doit bien penser auant que d'y entrer.

Fin du second Liure.





DE LA DIGNITÉ ET DE L'ACCROISSEMENT DES SCIENCES

De FRANÇOIS, BARON de VERULAM & Vicomte de S. Aubain.

LIVRE III.

A SON ROY.

Diuision de la Science en Theologie & en Philosophie: autre diuision de la Philosophie en trois doctrines; à sçauoir de la Diuinité, de la Nature & de l'Homme. L'establissement de la premiere Philosophie, comme de la mere commune de toutes.

CHAPITRE I.

SIRE,

Toute sorte d'Histoire rampe par terre; & sert plustost de guide que de flambeau. Quant à la Poësie, qui est comme le songe de la Doctrine, c'est vne chose agreable & diuersifiée, qui veut que l'on croye qu'elle contient en soy, ie ne sçay quoy de diuin; ce qui est mesmes propre aux songes. Mais il n'est plus temps de resver, il faut que ie m'esleue de la terre, en fendant la pure region airienne de la Philosophie & des Sciences.

La Science est semblable aux eaux; dont aucunes tombent du Ciel, & les autres sortent de la terre. Ainsi faut-il tirer sa premiere diuision de ses sources, qui se treuuent par fois en haut, & quelque fois icy bas. Elle procede de deux endroits: car elle est inspirée diuinement, ou elle prend son estre du Sens. Quant à ce qui regarde celle qui est enseignée, elle

est plustost ramassée qu'Originelle: ce que nous remarquons aux reseruoirs qui se remplissent non seulement de ce qui sort des sources, mais des ruisseaux qui y entrent. C'est pourquoy ie diuiseray la Science en Theologie & en Philosophie: i'entends parler icy de la Theologie infuse ou Sacrée, & non de la Naturelle; dont ie feray mention tout presentement, en remettant de traitter de celle que ie nomme Infuse; afin qu'elle serue de conclusion à toute mon Oeuure; puis qu'elle est le havre & le Sabbath, * *ou le repos* de toutes les meditations des hommes.

Or la Philosophie a trois obiets, à sçauoir *Dieu, la Nature & l'Homme*, comme aussi il se rencontre trois sortes de rayons dans les choses. Car la Nature frappe l'entendement auec vn rayon direct. Dieu le touche auec vn rayon rompu, à cause de l'inegalité du milieu; à sçauoir à cause des creatures: & l'Homme qui se represente, & qui se regarde soy-mesme, porte dans son entendement vn rayon reflefchy. C'est pourquoy l'on diuise fort à propos la Philosophie en trois sortes de Doctrine, en celle de la Diuinité, en celle de la Nature, & en celle de l'Homme: Or comme ainsi soit, que ces diuisions des Sciences ne soient pas semblables aux lignes diuerses, qui aboutissent toutes à vn angle; mais plustost qu'elles ayent du rapport aux branches des arbres, qui sont toutes attachées à vn mesme tronc, qui s'esleue & qui se ramasse en soy, durant certaine estenduë; auãt que de pousser hors de soy des rameaux. Il est necessaire auant la particuliere dissection des membres

* Adiousté.

de cette premiere diuision, que nous establissions vne Science vniuerselle qui soit la mere des autres, & qui soit tenuë dans leur progrés, comme la portion de la voye publique, auant qu'elle se separe & se partage en diuerses routes & sentiers. Ie la nomme, La premiere Philosophie ou la Sagesse, que l'on definissoit autrefois. *La Science des choses diuines & humaines.* Il n'y en a point qui luy soit opposée : veu qu'elle differe de toutes les autres en limites, dans lesquelles elle est cõtenuë, & non en choses & en obiet, se contentant de toucher en passant ce qui y est de plus eminent. Et mesmes ie ne suis pas bien resolu si ie la dois mettre au rang de ce qui est à Desirer, neantmoins ie crois qu'elle y doit estre placée. Car pour en parler auec verité, ie trouue vn certain ramas, & vne certaine masse confuse de doctrine, composée & entassée de la Theologie Naturelle, de la Logique, & de quelques parties de la Physique; comme des Principes & de l'Ame, dont ceux qui prennent plaisir à se faire admirer, parlent auec tant d'auantage qu'ils l'esleuent par dessus tout ce que l'on peut sçauoir : Quant à moy ne tenant compte de cette vanité ie desire que l'on trace vne certaine Science, qui contienne les Axiomes qui ne soient pas particuliers à aucunes, mais qui soient communs à toutes.

Or personne ne doute, qu'il ny en ait quantité de ce ce genre, par exemple; *Si vous adioustez des choses esgales aux inesgales, toutes seront inesgales,* c'est vne reigle de Mathematique qui s'obserue dans la Morale sur

le ſujet de la Iuſtice diſtributiue ; car en la Commutatiue, la raiſon de l'equité deſire que les choſes pareilles ſoient données aux perſonnes qui ne ſont pas pareilles : mais en la Diſtributiue ſi on ne rend aux perſonnes qui ne ſont pas pareilles, les choſes qui ne ſont pas pareilles, l'on commet vne grande iniuſtice. Voicy vne autre reigle de Mathematique. *Les choſes qui s'accordent en vn tiers, s'accordent entre elles*, elle eſt pourtant ſi bien receuë en Logique, qu'elle ſert de fondement au Syllogiſme. Cette autre cy: *La Nature paroiſt principalement dans les petites choſes*, appartient à la Phyſique, & a eſté ſi certaine que c'eſt d'elle que Democrite a tiré ſes Atomes. Ariſtote n'a pas neantmoins laiſſé de la rapporter à la Politique ; quand il commence le proiet de la Republique par la famille. En voicy vne autre de la Phyſique : *Toutes choſes ſe changent, rien ne deperit*, qui s'exprime en ces mots : *La quantité qui eſt en nature ne diminuë ny n'augmente :* La meſme trouue place dans la Theologie Naturelle, en ces termes : *Ce ſont les œuures de la Toute-puiſſance, de faire quelque choſe de rien, & de reduire quelque choſe à rien :* Ce que l'Eſcriture teſmoigne ainſi : *I'ay appris, que ce que Dieu fait perſeuere à iamais : nous ne pouuons ny y rien adiouſter, ny y rien oſter : la choſe ne periſt pas, quand elle eſt reduite à ſes principes.* Ce qui ſe rapporte auſſi fort à propos à la Politique, comme l'a treſbien remarqué Machiauel ; car il n'y a rien qui empeſche ſi puiſſamment la ruine des Eſtats, que quand on les reforme, & quand on les remet à leur premier poinct. Cette Regle ſuiuante eſt de la Phyſi-

que: *Quand le pus se forme, il est plus contagieux que quand il est meur;* La mesme est grandemẽt remarquable dans la Morale; en ce que les perdus & ceux qui sont abãdonnez à toutes sortes de vices corrompent moins les mœurs publiques, que ne font ceux qui paroissent gens de bien, & qui sont meschans en quelque chose. Cett' autre est de la Physique: *Ce qui conserue vne plus grande forme agist plus puissamment.* Et à vray dire, il est necessaire pour la conseruation de tout l'Vniuers que le lien des choses ne soit pas rompu, & qu'on n'admette pas ce qu'on nõme le Vuide; mais c'est seulement pour soûtenir les choses espaisses, que tout ce qui est pesant, s'assemble sur la masse de la terre; c'est pourquoy ce premier mouuement maistrise le dernier. Cette regle a semblablement lieu dans la Politique: car les choses qui maintiennent l'Estat en son estre, sont beaucoup plus considerables, que celles qui regardent la conseruation des particuliers, qui en sont les membres: elle se practique aussi tresbien dans la Theologie. Car la Charité, qui est vne vertu qui se communique grandement, est la plus eminente de toutes les Vertus Theologales. Cette regle de Physique qui dit que, *La force de l'Agent s'augmente par * l'Antiperistase du contraire,* se met fort heureusemẽt en vsage dans la Politique; en ce qu'on void vne factiõ se fortifier & s'accroistre par l'autre qui la contrarie. Cette regle de Musique: *Vne dissonante venant à se terminer en vn ton parfait, rend vn fort bon accord,* a lieu dans la Morale & dans les affections. Le tour que le Musicien prend à doucement terminer son motet,

* C'est à dire par la Diametrale opposition.

par vne cadance qui l'acheue fort doucement, est tout tel que celuy auec lequel l'Orateur trompe l'attente de ceux qui l'escoutent. Le fredonnement qui se fait sur les cordes d'vn luth, apporte le mesme plaisir à l'oreille, que la lumiere le donne aux yeux, quand on la remarque sur l'eau, ou sur vne pierre precieuse.

La Mer luit au dessous d'vne clarté tremblante.

Les organes des sens s'accordent auec les organes des reflexions, cela se void dans la Perspectiue : car l'œil est semblable au miroir, ou aux eaux. Et dans la Science qui traicte des Sens, l'instrument de l'ouye est semblable à ce qui empesche le passage dans vne cauerne, ce peu d'exemples suffira. Mesmes la Magie de Perse, dont on a tant parlé, consistoit principalement à remarquer le grand rapport qu'il y auoit entre ce qui se faisoit en Nature, & ce qui se deuoit pratiquer dans le gouuernement d'vn Estat. Et ces choses que nous venons de dire, & autres semblables, ne sont pas des pures similitudes, comme aucuns moins subtils le peuuent penser ; mais ce sont les mesmes vestiges, ou empraintes que la Nature imprime & seelle sur les diuerses matieres, & en sujects differens: & c'est ce qui n'a pas encores esté traicté à plein fonds. Il se pourra faire que vous trouuerez dans les escrits de ceux qui ont excellé en esprit, telles maximes semées parcy parlà, selon que le sujet qu'ils traictent leur a permis de le faire ; mais il n'y a point d'Autheur qui les ait redigées en corps ; en sorte qu'on puisse dire qu'elles ayent vne certaine vertu

primitiue & sommaire au regard des Sciences; encores qu'elles soient de cette condition, qu'elles vnissent merueilleusement bien la Nature, ce qu'ils croyent appartenir proprement à la premiere Philosophie.

Il y a vne autre portion de cette premiere Philosophie, qui est ancienne, si vous considerez les termes, mais nouuelle quant à la chose que nous desseignons; & c'est la recherche des conditions que nous pouuons nommer Transcendantes, qui suruiennent aux estres; à sçauoir du peu, du beaucoup, du semblable, du different, du possible, de l'impossible, comme aussi de l'estre & du non estre, & autres. Et parce que la Physique ne traicte pas proprement de ces choses-là; & que la dispute que l'on en agite en Dialectique concerne plus la forme d'argumenter que l'existance des choses, tant s'en faut qu'il en faille rejetter la consideration, qui est pleine d'honneur & d'vtilité, qu'au contraire elle doit trouuer place entre la diuision des Sciences; mais l'on en doit parler d'vne autre façon qu'on n'a accoustumé: Par exemple: Nul de ceux qui ont traicté du Beaucoup & du Peu, a rendu raison pourquoy c'est qu'il se rencontre en la Nature, certaines choses en si grande quantité & si estenduës; & comment cela se peut; & pourquoy c'est au contraire qu'il y en y a si peu d'autres en nombre, & pourquoy elles arriuent si rarement. Car il est impossible qu'il y ait autant d'or qu'il y a de fer; autant de roses qu'il y a d'herbes; autant de choses contenuës sous vne certaine espece, comme il y en a qui ne sont

pas

pas ſpecifiées. Par meſme raiſon, nul qui ait parlé du Semblable & du Diuers, a aſſez bien expliqué, pourquoy c'eſt qu'entre les eſpeces differentes, il ſe trouue certaines choſes qui participent de l'vne & de l'autre, & ſont d'vne eſpece ambiguë, comme eſt le Muſc entre la pourriture & la plante ; les Poiſſons qui ſont attachez à vn certain lieu, & n'ont pas de mouuement, entre la Plante & l'Animal; les Souris & les Rats, & choſes ſemblables, entre les Animaux qui ſont engendrez de la pourriture, ou de la ſemence: les Chauueſſouris entre les Oyſeaux & les beſtes à quatre pieds: les Poiſſons volans, dont on void aſſez, entre les oiſeaux & les Poiſſons: les Fouques entre les Poiſſons & les Animaux à quatre pieds, & choſes ſemblables. Et perſonne n'a encores recherché la raiſon de ce que le fer n'attire pas le fer, ce que fait l'Aymant; ny l'or, l'or, auſſi bien que l'argent vif ; puis qu'ainſi eſt que chaque choſe ſe plaiſt auec ce qui luy eſt ſemblable. On n'a pas dit vne ſeule parole ſur telles & ſemblables queſtions, & en voicy la cauſe. C'eſt que les hommes ſe ſont plus attachez à la politeſſe du lãgage, qu'à la cognoiſſance de la merueille des choſes. C'eſt pourquoy nous receurons volontiers pour premiere Philoſophie la vraye & ſolide enqueſte de ces Tranſcendans, ou de ces Conditions accidentales des eſtres; pourueu qu'elle ſe faſſe ſelon les loix de la Nature & non du diſcours. Mais que ce ſoit aſſez parlé de la premiere Philoſophie, ou de la Sageſſe que nous auons mis, non ſans occaſion, au rang des choſes qui ſont à Deſirer.

De la Theologie Naturelle; & de la doctrine des Anges & des Esprits, qui en despend.

CHAPITRE II.



PRES que nous auons mis en sa place la mere commune des Sciences, auec ce contentement; qu'elle peut voir comme vne autre Berecynthie, que ces descendants,

Tiennent dedans les Cieux les places eminentes.

Reuenons à ceste diuision des trois Philosophies, Diuine, Naturelle & Humaine. Car la Theologie Naturelle est aussi fort bien nommée vne Philosophie Diuine; dōt voicy la definition. Elle est vne telle Science, ou plustost vne telle estincelle de Science, qu'on la peut auoir de Dieu par la lumiere de Nature, & par la contemplation des choses creées; elle est diuine au regard de l'obiet, & naturelle à raison de l'impression qu'elle reçoit de la forme. Et ses limites vont iusques à refuter & à confondre l'Atheisme, & à donner l'empreinte de la loy de nature; mais elles ne s'estendent pas iusques à l'establissement de la Religion. C'est pourquoy Dieu n'a iamais fait de miracle, par lequel l'Athée fut porté à sa conuersion; dautant qu'il pouuoit estre ramené à la vraye cognoissance par la lumiere mesmes de nature; ils ont esté reseruez pour conuertir les Idolastres &

les Superſticieux, qui ont cognu la Diuinité, mais ont erré au culte qui luy eſtoit deu; pour ce que la lumiere de Nature ne ſuffit pas pour declarer la volonté de Dieu, & pour monſtrer la ſorte de l'adorer dignement. Car de meſmes que l'ouurage d'vn Artiſan, monſtre qu'elle eſt ſon induſtrie, & ce qu'il peut, mais il ne le repreſente pas au naturel: ainſi les Oeuures de Dieu font voir la Toute-puiſſance & la Sageſſe du Createur, ſans pourtant le deſpeindre. Et c'eſt en cela que l'opinion des Payens s'eſloigne de la ſacrée Verité: car ils diſoient que le Monde eſtoit l'image de Dieu; & que l'homme eſtoit l'image du Monde: mais l'Eſcriture Sainɛ̃te n'en parle pas ainſi; elle ſe contente de nommer le Monde l'ouurage des mains de Dieu: l'Image de Dieu y eſt immediatement reſeruée pour l'homme. C'eſt pourquoy on peut faire voir & aſſeurer par les Oeuures de Dieu, Qu'il eſt, qu'il gouuerne tout, qu'il eſt Tout-puiſſant, qu'il eſt Sage, qu'il eſt preuoyant, qu'il eſt bon, qu'il recompenſe, qu'il vange & qu'il eſt adorable: meſmes on peut tirer par ce moyen la cognoiſſance de pluſieurs admirables ſecrets, touchant ſes attributs; & encores mieux concernant la conduite & le gouuernement qu'il prend de l'Vniuers, & c'eſt dequoy quelques-vns ſont venus heureuſement à bout. Mais il me ſemble qu'il ne fait pas ſeur de vouloir prouuer, ou fortement perſuader par raiſon, les myſteres de la foy; ou les conſiderer auec trop de curioſité, ou en diſputer, ou s'enquerir trop particulierement de la ſorte qu'ils ſe font, *Don-*

nez à la foy, ce qui apqartient à la foy. Et mesmes les Payens sur le sujet de cette sublime & diuine fable de la chaisne d'Or recognoissent, *Que ny les hommes, ny les Dieux n'ont peu tirer Iupiter du Ciel en terre; au contraire que Iupiter les a peu attirer de la terre au Ciel.* C'est pourquoy celuy-là se donnera vne peine inutile, qui taschera d'adjuster à nostre raison les celestes secrets de la religion; il fera beaucoup mieux d'esleuer nos ames iusques au trosne de la Verité pour l'y adorer. Et c'est en cette partie de Theologie naturelle, qu'il ne se trouue point de defaut; au contraire i'y remarque plustost de l'excés; pour lequel faire voir, ie me suis vn peu esloigné de mon sujet; à cause des notables incommoditez, & des grands dangers qui en prouiennent, tant à la Religion qu'à la Philosophie: par ce que delà sortira vne Religion heretique, & vne philosophie phantasque & superstitieuse.

Pour ce qui regarde la nature des Anges & des Esprits, c'est vne autre chose: car il n'est pas defendu d'en parler, & de tascher de la recognoistre: mesmes le grand rapport qu'elle a auec l'ame de l'homme sert d'acheminement à cela. A vray dire l'Escriture Saincte donne pour aduis. *Que personne ne vous abuse par des paroles releuées, & par la religion des Anges, se meslant des choses qu'il n'entend pas.* Mais si vous prenez bien garde à cet aduertissement, vous trouuerez que deux choses y sont defenduës: c'est à sçauoir qu'on ne leur rende pas l'adoration qui est deuë à Dieu; & que l'on n'en prenne pas des opinions ex-

trauagantes, qui les fassent estimer au delà de leur condition creée; & qui persuadent qu'on les a mieux cognus que l'on n'a fait en verité. Au reste il est permis de rechercher la cognoissance de leur nature auec moderation, & d'y monter ou par l'escalier des choses corporelles; ou de la voir dans l'ame de l'homme, comme dans vn miroir. Il faut tenir le mesme, touchant les esprits malins & impurs, qui sont descheus de leur estre: Il n'est pas permis de contracter amitié auec eux, ny de se seruir de leur ayde, tant s'en faut qu'on leur doiue rendre quelque culte, & quelque veneration. Mais la contemplation & la cognoissance de leur nature, de leur pouuoir, de leurs illusions, que l'on tire non seulement des passages de l'Escripture Saincte, mais que l'on apprend par la raison & par l'experience, n'est pas la derniere partie de la Sagesse spirituelle. C'est ainsi qu'en parle l'Apostre: *Nous n'ignorons pas ses stratagemes.* Et il n'est pas moins permis, de rechercher quelle est la nature des Demons dans la Theologie naturelle, que de desirer de sçauoir, que c'est que venin dans la Physique, & vice dans la Morale. Et cette partie de Science, touchant les Anges, & les Demons, ne doit estre mise entre les choses que l'on n'a pas; car plusieurs en ont dit quelque chose, mais il seroit plus iuste, d'accuser la pluspart de ces Autheurs de vanité ou de superstition, ou de trop de subtilité.

Diuision de la Philosophie Naturelle en Speculatiue & Operatiue: & qu'elles doiuent estre separées, tant en l'intention de l'Autheur qu'en son traicté.

CHAP. III.

MAIS laissons à part la Theologie Naturelle, à laquelle nous auons joint, comme vne dependāce, la recherche des Esprits. Ie viens à la seconde partie; c'est à sçauoir à celle qui parle de la Nature, ou qui est la Philosophie Naturelle. Et sur ce propos Democrite a tresbien dit : *Que la Science de la nature estoit cachée dans les profondes minieres, ou dans les puits* : Mesmes les Chymistes ont bien rencontré, quand ils ont dit: *Que Vulcan estoit vne autre nature, & mesmes qu'il auoit accoustumé de faire promptement, ce que la nature n'acheuoit que par de grands circuits, & par vn long espace de temps*. Pourquoy donc ne diuiserons-nous pas la Philosophie en deux ? En Miniere & en Fournaise: Et qui nous empeschera de resoudre qu'il y a deux conditions de Philosophes? dont les vns trauaillent aux Minieres & les autres sont Artisans. Et bien qu'il semble que ie die cecy par raillerie, toutesfois j'estime que cette sorte de diuision est tres-vtile, lors qu'elle sera deduite auec des termes communs & propres à l'escole; c'est à dire, quand la doctrine de la Nature sera pratiquée en la Recherche des Causes & en la Produ-

ction des effects; en Speculatiue & en Operatiue. Celle là foüille iusques dans les entrailles de la Nature; celle-cy la forge comme sur vne enclume, sans que j'ignore que les causes & les effects s'entretiennent si estroictement, que pour l'ordinaire on est contraint de les expliquer à la fois. Toutesfois, parce que toute solide & vtile Philosophie Naturelle admet vn double escalier, bien que diuers, celuy par lequel elle monte; & celuy par lequel elle descẽd, **quand elle va*, de l'Experience aux Axiomes, & des Axiomes aux choses que l'on inuente de nouueau, il me semble qu'il est fort à propos que ces deux parties, la Speculatiue & l'Operatiue, soient separées dans le dessein de l'Autheur, & dans le traicté qu'il en fait. * Adiousté.

Diuision de la Doctrine Speculatiue de la Nature, en Physique Speciale & en Metaphysique. La Physique traicte de la cause Efficiente & de la matiere. La Metaphysique de la cause Finale & de la Forme. Diuision de la Physique és Sciences des Principes des choses, de leur fabrique, ou du monde, & de leur diuersité. Diuision de la Physique, de la diuersité des choses, en la Doctrine: De ce qui est auec d'autres choses: & en la Doctrine: De ce qui est à part. La diuision: De ce qui est auec d'autres choses se rapporte aux diuisions de l'Histoire Naturelle. La diuision de la Doctrine: De ce qui est à part se fait en Doctrine: De ce qui est proprement affecté à la matiere; & en Doctrine des Mouuemens. Il y a deux dependances de la Physique Speculatiue, les Problemes naturels, & les Resolutions des Anciens

Philosophes. Diuision de la Metaphysique en la Doctrine des Formes & en la Doctrine des Causes Finales.

CHAPITRE IV.

IE veux diuiser la portion de la Philosophie Naturelle, qui est Speculatiue & Theorique; en Physique, Speciale & en Metaphysique. Et que l'on sçache que ie prends dans cette diuision le mot de Metaphysique, en vn autre sens que l'on ne fait pour l'ordinaire: mesmes ie iuge à propos de rendre raison en cet endroit, comment i'vse des dictions en general; c'est que ie retiens les anciennes auec respect, tant celle-cy de Metaphysique que plusieurs autres; où mes pensees & mes cognoissances sont nouuelles, & ne tiennent rien de ce qui est desia cogneu. Car, comme ainsi soit que i'espere que l'ordre & la claire explication que ie tasche de donner aux choses que ie traitte, empescheront qu'on ne prendra point autrement qu'il ne faut, les paroles dont i'vse: pour le surplus ie souhaitte, entant qu'il se peut, sans le dommage de la Verité & des Sciences, ne m'escarter aucunement de l'opinion des Anciens, ny de leur façon de parler. En quoy ie m'estonne de la hardiesse d'Aristote, qui poussé d'vn desir de contredire, & ayant denoncé la guerre à toute l'antiquité, n'a pas seulement pris la liberté d'inuenter des termes des Arts, mais s'est efforcé de perdre & d'effacer toute la Sagesse des Anciens; en sorte qu'il ne nomme iamais

ceux

ceux qui ont escrit en ces temps-là, & ne fait aucune mention de leur doctrine que pour les attaquer, ou pour reprendre leurs opinions. Ce procedé estoit fort bon à la verité, s'il vouloit acquerir de la reputation, & s'il auoit dessein de se faire suiure ; car autrement, quand il est question d'asseurer la verité philosophique, & quand il la faut receuoir, cela mesmes s'obserue, qui suruient en la verité diuine : *Ie suis venu au nom du pere & vous ne me receuez pas, si quelqu'vn vient en son nõ vous le receurez.* Mais si nous voulons prendre garde à la personne, qui est particulierement remarquée par cette sentence de l'Escriture ; à sçauoir à l'Antechrist qui sera le plus grand imposteur qui ait iamais esté : il faut inferer que ce *venir en son nom*, sans aucune marque d'Antiquité : ou sans rien tenir de la Paternité, s'il m'est permis de parler en la sorte, est vne chose de mauuais augure pour la verité; encores que la bonne fortune de ces mots, *vous les receurez*, l'accompaigne d'ordinaire. Pour ce qui est de ce grand homme Aristote, esmerueillable à vray dire, à cause de la subtilité de son esprit, ie croirois volontiers qu'il a pris cette humeur altiere, de son disciple; & qu'en cela il l'a voulu imiter, faisant dessein, si Alexandre vainquoit toutes les nations, d'assujetir toutes les opinions, & s'establir Monarque en matiere de pensees, sans se soucier qu'il pourroit arriuer que les gens seueres & picquants, luy approprians l'eloge qu'ils donnent à son disciple, en ces termes,

Heureux brigand d'Estats, n'ay pour seruir d'exemple,

Mais non vtile au monde.

diroient de luy,

Heureux brigand du bien qui est en la Science.

Quant à moy qui n'ay point d'autre plus grande affection, entant que i'en suis capable, que d'accorder en fait de doctrine les choses anciennes auec les nouuelles: i'ay resolu tout au contraire de suiure l'antiquité *iusques aux Autels*, & de retenir les mots anciens: encores que ie change par fois leur sens & leur definition, selon la maniere d'Innouer permise & loüable és affaires du Palais, dans laquelle l'estat des choses estant renouuelé les propres termes restent. Ce que Tacite remarque en cette façon: *Les Magistrats ont les mesmes mots.*

Ie parle maintenant de la sorte, en laquelle ie prends ce mot de Metaphysique. Il paroist par ce que i'ay touché cy-dessus, que ie la separe de la premiere Philosophie, quoy que iusques à present on ait creu qu'elles fussent la mesme chose. I'ay voulu que celle-là fust la mere commune des Sciences, & que celle-cy fust vne portion de la Philosophie naturelle. I'ay attribué à la premiere Philosophie les Axiomes qui sont communs entre les Sciences, comme aussi les conditions des estres qui y ont rapport, & qui leur escheent, que nous nommons Transcendantes, à sçauoir beaucoup, peu, mesme, diuers, possible, impossible & choses semblables, auec cette seule precaution d'en traitter en Physicien, & non en Logicien. Mais i'ay rapporté à la Theologie naturelle, ce que l'on dit de Dieu, d'vn, du bon, des

Anges & des Esprits. En suitte de tout cecy on me pourroit à bon droict demander, Qu'est-ce qu'il reste pour la Metaphysique? Rien à vray dire outre la Nature, mais dans la Nature mesme, sa plus noble partie. En sorte qu'il m'est loisible de respondre suiuant l'opinion des Anciens, & sans la ruine de la verité. Que la Physique traitte des choses qui sont enfoncées dans la matiere, & qui ont mouuement: & que la Metaphysique parle de ce qui est hors de la matiere, & qui est ferme. De plus que la Physique suppose dans la nature seulement l'existance, le mouuement & la necessité naturelle: La Metaphysique y adiouste de plus la Pensée & l'Idée: car peut estre la chose dont nous parlerons, reuient-là. Mais ie la proposeray clairement & familierement, sans m'attacher à des paroles releuées. I'ay diuisé la Philosophie naturelle en la recherche des causes, & en la production des effets. I'ay ramassé dans la Theorique la recherche des causes, & l'ay diuisée en Physique & en Metaphysique. D'où vient que leur vraye difference se tire de la nature des Causes, dont elles se mettent en queste. Et pour parler sans ambiguité & sans circōlocution, la Physique considere la cause Efficiente & la Matiere, au lieu que la Metaphysique a pour objet la Forme & la Fin.

Doncques la Physique comprend ce qui est de vague, d'incertain & de mouuant selon la maniere du sujet, dans les causes, sans rien toucher à leur fermeté.

Ainsi qu'vn mesme feu rend dure cette bouë,

Et molle cette cire.

Le feu cause la durté, mais c'est dans la bouë, & il ramolit, mais c'est la cire. Ie partageray la Physique en trois Doctrines; car la nature est, ou ramassée en vn, ou espanduë & esparse. Elle est ramassée en vn, ou à cause des Principes qui sont communs à toutes choses: ou à cause de la Fabrique de l'Vniuers, qui est vne, & qui contient tout. C'est pourquoy cette vnion de Nature, a enfanté deux parties de la Physique. Vne concernant les Principes des choses; & l'autre touchant la fabrique de l'Vniuers, ou du monde, que i'ay appris de nommer les Doctrines des Abregez. La troisiesme doctrine (qui traitte de la nature esparse ou espanduë) enseigne toute la diuersité qui est dans les choses, & monstre les moindres Abregez. D'où il resulte qu'il y a trois Sciences Physiques; celle des Principes des choses; celle du Monde ou de la fabrique des mesmes choses; & celle de la Nature diuisée & esparse. Et cette derniere, comme i'ay desia dit, contient toute la diuersité qui est dans les choses; estant comme la premiere glose ou paraphrase sur l'interpretation de la nature. Au reste il n'y a aucune de ces trois doctrines qui manque entierement. Mais ce n'est pas icy le lieu de determiner auec quelle verité & solidité, l'on en fait mention.

Pour ce qui est de la Physique Esparse, ou de la Diuersité des choses, ie la diuise aussi en deux, en Physique, de ce qui est auec d'autres choses, & en Physique, de ce qui est à part, ou en Physique des Creatures,

& en celle des Natures. Dont vne d'elles, pour vser des termes de Logique, s'enquiert des Substances, auec toute la diuersité de leurs accidens: & l'autre recherche les accidens par toute la diuersité des Substances. Par exemple, si on veut sçauoir que c'est qu'vn Lyon, ou vn Chesne, ces deux choses qu'on veut cognoistre, fournissent plusieurs accidens diuers: comme au rebours, on apprend que la Chaleur & la Pesanteur, dont on veut auoir quelque intelligẽce, s'attachent à plusieurs substances distinctes. Or comme ainsi soit que toute Physique ait sa situation entre l'Histoire Naturelle & la Metaphysique; sa premiere partie, si vous y prenez garde de prés, est fort voisine de l'Histoire Naturelle; & sa derniere portion s'approche fort de la Metaphysique. De fait, la Physique en toute sa latitude est diuisée en la mesme façon que l'Histoire Naturelle; c'est à sçauoir en choses Celestes, ou en Meteores, ou en Globe de la Terre & de la Mer, ou en grandes assemblées que l'on nomme Elemens, ou en moindres, qui sont les Especes; mesmes en generations outre l'ordre ordinaire, & en Mechaniques. Et c'est en toutes ces choses que l'Histoire Naturelle recherche ce qui a esté fait & le rapporte: mais la Physique se met en peine d'y trouuer les causes; les causes, dis-je, qui n'ont point de durée; c'est à sçauoir, la matiere & la cause efficiente. Entre ces portions de la Physique, celle-là est defectueuse & imparfaite, qui traicte des choses celestes, laquelle pourtãt deuoit estre la mieux tenuë parmy les hommes, à cause de l'excellence de son

subjet. Car l'Astronomie est fort bien fondée sur les * Phenomenes; mais elle est foible & n'a rien de solide. Quãt à l'Astrologie, elle n'a aucune sorte de fondement en tout plein de choses. Et pour en parler auec verité, l'Astronomie offre à l'entendement de l'homme vne victime telle que Promethée la presenta autresfois à Iupiter, lors qu'il le trompa; quand il conduisit, au lieu d'vn bœuf veritablement viuant, vne belle & grande peau du mesme animal, remplie de foin, de feüilles & de fascine. L'Astronomie en fait de mesmes, elle monstre ce qui paroist exterieurement dans les Cieux; c'est à sçauoir le nombre des Astres, leur situation, leurs mouuemẽs & leurs periodes, cõme vne belle peau du Ciel, artistement diuisee en * Systemes. Mais les entrailles y manquent; c'est à dire, les Raisons de la Physique; par le moyen desquelles on puisse, auec les hypotheses Astronomiques, tirer la Theorie, qui n'apprend pas seulement que c'est que Phenomene (car si cela suffisoit, on inuenteroit auec gentillesse plusieurs autres semblables Sciences) mais qui propose que c'est que la Substance, le mouuement & l'influence des Cieux, entant que telles choses sont veritablemẽt. Car il ne se parle plus de la Rapidité du premier mobile & de la Solidité du Ciel, les Estoilles estant cloüées dans leurs Globes, comme les nœuds dans les les planchers. Et on n'a gueres meilleure raison de mettre en auant, qu'il y a diuers Poles du Zodiaque & du monde. Qu'il y a vn second mobile de resistance contre le rauissement du premier mobile qui luy est contraire.

* C'est à dire, Apparitions.

* C'est à dire, des Tablatures.

Que toutes choſes ſont portées dans le Ciel par des Cercles parfaits. Qu'il y a des Eccentriques & des Epicycles, par leſquels les Cercles parfaits perſiſtent à ſe mouuoir. Qu'il ne ſe trouue ny changement, ny violence de la Lune en haut & choſes ſemblables. L'abſurdité de telles ſuppoſitions a porté les hommes à croire. Que la terre faiſoit ſon mouuement dans vingt-quatre heures, ce qui paroiſt eſtre tres-faux. Et à peine y a-il vn ſeul Autheur qui ait recherché les cauſes naturelles, ny de la ſubſtãce des choſes celeſtes, ſoit de celle des Eſtoilles, ſoit de celle qui eſt entre les Eſtoilles, ny de la viteſſe ou de la peſanteur des corps celeſtes entr'eux; ny de la diuerſe incitatiõ du mouuement dans vne meſme Planete; ny de l'entre-ſuite des mouuemens d'Orient en Occident, ou au rebours. Bref, ny des Auances, ny des Stations, ny des Reculemens; ny de l'Eleuation, ny de la Cheute des mouuemens par les Apogées & par les Perigées; ny de l'enuelopement des mouuemens, ſoit qu'ils ſe ployent en rond vers les Tropiques, ſoit qu'ils ſe deſployent; ny des entortillemens que l'on nomme des Dragons; ny des Poles des Raiſons; pourquoy c'eſt qu'ils ſont pluſtoſt ſituez en cette partie du Ciel qu'en vne autre: ny pourquoy c'eſt qu'aucunes Planetes ſont attachées à vne certaine diſtance du Soleil: à peine, diſ-je, s'eſt-on mis en deuoir de chercher telles & ſemblables choſes, on a ſeulement trauaillé apres les obſeruations & les demonſtrations de Mathematique, qui monſtrent ſeulement comment ingenieuſement toutes ces choſes ſe peuuent faire &

se demesler; mais non comment elles peuuent veritablement subsister en nature. De plus, elles marquent les seuls mouuemens apparents & leur machine feinte & disposée à plaisir, non les causes mesmes, ny la verité des choses. C'est pourquoy on met fort à propos entre les Arts Mathematiques l'Astronomie, telle que nous l'auons aujourd'huy; mais ce n'est pas sans deschet de son authorité; veu que pour en parler sainement, elle doit estre estimée la plus noble partie de la Physique. Car quiconque mesprisera les imaginaires diuorces des choses qui sont au dessus de la Lune & de celles qui sont au dessous: & considerera de bien prés les Appetits & les Passions de la matiere, qui s'estendent fort loin, qui ont grand' efficace en l'vn & en l'autre globle; & qui se trouuent en toutes choses; celuy-là tirera de ce qui se voit parmy nous vne fort belle cognoissance des choses celestes: comme au contraire, s'il considere ce qui se passe dans le Ciel, il ne s'instruira pas peu, touchant les mouuemens qui se font icy bas, & qui n'ont pas encores esté descouuerts; non seulement entant qu'ils en sont gouuernez; mais entant que leurs passions sont communes. C'est pourquoy j'ay conclu que cette partie d'Astronomie, qui est naturelle, nous manque. Ie la nommeray Astronomie Viue, à la difference de ce bœuf de Promethée qu'il presenta remply de foin; & qui n'estoit bœuf que quant à la figure.

Pour ce qui est de l'Astrologie, elle est pleine de tant de superstitions, qu'à peine y trouue t'on rien d'entier. Neantmoins ie suis d'aduis qu'on la corrige

plustost

plutoſt qu'on ne la rejette. Que ſi quelqu'vn ſoutient que cette ſcience eſt fondée non en la raiſon, ou aux ſpeculations de la nature, mais en vne aueugle experience, & en l'obſeruation de pluſieurs ſiecles: & s'il ne veut pas pour cet effet ſouſtenir l'examen des Raiſons de la Phyſique, ce que les Chaldeens mettoient en auãt; Que celuy-là meſmes improuue tout d'vn meſme train les Augures; Qu'il mange promptement les oyſeaux, & les entrailles qui ſeruoient aux Predictions, & qu'il meſpriſe toute ſorte de fables. Car toutes ces choſes eſtoient tenuës pour certaines, comme eſtant dictées par vne longue experience & par vne diſcipline, qui eſtoit venuë de main en main. Quant à moy ie reçois l'Aſtrologie, comme vne portion de la Phyſique; ſans que ie luy accorde autre choſe que ce que la Raiſon, & ce qui ſe voit apparemment ne luy deſnie pas, en ayant retranché ce qui y eſt de ſuperſticieux & d'inuenté à plaiſir. Mais afin de conſiderer la choſe auec plus d'attention. Voyons premierement combien eſt vain ce que l'on a inuenté: *Que les Planettes regnent par heures, les vnes apres les autres*: en ſorte que dans l'eſpace de vingt & quatre, elles reprennent leur domination trois diuerſes fois, outre trois heures qui reſtent de bon. Toutesfois cette meſme menſonge nous a donné vne choſe fort ancienne & bien receuë par tout, qui eſt la diuiſion de la ſepmaine, comme il paroiſt par le retour des iours l'vn apres l'autre; où au commencement de celuy qui ſuit, regne la Planette, qui eſt la quatrieſme en ordre de celle du iour

precedent : & ce à cause des trois heures que nous auons dit estre pardessus le nombre. Secondement ; ie ne fais point de difficulté de rejetter, comme vne legere inuention, *La Doctrine des Themes du Ciel à certains poincts du Temps* auec la *distribution des Maisons* de mespriser, disie, les delices mesmes de l'Astrologie qui ont porté dans les choses celestes le débordement de certaines Bacchanales. Et ie ne puis assez m'estonner de ce qu'aucuns grands personnages, & les mieux entendus en cette Science, se sont fondez pour asseurer ces choses-là sur vn si leger argument, tel qu'est cestui-cy. Puis qu'ainsi est, disent-ils, que l'experience nous apprend, que *Les Solstices, les Equinoxes, les nouuelles Lunes, les pleines Lunes*, & telles semblables grandes reuolutions des Estoilles, operent manifestement & remarquablement sur les corps naturels, il faut de necessité que les Positions plus exactes & plus subtiles des Estoilles, produisent de meilleurs effets & plus cachez. Ils deuoient auoir premierement mis à part les operations du Soleil par la chaleur manifeste, comme aussi vne certaine vertu Aymantine de la Lune, sur les creuës des marées qui arriuent le quinziesme de chaque mois, car le flux & le reflux de la mer qui vient tous les iours, est vne autre chose. Mais cela estant sequestré du reste, ces mesmes Autheurs trouueront que les autres vertus des Planetes qu'elles ont sur les choses naturelles ; ainsi que l'experiẽce nous l'apprend, sont fort peu de chose, n'ont point de force, & mesmes ne paroissent gueres dans les plus grandes reuolutions. C'est pour-

quoy ils deuoient auoir conclud tout au cōtraire, en cette sorte; Puis que ces plus grandes reuolutions ont si peu de pouuoir; ces exactes & plus particulieres differences de Positions ne doiuent auoir aucune vertu. En troisiesme lieu, nous iugeons bien que ces choses qui portent la Destinée, par exemple; Que l'heure de la naissance ou de la cōception, gouuerne la fortune de celuy qui est nay: que l'heure à laquelle quelque ouurage a esté commencé conduit la fortune de cét ouurage: Que l'heure en laquelle quelque question a esté proposée tient la forrune de ce que l'on demande: & pour le dire en vn mot, nous iugeons bien que les Sciences des Natiuitez, des Eslections & des Questions, & telles autres choses de peu d importance, ne contiennent pour la pluspart rien de certain, ou de solide; & mesmes qu'on les peut entierement refuter & conuaincre par les raisons de la Physique. C'est pourquoy il est plus à propos que ie remarque ce que ie retiens, & que j'appreuue en cette matiere d'Astrologie; & que ie die que c'est que ie trouue à redire dans ce que j'y apprends. Car c'est principalement pour cela que j'ay fait ce discours: veu que ce n'est pas mon humeur, comme j'ay souuent dit, de censurer. Et ie crois qu'entre les choses qui sont receuës, la Doctrine des Reuolutions est meilleure que tout le reste. Mais il seroit fort à propos de faire certaines regles, ausquelles on niuelast ce qui est de l'Astrologie: à fin que l'on retienne ce qui est vtile, & que l'on rejette ce qui ne sert de rien: Que celle-cy, dont nous auons desia dit quelque chose,

ſoit la premiere. *Que l'on garde les grandes reuolutions: & que l'on ne tienne compte des petites, des Horoſcopes & des maiſons.* Que celles-là puiſſent pouſſer fort loin leurs coups, comme ſi c'eſtoient des canons; & celles-cy, comme de petits arcs, n'ayent point la force d'outre-paſſer leurs eſpaces, ny porter plus loin leur effect. Voicy la ſeconde: *L'Operation des corps Celeſtes ne s'eſtend pas ſur tous les corps; mais ſeulement ſur les plus deliez*, tels que ſont les humeurs, l'air & l'eſprit. Mais j'excepte en cet endroit les operations de la chaleur du Soleil & des corps celeſtes, qui penetre ſans doute dans les metaux & dans pluſieurs autres choſes ſouterraines. La troiſieſme eſt; *Toute Operation des corps Celeſtes s'eſtend pluſtoſt aux Maſſes des choſes**, *qu'aux Indiuidus.* Elle ne laiſſe pourtant de regarder indirectement certains particuliers, à ſçauoir ceux qui entre les Indiuidus d'vne meſme eſpece, ſont les plus paſſibles & ſemblables à la cire la plus molle: comme quand la peſtilente conſtitution de l'air occupe les corps qui reſiſtent le moins. La quatrieſme, qui ne differe pas beaucoup de la precedente, eſt; *Toute Operation des corps Celeſtes ne coule & ne predomine pas dans les poincts des temps; ou dans les lieux reſſerrez, mais dans les plus grands eſpaces.* C'eſt pourquoy les Predictions, quelle doit eſtre l'année, peuuent eſtre veritables: au lieu qu'il ne faut pas adjouſter de foy à celles qui ſe font pour tous les iours. La derniere Regle, & qui a touſiours pleu aux plus aduiſez Aſtrologues, eſt; *Que les Aſtres n'emportent aucune neceſſité fatale*, mais plu-

* C'eſt à dire aux Eſpeces

ſtoſt, qu'ils inclinent & ne forcent pas: I'adjouſteray cecy de plus, en quoy ie paroiſtray clairement eſtre du party de l'Aſtrologie ſi elle eſt corrigée, c'eſt à ſçauoir que ie tiens pour certain que les corps celeſtes ont d'autres influences que la Chaleur & la Lumiere; leſquelles n'ont pas de force qu'entant qu'elles ſuiuent les Regles dont i'ay parlé cy-deſſus; mais elles ſont cachées dans le plus profond de la Phyſique, & deſirent vn plus long diſcours. Il me ſemble donc eſtre à propos, apres auoir bien cõſideré ce que deſſus, de mettre entre les choſes que nous auons à Deſirer l'Aſtrologie conforme à ces principes que ie luy donne. Et de meſmes que i'ay nommé Aſtronomie Viuante, celle qui eſt fondée ſur des raiſons de la Phyſique; ainſi veux-ie appeller Aſtrologie Saine, qui les a pour conductrices. Et bien que ce que nous auons deſia touché ne ſoit pas peu profitable pour la bien eſtablir; j'adjouſteray pourtant, à ma mode, certaines choſes qui propoſeront manifeſtemẽt dequoy elle doit eſtre compoſée, & à quoy elle doit eſtre appliquée. En premier lieu, qu'on reçoiue dãs l'Aſtrologie Saine la Doctrine des meſlanges des Rayons, c'eſt à ſçauoir des Conjonctions & des Oppoſitions, & des autres accouplemens ou aſpects des Planettes entr'elles: & ie place ſous cette partie des Meſlanges des Rayons le Paſſage des Planetes par les Signes du Zodiaque, & la demeure ſous les meſmes Signes. Car la demeure de la Planete ſous le Signe, eſt vne certaine conjonction de la meſme Planete auec auec les Eſtoilles du Signe. Et de meſmes

que l'on a remarqué les Conjonctions des Planetes auec les Estoilles des Signes : ainsi faut-il obseruer les Oppositions & les autres accouplemens, ce qui n'a pas esté entierement faict iusques à present. Mais les Meslanges des Rayons des Estoilles fixes entr'elles, sont fort vtiles pour considerer la fabrique du monde & les Regions qui leur sont sujettes par nature ; mais ils ne seruent de rien pour les Predictions ; parce qu'ils arriuent tousiours de mesmes. En second lieu ; Qu'on prenne le plus prés qu'on le puisse faire, les Approchemens de chaque Planete selon son battement à plomb, ou ses Reculemens de là mesmes, selon les Climats des Regions. Car chaque Planete a ses Estez & ses Hyuers, aussi bien que le Soleil; & durant ces saisons elle darde ou plus fort, ou plus foiblement ses rayons, eu esgard à ce battement à plomb. Et il n'y a point de doute que la Lune estant sous le Lyon, n'agisse auec plus de force sur les corps naturels, que quand elle est située sous les Poissons. Non que cela vienne de ce qu'estant sous le Lyon, elle regarde le cœur, & sous les Poissons les pieds, comme l'on en parle fabuleusement: mais parce qu'elle est plus droictement esleuée & approchée des plus grandes Estoilles, par la mesme raison que l'est le Soleil. En troisiesme lieu, Que l'on reçoiue les Apogées & les Perigées des Planetes, apres auoir bien expliqué que c'est; où il faut adjouster à quoy la vigueur de la Planete luy sert pour son regard; & à quoy son Voisinage pour le nostre. Car quand elle est à son Apogée, ou à son Exaltation, elle

va plus viste:mais en son Perigée,ou en sa Cheute,elle se communique dauantage. En quatriesme lieu, pour le dire en vn mot:qu'on admette tous autres accidens qui restent dans les mouuemens des Planetes, comme sont en chacune d'elles ses Aduenemens, ses Retardemens,ses Progrez,ses Stations,ses Retrogradations, comme aussi ses Distances du Soleil, ses Combustions, ses Augmentations & Diminutions de lumiere,ses Eclypses,& s'il y a d'autres choses,toutes lesquelles font que les rayons des Planetes operent, ou auec plus de force, ou auec moins de vigueur,par diuers moyens & par differentes vertus. Et ces quatre choses concernent le Rayonnement des Estoilles. En cinquiesme lieu; Que l'on reçoiue ce qui peut en quelque façon, descouurir & faire voir les natures des Estoilles Errantes & Fixes,tant en leur Essence propre qu'en leur Actiueté; à sçauoir quelle est leur grandeur, leur couleur & leur aspect; quel est le brillement & l'enuoy de la lumiere, leur situation vers les Poles, ou vers l'Equinoxe; quelles sont les Configurations; quelles Estoilles sont les plus entremeslées auec les autres, quelles sont seules, quelles sont plus haut; quelles sont plus bas; quelles sont entre les Estoilles fixes, qui se trouuent dans le chemin du Soleil & des Planetes : c'est à dire, dans le Zodiaque; quelles n'y sont pas: sçauoir laquelle des Planetes va le plus viste, & laquelle va le plus lentement; laquelle c'est qui se meut dans l'Ecclyptique;laquelle se meut dās la Latitude;laquelle peut Retrograder,& laquelle non : laquelle est tout a fait esloignée du So-

leil,& laquelle en est fort proche; laquelle se meut le plus viste en l'Apogée, laquelle va plus promptement estant au Perigée: bref quelle est * l'Anomalie de Mars, & l'escartement de Venus; & quels sont les estranges labeurs ou Passions que l'on a descouuert plus d'vne fois au Soleil & en Venus, & s'il reste quelque chose de semblable. En fin, qu'on reçoiue mesmes de la tradition les Natures & les inclinations particulieres des Planettes & des Estoilles fixes; & telles choses venant du consentement de plusieurs, ne doiuent pas estre legerement rejettées, si d'auentute elles ne sont tout à fait contraires aux raisons de la Physique. L'Astrologie saine est composée de ces obseruations; & il faut seulement sur elles composer & interpreter les figures du Ciel.

* C'est à dire Inesgalité.

Or il faut se seruir de l'Astrologie Saine auec plus d'asseurance pour les Predictions, & auec plus de precaution pour les Elections, & l'vn & l'autre dans les termes permis. On peut faire les Predictions, non seulement des Cometes à venir, que l'on peut denoncer selon ma coniecture; mais aussi celles de tout genre de Meteores, des Deluges, des Secheresses, des Embrazements, des Gelées, des Tremblemens de terre, des Rauines d'eaux, des Saillies du feu, des Vẽts impetueux, des grandes Pluyes, des diuers Changements qui se font durant l'année, des Pestes, des Maladies populaires, de l'Abondance & de la Cherté des bleds, des Guerres, des Seditions, des Sectes, de l'Abandonnement que les peuples font de leur païs, pour en aller habiter vn autre; bref de tous les mou-

mouuements des choſes ou naturelles, ou ciuiles: ou de toutes les remarquables nouueautez qui eſcheét. Et ces Predictions ſe peuuent rapporter à ce qui eſt de plus ſpecial & meſmes particulier; bien que ce ſoit auec moins de certitude, ſi apres auoir remarqué les generales diſpoſitions des temps, on les applique auec vn bon iugement de Phyſicien, ou de Politique à ces eſpeces, ou Indiuidus, qui ſont d'ordinaire plus ſujects à ces accidens: comme par exemple; ſi quelqu'vn préuoyant quelles doiuent eſtre les ſaiſons de l'année, trouue qu'elles ſeront plus fauorables, ou plus dommageables à l'huyle, qu'au vin, aux Phthiſiques, qu'aux Hepatiques, à ceux qui habitent les lieux releuez, qu'à ceux qui demeurent dans les vallons, & aux Moynes qu'aux gens de Cour, à cauſe qu'ils viuent diuerſement. Ou ſi quelqu'vn en cognoiſſant quelle eſt l'influence que les corps celeſtes ont ſur les eſprits des hommes, trouue qu'elle eſt telle; qu'elle eſt plus aduantageuſe, ou plus contraire aux peuples, qu'aux Roys; aux gens doctes & curieux, qu'à ceux qui ſont genereux & nourris dans les armes; à ceux qui ſont adonnez à la volupté, qu'aux hommes d'affaires & de Palais. Il y a vne infinité de choſes ſemblables, dans leſquelles il ne ſuffit pas d'auoir cette generale cognoiſſance des Aſtres, qui ſont les Agents, il faut encores la particuliere des ſujets qui ſont les Patients. Il n'eſt pas auſſi neceſſaire de rejetter tout à fait les Elections; mais il s'y faut beaucoup moins fier qu'aux Predictions. Car nous voyons qu'il n'eſt pas tout à fait inutile, quand

il eſt queſtion de planter, de ſemer & d'anter; d'obſeruer les diuers quartiers de la Lune, il y a pluſieurs autres choſes ſemblables; mais il faut prendre garde encores plus particulierement aux regles que j'ay mis en auant, quand il ſera queſtion des Eſlections, que quand il s'agira des Predictions. Sur tout, il faut bien remarquer que les Eſlectiõs ne profitent, qu'au cas que la vertu des corps celeſtes ſoit telle, qu'elle ait quelque durée; & que l'Action des choſes inferieures ſoit ſemblablemẽt telle, qu'elle ne ſe paſſe pas ſi toſt; comme il paroiſt en ces exemples, dont nous auons fait mention cy-deſſus. Car quand la Lune vient à ſon accroiſſement & la Plante au ſien, il y faut du temps; mais il faut renuoyer bien loin ce que l'on dit qui ſe fait à vn certain inſtant. Il ſe rencontre pluſieurs autres choſes ſemblables dans les Eſlections, que l'on obſerue és affaires, à quoy peu de gens prennent garde. Que ſi quelqu'vn m'objecte que j'ay à la verité monſtré, d'où c'eſt que l'on tire la correction de cette Aſtrologie, & à quoy on s'en ſert vtilement; mais que ie n'ay pas enſeigné cõment l'on en vient à bout, celuy-là ſera injuſte, qui voudra exiger de moy vn Art, que ie ne ſuis pas obligé de mettre en auant: Ie ne laiſſeray pourtant de dire ce mot pour ſa ſatisfaction; Que c'eſt ſeulement par quatre moyens que l'on paruient à cette Science. Premierement, par les Experiences que l'on peut auoir à l'aduenir: Par celles que l'on a deſia: De plus, par les Traditions: Et enfin par les Raiſons de la Phyſique. Pour ce qui regarde les premieres Experiences, qu'en doit-

on dire; puis qu'il faut plusieurs siecles pour en faire vn grand amas: à quoy on ne doit pas seulement penser? Quant aux secondes, elles sont à la verité au po uuoir des hommes, encores qu'il soit mal-aysé, & qu'il y faille beaucop de loisir. Car les Astrologues pourroient, s'ils faisoient bien leur deuoir, extraire de la fidelité de l'Histoire tous les grands cas fortuits, comme les Desbordemens, les Contagions, les Guerres, les Seditions, mesmes la mort des Roys & choses semblables; & prendre garde quelle a esté en ces temps la situation des corps Celestes, non selon la subtilité des figures que l'on en fait; mais suiuant ces maximes des Reuolutions que j'ay donné cy-dessus; afin que les euenemens estans clairement semblables, & tout conspirant à mesme fin, on y establisse vne probable Regle de Prediction. En troisiesme lieu, les Traditions doiuent estre regardées de si prés que l'on puisse retrancher celles qui repugnent manifestement aux raisons de la Physique; & retenir, à cause de ce qui est deu à leur authorité, celles qui s'y trouuent conformes. Enfin, entre les Raisons de la Physique, celles-là sont icy principalement considerées, qui traictent des Appetits & des Passions generales de la matiere, & des mouuemens simples & naifs des corps. Car l'on va en toute seureté auec ces aisles, iusques dans ces choses celestes, chargées de matiere: mais c'est assez parlé de l'Astrologie Saine.

Il y a vne autre Diuision que ie ne veux point laisser en arriere, touchant l'Extrauagance qui se trouue dans l'Astrologie, outre les fabuleuses inuentions

que j'y ay desia remarqué au commencement de ce discours. Cette folie est d'ordinaire separée de l'Astrologie, & placée dans la Magie, que l'on nomme Celeste. Elle est telle que l'Esprit de l'homme a inuenté sur cela vne chose fort estrange, à sçauoir que l'on receuoit dans des cachets, ou dans des graueures faites en metail, ou en vne pierre fine choisie à quelque dessein, *Vne certaine aymable situation des Astres*, qui arreste la bonne fortune de cette heure-là, qui sans cette retenuë se fust eschappée; & la fixe en quelque sorte, comme si elle estoit volatile. C'est ce qui a baillé sujet à ce Poëte de se plaindre de la perte de cet Art, qui a esté en si grand estime parmy les Anciens.

Le rare Anneau n'est plus viuant par l'influence,
Et le Chaton ne porte en sa foible lueur,
Ny les brillans Soleils, ny la claire splendeur
Des Lunes, dont on fait descendre la puissance.

Lieu remarquable.

Et à vray dire l'Eglise Romaine a receu les Reliques des Saincts, & leurs Vertus: car aux choses diuines, & qui n'ont pas de matiere, le long temps ne peut nuire: mais croire qu'il y ait des Reliques du Ciel qui fassent ressusciter & continuer l'heure qui s'est escoulée, & qui est comme morte, c'est vne pure Superstition. Laissons doncques à part ces choses. Si les Muses ne sont desia deuenuës vieilles. * Quant à ce qui est de la Physique Abstracte, * il m'est aduis qu'elle peut estre tres-bien diuisée en deux, en la doctrine de ce qui est proprement affecté à la matiere & en la Doctrine des

* C'est à dire, si nous n'en auons desia trop parlé.

* C'est à dire, de ce qui est à part.

Appetits & des Mouuements. Ie parleray en passant de l'vne & de l'autre, afin que l'on puisse tirer quelque certaine cognoissance de la vraye Physique qui concerne ce qui est Abstract ou à part. Voicy ce qui est proprement affecté à la matiere. Ce qui est espais, ce qui est mince, ce qui est pesant, ce qui est leger, ce qui est chaud, ce qui est froid, ce que l'on touche, ce qui est spirituel, ce qui est volatil, ce qui est fixe, ce qui est determiné, ce qui est coulant, ce qui est humide, ce qui est sec, ce qui est gras, ce qui est crud, ce qui est dur, ce qui est mol, ce qui est fraisle, ce qui est tendu, ce qui est poreux, ce qui est vny, ce qui est plein d'Esprit, ce qui n'en a point, ce qui est simple, ce qui est composé, ce qui est absolu, ce qui est imparfaictement meslangé, ce qui a des fibres, ce qui a des veines, ce qui a vne simple situation, ou qui est égal, ce qui est similaire, ce qui est dissimilaire, ce qui est specifié, ce qui n'est pas specifié, ce qui est organique, ce qui n'est pas organique, & ce qui est animé & inanimé, & ie n'en dis pas dauantage, car ie place ce qui est sensible & ce qui est insensible, ce qui est raisonnable, & ce qui n'est pas raisonnable dans la doctrine de l'homme. Mais il y a deux gẽres d'Appetits & de Mouuements. Car il y a les Mouuements Simples, dans lesquels est contenuë la racine de toutes les actions naturelles, & ce pourtant selon ce qui est proprement affecté à la matiere, ou les Mouuemens composez ou Produits; par lesquels deux derniers commence la Philosophie receuë, qui traitte fort peu du corps de la Nature. Et les Mouuements com-

posez, tels que sont la Generation, la Corruption & les autres doiuent estre tenus comme choses que l'on prend à tasche, ou comme des Abregez des Mouuements simples, plustost que des Mouuements primitifs. Les Mouuemens simples sont le mouuement de Resistance, qu'on nomme d'ordinaire le mouuement pour empescher la penetration des dimentiõs. Le Mouuement du lien, dit autrement le Mouuement, à cause de la fuitte du Vuide. Le Mouuement de la Liberté, pour ne pas donner vn reserrement ou vne estenduë outre la Nature. Le Mouuement en vne nouuelle Sphere, soit pour rarefier ou espaissir. Le Mouuement du second lien, de crainte qu'il n'y ait solution de continuité. Le mouuement de la plus grande Assemblée, ou pour assembler les choses qui sont d'vne mesme nature qui est vulgairement dit le Mouuement naturel. Le Mouuement de la moindre Assemblée, dit d'ordinaire de Sympathie & d'Antipathie. Le Mouuement Disposant, ou afin que les parties soient bien placées dans le Tout. Le Mouuement de ressemblance, ou de Multiplication de sa nature sur vne autre chose. Le Mouuement d'Excitation, où le plus noble Agent, excite le mouuement qui est caché & assoupy dans vn autre. Le Mouuement du Seau ou de l'Impression, c'est à dire l'Operation sans la communication de la substance. Le Mouuement Royal, ou la Retenuë des autres mouuemens, par le mouuement qui predomine. Le Mouuement sans terme, ou la Circulation volontaire. Le Mouuement de trepidation, ou de

Systole & de Diastole, à sçauoir des corps qui sont placez entre les Commoditez & les Incommoditez. En dernier lieu, le Mouuement de Chute, ou l'Horreur du Mouuement, qui est aussi cause de plusieurs choses. Tels sont les Mouuemens Simples qui sortent veritablement du plus secret de la Nature, lesquels estans pliez ensemble, cõtinuez, alternatifs, reprimez, refaits & ramassez en plusieurs façons cõstituent les Mouuemens Composez ou les Abregez des Mouuemens qui sont receus, ou qui leur sont semblables. Les Abregez des Mouuemens sont ceux-cy, dont on parle tant. La Generation, la Corruption, l'Augmentation, la Diminution, l'Alteration & le Transport, comme aussi le Meslange, la Separation, le Changement. Les Mesures des Mouuemens restent comme despendances de la Physique, à sçauoir que peut, ce qui a quantité ou la Dose de la Nature; que peut la Distance, ce que l'on nomme fort bien le Globe de la Vertu ou de l'Actiueté; que peuuent la Vitesse ou la tardiueté, que peut vne courte, ou vne longue Demeure; que peut la pointe ou l'esmoussemẽt d'vne chose; que peut l'Eguillon de ce qui enuironne. Et ce sont les parties legitimes de la vraye Physique des choses qui sont à part, car elle ne contient que ce qui affecte proprement la matiere, que les mouuemens simples, que les Abregez, ou les Assemblages des mouuemens, & leurs mesures. Quant à ce qui est du Mouuement volontaire dans les animaux; du mouuement qui se fait dans les actions des sens; du mouuement de la Phantasie de

l'appetit & de la volonté, du mouuement de l'esprit, de la resolutiõ & des choses intellectuelles, i'en traitteray autre part. Il me suffit quant à present de donner pour aduis, que toutes les choses que i'ay remarqué cy-dessus, ne sont agitées en la Physique, qu'à raison de la Matiere & de la cause Efficiente. La Metaphysique parle de leur Forme & de leurs Fins.

I'adiousteray à la Physique deux dependances fort remarquables qui ne regardent pas tant la Matiere que la façon de la rechercher. Les Problemes naturels & les Resolutions des Anciens Philosophes, cette premiere l'est de la Nature diuerse ou Esparse, & l'autre l'est de celle qui est vnie, ou des Abregez. L'vne & l'autre des deux appartient à l'esclaircissement que l'on recherche auec subtilité sur vn doute; ce qui est vne partie de Science qui n'est pas à mespriser. Car les Problemes contiennent des Doutes particuliers. Les Resolutions des generaux concernans les Principes & la fabrique. L'exemple des Problemes est remarquable dans les liures d'Aristote; & ce genre d'ouurage a merité non seulement d'estre loüé par ceux qui sont venus apres qu'il a esté faict; mais a esté mesmes continué par leur trauail; pour ce que deiour à autre il se presente de nouueaux doutes. Toutesfois il faut en cecy rapporter vne precaution, qui ne sera pas de peu d'effect. L'Exposition des Doutes & leur proposition a vne double vtilité. Premierement, en ce qu'elle rempare la Philosophie contre les erreurs; quand ce qui n'est pas encores bien aueré n'est pas iugé ou asseuré: de crainte que l'erreur

n'en

n'en engendrast vn autre ; ains le iugement de ce que l'on en doit tenir est suspẽdu ; & l'on n'en determine rien. Secõdemẽt, en ce que les doutes qu'on met par escrit, sont tout autãt d'espõges qui succẽt & attirent à soy sans discontinuatiõ les augmẽtations de la Sciẽce : d'où vient que les choses sur lesquelles on auroit passé legerement, & comme à pied sec, si on n'y auoit formé des doutes, sont par ce moyen attentiuemẽt & exactement examinées. Mais à peine ces deux profits cõpensent vne incõmodité qui arriue, si on ne la preuiẽt curieusemẽt. C'est à sçauoir, que si vne seule fois quelque chose passe pour douteuse: & qu'elle soit cõme authentiquement telle, ce doute fera naistre des personnes qui en disputerõt pour & cõtre; & mesmes renuoyeront à ceux qui viennent apres eux la mesme liberté d'en douter: en sorte que les hommes bandent & appliquent plustost leurs esprits à fomenter les doutes, qu'à les terminer & à les oster. Cela se remarque clairement dans les Iurisconsultes & dans les Academiciens, qui ont accoustumé de rendre perpetuel vn doute qu'ils ont fait vne fois ; & qui prennent autant d'authorité de douter d'vne chose que d'en parler auec certitude. Ce qui se pratique contre l'vsage legitime de l'esprit, qui doit rendre certaines, les choses qui sont douteuses, & non pas mettre en doute ce qui est certain. C'est pourquoy j'asseure qu'il y a faute d'vn Kalendrier, des Doutes, ou des Problemes, que l'on peut faire touchant la Nature : & ie suis d'aduis qu'on le reçoiue; pourueu que l'on ait le soin qu'à mesure que la Science s'aug-

mentera de iour en iour (ce qui arriuera ſans doute, ſi l'on veut adjouſter foy à ce que ie dis) on efface de ce billet, où ces doutes ſont remarquez, ceux qui aurõt entieremẽt eſté reſolus. Ie ſouhaitte auſſi que l'on y adjouſte vne autre choſe qui ne ſeroit pas moins vtile. Car comme ainſi ſoit qu'en tout ce, où l'on recherche la deciſion; ces trois ſe rencontrent * *ou qu'il eſt* apparemment vray, ou douteux, ou apparemment faux; il ſeroit tres-vtile de joindre au Kalendrier des Doutes, le Kalendrier des Fauſſetez & des erreurs populaires; tant de celles qui ſe coulent dans l'Hiſtoire Naturelle, que de celles qui ſe gliſſent dans les opinions receuës: afin qu'elles n'incommodent plus les Sciences.

* Adjouſté.

Pour ce qui eſt des Reſolutions des Philoſophes anciens, comme ont eſté celles de Pythagore, de Philolae, de Xenophanes, d'Anaxagore, de Parmenides, de Leucippe, de Democrite, & d'autres, deſquels on ne tient pas grãd cõpte; il ne ſera pas mal à propos d'y jetter l'œil pour en faire quelque peu plus d'eſtime. Et bien qu'Ariſtote creuſt qu'il ne ſeroit pas ſeur, dans la ſouueraineté qu'il pretendoit, s'il ne mettoit à mort tous ſes freres, comme font les Ottomans; ſi eſt-il veritable, que c'eſt vne choſe qui paroiſt vtile à ceux qui n'aſpirent ny à la Royauté, ny à la Magiſtrature; & qui ſont ſeulement dans la recherche de la Verité, pour la faire eſclater, de voir en vn meſme endroict les diuerſes opinions de pluſieurs perſonnes, touchant la nature des choſes. Sans pourtant qu'il reſte aucune eſperance, de tirer de telles, ou

ſemblables Theories, vne verité plus pure. Car comme Ptolomée & Copernic ont les meſmes Phenomenes & les meſmes Calculs touchant les principes de l'Aſtronomie ; ainſi cette experience commune, dont nous vſons, & l'apparence des choſes qui nous eſt preſente, ſe peut appliquer à pluſieurs diuerſes Speculations : là où il ſera beſoin de regarder beaucoup de plus prés, quand il s'agira de la droicte recherche de la Verité. Car Ariſtote dit fort elegamment : *Que les enfans qui ne commencent qu'à parler, appellent meres toutes les femmes : mais quelque temps apres, qu'ils diſcernent la leur propre :* Ainſi en verité celuy qui n'a gueres d'experience nommera mere toute ſorte de Philoſophie ; mais celuy qui en a dauantage recognoiſtra celle qui l'eſt veritablement. Cependant il ſeruira beaucoup de lire les Philoſophies qui ſont contraires, comme ſi elles eſtoient autant de differentes. *Gloſes de la Nature,* dont vne ſe rencontre plus correcte en vn endroict & l'autre en vn autre. Ie ſouhaiterois donc que l'on compoſaſt diligemment & iudicieuſement vn Oeuure qui portaſt le tiltre *Des Anciennes Philoſophies*, & qu'on le tiraſt des Vies des anciens Philoſophes, du ramas que Plutarque a fait de leurs Reſolutions ; des Citations de Platon ; des Refutations d'Ariſtote, & de tout ce que l'on en pourroit colliger dans tous les autres Liures, tant Eccleſiaſtiques que Prophanes : Par exemple, de ceux de Lactance, de Philon, de Philoſtrate & d'autres ; car ie ne vois pas que nous ayons vn ouurage tel, que celuy-là ſeroit. Toutesfois j'aduertis ceux qui le vou-

dront entreprendre qu'ils vsent de distinction; afin que chaque Philosophie soit traictée & continuée à part, & non par tiltres, & comme entassées à faisseaux, comme a fait Plutarque. Car chaque Philosophie entiere se soustient de soy-mesme ; & ses opinions s'entre-communiquent de la lumiere ; & s'entre-donnent de la force ; mais si on les détache, elles ont quelque chose d'estrange & de rude. Et à vray dire, quand ie lis dans Tacite les gestes de Neron, ou de Claudius, circonstanciées par les temps, par les personnes, par les occasions, ie n'y remarque rien qui ne soit probable; mais quand ie lis ces mesmes choses dans Suetone Tranquille, representées par Chapitres & par lieux communs ; sans aucune suite de temps, elles paroissent prodigieuses & incroyables. Il en est de mesme de la Philosophie, quand on la traicte entierement, ou quand on la deschire en pieces. Sans que j'entende forclorre, ou exclurre de ce Kalendrier des Resolutions de la Philosophie, les opinions nouuelles, ny les Theories que l'on a inuenté depuis peu ; comme entr'autres est celle de Theophraste Paracelse, qui a esté redigée elegamment en vn corps, & en vne harmonie de Philosophie par Seuerinus Danus, ou celle de Telesius Consentinus, qui en remettant la Philosophie de Parmenides a tourné les armes des Peripateticiens contr'eux mesmes : ny celle de Patricius Venetus, qui a fort esleué les fumées des Platoniciens: ny celle de Gilbertus, qui est de mesme pays que moy, qui a restably l'opinion de Philolaus, ou quelque autre, quelle quelle soit,

pourueu qu'elle parte de quelque bon Autheur. Mais ie ſuis d'aduis que l'on faſſe ſeulemẽt des Abregez de ce qu'ont dit ceux, dont i'ay parlé cy deſſus; & qui ont donné des Volumes entiers; & qu'on les adiouſte aux autres Theories. Mais c'eſt aſſez parlé de la Phyſique & de ſes dependances.

Quant à la Metaphyſique ie luy ay donné pour ſa part la recherche des cauſes Formelles & Finales. Mais il ſemble que ie luy ay inutilement aſſigné les Formes: car on tient maintenant pour conſtant qu'il n'eſt pas poſſible de trouuer, ny les Formes eſſentielles des choſes, ny les vrayes differences, quelque diligence que l'on y rapporte. Toutesfois nous tirons de cette meſme opinion. Que cette recherche des Formes, eſt la plus digne partie de la Science, au moins s'il arriue qu'on les puiſſe trouuer. A quoy ne ſont aucunement propres, ceux qui deſcouurent les contrées; dautãt qu'ils nient, quand ils ſont entourez du Ciel & de la mer, qu'il y ait des terres pardelà. Il eſt pourtant tres-vray que Platon qui a eſté vn perſonnage d'vn eſprit grandement releué, & qui conſideroit toutes choſes, comme s'il eſtoit placé ſur la pointe d'vn rocher; a veu dans la doctrine des Idées, que les Formes eſtoient le vray objet de la Science, quoy qu'il ait perdu le fruict de cette opinion treſ-veritable, en contemplant & en conſiderant les Formes tirées de la matiere, & ſans y eſtre determinées. D'où il arriua qu'il ſe jetta dans les Speculations Theologiques, ce qui gaſta toute ſa Philoſophie naturelle. Que ſi nous

tournons nos yeux diligemment, serieusement & franchement sur l'Action & sur l'vsage, il ne sera pas malaisé de rechercher, & mesmes de rencontrer quelles sont ces Formes: dont la cognoissance pourra merueilleusement enrichir & rendre bien-heureuses toutes les choses humaines: Car les Formes des substances sont tellement embarrassées & intriquées, que c'est ou inutilement que l'on tasche de les cognoistre, ou au moins l'on en doit remettre la recherche qu'i s'en peut faire, iusques à ce que l'on ait bien examiné & trouué certainement les Formes de la Nature plus simple: car alors l'on peut entrer en cette queste. I'excepte neantmoins l'homme duquel l'Escriture parle en cette sorte: *Il a formé l'homme du limon de la terre, & il a inspiré sur son visage le souffle de vie,* au lieu qu'alors qu'elle parle des autres especes, elle dit ces mots: *Que les eaux produisent, que la Terre produise:* des especes, disie, des creatures; entant qu'on les voit maintenant multipliées par composition, ou par transplantation. Car comme il ne seroit pas facile, & mesmes il ne s'ensuiuroit aucun profit de rechercher la Forme du Son, qui donne vn mot: veu qu'il se fait vne infinité de Mots par la composition, & par la transposition des lettres. Au contraire on pourroit comprendre, mesmes il seroit aisé de rechercher qu'elle est la Forme du Son, qui exprime vne simple lettre, c'est à sçauoir auec quel entrechoquement, & auec quelle application des instruments de la voix elle est expliquée. Et ces formes cogneuës dans les Lettres, nous conduiroiét

à l'inſtant meſmes à la cognoiſſance des Formes des mots. Par la meſme raiſon celuy-là perdroit ſa peine, qui voudroit apprendre qu'elle eſt la Forme du Lion, du Cheſne & de l'Or; comme auſſi celle de l'Eau & de l'Air. Mais recherchez la Forme de ce qui eſt eſpais, de ce qui eſt mince, de ce qui eſt chaud, de ce qui eſt froid, de ce qui eſt peſant, de ce qui eſt leger, de ce qui peut eſtre touché, de ce qui eſt ſpirituel, de ce qui eſt volatil, de ce qui eſt fixe, & le reſte concernant ce qui eſt proprement affecté à la Matiere, & touchant les Mouuements, dont i'ay amplement parlé, quand i'ay traitté de la Phyſique: & que i'ay accouſtumé de nommer des Formes du premier rang. Et bien qu'ils ayent vn nombre terminé, de meſmes que les lettres de l'Alphabet, c'eſt delà pourtant que ſortent & paroiſſent les Eſſences, & les Formes de toutes les ſubſtances; & c'eſt cela meſmes à quoy ie deſire que nous nous employons; & à quoy ie deſtine & determine cette partie de la Metaphyſique, dont ie ſuis en queſte maintenant. Sans que cela empeſche que la Phyſique conſidere les meſmes Natures, comme il a eſté dit cy-deſſus; pourueu qu'elle s'arreſte aux cauſes qui n'ont pas de durée. Par exemple; ſi l'on demande quelle eſt la cauſe de la Blancheur dans la neige & dans l'eſcume, l'on reſpondra fort bien, Que c'eſt vn ſubtil meſlange de l'air auec l'eau. Ce n'eſt pas pourtant la forme de la Blancheur; veu que l'air meſlé auec la poudre du verre & du criſtal l'a produit de meſme ſorte, que s'il eſtoit meſlangé auec l'eau; c'eſt ſeulement la cauſe

Efficiente, qui n'eſt autre choſe que le chariot de la Forme. Mais ſi vous faites la meſme demande dans la Metaphyſique vous y trouuerez, que deux corps tranſparans meſlez par enſemble, font la blancheur par portions Optiques * eſtant miſes en ordre ſimple, ou eſtant placées eſgalement. Ie treuue à dire cette partie de Metaphyſique, & ce n'eſt pas ſans occaſion, veu qu'on ne ſçaura iamais qu'elles ſont les Formes des choſes, tant qu'on ne les recherchera qu'en la maniere qu'on a fait iuſques à preſent. Mais voicy la racine de ce mal, & de tous les autres. C'eſt, Que les hommes ont pris vne couſtume de diſtraire, & de deſtourner leurs pẽſées par trop viſte, & par trop loing de l'experience, & des choſes particulieres: pour ſe liurer tous entiers à leurs Meditations, & à leurs ſonnemens.

* C'eſt à dire exposées à la veuë.

L'vſage de cette partie de la Metaphyſique, qui ne ſe trouue pas, excelle principalement pour deux cauſes. La premiere, par ce que c'eſt le deuoir & la propre vertu des Sciences d'abreger le plus que la raiſon de la Verité le peut permettre, les deſtours & les longs chemins de l'experience: Et c'eſt par elles qu'on a arreſté ceſte ancienne plainte, *Que la vie eſtoit courte, & l'Art fort long*. Mais cela ſe practique encores mieux en ramaſſant & en vniſſant leurs Axiomes en d'autres qui ſoient plus vniuerſels; & qui contiennent toute la matiere des choſes particulieres. Et on les peut comparer à des pyramides qui ont pour leur ſeule baſe l'Hiſtoire & l'Experience: c'eſt pourquoy le fondement de la Philoſophie na-

turelle est l'Histoire Naturelle. La Physique est le premier entablement qui se fait sur la base; & la Metaphysique est celuy qui est le plus proche de la pointe. Pour ce qui est de ce poinct Vertical; de cét Ouurage, disie, *que Dieu fait dés le commencement iusques à la fin*, c'est à sçauoir *la Loy abregée de la Nature*, ie suis en peine, & auec raison, de determiner si l'esprit de l'homme y peut atteindre par sa cognoissance. Au reste ces trois choses sont les vrais entablemens des Sciences, qui au respect des hommes enflez de leur propre doctrine, & qui combattent les Dieux, sont comme les trois Montagnes, que les Geans vouloient entasser les vnes sur les autres.

Ils ont trois fois tasché, de mettre sur Pelie
Osse, puis l'entourer de l'Olympe feüillu.

Mais pour le regard de ceux, qui s'aneantissans rapportent toutes choses à la gloire de Dieu; elles sont comme cette triple Exclamation, Sainct, Sainct, Sainct; car Dieu est Sainct dans la multitude de ses Oeuures; il est Sainct dans l'ordre qu'il y a mis; & il est Sainct en leur Vnion. C'est pourquoy cette Meditation de Parmenides & de Platon, bien que ce ne fust en eux qu'vne Speculation, a esté fort excellente. *Que toutes choses montoient à l'vnité par vne certaine eschelle.* Et pour en parler veritablement, cette Science est de beaucoup preferable aux autres; qui ne charge point l'esprit de l'homme de trop de choses; telle qu'on voit estre la Metaphysique, qui considere principalement ces simples Formes des choses que i'ay cy-deuant nommé Formes du premier rang:

car encores qu'elles soient peu en nombre, toutesfois elles establissent toute diuersité, à laquelle elles seruent de mesure & d'ordre. Voicy la seconde chose qui rend illustre cette partie de Metaphysique, qui traitte des Formes. C'est qu'elle emancipe & met en liberté le pouuoir qui est en l'homme; afin qu'il agisse pleinement & entierement. Car la Physique conduit l'homme en ses entreprises dans des sentiers estroits & embarassez; imitant en cela les circuits tortueux de la Nature: mais les *Sages ont les grands chemins de tous costez*; car l'abōdance & la diuersité des milieux est tousiours presente à la Sagesse qui estoit definie par les Anciens. *La Science des choses Diuines & humaines.* Et à vray dire, les causes Physiques donnent de la lumiere, & de l'ayde aux choses que l'on inuente nouuellement sur vne mesme matiere. Mais celuy qui a cogneu vne certaine forme, a aussi cogneu, *comment on peut iusques au dernier poinct introduire cette nature en toute sorte de matiere.* C'est pourquoy il n'est gueres restraint & attaché dans son operation, ny au fondement de la matiere, ny à la condition de la cause Efficiente. Et c'est de ce genre de Science, dont parle tres-bien Salomon, encores que ce soit en vn sens plus diuin. *Vos pas ne seront point reserrez, & vous ne trouuerez point vne pierre d'achoppement quand vous courrez*, par où il veut dire, que les chemins de la Sagesse ne sont ny reserrez, ny empeschez.

La seconde partie de la Metaphysique concerne la recherche des Causes Finales, que ie remarque n'auoir pas esté oubliée à traicter, mais auoir esté mal

placée. Car c'est dans la Physique que l'on en parle, & non dans la Metaphysique. Encores ne seroit-ce pas grand chose, si tout le mal estoit en ce defaut, de ne l'auoir pas mise à sa place; d'autant que l'ordre ne sert proprement qu'à bien faire entendre vne chose, il n'est pas de la substance des Sciences. Mais ce mauuais arrangement en a engendré vn grandement remarquable; & a rapporté vn tres-grand dommage à la Philosophie. Car quand on a traicté des Causes Finales dans la Physique, on a en mesme temps banny & chassé la recherche des Causes Naturelles. D'où est venu que l'on s'est arresté en ces causes, belles en apparence, sans se mettre en peine, d'entrer bien auant dans la recherche des Reelles & veritablement naturelles, au grand detriment des Sciences. Et ie trouue que ç'a esté fait, non seulement par Platon, qui a tousiours ietté l'ancre à cette rade, mais aussi par Aristote Galene, & par d'autres, qui donnent souuent dans ces escueils. Car celuy qui rapporteroit de telles causes: Que les paupieres auec le poil qui y est, seruent de haye & de rampart, pour la defense des yeux, ou, Que les Animaux ont vn cuir dur & renforcé, à fin de resister à la chaleur & au froid, ou, Que les os sont donnez par la Nature, au lieu de colomnes & de poutres; afin d'affermir l'edifice du corps, ou, Que les Arbres sont garnis de feuilles; afin que les fruicts soient moins touchez du Soleil & du vent, ou, Que les nuées se forment en l'air: afin que la terre soit arrousée de pluye, ou, Que la terre est espaissie & renduë solide; afin d'estre le lieu & la demeure des Ani-

maux, & choses semblables, il parleroit bien en Metaphysicien, mais non en Physicien. Mesmes, comme j'ay commencé à dire, ces discours semblables à ces petits poissons, qui s'attachent aux nauires, à ce que l'on feint, ont retardé le cours & le progrez des Sciences : en sorte qu'elles n'ont pas continué leur route; & n'ont sceu passer plus auant. D'où est arriué que la recherche des Causes Naturelles s'est perduë, pour auoir esté negligée ; & que l'õ n'en a plus parlé. C'est pourquoy la Philosophie Naturelle de Democrite & des autres, qui n'ont pas voulu que Dieu ny la Pensée ayent creé le monde ; & qui en ont donné la gloire à vne infinité d'Essays & d'Experiences de la Nature, qu'ils ont nommé en vn mot Destinée ou Fortune : & qui ont attribué les causes des choses particulieres à la necessité de la matiere, sans aucun meslange des Causes Finales. Cette Philosophie, dis-je, me paroist estre plus solide, & auoir penetré plus auant dans la nature sur le suject des Causes Naturelles que celle de Platon & d'Aristote ; comme on le peut conjecturer des fragmens & des restes qu'on en rencontre : Dont en voicy la seule raison ; C'est que ces premiers Philosophes ne se sont iamais trauaillez à la recherche des Causes Finales ; à quoy ces deniers se sont tousiours peinez. Mais Aristote est beaucoup plus blasmable que n'est Platon : d'autant qu'il n'a point fait mention de Dieu, qui est la source des Causes Finales ; au lieu duquel il a mis la Nature ; & pource qu'il a mieux traicté ces Causes Finales en Logicien qu'en Theologien. Non que ie vueille dire

qu'elles ne soient veritables; & qu'elles ne meritent d'estre recherchées dans les speculations de la Metaphysique; mais ie monstre qu'entant qu'elles s'escartent & s'estendent dans les appartenances des Causes Naturelles, elles gastent & rauagent miserablement cette contrée. Que si on les retient dans leurs bornes ceux-là se tróperont grandemẽt qui croiront qu'elles soient cõtraires, ou qu'elles repugnent aux Causes Naturelles. Car cette cause, cy-dessus alleguée; Que les poils des paupieres defendent les yeux, n'est pas repugnante à cette autre; Que la quantité de poil a accoustumé de venir aux * Orifices, où l'humidité abonde.

* C'est à dire, aux lieux par où s'exhale plus l'humidité.

La mousse des fontaines, &c.

Ny cette autre; Que les Animaux ont vn cuir dur & renforcé, afin de resister à la chaleur & au froid, n'est pas contraire à celle-cy; Que ce cuir deuient ferme, à cause que les pores se reserrent aux parties exterieures du corps par le froid, & par l'interception de l'air, & ainsi des autres. Ces deux causes n'ont qu'vn mesme but, excepté qu'vne d'elles, marque l'Intention; & l'autre, ce qui en est simplement ensuiuy. Sans que cecy puisse faire aucunement douter de la prouidence de Dieu; ou luy déroge en façon que ce soit: au contraire, elle en est beaucoup mieux recogneuë, & de beaucoup plus releuée. Car de mesmes qu'en matiere d'Estat, celuy-là sera estimé vn plus grand, & vn plus prudent Politique, qui fera reüssir ce qu'il a entrepris, par le moyen des estrangers, ausquels il n'aura pas descouuert ses desseins,

qui ne laissent pourtant de faire ce qu'il veut sans qu'ils cognoissent qu'ils y trauaillent; que s'il en vient à bout par les ministres de ses volontez à qui il aura communiqué ses intentions. Ainsi la Sagesse de Dieu a bien vn plus grand esclat, quand la Nature fait vne chose, & quand la Prouidence en tire vne autre de celle-là; que si tout ce qui est affecté à la matiere, & les Mouuements naturels portoient grauez les characteres de la Prouidence. C'est ainsi qu'Aristote n'a plus eu besoin de Dieu, apres qu'il a rendu la Nature fertile par le moyen des causes finales, & qu'en suitte de ce, il a dit. *Que la Nature ne faisoit rien en vain, qu'elle venoit tousiours au dessus de ses entreprises, pourueu qu'elle n'en fut pas empeschée*, & plusieurs autres Discours faits sur mesme sujet. Quant à Democrite & à Epicure ils furent supportez par ceux qui estoient les plus subtils, quand ils proposoient leurs Atomes; mais ils furent moquez, quand ils asseurerent que toutes choses auoiét esté faites par leur concours fortuit, sans la Pensée. En sorte que tant s'en faut que les causes naturelles separent les hommes de Dieu, & de la Prouidence; qu'au contraire les Philosophes qui se sont occupez à les rechercher, n'y ont rien entendu qu'ils n'ayent en fin eu recours à l'vn & à l'autre. Mais que ce soit assez parlé de la Metaphysique, dont la partie des causes finales a esté traittée dans les liures de la Physique, & de la Metaphysique, ie ne sçaurois le nier; mais fort bien dans ceux-cy, & mal dans les autres, à cause de l'incommodité qui s'en est ensuiuie.

Diuision de la Doctrine Operatiue de la Nature, en Mechanique & en Magie : quelles sont celles qui correspondent aux parties de la Speculatiue ; la Mechanique à la Physique : & la Magie à la Metaphysique : le mot de Magie est purgé. Il y a deux Dependances de l'Operatiue. L'inuentaire des richesses de l'homme ; & le Catalogue de plusieurs choses vtiles.

CHAPITRE V.

IE diuiseray aussi la Doctrine Operatiue de la Nature, en deux parties, & ce par necessité, pour donner vne diuision pareille à celle qui se trouue en la Doctrine Speculatiue : veu que la Physique & la recherche des causes Efficientes & Materielles produit la Mechanique, comme la Metaphysique, & la recherche des Formes, fait la Magie. Car la recherche des causes finales est sterile & n'engendre point non plus qu'vne Vierge consacrée à Dieu. Non que j'ignore que la Mechanique est pour le plus souuent purement Empyrique, & consiste en Oeuures, sans despendre de la Physique : mais ie l'ay renuoyée à l'Histoire naturelle, & ie la separe de cette Mechanique qui est iointe auec les causes Physiques. Toutesfois il y a vne certaine Mechanique, qui ne consiste ny tout à fait en Oeuures, ny ne regarde proprement la Philosophie. Car tous les Ou-

urages que nous auons, sont venus à la cognoissance des hommes, ou par hazard, & puis on les a appris l'vn de l'autre, ou bien on les a recherchez à dessein. Mais ceux que l'on a eu intention d'inuenter, ont esté tirez par le moyen de la lumiere des Causes & des Axiomes; ou trouuez en amplifiant, ou transportant, ou composant les precedentes inuentions, que l'on en auoit desia descouuert; en quoy il y a plus d'esprit & de subtilité que de Philosophie. Quand cy apres ie parleray entre les choses qui concernent la Logique de l'experience qui est accompagnée de Science, ie toucheray en passant quelque chose de cette partie de *Mechanique* *, que ie ne mesprise pas. Pource qui est de celle, dont ie fais presentement mention, Aristote en a parlé confusément; mais Hero en a distinctement & fort bien traitté dans son Oeuure des Lignes qui vont en tournoyât, & Georgius Agricola, qui est vn Autheur nouueau, en a fait de mesme dans son liure des Mineraux, & tout plein d'autres en des Traittez particuliers; en sorte que ie n'ay à dire autre chose sur ce sujet, sinon que puis qu'ainsi est que l'on a escrit de cette matiere pesle-mesle à l'imitation d'Aristote, elle deuroit auoir esté plus diligemment demeslée par les Modernes, qui pouuoient s'estre employez à ce trauail; & ce apres auoir choisi entre les choses Mechaniques, celles dont les causes sont les moins cogneuës, ou qui font paroistre de grands effets. Mais ceux qui s'en meslent ne font que costoyer la rade.

* Adjousté.

Proches

Proches d'entrer, dans cet inique port.

Et à mon iugement, il n'eſt pas quaſi poſſible de changer radicalement quelque choſe en la nature, ny la renouueler, ſoit par des cas fortuits, ſoit par des attentats des experiences, ſoit meſmes par la lumiere des cauſes naturelles, cela ne ſe peut ſeulement faire que par les Formes cogneuës. Doncques, s'il eſt vray, comme nous auons deſia propoſé, que nous n'ayons pas ceſte partie de Metaphyſique, qui traite des Formes, il s'enſuit que la Magie naturelle, qui s'y rapporte, eſt auſſi à Deſirer. Mais il me ſemble qu'il eſt à propos en cét endroit de redonner au mot de Magie, pris iuſques à preſent en mauuaiſe part, ſon ancienne & honorable ſignification. Car il ſignifioit parmy les Perſes vne haute Sageſſe; & la Science de la mutuelle correſpondance des choſes qui ſont en l'Vniuers. Et meſmes ces trois Roys qui partirent d'Orient pour venir adorer le Chriſt, eſtoient nommez Mages. Pour moy, i'entends parler de la Magie en ce ſens, que ie la dis la Science qui donne la cognoiſſance des Formes cachées, pour faire des œuures admirables & qui deſcouure les merueilles de la Nature. *En conioignant*, comme l'on dict, *les choſes actiues aux paſſiues.* Quant à la Magie naturelle, dont l'on voit pluſieurs liures; & qui contient pluſieurs ſuperſtitieuſes traditions à qui on adiouſte foy, & les remarques de la Sympathie & de l'Antipathie des choſes, & les proprietez occultes & ſpecifiques; auec certaines petites experiences, d'ordinaire pluſtoſt introduites auec artifices pour ſeruir de

couuerture & de maſque, qu'admirables de ſoy; celuy à la verité ne ſe trompera pas, qui dira que ceſte Science eſt autant eſloignée, quāt à la verité de la nature, de celle que ie cherche, cōme les liures des faits & geſtes d'Artus de Bretagne, ou de Hugon de Bordeaux, & de tels grands perſonnages inuentez à plaiſir, different des Commentaires de Ceſar, au moins en ce qui eſt de la verité de l'Hiſtoire. Car l'on ſçait aſſez que ce grand Empereur Romain a veritablement faiƈt de plus grandes choſes, que ne ſont celles que ces Autheurs ont ozé feindre de leurs Heros: mais elles n'ont pas eſté executées en cette maniere fabuleuſe. Ces ſortes de Doƈtrine ſont merueilleuſement bien repreſentées par la fable d'Ixion, qui ayant fait deſſein de coucher auec Iunon, qui eſtoit la Deeſſe de Puiſſance, ſe trouua auoir donné ſes plus doux embraſſements à vne nuée qui diſparuſt: d'où les Centaures furent engendrez, qui eſtoient des vrayes Chimeres. Ainſi ceux qui ſont portez d'vn deſir dereglé & impuiſſant aux choſes qu'ils ſe perſuadent de voir, par les ſeules fumées & nuages de l'Imagination, ne receuront pour ce qu'ils croyent faire, autre choſe que des eſperances vaines, & quelques Speƈtres difformes & monſtrueux. Or la legere & l'illegitime operation que la Magie naturelle fait ſur les hommes, eſt ſemblable à certains medicamens qui font venir le ſommeil; & enuoyent de plaiſans & agreables ſonges, cependant que l'on dort. Car en premier lieu elle aſſoupit l'entendemēt de l'homme, en luy racontant les Proprietez ſpecifiques, &

les Vertus occultes, comme enuoyées du Ciel, & qui ne peuuent s'apprendre, que par les paroles que l'on tient d'vn autre, & que l'on dit à l'oreille. D'où vient que l'on n'est plus maintenant excité à la recherche des vrayes causes, & que personne ne veille à cela, vn chacun prend son repos dans ces opinions plaines d'oisiueté, ausquelles on adiouste par trop de foy. De plus ceste mesme science fait couler dans l'esprit, comme autant de songes, vne infinité de choses inuentees, aussi agreables qu'on les sçauroit desirer. Au reste, il est besoin de remarquer qu'en ces Sciences qui consistent principalement en Imagination & en Croyance, telles que cette Magie qui est fort peu de chose, l'Alchymie, l'Astrologie & les autres semblables, leurs milieux sont plus monstrueux, & leur Theorie plus prodigieuse que ne le sont leur Fin mesme, & l'Action, où elles visent. Car c'est vne chose fort difficile à croire que l'on puisse changer en Or, l'Argent, le Mercure, ou quelque autre metail; mais il est beaucoup plus vray semblable qu'vn homme bien entendu aux Natures du Poids, de la couleur iaune, de ce qui est Malleable & qui peut estre Estendu, comme aussi de ce qui est Fixe, & de ce qui est Volatil: & qui a consideré diligemment les premieres Semences des Mineraux & leurs Impuretez; il est plus vray-semblable, dis-ie, qu'il puisse faire de l'Or, y ayant longuement & sagement trauaillé; que de croire que quelques Grains d'Elixir ayent le pouuoir de transmuer en Or les autres metaux en peu de moments: & que cela se fasse

par la prompte action de ce mesme Elixir qui peut donner la perfection à la Nature, & la deliurer de tout ce qui l'empesche. On ne croiroit pas non plus facilemét, que l'on peust retarder la Vieillesse, ny que l'on peust remettre vn homme à vn certain degré de Ieunesse. Mais il y a plus d'apparence de Verité, que celuy qui cognoist bien la Nature du Desechement, & comment se fait la dissipation des esprits sur les parties solides du corps, & qui aura bien cogneu la nature de * l'Assimilation & de * l'Alimentation plus parfaite ou plus mauuaise, comme aussi qui aura remarqué la Nature des Esprits, & pour ainsi dire de la Flamme du corps, qui est apposée quelquefois pour consommer quelquefois pour destruire. Il y a plus d'apparence de verité, disie, que celuy-là puisse prolonger la vie, & en quelque façon renouueler la vigueur de la jeunesse par des Dietes, par des Bains, par des Actions, par des Medecines, par des Exercices propres à cela, & par des choses semblables, que de croire que cela se puisse faire auec quelques gouttes, ou quelques scrupules d'vne liqueur pretieuse, ou d'vne Quinte Essence. De plus, l'on n'accordera pas facilement d'abbord, que l'on tire la Destinée des Astres: mais vous direz infailliblement que les choses qui suiuent, sont pures bagatelles, à sçauoir, Que l'heure de la naissance, qui est souuent auancée ou retardée par plusieurs accidens naturels, gouuerne la fortune de toute la vie. Ou que l'heure en laquelle on propose quelque chose en porte la Fatalité. Toutesfois les hommes ont si peu de pouuoir

* C'est à dire de la ressemblance.
* C'est à dire, de la nourriture.

ſur eux, & ſont ſi deſreglez, que non ſeulement ils ſe promettent ce qui ne ſe peut faire, mais meſmes ils s'aſſeurent qu'ils viendront à bout des choſes les plus difficiles, ſans y prendre aucune peine, & ſans y trauailler. Mais c'eſt aſſez parlé de la Magie, le nom de laquelle i'ay tiré d'infamie; outre que i'ay ſeparé ſa vraye eſpece de celle qui eſt fauſſe & meſpriſable. Au reſte, il y a deux dépendances de grande eſtime en cette partie Operatiue, à ſçauoir de la Nature. La premiere eſt, que l'on faſſe vn Inuentaire des richeſſes, dans lequel on deſcriue en peu de mots tous les biens des Hommes & de la Fortune; ſoit qu'ils viennent de la Nature, ou que l'Art les produiſe, tant ceux deſquels on iouït, que ceux que l'on a autrefois cogneu, & qui ſont maintenant perdus: & le tout, à fin que celuy qui s'efforce de trouuer quelque choſe de nouueau, ne ſe mette pas en peine d'inuenter ce qui eſt deſia rencõtré, & qui ſubſiſte. Et cet Inuentaire ſera plus artificiel, & portera plus d'vtilité, ſi on adiouſte en l'vn & en l'autre genre les choſes qui paroiſſent Impoſſible, ſelon le vulgaire: & ſi l'on y met auec les choſes qui approchent de l'Impoſſible, celles que l'on a deſia, afin qu'vne de ces remarques rende l'homme plus inuentif, & l'autre luy ſerue en quelque ſorte de direction: & afin que l'on tire plus viſte ce qu'il faut faire, des choſes qui ſont à Deſirer, & que l'on peut. La ſeconde dependance eſt, Que l'on faſſe vn Kalendrier de ces Experiences, qui ſont grandement vtiles; & qui ſeruẽt beaucoup pour en inuenter d'autres: par exẽple, l'experience de la ge-

lée artificielle de l'eau, qui se fait par le moyen de la glace auec du sel noir; sert à vne infinité d'autres: car elle apprend le moyen secret de la * Condensation, qui est la plus vtile cognoissance que l'homme pourroit auoir: veu qu'on sçait assez que le feu est fort propre pour rendre subtiles les choses: mais on est en peine de les espaissir. Et l'on inuentera beaucoup plus vistement, si l'on fait vn Catalogue particulier de ces choses grandement vtiles.

* C'est à dire, de l'espaississement.

De la Mathematique qui est la grande dependance de la Philosophie Naturelle, tant Speculatiue qu'Operatiue: & qu'on la doit plustost mettre entre les dependances qu'entre les Sciences substantielles. Diuision de la Mathematique en Pure & en Mixte.

CHAPITRE VI.

ARISTOTE a dit fort à propos que la Physique & la Metaphysique engendroient la Pratique, ou la Mechanique. C'est pourquoy ayant desia traicté tant la partie Speculatiue qu'Operatiue de la Doctrine de la Nature, il est temps que ie parle de la Mathematique, qui est vne Science qui secourt l'vne & l'autre. Ie sçay bien que dans la Philosophie ordinaire, elle est adjoustée pour troisiesme, à la Physique & à la Metaphysique: mais quant à moy j'improuue cela, apres y auoir pensé: & si ie faisois dessein de luy bailler place, comme à vne Science Substantielle & prin-

cipale, il me sembleroit plus conforme à la nature de la chose mesme & à l'euidence de l'ordre, de la mettre comme portiõ de la Metaphysique. Car la quantité, qui est le suject de la Mathematique, appliquée à la matiere est comme la dose de la nature, & fait plusieurs effects dans les choses naturelles ; c'est pourquoy il la faut mettre au rang des Formes essentielles. Mais les anciens ont creu que la Figure & les Nombres auoient tant de pouuoir que Democrite a principalement mis les Principes de la diuersité des choses dans les Figures des Atomes. Et Pythagore a donné pour certain que la Nature des choses estoit fondée sur les Nombres. Il est cependant veritable que la Quantité est celle de toutes les Formes naturelles, telles que nous les entendons, qui est la plus retirée, & qui peut estre la plus separée de la matiere. Ce qui a esté cause que l'on en a plus diligemment parlé, & plus exactement recherché la nature que des autres formes, qui sont toutes bien plus plongées dans la Matiere qu'elle ne l'est. Car comme ainsi soit que le naturel de tous les hommes les porte, au grand detriment des Sciences, à se plaire beaucoup dauantage à se pourmener dans les vastes campagnes des choses vniuerselles, pour parler ainsi, que dans les estroites allées des particulieres, on n'a rien trouué de plus doux, ny de plus agreable que les Mathematiques pour satisfaire à ce desir de pourmenade & de meditation. Et bien que cela soit vray, si m'a-t'il pourtant semblé plus à propos ; puis que ie ne m'attache pas seulement à la Verité & à l'Ordre, mais aussi, puis que

ie me porte à ce qui eſt vtile & profitable aux hommes, de faire voir que les Mathematiques ſont comme des dependances & comme des troupes de ſecours de la Phyſique, de la Metaphyſique, des Mechaniques, & de la Magie, où elles ne ſont pas peu conſiderées. Ce que nous ſommes contraints de faire en quelque façon pour contenter l'humeur altiere des Mathematiciens, qui voudroient quaſi que cette Science commandaſt à la Phyſique. Car ie ne ſçay par quel deſtin il arriue que la Mathematique & la Logique, qui deuoient eſtre telles enuers la Phyſique que le ſont les ſeruantes, ſont ſi hardies que de pretendre la primauté ſur elle, ſe vantans qu'elles ſont plus certaines qu'elle n'eſt. Mais il ne faut pas trop s'arreſter à luy donner ſa place, ny ce qui eſt deu à ſa dignité, parlons de la choſe meſme.

La Mathematique eſt ou Pure, ou Mixte. A la Pure ſe rapportent les Sciences, qui s'occupent à la Quantité tout à fait ſeparée de la Matiere & des Axiomes de la Phyſique. Il y en a deux, la Geometrie & l'Arithmetique. Vne d'elles traicte de la Quantité Continuë, & l'autre de la * Diſcrete. Et l'on a (à vray dire) agité & fait mention de ces deux Arts, auec beaucoup de ſubtilité & d'induſtrie; neantmoins ceux qui ſont venus apres Euclyde n'ont rien adjouſté à ſon trauail, qui meritaſt d'eſtre conſideré pour eſtre fait dans tant de ſiecles. Et la doctrine des *Corps Solides n'a eſté ny aſſez bien dreſſée, ny aſſez augmentée; veu ſon vtilité & ſon excellence, ny par les Anciens, ny par les Modernes. Pour ce qui eſt de l'Arithmetique,

* C'eſt à dire, deſtachée.

* Adjouſté.

rithmetique, on n'y a pas encores trouué d'assez diuerses & commodes Reductions dans le Calcul, principalement en ce qui est des Progressions, qui sont fort en vsage, dans ce qui regarde la Physique : De plus, l'Algebre n'est pas tout à fait à sa perfection : & cette Arithmetique de Pythagore & Mystique, qui a pris son commencement de Proclus & de certains autres, qui ont suiuy la doctrine d'Euclyde, est comme vne pourmenade de la meditation. Car c'est le propre de l'esprit de l'homme de se tourmenter sur les choses superfluës, ne pouuant pas suffire à ce qui est de solide. La Mathematique Mixte a pour suject les Axiomes & les portions Physiques, & elle considere la Quantité, entant qu'elle sert d'ayde pour les rendre claires pour les monstrer ; & pour leur faire faire leur action. Car il y a plusieurs parties de la Nature, qui ne sçauroient estre ny assez subtilement comprises, ny assez clairement demonstrées, ny assez bien & certainement tournées à l'vsage, sans le secours & l'entremise de la Mathematique, comme sont la Perspectiue, la Musique, l'Astronomie, la Cosmographie, l'Architecture, & cette partie qui traicte des Machines & quelques autres. Au reste, ie ne trouue pas maintenant qu'il y ait à dire certaines portions entieres dans les Mathematiques Mixtes ; mais ie préuois qu'il y en y aura beaucoup à Desirer; si d'auenture l'on ne vient à y trauailler. Car à mesure que la Physique s'accroistra de plus en plus, & qu'elle donnera de nouueaux Axiomes; la Mathematique aura aussi besoin d'estre renou-

uellée en tout plein de choses ; & il faudra aussi faire plusieurs Mathematiques Mixtes.

Ie viens d'acheuer la Doctrine de la Nature, où i'ay remarqué ce qu'i y a à Desirer ; en quoy si ie me suis escarté de l'opinion receuë de longue main ; & si en ceste consideration i'ay donné subjet à quelqu'vn de me contrarier, quant à moy ie proteste que de mesmes que ie ne prens pas plaisir de contredire : aussi n'ay-je pas dessein de disputer. Et puisque cela est

Ce n'est pas à des Sourds que i'adresse ma vois
A tout ce que ie dis, me respondent les bois.

La Voix de la Nature respondra plusieurs fois ; encores que la voix des hommes s'y oppose. Car comme Alexandre Borgia souloit dire sur le subjet de l'entreprise que firent les François contre Naples. *Qu'ils estoient venus auec de la Creye aux mains ; à fin de marquer leurs logis, & non auec des armes pour faire effort.* Ainsi ayme-je mieux entrer dans la Verité par la voye de la paix, à fin de marquer, comme auec de la creye, les Esprits qui seront capables de receuoir chez eux vne si grande Dame ; que de m'en frayer le chemin par la contention & par la guerre. Il reste maintenant à parler de la troisiesme partie de la Philosophie qui traicte de l'Homme ; les autres deux parties, à sçauoir de la *Diuinité* & de la *Nature*, ayans esté amplement traictées.

Fin du troisiesme Liure.



DE LA DIGNITÉ ET DE L'ACCROISSEMENT DES SCIENCES

De FRANÇOIS, BARON de VERULAM & Vicomte de S. Aubain.

LIVRE IV.

A SON ROY.

Diuision de la Doctrine de l'Homme en Philosophie, de l'Humanité, & en Philosophie Ciuile. Diuision de la Philosophie de l'Humanité, en Doctrine des choses, qui regardent le corps de l'homme & qui regardent son Ame. L'establissement d'vne doctrine generale, de la nature, ou de l'estat de l'Homme. Diuision de la Doctrine de l'Estat de de l'homme en doctrine de sa personne & de l'Aliance de l'Ame & du Corps. Diuision de la doctrine de la personne de l'homme en Doctrine de ses miseres & de ses prerogatiues. Diuision de la doctrine de l'Aliance en Doctrine des Indications & des Impressions. La Physiognomie & l'Interpretation des Songes naturels se rapportent à la Doctrine des Indications.

CHAPITRE I.

SIRE.

S'il arriue que quelqu'vn m'attaque, ou me blesse à cause de ce que ie viens de proposer; ou que ie proposeray à l'auenir, qu'il sçache qu'outre que ie dois estre en seureté, estant sous la sauuegarde de vostre Majesté; qu'il fait contre ce qui se practique d'ordinaire en la discipline militaire. Car ie ne suis qu'vn trompette, ie ne combas pas: & peut-estre ie suis vn de ceux desquels parle Homere.

Courage Heraults, vous estes messagers
De Iuppin & des hommes.

Aussi estoient-ils tellement inuiolables, qu'ils alloient & venoient dans les armées des plus cruels ennemis, sans courre aucun danger de leur personnes. Et à vray dire ma trompette n'appelle ny n'excite les hommes; afin qu'ils se deschirent entr'eux par disputes; ny afin qu'ils combatent à outrance; mais plustost pour faire en sorte qu'estans demeurez d'accord de leurs differents, ils joignent leurs forces contre la nature des choses, afin de luy enleuer toutes ses fortificatiōs, & d'estendre les bornes de l'empire de l'Homme, le plus loing que Dieu tout bon & tout grand le leur permettra.

Ie viens maintenant à cette Science à laquelle nous cōduit l'Oracle ANCIĒ: c'est à sçauoir à nostre cognoissance. Il faut plus diligemment nous y employer qu'à nulle autre; puis que c'est celle que nous auons plus d'interest de sçauoir: car c'est à elle où doiuent aboutir toutes les autres, pour le regard de l'homme; bien qu'elle ne soit seulement qu'vne portion de la Nature. Et nous establissons cette regle generale: Qu'il est necessaire que toutes les diuisions des Sciences soient en sorte entenduës & appliquées, qu'elles les marquent & distinguent plustost qu'elles ne les coupent & ne les mettent en pieces; afin que l'on y euite tousjours la Solution de continuité. Car ce qui a esté obserué au contraire, a rendu les Sciences particulieres, steriles, vaines & deffectueuses, quād elles ne sont pas nourries, soustenuës & renduës meilleures par la

ſource commune qui les fomente toutes. Ainſi voyons-nous que l'Orateur Ciceron ſe pleint de Socrate & de ſon eſcole, de ce qu'il eſtoit le premier qui auoit ſeparé la Philoſophie de la Rhetorique: d'où eſtoit arriué que cette derniere eſtoit deuenuë vn art babillard, & de nulle importance. Auſſi eſt-il vray, que l'opinion de Copernicus, laquelle paſſe maintenant, touchant ce qui eſt de la Terre, ne peut eſtre repriſe par les Principes de l'Aſtronomie; parce qu'elle n'eſt pas contraire aux Phenomenes; mais elle l'eſt par les Principes bien poſez de la philoſophie naturelle. Bref nous voyons que l'art de Medecine n'a pas beaucoup d'auantage par deſſus la pratique des Empyriques, ſi elle n'eſt pas accompagnée de la Philoſophie naturelle.

Cela preſuppoſé, ie parle maintenant de la Doctrine de l'Homme, que ie fais double: Car elle le conſidere à part ou aſſemblé & en compagnie. Ie nomme vne de ces philoſophies, Philoſophie de l'Humanité; l'autre Philoſophie Ciuile. La Philoſophie de l'Humanité ou humaine, eſt compoſée de parties ſemblables à celles de l'homme, c'eſt à ſçauoir des Sciences qui traittent du Corps & de l'Ame.

Mais il eſt beſoin d'eſtablir vne Science generale de la Nature & de l'Eſtat de l'homme, auant que de toucher à ces particulieres diſtributions. Car il eſt raiſonnable d'emanciper cette ſcience, & de la tirer du nombre des autres. Elle eſt faite des choſes qui ſont communes, tant au Corps qu'à l'Ame. De plus,

cette mesme Science de la Nature & de l'Estat de l'homme, peut estre diuisée en deux parties, en attribuant à vne d'elles la Nature Indiuise de l'homme, & à l'autre le Lien mesme de l'Ame & du Corps, & je nommeray la premiere la Doctrine de la Personne de l'homme, & la seconde la Doctrine de l'Alliance. Or il est tout apparent que toutes ces choses estans communes & mixtes, elles ne peuuent estre rapportées à cette premiere diuision des Sciences qui ont pour sujet le Corps & l'Ame.

La Doctrine de la Personne de l'homme, comprend principalement deux choses, c'est à sçauoir les considerations des Miseres du genre humain, & les Speculations de ses Prerogatiues & Excellences. Quant à l'infelicité de l'homme plusieurs Philosophes & Theologiens l'ont eloquemment & amplement deplorée dans leurs escrits: ce qui est doux & salutaire tout ensemble.

Pour ses Prerogatiues, il me semble que les traittez en sont à Desirer. Et à vray dire Pindare a fort bonne grace en cecy, comme en toute autre chose, quand il dit, en loüant Heron : *Il recueille les Eminences de toutes les Vertus*: car i'estimerois que ce seroit vn grand aduantage pour la grandeur, & pour la gloire des hommes, si l'on ramassoit, principalement de la fidelité de l'Histoire, les *Extremitez*, comme parlent les Scolastiques; ou les *Eminences*, comme dit Pindare, de l'humaine nature. Et ce n'est autre chose, que ce qui se trouue de dernier & de Supréme en chacune des perfections qui sont au corps & à l'ame.

Combien est merueilleux ce que l'on raconte de Cesar qui pouuoit dicter à cinq secretaires tout à la fois. Mesmes les Forces de l'esprit de l'homme, paroissent grandement en ce que practiquoient les Anciens Rhetoriciens Protagore, Gorgie, & les Philosophes Callisthene, Possidoine & Carneades, qui disputoient à l'improuiste pour & contre, elegammẽt & amplemẽt sur chaque sujet qu'on leur dõnoit. Ce qui estoit moins en vsage, mais qui auoit peut-estre plus d'esclat, & marquoit vne plus grande vigueur que ce qui est remarqué par Ciceron de son Maistre Archias; *Qu'il pouuoit reciter sur le champ vn grand nombre de tresbons vers, sur ce qui se passoit en ce temps là.* Et la memoire de Cyrus & de Scipion est grandement à estimer, qui pouuoient nommer tant de milliers d'hommes par leurs propres noms. Mais la gloire qui se trouue dans les Vertus Morales, n'est pas moins celebre que celle qui est dans les Intellectuelles. L'Histoire cogneuë d'Anaxarchus nous propose vne chose esmerueillable dans l'exercice de la Patience; car estant exposé à la geesne & aux tourmens, auec ses dents il se couppa la langue par le moyen de laquelle l'on croyoit tirer quelque confession de luy, & la cracha au visage du Tyran; Et ce qui est arriué dans nostre siecle ne cede point en matiere de souffrance à ce que nous venons de dire; bien que cet exemple soit plus raualé. C'est d'vn certain Bourguignon qui tua le Prince d'Orange; car estant foüetté auec des verges de fer, & deschiré auec des pincettes ardantes, il n'en jetta pas vn seul souspir. Et mesmes

mesmes comme il fut arriué que ie ne sçay quoy de rompu, fut cheu sur la teste d'vn des assistans, ce coquin desia à demy bruslé & au milieu des tourmens, se mit à rire; bien qu'il eust vn peu auparauant pleuré, quand on luy coupa sa moustache de cheueux qu'il portoit frizée. L'on a aussi veu en plusieurs personnes vne admirable tranquillité & asseurance, au temps mesme de la mort: Telle que fut celle de ce Centurion chez Tacite, qui respondit au Soldat qui auoit charge de le faire mourir & qui pour cet effect l'exhortoit d'estendre fort le col: *Ie souhaite que vous me frappiez aussi fort.* Mais Iean Duc de Saxe ayant receu, comme il joüoit aux eschets son Arrest, portant condamnation de mort au lendemain, fist venir à soy vn qui estoit là present, & en riant luy dist: *Vous voyez au moins comme i'ay l'aduantage: & ie m'asseure qu'il dira apres ma mort* (ce qu'il prononça se tournant vers celuy qui joüoit contre luy) *qu'il auoit plus beau jeu que moy.* Et nostre Morus, Chancelier d'Angleterre, respondit au barbier qu'on luy auoit enuoyé le iour auparauant qu'il mourust, de crainte que ses grands cheueux n'esmeussent le peuple à compassion. & luy demandoit s'il ne luy plairoit pas qu'il les luy coupast, luy respondit, dis-je: *Ie suis en dispute auec le Roy pour ma teste, ie n'ay pas resolu d'y faire de la despense qu'elle ne soit vuidée.* Le mesme estant sur le poinct de mourir, & s'estant desia courbé sur le poteau fatal, il se releua vn peu; & ayant doucement manié sa barbe, qui estoit fort longue: *Celle-cy au moins*, dit-il, *n'a pas offencé le Roy.* Mais afin de n'estre

pas ennuyeux sur ce sujet, il suffit, suiuant mon dessein, que l'on ramasse en vn volume les Miracles de la Nature Humaine, comme aussi le plus grand pouuoir & la plus grande vertu qui se rencontre, tant en l'Ame qu'au Corps : & ce sera comme des fastes des triomphes humains. En quoy j'estime l'effort de Valere Maxime & de C. Pline, & ie requiers vne semblable diligence, & vn esgal iugement à celuy qu'ils ont eu.

Pour ce qui est de la Doctrine de l'Alliance ou du Lien commun de l'Ame & du Corps, elle peut estre diuisée en deux parties. Car de mesme qu'il y a vne franche communication entre les Alliez, & qu'ils se rendent des deuoirs mutuels les vns aux autres : ainsi ceste Alliance qui est entre l'Ame & le Corps, est pareillement comprise en deux choses, c'est à sçauoir que l'on descriue commẽt ces deux, l'Ame & le Corps se font cognoistre l'vn l'autre : & comment ils agissent l'vn sur l'autre par cognoissance ou par indication & par impression. Ceste premiere, c'est à sçauoir la description par laquelle l'on peut auoir la cognoissance de l'Ame, par l'habitude du corps; ou du corps par les accidens de l'Ame, nous a enfanté deux Arts, l'vn & l'autre de Prediction, l'vn embelly des recherches d'Aristote; & l'autre de celles d'Hypocrate. Et bien que les derniers temps les ayent gastés par des meslanges de superstition & de phantaisie, ils sont toutesfois repurgez & remis en leur entier; ils ont vn fort & solide fondement en Nature; comme aussi ils portent vn fruict vtile à la vie commune. Le

premier eſt la Phyſiognomie qui monſtre par les delineaments du corps, quelles ſont les inclinations de l'Ame. L'autre eſt, l'Interpretation des Songes naturels, qui deſcouure par les agitations de l'Eſprit en quel eſtat eſt le corps, & comme il ſe porte. Ie remarque qu'il y a quelque choſe à Deſirer en cette premiere partie. Car Ariſtote a fort ingenieuſement & fort ſubtilement traitté de la fabrique du corps, quand il eſt en repos, mais il n'en a rien dit, quand il eſt en mouuement; à ſçauoir quand on fait quelques geſtes, qui ne ſont pourtant pas moins ſujets aux obſeruations de l'Art, & meſmes y ſont plus exactement conſiderés. Car les delineamens du Corps font voir generalement les inclinations de l'Ame. Mais les Mouuemens & les geſtes de la bouche & des autres parties, monſtrent quand il faut prendre ſon temps, & ſignifient la preſente diſpoſition & volonté de ceux qui les font, & pour vſer des termes tres-propres & tres-eloquents, dont voſtre Majeſté ſe ſert. *La langue frappe aux aureilles; mais le geſte parle aux yeux.* Ce que pluſieurs vieux routiers & madrez ſçauent fort bien, qui ont touſiours leur veuë arreſtée ſur le viſage, & ſur les deportements d'autruy, & ce pour leur profit: par ce que c'eſt principalement en cela que conſiſte leur dexterité & leur prudence. De fait, on ne ſçauroit nier que cette remarque que l'on fait ſur le viſage d'autruy, n'apprenne merueilleuſement bien à choiſir l'heure, & à prendre l'occaſion, en laquelle l'on peut commodement parler à ceux à qui l'on a à faire, ce qui n'eſt

pas peu de chose, dans le train de la vie ciuile. Sans pourtant qu'il faille penser que telle soupleſſe ſoit attachée aux hommes particuliers, & que l'on n'en ſçauroit tirer vne regle certaine. Car tout autant que nous ſommes, nous rions de meſme façon, nous pleurons, nous rougiſſons, nous nous refroignons, & ainſi pour l'ordinaire, nous auons tous de ſemblables mouuements, & meſmes les plus ſubtils. Que ſi quelqu'vn fait icy mention de la Chiromantie, qu'il ſçache que ce n'eſt rien ; & que ie ne l'eſtime pas ſeulement digne d'eſtre nommée dans ces diſcours. Pour ce qui eſt de l'Interpretation des ſonges naturels, quelques-vns en ont eſcrit, mais ils y ont fait couler quantité d'impertinences. Ie me contenteray de dire pour cette heure que l'on ne s'y appuye pas ſeulement ſur ce fondement ſolide: *Quand il arriue que cela meſmes vient de la cauſe interne qui a accouſtumé de proceder de l'externe, cet acte externe paſſe en ſonge.* L'opreſſion de l'eſtomach, qui eſt cauſée d'vne vapeur groſſiere, eſt ſemblable à celle qui vient par l'application d'vn poids exterieur. Et c'eſt pourquoy ceux qui ſont ſujets au Coquemare, ſongent qu'on les a chargez d'vn fort peſant fardeau ; & ſe repreſentent par le menu, comment cela s'eſt fait. Les Inteſtins ſont eſgalement ſuſpendus en l'air par la tourmente de la mer, que par les vents qui ſont amaſſez à l'entour du cœur. C'eſt pourquoy les Hypocondriaques ſongent fort ſouuent qu'ils ſont des voyages ſur mer, & qu'ils ſont agitez ſur les eaux. Il y a vne infinité de choſes ſemblables.

La derniere partie de la Doctrine de l'Alliance, que nous auons nommé Impreſſion, n'eſt encores pas reduite en Art. Mais il s'en trouue quelque peu de choſe icy & là, dans d'autres traittez. Elle prend le meſme tour que la premiere. Car elle conſidere deux choſes, à ſçauoir, comment, & juſques où les humeurs & le temperament du corps changent l'Ame, & agiſſent ſur elle ; ou bien comment, & iuſques où les paſſions ou apprehenſions de l'ame changent le corps & agiſſent ſur luy. Ie prends garde que cette premiere portion eſt par fois traittée ſur le ſujet de la Medecine ; mais en cela meſmes il eſt entré tout plein de choſes qui concernent la Religion. Car les Medecins ordonnent les medicamens pour guarir les maladies de l'Ame, telles que ſont la Phreneſie & la Melancholie : & meſmes ils baillent des medecines pour reſiouïr l'eſprit, pour preſeruer le cœur, pour augmenter la force, pour rendre l'eſprit ſubtil, pour fortifier la Memoire, & pour choſes ſemblables. Pour ce qui eſt des dietes, des choix de viandes & de breuuages, des bains & des autres choſes que l'on obſerue pour le corps dans la ſecte des Pythagoriciens, dans l'hereſie des Manicheens, & dans la loy de Mahommet, pour tout cela, diſie, s'en eſt par trop fait. Il y a auſſi pluſieurs preceptes qui defendent expreſſément en la Loy Ceremoniale de ne point manger de ſang ny de graiſſe ; & qui diſtinguent les animaux mundes des immundes, quand il eſt queſtion de les manger. Meſmes la Religion Chreſtien-

Lieu remarquable.

ne, quoy qu'exempte de la nuée des Ceremonies & seraine de soy, ne laisse pourtant de retenir l'vsage des ieusnes, des abstinences & de tout ce qui est propre à mortifier & à humilier le corps, comme ne regardant pas purement la ceremonie ; mais aussi ce qui rapporte de l'vtilité. Mais la racine de tous ces commandemens, outre la ceremonie mesme & l'exercice de l'Obedience, consiste en ce dequoy ie parle. C'est à sçauoir sur ce qu'il faut que l'Ame compatisse auec le Corps. Que s'il se rencôtre quelqu'vn de si foible iugement de croire que ces impressions du Corps sur l'Ame, font douter de son immortalité, ou diminuë l'authorité qu'elle a sur le Corps; ie luy feray vne response, laquelle, quoy que legere, sera assez bonne pour son doute qui est peu de chose. Qu'il recherche des exemples, ou d'vn enfant qui est dans le ventre de sa mere, lequel a les mesmes ressentimens d'affection qu'elle; bien que le temps venu il sorte de son Corps: ou qu'il considere que les Roys, quoy que puissans, se laissent parfois fleschir au grand nombre de leurs seruiteurs qui viennent en foule, & retenans neantmoins leur puissance Royale.

Maintenant, pour ce qui est de la partie reciproque de l'Ame & de ses affections, qui font effect sur le Corps, elle a aussi trouué place dans la Medecine. Car il n'y a pas de Medecin, pour si peu aduisé soit-il, qui ne considere & qui ne touche les accidens de l'Ame, comme chose qui est de grande importance pour ses cures ; & qui ayde de beaucoup, ou qui empesche grandement ses medicamens. Mais l'on n'a recherché

que fort ſobrement, ſans prendre garde à ſa ſubtilité & à ſon vtilité, vne autre certaine choſe qui ſe rapporte à cecy; c'eſt à ſçauoir, comment l'imagination de l'Ame, en laiſſant à part les affections, ou vne profonde penſée, & comme eſleuée en vne certaine foy, peut ſeruir à changer le Corps de celuy qui imagine. Car encores qu'elle ait vn manifeſte pouuoir de nuire; il ne s'enſuit pas pourtant qu'elle ait la meſme vertu de profiter; non plus à la verité, que celuy-là ne concluroit pas bien, de ce qu'il ſe trouue vn air tellement contagieux qu'il fait mourir ſur l'heure, qu'il y en doit donques auoir vn tellement ſain qu'il gueriſſe à l'heure meſme celuy qui eſt malade. Cette recherche ſeroit grandement vtile; mais comme dit Socrate, il faudroit pour cet effect, vn Nageur de l'iſle de Delos; d'autant qu'elle ne ſe rencontre qu'au plus profond. De plus, entre ces Doctrines de l'Alliance, ou du mutuel conſentement qui eſt entre l'Ame & le Corps, il n'y en a point de plus neceſſaire que celle qui examineroit les progrez, places & domiciles que les particulieres facultez de l'Ame ont dans le Corps & dans ſes organes. Non que ce genre de Science n'ait eſté traicté par aucuns; mais la plus part de ce que l'on y trouue a eſté controuerſé, ou legerement recherché; en ſorte qu'il ſeroit beſoin de plus de diligence & de plus de ſubtilité. Car l'opinion de Platon par laquelle l'Intellect eſt placé dans le cerueau, comme dans vne citadelle; le Courage (qu'il nomme mal à propos Colere, veu qu'il le deuoit pluſtoſt nommer Orgueil, ou Superbe) dans le cœur; & la Conuoitiſe

& Senſualité dans le Foye, cette opinion, diſ-je, ne doit pas eſtre tout à fait ny meſpriſée, ny embraſſée auec trop d'affection. Comme auſſi ce n'eſt pas ſans erreur que l'on a placé ces facultez Intellectuelles, Phantaſie, Raiſon & Memoire, ſelon les ventricules du Cerueau. Mais c'eſt aſſez expliqué la Doctrine de la Nature Indiuiſe de l'homme, comme auſſi celle de l'Alliance qui eſt entre l'Ame & le Corps.

Diuiſion de la Doctrine qui regarde le Corps, en Medecine & en Science de Volupté. La Medecine ſe partage en trois: en la conſeruation de la ſanté; * en la cure des maladies; *& en la prolongation de la vie: Et il faut ſeparer cette derniere partie des deux autres.*

* I'ay ſuppleé cecy qui ne ſe trouue pas dans l'Exemplaire Latin.

CHAPITRE II.

LA Doctrine concernant le Corps de l'homme reçoit la meſme diuiſion que l'on donne aux biens du Corps meſme, auſquels il s'aſſujetit. Il y en a de quatre ſortes: La Santé, la Forme, ou la Beauté, les Forces, & la Volupté. Il y a auſſi tout autant de Sciences. La Medecine, l'Art de ſe bien parer, la Luitte, & la Doctrine de ſçauoir prendre ſes plaiſirs, que Tacite nomme *Vn ſçauant Luxe.*

La Medecine eſt vn Art fort noble, & qui ſort de treſbon lieu, ſelon les Poëtes. Car ils ont dit qu'Apollon en eſtoit le premier Dieu; & ils luy ont donné

Æſculape pour fils, qui eſtoit auſſi Dieu ; & qui faiſoit profeſſion de ce meſme Art, ce qu'il faut entendre en cette ſorte : Que comme le Soleil eſt l'autheur & la fontaine de la vie dans les choſes naturelles ; de meſmes le Medecin en eſt le conſeruateur, comme vne autre ſource.

Mais cet Art a eſté rendu de beaucoup plus excellent par les Oeuures du Sauueur qui a eſté Medecin de l'Ame & du Corps, & qui a eu l'Ame pour objet de ſa doctrine celeſte ; de meſmes que le Corps pour ſubjet de ſes miracles. Car nous ne liſons pas qu'il en ayt fait aucun, ny pour les honneurs, ny pour les richeſſes, ſi vous en exceptez celuy ſeul qu'il fit afin de rendre le tribut à Ceſar ; ils ont eſté tous employez pour preſeruer le corps de l'homme, pour le ſuſtenter, ou pour le guarir.

Ce ſujet de la Medecine, à ſçauoir le corps de l'Homme ; eſt entre toutes les choſes que la nature a produit, le plus capable de receuoir le remede ; mais auſſi ce remede eſt le plus ſuſceptible d'erreur. Car de meſmes que ce ſujet moins groſſier & plus diuers, peut beaucoup pour ſa guariſon ; auſſi en facilite-il le defaut. C'eſt pourquoy, comme ainſi ſoit que cet Art en la ſorte qu'il ſe practique auiourd'huy, conſiſte principalement en Conjecture ; auſſi faut-il croire que ſa recherche eſt fort difficile & fort curieuſe. Sans que pourtant en approuuant l'impertinence fabuleuſe de Paracelſe & des Alchymiſtes, j'eſtime comme eux que l'on trouue dans le corps humain vne correſpondance auec toutes les eſpeces

qui sont en l'Vniuers, comme auec les Estoilles, auec les mineraux, & auec les autres choses, ayans tourné à leur dessein, mais auec peu de jugement, & grossierement cet Embleme des Anciens. *Que l'homme estoit le Microcosme ou l'Abregé de tout le monde.* Mais à vray dire, ainsi que i'ay desia commencé, la chose tourne là. Qu'il ne se trouue rien entre les corps naturels qui soit composé de si diuerses pieces, que le corps de l'homme. Car nous voyons que les herbes & les plantes prennent leur nourriture de la terre & de l'eau; que les animaux la tirent des herbes & des fruicts: mais que l'homme se nourrit de la chair des animaux à quatre pieds, des oiseaux, des poissons, comme aussi des herbes, des grains, des fruicts & des differentes liqueurs, non sans vn diuers meslange, assaisonnement & preparation de ces corps auant que l'homme les mange. Adjoustez que la sorte de vie des animaux est plus simple, & qu'ils ont moins d'affections qui agissent sur le corps; & mesmes qu'elles sont quasi toutes semblables. Là où l'homme reçoit vne infinité de vicissitudes & de changemens par les lieux de sa demeure, par les exercices, par les affections, par le sommeil & par les veilles. C'est pourquoy, il est vray de dire, qu'entre autres la seule Masse du Corps de l'homme a esté bien paistrie & grossie de plusieurs choses. Comme au contraire que l'Ame est la plus simple de toutes les substances; d'où viẽt que ce Poëte n'a pas mal parlé:

Il a laissé le pur sens Aetherée,
Et le feu d'vn vent simple.

Si bien que ce n'est pas merueilles si l'Ame ainsi placée, ne trouue aucun repos; veu que suiuant cet Axiome. *Le Mouuement est rapide hors de son lieu; mais paisible quand il y est.* Mais pour reuenir à mon sujet, cette subtile & diuerse composition & fabrique du corps humain, a fait qu'il est cõme vn instrument de Musique, bien & curieusement trauaillé, qui se desacorde facilement. C'est pourquoy chez les Poëtes la Musique est auec grãde raison iointe auec la Medecine, en la personne d'Apollon; d'autant que ces deux Arts ont quasi vn semblable Genie. Aussi faut il que le Medecin s'estudie principalement, à sçauoir si bien monter, & si bien toucher le luth du corps humain, qu'il n'en sorte point d'accord, ny mauuais, ny desagreable. Doncques cette inconstance & cette varieté du sujet, ont fait despendre cet art de la Conjecture; & par consequent sont cause qu'il y est entré, non seulement de l'erreur, mais aussi de l'mposture. Car quasi tous les autres Arts, & toutes les autres Sciences se jugent par leur vertu, & par leur fonctiõ, & non par le succés: ou parce qu'elles sont. L'Aduocat est recommandable par son bien dire, & par son Eloquence, & non par l'issuë de la cause qu'il a plaidé. Le Pilote est estimé par l'experience qu'il a de bien tenir le gouuernail, & non par l'heureux voyage: Mais à peine le Medecin, & peut estre celuy qui gouuerne les affaires d'Estat, font-ils des actions, par lesquelles ils donnent apparemment vne espreuue de leur art & de leur vertu. C'est de l'euenement qu'ils tirent toute leur gloire, & ce par vn

jugement tout à fait injuſte. Car qui peut ſçauoir ſi c'eſt par haſard ou par induſtrie, qu'vn malade eſt mort ou remis en ſanté; que la Republique ſubſiſte, ou qu'elle eſt ſur le poinct de ſe perdre? D'où il arriue fort ſouuent que l'Impoſteur emporte la palme, & le vertueux le blaſme. Meſmes les hommes ont ſi peu d'eſprit, & ſont tellement credules, qu'ils font plus d'eſtat d'vn Charlatan qui court par le monde, & d'vne ſorciere, que d'vn habille Medecin. C'eſt pourquoy les Poëtes ſemblent eſtre fort conſiderez & fort clair-voyans en ce qu'ils ont donné Circé pour ſœur à Æſculape, l'vn & l'autre engendré par le Soleil, comme portent ces vers d'Æſculape, fils de Phebus.

Il pouſſa de ſa foudre dans les eaux Stygiennes,
Æſculape, le fils du Soleil & l'autheur
De cet Art de guarir.

Et ſemblablement ceux qui parlent de Circé fille du Soleil.

Dans les bois ſans abord, où la puiſſante fille,
Du Soleil, ſur le ſoir alume pour flambeaux
Le Cedre qui ſent bon.

Car de tout temps, ſelon l'opinion & l'eſtime du vulgaire, les Sorcieres, les vieilles & les Impoſteurs ont eſté en quelque façon les corriuaux des Medecins, & ont quaſi entré en conteſtation pour emporter la gloire des plus belles cures, & à voſtre aduis que s'enſuit-il de là? c'eſt que les Medecins diſent entre eux ce que Salomon rapporte ſur vn plus graue ſujet. *Si ce que ce ſot & moy faiſons, ne doit auoir qu'vn meſ-*

me euenement, à quoy me sert-il d'auoir plus trauaillé à la sagesse que luy? Quant à moy, je ne sçaurois vouloir mal aux Medecins, s'ils s'appliquent le plus souuent à vne autre estude qu'ils ayment, qu'à celuy de leur Art. Car vous trouuerez entre eux des Poëtes des Antiquaires, des Critiques, des Orateurs, des Politiques, des Theologiens: & ils sont beaucoup plus doctes en ces sciences, qu'en leur professiõ mesme. Et cela n'arriue pas comme ie pense (ainsi que le leur objecte vn certain qui a declamé contres les Sciences) de ce qu'ils ont deuant les yeux des objets sales & tristes, ce n'est pas ce qui les contraint de se diuertir à autre chose; mais cela vient de ce qu'estans hommes. *Ils ne treuuent rien en l'homme qui leur paroisse estrange.* Si cela vient de ce que ie dis, c'est qu'ils croyent qu'il importe fort peu à leur reputation & au gain qu'ils font d'estre mediocrement habiles, ou d'estre les premiers en leur Art. Car le chagrin de la maladie, la douceur de la vie, la tromperie de l'Esperance, & la recommandation des amys, font que les hommes se fient aisément à quelque Medecin que ce soit. Mais si quelqu'vn considere cecy de plus prés, il trouuera que c'est plustost la faute des Medecins, que leur descharge; car ils ne deuoient pas en cela quitter toute sorte d'esperance: au contraire, ils y deuoient faire tous leurs efforts. Que si quelqu'vn veut tant soit peu se ressouuenir des obseruations qu'il a fait, & y prendre garde, il y trouuera facilement par les exemples qui luy sont presens & familiers, combien de pouuoir a la subtilité & la poincte de l'Intellect, sur la diuersité

de la matiere, ou de la forme des choses. Il n'y a rien au monde de plus diuers que le visage des hommes, la memoire ne laisse pourtant d'en retenir la difference infinie. Voire mesmes le Peintre auec fort peu de coquilles, où il y a des couleurs, peut par son pinceau imiter & tirer au vif les visages de tous les hommes qui viuent, de tous ceux qui ont vescu, & de tous ceux qui viuront, si on les luy pouuoit representer: & ce, en portant sa veuë sur eux; en y appliquant la force de son Imagination, & en se seruant de la fermeté de sa main. Il n'y a rien de plus different que la voix de l'homme, nous ne laissons pourtant d'en faire la distinction en chaque personne. Mesmes il se trouue certains badins & farceurs, qui sçauent naïfuement bien representer la voix de qui que ce soit. Il y a aussi vne grande diuersité dans les Sons articulez; c'est à sçauoir dans les paroles; on a pourtant trouué vn moyen de les reduire toutes à ce peu de lettres, qu'il y a dans l'Alphabet. Et il est tres-veritable, que quand on rencontre des difficultez & des choses que l'on ne peut entendre dans les Sciences; cela ne vient pas de ce que l'esprit n'est point assez subtil, ou assez capable; mais plustost de ce que l'object est placé en vn lieu trop escarté. Car de mesmes que le Sens fort esloigné de l'object se trompe pour l'ordinaire; mais en estant deuëmét proche, il n'erre pas beaucoup; il en est de mesme de l'Intellect. Or les hommes ont accoustumé de regarder la nature, cóme du haut d'vne tour & de fort loin; & s'occuper par trop aux choses generales. Que s'ils vouloient dé-

cendre & s'approcher de ce qui est particulier;& considerer les choses auec plus d'attention & de diligence, ils les comprendroient mieux & auec plus d'vtilité. Si bien que le remede de cette incommodité ne consiste pas seulement à rendre l'organe plus aigu & à le renforcer;mais aussi à s'approcher de plus prés de l'Object. C'est pourquoy il n'y a point de doute que si les Medecins quittoient ces considerations generales, & s'ils alloient au deuant de la Nature, ils rencontreroient fort heureusement: ce qui a fait dire au Poëte,

Puis qu'il y a plus d'vne maladie
Il faut trouuer des Arts qui soient diuers
Pour mille maux, mille biens dans la vie.

Ce qu'ils doiuent d'autant plustost faire que les sortes de Philosophie, sur lesquelles se fondent les Medicins, tant Methodiques que Chymiques, sont à vray dire fort peu de chose. Or la Medecine qui n'a pour son fondement la Philosophie, est grandemẽt debile: partant si les choses par trop generales, quoy que veritables, ont ce vice, qu'elles ne conduisent pas droictement les hommes à l'action: celles de ce mesme genre qui sont fausses de soy, & qui escartent du lieu où elles deuoient conduire, sont beaucoup plus dangereuses.

Doncques la Medecine, comme j'ay pris garde, est encores en tel poinct que l'on en a plustost fait monstre qu'on ne la cultiuée;& qu'on la plustost cultiuée qu'on ne la augmentée;veu que toute la peine qu'on y a pris a plustost esté employée à tourner à l'entour

qu'à s'y aduancer. Car ie descouure que plusieurs choses y ont esté redites par ceux qui en ont escrit, & ie n'en vois que fort peu d'adjoustées. Ie la diuiseray en trois parties que ie nommeray ses trois deuoirs. Le premier est la conseruation de la Santé : Le second, la guerison des Maladies : Et le troisiesme, la prolongation de la Vie. Quant à ce dernier, il ne semble pas que les Medecins l'ayent recogneu comme partie principale de leur Art ; ils l'ont seulement & assez mal à propos, meslé auec les deux autres. Car ils croyent que si l'on chasse les maladies auant qu'elles arriuent ; & qu'on les guerisse quand elles sont suruenuës, que de là s'en ensuit la prolongation de la Vie. Et bien que cela soit sans doubte, si ne prennent-ils pas garde auec assez de subtilité, que l'vn & l'autre concerne les maladies, & cette seule prolongation de Vie, qui est abregée & entrecoupée par ces maux. Pour ce qui est d'estendre le filet de la Vie, & d'esloigner pour vn temps la mort qui se glisse tout doucement par vne Resolution simple, & par vne faute de nourriture en vieillesse, c'est vne matiere qu'aucun des Medecins n'a traicté comme il faloit. Et que les hommes n'ayent pas de scrupule, de ce que j'ay le premier reduit en Charge & en Deuoir, qui est dans vn Art, cette chose qui despend de la Destinée & de la Prouidence de Dieu. Car à vray dire, la Prouidence gouuerne esgalement la mort, en quelque façon qu'elle arriue, soit par violence, soit par maladie, soit par vieillesse : Elle n'exclud pourtant pas les precautions & les remedes. Or l'Art & l'indu-

ſtrie humaine ne commandent pas à la Nature & au Deſtin ; mais elles leur aydent en quelque choſe. Toutesfois, ie parleray par cy-apres de cette partie ; mais ie diray cecy par auance, que perſonne ne confonde mal à propos, comme l'on a deſia fait par le paſſé, ce troiſieſme deuoir de la Medecine auec les deux premiers.

Pour ce qui eſt du deuoir de conſeruer la Santé, qui eſt le premier de ceux dont nous auons parlé, pluſieurs en ont eſcrit en tout plein de choſes aſſez mal à propos; mais principalemẽt, cõme ie penſe, en ce qu'ils ont donné trop d'aduantage aux choix des viandes, & moins qu'il n'en faloit à leur quantité. Et meſmes en icelle, comme s'ils eſtoient des Philoſophes Moraux, ils ont trop loüé la mediocrité. Veu que les ieuſnes tournez en habitude, & le manger beaucoup, quand on l'a accouſtumé, conſeruent mieux la Santé que ne font ces mediocritez, qui rendent quaſi faineante la Nature, & incapable de ſouſtenir, ny l'excés, ny l'abſtinence, quand il en eſt beſoin. Mais pas vn des Medecins n'a aſſez bien diſtingué ou remarqué les eſpeces d'exercices, qui peuuent beaucoup pour la ſanté ; veu principalement qu'il ne ſe rencontre aucune diſpoſition à la maladie qui ne puiſſe eſtre corrigée par quelque exercice propre pour cela. Ceux qui ont mal aux reins doiuent ioüer à la boule. Ceux qui ſont Pulmoniques doiuent tirer de l'arc : ceux qui ſont malades de l'eſtomach doiuent ſe pourmener ou ſe faire porter ; & ainſi des autres. Mais puis que cette partie de la

Conſeruation de la ſanté a eſté traittée en ſon tout, ie ne me reſous pas de remarquer ſes moindres defauts.

Quant à ce qui eſt de la Guariſon des maladies, c'eſt la partie de Medecine, en laquelle l'on a plus pené, bien que l'on n'en ait gueres tiré de profit: elle cõtient la Doctrine des Maladies, auſquelles le corps humain eſt ſujet auec leurs Cauſes, leurs Symptomes & leurs Remedes. Il y a pluſieurs choſes à deſirer en ce ſecond deuoir de la Medecine; dont i'en propoſeray aucunes des plus remarquables, ſans y obſeruer ny ordre, ny methode.

La premiere eſt, la Diſcontinuation de cette vtile & exacte diligence d'Hippocrate, qui auoit accouſtumé de compoſer vn diſcours de tout ce qui eſtoit arriué de particulier dans la maladie de ceux qu'il traittoit, en rapportant quelle eſtoit la nature de leur mal, quel remede il y auoit appliqué, & quelle auoit eſté l'iſſuë de ſa cure. Et puis qu'ainſi eſt, que nous trouuons ſur ce ſujet vn exemple ſi propre & ſi ſignalé en ce meſme grand perſonnage qui eſt en eſtime d'eſtre comme le pere de cet Art, il ne ſera pas beſoin d'en tirer vn autre de dehors, & des Arts eſtrangers, comme de la prudence des Iuriſconſultes, qui n'ont rien tant en recommandation, que de rediger par eſcrit les Cas les plus remarquables, & les nouuelles deciſions; afin de ſe preparer & de s'inſtruire de ce qu'ils auront à faire, quand il arriuera quelque choſe de ſemblable. C'eſt pourquoy ie m'apperçois que cette Continuation de recits me-

decinaux eſt à deſirer, n'eſtant principalement pas reduitte en vn volume auec diligence, & auec jugement. Non que je vueille qu'elle ſoit ſi ample, qu'elle contienne les choſes vulgaires, & qui arriuent tous les jours; car ce ſeroit quelque choſe d'infiny, & qui ne ſeroit pas à propos; ny auſſi qu'elle ſoit par trop reſerrée, mais qu'elle comprenne ſeulement ce qui eſt d'emerueillable & d'eſtrange, ce qu'aucuns ont fait. Car il eſchet bien de la nouueauté en la façon d'eſtre d'vne choſe, & en ſes circonſtances, qui ne ſe trouue pas dans le genre meſme. Mais celuy qui appliquera particulierement ſon Eſprit à telles obſeruations y trouuera quantité de choſes dignes de remarque, dans cela meſmes qui paroiſt vulgaire.

De plus, il arriue ſouuent dans les Recherches Anatomiques, que l'on y obſerue auec vne tres-diligente curioſité, iuſques aux moindres petites parties, tout ce qui regarde en general le corps de l'homme. Mais les plus diligens Medecins s'ennuyent de rechercher la difference qui eſt en diuers corps. C'eſt pourquoy i'aſſeure que la ſimple Anatomie eſt fort clairement traittée, mais ie dis que l'Anatomie Comparée eſt à deſirer. Car l'on conſidere fort bien les parties ſingulieres, leurs conſiſtances, leurs figures, & leurs ſituations; mais on ne regarde pas aſſez curieuſement, la figure & la condition de ces parties dans les hommes diuers. Et ie crois que la cauſe de cette omiſſion, vient de ce que l'inſpection d'vne ou de deux Anatomies peut ſuf-

ſire pour la premiere recherche ; au lieu qu'il faut auoir diligemment & curieuſement regardé plusieurs Diſſections, pour bien entendre la derniere, qui ſe fait par Comparaiſon, & où il y a du hazard. Les habilles hommes ſe peuuent vanter dans leurs leçons publiques, & dans les aſſemblées qu'ils ſçauent la premiere ſorte de Diſſection, mais la ſeconde ſe peut ſeulement acquerir par vne attentiue, & par vne longue experience. De plus, il n'y a point de doute que la figure & la ſtature des parties internes ne ſoit auſſi diuerſe, ou peu s'en faut, que l'eſt celle des membres externes ; & que le cœur, le foye & l'eſtomach ſont auſſi diſſemblables dans les hommes, comme le ſont le front, le nez ou les aureilles. Et dans la difference de ces parties Internes ſe trouuent ſouuent les Cauſes qui contiennent plusieurs maladies : de quoy les Medecins ne s'aduiſans pas, accuſent cependant les humeurs qui n'en ſont pas la cauſe ; puis qu'elle deſpend de la façon, en laquelle eſt fabriquée quelque certaine partie. C'eſt auſſi en la Cure de telles maladies, que l'on pert ſa peine : ſi l'on ſe ſert de Medicaments qui alterent ; veu qu'ils ne ſont pas à propos en cette occaſion, en laquelle il faut corriger, accommoder & palier le mal par vn regime de viure, & par des remedes vſuels. Semblablement les exactes obſeruations, tant des humeurs de toutes ſortes, comme des Veſtiges & Impreſſions des maladies en diuers Diſſections ſe rapportent à l'Anatomie Comparée, veu que pour l'ordinaire on a accouſtumé de ne tenir compte

des humeurs, comme estant sales & importunes: & partant il est necessaire auant toute chose de remarquer quelles, & combien il y en y a d'especes differentes dans le corps humain, sans par trop s'arrester aux diuisions que l'on a appris d'en faire. Comme aussi il est besoin de sçauoir en quelles Cauitez & en quels Receptacles, chacune d'elles a accoustumé de se placer & y faire comme son nid, & quelle ayde, ou quel dommage elle y rapporte & choses semblables. De plus, il faut obseruer dans les diuerses Anatomies les vestiges & les impressions des maladies, & comme les parties interieures en ont esté lezées & gastées: c'est qu'ils faut remarquer les Aposthemes, les Vlceres, les Solutions de continuité, ce qui a esté pourry, ce qui a esté mangé, ce qui a esté consommé, ce qui a esté retiré, ce qui a esté estendu, les conuulsions, les luxations, les dislocations, les obstructions, les repletions, & les tumeurs. Il faudra aussi prendre garde à toutes les matieres outre nature, qui se trouuent dans le corps humain, comme aux pierres, aux carnositez, aux excroissances, aux vers & à choses semblables. Tout ce que ie viens de dire, ou s'il y a quelque autre chose qui luy ressemble, doit estre soigneusement recherché & ramassé par cette Anatomie Comparée, dont i'ay parlé, & par les experiences de plusieurs Medecines vnies ensemble. Mais ou l'on traicte par maniere d'acquit la Diuersité de tels accidens, quand l'on parle de l'Anatomie; ou l'on n'en parle point en tout.

Quant à ce qui eſt de cet autre defaut qui ſe trouue dans l'Anatomie : qui eſt, Qu'elle n'a pas accouſtumé de ſe faire ſur les corps viuans : qu'en doit-on dire, puis que c'eſt vne choſe odieuſe, barbare & à bon ſujet condemnée par Celſus? Ce que les Anciens ont remarqué, ne laiſſe pourtant d'eſtre fort veritable : c'eſt à ſçauoir que pluſieurs pores, pluſieurs conduits, & pluſieurs petits trous ne paroiſſent pas dans les Diſſections des Anatomies ; d'autant qu'ils ſont cachez & bouchez aux corps morts, & ſont dilatez & peuuent paroiſtre és corps viuants. C'eſt pourquoy, afin que l'on faſſe ce qui peut ſeruir & que l'on n'vſe point d'inhumanité, il ne faut pas entierement rejetter l'Anatomie des corps viuans ; ny la borner à ce que les Chyrurgiens en apprennent fortuitement; ainſi que Celſus l'a fait ; puis que l'on peut fort bien en venir à bout par la Diſſection des Animaux viuãs, qui, quoy que diſſemblables en parties à celles des hommes, peuuent pourtant ſuffire pour ce ſujet; pourueu que cela ſe faſſe auec iugement.

Pour ce qui eſt de la recherche que les Medecins font des Maladies, ils en trouuent pluſieurs qu'ils nomment Incurables, les vnes dés leur commencement, & les autres quand elles ſont venuës à vn certain periode. En ſorte que les proſcriptiõs de L. Sylla, & des Triũvirs ont eſté fort peu de choſe, au reſpect de celles des Medecins ; par leſquelles ils condamnent à mort les hommes par des iugemens fort injuſtes : bien que pluſieurs d'eux en rechappent plus facilement, que l'on ne faiſoit du temps de ces proſcri-

ptions Romaines. C'est pourquoy ie ne feins pas de mettre entre les choses qui sont à Desirer vn certain Ouurage de Guerison des maladies que l'on croit Incurables, afin qu'aucuns habiles hommes & courageux, parmy eux, soient appellez & excitez à cét employ; entant que la nature des choses le permet: veu que cela mesmes, prononcer que telles maladies ne peuuent estre gueries, semble approuuer, comme par vne espece de Loy, la negligence & le peu de soin, & fait que l'ignorance n'est pas blasmée.

Mais afin de passer plus auant; I'estime que c'est aussi tout à fait le deuoir du Medecin, non seulement de remettre la Santé; mais aussi d'adoucir les douleurs & les tourmens, qui sont dans les maladies. Non pour cela seulement que cét adoucissement de mal, comme d'vn Symptome dangereux, sert de beaucoup à la guerison; mais aussi, d'autant que quand on est hors d'esperance de salut, il rend le passage de cette vie à la mort, plus doux & plus paisible; Car cette facilité de mourir n'est pas vne petite portion de bon-heur. Auguste Cesar auoit accoustumé de la souhaiter auec affection; & on la remarquée à la mort d'Antonin Pie, qui paroissoit plustost estre assoupy d'vn doux & d'vn profond sõmeil, que d'estre sur le poinct de mourir. L'õ escrit aussi qu'Epicure se procura cela mesmes; car estant hors d'espoir de guerison, il beut tant que son estomach & ses sens en furent tous perdus: & c'est ce que veut dire l'Epigramme en ces mots:

D'où vient, qu'yure il a beu les ondes Stygiennes.

C'est à dire qu'il adoucit l'amertume de la boisson du fleuue Styx, par le moyen du vin. Mais les Medecins de nostre temps croiroient commettre vn grād mal, que de se tenir aupres des malades, dés l'heure qu'ils ont iugé qu'ils ne peuuent en eschapper : là où, selon mon iugement, ce seroit leur deuoir, s'ils auoient tant soit peu d'humanité, d'apprendre quelque certain Art ; par le moyen duquel ceux qui seroient sur le poinct de rendre l'ame, mourussent plus aisément & plus doucement. Et ie nomme cette partie vne recherche de la facilité exterieure de mourir ; à la difference de celle qui regarde la preparation de l'ame ; & ie la place entre ce qui est à Desirer.

De plus, ie treuue qu'és cures des maladies ce que ie diray est generalement à Desirer. Qu'encores que les Medecins de ce temps-cy executent assez bien les intentions generales des guarisons ; ils ne cognoissent pas pourtant, ou s'ils le font, ils n'obseruent pas religieusement les Particulieres Medecines qui ont la proprieté de guarir chaque maladie. Car ils ont ruiné, par leurs inuentions de Magisteres, ce qui estoit de profitable dans les Traditions & dans l'Experience appreuuée en adjoustant, ostant & changeant ce qu'il leur a pleu dans les medecines ; & mettans, à la mode des Apotiquaires, vn *Quid pro Quo* ; commendans à la medecine auec tant de superbe, que la medecine ne commande plus maintenant sur la maladie. Car hors la Theriaque, le Mitridat, & peut-estre le Diascordion, la confection d'Alkermes & fort peu d'autres medicamens : ils ne font aucun estat de se seruir

uir des autres drogues : Car celles que l'on met en vente dans les boutiques des Apothiquaires, seruent plustost aux intentions generales, qu'elles ne sont propres & vtiles aux cures particulieres : veu qu'elles ne peuuent specialement seruir à aucun mal, mais generallement elles sont profitables pour ouurir les obstructions, pour conforter les digestions, & pour changer les intemperamens. D'où il arriue principalement que les Empyriques & les vieilles, trauaillent auec plus de bon-heur dans la guerison des maladies que ne font les plus grãds Medecins; pource que telles gens se ressouuiennent au vray & sans y manquer en rien, comment se font & se composent les medecines qu'elles ont espreuuées. Aussi me souuiens-je qu'vn certain Medecin qui estoit parmy nous en Angleterre, grand Praticien, demy Iuif en religion, & comme Arabe en l'estude de leurs liures, souloit dire: *Vos Medecins de l'Europe sont à la verité sçauans, mais ils n'entendent pas les cures particulieres des maladies.* Et le mesme souloit se seruir de cette gausserie, mais auec peu de respect: *Que nos Medecins estoient semblables aux Euesques, qu'ils auoient les clefs pour lier & pour deslier, & rien plus.* Mais afin d'en dire serieusement ce qu'il en est, i'estime que ce seroit vn grand bien, si quelques Medecins habiles en science & en practique, composoient quelque liure touchant les Medecines esprouuées & experimentées sur les maladies particulieres. Car si quelqu'vn, fondé sur vne raison specieuse, croit que le docte Medecin ayãt esgard à la complexion des malades, à leur aage, à la saison de

l'année, aux couſtumes, & à choſes ſemblables, doit pluſtoſt ordonner les medecines ſelon l'occurrence, que de s'arreſter à certaines receptes qui ſe trouuent par eſcrit. Il ſe trompe en ce qu'il n'accorde pas aſſez à l'experience, & qu'il donne trop au iugemẽt. Et à vray dire, de meſmes qu'en la Republique de Rome ces Citoyens-là eſtoient tres-vtiles & tres-bien faits, qui eſtans Conſuls fauoriſoient le peuple; ou eſtans Tribuns eſtoient du party du Senat; ainſi en cette matiere dont nous parlons, i'approuue ces Medecins qui eſtans fort doctes, font eſtat des traditions des choſes experimentées; ou qui eſtans fort verſez dans la pratique, ne meſpriſent pas les Methodes, & ce qui eſt generalement receu dans cet Art. Quant aux Modifications des medecines, elles ſe doiuent pluſtoſt faire, s'il en eſt beſoin, dans leurs vehicules qu'en leur corps, auquel il ne faut pas toucher ſans vne euidente neceſſité. I'aſſeure donques que cette, partie qui traicte des medecines Authentiques & Poſitiues, eſt à Deſirer. Mais il ne faut pas entreprendre cet ouurage, ſans l'auoir viuement & exactement reſolu, & comme de l'aduis d'vn Synode; où les plus habiles Medecins auroient eſté conuoquez.

Quant à ce qui eſt des Preparations des medecines; ie m'eſtonne, puis que celles que l'on fait des Mineraux ſont tant eſtimées par les Chymiſtes: & puis que l'on s'en ſert plus par le dehors, que par le dedans: Ie m'eſtonne, diſ-je, qu'aucun ne ſe ſoit trouué qui ait taſché d'imiter par Art les Bains naturels &

les Fontaines medecinales : veu que l'on demeure d'accord que l'vn & l'autre tire ses vertus des veines des mineraux par où ils passent. Et pour vraye preuue de cela, l'homme industrieux sçait fort bien distinguer par certaines separations de quels mineraux tiennent ces eaux ; par exemple, si c'est du soulphre, du vitriol, du fer, ou de quelque autre. Que si l'on pouuoit faire par artifice des compositions, qui eussent la teinture semblable à celle qui est naturelle ; il seroit en la puissance de l'homme d'en faire de plusieurs façons, selon que l'on en auroit besoin, & on les mettroit en tel poinct de temperament que l'on voudroit. I'estime donc que cette partie de l'imitation de la nature, pour ce qui touche les Bains artificiels, qui seroient fort vtiles & fort commodes, est à Desirer.

Mais, afin de ne pas regarder de plus prés à chaque chose qu'il n'est conuenable à mon dessein & à la nature de ce Traicté, ie concluray cette partie apres auoir rapporté vn certain autre defaut, qui me semble estre fort considerable. C'est à sçauoir, que la sorte de medicamenter que l'on obserue aujourd'huy est tellemẽt succinte qu'il est impossible qu'elle puisse venir à bout de quelque grande & difficile cure. Car selon mon iugement, l'on croira plustost par complaisance que par verité, qu'il se peut faire vn medicament si puissant, & qui ait tant de vertu, que son simple vsage puisse suffire pour guerir vne grande maladie. Certes, il faudroit que cette Oraison eust bien de l'efficace, laquelle estant prononcée, ou fort

fouuent redite, pourroit corriger, ou oster le vice, auquel vn homme seroit porté de son naturel; ou dans lequel il auroit enuieilly; il s'en faut beaucoup. Mais voicy les choses qui ont vn merueilleux pouuoir en la Nature, à sçauoir, l'Ordre, la continuation, la suite & la vicissitude artificielle. Et bien que tout cela doiue estre ordonné auec vn tres-grand iugement, & que l'on y doiue obeyr fort punctuellement; aussi est on recompensé de ces peines par les grands effects qui s'en ensuiuent. Et bien que quelqu'vn iugeast par le soin ordinaire que les Medecins prennent à visiter les malades, à se tenir auprés d'eux & à ordonner ce qu'il leur faut; qu'ils trauaillent diligemment à leur guerison; & qu'ils y procedent tousiours de mesme sorte. Toutesfois s'il prenoit garde de plus prés à leurs Ordonnances & à ce qu'ils font prendre aux malades, il trouueroit qu'ils balancent & sont incertains en tout plein de choses qu'ils resoluent à l'heure mesme, sur ce qui leur vient en pensée, sans suiure vne certaine & determinée procedure en leurs cures: au lieu qu'ils deuoient dés le commencement, apres auoir bien consideré & recogneu la maladie, se deliberer comment il la faut traicter; & ne se departir point de cette resolution, sans quelque cause importante. Et que les Medecins sçachent pour tout vray que l'on peut, par exemple, fort bien ordonner trois, ou peut-estre quatre medecines pour guerir quelque grande infirmité, qui estans prises selon l'ordre & dans la distance qu'il faut, pourront redonner la Santé. Mais si l'on n'en aualoit qu'vne, & que l'on en

peruertist l'ordre;ou que l'on n'y gardast pas l'interualle qu'il faut, elles seroient entierement nuisibles. Non que ie vueille dire que toute scrupuleuse & superstitieuse maniere de guerir doiue estre estimée la meilleure, non plus que toute voye estroicte doit estre le chemin qui conduit au Ciel ; mais i'estime qu'elle est aussi droicte que l'est celle qui est estroite & difficile. Et ie dis que cette partie est à Desirer que ie nomme Fil Medecinal. Et c'est tout ce que ie trouue de Defectueux en la Doctrine de Medecine, touchant la Guerison des Maladies, excepté vne autre chose qui seule est de plus grande importance que tout le reste ; c'est à sçauoir, Que l'on n'y trouue pas la Philosophie Naturelle, vraye & actiue, sur laquelle on ait basty la Science de Medecine ; mais ce n'est pas icy le lieu d'en parler.

I'ay mis pour troisiesme partie de la Medecine, celle qui traitte de la Prolongation de la Vie, elle est toute nouuelle, aussi ne l'auons-nous pas; c'est pourtant la plus noble de toutes. Car si l'on en pouuoit venir à bout, la Medecine ne seroit employée en ce qui est de sale dans les cures ; & les Medecins ne seroient pas seulement honorez pour le besoin que l'on a d'eux; mais à cause du don qui est le plus grand que les hommes puissent auoir ; lequel ils pourroient dispenser & administrer selon Dieu. Car encores que le Monde soit comme vn Desert au Chrestien, qui s'achemine à la Terre de Promission, toutesfois ceux-là reçoiuent vne certaine grace de Dieu, qui marchants dans cette solitude, n'ont point, ny leurs

souliers, ny leurs habits que fort peu vsez, c'est à dire, nostre Corps qui tient lieu d'enueloppe à l'Ame. Mais par ce que cela nous manque, qui est entre ce que l'on doit estimer le meilleur, nous en donnerons des Aduis, des Indications & des Preceptes, ainsi que nous auons appris de faire.

En premier lieu, ie donne pour aduis, Qu'il n'y a aucun de ceux qui ont escrit sur ce sujet, qui ait troué quelque chose, non seulement de Grand, mais qui soit Salutaire. Et à vray dire Aristote en a composé vn petit Commentaire qui a quelque chose de subtil, bien qu'il veuille auoir tout dit selon sa coustume. Mais les Autheurs les plus recents en ont parlé si laschement, & auec tant de superstition, que ce sujet mesmes à commencé d'estre estimé vain, & de nulle force, à cause de leur vanité.

En second lieu, j'aduertis que les mesmes Intentions des Medecins en cecy sont fort peu de chose; & qu'elles escartent plustost les pensées des hommes de la chose mesme, qu'elles ne les y redressent. Car ils disent, que la mort arriue quand la chaleur & l'humidité viennent à manquer & à defaillir; & c'est pourquoy il faut fortifier la chaleur naturelle, & fomenter l'humeur radicale, comme si cela se pouuoit faire par le moyen des boüillons, des laictuës, des mauues, de l'amydon, des iuiubes; ou de plus par des choses aromatiques, ou par le vin bien fort, ou par l'esprit du mesme vin, & par des huilles des Alchymistes, toutes lesquelles choses sont plus nuisibles que profitables.

En troisiesme lieu, j'admoneste les hommes qu'ils ne continuent pas à se moquer, & qu'ils ne croyent pas si facilement que cette grande Oeuure qui retarde, & qui fait retrograder le cours de la nature, se puisse paracheuer par vne potion que l'on prendroit vne seule matinée ; ou par l'vsage de quelque precieuse medecine, ou par l'Or potable, ou par l'essence de perles, & par telles autres semblables bagatelles. Mais qu ils tiennent pour tout vray, que l'on ne peut Prolonger la vie, sans y auoir fort trauaillé ; & sans s'estre seruy de plusieurs remedes, qui ayent vne deuë connexité entre eux. Et personne ne doit estre si mal aduisé de croire que ce qui n'a encores jamais esté fait, puisse reüssir autrement, que par les moyens qui n'ont aussi jamais esté pra-ctiquez.

En quatriesme lieu, ie desire que l'on recognoisse, & que l'on distingue tres bien les choses qui peuuent profiter pour viure en santé ; & celles qui sont vtiles pour viure long temps. Car il y en a d'aucunes qui tiennent les esprits gais, qui rendent les fonctions plus vigoureuses, & qui chassent les maladies, qui pourtant accourcissent la vie ; & qui portent les hommes à la caducité, sans qu'ils ayent aucuns maux. Il y en a d'autres qui peuuent beaucoup pour faire viure longues années, & pour retarder l'extreme vieillesse, mais on ne s'en sert pas pourtant sans se mettre au hazard de deuenir malade. En sorte que ceux qui en vseront pour se prolonger la vie, doiuent en mesme temps preuenir les incommodi-

tez qui peuuent s'en ensuiure. Voila quant à mes Aduertissemens.

Pour ce qui est des Indications; ce que ie medite en mon Esprit est moulé en cette sorte. Les choses se conseruent & durent en deux façons; ou en leur mesme estre; ou estant reparées. En la premiere sorte, comme la mouche ou la fourmis dans l'ambre; la fleur ou la pomme, ou le bois dans les lieux pleins de neige, ou l'on les conserue, le corps mort dans le baume. En l'autre maniere, comme en la flamme & aux Mechaniques. Or il faut que celuy qui trauaille à prolonger la vie, se serue de l'vn & de l'autre genre de choses; car estant separées, elles n'ont pas tant de force; & le corps humain doit estre ainsi conserué, que le sont les choses Inanimées, comme la flamme, & en quelque façon, comme le sont les Mechaniques. Doncques il y a trois Intentions pour la prolongation de la vie. Le Retardement de la deperdition de la substance; la bonté de la Reparation, & le renouuellement de ce qui commence à vieillir. La Deperdition de la substance se fait, quãd l'Esprit naturel, & l'air qui enuironne, la causent. L'on peut empescher l'vn & l'autre en deux façons: ou si les Agens ont moins de force; ou si les Patiens, c'est à dire les Sucs des corps, sont moins sujets à estre mis en proye. L'Esprit deuient moins rauissant si la substance en est grossie, comme il arriue, quand on se sert des Opiates & des ingrediens, où il y entre du Nitre; & quand l'on est triste: ou s'il est diminué en Quantité, comme il suruint aux Dietes des Pytago-

thagoriciens, & des Religieux : ou s'il se meut plus moderément comme en l'oisiueté, & au repos. L'air qui enuironne deuient moins rauissant, s'il est moins eschauffé par les rayons du Soleil, comme dans les regions les plus froides, dans les cauernes, dans les montagnes & dans les colomnes des Anachorettes; ou s'il n'a point entrée dans le corps, comme en vne peau dure, & aux plumes des oiseaux ; & en l'vsage de l'oliue, & des onguents, où il n'y a aucune chose Aromatique. Les Sucs du Corps sont rendus moins disposez à estre mis en proye s'ils sont endurcis, ou s'ils tombent en Rosée ou en huille. Ils sont endurcis quand on se nourrit de mauuaises viandes, quand on vit en vn lieu froid, quand on fait des Exercices de force; & mesmes par certains bains mineraux. Ils fondent en Rosée, quand on mange des viandes douces, & quand on s'abstient de ce qui est salé & aigre, & par dessus tout, quand on meslange si bien son boire qu'il soit composé de parties fort minces & subtiles ; sans pourtant qu'il y ait aucune acrimonie ou aigreur. La Reparation vient des Aliments, & l'on prepare la nourriture en quatre sortes. En eschauffant les Intestins pour la pousser, comme il arriue à ceux à qui l'on en fortifie les principaux : en excitant les parties exterieures pour l'attirer ; comme dans les Exercices moderez, dans les frictions permises, & dans certaines onctions & bains appropriez par la preparation de l'aliment mesme, afin qu'il s'insinuë mieux, & qu'il anticipe en quelque maniere les Digestions mesmes, comme il se remar-

que aux diuerses & artificielles modes de preparer la viande, de tremper la boisson, de paistrir le pain ; & à la façon de rèduire ces trois choses en vne ; par la Confortation du dernier acte mesmes, de l'Assimilation : comme en vn Sommeil pris à propos, & en de certaines Applications exterieures. Le Renouuellement de ce qui commence à vieillir se fait en deux sortes, ou par l'Attendrissement de l'habitude du corps mesme, comme en l'vsage des Ramolissemens qui procedent des bains, des emplastres & des onguents qui sont tels, qu'ils impriment plustost qu'ils n'attirent; ou par la purgation du suc vieil, & par la Substitution d'vn nouueau; comme aux purgations faites à propos & reïterées, aux saignées & aux Diettes qui extenuënt, & qui remettent la fleur du corps : mais c'est assez parlé des Indications.

Combien que l'on puisse tirer plusieurs Preceptes de ces Indications, dont ie viens de parler, il m'a semblé à propos d'en proposer seulemẽt les trois principaux. Doncques i'ordonne premierement, que l'on attende plustost la Prolongation de la vie, des Dietes que l'on prescrit en certain temps, que d'vne sorte de vie reglée, ou de l'excellence des Medicaments particuliers : car les choses qui auroient vne si grande vertu, que de faire tourner la nature en arriere, ont souuent plustost la force & le pouuoir de changer, que d'estre toutes mises ensemble en vne composition de Medecine, & d'entrer dans la nourriture ordinaire. Il reste donc à dire, que l'on

s'en doit ſeruir par ordre, reglément, & à certain temps, & meſmes au retour de ce meſme temps.

En ſecond lieu, i'entends que l'on faſſe eſtat que la Prolongation de la vie vient pluſtoſt par l'Operation ſur les Eſprits, & par le Ramoliſſement des parties, que par les ſortes d'alimenter. Et à vray dire, comme ainſi ſoit que le corps humain & ſa fabrique, ſouffre de trois ſortes de choſes ſans y comprendre ce qui vient de dehors, à ſçauoir des Eſprits, des Parties & des Alimens. La voye de la Prolongation de la vie par les ſortes d'Alimenter, eſt fort longue, & fait pluſieurs tours & retours; mais les ſentiers que l'on tient par le moyen des operations ſur les eſprits, & ſur les parties, ſont beaucoup plus courts, & l'on arriue bien pluſtoſt à ce que l'on deſire: parce que les Eſprits ſont bien toſt touchez, & par les vapeurs, & par les affections qui peuuent beaucoup ſur eux; comme auſſi les Parties ſont bien toſt penetrées par les bains, ou par les onguens, ou par les emplaſtres qui font de fort ſoudaines Impreſſions.

En troiſieſme lieu, ie veux que le Ramoliſſement des parties, qui viẽt de dehors, ſe faſſe par les Choſes qui ſont de leur meſme ſubſtance, par celles qui impriment, & par celles qui bouchent. Car les parties embraſſent auec amour & franchemẽt, les choſes qui ſont de leur meſme ſubſtance, & ces choſes * *Malaxent* proprement. Celles qui impriment conduiſent plus aiſement, & auec plus de vigueur la vertu des choſes qui ramoliſſent, comme en eſtans les chariots, & meſmes elles eſtendent les parties tant

* C'eſt à dire, ramoliſſent.

ſoit peu. Quant à celles qui bouchent, elles arreſtent la vertu des autres deux ; & la fixent aucunement, comme auſſi elles empeſchent la tranſpiration qui eſt oppoſée au ramoliſſement ; d'autant qu'elle fait ſortir ce qui eſt humide. Doncques par le moyen de ces trois choſes pluſtoſt diſpoſées en ordre, & que l'on doit pluſtoſt faire les vnes apres les autres, que meſlangées, l'on prolonge la vie. Mais ie donne pour aduis en cet endroict, que l'intention du Ramoliſſement n'eſt pas de nourrir les parties par le dehors, mais de les rendre plus diſpoſées à nourrir. Car ce qui eſt le plus ſec eſt moins actif à faire l'Aſſimilation. Mais c'eſt aſſez parlé de la prolongation de la vie, qui eſt la troiſieſme partie nouuellement attribuée à la Medecine.

Ie parleray maintenant de l'Art de ſe bien parer, qui a veritablement des parties bien-ſeantes ; mais auſſi en a-t'il d'autres effeminées. Car la netteté & la propreté du corps eſt eſtimée à bon droict proceder d'vne certaine modeſtie de mœurs, & d'vn certain reſpect ; premierement enuers Dieu, duquel nous ſommes creatures ; ſecondement, enuers la compagnie en laquelle nous conuerſons ; bref, enuers nous meſmes, que nous deuons non pas moins, mais beaucoup plus reſpecter que les autres. Mais cette illegitime parade en laquelle l'on ſe ſert de fards & de couleurs, reſſent à bon droict les defauts qui l'accompagnent d'ordinaire ; car elle n'eſt pas aſſez ingenieuſe pour tromper ; ny aſſez aiſée pour s'en ſeruir ; ny aſſez aſſeurée, mais pluſtoſt fort dãgereuſe pour la ſanté.

Et ie ſuis grandement eſtonné, que cette meſchante couſtume de ſe farder n'a deſia eſté condemnée par les Loix, tant Eccleſiaſtiques que Ciuiles, qui examinent tout, & qui d'ailleurs ont eſté fort ſeueres contre les habits ſuperflus, & contre ceux qui portent les cheueux friſez à la mode des femmes. Nous liſons que Iezabel ſe fardoit; mais nous n'apprenons rien de ſemblable d'Eſther & de Iudith.

Ie paſſe à l'Art de la Luite, que ie prends en vn ſens plus eſtendu qu'à l'ordinaire. Car ie rapporte icy tout ce qui peut ſeruir à rendre le corps de l'homme diſpoſt & habile, ſoit en Agilité, ou en Souffrance. Celle-là a deux parties : la Force & la Viteſſe, & cette autre, la Patience à ſouffrir ce qui manque dans la propre Nature; & la Conſtance dans les tourmens. Et nous voyons ſouuentesfois les exemples remarquables de toutes ces choſes en ceux qui marchent ſur la corde, en certains barbares qui viuent fort groſſierement; aux forces eſpouuentables des Maniaques, & en la conſtance d'aucuns dans les plus grands ſupplices. Meſmes s'il ſe rencontre quelque autre faculté, qui ne ſe puiſſe rapporter à la diuiſion que ie viens de donner; telle qu'eſt celle qu'on remarque à ceux qui plongent dans l'eau, qui ſçauent treſbien retenir leur haleine; j'entends qu'elle ſoit rapportée à cet Art. Et meſmes il eſt tres-euident que cela ſe pourra faire à l'aduenir. Mais l'on ne tient quaſi aucun compte de la Philoſophie, & de la recherche des cauſes qui concernent ces choſes; non pour autre ſujećt, que pour ce que l'on ſe perſuade

que tels tours de maistre en nature, procedent seulement ou d'vne particuliere inclination de certains hommes ; ce qui n'est pas appris ; ou d'vne longue coustume contractée dés la premiere ieunesse, ce qui est plustost commandé qu'enseigné. Mais encores que cela ne soit pas entierement veritable, qu'auons nous à faire de remarquer les defauts de ces choses: veu que les jeux Olympiques ne sont plus pratiquez? Ioinct qu'il suffit en ces matieres d'y estre mediocrement versé ; car d'y exceller, cela s'appelle estre bien ayse d'en estre vanté pour en tirer du profit.

En dernier lieu, ie traicteray de la Doctrine de sçauoir prendre ses plaisirs, qui est diuisée selon le Sens mesme. La peinture recree principalement les yeux, comme aussi plusieurs autres Arts, qui concernent la magnificence des bastimens, des jardins, des habillemens, des vases, des tasses, des pierreries & de choses semblables. La Musique de voix & de toute sorte d'instrumens chatoüille les aureilles : autresfois les * Hydrauliques tenoient le premier rang en cet Art, mais on n'y entend quasi plus rien maintenant. Pour ce qui est de ces deux sortes d'Arts, qui consistent en la Veuë & en l'Ouye, ils sont principalement dits Liberaux entre les autres. Ces deux Sens sont plus chastes & ces Sciences plus releuées, comme celles qui se seruent de la Mathematique, comme si elle estoit leur seruante: comme aussi vne d'elles peut beaucoup pour la memoire & pour les demonstrations; & l'autre regarde en quelque façon les mœurs & les affections de l'Ame. L'on n'estime pas tant les autres

* C'est à dire, les Instrumẽs que les eaux font mouuoir.

contentemens que reçoiuent les autres Sens, ny les Arts qui en despendent, comme approchans plus du luxe que de la magnificence. Les pastes de senteur, les parfums, les delicatesses & les friandises des tables; & entr'autres, les choses qui prouoquent à la volupté, ont plus besoin de Censeur, que de Docteur qui les approuue. Et certes, quelques-vns ont tres-bien remarqué que les Arts militaires florissent à la naissance & au croistre des Republiques: que les Arts Liberaux sont en vogue lors qu'elles sont au plus haut poinct de leur grandeur: mais que les Arts voluptueux y regnent en leur declin & en leur decadence. Pour moy, ie crains que nostre aage, comme descheant de la felicité, ne s'y plaise; c'est pourquoy ie n'en parleray plus. I'accouple à ces Arts de plaisir toute sorte de jeux & de passe-temps. Car cela mesmes qui trompe les sens leur agrée.

Mais apres auoir parcouru ces doctrines, qui ont pour suject le Corps de l'homme; à sçauoir la Medecine, la Doctrine de se bien parer, celle de la Luite, & l'autre de se bien passer le temps. Ie donneray cét aduis en passant, que puis qu'ainsi est que l'on considere tant de choses dans le corps de l'homme, les parties, les humeurs, les fonctions, les facultez, les accidens, & que nous eussions deu, s'il nous eust esté permis, establir vn seul corps de Doctrine, touchant le corps humain, qui eust compris toutes ces choses, semblable à celuy de la Doctrine de l'Ame, dont ie parleray cy-apres. Toutesfois, de peur que les Arts ne se multiplient par trop; & que leurs anciẽnes bornes ne

ſoient tranſportées plus auãt qu'il ne faut, ie place dans le corps de la Medecine, la Doctrine des parties du Corps humain, des fonctions, des humeurs, de la reſpiration, du ſommeil, de la generation, de l'enfant qui eſt dans le ventre de la mere, comment elle le porte, de l'accroiſſement, de la jeuneſſe, de la vieilleſſe, comment l'on deuient gras, & de choſes ſemblables, non qu'elles dependent de ces trois Deuoirs; mais entant que le corps meſme de l'homme eſt en toutes choſes le ſujeƈt de la Medecine; & ie rejette le mouuement volontaire & le Sens à la Doctrine de l'Ame; d'autant qu'elle peut beaucoup ſur eux deux. Et c'eſt ainſi que ie concluds la Doctrine qui traicte du Corps de l'homme, qui eſt comme la demeure de l'Ame.

Diuiſion de la Philoſophie humaine touchant l'Ame, en Doctrine du Soufle, & en Doctrine de l'Ame ſenſible ou produite. Seconde diuiſion de la meſme Philoſophie, en Doctrine de la Subſtance, & des facultez de l'Ame, & en la Doctrine de l'vſage & des Obiets des facultez. Deux dependances de la Doctrine des facultez de l'Ame; la Doctrine de la Prediction naturelle; & la Doctrine de l'Enſorcelement, Diſtribution des facultez de l'Ame ſenſible, en Mouuement, & en Sens.

Chap.

CHAP. III.

ENONS maintenant à la Doctrine de l'Ame de l'homme; des tresors de laquelle toutes les autres doctrines ont esté tirées: elle est partagée en deux. Vne traitte de l'Ame Raisonnable qui est diuine. L'autre de l'Irraisonnable qui nous est commune auec les bestes brutes. Et i'ay remarqué cy-dessus où ie parlois des formes, leurs differentes Emanations qui paroissent en la premiere creation de l'vne & de l'autre. C'est à sçauoir qu'vne prend son origine du Soufle de Dieu, & l'autre des Matrices des Elemens. Car l'Escriture parle ainsi de la premiere generation de l'Ame raisonnable. *Il a formé l'homme du limon de la terre; & il a souflé sur son visage vn soufle de vie.* Mais la generation de l'Ame Irraisonnable, ou des bestes brutes a esté faite par ces paroles, *Que l'Eau produise, que la Terre produise.* Or cette Ame, telle qu'elle est en l'homme, sert d'organe à l'Ame raisonnable, & prend sa source du limon de la terre; de mesmes que celle des bestes brutes, car il n'est pas dit: *Il a formé le corps de l'homme du limon de la terre,* ains: *Il a formé l'homme,* c'est à dire, l'homme tout entier, excepté le Soufle de vie. C'est pourquoy ie nommeray la premiere partie de la Doctrine Vniuerselle de l'Ame de l'homme, la Doctrine du Soufle; & la seconde la Doctrine de l'Ame Sensible, ou Produite. Mesmes ie n'emprunterois pas cette diuision de la Theologie, si elle ne se

rapportoit aux principes de la Philosophie, de laquelle seule ie traitte maintenant, ayant placé le discours de la Sacrée Theologie à la fin de cette Oeuure. Car les Ames des hommes ont de tres-grandes aduantages par dessus celles des brutes, comme il paroist mesmes à ceux qui philosophent selon le Sens. Or en quelque endroit que ce soit que l'on remarque ces grandes prerogatiues d'excellence, il faut là mesmes y mettre vne difference d'Espece. C'est pourquoy ie n'approuue pas les Philosophes qui traittent confusément, & sans ordre les Fonctions de l'Ame, comme si l'Ame Raisonnable estoit plustost distincte de l'Ame des brutes, par degré que par Espece, ny autrement que le Soleil l'est entre les Astres; ou l'Or entre les metaux.

Ie veux aussi adiouster vne autre diuision de la Doctrine Vniuerselle concernant l'Ame de l'homme, auant que ie parle plus au long des especes. Car ce que nous en dirons cy-apres, contiendra tout ensemble l'vne & l'autre diuision; tant celle que i'ay desia touchée, que celle que ie proposeray maintenant. Doncques la seconde partition soit telle en Doctrine de la Substance & des Facultez de l'Ame; & en la Doctrine de l'Vsage, & des Objets des Facultez.

Ie passe maintenant aux Especes, apres auoir auancé ces deux diuisions. La Doctrine du Soufle, qui est la mesme, que celle de la Substance de l'Ame Raisonnable, comprend les recherches que l'on fait de sa nature. A sçauoir mon. Si elle est naturelle

ou accidentelle, ſeparable ou inſeparable, mortelle ou immortelle; entant qu'elle eſt liée aux Loix de la matiere; & entant qu'elle en eſt détachée & choſes ſemblables. Et bien que tout ce qui eſt de ce genre puiſſe eſtre plus hautement & plus curieuſement recherché en Philoſophie, qu'il ne l'a eſté iuſques à preſent: neantmoins ie iuge qu'il eſt plus à propos de le réuoyer à la fin de mõ Ouurage; afin que la Religion en determine & le definiſſe: autrement il ſeroit tout à fait expoſé à pluſieurs erreurs & aux illuſions des Sens. Car comme ainſi ſoit que la Subſtance de l'Ame en ſa creation, ne ſoit pas tirée, ou priſe de la Maſſe du Ciel & de la Terre; mais qu'elle ſoit immediatement inſpirée de Dieu. Et comme il ſoit vray que les Loix du Ciel & de la Terre ſoient les propres ſujects de la Philoſophie; il faut la puiſer de cette meſme Inſpiration diuine; d'où eſt premierement ſortie la Subſtance de l'Ame.

Quant à la Doctrine de l'Ame Senſible, ou Produite, on ſe peut enquerir meſmes iuſques à ſa ſubſtance: mais c'eſt ce qui ſemble nous manquer. Car à quel propos rapporter au ſujet de la Doctrine de la Subſtance de l'Ame le dernier acte, la Forme du corps & ſemblables badineries de la Logique? Car l'Ame Senſible, ou des Brutes, doit eſtre tenuë pour vne ſubſtãce entierement corporelle, attenuée par la chaleur & faite inuiſible; vn petit vent, diſ-je, compoſé d'vne nature ignée & ærienne, qui a la ſoupleſſe de l'air, afin de receuoir l'impreſſion; & la vigueur du feu pour faire l'action; elle eſt nourrie en partie

de choses gluantes, comme l'huyle, en partie de choses qui tiennent plus de l'eau ; elle est couuerte du corps, & plantée dans les animaux parfaits principalement à la teste : elle se coule par les nerfs, & elle est refaite & reparée par le sang Spiritueux des Arteres, comme Bernardin Telesus & son disciple Augustin Donius l'ōt en quelque chose assez bien asseuré: mais il s'en faut enquerir auec plus de soin: veu principalement que cette matiere n'estant pas bien entenduë, à engendré des opinions superstitieuses tout à fait vilaines, & qui foulent meschamment la dignité de l'Ame humaine : à sçauoir celles de la Metempsycose & de la purgation des Ames durant certaines années: bref, celles du trop prochain parentage en toutes choses de l'Ame humaine auec les Ames des bestes brutes. Et telle Ame est la principale Ame aux Brutes, dont le corps est l'organe ; mais en l'homme, elle est seulement l'organe de l'Ame raisonnable, & peut estre plustost nommée Esprit qu'Ame. Voylà ce qui est de la Substance de l'Ame.

Pour ses facultez elles sont cogneuës d'vn chacun. L'Entendement, la Raison, la Phantasie, la Memoire, le Desir, & la volonté : bref, toutes celles dont traictent les Sciences de la Logique & de la Morale. Mais il faut parler de leurs origines dans la Doctrine de l'Ame, & ce en Physicien ; entant qu'elles sont dans l'Ame, & y sont adherantes ; leur seul vsage & leurs objects appartiennent à ces autres Arts. Et il me semble que l'on n'a encores rien trouué de rare sur ce suject ; bien que veritablement ie ne vueille pas dire,

qu'il y ait quelque chose à y Desirer. Cette portion des Facultez de l'Ame a deux dependances qui nous ont plustost donné de la fumée en la sorte qu'on les traicte, qu'elles ne nous ont fait voir la claire flamme de la verité. Vne d'elles est la doctrine de la Prediction naturelle; & l'autre est celle de la Sorcellerie.

Les Anciens nous ont laissé & fort à propos la Prediction diuisée en deux parties, en Artificielle & en Naturelle. L'Artificielle forme la deuination, par l'arraisonnement qu'elle fait sur les signes qui se presentent. La Naturelle prouient de l'interieur pressentiment mesmes de l'Ame, sans l'ayde d'aucuns signes.

L'Artificielle est double. L'vne argumente par les causes; Et l'autre par les seules experiences, qui ont vne certaine authorité aueugle. Et cette derniere sorte de deuiner est pour le plus souuent superstitieuse, telles qu'estoient parmy les Payens les disciplines qui s'occupoient à l'Inspection des entrailles & au Vol des Oyseaux & choses semblables; mesmes la plus celebre Astrologie des Chaldeens ne valoit pas gueres mieux. Mais l'vne & l'autre de ces deux Predictiõs Artificielles se trouue en diuerses Sciẽces. L'Astrologue tire ses predictions de la situation des Astres. Le Medecin a les siennes de l'approchement de la mort, du retour de la santé, des accidens qui arriueront à la maladie, & il les prend en considerant les vrines, en touchant le poux, en regardant les malades, & en faisant choses semblables. Le Politique a les siennes. *O ville venale, & qui s'en ira bien tost;*

pourueu qu'elle trouue quelqu'vn qui l'achepte. Et cette Prediction ne tarda gueres à estre accomplie premierement sous Sylla, & apres sous Cesar. Mais ie ne fais pas estat de traitter de telles Predictions, il faut les renuoyer aux Arts, ausquels elles appartient. Ie veux parler maintenant de cette Prediction Naturelle qui sort de la force interne de l'Ame. Elle est double. Vne est née auecques nous; l'autre vient par Influence. Celle qui est née auecques nous est appuyée sur ce fondement que nous supposons. Que l'ame ramenee & ramassée en soy; & qui n'est pas esparse dans les Organes du Corps, preuoit & cognoist par la propre vertu de son essence ce qui doit arriuer. Elle paroist fort bien dans les songes, dans les Exstases, sur le poinct de la mort; mais plus raremét quand l'on veille, ou quand le corps est sain, & qu'il se porte bien. Or l'on met d'ordinaire l'Ame en cet estat, ou l'on l'ayde à s'y trouuer par des abstinences, & par ces choses qui la retirent puissamment de l'exercice des fonctions du corps; afin qu'elle puisse iouïr du contentement de sa propre nature, sans que rien d'exterieur l'en puisse diuertir. La Prediction qui procede de l'Influēce est fondée sur cette autre supposition; Que l'Ame semblable à vn miroir, reçoit de la prescience de Dieu & des Esprits vne certaine illumination seconde: & pour cette sorte de Prediction, sert de beaucoup le mesme estat & le mesme regime du corps, que nous auons iugé necessaire pour l'autre. Car le mesme rappel de l'Ame, faict qu'elle se serue mieux de sa Nature; & qu'elle soit

plus susceptible des Influences diuines. Mais il y a cette difference entre elles, que dans celle qui vient de l'Influẽce, l'Ame est prise d'vne certaine ferueur, & comme d'vne impatience, à cause de la diuinité qui est presente, & c'est ce que les Anciens nommoient vne fureur Sacrée. Mais en la Prediction qui est en nous, la mesme Ame s'approche plus du repos & de la Vocation.

Mais l'Ensorcelement est vne puissante force, & vn acte pressant de l'Imagination sur le corps d'vn autre. Car i'ay touché cy-dessus, ce qu'elle peut sur celuy mesmes qui imagine. En ce genre les Sectateurs de Paracelse, & ceux qui ont fait cas de la fausse Magie naturelle, se sont portez auec tant d'excés, qu'ils ne se sont pas mesmes contentez de rendre esgale l'Imagination à la Foy, qui opere les Miracles. D'autres s'approchent de plus prés de la Verité, apres auoir plus subtilement consideré les secrettes vertus & impressions des choses, les rayonnemens des sens ; le passage de la contagion qui va d'vn corps à l'autre, les transports des vertus Aymantines, ils ont esté de cette opinion, que les impressions, les transports, & les communications se font plus aisément d'vn Esprit à l'autre, veu qu'il est plus vigoureux pour agir : & plus delicat & mol pour patir, que nulle autre chose. C'est de là que sont venuës ces opinions, maintenant toutes communes du Genie qui commande, de certains hommes mal-heureux & de mauuais rencontre ; des traits de l'Amour & de l'Enuie, & choses semblables. En suitte de ce, vient

la recherche comment l'Imagination peut estre ramassée & fortifiée. Car si la forte imagination a tant de vertu, il faut de necessité sçauoir cõment on la doit esleuer, & la rendre plus grande qu'elle n'est. Et c'est sur ce sujet qu'indirectement, mais auec beaucoup de danger, se coule vne certaine permission, ou defense de la plus grand part de la Magie Ceremoniale; veu que ce sera vn pretexte fort specieux, de dire que les Ceremonies, les characteres, les Enchantemens, les diuerses gestes que l'on fait du corps, les philtres & choses semblables ne prennent pas leur force d'vn pacte tacite, ou d'vn contract, que l'on auroit solemnellement passé auec les Esprits, & confirmé par quelque sacrement, mais seulement que c'est à dessein de fortifier & d'esleuer l'Imagination de celuy qui s'en sert. De mesmes qu'en la Religion l'on a introduit l'vsage des Images, pour lier les esprits des hommes à la Contemplation des choses; & pour exciter la deuotion de ceux qui prient. Neantmoins mon opinion est, qu'encores que l'on accorde que la vertu Imaginatiue est fort puissante; & de plus qu'elle se ramasse, & qu'elle se fortifie par les Ceremonies: bref, quoy que l'on suppose qu'elles sont introduittes à cet effect sincerement, & comme vn remede Physique, sans la moindre petite pensée d'attirer par ce moyen le secours des Esprits, neantmoins il les faut tenir pour illegitimes; d'autant qu'elles contrarient à cette sentence de Dieu, prononcée contre l'homme qui auoit peché. *Vous mangerez vostre pain à la*

Lieu digne de remarque.

sueur

ſueur de voſtre viſage. Car cette ſorte de Magie propoſe, que l'on peut acquerir par des obſeruations faciles, & auec peu de peine ces beaux fruicts, que Dieu veut que nous acheptions au prix de noſtre trauail.

Il reſte deux Doctrines, qui concernent les facultez de l'Ame Inferieure, ou Senſible ; entant qu'elles communiquent particulierement auec les Organes du Corps. Vne eſt du Mouuement volontaire. L'autre du Sens & de ce qui eſt Senſible. En cette premiere qui a eſté aſſez mal traitée en tout, il y manque vne partie quaſi toute entiere. A vray dire l'on a deſia recherché & meſmes l'on a deſia obſerué la Charge & la commode ſtructure des nerfs, des muſcles & des autres parties, qui ſont requiſes à ce mouuement; l'on a pris garde quelle eſt la partie du corps qui ſe repoſe lors que l'autre ſe meut ; & que l'imagination eſt le conducteur & comme le carroſſier de ce mouuement ; en ſorte que ſi l'on quitte l'image à laquelle il ſe meut, il eſt tout à l'inſtant coupé & arreſté : De meſmes que nous nous arreſtons tout court en nous pourmenant, ſi nous venus à penſer fortement & fixement à quelque choſe : & meſmes l'on s'eſt aduiſé ſur ce ſujet de pluſieurs ſubtilitez, qui ne ſont pas hors de propos. Mais l'on n'a encores ny diligemment recherché, ny trouué comment les Reſerremens, les Retardemens & les Agitations de l'Eſprit, qui eſt veritablement la ſource du mouuement tournent, excitent, ou pouſſent la maſſe corporelle & groſſiere des parties ; mais ce n'eſt pas merueilles;

puis que l'on a plustost pris iusques à present l'Ame mesme sensible pour vne certaine Perfection & fonction que pour vne Substance. Mais quand l'on aura recogneu qu'elle est vne Substance corporelle & faite de matiere ; il sera aussi necessaire de s'enquerir, comment vn si petit & si doux vent peut mouuoir des corps si espais & si durs. Et c'est ce qu'il faut rechercher sur cette matiere, puis que nous ne l'auons pas.

Pour ce qui est du Sens & de ce qui est Sensible on l'a plus amplement & plus diligemment recherché, tant dans les traitez generaux que l'on en a fait, que dans ces Arts particuliers ; à sçauoir la Perspectiue & la Musique. Ce n'est pas mon dessein de decider si l'on en a parlé veritablement ; puis qu'il ne m'est pas permis de mettre ces choses entre celles qui sont à Desirer. Toutesfois il y a deux parties insignes & remarquables, que ie souhaiterois que l'on trouuast en cette doctrine. Vne qui traitast de la Difference de la Perception & du Sens : Et l'autre de la Forme de la lumiere.

Et pour en parler veritablement, les Philosophes deuoient mettre en auant auec facilité la difference qui est entre la Perception & le Sens, dans leurs traitez du Sens & de ce qui est Sensible. Car nous voyons que les corps naturels ont quasi tous vne vertu manifeste de Perceuoir ; comme aussi vne certaine eslection de suiure ce qu'ils ayment, & de fuyr ce qu'ils hayssent, & qui n'est pas de leur nature. Ie ne parle pas seulement des plus subtiles Perceptions, comme

quand l'Aymant attire le fer; quand la flamme va viste au deuant de la Napthe; quand la bouteille d'eau vient à se joindre auec celle qui luy est prochaine: quand le rayonnement se retire de l'objet qui est blanc: quand le corps de l'animal rend les choses qui luy sont vtiles, semblables à soy, & en pousse hors ce qui est inutile: quand vne partie de l'esponge, bien qu'elle soit esleuée sur l'eau attire l'eau & repousse l'air & choses semblables. Car à quoy m'arrester plus long temps à les specifier? veu qu'il n'y a point de corps qui change celuy auprés duquel il est mis; ou qui soit au contraire changé par luy, sans qu'vne mutuelle Perception precede cette operation. Le corps perçoit les pores, par où il s'insinuë; l'impetuosité de l'autre corps à qui il cede, l'esloignement, quand il se retire de l'autre corps, par lequel il estoit retenu. Il perçoit qu'on l'arrache de sa continuité à quoy il resiste pour vn temps. Bref, la perception se trouue par tout. Et l'air perçoit si subtilement ce qui est chaud & ce qui est froid, que sa perception est beaucoup plus subtile que n'est celle de l'attouchement de l'homme qui se regle pourtant par le chaud & par le froid. L'on trouue donques vne double faute touchant cette Doctrine. Vne, parce que l'on n'y a quasi iamais touché & mesmes on la laissée sans traiter. L'autre, d'autant que ceux qui se sont peut-estre jettez en cette contemplation s'y sont de beaucoup plus aduancez qu'ils ne deuoient; & ils ont attribué le sentiment à tous les corps; en sorte que c'est vne espece de peché d'arracher la branche d'vn arbre; de

crainte qu'il ne vienne à se plaindre de mesmes que fist Polydore. Mais ils deuoient rechercher la differēce de la perception & du Sens, non seulement en la cōparaison des choses Sensibles auec les Insensibles, selon le corps entier, comme des Plantes & des Animaux; mais il faloit aussi prendre garde au corps sensible mesme; quelle est la cause pourquoy il se fait tāt d'actions, sans neantmoins qu'il y ait aucun sentiment. Pourquoy les viandes sont digerées & sont poussées au dehors; pourquoy les humeurs & les sucs sont portez en haut & en bas? pourquoy le cœur & le poux battēt? pourquoy les intestins font chacun leurs ouurages, cōme dans des ouuroirs; & pourquoy tout cela sans aucun sentiment? Mais l'on n'a pas assez bien veu quelle est l'action du Sens, ny quel genre de corps, quel retardement, ny quel redoublement d'impression est necessaire, pour faire que la douleur & la volupté s'en ensuiuent. Bref, il semble qu'ils n'ont aucunement cogneu la difference qui est entre la Perception Simple & le Sentiment; ny comment la Perception se peut faire sans le Sentiment. Car la dispute n'est pas sur le mot; mais sur la chose, qui est de grande importance. Que l'on recherche doncques plus particulierement ce qui se doit sçauoir en cette doctrine qui est fort vtile, & qui regarde plusieurs choses; veu principalement qu'aucuns d'entre les anciens Philosophes, pour l'auoir ignoré, ont esté si mal-aduisez que de croire que les Ames estoient infuses dans tous les corps, sans aucune distinction; ne se prenans pas garde comment le mou-

uement se pouuoit faire auec discretion sans sentiment; ou que le sentiment pouuoit estre present sans l'Ame.

L'on peut dire, que ce que l'on sçait sur la Forme de la lumiere, est vne espouuantable Ignorance, à faute de s'en estre deuëment informé; veu principalement que l'on a fort trauaillé sur la Perspectiue, & pourtant ny en cette science, ny autrement, l'on n'a pas recherché qui vaille, que c'est que la Lumiere. L'on traitte à la verité ses rayonnements, mais non pas son origine. Et la faute de cecy, & d'autres choses viét de ce que l'on a placé la Perspectiue entre les Mathematiques; & que l'on s'est trop tost esloigné de ce qui est de la Physique. De plus, le traité de la lumiere & de ses causes dás la Physique est quasi superstitieux; comme d'vne chose qui est mitoyenne entre ce qui est diuin & Naturel. En sorte que certains Platoniciens ont auancé qu'elle estoit plus ancienne que la Matiere mesmes; & l'ont asseuré, fondez sur cette sotise qu'ils auoient inuentée, à sçauoir que l'Espace ayant esté estendu par vn soufle, il fut premierement remply de la lumiere, & apres du corps, contre ce que dit l'Escriture Saincte, qui veut que la masse tenebreuse du Ciel & de la Terre ait esté creée auant la lumiere. Et ce que l'on en dit physicalement & selon le sens, aboutit tout aux Rayonnemens, en sorte qu'il reste fort peu de chose à estre enquise dans la Physique sur ce sujet. Les hommes deuoient auoir baissé plus bas leurs Contemplations; & il falloit qu'ils eussent demandé que c'estoit

qui estoit commun à tous les corps lumineux, comme cela appartenant au sujet de la forme de la lumiere. Car combien est grande la difference entre le Soleil, & vn bois pourry, ou les escailles des poissons semblablement pourries, si l'on considere la diuerse excellence de leurs Corps. Il falloit aussi s'estre enquis, pourquoy c'est que certaines choses s'embrazent, & iettent hors de soy, de la lumiere estant eschauffées, ce que ne font pas d'autres, le fer, les metaux, les pierres, le verre, le bois, l'huile, le suif; ou jettent des flammes estant au feu; ou pour le moins y deuiennent rouges. Au lieu que l'eau & l'air ne prennent aucune lumiere, & ne reluisent pas, quoy qu'on les fasse boüillir à fort feu. Que si quelqu'vn pense que cela vient de ce que c'est le propre du feu, que de luire; & que l'eau & l'air luy sont ennemis: celuy-là, pour en dire le vray, n'a iamais esté la nuict sur mer, l'eau estant chaude par la tempeste. Car il y auroit remarqué que les gouttes d'eau qui rejalissent du batement des rames, bluetent & paroissent treluire. Ce qui arriue aussi à l'escume de la mer la plus boüillonnante que l'on nomme Poulmon marin. Bref qu'est-ce qu'ont de commun auec la flamme & les choses qui s'embrazent au feu, les vers luisans, les farfadets & la mouche d'Inde, qui rend claire toute la chambre; & les yeux de certains animaux dans les tenebres; & le sucre quand on le rape, ou quand on le rompt; la sueur du cheual qui galoppe vne nuict qu'il fait bien chaud, & autres choses semblables. Mesmes l'on a esté si peu aduisé

en cecy, que plusieurs croyent que les bluettes ti-rées d'vne pierre, soient vn air frayé. Mais puisque l'air ne s'allume pas par la chaleur, & qu'il a en soy manifestement la lumiere, comment se peut-il faire que les hiboux, que les chats, & que certains autres animaux voyent clair la nuict? en sorte qu'il faut confesser qu'il y a vne certaine Lumiere naturelle & propre à l'air, encores qu'elle soit fort mince & fort foible, proportionnée neantmoins aux rayons visuels de ces animaux; puis que la veuë ne se fait pas sans la lumiere. Toutesfois la cause de ce mal, comme de plusieurs autres, vient de ce que l'on n'a pas tiré les formes communes des natures, des instances particulieres; ce que i'ay mis comme vn sujet propre de la Metaphysique, qui est aussi vne partie de la Physique, ou de la Doctrine de la Nature. Doncques que l'on recherche qu'elle est la Forme & les Origines de la lumiere; & cependant que l'on croye que ce traitté est à desirer. Et que ce soit assez parlé de la Doctrine de la Substance de l'Ame, tant Raisonnable que Sensible, auec ses facultez, comme aussi de ses dependances.

Fin du quatriesme Liure.



DE LA



DE LA DIGNITÉ ET DE L'ACCROISSEMENT DES SCIENCES

De FRANÇOIS, BARON de VERULAM & Vicomte de S. Aubain.

LIVRE V.

A SON ROY.

Diuiſion de la Doctrine touchant l'Vſage & les obiets des facultez de l'Ame de l'homme, en Logique & en Morale. Diuiſion de la Logique aux Arts d'Inuenter, de Iuger, de Retenir, & de Donner.

CHAPITRE I.

SIRE,

La Doctrine qui regarde l'Entendement; & cette autre qui concerne la Volonté de l'homme, ſont dés leur naiſſance comme iumelles. Car la pureté de l'illumination & la liberté de la franchiſe, ont eü vn meſme commencement, & ont auſſi deſcheu par enſemble. Et il ne ſe trouue point dans tout ce qui eſt, vne ſi intime Sympathie que celle qui eſt entre le Vray & le Bon. Ce qui doit d'autant plus faire rougir de honte les ſçauans hommes, s'ils ſe voyent en doctrine comme des Anges, qui ont des aiſles; mais au reſte dans leurs deſirs comme des ſerpents qui rampent par terre, portans des Ames qui ſont à la verité comme des miroirs, mais gaſtez de vileines taches.

Ie viens maintenant à la Doctrine qui concerne l'Vſage & les Objets des facultez de l Ame humaine: elle eſt diuiſée en deux parties, fort cogneuës & re-

ceuës du consentement d'vn chacun en Logique & en Morale ; à cela prés que j'en ay tiré la Science du Droict, qui fait d'ordinaire portion de cette derniere partie, & ie l'ay rapportée à la doctrine de l'homme assemblé, ou qui est en compagnie, parlant seulement en cet endroit de l'homme separé. La Logique dispute de l'Entendement & de la Raison ; & la Morale de la Volonté, du Desir & des Affections : Vne cause les resolutions, & l'autre les actions. Il est pourtant vray que la Phantasie tient lieu d'vn certain Agent, d'vn certain Messager, ou d'vn certain Procureur qui fait les affaires en l'vne & en l'autre de ces deux Iurisdictions ; c'est à sçauoir en celle où l'on iuge, & en celle où l'on execute. Car le Sens presente à l'Imagination toute sorte de representations, sur lesquelles la Raison donne son iugement ; apres elle renuoye à la mesme Imagination, celles qu'elle a chosi & approuué, auparauant que mettre en effect ce qui a esté resolu.

Aussi est-il vray que la Phantasie precede & incite tousiours le mouuement volontaire, en sorte que elle est vn instrument commun, tant à la Raison qu'à la Volonté, si nous n'aymons mieux dire que c'est vn Ianus à double visage ; dont celuy qui regarde la Raison porte l'image de la Verité ; & l'autre, qui est tourné du costé de l'action, porte la ressemblance de la Bonté. Neantmoins ces deux visages sont :

Tels que les ont deux sœurs.

Au reste la Phantasie n'est pas vn simple messager : car ou il porte vne grande creance, ou il se l'attri-

buë outre le simple rapport de ce qui luy est commandé : surquoy Aristote a fort bien dit : *L'Ame a la mesme puissance sur le corps, que le maistre l'a sur son valet ; mais la Raison peut sur la phantaisie, ce que dans vne libre cité le Magistrat peut sur le citoyen,* qui peut commander à son tour. Car nous voyons qu'és choses qui concernent la Foy & la Religion, la Phantaisie tient le haut bout, & s'esleue par dessus la raison. Non que l'Illumination diuine se place dans la phantasie, c'est plustost dans le donjon de l'Esprit & de l'Entendement. Mais de mesmes que la grace Diuine dans les vertus, vse des mouuemens de la Volonté, ainsi la mesme dans les illuminations se sert des mouuemés de la phantaisie : d'où vient que la Religion s'est tousiours frayée le chemin par les similitudes, par les figures, par les paraboles, par les visions & par les Songes, pour aller iusques à l'Ame. Comme aussi la mesme Phantasie ne sert pas de peu aux persuasions, que l'eloquence insinuë. Car quand les esprits sont adoucis par les artifices qui se treuuent dans les harangues, quand ils sont enflammez & portez à quelque chose, tout cela se fait à la suscitation de la Phantasie, qui deuenuë puissante, ne gourmande pas seulement la Raison, mais la force mesmes, l'aueuglant en partie & en partie l'eguillonnant. Sans que pour toutes ces causes ie m'escarte de la premiere diuision ; veu qu'à peine la Phantasie engendre les Sciences. Car la Poësie, que i'ay rapporté au commencement de cet ouurage à la Phantasie, doit estre plustost prise pour vn Ieu d'Esprit,

que pour vne Science; & i'ay cy deuant remis le discours de la puissance que la Phantaisie a dans les choses naturelles sur la doctrine de l'Ame. Quant à l'alliance qu'elle a auec la Rhetorique, ie juge qu'il sera à propos de la faire voir dans cet Art, dont ie traitteray cy apres.

Cette partie de la Philosophie humaine, qui concerne la Logique, n'est pas au goust de plusieurs, & semble n'estre autre chose que le filet & le piege d'vne subtilité espineuse. Car de mesmes que l'on dit veritablement; *Que la Science est la nourriture de l'Esprit.* Ainsi quant à l'appetit, & au choix de cette viande, plusieurs ont le mesme palais, & le mesme goust que les Israëlites auoient dans le Desert, qui desirerent auec passion s'en retourner aux pots pleins de chair; & qui se dégousterent de manger de la Manne, laquelle quoy que ce fut vn mets celeste, n'estoit pourtant pas goustée pour telle, ny prisée. En la mesme sorte pour l'ordinaire ces Sciences plaisent, qui ont vne certaine infusiō de chair qui a le plus de suc, telles que sont l'Histoire Ciuile, les Mœurs & la Prudence Politique, qui font voir les affections, les loüanges, & les fortunes des hommes. Mais cette lumiere seche, offense & brusle les esprits de plusieurs qui les ont mols & moüettes. Au reste si l'on veut mesurer chaque chose par ce qu'elle merite, les Raisons de la Science sont veritablement les clefs de toutes les autres. Et de mesmes que la main est l'instrument des Instruments, l'Ame la forme des formes: ainsi, & ces Arts doiuent estre mis pour les

Arts des Arts. Car ils ne redressent pas seulement, ains ils fortifient : de mesmes que l'exercice & l'habitude de tirer de l'arc ne font pas que quelqu'vn vise mieux, mais aussi apprennent à tendre l'arc plus fort.

Les Arts de la Logique sont quatre en nombre, selon la diuision des fins où ils tendent. Car l'homme a pour but dans ses arraisonnemens, ou de Trouuer ce qu'il cherche: ou de Iuger ce qu'il a trouué; ou de Retenir ce qu'il a iugé ; ou de Donner ce qu'il a retenu. Il faut doncques de necessité qu'il y ait vn pareil nombre d'arts Raisonnables, à sçauoir l'Art de la Recherche ou de l'inuention, l'Art de l'Examen ou du Iugement: l'Art de la Garde, ou de la Memoire ; & l'Art de l'Elocution, ou de la Tradition, desquels ie parleray tout presentement.

Diuision de l'Art Inuentif en celuy qui inuente les Arts & les Arguments. Que le premier qui est le plus releué manque. Diuision de l'Art qui inuente les Arts, en Experience par les Lettres, & en Organe nouueau. Esbauchement de cette Experience.

CHAPITRE II.

IL y a deux especes d'Inuention fort differentes, à vray dire entre elles. Vne des Arts & des Sciences; l'autre des Argumens & des Discours. La premiere est, selon mon aduis tout à fait à Desirer ; & son de-

faut me ſemble ſi grand, comme ſi quelqu'vn en faiſant l'inuentaire des biens d'vn homme mort couchoit ainſi vn article. *D'argent comptant, rien.* Car de meſmes que l'on achete toutes choſes auec de l'argent; ainſi par cet Art tous les autres ſont acquis. Et de meſmes que l'on n'euſt iamais ſceu où eſtoit l'Inde Occidentale, ſi l'on n'eut inuenté l'eſguille marine; encores que ces contrées ſoient fort grandes; & que le mouuement de la Bouſſole ſoit fort petit. Ainſi perſonne ne ſe doit eſtonner ſi l'on n'a fait de plus grands progrez dans la deſcouuerte, & dans l'aduancement des Arts; puis que l'on ignore iuſques à preſent l'Art d'Inuenter, & de Deſcouurir les Sciences.

Perſonne ne nie, que cette partie de la Science ne ſoit à Deſirer. Car en premier lieu, la Dialectique ne faict profeſſion, mais meſmes ne penſe à rien moins qu'à Inuenter les Arts, ny les Mechaniques pour en tirer les ouurages, ny les Liberaux pour en trouuer les Axiomes: elle ſe contente d'en parler aux hommes comme en paſſant, & les laiſſe là, leur ordonnant: *Qu'ils croyent en chaque Art à celuy qui y eſt le plus experimenté.* Celſus Medecin, & outre ce perſonnage fort aduiſé, parlant grauement & franchement des Sectes des Medecins Empyriques & Dogmatiques, contre la couſtume que tous les hommes ont de s'eſtendre ſur les loüanges de leur profeſſion, confeſſe *Que les medicamens & les remedes ont eſté premierement inuentez; & qu'apres cela l'on a diſputé de leurs cauſes, & de leurs raiſons, &*

non au rebours, que l'on n'a pas premierement tiré les causes de la Nature des choses, & qu'elles n'ont pas esclaté auant l'inuention des remedes. Mais Platon dit plus d'vne fois: *Qu'il y a vne infinité de choses particulieres; & de plus, que celles qui sont les plus generales donnent de moins certains enseignemens: & par consequent que la moüelle des Sciences, par laquelle le bon ouurier est distingué du mauuais, consiste dans les moyennes propositions, que l'experience a donné & a laissé en chaque Science.* Et mesmes ceux qui ont parlé des premiers Inuenteurs des Arts, ou des Origines des Sciences en ont plustost donné la gloire au hazard qu'à l'Art: mesmes ils ont introduit, comme Docteurs des Sciences, les bestes brutes, les animaux à quatre pieds, les oyseaux, les poissons, les serpens, plustost que les hommes.

Venus prist du Dictamne sur Ide Dicteene,
Dictamne à longue feüille & à pourprine fleur
Cogneu par le Cheureil, quand pressé de douleur:
Il porte au flanc la flesche.

Et puis que ç'a esté vne coustume pratiquée parmy les Anciens, que de mettre au nombre des Dieux ceux qui auoient inuenté quelque chose d'vtile; Ce n'est pas merueilles si les Temples des Egyptiens, qui sont vne nation fort ancienne, & qui a donné commencement à plusieurs Arts, ont esté remplis de tant de simulachres de bestes brutes, & n'en ont quasi point eü de ceux d'hommes.

Tant de Monstres faits Dieux: & l'aboyant Anube,
Contre Venus, & contre, & Neptune & Pallas.

Que si vous aymez mieux, suiuant ce que les Grecs nous

nous en apprennent, attribuer aux hommes l'inuention des Arts; neantmoins vous ne direz pas que Promethée a longuement resvé sur l'inuention du feu; ou quand il a fait choquer vn caillou contre l'autre, qu'il en ait attendu des bluettes de feu : mais qu'il a trouué cela par hazard, & comme l'on dit, il a fait ce larrecin à Iupiter. En sorte que pour ce qui concerne l'inuention des Arts, nous sommes plus redeuables au Cheureil pour les Emplastres : au Rossignol pour les concerts de Musique; à Ibis pour les lauemens; au couuercle d'vn pot, * *qui est enleué par la force du boüillon*, pour le bruit que fait le Canon. Bref, pour le dire en vn mot, nous sommes plus obligez au cas fortuit qu'à la Dialectique. Sans que cette autre sorte d'inuenter que Virgile descrit fort bien en ces Vers : * Adjousté.

Que l'Vsage forgeast peu à peu plusieurs Arts
En meditant.

Soit differente de cecy : veu que la Methode qu'il propose n'est pas autre que celle dont les brutes sont capables; & dõt elles se seruent le plus souuent; c'est à sçauoir vn soin fort exact à vne certaine chose & vn continuel exercice en cela; à quoy les animaux sont necessitez pour leur conseruation. Et c'est ce que Ciceron dit fort veritablement: *L'Accoustumance à quelque chose, va souuent par-dessus la Nature & l'Art.* C'est pourquoy si l'on dit des hommes:

Vn grand trauail surpasse toute chose,
Comme aussi fait la dure Pauureté.

Aussi demande t'on des bestes:

Quel Maistre enseigne au Perroquet à dire
Bon iour?

Qui a monstré au Corbeau de jetter de petites pierres dans vn arbre creux, où il a veu qu'il y auoit de l'eau; afin qu'il y peust atteindre auec son bec en l'ayant ainsi esleuée? Qui a monstré le chemin aux Abeilles, qui en voltigeant par l'air, comme si c'estoit vne vaste mer, ont accoustmé d'aller dans les prairies fort esloignées de leurs rusches, où elles ne laissent pas de retourner?

Qui a de plus appris à la fourmis de ronger les grains de bled, qu'elle veut mettre en reserue dans sa formiliere, de crainte qu'ils ne germent; & qu'elles ne soient trompées en leur esperance? Que si quelqu'vn remarque en ce vers de Virgile ce verbe *Forger*, qui denote la difficulté de la chose; & cét aduerbe *Peu à peu*, qui signifie tardiueté; nous retournerons à l'endroit d'où nous sommes partis; c'est à sçauoir à ces Dieux des Egyptiens; veu que les hommes ne se sont que fort peu seruis jusques à present de la faculté de la raison & point en tout de ce que doit faire l'art pour descouurir quelque chose de nouueau.

En second lieu, si l'on y prend garde de prés, l'on verra que cela mesmes que j'asseure est mõstré par la forme d'Induction que la Dialectique propose par où les Principes des Sciẽces sont trouuées & approuuées: & cette mesme forme d'Inductiõ est tout à fait defectueuse & incompetante, & tant s'en faut qu'elle rende la Nature parfaicte; qu'au contraire, elle la peruertist & la destourne. Car celuy qui regardera

ſubtilement au moyen par lequel cette roſée Æthe-rée des Sciẽces, ſemblable à celle dont parle le Poëte.

Du miel aërien les celeſtes preſens,

eſt ramaſſé : veu que les Sciences meſmes ſont tirées des particuliers exemples en partie naturels, en partie artificiels, cõme des fleurs d'vn pré, ou d'vn jardin, il trouuera de vray que ſon Eſprit de ſoy-meſme & de ſon naturel, fait plus ingenieuſement vne Induction, que celle qui eſt deſcrite par la Dialectique. Car du ſeul dénombrement des choſes particulieres, comme les Dialecticiens ont accouſtumé, où il ne ſe trouue point d'Inſtance Contradictoire, l'on conclu fort mal. Et cette Induction ne produit aucune autre choſe qu'vne probable coniecture. Et qui ſe promettra qu'il n'y a aucune contradiction cachée ; puis que l'on ne cognois pas entierement les choſes, & que l'on ne s'en ſouuient que d'vne partie? Comme ſi Samuel ſe fuſt arreſté à ces enfans de Iſay, qu'il voyoit preſens en la maiſon ; & s'il n'eut pas cherché Dauid qui eſtoit aux champs. Et pour en parler auec verité cette forme d'Induction eſt ſi groſſiere, qu'il ſemble impoſſible que tant de ſubtils eſprits qui ſe ſont exercez ſur ces matieres, ayent peu la mettre en auant ; ſi la cauſe ne vient de ce que ils ſe ſont haſtez à donner ce qu'ils auoient penſé ; & qu'ils auançoient pour doctrine ; au lieu qu'ils meſpriſoient par arrogance & par ſuperbe, les choſes particulieres, & principalement de s'y beaucoup arreſter. Car ils ſe ſont ſeruis des exemples & des Inſtances particulieres, comme ſi c'eſtoient des Sergens

ou des Huissiers pour faire faire place; afin de faire passer leurs opinions; tant s'en faut que dés le commencement ils les ayent appellées à leur conseil, afin que l'on deliberast legitimement & meurement de la Verité des choses. Et ie m'asseure que nous serons touchez d'vn deuot, & d'vn religieux estonnement, quand nous verrons que les mesmes pistes batuës nous conduisent à l'erreur, tant dans les choses diuines, que dans les humaines. Car de mesmes que pour entendre la Verité diuine, à peine personne ne se persuadera-il de deuenir comme vn petit Enfant, ainsi pour apprendre la verité humaine, on estime que c'est vne chose basse, & comme mesprisable qu'il faille que ceux qui sont desia bien auancez relisent & reuoyent les premiers Elemens des Inductions.

En troisiesme lieu, si l'on demeure d'accord, que l'on peut fort bien establir les principes des Sciences par l'Induction, dont on se sert, ou par le Sens ou par l'experience, c'est vne chose aussi fort certaine, que l'on ne peut tirer par Sillogisme, ny bien, ny asseurément les Axiomes inferieurs; où il est question des choses naturelles qui participent de la matiere. Car en argumentant il se fait vne reduction de propositions aux principes par les propositions moyennes. Or cette forme, ou d'Inuenter, ou de Prouuer, a lieu dans les Sciences populaires, par exemple dans la Morale, dans la Politique, dans le droict & dans les autres semblables; & mesmes en ce qui regarde la Theologie: d'autant que Dieu veut s'accommoder

par sa bonté, à la portée de l'homme. Mais en ce qui est de la Physique où il faut venir à bout de la Nature par œuure; & non pas forcer par argumens celuy contre qui l'on dispute, la verité eschappe entierement des mains, à cause que les ouurages de Nature sont beaucoup plus subtils, que ne sont les paroles. En sorte que le Syllogisme venant à defaillir, il sera necessaire de se seruir par tout, de ce qui est propre à vne vraye & correcte Induction, tant aux principes plus generaux qu'aux propositions inferieures. Car les Syllogismes sont composez de propositions, les propositions de mots; & les mots sont les marques de ce que l'on a cogneu; d'où vient que si les cognoissances mesmes qui sont les ames des mots, sont mal & tout autrement tirées des choses qu'il ne faut, tout le bastiment s'affaisse; sans que ny le laborieux examen des Consequences des arguments, ny de la verité des propositions, puisse iamais remettre ce qui est gasté; veu que c'est vne faute qui est faite en la premiere Digestion, comme parlent les Medecins, qui ne peut plus estre rectifiée par les fonctions qui suiuent apres. Ce n'est donc pas sans vne bien grande & bien euidente cause, si plusieurs des Philosophes, & mesmes quelques vns des plus habiles ont esté Academiciens & * Sceptiques, qui ne vouloient pas qu'il y eut de science en l'homme; & qui ostoient la certitude des choses qui peuuent estre comprises, niants qu'il y en eust d'autre, que celle que l'on en a par verisimilitude & par probabilité. I'aduoüeray pourtant que quelques-vns ont pensé

* C'est à dire, indeterminez

que quand Socrate asseuroit qu'il ne sçauoit rien, qu'il l'a dit pour rire; & qu'il a affecté d'estre tenu pour docte en dissimulant sa science. Car en desauoüant la doctrine qu'vn chacun recognoissoit en luy, il a voulu que l'on creust qu'il auoit la cognoissance de ce qu'il ignoroit. Et cette opinion, Que l'on ne pouuoit rien comprendre, n'a pas esté entierement tenuë dans la nouuelle Academie, que Ciceron a suiuy: Car les plus eminents en Eloquence, ont esté de cette secte, afin qu'ils peussent auoir l'honneur de disputer amplement pour & contre; d'où est venu qu'ayans quitté le droict chemin qu'ils deuoient auoir tenu pour y recontrer la verité, ils s'en sont escartez, pour aller, par maniere de dire, faire des pourmenades pour leur plaisir. Mais il est tout vray, que quelques vns en la vieille & en la nouuelle Academie; & principalement entre les Sceptiques ont creu simplement & entieremét cette * Acatalepsie. Mais ils ont principalement erré en ce qu'ils condemnoient les Perceptions des Sens; & par ainsi ils arrachoient les Sciences en leurs racines. Or bien que les Sens trompent, ou quittent pour le plus souuent les hommes, si est-il vray qu'estant aydez d'vne grande industrie, ils peuuent suffire pour les Sciences. Et ce non tant par l'assistance des instruments, bien qu'ils seruent en quelque chose, que par le secours des experiences de tel genre qui puissent produire sur des Obiets comprehensibles par le sens, des obiets qui excedent en subtilité la puissance sensitiue. Ils deuoient plustost auoir attribué le defaut

* C'est à dire, que l'on ne pouuoit rien comprendre.

en cecy, aux fautes que commet l'intelligence, & à l'opiniastreté, qui ne veut pas obeyr aux choſes, & aux fauſſes demonſtrations, & aux modes d'arraiſonner, & de conclurre que l'on tire mal à propos de ce que les Sens ont apperceu. Ce que ie dis, non pour rendre l'Entendement moins eſtimable qu'il doit eſtre, ny pour faire tout quitter là; mais afin qu'on luy recherche, & qu'on luy donne des aydes propres à ſurmonter ce qui eſt difficile dans les choſes; & ce qui eſt obſcur & caché dans la nature. Car l'on ne ſçauroit trouuer d'homme qui euſt la main ſi aſſeurée, & qui fuſt ſi exercé que de tirer vne ligne droitte; ou qui peuſt faire auec facilité la circonference d'vn rond; ce que pourtant il peut aiſément faire auec vne Regle & vn Compas. Et c'eſt ce que ie veux, & que ie taſche auec effort de trouuer: à ſçauoir que l'Intelligence s'ajuſte aux choſes, & que l'on trouue vn certain Art d'Indication & de Direction qui découure les autres Arts, leurs Axiomes & leurs Oeuures; & les mette en euidence : car pour en parler au vray, il eſt à Deſirer.

Cet Art d'Indice, c'eſt ainſi que ie le nommeray cy-apres, ſe diuiſe en deux. Car l'Indice ſe porte des Experiences aux Experiences : ou des Experiences aux Axiomes qui denotent de nouuelles Experiences. Ie nommeray le premier l'Experience par les Lettres : Et l'autre, l'Interpretation de la Nature, ou l'Organe nouueau. Le premier, comme j'ay deſia touché, doit à peine eſtre tenu pour vn Art, ou pour vne partie de Philoſophie; mais pour vne viuacité à

descouurir : C'est pourquoy aussi ie le nomme parfois la Chasse de Pan, ce que j'emprunte de la Fable. Mais ainsi que quelqu'vn peut en trois façons aller son chemin : ou quand il palpite estant en tenebres; ou quand il est conduit par la main d'autruy, luy ne voyant que fort peu ; bref, quand il conduit ses pas à la lumiere qu'on donne. De mesmes, c'est vne vraye palpitation que d'entreprendre de venir à bout de toute sorte d'experiences, sans aucune suite & sans aucune methode ; mais quand l'on se sert de direction & d'ordre dans les experiences ; c'est de mesmes que si l'on se faisoit conduire par la main: & c'est ce que j'entends par l'Experience des Lettres; veu que la lumiere mesme qui est la troisiesme chose, doit estre tirée de l'Interpretation de la Nature, ou de l'Organe nouueau.

L'Experience par Lettres, ou la Chasse de Pan contient la maniere de faire les experiences ; & pource que i'ay dit qu'elle nous manque & qu'elle n'est pas entierement claire, j'en toucheray quelque chose suiuant ma coustume & ma resolution. La façon d'Experimenter prouient principalement ou du changement de l'Experience, ou de la production de l'Experience; ou du transport d'vne Experience à l'autre; ou du renuersement de l'Experience; ou de la contrainte de l'Experience ; ou de l'Application de l'Experience; ou de l'Accouplement de l'Experience; ou en fin de la Rencontre de l'Experience. Et toutes ces choses sont retenuës au deça des bornes de l'Axiome qu'il faut trouuer. Car ceste autre partie de l'Organe

gane nouueau contient tout le Transport des Experiences en Axiomes, ou des Axiomes és experiences.

Le changement de l'Experience se fait premierement en la matiere; c'est à sçauoir quand l'on tasche maintenant de faire quelque experience sur les choses de mesme espece, que sont celles, sur lesquelles seules l'on a trauaillé. Par exemple; l'on n'a jusques à present fait le papier qu'auec des drapeaux de toile, & non auec des draps de soye, si peut-estre les Chinois n'en sont venus à bout, n'y auec des estoffes de fil composées de poils dont l'ō fait ce que l'on nomme Camelot; ny auec des laines, ny auec du Cotton, ny auec des peaux, bien que ces trois dernieres choses semblent estre * Heterogenees. C'est pourquoy elles sont plus vtiles, estant meslées que separées. De plus l'on a accoustumé d'anter les Arbres fruictiers: mais l'on na pas encore, que fort rarement tasché d'en faire autant des arbres sauuages; quoy que l'on sçache qu'vn orme anté sur vn orme, donne vn fort grand ombrage auec ses fueilles. On n'ante non plus gueres souuent les fleurs, encores que l'on ait commencé d'anter en escusson les Roses musquées auec des communes. Mesmes ie mets le changement en la partie de la chose entre les changemens en la matiere: Car nous voyons qu'vn greffe anté dans le tronc de l'arbre pousse plus heureusement que quand il est mis en terre, pourquoy est-ce que la graine de l'oignon antée dās la teste d'vn autre oignon qui est verdoyant, ne germera mieux que si on la seme en

* C'est à dire, mal propres pour cela.

terre; Et en cet endroit la racine se change selon le tronc; en sorte qu'il semble que l'on ante en quelque sorte dans la racine. En second lieu, le changement de l'Experiẽce se fait en la cause efficiente; Par exemple, les Rayons du Soleil prennent vne si grãde force par les miroirs ardents, qu'ils peuuent allumer vne matiere combustible. Ne se peut-il pas faire que les rayons de la Lune puissent estre par les mesmes miroirs portez à l'action d'vn degré d'vne douce chaleur tiede, afin d'experimenter si tous les corps celestes sont chauds en puissance? De plus, les chaleurs accõpagnées de rayons, sont fortifiées par les miroirs; à sçauoir mon si les chaleurs sombres comme sont celles des pierres & des metaux auant qu'ils soient fondus, en font de mesme; ou plustost si en cela il y a certaines portions de lumiere. Comme aussi l'Ambre & l'Agathe frottées, attirent la paille, n'en peuuent-elle pas faire de mesme si on les presente au feu? Le changement de l'Experience se fait en troisiesme lieu en la Quantité, à quoy il faut prendre garde curieusement; veu qu'il s'y glisse beaucoup d'erreurs. Car l'on croit qu'à mesure que la Quantité s'augmente & se multiplie, que la vertu en fait ainsi; & mesmes ils le demandent & le supposent en Mathematique, comme si c'estoit vne chose certaine; ce qui est pourtant faux. Vne bale de plomb de la pesanteur d'vne liure estant laschée du haut d'vne tour chet en bas, par exemple, dans le temps qu'il faudroit à dix batemẽs de poulx; ne se fera-il pas qu'vne de deux liures, en laquelle cette impetuosité du mou-

uement qu'ils nomment naturel doit estre double, dõnera en terre dans cinq batemẽs du mesme poulx? cependant elle tombera dans le mesme espace de temps que la premiere, & ne s'en aduancera pas à raison de ce qu'elle a vne plus grande quantité de matiere. De plus, vne drachme de soulphre; par exemple, meslée auec vne demy-liure d'Acier le fera couler: ne faut-il pas croire qu'vn once de soulphre suffira pour en faire fondre quatre liures? ce qui ne s'ensuit pas. Car il est fort vray que la resistance de la matiere en ce qui patist est plus augmentée par la Quantité, que ne l'est l'actiueté de la vertu dans ce qui agist. Au reste, le Trop trompe aussi bien que le Peu. Car l'on commet d'ordinaire cette faute dans les fusions & dans les depurations des metaux, où pour les plustost depescher l'on fait vn grand feu dans la fournaise: & on y adjouste vne plus grande quantité de ce que l'on y iette à cet effect. Mais ces choses estans plus augmentées qu'il ne faut, empeschent l'operation; parce qu'elles tournẽt & emportent en fumée beaucoup de metail pur, par leur force & par leur acrimonie; en sorte que l'on y fait de la perte: & la masse qui reste est plus difficile à fondre & plus dure. C'est pourquoy l'on doit se ressouuenir de la plaisante chose qui arriua à ceste femme d'Æsope, laquelle auoit esperé qu'en baillant vne double mesure d'orge à sa poule, elle feroit deux œufs par iour, mais au contraire estant ainsi deuenuë trop grasse, elle n'en fit point du tout, & il ne sera point seur de s'asseurer sur quelque Experience naturelle,

ſi on ne l'a eſprouuée, & dans vne petite, & dans vne grande quantité; mais c'eſt aſſez parlé du changement de l'Expérience.

La Production de l'Experience ſe fait en deux façons, en la refaiſant & en l'eſtendant; quand on reïtere l'experience, ou quand on la porte à quelque choſe de plus ſubtil. Voicy vn exemple de la reïteration de l'Experience, l'eſprit du vin eſt fait de vin diſtillé vne ſeule fois, & il eſt plus acre & plus fort que le vin meſme: Ne ſe peut-il pas faire que l'eſprit meſme du vin diſtillé ou ſublimé ſe ſurmontera ſoy meſme en force par la meſme raiſon. Mais ceſte reïteration n'eſt pas auſſi exempte de tromperie: Car la ſeconde eleuation n'eſgale pas l'exces de la premiere, & meſmes il arriue fort ſouuẽt par vne experience reïterée, que tant s'en faut qu'apres la conſiſtance, & l'eſtat certain d'vne operation, la Nature paſſe outre, qu'au contraire elle deſchet. C'eſt pourquoy il faut en cela y apporter du iugement. De plus, l'Argent vif mis dans vn linge, ou autrement dans vn creux que l'on aura fait au milieu d'vn tas de plomb fondu, quand il commence à ſe refroidir, s'arreſte & n'eſt plus remuant. Ne ſe peut-il pas faire que ce meſme Mercure eſtant ſouuent mis en cet endroit ſe fixera; en ſorte qu'il deuiendra malleable? Voicy vn exemple de l Extenſion de l'Experience. Si par le moyen d'vn verre à long col l'on fait couler au fonds du vin trempé, de l'eau que l'on aura verſé d'enhaut, elle ſeparera l'eau du vin; le vin ſe retirant peu à peu enhaut & l'eau prenant le bas. Ne ſe peut-il pas faire

que comme le vin & l'eau, qui ſont deux corps differents ſont ſeparez par cet artifice, que les parties les plus ſubtiles du vin, qui eſt pur & en ſon entier, ſoient ſeparées des plus groſſieres, afin qu'il ſe faſſe comme vne diſtillation par le poids; & qu'il ſe trouue enhaut quelque choſe d'approchant à l'eſprit du vin & encores plus ſubtil? De plus, l'Aymant attire le fer quand il eſt en maſſe, ne ſe pourra-t'il pas faire qu'vn petit morceau d'Aymant qui ſera tombé dans la limaille du fer l'attirera à ſoy & qu'il en ſera tout couuert? De plus, l'eſquille de la bouſſole ſe tourne aux Poles du monde; ne ſera-ce pas par la meſme voye & par la meſme entreſuite que le font les corps celeſtes? c'eſt à ſçauoir, comme ſi quelqu'vn mettoit l'eſquille en vne contraire ſituation; c'eſt à dire au poinct du Midy & qu'il l'y retint tant ſoit peu; qu'apres il la laiſſaſt aller? n'aymeroit-elle pas mieux s'en retourner au Septentrion, qui eſt le lieu qu'elle deſire en tournoyant par l'Occident, que par l'Orient? De plus, l'or engloutiſt l'argent vif qui eſt proche de luy. Mais à ſçauoir-mon, s'il ſe l'incorpore ſans extenſion de ſa groſſeur; afin qu'il ſe faſſe vne certaine maſſe plus peſante que n'eſt l'or meſme? De plus, les hommes aydent leur memoire en plaçant les images des perſonnes dans les lieux. Ne feront-ils pas la meſme choſe ſi en oſtant ces lieux ils ſe repreſentent ces meſmes perſonnes auec leurs geſtes & leurs habits? Mais c'eſt aſſez parlé de la production de l'Experience.

Le Tranſport d'vne experience à l'autre eſt tri-

ple : à sçauoir de la Nature, ou du Hazard à l'Art, ou d'vn autre Art, & d'vne autre practique en vne autre ; ou d'vne partie de quelque Art en vne differente partie du mesme Art. Il y a vne infinité d'exemples en cette premiere espece, si biẽ que les Arts Mechaniques ont quasi tous tiré leur origine de certains petits commencemens que le Nature ou le cas fortuit leur ont donné. L'on disoit anciennement en Prouerbe; *Que le raisin mis aupres du raisin meurissoit plustost*, pour exprimer les deuoirs mutuels de l'amitié. Mais nos faiseurs de Cydre, c'est à dire de vin de pommes, imitent fort bien cela : car ils defendent expressement que l'on ne batte point les pommes; & que l'on n'en tire point le Cydre ; que premierement elles n'ayent demeuré certain temps en monceaux, pour y meurir en se touchant l'vne l'autre; afin que l'aigreur de cette boisson soit corrigée par ce moyen. De plus, l'imitation des Arcs en Ciel artificiels qui se font en espanchant vne grande quantité de gouttes d'eau, a esté facilement tirée des Arcs en Ciel Naturels, qui viennent d'vne nuée qui se font en rosée. De plus, la mode de distiller a peu estre prise d'en haut, à sçauoir des pluyes ou de la Rosée, ou de cette basse experience des gouttes qui sont attachées aux couuercles que l'on met sur les marmites pleines d'eau boüillante. Au reste, personne n'eust osé imiter les Tonnerres & les foudres, si ce Moine qui trauailloit à la Chymie ne s'en fut aduisé par la grande impetuosité, & par le grand bruit que fit le bouchon qu'il auoit mis à son vaisseau;

quand la force du feu l'enleua ſubitement en l'air. Mais d'autant plus qu'il ſe trouue d'exemples ſur cette matiere; d'autant en faut-il moins rapporter. Au reſte ceux qui ont eu deſſein de s'employer à trouuer quelque choſe de profitable, ont deu prendre garde attentiuement, particulierement & à deſſein, aux ouurages de la Nature, & à tout ce qui s'y faict par le menu; & penſer perpetuellement & fortement à part-eux, que c'eſt qu'ils en pourroient rapporter aux Arts: veu que la Nature eſt leur miroir. Et qu'il y a pluſieurs Experiences qui ſe peuuent rapporter d'vn Art à l'autre; & d'vne practique à vn autre; bien que cela n'arriue que fort rarement. Car la Nature ſe fait voir à tous, en tous endroits; mais les Arts particuliers ne ſont cogneus que par les artiſans qui s'y entendent. Les Lunettes ont eſté inuentées en faueur de ceux qui auoient la veuë baſſe. Ne peut-on pas inuenter vn certain inſtrument qui eſtant mis aux aureilles, faſſe mieux ouyr les ſourdauts. De plus, les choſes qui ſeruent à embaumer, & le miel, conſeruent les corps morts; n'en ſçauroit-on rien prendre de là, pour la Medecine, qui peuſt profiter aux Corps viuans? De plus, l'vſage de grauer quelque choſe dans de la cire, dans de la brique & dans du plomb eſt fort ancien; & c'eſt auſſi de là, que l'on a appris d'imprimer ſur du papier en l'Art d'Imprimerie. De plus, le ſel aſſaiſonne les chairs en l'art de Cuiſinier; & ce beaucoup mieux l'Hyuer que l'Eſté. Cela ne ſe peut-il pas vtilement rapporter aux bains? & ne ſçauroit-on Imprimer ou extrai-

re leur temperament, quand il en seroit de besoin. De plus, l'on trouue dans cette Experience nouuellement faite des Congelations artificielles, que le sel a vne fort grande vertu pour espaissir: cela ne se peut-il pas rapporter aux Condensations des metaux? veu que l'on sçait desia assez que les eaux forts composées de certains sels, font sortir & precipiter de certains metaux, des petits grains d'Or moins espois que l'Or mesme. De plus, la Peinture renouuelle la memoire de ce qu'elle represente: n'est-ce pas de la que l'on a tiré cet Art, que l'on nomme de la Memoire? mais c'est assez d'en auoir parlé generalement; veu qu'il n'y a rien de si vtile pour attirer du Ciel, par maniere de dire, vne pluye d'inuentiōs profitables & nouuelles, que si les Experiences de plusieurs Arts Mechaniques sont cognuës par vn, ou par fort peu de personnes; qui par leurs conferences puissent s'exciter l'vn l'autre; afin que cela fasse que les Arts s'entretiennent entre eux par cette Translation d'Experiences, dont i'ay parlé; & s'embrazent comme par vn meslange de Rayons. Car encores que la voye de la Raison promette de beaucoup plus grandes choses par l'Organe; neantmoins cette viuacité d'inuenter, espanchera cependant bien loin sur le genre humain, plusieurs des choses que nous auons en main; comme si c'estoit des dons que l'on iettoit anciennement, & ce par ce moyen de l'Experience des lettres. Il reste ce transport d'vne partie de l'Art à vne autre partie differente, qui ne differe que fort peu du Transport d'vn Art à vn autre. Mais

comme

comme ainſi ſoit, qu'il y ait certains Arts qui ayent vne ſi grande eſtenduë, qu'ils peuuent porter en eux meſmes le Tranſport des Experiences, ie me ſuis aduiſé d'y adiuſter cette autre ſorte, dont ie parle maintenant : veu principalement qu'elle eſt extremément importante en vn certain Art. Car elle ſeruira de beaucoup à l'augmentation de la Medecine, ſi les Experiences de cette partie qui y traitte de la guariſon des maladies, eſtoient raportées à ces parties qui parlent de la Conſeruation de la Santé ; & & de la Prolongation de la Vie. Car ſi vne excellente Opiate, ſuffit pour arreſter le furieux embrazement qui ſe fait des Eſprits, lors que l'on à la peſte, perſonne ne doutera qu'vn ſemblable Medicament, dont l'on ſe ſeruiroit d'ordinaire auec certaine doze, ne peut moderer & retenir en quelque façon cette gliſſante & rampante chaleur immoderée, qui procede de l'aage. Mais c'eſt aſſez parlé du Tranſport d'vne Experience à vne autre.

Le Renuerſement de l'Experience ſe fait, quand l'on prouue le contraire de ce qui eſt experimenté, voicy comment. La Chaleur eſt fortifiée par les miroirs, n'en arriuera-t'il pas de meſmes du froid? Comme auſſi la Chaleur eſt portée principalement en haut, quand elle s'eſcarte: quand la froideur s'eſtend ne s'en va-elle pas pluſtoſt en bas? par exemple. Prenez vne baguette de fer; & faites la chaufer par vn bout; puis redreſſez la en ſorte que le bout eſchauffé ſoit en bas, ſi vous venez à mettre la main au bout d'en haut, tout à l'inſtant il la bruſlera : que ſi au

contraire le bout eschauffé est en haut; & que vous touchiez l'autre en bas, vous n'y sentirez pas tant de chaleur. A sçauoir mon aussi si toute cette baguette est embrazée, & qu'vn de ses bouts viene à estre rafraichy de nege ou d'vne esponge trempée dans de l'eau froide, si ce bout là est esleué en haut, à sçauoir mon, dis-je, si cette nege ou cette esponge enuoyera plus viste le froid en bas qu'elle ne l'enuoyeroit en haut, si elle estoit tournée contre bas à l'autre bout? De plus, les Rayons du Soleil ne font que sauteler sur le Blanc, mais ils s'assemblent sur le Noir. Les Ombres ne se perdent-elles pas aussi sur le noir, & ne se ramassent-elles pas sur le blanc? Ce que nous voyons arriuer en vn lieu obscur, dans lequel il n'y a point d'autre lumiere, que celle qui y entre par vn petit trou, par où les Images de tout ce qui passe dehors, sont representées sur vne fueille de papier blanc, & non sur vne qui seroit noire. De plus, l'on ouure la veine du front pour guarir la Migraine: ne scacrifiera-t'on pas vn costé de teste, quand l'on aura la * Sode? mais c'est assez parlé du Renuersement de l'Experience.

* C'est à dire, quand on aura mal par toute la teste.

La Contrainte de l'Experience paroist quand on la pousse plus auant pour aneantir, & pour oster la vertu de quelque chose. L'on prend la beste dans les autres chasses, mais en celle-cy on la tuë. En voicy vn exemple. L'Aymant attire le fer; Voyez si vous pouuez tant sur l'vn & sur l'autre, qu'il ne se fasse plus d'attraction, par exemple. Experimentez si l'Aymant estant jetté dans le feu; ou destrampé

dans les eaux forts, perdra sa vertu, ou si elle se diminuera. Au contraire esprouuez si l'Aymant attirera encores l'acier ou le fer reduits en Safran de Mars, ou en acier, que l'on nomme Preparé, ou estant dissouz en eau fort. D'abondant l'Aymant attire le fer par tous les milieux que nous cognoissons: c'est à sçauoir, quoy que l'on mette entre deux l'Or, l'argent & le verre; pressez dauantage l'Experience: & trouuez si vous pouuez quelque milieu qui destourne cette vertu: seruez-vous d'argẽt vif, d'huile, de gomme, de charbon ardant, & d'autres choses qui n'ont pas encores esté esprouuez. Outre plus, l'on a inuenté depuis peu les Lunettes, qui font paroistre fort grosses les moindres petites choses; portez leur vsage plus loin, ou à des especes si menuës qu'elles ne les puissent pas representer, ou si grandes, qu'elles les monstrent confusément. A sçauoir mon, si elles ne peuuent pas faire clairement voir dans l'vrine, les choses qui d'ailleurs ne seroient pas visibles? si elles ne peuuent pas dans les pierres les plus fines & les plus nettes, y faire remarquer des pailles, ou des petites taches? Si elles ne peuuent pas representer comme assez gros ces corps menus qui suiuent les rayons du Soleil, que l'on a faussement accusé Democrite d'auoir pris pour ses Atomes; & pour les principes des choses? Si elles ne pourroient pas faire si distinctement voir ceste poudre grossiere faite de Cinabre & de Ceruse, qu'il y parisse icy des grains rouges & là des blancs? D'vn autre costé, si elles ne peuuent pas en sorte multiplier les plus gran-

des images, par exemple, vn visage & vn œil, &c. qu'elles ne paroissent pas plus grandes qu'vne puce ou qu'vn ciron? Bref si elles ne peuuent pas faire paroistre la toille de Lin, où quelqu'autre linge encores plus fin & plus clair, aussi troüé qui si c'estoit vn ret? Mais je ne m'arresteray pas d'auantage sur les cõtrainctes des Experiences; d'autant qu'elles sont quasi toutes hors les bornes de l'Experience des Lettres; & qu'elles regardent plustost les causes, les Axiomes, & l'Organe nouueau. Car en quelque chose où il y a de la Negation de la Priuation & de l'Exclusion, il commence desia d'y paroistre vne certaine lumiere pour l'Inuention des formes; mais c'est assez parlé de la Contrainte de l'Experience.

L'Application de l'Experience n'est autre chose, que son ingenieux ajustement à quelqu'autre vtile Experience: en voicy vn exemple. Chaque corps à ses dimentions & ses poids. L'Or a plus de poids & moins de dimension que l'argent, l'eau que le vin: De là l'on tire vne fort bonne Experience. C'est que l'on peut cognoistre par le moyen d'vn pot remply d'eau; & par le moyen aussi de ce qui y sera mis dedans, combien, l'on aura meslé d'argent à l'Or, & d'eau au vin; ce qu'Archimede inuenta autresfois. De plus, la Chair se corrompt plustost en certains celiers qu'en d'autres. Il sera à propos de rapporter cette Experience à la cognoissance de l'air ou plus, ou moins sain: afin que l'on habite en celuy-là, ou la chair est plus long temps preseruée de corruption; cela se peut aussi appliquer pour des-

couurir les saisons de l'année les plus salutaires, ou les plus dangereuses. Il y a vne infinité de choses semblables, il reste que les hommes veuillent, & qu'ils ayent les yeux tousiours tournez, ou sur la nature des choses; ou sur ce qui leur sera vtile. Mais c'est trop parlé de l'Application de l'Experience.

L'accouplement de l'Experience est le lien & la chaisne des Applications, qui est tel, que quand les choses particulieres ne seroient pas profitables à quelque vsage, elles profiteroient estans liées par ensemble. Par exemple; Vous desirez d'auoir des Roses ou des fruicts tardifs, vous en viendrez à bout, si vous arrachez les boutons qui poussent les premiers; comme aussi si vous deschaussez & exposez à l'air les racines des Rosiers & des arbres; iusques à ce que le Printemps soit bien aduancé; mais beaucoup mieux si vous faites l'vn & l'autre. De plus, la glace & le nitre raffraischissent grandement; mais encores plus, quand ils sont meslez. Cela est assez clair de soy: neantmoins il peut y auoir souuent de la tromperie (comme en tout ce où les axiomes manquent) si l'vnion se fait de choses qui operent par diuers, voire par contraires moyens. Mais c'est assez touchant l'Accouplement de l'Experience.

Restent les hazards de l'Experience: & cette sorte d'experimenter est tout à fait sans raison & comme furieuse: quand il vint en l'esprit de quelqu'vn de vouloir esprouuer quelque chose; non parce que la raison, ou quelque autre experience l'y conduit; mais

seulement pource que personne ne tasche d'en venir à bout. Pour moy, ie ne sçay pas si en cela il n'y a pas de caché quelque autre grande chose; si dis-je, vous remuez toute pierre en Nature. Car ses merueilles se trouuent quasi toutes hors les voyes frayées & hors des sentiers cogneus; en sorte que quelquesfois l'impertinence de la chose ayde. Que si la Raison vient en suite; c'est à dire, s'il est tout apparent que rien de semblable n'a esté esprouué; & que neantmoins il y ait grand suject de tenter cette Experience, cela est tres-bon, & fait voir les plis & les replis de la Nature. Par exemple; L'vn, ou l'autre des deux arriue en l'operation du feu sur quelque corps naturel. Il faut que quelque chose s'envole (comme la flamme & la fumée en ce que l'on brusle d'ordinaire) ou au moins qu'il se fasse vne separation locale des parties & à certaine distance, comme en la Distillation; où les feces restent en bas, & les vapeurs retombent dans les Recipients, apres qu'elles se sont assez esgayées. Mais personne n'a encores entrepris de faire vne distillation Couuerte, nous la pouuons nommer ainsi, & l'on peut dire vray-semblablement que si la force de la chaleur fait ses actions dans vn corps en l'alterant sans sa perte ny sa deliurance, que pour lors elle poussera ce Prothée de la matiere, qui est comme emmanoté, à se transformer en plusieurs façons; pourueu que la chaleur soit tellement moderée & si bien donnée à temps, que les vaisseaux ne viennent pas à se rompre. Car cela est semblable à vne matrice naturelle, où quand la chaleur opere, rien du

corps ne s'en va ou se separe. Il y a pourtant cette difference que la nourriture est conjoincte dans la matrice; mais quant au changement, c'est la mesme chose. Tels sont les hazards de l'Experience.

Ie veux neantmoins donner pour aduis sur ce qui est de ces Experiences, que personne ne perde courage, ou ne tombe comme en confusion, s'il ne vient pas à bout, comme il espere, de celles qu'il a entrepris. Car ce qui reüssit est fort agreable; mais aussi ce qui ne reüssit pas, n'instruit pas moins. Et il faut toujours retenir ce que nous redisons perpetuellement, qu'il faut tousiours plustost trauailler à faire des Experiences qui apportent de la lumiere, que du profit. Mais que ce soit maintenant assez parlé de l'Experience des Lettres, qui est plustost vne viuacité d'Inuenter & vn subtil odorat pour bien chasser, comme j'ay desia dit, qu'vne Science. Mais ie me tais & ne parle pas de l'Organe nouueau; d'autant que i'ay resolu d'en faire vn Ouurage entier, Dieu aydant; pour ce que c'est la chose la plus grande de toutes.

Diuision de l'Art d'Inuenter les Argumens, en celuy où l'on reserue les Matieres, & en l'Art Topique. Diuision de la Topique en Vniuerselle & Particuliere. Exemple de la Topique Particuliere en la Recherche du Pesant & du Leger.

Chap. III.

L'Invention des Argumens n'est pas proprement vne Inuention. Car inuenter est descouurir les choses incogneuës & non pas receuoir ce qui est cogneu, ou le r'appeller. Mais il semble que l'vsage & le deuoir de cette Inuention n'est autre que de tirer auec dexterité de la masse de la Science, qui est cachée en confusion dans l'Esprit, ce qui sert sur le suject de la question qui se presente à decider. Car les lieux de l'Inuention ne profitent pas à celuy qui n'entend que fort peu ou point du tout ce qui s'agite. Comme au contraire, celuy qui a chez soy quelque chose qu'il puisse dire à propos, celuy-là sans Art & sans lieux d'Inuention, trouuera enfin & formera des Argumens; bien que ce ne soit pas, ny si viste, ny si commodément. Si bien que ce genre d'inuention, comme j'ay desia dit, n'est pas proprement vne Inuention; mais seulement, c'est remettre en memoire, ou suggerer auec Application. Neantmoins parce que le mot est en vsage, & qu'il est receu, ie permets que l'on nomme cela Inuention: veu principalement que l'on peut aussi bien appeller Chasse & Descouuerte d'vne beste, quand on la lance l'ayant trouuée dans les brosses où elle fait son viandis, que quand on la rencontre en plaine campagne. Mais pour ne me point amuser aux dictions: que l'on tienne pour tout vray que le but & la fin de cecy, est que nous ayons

vne

vne certaine promptitude, & que nous nous seruions à propos de nostre cognoissance, plustost que de desirer de l'augmenter & de l'accroistre.

Mais il faut obseruer deux choses afin d'acquerir tout ce qu'il faut pour discourir amplement. Car il faut designer & comme monstrer au doigt, de quel costé il faut prendre le sujet que l'on traitte ; & c'est cette consideration que ie nomme la Topique ; ou il faut que l'on ait des Argumens composez & tous prests sur les matieres que l'on met le plus souuent en controuerse; & ie nommeray cette obseruation l'Art de reseruer les matieres, qui à peine peut estre dit vne partie de la Science ; veu qu'il consiste plus en diligence, qu'en vne doctrine où il y ait de la subtilité.

Neantmoins c'est sur cecy, qu'Aristote se moque des Sophistes de son temps fort gentiment ; mais à leur desaduantage, en disant: *Ils font de mesmes que si vn maistre Chaussetier ne monstroit pas comment il faut tailler les chausses; mais qu'il se contentast d'en faire voir plusieurs de diuerse façon, & de differente grandeur.* Neantmoins ie pourrois luy repartir; Que si ce mesme Maistre n'en auoit point en sa boutique, & s'il n'en faisoit pas qu'on ne les luy commandast, qu'il deuiendroit pauure, & que peu de gens achepteroient de luy. Mais nostre Sauueur parle tout autrement en ces paroles concernant la Science diuine : *Tout Scribe docte au Royaume des Cieux, est semblable au pere de famille qui tire de son thresor ce qui est de nouueau & d'ancien.* Nous remarquons aussi que les Rhetoriciens du téps

paſſé ont donné pour precepte aux Orateurs qu'ils euſſent à leur commandement diuers lieux communs tous preſts & bien dreſſez ; afin de parler pour & contre. Par exemple ; En faueur de l'intention de la loy, cōtre ſes termes, & au rebours: Pour la creance qu'il faut adjouſter aux argumens contre les teſmoignages & au contraire. Mais Ciceron meſme qui auoit vne grande experience, aſſeure qu'vn Orateur diligent & aſſidu, peut auoir premedité & reſolu tout ce qui peut tomber en diſpute ; en ſorte que venant à plaider, il n'a pas beſoin d'y rien changer, excepté les noms nouueaux, & certaines circonſtances particulieres. Et Demoſthene a tellement eſté vigilant & exact, que ſçachant combien il importoit de ſe rendre les Auditeurs fauorables dés l'entrée de la cauſe, il a creu qu'il eſtoit neceſſaire de compoſer pluſieurs exordes de Harangues & Oraiſons ; & qu'il faloit en eſtre touſiours preſt. Ces exemples & ces authoritez pourroient à bon droict emporter l'opinion d'Ariſtote, qui nous perſuaderoit volontiers de changer l'habit pour les * ciſeaux. C'eſt pourquoy il ne faloit pas mettre en oubly la partie de Doctrine qui deſpend de cet Art, où l'on Reſerue les matieres dont j'ay aſſez parlé en cet endroict. Car eſtant commune à la Logique & à la Rhetorique, il me ſemble bon d'en toucher en paſſant quelque choſe icy, où ie traicte des matieres de la Dialectique ; me remettant d'en parler plus amplement ſur la Rhetorique.

* C'eſt à dire, pluſtoſt retrancher ces choſes que de s'en ſeruir.

Ie diuiſeray l'autre partie de l'Art d'Inuenter, c'eſt à ſçauoir la Topique, en Generale & en Particuliere.

La Generale est celle qui a esté amplement traictée dans la Dialectique;en sorte qu'il n'y a point d'apparence d'en parler dautâage. Si est-ce qu'il me semble que ie suis obligé de dóner cet aduis en passant: Que cette Topique sert non seulement quand on dispute par argumens; mais quand on recherche quelque chose par pensée; ou quand on la rumine à part soy: mesmes elle ne consiste pas en cela seul; qu'elle nous instruise & nous aduertisse de ce que nous deuons affirmer, ou asseurer; mais aussi de ce qu'il nous faut rechercher, ou demander : veu que la prudente demande est la moitié de la Science. C'est pourquoy Platon a tres-bien dit que, *Celuy qui demande quelque chose, comprend par vne certaine generale cognoissance ce qu'il demande; car comment se pourroit-il faire autrement qu'il le cogneust apres l'auoir trouué?* D'où vient que nous recherchons & mieux & plus aysément vne chose, à mesure que nous en aurons quelque peu de cognoissance par vne plus ample & vne plus certaine Anticipation. Doncques ces lieux mesmes qui seruiront à fureter les plus particuliers recoings de nostre esprit; pour y prendre la Science qui s'y trouue, seront de mesme profitables pour receuoir celle qui vient de dehors; en sorte que s'il se rencontre quelqu'vn experimenté en quelque chose, nous l'en pourrons commodément enquerir & auec prudence; comme aussi il est en nous de choisir les Autheurs & les Liures qui en parlent; & les feüilleter aux endroicts qui peuuent contenter nostre curiosité.

Mais la Topique Particuliere peut beaucoup

plus, pour ce que nous venons de dire, & y doit estre tenuë pour tres-vtile. Certains en ont legerement parlé; mais non à plein fonds, ny comme le sujet de la matiere le meritoit. Toutesfois ne tenant compte de ce vice, & de ce faste qui n'ont que par trop eu de vogue dás les escoles; c'est à sçauoir que l'on raporte vne infinité de subtilitez sur les choses qui nous viennent à la main, & qui sont faciles; mais que l'on ne touche seulement point aux difficiles, qui sont tant soit peu esloignées. Ie fais grand estat (pour le merueilleux profit qui en sort) de cette Topique particuliere, c'est à dire, de ces Lieux de la Recherche & de l'Inuention, qui sont appropriez aux sujets particuliers & aux Sciences. Et ce sont des meslanges de Logique, & de ce dont traitte chaque science particuliere. Car celuy-là n'a pas grand Esprit, qui croit que l'on puisse d'abbord trouuer & proposer l'Art parfait d'inuenter les Sciences; & qu'en suitte de ce on le puisse mettre en œuure, & l'exercer. Que l'on sache, Que les solides & les vrais Arts d'inuenter, se fortifient & s'acroissent auec les mesmes inuentions: en sorte que quand quelqu'vn commence à rechercher quelque Science, il peut auoir certains vtiles preceptes de cet Art d'inuenter; mais quand il se sera aduancé dans cette cognoissance, il peut & doit en mediter de nouueaux qui le puissent conduire plus auant auec bon-heur: Cecy est semblable au voyage que l'on fait dans vne plaine; où quand nous auons desia fait vne partie du chemin nous n'en auons pas seulement moins à faire; mais

aussi nous descouurons plus aisément ce qu'il nous en reste. De mesmes dans les Sciences, chaque degré de progrez qui laisse apres soy ce que l'on a desia appris, fait aussi prochainement voir deuant soy ce qu'il reste à sçauoir. Mais ayant placé cette Topique entre les choses qui nous manquent, il m'a semblé qu'il seroit bon d'en adiouster icy vn exemple.

Topique Particuliere; ou Articles de la recherche de ce qui est Pesant, ou Leger.

I. QVE l'on recherche, Quels sont les Corps qui sont susceptibles du mouuement de Pesanteur: quels sont ceux qui sont susceptibles de Legereté; & s'il y a d'autres Natures mitoyennes ou indifferentes.

II. Apres que l'on a recherché que c'est que Pesanteur & Legereté simple; que l'on aille à la recherche faite par comparaison; A sçauoir, Quels Corps entre les pesants pesent le plus, & quels pesent le moins en la mesme dimétion: comme aussi quels entre les Legers sont plus viste portez en haut; & quels plus tard.

III. Que l'on recherche que peut, & ce qu'opere ce qu'il y a de Quantité au corps, pour le mouuement de la Pesanteur: Mais cela paroistra d'abord comme superflu; d'autant que la Raison du mouuement doit dependre de la chose qui a Quantité; mais il en va tout autrement. Car encores que dans les bassins, la quantité compense la pesanteur du

corps mesmes, dont les forces se ramassent en vn, par la repercution ou resistance des bassins ou du fleau; neantmoins où il n'y a que fort peu de resistance, comme en la cheute des corps par l'Air, la quantité qui est au corps, ne sert pas de beaucoup pour en aduancer la descente; veu que vingt liures pesant de plomb & vne seule liure, tombent quasi en mesme temps.

IV. Que l'on recherche, à sçauoir mon si la Quantité qui est au corps, peut tellement estre augmentée qu'il n'ait aucun mouuement de pesanteur: de mesmes qu'il arriue au globe de la Terre, qui est suspendu en l'air, & qui ne chet pas: à sçauoir mon s'il y peut auoir d'autres Masses si grandes qu'elles se soustiennẽt d'elles-mesmes. Car * *le Mouuement* de Latiõ, ou le Transport, qui va au centre de la Terre, est vne chose feinte: & toute grande Masse abhorre tout mouuement de Lation, si vn appetit plus fort ne luy predomine.

* Adjousté.

V. Que l'on recherche ce que peut & ce qu'opere la Resistance du corps mitoyen; ou qui suruint au regime du mouuement de Pesanteur. Quant au corps qui descend, il penetre & coupe celuy qui se presente; ou il est arresté par luy. S'il penetre, la Penetration s'en ensuit, ou auec vne legere Resistance cõme dans l'air: ou auec vne plus forte comme dans l'eau. S'il est arresté, c'est par vne Resistance inesgale: où il se fait vne surcharge, comme si l'on mettoit du bois sur de la cire; ou par vne Resistance esgale, comme si l'on mettoit de l'eau sur de l'eau; ou du

bois sur vn mesme genre de bois. Ce que l'Escole dit, prenant mal cela ; Que le corps ne pese pas qu'alors qu'il est hors de son lieu. Toutes ces choses changt le mouuement de Pesanteur : car ce qui est pesant se meut en autrement dãs les balances, autremẽt cheant de haut en bas. Et mesmes autrement dans des balances suspenduës en l'air ; autrement dans des balances plongées dans l'eau, ce qui paroistra peut estre estrange; autrement par la cheute qui se fait par l'eau ; autrement aux choses qui nagent, ou que l'on conduit sur l'eau.

VI. Que l'on recherche ce que peut & ce qu'opere, pour gouuerner le mouuement de Pesanteur, la figure du corps qui descend, comme celle qui est large & mince, cubique, longuete, ronde, pyramidale; & quand ces corps se tournent; & quand ils tombent droit en la sorte qu'on les auoit mis.

VII. Que l'on recherche ce que peut & ce qu'opere la continuation & le progrez de la cheute, ou de la descente mesmes * *à ce que le corps pesant* soit porté auec plus de vitesse & d'impetuosité ; & auec quelle proportion, & iusques où va cette vitesse. Car les Anciens ont creu, sans y auoir beaucoup pensé, que ce mouuement s'augmentoit & se fortifioit sans cesse; par ce qu'il est naturel. * Adjousté.

VIII. Que l'on recherche ce que peut & ce qu'opere l'esloignement, ou l'approchement de terre du corps qui descend, pour cheoir plustost, ou plus tard, ou point en tout; au moins s'il se trouue hors la Sphere de l'actiueté du globe de la terre, comme Gilbertus

la creu. Comme aussi ce qu'opere le plongement plus auant dans le profond de la terre, du corps qui descend; ou de sa tenuë au plus prés de la surface de la terre. Car cela mesmes diuersifie le mouuemét, comme le remarquét ceux qui trauaillent dans les Mines.

IX. Que l'on recherche ce que peut & cè qu'opere la difference des corps, par lesquels le mouuement de pesanteur est estendu & cõmuniqué. Et à sçauoir-mon s'il est esgalement communiqué par les corps qui sont mols, & qui ont des Pores, comme par ceux qui sont durs & solides: comme si le fleau de la balance est de bois à l'vn des costez de la lãguette, & à l'autre d'argent; bien que * *ces deux diuerses matieres* soient reduites au mesme poids: à sçauoir si cela ne cause pas de l'inesgalité aux bassins de la balance. Et par mesme raison si le metal estant mis à peser sur de la laine, ou sur vne vessie enflée y a le mesme poids qu'il a au fonds du bassin de la balance.

* Adjousté.

X. Que l'on recherche ce que peut & ce qu'opere en la communication du mouuement de la pesanteur, la distance qui est entre le corps & le poinct où se commence le poids: c'est à dire la remarque que l'on fait du viste, ou du tardif declin ou abaissement: comme il se voit aux balances où vne partie du fleau est plus longũe que l'autre; bien qu'elle soit reduite à mesme poids: à sçauoir, si cela fait pancher la balance: ou aux tuyaux tournez en façon d'arc, où la partie plus longue attirera à la verité de l'eau; bien que la plus courte ayant plus d'ouuerture en contienne vn plus grand poids

XI.

XI. Que l'on recherche ce que peut le meſlange ou l'accouplement du corps leger auec le peſant, pour eſleuer la peſanteur du corps comme au poids des Animaux viuants & morts.

XII. Que l'on recherche comment les parties legeres, & les parties peſantes d'vn corps entier, s'eſleuent & ſe baiſſent ſecrettement; d'où viennent ſouuent des Separations fort exactes, comme en la Separation du vin & de l'eau; en l'eſleuation de la fleur, du laict, & des choſes ſemblables.

XIII. Que l'on recherche. Quelle eſt la ligne ou la direction du mouuement de Peſanteur, & comment il ſuit; ou le centre de la terre, c'eſt à dire la maſſe de la terre: ou le cẽtre du corps meſme; c'eſt à dire l'effort de ſes parties. Car ces centres ſont propres pour les Demonſtrations, mais ils ne ſeruent de rien en la Nature.

XIV. Que l'on recherche, Quelle eſt la comparaiſon du mouuement de la peſanteur auec les autres mouuemens: à ſçauoir leſquels il ſurmonte; & auſquels il cede; par exemple. Le mouuement de la peſanteur eſt arreſté pour vn temps par le mouuement, que l'on nomme violent: comme auſſi quand vn plus grand poids de fer eſt eſleué par vne petite piece d'aymant, le mouuement de peſanteur cede à celuy de Sympathie.

XV. Que l'on recherche ſur le mouuement de l'Air: à ſçauoir mon s'il eſt porté en haut, ou s'il eſt comme indifferent: Ce qui ne ſe peut que difficilement ſçauoir, ſans certaines Experiences curieuſes.

Car le tremblotement de l'Air au fonds de l'eau, se fait plustost par la region de l'Eau, que par le mouuement de l'Air; veu que le mesme arriue au bois. Sans que l'Air meslangé auec l'Air en descouure rien; veu que l'Air ne monstre pas moins la legereté dans l'Air, que l'eau la pesanteur dans l'eau; mais quād il est dans ces bouteilles d'eau, qui sont entourées d'vne petite pellicule, il y arreste quelque tēps.

XVI. Que l'on recherche, Qu'elle est la Limite de la Legereté: Car ie crois que l'on ne veut pas, comme l'on a mis le Centre de la Terre, pour le Centre de la Pesanteur, que la derniere surface du dehors du Ciel, soit la Limite de la legereté. Ou plustost si de mesmes que l'on voit les choses pesantes estre portées iusques à tant qu'elles se reposent, & comme sur ce qui est immobile; ainsi les choses legeres sont portées iusques à tant qu'elles commencent à pirouëtter, & comme vers le mouuement sans terme.

XVII. Que l'on recherche pourquoy c'est que les Vapeurs, & que les exhalaisons sont esleuées aussi haut, que l'est la region de l'Air, que l'on nomme Moyenne; veu que ce sont des matieres assez crasses; & que les rayons du Soleil ne paroissent pas tousjours, à sçauoir la nuict.

XVIII. Que l'on recherche: Comme c'est que la flamme se meut en haut. Ce qui est d'autant plus caché que la flamme perit à tous les moments; si ce n'est par aduenture au milieu des grandes flammes: Car celles qui sont arrachées de leur cours continuel, ne sont que de fort peu de durée.

XIX. Que l'on recherche la raiſon du Mouuement en haut, de l'actiueté meſmes de ce qui eſt chaud; comme quand la chaleur en vn fer embraſé, coule plus viſte en haut qu'en bas.

Doncques que ce ſoit l'Exemple de la Topique particuliere. Au reſte ie continuë de donner le meſme aduertiſſement. C'eſt que ceux qui voudront paruenir au plus haut feſte des Sciences doiuent rendre leurs Topiques particulieres alternatiues; en ſorte qu'apres de plus grands progrez faits dans la recherche, ils les eſtabliſſent vne apres l'autre. Quant à moy i'en faits tant d'eſtat, que i'ay reſolu d'en faire vne Oeuure particuliere ſur les ſujets les plus releuez, & les moins cognus de la Nature. Car nous ſommes maiſtres des queſtions, non des choſes. Mais c'eſt aſſez parlé de l'Inuentiue.

Diuiſion de l'Art de Iuger, en Iugement par Induction, & par Syllogiſme. L'Induction eſt ramaſsée par l'Organe nouueau. Premiere Diuiſion du Iugement par Syllogiſme en Reduction droite & renuersée. Sa ſeconde Diuiſion en [a] Analitique, *& en Doctrine des Elenques, Diuiſion de cette Doctrine en* [b] Elenques *des* [c] Sophiſmes, *en Elenques d'Interpretation, & en Elenques des Images ou des Idoles. Partition des Idoles, en Idoles de la Tribu, Idoles de l'Antre, & Idoles du Marché. De plus, de l'Analogie des Demonſtrations ſelon la nature du ſuiet; & cette Analogie eſt vne dependance de l'Art de Iuger.*

[a] C'eſt à dire, Reſolutiue.
[b] C'eſt à dire, Reprehenſions.
[c] C'eſt à dire, vne trompeuſe ſubtilité.

Chapitre IV.

Ie passe maintenant au Iugement, ou à l'Art de Iuger; où il s'agit de la Nature des Preuues, ou des Demonstrations. Or en cet Art de Iuger, comme vn chacun sçait, l'on conclud, ou par Induction, ou par Syllogisme. Car les Enthymemes & les Exemples sont seulement les abregez de ces autres deux. Pour ce qui est du jugement qui se fait par Induction rien ne nous doit arrester. Car c'est par vne mesme operation de l'Esprit, que l'on trouue & que l'on juge, ce que l'on recherche, sans que cette chose passe par vn milieu. Cela se fait immediatement, & quasi en la mesme sorte qu'il se practique au Sentiment. Car le Sens trop court pour cognoistre ses objets primitifs, en prend seulement l'espece, & consent à la verité d'icelle. Il en est tout autrement dans le Syllogisme; la preuue duquel ne vient pas immediatement, il a besoin d'vn milieu. C'est pourquoy autre chose est l'Inuention du Milieu, autre chose le Iugement de la Consequence de l'Argument; car l'Esprit discourt sur le premier & il acquiesce à l'autre. Mais ie rejette la forme de l'Induction qui est defectueuse; pour la bonne ie la renuoye à l'Organe nouueau. C'est pourquoy c'est assez parlé en cet endroit du Iugement qui vient par l'Induction.

Et que sçaurois-je dire de cette autre sorte de ju-

ger par le Syllogiſme ; veu que les Eſprits les plus ſubtils ont tellemẽt trauaillé ſur cette matiere qu'elle en eſt quaſi toute vſée, & comme reduite en menuës parcelles? Ce qui n'eſt pas eſtrange, puis que c'eſt vne choſe qui a vne grande ſympathie auec l'Entendement de l'homme. Car il fait tout ce qu'il peut pour n'eſtre pas touſiours en ſuſpend, & trauaille pour trouuer quelque choſe de fixe & d'immobile, à quoy il puiſſe s'appuyer; apres auoir aſſez couru & recherché. Et à vray dire, de meſmes qu'Ariſtote s'efforce de prouuer qu'il ſe trouue en tout mouuement des corps, quelque choſe qui ſe repoſe; & comme il rapporte fort à propos l'ancienne fable d'Atlas, qui eſtant tout droit, portoit ſur ſes eſpaules le Ciel, il la rapporte, diſ-je, aux poles du monde, à l'entour deſquels ſe font les Conuerſions; ainſi les hommes ont vn fort grand deſir d'auoir en eux vn certain Atlas de penſées; ou des Poles qui regiſſent en quelque façon les balancemens & les tournoyemens de leurs Eſprits, pour la crainte qu'ils ont que leur Ciel ne tombe. C'eſt pourquoy ils ſe ſont grandement haſtez d'eſtablir les Principes des Sciences, à l'entour deſquels toute ſorte de diſpute deuoit tourner ſans crainte de ruine & de cheute. Sans auoir pris garde à cette verité; Que quiconque s'attache trop toſt à ce qui eſt certain, finira en doute; & que celuy qui ſuſpendra pour vn temps ſon Iugement paruiendra à la certitude de ce qu'il cherche.

Doncques il eſt tout apparent que cet Art de Iu-

ger par Syllogisme, n'est autre chose qu'vne Reduction des Propositions aux Principes par les Termes mitoyens. Or l'on entend les Principes, qui sont receus du consentement de tous, & qui sont hors de cōtrouerse. Pour ce qui est de l'Inuention des Termes mitoyens, elle est en la libre & subtile recherche d'vn chacun. Cette Reduction est double ou Directe ou Renuersée. La Directe est, quand la Proposition est reduitte au Principe ce que l'on nomme vne preuue * Ostensiue. La Renuersée est quand la Contradictoire de la Proposition est reduitte au Contradictoire du Principe, que l'on nomme Preuue par Incommodité. Et le nombre des termes mitoyens ou leur eschelle, est accourcie ou augmentée selon que la Proposition est esloignée du Principe. Cela posé, ie diuiseray ainsi que l'on a accoustumé l'Art du Iugement en Analytique, & en la Doctrine des Elenques. Vne monstre & l'autre empesche. Car l'Analytique apprend quelles sont les vrayes formes des Consequences des Argumens, d'où si l'on se destourne, on cognoist que la Conclusion est defectueuse; & cela mesmes contient en soy quelque Elenque, ou quelque reprehension. Car comme l'on dit: *Ce qui est droit, monstre ce qu'il est, & ce qu'est le tortu.* Neantmoins il est tousiours plus seur d'y adjouster des Elēques, comme pour nous donner aduis; afinque les deceptions soient plus facilement descouuertes, qui pourroient autrement surprendre le Iugement. Au reste, ie ne vois pas qu'il y ait rien à desirer dans l'Analytique; mesmes tant s'en

* C'est à dire, Demonstratiue.

faut qu'il y faille rien adiouſter de nouueau, que ie trouue qu'elle n'a que trop de choſes ſuperfluës.

Ie veux diuiſer la Doctrine des Elenques en trois parties en Elenques de Sophiſmes, d'Interpretation & d'Images ou Idoles. La Doctrine des Elenques de Sophiſmes eſt plus vtile que les autres. Car encores que Seneque compare treſbien le plus groſſier genre de tromperie, aux ſubtilitez des ioüeurs de paſſepaſſe; dans leſquelles nous ne pouuons deſcouurir comment ils font, bien que nous ſçachions qu'il en va autrement, que nous ne voyons. Mais les plus ſubtils Sophiſmes font, non ſeulement en ſorte que l'on n'a pas dequoy reſpondre; mais ils confondent meſmes tout à bon le Iugement.

Cette partie des Elenques de Sophiſmes a eſté traittée par Ariſtote, quant aux Principes; & encores mieux par Platon, en ce qui eſt des Exemples, non ſeulement en la perſonne des Anciens Sophiſtes. Gorgias, Hyppie, Protagore, Euthydeme & des autres, mais auſſi en introduiſant Socrate, qui ne faiſant autre choſe que de ne rien aſſeurer, & refutant tout ce que les autres rapportent, a tres-ſubtilement exprimé toutes les Modes des obiections, des deceptions & des Reprehenſions. C'eſt pourquoy nous n'auons rien à deſirer ſur ce ſujet. Neantmoins il faut remarquer cecy en paſſant, qu'encores que i'aye dit, que la principale vtilité de cette doctrine conſiſte à refuter les Sophiſmes, il eſt pourtant tout manifeſte, que ſi l'on en veut mal vſer, que l'on s'en ſeruira pour eſtablir, & pour appuyer les ſurpriſes &

les contradictions par les mesmes Sophismes. Ce qui est beaucoup prisé, & qui rapporte beaucoup de profit : Encores qu'vn chacun ait introduit cette difference entre l'Orateur & le Sophiste, que l'vn court comme vn Leurier, & que l'autre ruse comme le Lieure mesme.

Les Elenques d'Interpretation viennent apres; car c'est ainsi que ie les nommeray, empruntant plustost d'Aristote ce mot, que la chose qu'il signifie. Mais auant cela ie rediray, afin que l'on s'en souuienne, ce que j'ay touché cy-dessus, quãd j'ay traité de la premiere Philosophie: à sçauoir, que les Transcẽdans, ou les fortuites conditions des Estres, ou les adjoints sont tels; Plus grand, plus petit, beaucoup, peu, auant, arriere, mesme, diuers, puissance, acte, habitude, priuation, tout, les parties, agens, patiens, mouuement, repos, estre, non estre, & choses semblables. Il faut que l'on se souuienne & que l'on remarque, que l'on considere differemment les choses cy-dessus; c'est à sçauoir, que l'on en peut parler en Physicien, ou en Logicien. I'en ay desia assigné le traicté Physique à la premiere Philosophie. Le Logical reste à faire; qui n'est autre que cette doctrine que ie nomme presentement Elenques d'Interpretation; & à vray dire, cette portion de Science est saine & bonne : car ces notions, * *ou cognoissances* vniuerselles & communes ont cela de propre, qu'elles se rencontrent en toute sorte de disputes; en sorte que si dés le commencement on ne les distingue curieusement & auec grand soin, elles sont pour offusquer en diuerses façons

* Adjousté.

par

par leurs tenebres la lumiere vniuerselle des disputes; & porter la chose à tel poinct qu'elles se termineront en combats de mots. Car les equiuoques & les mots principalement de ce genre mal pris, sont les Sophismes des Sophismes. C'est pourquoy j'ay aduisé d'en faire plustost vn traicté à part, que de les faire entrer dans la premiere Philosophie, ou dans la Metaphysique; ou de les sousmettre en partie à l'Analytique, comme l'a fait Aristote assez confusément. Et ie luy ay imposé vn nom sortable à son vsage, qui est veritablement de Reprendre & prendre garde comment l'on se sert des mots. Mesmes si l'on establist bien cette partie des predicamens, pour ce qui est des precautions, qu'il faut obseruer, afin que l'on ne confonde pas, & que l'on ne transpose les termes des definitions & des diuisions. Ie crois qu'en cela gist son premier vsage, & mesmes j'ayme mieux qu'on la rapporte à ce lieu. Mais c'est assez parlé des Elenques de l'Interpretation.

Pour ce qui est des Elenques des Images, ou des Idoles, les Idoles sont de tres-profondes deceptions de l'entendement humain: car ils ne trompent pas en particulier comme les autres, en espanchãt des nuages au iugement & en luy dressant des pieges; mais cela vient entierement de la mauuaise disposition & de la mauuaise constitution qu'auoit l'entendement auant cela; laquelle destourne en aucune façon & gaste tout ce que l'esprit de l'homme cognoissoit par anticipation. Car tant s'en faut qu'estant entouré & offusqué du corps il soit semblable à vn miroir, plain,

esgal, & bien clair qui reçoiue nettement le rayon des choses & les reflechisse; qu'il est plustost semblable à quelque miroir enchanté plein de superstition & de phantosmes. Or telles Idoles suruiennent à l'entendement de l'homme; ou à cause de la nature generale du genre humain; ou à cause de la nature particuliere d'vn chacun; ou par les paroles qui sont la nature communicatiue. I'ay acoustumé de nommer le premier genre, les Idoles de la Tribu; Le second, les Idoles de l'Antre; Le troisiesme, les Idoles du Marché. Il y en y a vn quatriesme genre que ie nomme les Idoles du Theatre, qui est prouenu des mauuaises Theories, ou Philosophies, & des peruerses loix des demonstrations. Mais on peut le nier & l'oster de sa place; c'est pourquoy ie n'en parleray plus quant à present. Mais les autres assiegent entierement la haute partie de l'Ame, & l'on ne sçauroit les arracher tout à fait. C'est pourquoy il ne faut pas attendre sur ce suject vne Analytique. Mais la Doctrine des Elenques est la Science primitiue concernant ces mesmes Idoles. Et pour en parler franchement, cette doctrine qui traicte des Idoles ne peut estre reduite en Art; il y faut seulement rapporter vne certaine prudence speculatiue, afin que nous les euitions; & ie me remets d'en traicter plus au long & auec plus de subtilité dans mon nouuel Organe, n'en disant icy generalement que fort peu de chose.

Que l'on mette cecy pour exemple des Idoles de la Tribu: *La Nature de l'Entendement humain se plaist plus aux choses affirmatiues & actiues, qu'aux negatiues*

& priuatiues: Bien qu'il deust se porter esgalement à l'endroit des vnes & des autres. Mais il reçoit vne plus forte impression de quelque certaine chose, si elle est; & s'il la sçait; que de la mesme si elle trompe le plus souuent; ou si elle arriue tout autrement. Ce qui est comme la racine de toute superstition & de vaine creance: C'est pourquoy celuy auquel l'on monstroit dans le Temple vn Tableau où l'on auoit peint ceux qui auoient eschappé le naufrage, estant pressé de respōdre s'il ne vouloit pas de là, recognoistre la grande puissance de Neptune, repartit fort bien en demandant à son tour: *Mais où sont depeints ceux qui ont peri, apres auoir fait leurs vœux?* Et c'est la mesme raison de semblables superstitions, comme en ce qui est de l'Astrologie, des songes, des augures, & des autres choses. En voicy vn autre exemple: *L'esprit de l'homme estant esgal en substance, & vniforme presuppose pourtant, & se feint en la Nature des choses, vne plus grande esgalité & vniformité qu'il n'y en a en effect.* D'où vient cette fausse position de Mathematique; *Que toutes choses sont meuës par des cercles parfaits, dans les choses celestes*, en rejettant les lignes * Spirales. D'où vient aussi qu'encores qu'il se trouue en la Nature, des choses Singulieres & qu'il ne se trouue rien qui leur soit semblable, la pensée de l'homme s'imagine pourtant des choses qui ont du rapport, de la conformité, & de la connexité. Et c'est de là qu'est sorty l'element du feu auec son globe pour establir le nombre quaternaire auec les autres trois, la terre, l'eau & l'air. Quant aux Chymistes ils ont mis sus

* C'est à dire, qui continuent leur tour en arrondissant.

pied vne eſtrange troupe de choſes naturelles, ayans plaiſamment inuenté qu'en leurs quatre Elemens, le Ciel, l'Air, l'Eau, & la Terre, chaque eſpece eſtoit paralelle & conforme. Le troiſieſme exemple eſt fort approchant de celuy que ie viens de propoſer. *L'homme eſt fait comme la Regle & le miroir de la Nature.* Car l'on ne ſçauroit croire, ſi l'on conſidere toutes choſes par le menu, combien d'Idoles a mis dans la Philoſophie, la reduction des operations naturelles à la ſimilitude des actions humaines. Cette croyance que l'on a, que la nature fait les meſmes choſes que l'homme, n'eſt pas meilleure que l'hereſie des * Antropomorphites, qui eſt née dans les cellules des Moines qui n'auoient pas grand eſprit; ny que l'opinion d'Epicure qui donnoit vne figure humaine aux Dieux, en quoy il auoit de la correſpondance dans le Paganiſme auec ces Heretiques. Mais Velleïus Epicurien n'a eü que faire de demander: *Pourquoy c'eſtoit que Dieu auoit paré le Ciel d'Eſtoilles & de lumiere, comme ſi c'euſt eſté vn * Edile?* Car ſi ce Souuerain Ouurier ſe fuſt comporté en cette ſorte, il n'euſt pas manqué de ranger les Aſtres en fort bel ordre, tout tel qu'on le voit obſerué dans le lambris d'vn Palais Royal artiſtement fait: veu que tout au contraire, à peine peut-on monſtrer vne figure quarrée, triangulaire, ou a angle droit dans ce nombre infiny d'Eſtoilles; tant il y a de difference d'harmonie entre l'Eſprit de l'homme & l'Eſprit du monde.

* Qui croyoient que Dieu auoit des membres comme les hommes.

* C'eſtoit vn Officier chez les Romains qui prenoit le ſoin des Temples & des lieux publics.

Pour ce qui eſt des Idoles de l'Antre, elles prennent leur ſource de la propre nature de l'Eſprit,

& du corps d'vn chacun ; comme aussi de l'instruction, de la coustume, & des choses fortuites qui arriuent à chaque homme en particulier. Et à vray dire cet Embleme de l'Antre de Platon est tres-beau ; car laissant à part la rare subtilité de la parabole, si quelqu'vn dés sa premiere enfance demeuroit dans vn Antre obscur, & dans vne cauerne souterraine, iusques à ce qu'il fust homme fait ; & qu'apres cela il en sortit soudainement, & considerast cet ornemēt du Ciel, & de ce qui est. Il n'y a point de doute qu'il ne luy vint quantité d'estranges & d'impertinentes phantaisies. Quant à nous, nous faisons nostre demeure souz l'aspect du Ciel ; nos Esprits sont cependant cachez dans les cauernes de nos corps ; en sorte que nous sommes contraints de receuoir infinies representations d'erreur & de fausseté, si ces mesmes esprits sortent par fois, & pour vn temps de leur cauerne ; & s'ils ne resident, comme à l'erte en la perpetuelle contemplation de la Nature. Et à cet Embleme de l'Antre de Platon s'accorde fort bien ceste parabole d'Heraclite, que *Les hommes cherchent les Sciences dans les Mondes particuliers, & non dans le grand.*

Mais les Idoles du Marché sont fort fascheuses, en ce qu'elles se sont insinuées dans l'entendement, par le moyen du Pacte tacite fait entre les hommes touchant les Paroles & les Noms imposez. Or l'on fait d'ordinaire cette imposition de Noms ; afin de s'accommoder à la portée du vulgaire ; & mesmes l'on distingue les choses par les differences dont il

est capable. Or quand l'entendement qui est plus aigu, & l'obseruation plus curieuse veulét mieux faire ces distinctions, les mots ne le peuuent souffrir; & ce qui est le remede à cecy, à sçauoir les definitions, elles n'en peuuent venir à bout; d'autant qu'elles mesmes sont composées de mots, & que les mots engendrent les mots. Car encores que nous croyons que nous commandons à nos paroles; & qu'il soit facile de dire. *Qu'il faut parler comme le vulgaire; mais qu'il faut auoir les mesmes sentimens, que les ont les Sages.* Et bien que les mots des Arts, desquels ceux seulement vsent qui y sont experimentez, semblent pouuoir satisfaire à cecy: & que les Definitions (dont i'ay desia parlé, & qui sont auant les Arts, selon la prudence des Mathematiciens) soient capables de corriger les mots que l'on prend autrement qu'il ne faut; neantmoins tout cela n'empesche pas que les prestiges, & les Enchantements des paroles, ne seduisent en plusieurs façons l'entendement; qu'ils ne luy fassent quelque violence; & qu'ils n'attaquent auec impetuosité, en tirant derriere eux, comme font les Archers de Tartarie, l'entendement d'où ils sont sortis. C'est pourquoy nous auons besoin d'vn certain plus puissant & nouueau remede pour guarir ce mal; mais ie parle de cecy en passant, me contentant pour le present, de dire que cette Doctrine est à Desirer; laquelle ie nommeray le grand Elenque, ou les Idoles qui sont Naturelles, & qui suruiennent à l'esprit de l'homme. Et ie me reserue d'en traitter plus au long dans mon Organe nouueau.

Il reste vne notable dependance de l'Art de Iuger que ie treuue aussi à dire. Car Aristote a remarqué la chose, mais il n'a pas parlé de sa maniere. Elle monstre quelles Demonstrations doiuent estre appliquées, & à quelles matieres ou sujets; afin que cette Doctrine contienne comme les Determinations des Determinations. Et il nous aduertit fort bien, que l'on ne doit pas attendre ny de Demonstrations des Orateurs, ny de persuasions des Mathematiciens. En sorte que si en prouuant quelque chose l'on y commet de l'erreur, elle n'est pas entierement determinée. Et comme ainsi soit qu'il y ait quatre genres de Demonstrations; ou par le consentement immediat, & par les cognoissances communes; ou par Induction; ou par Syllogisme; ou par cette Demonstration que le Philosophe nomme fort bien Circulaire, qui ne se fait pas par les choses les plus cognuës, mais comme tout vniment. Ces Demonstrations ont en particulier certains sujets & matieres de sciences, dans lesquelles elles excellent, comme elles en ont d'autres, où elles ne sont pas admises. Car la rigueur & la curiosité en demandant des preuues trop seueres en certaines matieres; & encores plus la facilité & le peu de soin d'acquiescer à des preuues plus legeres en d'autres, doiuent estre comptées entre les choses qui ont porté beaucoup de dommage, & d'empeschement aux sciences. Mais que ce soit assez sur l'Art de Iuger.

Diuision de l'Art de Retenir ou de l'Art Retentif, en la Doctrine de ce qui sert à la Memoire; & en la doctrine de la Memoire mesme. Diuision de la Memoire mesmes en Auantcognoissance & en Embleme.

CHAPITRE V.

IE diuiseray en deux Sciences l'Art de Retenir ou de garder, à sçauoir en la Doctrine de ce qui sert à la Memoire Et en la doctrine de la memoire mesmes. L'Escriture est entierement ce qui sert à la Memoire. Et i'ay resolu de donner pour aduis, que la Memoire sans cet ayde, ne seroit pas bastante pour les choses qui sont contenuës en de longs & amples discours; ny pour celles qui ont besoin d'estre curieusement examinées; & que l'on ny doit adiouster foy, que par l'escrit qui en paroist. Ce qui a principalement lieu en la Philosophie Inductiue, & en l'Interpretation de la Nature. Car il est aussi peu possible de retenir par la seule memoire, & sans escrit, les calculs des Ephemerides; comme de suffire à l'Interpretation de la Nature par les contemplations, & par la force du ressouuenir, si l'on n'y adiouste des tables ordonnées pour cela. Mais sans parler de l'Interpretation de la Nature qui est vne nouuelle Doctrine, ie crois qu'il n'y a quasi rien de plus vtile pour le regard des sciences an-

anciennes & communes, que d'auoir quelque chose qui supporte fortement & solidement la Memoire; c'est à dire vn liure qui soit bien & doctement redigé en lieux communs. Ie n'ignore pas pourtant qu'aucuns ont creu que la ruine de la Doctrine est principalement venu de cette sorte de reduction; d'autant que cela retarde le cours de la lecture, & inuite la Memoire à demeurer oisiue. Toutesfois parce que c'est contre l'ordre, de voir vn homme prompt & adroit dans les sciences, s'il n'y est premierement affermy & bien versé, i'estime que c'est vne chose de tres-grande vtilité & fort asseurée, quand on s'estudie de trauailler diligemment à faire des Lieux communs bien ordonnez; d'autant que c'est de-là d'où vient vne abondante inuention; & ou se ramasse la pointe du Iugement. Mais aussi est-il vray, que ie n'ay encores sceu voir entre les Methodes & arrangemens des lieux communs que nous auons, aucun qui vaille; d'autant qu'ils representent mieux en leurs tiltres, l'escole que le monde; car ils ont des diuisions vulgaires & Pedantesques, & non celles qui penetrent en quelque façon la moüelle des choses, & ce qui y est d'interieur.

Pour ce qui concerne la Memoire mesme, il semble que l'on n'y a procedé jusques à present que fort negligemment & fort laschement. Et à la verité, il y a vn Art pour elle; mais nous sçauons assez que l'on peut donner de meilleurs preceptes pour l'affermir, & pour la rendre meilleure que ne sont ceux que l'on y trouue; & de plus qu'õ la peut mieux met-

tre à execution, que l'on n'a fait parcy deuant. Sans pourtant que ie nie que celuy qui voudra abuser de cet Art, pour paroistre, ne puisse faire des choses merueilleuses & prodigieuses; neantmoins en la sorte qu'il est en vsage maintenant, il ne porte aucun profit aux hommes. Bien que ie ne luy impute pas ce dont on l'accuse d'ordinaire, qu'il ruine la Memoire Naturelle, & qu'il la surcharge. Ie dis seulement qu'il n'est pas si bien dressé, que l'on en puisse tirer des secours commodes pour la Memoire dans les affaires serieuses. Et nous auons cela que nous ne tenons pas grand compte des choses qui consistent en vn bel art, si d'ailleurs elles ne sont pas vtiles; & peut estre que cela nous vient de ce que nostre vie est Politique; & de ce qu'elle se passe dans la societé ciuile. Car de redire en mesme ordre vn grand nombre de Noms, ou plusieurs paroles que l'on aura vne fois dit: ou de faire à l'heure mesme plusieurs Vers sur quelque sujet que ce soit; ou de mesdire sur chaque chose, comme si l'on faisoit vne Satyre; ou tourner en risée les choses serieuses; ou par vn repart subtil renuerser ce que l'on a dit & choses semblables; dont l'esprit abonde en sa faculté, & qui peuuent estre tenuës pour miracles, quand on les fait auec gentillesse, & y estant bien exercé. Nous ne faisons pas plus d'estat de toutes ces choses que de la souplesse de ceux qui vont sur la corde, & que des tours de passe-passe des charlatans; veu que c'est tout vn. Car ceux-cy abusent des forces de leur corps, & ces premiers de la vigueur de leur esprit. Et

ſi peut-eſtre il y a quelque choſe d'eſmerueillable, il n'y a rien pourtant digne d'eſtre eſtimé. Or l'Art de la Memoire eſt fondé ſur vne double intention, à ſçauoir ſur la * Prenotion & ſur l'Embleme. Ie nomme Prenotion le retranchement d'vne infinie recherche. Car quand quelqu'vn s'efforce de ramener quelque choſe à ſa memoire, s'il ne cognoiſt quelque peu par aduance ; ou qu'il n'ait quelque preſſentiment de ce qu'il cherche;il cherche de vray, il fait effort, & il court deçà & delà ; mais c'eſt comme dans l'infiny. Au contraire,s'il en a deſja quelque petit rayon de lumiere, tout à l'inſtant cette infinité eſt retranchée,& la Memoire ſe ſouuiẽt mieux de ce qui luy eſt voiſin.Et de meſmes que l'on chaſſe à l'aiſe vn Dain qui eſt dãs les cordages : ainſi l'ordre ayde manifeſtemẽt à la Memoire. Car la Prenotion nous mõſtre tout à l'heure, que ce que nous cherchõs doit eſtre tel qu'il ſoit conforme à l'ordre. De meſmes l'on retient mieux les Vers que la Proſe. Car ſi l'on ne ſe reſſouuient pas de quelque mot, la preocupation fait ſoudain cognoiſtre qu'il doit eſtre tel qu'il ſe puiſſe bien adjuſter au Vers ; & c'eſt la premiere partie de la Memoire Artificielle. Car nous auons dans cet Art des lieux deſia arrangez & diſpoſez auparauant ; & nous dreſſons les Images ſur le champ, ainſi que la choſe le requiert. Mais nous cognoiſſons tout à l'heure par preocupation, que l'Image doit eſtre telle, qu'elle puiſſe au moins ſe rapporter au lieu. Ce qui excite la Memoire & la ſecourt en quelque façon dans la recherche que nous faiſons:

* C'eſt à dire, vne certaine confuſe cognoiſſance que nous auons d'vne choſe auant que la cognoiſtre particulieremẽt.

Mais l'Embleme conduit ce qui est Intellectuel à ce qui est sensible. Or le sensible frappe plus viuemẽt la Memoire, & s'y graue bien plus aisément que ne fait ce qui est intellectuel. En sorte que la Memoire des bestes brutes est excité par ce qui est sensible, & non par ce qui est intellectuel. C'est pourquoy vous vous resouuiendrez mieux de la representation d'vn Chasseur qui poursuiura vn Lieure ; ou d'vn Apoticaire qui arrangea ses boëstes; ou d'vn Pedant qui haranguera; ou d'vn enfant qui recitera des vers; ou d'vn Comedien qui ioüera son personnage sur vn theatre, que de ces cognoissances de l'Inuention, de la disposition, de l'Elocution de la memoire & de l'action. Il y a aussi plusieurs autres choses qui seruent à secourir la Memoire, comme ie viens de dire, mais l'Art que l'on en a, est composé de deux choses cy-dessus remarquées. Mais de remarquer les defauts particuliers des Arts, ce seroit m'esloigner de mon dessein. Doncques c'est assez parlé de l'Art de Retenir ou de la Garde. Et me voila desia arriué par ordre au quatriesme membre de la Logique, qui traitte de la Tradition & de l'Elocution.

Fin du cinquiesme Liure.



DE LA DIGNITÉ ET DE L'ACCROISSEMENT DES SCIENCES

De FRANÇOIS, BARON de VERULAM & Vicomte de S. Aubain.

LIVRE VI.

A SON ROY.

Diuision de la Traditiue en la Doctrine de l'Organe du Discours en la Doctrine de la Methode du Discours: & en la Doctrine de l'illustration du Discours. Diuision de la Doctrine de l'Organe du Discours en la Doctrine des Notes des choses; de l'Elocution & de l'Escriture: Et ces deux dernieres establissent la Grammaire, & sont ses diuisions. La diuision de la Doctrine des Notes des choses, en Hieroglyphes & en Characteres reels. Seconde diuision de la Grammaire en celle qui apprend les lettres, & en celle qui Philosophe. Assemblage de la Poësie pour ce qui est du Vers, à la Doctrine de l'Elocution. Assemblage de la Doctrine des Chiffres, à la Doctrine de l'Escriture.

CHAPITRE I.

SIRE,

Il est à la verité permis à vn chacun de se mocquer & de se joüer de soy-mesme & de ce qu'il fait. Qui sçait doncques si ie n'ay pas copié ce mien ouurage d'vn certain Liure ancien trouué dans cette fameuse Bibliotheque de S. Victor, dont Maistre François Rabelais en a fait le Cathalogue; où entre autres, l'on trouue vn Liure intitulé, La Formiliere des Arts. Car à n'en pas mentir, j'ay entassé vn petit

monceau de menuë poussiere & y ay caché plusieurs grains de Sciences & d'Arts; afin que les Fourmis puissent y accourir & s'y reposer; pour par apres recommencer leur trauail de nouueau. Mais le plus sage des Roys leur renuoye tous ceux qui sont paresseux. Quant à moy ie tiens pour tels ceux-là qui n'ont d'autre Desir, que de se seruir de ce qui leur est acquis; sans qu'il leur prenne enuie, ny d'ensemencer, ny de recueillir de nouuelles Sciences.

Ie passe doncques à l'Art de donner ou de proferer, ou d'exprimer les choses inuentées, iugées, & qui sont placées dans la Memoire, & ie le nommeray generalement la Traditiue. Il comprend tous les Arts qui concernent les Paroles & les discours; desquels encores que la Raison soit comme l'Ame, toutesfois l'on ne doit pas moins distinguer l'vn de l'autre, quand l'on en parle, que l'Ame du corps. Ie diuiseray la Traditiue en trois. En la doctrine de l'Organe du discours; en celle de sa Methode, & en celle de son Illustration ou de son ornement.

La Doctrine de l'Organe du Discours, qui est communément receuë; & que l'on nomme Grammaire est double. Vne est touchant le Parler, & l'autre concernant l'Escrire. Car Aristote a tresbien dit, *Les Paroles sont les marques des pensées; & les Lettres le sont des paroles.* Ie donneray l'vn & l'autre à la Grammaire. Mais afin de prendre la chose de plus loin, il faut que ie parle generalement de l'Organe de la Traditiue, auant que de venir à la Grammaire, & à ses parties que i'ay remarqué cy-dessus. Car il sem-

ble que la Traditiue produit bien plus que les paroles, & que les lettres. Il faut donc tenir pour fondement, Que tout ce qui peut estre diuisé en Differences assez nombreuses pour expliquer la diuersité des cognoissances, pourueu que ces differences puissent estre apperceuës par le Sens, que tout cela, dis-je, peut seruir de chariot pour conduire les pensées d'vn hōme à vn autre. Car nous voyons que les nations qui ont diuers langages, trafiquent fort bien ensemble par gestes: mesmes dans la practique que i'ay eu auec des personnes sourdes & muettes de naissance, & qui d'ailleurs estoient fort ingenieuses, i'ay remarqué les merueilleux Dialogues qui se passoient entre-elles & leurs amis, qui estoient faits à leurs signes. Et mesmes vn chacun commence de sçauoir qu'en la Chine, & aux Prouinces d'Orient les plus reculées, l'on se sert maintenant de certains characteres Reels & non Nominaux, à sçauoir qui expriment les choses, & ce qui est cogneu, & non les lettres ny les paroles. En sorte que plusieurs nations qui parlent diuersement, mais qui au reste communiquent en l'Intelligence de ces characteres qui sont cogneus bien loin en toutes ces contrées, s'entrescriuent ce que bon leur semble : si bien que quelque peuple que ce soit, peut lire & expliquer en sa propre langue vn liure qui sera escrit en cette sorte de characteres.

Doncques il y a deux genres de Notes, qui signifient les choses, sans l'ayde ny sans l'entremise des paroles. Dont le premier signifie par Conformité, à sça-

à ſçauoir les Hierogliphes & les Geſtes. Et l'autre ſelon leur bon plaiſir, à ſçauoir les Characteres Reels, dont nous auons parlé. L'on a l'vſage des Hierogliphes, il y a fort long temps, & il a eſté en quelque ſorte de veneration, principalement parmy les Egyptiens, nation fort ancienne. En ſorte que ces Hierogliphes ſemblent eſtre vne ſorte d'eſcriture auant née, & plus vieille que les elemens meſmes des lettres, ſi ce n'eſt parmy les Hebrieux. Pour les Geſtes ce ſont comme des Hierogliphes paſſagers. Car comme les paroles proferées volent, & celles qui ſont eſcrites demeurent fermes: ainſi les Hierogliphes exprimez par Geſtes paſſent; & ceux qui ſont peints durent. Car quand Periander, à qui vn Tyran depeſcha vne ambaſſade pour apprendre de luy comment il pourroit affermir ſa tyrannie: quand, diſ-je, Periander fit venir deuant luy cet Ambaſſadeur; & quand en ſa preſence ſe pourmenant dans vn jardin, il cueillit les plus hautes fleurs qui y fuſſent, pour marquer qu'il falloit faire mourir les premiers de la Republique, il ſe ſeruit tout auſſi bien d'vn Hierogliphe, comme s'il l'euſt crayonné ſur du papier. Meſmes il paroiſt que les Hierogliphes, & les Geſtes ont touſiours quelque choſe de ſemblable auec ce qu'ils ſignifient, & que ce ſont certains Emblemes: d'où ie les ay nommez. Notez ces choſes, à cauſe de la conformité. Mais les Characteres reels ne tiennent rien de l'Embleme; & ils ne ſont pas moins ſourds que les Elemens meſmes des lettres; ils ſont formez ſouz le bon plaiſir des hommes;

mais ils ſont receus par la couſtume, comme par vn tacite conſentement. Cependant il eſt certain que pour eſcrire l'on a beſoin du grand nombre qu'il y en y a : à ſçauoir qu'il en faut autant qu'il y a de paroles radicales. Et c'eſt pourquoy j'aſſeure que cette portion de la Doctrine de l'Organe du Diſcours, qui eſt des notes des choſes, eſt à Deſirer. Et bien que ſon vſage ne ſoit gueres profitable : veu que les mots & l'eſcrriture par lettres sõt des Organes de la Traditiue tres-commodes, il m'a pourtant ſemblé bon d'en faire quelque mention en ce lieu, comme d'vne choſe qui n'eſt pas de peu. Car ie tiens icy en quelque façon les coins & les marques des choſes intellectuelles; & il ne ſera pas hors de propos de cognoiſtre, que de meſmes que l'on peut battre de la monnoye d'autre matiere que d'or & d'argent; que l'on peut ainſi fabriquer d'autres notes des choſes que ſont celles des Paroles & des Lettres.

Mais ie paſſe à la Grãmaire, qui eſt pour le regard des autres ſciences: cõme vn voyageur qui n'eſt pas à vray dire grandemẽt remarquable, mais grãdemẽt neceſſaire; veu principalement qu'en ce ſiecle on tire les Sciences des langues doctes, & non de celles qui ſont familiaires. Sans pourtant qu'il faille rien rabattre de l'eſtime que l'on en doit faire; veu quelle ſert d'vn certain Antidote contre cette malediction de la confuſion des langues. Et à vray dire, l'induſtrie de l'homme opere cela, qu'il ſe reſtabliſt & ſe remet ſous les benedictions d'où il eſt deſcheu par ſa faute. Il ſe rempare & s'equippe de tous les autres Arts

contre la premiere & generale malediction de la sterilité de la terre : *En mangeant son pain à la sueur de son visage.* Mais il appelle à son ayde la Grammaire contre la seconde, qui fut la confusion des langues. Son vsage est fort petit és langues familieres, il est vn peu plus estendu , quand l'on apprend les estrangeres ; mais il est extremement dilaté en celles qui ont cessé d'estre vulguaires ; & qui sont seulement perpetuées dans les Liures.

De plus, ie partageray la Grammaire en deux : à sçauoir en celle qui traicte des Lettres, & en celle qui parle de la Philosophie. La premiere est simplement pour les Langues, afin qu'on les apprenne plus viste, & qu'on les parle mieux & plus correctement ; Pour la seconde, elle sert en quelque sorte à la Philosophie : surquoy ie me ressouuiens que Cesar nous a laissé par escrit des Liures de l'Analogie : mais ie ne sçay pas s'ils traictoient de cette Grammaire que ie nomme Philosophique. Mon opinion pourtant est qu'ils ne contenoient rien de plus subtil ny de plus sublime que certains preceptes qu'il a fort bien entendus, pour dresser vne Oraison parfaite ; où l'on doit euiter la mauuaise façon de parler , qui est en vsage;& où l'on ne se doit pas attacher au vice d'affectation, dans lequel certains se laissent couler. Toutesfois aduerty par la chose mesme,il m'est venu en la pensée vne certaine Grammaire qui recherche curieusement non l'Analogie que les mots ont les vns aux autres;mais celle qui est entre les mots & les choses ou la raison : outre & pardessus cette interpreta-

tion, qui sert à la Logique. Et à vray dire, les mots sont les vestiges de la Raison; doncques les vestiges monstrent & tout, quelque chose du corps, comme j'en donneray quelque legere cognoissance. Mais en premier lieu, ie n'approuue pas cette curieuse recherche de l'imposition & de la primitiue Ethymologie des noms, que ce grand personnage Platon n'a pas rejetté, supposant que tels noms n'auoient pas esté donnez dés le commencement à chaque chose selon le bon plaisir des hommes; mais qu'ils auoient esté tirez de quelque certaine raison; afin qu'ils emportassent quelque signification. Qui est vne matiere à la verité fort belle & comme de cire, à laquelle l'on peut donner la façon que l'on veut; & qui est mesme aucunement venerable; en ce qu'elle semble entrer dans ce que l'Antiquité a de plus secret; mais au reste, qui n'est que fort peu veritable & qui ne rapporte aucun profit. Quant à moy, j'estime que ce seroit vne tres-noble espece de Grammaire, si quelqu'vn grandement versé aux langues, tant doctes que vulgaires, traitoit de leurs diuerses proprietez, monstrant en quelles choses chacune excelle, & en quelles elle est defectueuse. Car ainsi par ce mutuel commerce on les enrichiroit; & comme si l'on vouloit prendre la Venus d'Appelles, l'on formeroit de ce qui se trouueroit de plus singulier en chacune, vne tres-belle image de l'Oraison mesme; & comme vn certain modelle remarquable pour tres-bien exprimer les affections de l'Ame, & mesmes l'on tireroit par ce moyen non des signes legers, mais plustost

fort remarquables du naturel & de la couftume des peuples & des nations qui les parlent; à quoy peut eftre quelqu'vn ne penferoit pas. Auffi efcoute-je volontiers Ciceron, quand il obferue que l'on ne trouue parmy les Grecs vn mot qui exprime ceftuy-cy Latin *Ineptum*, c'eft à dire inepte. *D'autant que* (dit-il) *ce vice a efté fi ordinaire aux Grecs, qu'ils ne le recognoiffoient pas en eux.* Cenfure veritablement digne de la grauité Romaine. D'où vient que les Grecs ont pris vne fi grande liberté de compofer les mots: en quoy les Romains ont efté fi retenus; c'eft fans doute, par ce qu'ils ont efté plus propres à cultiuer les Arts; & les Romains fe font plus addonnez à faire les belles actions. Car la diftinction des Arts requiert la compofition des paroles; au lieu que les chofes & les affaires n'ont befoin que des paroles les plus fimples. Mefmes les Hebreux abhorrent tellement ces compofitions, que pluftoft que les introduire, ils aymẽt mieux abufer de Metaphore. Et ils fe feruent de fi peu de mots, & fi peu meflágez, que l'on peut facilement apprendre par leur langue mefme, que cette nation a efté Nazareẽne & feparée des autres peuples. Et n'eft-ce pas vne chofe digne de remarque, bien qu'aujourd'huy cela nous paroiffe eftrange, que les langues anciennes eftoient pleines de declinaifons, de cas, de conjugaifons, de temps & de chofes femblables, & que les Modernes n'en ayans point de femblable font entendre nonchalamment plufieurs chofes par des propofitions, & par des mots empruntez d'ailleurs? Et c'eft à vray dire de là, que l'on

peut facilement conjecturer, quoy que l'on se flatte soy-mesme, que les Esprits des siecles passez ont esté beaucoup plus aigus & plus subtils, que ne sont ceux d'apresent. Il y a tant de ces choses que l'on en pourroit faire vn juste volume; c'est pourquoy il ne sera pas hors de propos de mettre difference entre la Grãmaire philosophique, & celle qui est simple & qui est pour les lettres; & de dire que celle-là nous manque.

Ie suis aussi d'aduis que l'on rapporte à la Grammaire tout ce qui eschet aux paroles; par exemple le Son, la Mesure & l'Accent. Mais pour ce qui est de la premiere origine des lettres simples, à sçauoir, par quel battement de langue, par quelle ouuerture de bouche, par quelle retraction de levres, & par quel effort de gosier se forme le Son, cela n'est pas de la Grammaire, c'est vne portion de la Doctrine des Sons, qui se traitte souz le Sens, & le Sensible. Le Son Grammairien, dont ie parle, se rapporte à ce qui est agreable ou déplaisant à l'oreille. Ce qui est obserué, ou communément, (car il n'y a point de Langue qui n'euite en quelque façon l'entrebaillement des voyelles qui se rencontrent; & qui ne rejette l'aspreté des Consones qui s'entrechoquent) ou par respect, & selon les diuers peuples. La Langue Grecque a plusieurs Dipthongues, la Latine beaucoup moins. L'Espagnolle hait les lettres * Tenuës, & les change en moyennes. Et les langues qui sont venuës des Goths se plaisent aux aspirations. Il y a tout plein de choses semblables, mais peut estre que i'en ay desia trop dit. Quant à ce qui est de la Mesure

* C'est à dire, qui se prononcẽt mollement.

des mots, elle nous a engendré vn Art qui a vn grand corps, à sçauoir la Poësie, non en ce qui est de la matiere, dont i'ay parlé cy-dessus; mais en ce qui est du stile & de la figure des paroles: c'est à sçauoir nous a donné les Vers ou les Carmes; au respect desquels l'Art paroist, comme fort petit, bien qu'il contienne vne infinité de grands exemples. Sans qu'il faille restraindre aux genres des vers & aux Mesures, qu'il y faut obseruer, cet Art que les Grammairiens nomment * *Prosodie*; car il y faut adiouster les preceptes, & quel genre de vers est conuenable à chaque matiere ou sujet. Les Anciens ont appliqué les vers Heroïques aux Histoires & aux loüanges; les Elegiaques aux plaintes: les Iambes aux inuectiues: les Lyriques aux odes & aux hymnes: & mesmes les Poëtes nouueaux ont obserué prudemment ces mesmes choses chacun en sa langue. Il y a cela à reprendre en eux, que quelques-vns trop grands amateurs de l'Antiquité, ont tasché d'introduire en ces langues nouuelles les mesures anciennes, à sçauoir les Heroïques, les Elegiaques, les Saphiques & les autres; biẽ que ces sortes de langues ne les puissent souffrir, & que les aureilles les abhorrent. En telles choses le Iugement du Sens est preferable aux preceptes de l'Art, comme dit celuy-là.

I'aymerois mieux que la viande fut preste
Au goust de ceux à qui ie fais festin,
Qu'au goust de ceux par qui elle s'appreste.

En effect ce n'est pas vn Art, mais c'est vn abus de l'Art; quant il n'accomplit pas la Nature; mais quand

* C'est à dire, concert, qui se trouue dãs les syllabes.

au contraire il la peruertit. Pour ce qui est de la Poësie, soit que nous parlions des Fables ou des Vers, elle est, ainsi que j'ay remarqué cy-deuant, comme vne herbe qui croist grandement, & qui naist sans auoir esté ensemencée, se poussant par la seule vigueur de la terre : C'est pourquoy elle s'espanche par tout, & se treuue grandement estenduë ; en sorte que ce seroit vne chose fort superfluë de se mettre en peine de ses defauts, c'est pourquoy il n'y faut pas penser.

Pour le regard de l'accent des Mots, il ne faut pas s'amuser à si peu de chose, si d'auenture quelqu'vn ne croit qu'il faut remarquer que l'on prend garde à l'accent des Mots, & que l'on ne se soucie aucunement de l'accent des Sentences. Toutesfois cecy est quasi commun à tous les hommes, qu'ils baissent leur voix à la fin de la Periode ; qu'ils l'esleuent quand ils interrogent, & plusieurs autres choses. Mais c'est assez parlé de cette partie de la Grammaire qui concerne ce qui est de la Parole. Quant à l'escriture, elle consiste ou en vn Alphabet cognu par vn chacun, & qui est receu par tout ; ou en vn qui est caché & particulier entre certaines personnes ; & on le nõme Chiffre. Mais l'orthographe commun a donné subjet à la dispute & à la question. A sçauoir mon s'il faloit escrire les mots en la mesme sorte qu'on les prononce ; ou s'il s'en faut tenir à l'vsage. Mais cette sorte d'escrire qui paroist estre reformée, à sçauoir où l'on escrit comme l'on prononce, est du genre des subtilitez inutiles: d'autant que la Prononciation mesme

mesme se change tous les iours, & n'est aucunement asseurée : & les mots que l'on tire principalement des langues estrangeres perdent entierement leur lustre. Bref, puis que c'est l'ordinaire que les choses qui sont escrites n'empeschent aucunement la façon commune de prononcer; ains la laissent en liberté; à quel propos introduiroit-on cette nouueauté?

Doncques il faut parler des Chiffres, dont il y a plusieurs sortes : à sçauoir, *Les Chiffres simples. Les Chiffres entremeslez de nulles. Les Chiffres qui contiennent deux lettres sous vn mesme Charactere. Les Chiffres de la Roüe. Les Chiffres de la Clef. Les Chiffres des mots*, & autres. Au reste, l'on y doit principalement obseruer trois choses : Qu'ils soient faciles & qu'ils ne fassent pas beaucoup de peine à les escrire. Qu'ils soient asseurés en sorte que l'on ne puisse les déchiffrer, en quelque façon que ce soit. Et j'adjouste en dernier lieu, que l'on ne puisse pas seulement soupçonner, s'il se peut faire, que ce soit des Chiffres. Car si les Lettres tombent entre les mains de personnes qui ont du pouuoir sur ceux qui escriuent, ou sur ceux à qui l'on escrit, encores que le Chiffre soit asseuré & qu'il ne puisse estre déchiffré, on ne laisse pourtant d'y tascher, en examinant, ou proposant des questions, s'il n'est de telle maniere que l'on ne se puisse douter qu'il contient quelque secret; ou s'il ne peut estre descouuert, quelque recherche & quelque demande que l'on fasse sur ce sujet. Et comme

ainsi soit qu'il y ait vne nouuelle inuention fort vtile pour cela, & que j'en aye la cognoissance: Pourquoy est-ce que ie rapporteray cecy entre les choses qui nous manquent? Et pourquoy ne le mettray-je en auant? Voicy comment cela se fait: Que quelqu'vn ait deux Alphabets; vn de lettres veritables, & l'autre de lettres qui ne signifient rien; qu'apres cela il enuoye vne lettre à double sens; dont vn contiendra le secret, & l'autre sera tel qu'il paroistra vray-semblablement qu'on l'aura voulu faire sçauoir, sans danger pourtant. Que si l'on presse celuy qui en est le porteur, qu'il baille l'Alphabet des nulles pour celuy des lettres veritables: & celuy des veritables pour les nulles. Celuy qui déchiffrera trouuera par ce moyen le sens exterieur: lequel iugeant probable il ne se doutera pas qu'il y ait autre chose de caché. Mais afin d'oster tout soupçon, j'adjousteray vne autre inuention que i'ay trouuée autresfois à Paris, comme i'estois encores fort ieune, & que ie ne veux pas laisser perdre; parce qu'elle contient vn fort excellent Chiffre: C'est à sçauoir que toutes choses peuuent estre signifiées par toutes choses: en sorte pourtant qu'il faut que ce qui est caché soit cinq fois plus petit que ce qui le cache, sans qu'il y soit necessaire aucune autre condition ou restriction. Il se fera de cette sorte: Premierement, il faut reduire toutes les lettres de l'Alphabet en deux seules, & ce par leur transposition en cinq diuerses façons, qui donneront trente-deux differences:

& à plus forte raiſon en ſuffiront vingt-quatre, autant qu'il y a de lettres.

Voicy l'Exemple de cet Alphabet à deux lettres.

A B C D E F
Aaaaa. aaaab. aaaba. aaabb. aabaa. aabab.
G H I K L M
aabba. aabbb. abaaa. abaab. ababa. ababb.
N O P Q R S
abbaa. abbab. abbba. abbbb. baaaa. baaab.
T V W X Y Z
baaba. baabb. babaa. babab. babba. babbb

Cependant ce n'eſt pas peu de choſe que cela. Car l'on tire de là le moyen par lequel l'on peut exprimer & ſignifier ce que l'on a dans l'Ame, en l'expoſant par les Objets propres à la Veuë & à l'Ouye; pourueu qu'ils puiſſent eſtre ſeulement diſtinguez en deux façons : Par exemple, par des Cloches, par des Trompettes, par des Flambeaux, par des coups de Canon & autres choſes ſemblables. Mais pour reuenir à mon Diſcours, quand l'on voudra eſcrire, il faudra reduire le ſecret dans cet Alphabet à deux lettres, en cette ſorte:

Exemple de la Reduction.

F V. G. E
Aabab baabb aabba aabaa

Qu'il y ait en mesme temps vn autre Alphabet de double forme, qui contienne aux deux sortes, que l'on voudra, chaque lettre de l'Alphabet commun, tant les capitales que les petites.

Comme il paroist en face à la page suiuante où il a esté transporté ; parce qu'il n'a sceu estre diuisé & qu'il s'est rencontré que la planche qui le donne, est plus longue que n'est l'espace qui reste de ce costé-cy.



a. b.a.b. a.b .a.b.a.b.ab.a. b a.b
A.A a.a B.B.b.b. C.C.c.c D.D d.d.
a. b.a b. a. b.a.b.a.b. a.b a. b.a.b.
E.E.e.e. F.F.f.f. G.G.g.g H.H.h.h.
a. b.a.b. a. b. a. b.a.b. a.b. a. b.a.b.
I.I i.i. K.K.k.k. L.L.l.l. M.M.m.m.
a. b. a.b.a.b.a b.a.b.a.b.a.b. a.b.a.
N.N n.n. O.O.o.o. P.P.p.p Q.Q.q.q R.
b .a.b.a.b.ab.a. b.a.b.a. b.a.b.a.b.
R.r.r. S.S.s.s. T.T.t.t. V.V.v.v.u.u
a. b. a.b. a. b. a.b.a.b.ab.a.b.a.b.
W.W.w.w. X.X.x.x Y.Y.y.y. Z.Z.z.z.

Apres cela vous adjoufterez lettre par lettre voftre fens defcouuert, au voftre caché que vous auez redigé fouz l'Alphabet à deux lettres ; & puis vous

le descrires. Que le sens descouuert soit tel. *Manere te volo donec venero.*

Exemple de l'Adjustement.

F V G E
a a b a b . b a a b b . a a b b a a a b a a
Manere te volo donec venero

I'adjouste & tout icy, vn exemple plus au long de ce mesme Chiffre, pour escrire toutes choses par toutes choses.

Le Sens caché contient l'Aduis, autrefois enuoyé à Sparte, par le moyen de la Scytale.

Perditæ res, Mindarus cecidit, milites esuriunt. Neque tunc nos extricare, neque hic diutius manere possumus.

Et voicy le Sens descouuert, tiré de la premiere Epistre de Ciceron, où est caché cet Aduis aux Lacedemoniens.

Ego omni officio, ac potius pietate erga te; cæteris satisfacio omnibus: Mihi ipse nunquam satisfacio Tanta est enim magnitudo tuorum erga me meritorum, vt quoniam tu, nisi perfectâre, de me non conquiêsti; ego, quia non idem in tuâ causâ efficio, vitam mihi esse acerbam putem. In causâ haec sunt. Ammonius Regis Legatus aperte pecuniâ nos oppugnat. Res agitur per eosdem creditores per quos, cum tu aderas, agebatur. Regis causâ, si qui sunt, qui velint, qui pauci sunt, omnes ad Pompeium rem deferri volunt. Senatus Religionis calumniam, non religione, sed malevolentia, et illius Regiae Largitionis inuidia comprobat &c.

ADVERTISSEMENT DV *Traducteur.*

Ie me veux eſpargner la peine de traduire cette Epiſtre, & le Sens de la Scytale; par ce qu'il faut que la meſme diction Latine monſtre l'artifice du Chiffre, ſans eſtre changée: celuy qui l'Entendra, en demeurera d'accord, & la Traduction ny feroit autre choſe, que de rendre l'Intelligence plus difficile.

Or cette Science des Chiffres en a attiré vne autre apres ſoy, qui s'y rapporte fort bien. C'eſt l'Art de dechiffrer, ou de deſcouurir les Chiffres, quoy que l'on n'en ait pas l'Alphabet; & que l'on ne ſçache pas quelle eſt la correſpondance de ceux qui s'entre-eſcriuent couuertement. C'eſt vne choſe à la verité tout enſemble penible & ingenieuſe, & qui ſert auſſi pour les ſecrets des Princes. Toutesfois l'on pourroit donner ſi bon ordre, qu'elle ſeroit inutile, quoy que pour le iourd'huy elle ſoit fort neceſſaire. Car ſi l'on auoit des Chiffres bons & aſſeurez, il s'en trouueroit pluſieurs qui rendroient ſans effect le trauail de celuy qui entreprendroit de les dechiffrer, encores qu'on les leut, & qu'on les eſcriuiſt commodément & facilement. Mais les Secretaires d'Eſtat ſont ſi peu verſez en cette matiere, que d'ordinaire ils ſe ſeruent de meſchants petits Chiffres dans les affaires de tres-grande importance. Toutesfois peut eſtre que quelqu'vn ſoubçonnera que ie compte

compte, & comme reuois les Arts ; afin que les trouppes des Sciences que ie meine en quelque façon en bataille, estant accreuës & augmentées soient plus admirées : bien que l'on en puisse monstrer le nombre, mais non en expliquer les forces en vn traité si court, que cestuy-cy. Mais ie fais fidellement ce que i'ay entrepris ; & en dépeignant le globe des Sciences, ie ne veux pas y oublier les moindres petites Isles, voire mesmes les plus esloignées. Et ie ne pense pas traitter ces Arts par maniere d'aquit ; bien que ie ne fasse que les parcourir : au contraire, ie tire auec vn stile aigu leurs noyaux & leurs moüelles de la grosse masse de leur matiere ; ainsi que ie m'en remets au jugement de ceux qui y sont les mieux entendus. Car comme ainsi soit que plusieurs personnes qui veulent paroistre sçauoir beaucoup, ont accoustumé d'ordinaire d'vser à tous propos des termes des Arts ; en quoy ils se font admirer par ceux qui les ignorent ; & se font moquer par ceux qui y sont habiles. I'espere qu'il en ira tout autrement pour moy ; & que les plus excellents Maistres en tels Arts, feront vn fort fauorable jugement de ce que i'en dis : & qu'au contraire les autres n'en tiendront compte. Pour ce qui est des Arts qui paroissent vils & abiets, si quelqu'vn estime que i'en fais trop de cas, qu'il prenne garde de pres, & il verra que ceux qui sont les plus grands & habiles hommes dans les Prouinces, venans d'auenture à la ville capitale, & où est le siege de l'Empire, qu'ils y sont quasi comme les autres hommes, sans estre considerez. De

mesmes ce n'est pas merueilles, si ces Arts legers & de peu d'importance, placez aupres de ceux qui sont les principaux & les plus releuez, n'en sont pas tant prisez; bien qu'ils paroissent quelque chose de grād & de beau, à ceux qui s'y appliquent principalement. Mais que ce soit assez parlé de l'Organe du Discours.

La Doctrine de la Methode du Discours, est prise comme la partie substantielle & principalle de la Traditiue. On la nomme Prudence de la Traditiue. Plusieurs genres de Methode sont icy rapportés, auec ce qu'ils ont de commodité, & d'incommodité.

CHAPITRE II.

IE passe maintenant à la Doctrine de la Methode du Discours. L'on a accoustumé de la traiter, comme si c'estoit vne partie de Dialectique; & mesmes elle est contenuë dans la Rhetorique, souz le nom de disposition. Mais l'on y a obmis plusieurs choses qu'il est besoin de sçauoir, par ce qu'on la destinée à seruir tous les autres Arts. C'est pourquoy il m'a semblé bon d'introduire vne Doctrine substantielle & principale de la Methode que i'ay nommé generalement la Prudence de la Traditiue. Et ie compteray plustost que ie ne diuiseray les genres des Methodes; puis qu'il y en a tant. Sans que ie m'amu-

se à dire qu'il n'y en a qu'vne qui se subdiuise à l'infiny; veu que ç'a esté vn certain petit image de doctrine, qui a bien tost passé, & qui estoit vne chose de fort peu d'importance, mais grandement preiudiciable aux Sciences: car comme ainsi soit, que ceux qui sont dans ces opinions, assujettissent auec violence les choses aux loix de leur Methode; & ne tiennent compte, ou tournent autrement qu'il ne faut tout ce qui ne peut estre bien adapté à ces diuisions; ils font que les noyaux & les grains des sciences, pour parler en cette façon, sortent de leurs coquilles ou de leurs espics, qui demeurent à sec, & sans rien contenir. C'est pourquoy ce genre de Methode engendre des abregez inutils, & destruit ce qu'il y a de solide dans les Sciences.

Doncques que l'on establisse cette premiere difference de Methode en Magistrale & en Initiatiue. Sans que ie prenne ce mot pour dire, qu'elle donne seulement le commencement des Sciences; & que cette autre baille l'entiere doctrine. Au contraire i'emprunte cette diction des choses sacrées. Et ie nomme Methode Initiatiue celle qui descouure & fait voir les Mysteres des Sciences. Car la Magistrale enseigne, * *L'Initiatiue penetre dans le secret. La Magistrale desire que l'on adiouste foy*, à ce qui est dit. La où l'Initiatiue veut qu'on l'examine. Vne enseigne les Sciences indifferemment à tous ceux qui veulent apprendre: L'autre seulement à ceux qui sont comme les enfans de la Doctrine. Bref vne a pour but l'vsage des Sciences, en la sorte qu'elles sont

* Ie suplee cecy qui manque dans le Latin imprimé à Paris.

maintenant; & l'autre a pour sa fin leur continuation, & leur plus grand aduancement. Mais il semble que l'on ne peut plus passer par ce dernier chemin & qu'on l'ait quitté. Car l'on a iusques à present accoustumé d'enseigner en sorte les Sciences, comme si d'vn mutuel consentement, tant du Maistre que de l'Escolier, on vouloit s'attribuer les fautes qui y sont; veu que le Maistre tasche principalement de faire que l'on adjouste foy à ce qu'il dit; & non de laisser à vn libre & commode examen la doctrine qu'il enseigne: & l'Escolier qui void que son Maistre luy veut seruir d'exemple, ne souhaitte pas d'y rapporter vne deuë recherche: en sorte qu'il ayme beaucoup mieux ne pas douter que de ne pas faillir. Si bien que celuy qui enseigne ayant de la vanité, se prend bien garde de ne pas descouurir la foiblesse de sa Science; & celuy qui est enseigné se feint d'esprouuer ses forces, à cause qu'il luy faut peiner. Quant à la Science que l'on donne aux autres, comme vne toile à mettre sur le mestier, il faut, si faire se peut, l'insinuer dans l'esprit de celuy qui la veut sçauoir, auec la mesme methode en laquelle elle a esté premierement inuentée. Et cela se peut à la verité fort bien pratiquer en la Science qui est acquise par Induction. Mais en celle-cy d'où nous nous seruons, qui est anticipée, & qui arriue auant le temps, il est fort mal-aisé que l'on puisse dire par quelle voye l'on y est paruenu. Neantmoins il est fort vray que celuy qui en inuente quelqu'vne, selon le plus & le moins, peut la repasser & reuoir tout à la fois les ve-

ſtiges de ſa cognoiſſance, & du conſentement que l'on y a preſté; & la tranſplanter dans l'eſprit d'vn autre; en la meſme façon qu'elle a pris ſon accroiſſement dans le ſien. Car il faut obſeruer la meſme choſe aux Arts qu'aux Plantes: d'autant que ſi vous voulez vous en ſeruir de quelqu'vne, vous ne vo⁹ mettez pas en peine que deuient ſa racine: mais ſi vous voulez les tranſplanter en vne autre terre, vous auez plus de beſoin de ſes racines que de ſes bions. Ainſi la Tradition qui eſt maintenant en vſage fait voir à plain les troncs des Sciences, pour ainſi parler, qui ſont à la verité fort beaux; mais qui n'ont pas de racines. Ils ſont propres à eſtre mis en œuure par vn Charpentier: mais ils ſont invtiles à vn Iardinier. Mais ſi vous affectionnez l'accroiſſement des Sciences, ne vous ſouciez que fort peu des troncs, prenez ſeulement garde que les racines ſoient tirées en leur entier, auec tant ſoit peu de terre qui y ſoit attachée. La methode des Mathematiciens ſur leur ſujet a ie ne ſçay quoy de reſſemblance à ce genre de Tradition; mais à parler generalement, ie ne vois pas qu'elle ſoit pratiquée, ny que perſonne ſe ſoit mis en queſte pour la trouuer: c'eſt pourquoy ie la mettray au nombre des choſes qui ſont à Deſirer, & ie la nommeray la Tradition de la Lampe, ou la Methode aux enfans.

Vne autre difference de Methode ſuit apres, approchant en intention de la premiere; mais qui luy eſt contraire en effect. L'vne & l'autre a cela de commun, qu'elle ne permet pas à toute ſorte d'auditeurs

d'entendre les choses triées & rares, comme aussi il y a cette opposition entre l'vne & l'autre, que la premiere introduit vn bien plus clair moyen d'enseigner que d'ordinaire; & l'autre, dont ie parleray maintenant, vne façon plus cachée. Doncques que l'on mette cette difference, qu'vne d'elles soit vulgaire, & que l'autre se porte dans l'aureille. Car ie rapporteray, à la sorte mesme d'enseigner, la difference que les Anciens ont mis dans les Liures qu'ils ont fait imprimer. Mesmes celle qui se dit en secret a esté en vsage parmy eux, & l'on s'en est seruy auec prudence & iudicieusement. Mais ce genre de parler Acroamatique, ou Enigmatique a esté diffamé en ces derniers temps, par plusieurs qui en ont abusé, comme d'vne sombre & fausse lumiere, pour mieux vendre leur marchandise frelatée. Or son intention semble estre celle-là que l'on excluë de la cognoissance des mysteres des Sciences le vulgaire qui en est indigne en les baillant sous des couuertures & des enueloppes; & que l'on y admette seulement ceux qui ont appris l'interpretation des paraboles par ceux qui les entendent, ou qui peuuent entrer dans le Sanctuaire par la poincte & par la subtilité de leur propre Esprit.

Voicy vne autre sorte de Methode qui sert grandement pour les Sciences. C'est à sçauoir quand elles sont enseignées par Aphorismes ou Methodiquemẽt. Car il faut auãt toute chose remarquer que pour l'ordinaire l'on forme sur quelque subjet que ce soit, vn Art quasi entier & signalé de fort peu

d'Axiomes & Obseruations, en le grossissant de certaines ingenieuses additions; en l'embellissant d'exemples, & en le resserrant dans vne Methode. Quãt à cette autre Tradition qui consiste en Aphorismes, elle porte quant & soy plusieurs commoditez qui ne se rencontrent pas dans la Tradition Methodique. Car elle monstre premierement à l'espreuue, quel a esté l'Autheur, à sçauoir s'il a legerement & fort peu entendu ce qu'il traitte; ou s'il y est tout à fait consommé; veu qu'il faut de necessité que les Aphorismes soient tirez de la mouëlle, & de ce qui est le plus interieur; s'ils ne sont au moins tout à fait ridicules. Car l'on ne s'amuse pas en cela à l'embellissement & à l'amplification, l'on y retranche la diuersité d'exemples, l'on en oste la suite & la tissure, comme aussi la description de la Practique: en sorte que les Aphorismes n'ont point en tout d'autre matiere, qu'vne grande quantité d'obseruations. Si bien qu'aucun ne doit entreprendre, ny d'en escrire, ny pas mesmes d'en auoir la pensée, s'il ne se sent assez eloquent & assez sçauant pour venir à bout de ce genre de composition. Quant aux Methodes.

Tant l'ordre vaut, tant vaut la liaison,
Tant, ce qu'on prend du milieu, l'on honore;

En sorte que l'espece de ie ne sçay quel Art est souuent fort bien representé par des choses qui viennent quasi à estre reduites à rien, si on les dissout, si on les separe, & si on les descouure.

En second lieu, la Tradition Methodique sert de

beaucoup pour faire foy & pour prester consentement; mais elle ne monstre gueres bien ce que c'est de la practique: d'autant qu'elle porte en soy comme en rond vne certaine demonstration; les parties venant à s'illuminer les vnes les autres. C'est pourquoy elle est plus agreable à l'entendement. Mais pource que dans l'ordinaire de la vie, les actions sont esparses, & ne vont pas par ordre, c'est pourquoy les enseignemens que l'on y donne icy & là, sont plus vtiles. Bref, comme ainsi soit que les Aphorismes fassent montre, seulement de certaines portions & comme de certains morceaux de Sciences, ils semblent inuiter les autres à y adjouster & contribuer quelque chose. Au lieu que la Methodique faisant parade de la Science entiere, rend les hommes hardis comme s'ils sçauoient ce qu'il y a de plus releué.

Voicy vne autre sorte de Methode grandement considerable, à sçauoir quand l'on enseigne les Sciẽces, ou par des Resolutions auec des preuues; ou par des questions auec leurs Determinations. Que si on ne l'a traitté auec moderation, elle n'empesche pas moins le progrez des Sciences, qu'vne armée ressentiroit de dommage en l'auancement de sa victoire si elle estoit engagée au siege de chaque chasteau ou bourg de l'ennemy: car telles petites places se rendront sans doubte à celuy qui tient la campagne & qui poursuit la pointe de sa victoire. Non que ie veuille nier, qu'il n'est pas tousiours seur de laisser derriere soy quelque grande ville & bien fortifiée. De mesmes, en enseignant les Sciences, il ne faut pas

trop

trop s'arrester aux Refutations, il en faut vser sobrement, & pour cela seul afin que l'on s'empesche de ce qui peut grandement preocuper les Esprits, ou leur rapporter des prejugez : & non pour exciter & prouoquer des doutes legers.

Cette autre sorte de Methode vient apres ; à sçauoir, qu'il faut qu'il soit bien ajusté à la matiere qui se presente à traicter. Car l'on enseigne d'vne autre sorte les Mathematiques, qui sont les plus abstractes & les plus simples de toutes les Sciences ; & d'vne autre la Politique, qui est grandement attachée à la matiere & qui est composée. Car comme j'ay desia dit, il est mal-aysé qu'vne Methode tousiours semblable s'accommode bien fort, auec la matiere qui est diuerse. Mais ainsi que j'ay approuué les Topiques particulieres qu'and j'ay traicté de l'inuention ; ainsi entends ie que l'on se serue en quelque sorte, des Methodes particulieres, où il est question d'enseigner.

Voicy vne autre façon de Methode, dont il se faut seruir judicieusement, en enseignant les Sciences. Et il faut s'y conduire, selon que ceux à qui vous voulez apprendre quelque chose, en sont desia preuenus ; & en ont eü quelque impression. Car il faut autrement enseigner vne doctrine toute nouuelle, & dont on n'a plus ouy parler, que celle qui a quelque chose d'approchant des opinions communes, qui sont receuës & approuuées dés long temps. C'est pourquoy Aristote voulant picquer Democrite, le louë pourtant : Si, dit-il, *nous voulons disputer tout de bon & ne pas affecter les Similitudes*, &c. Luy repro-

chant par ces mots qu'il s'amusoit par trop aux comparaisons. Quant à ceux de qui les documents ont desia pris place dans l'esprit du peuple, ils n'ont autre chose à faire que de disputer & de prouuer : mais ceux qui enseignent des choses plus hautes que celles dont on parle pour l'ordinaire, ils ont vne double peine : d'autant qu'il faut premierement qu'ils expliquent leur doctrine ; & apres qu'ils la prouuent ; en sorte qu'ils doiuent de necessité auoir recours aux Similitudes & aux mots tirez de quelque Art particulier, pour faire entendre plus naïfuement ce qu'ils traictent. C'est pourquoy nous remarquons que les Paraboles & les Similitudes estoient fort en vsage aux premiers siecles, quand l'on commença d'enseigner & de se seruir de ces mots qui comprennent plusieurs choses, qui estoiét pour lors aussi incogneus & nouueaux, comme ils sont maintenant cogneus & communs : autrement il s'en fust ensuiuy que l'on n'eust pas remarqué ny consideré attentiuement ce qui estoit proposé ; ou bien qu'on l'eust rejetté comme vn Paradoxe. Car c'est vne des regles de la Traditiue : *Que toute Science qui n'est pas conforme aux anticipations & aux presuppositions doit demander de l'assistance aux similitudes & aux comparaisons.* Mais que ce soit assez parlé des diuers genres de Methode, qui n'ont pas esté cy-deuant rmarquez par aucun autre. Car pour ce qui est de tous ceux-là de * l'Analithique, du * Systatique, du * Dieretique, du * Cryptique, de l'Homerique & de tels autres, ils sont tres-bien inuentez & diuisez : c'est pourquoy

* C'est à dire, Resolutif.
* C'est à dire, Ferme.
* C'est à dire, Diuisif.
* C'est à dire, Caché.

ie ne m'y arresteray pas plus long-temps.

Voila quels sont les genres de la Methode, qui se diuisent en deux parties, à sçauoir en la Disposition de tout l'œuure, ou de l'argument de quelque liure; & en la Limitation des propositions. Car c'est à l'Architecte de faire non seulement le dessein de tout l'edifice, mais de dresser les colomnes, de poser les poutres & choses semblables. Or la Methode est comme l'architecture des Sciences. Et en cecy Ramus a mieux reüssi en renouuelant ces bonnes regles (en premier lieu, de l'Vniuersel, du tout, du mesme, &c.) qu'en sa seule methode auec ses partitions qu'il a mis en auant. Toutesfois ie ne sçay par quel destin il arriue, que l'on donne pour l'ordinaire des gardes tres-meschantes aux choses les plus precieuses qui se trouuent entre les hommes; ainsi que les Poëtes le feignent bien souuent. Et à vray dire l'effort de Ramus sur la polisseure des Propositions la porté dans cet Abregé, & la ietté dans ces bancs des Sciences: car il falloit que celuy-là fust bien fortuné, & fust souz la conduitte d'vn bon Genie qui auoit tasché de faire seruir les Axiomes des Sciences, les vns pour les autres, sans les faire tourner & rentraire en eux-mesmes; bien que ie ne veuille nier que son entreprise n'ait esté vtile.

Il reste encores deux Limitations des propositions outre celle par laquelle elles passent de l'vne à l'autre, à sçauoir vne de leur estenduë, & l'autre de leur Production. Car à le bien prendre, les Sciences ont outre la profondeur les autres deux dimentions;

leur largeur & leur longueur. Pour la profondeur elle se rapporte à leur Verité & à leur realité: car ce sont les deux choses qui donnent la solidité. Pour ce qui est des autres deux, la largeur peut estre prise & mesurée d'vne Science à vne autre; mais il faut prendre la longueur, depuis la premiere proposition iusques à la derniere, qui se trouue en la mesme science. Vne comprend les bornes & les limites des Sciences; afin que l'on traitte proprement & non confusément les Propositions; & afin que l'on euite toute redite, toute digression & toute confusion. L'autre donne la regle iusques ou, & iusques à quel degré de particularité, il les faut traiter. Mais à vray dire, il y a à douter, s'il faut laisser quelque chose à l'exercice & à la practique; car il est besoin d'euiter le vice d'Antonin Pie, de crainte d'estre des coupeurs de Cymin dans les sciences; & pour ne pas multiplier les Diuisions iusques aux choses les plus basses. C'est pourquoy il faut bien prendre garde en quelle sorte nous deuons-nous temperer en cecy. Car nous voyons que les choses generales, si l'on ne vient à les desduire n'apprennent que fort peu, & mesmes qu'elles exposent les Sciences à la moquerie des Practiciens: veu qu'elles ne seruent non plus à la practique que la Mappemonde d'Ortelius, pour apprendre quel chemin il faut tenir pour aller de Londres à Yorke. Et afin d'en parler veritablement les meilleures regles sont tres-bien accomparées aux miroirs faits de metail, dans lesquels l'on voit clairement ce qui y est represénté; pourueu qu'ils soient bien po-

lis. De mesmes les regles & les preceptes aydent; pourueu que l'vsage y ait passe la lime. Que si dés le commencement l'on y auoit apporté comme la polissure & l'esclat du cristal, ce seroit vne fort bonne chose, pource que la peine d'y trauailler sans cesse, y seroit espargnée: mais que ce soit assez sur le sujet de la Science de la Methode, que ie nomme Prudence de la Traditiue.

Sans pourtant que ie vueille laisser en arriere, que plusieurs hommes plus vains que doctes, se sont penez apres vne certaine Methode indigne de porter le nom de legitime; veu qu'elle est plustost Methode d'imposture, bien qu'elle soit bien mieux receuë par certains badins. Car elle espanche en sorte les gouttes de quelque particuliere science; que celuy qui en sçait fort peu, peut paroistre par ce moyen y estre fort sçauant en quelque façon. Telle a esté l'art de Lulle; telle est la * *Typocosmie* mise en auant par aucuns: & ces deux choses ne sont autre qu'vne masse, & qu'vn monceau de mots de quelque art que l'on apprend, afin que l'on croye que ceux qui les disent vistemens & sans hesiter, sçauent tres-bien les Arts mesmes. Les choses ainsi ramassées representent la boutique d'vn sauetier; ou l'on trouue quantité de petits bouts de cuir que l'on a couppé; mais rien dont l'on doiue faire de l'estime.

* C'est à dire, vne suitte ordonnée.

Des fondemens, & du Deuoir de la Rhetorique. Elle a trois dependances qui regardent seulement l'Art de reseruer. Les Couleurs du bien & du mal, tant simple que composé. Les Antitheses des choses; & les moindres Formules de l'Oraison.

CHAPITRE III.

NOVS voylà paruenus à la Doctrine de l'ornement du discours que l'on nomme Rhetorique ou l'Art de l'Oraison. C'est à vray dire vne Science qui est fort belle de soy, & qui a esté fort bien cultiuée par ceux qui en ont escrit. Mais si l'on en iuge sainement, l'on trouuera que l'Eloquence est inferieure à la Sagesse, qui la deuance de beaucoup, comme nous le remarquons dans les paroles que Dieu dist à Moyse, quand il refusoit d'accepter la commission qu'il luy donnoit luy representant qu'il n'estoit pas Eloquent: *Vous auez Aaron quant & vous, il fera les Harangues pour vous; & vous luy serez à luy comme Dieu.* Bien que la Sapience cede au bien dire en vtilité, & selon que le vulgaire en iuge. C'est ainsi qu'en parle Salomon: *Celuy qui est Sage en son interieur, sera nommé Prudent: mais celuy qui porte la douceur dans ses paroles, aura des tiltres beaucoup plus aduantageux.* Voulant clairement dire que la Sapience fait estimer & admirer celuy qui la possede: mais que l'Eloquence fait de plus

grands effects dans les affaires & dans le train de la vie ordinaire. Pour ce qui est du soin que l'on a eü de cultiuer cet Art, la jalousie qu'Aristote a porté aux Rhetoriciens de son temps, & le grand & le fort estude qu'a rapporté de tout son pouuoir Ciceron pour l'annoblir: outre qu'il s'y est longuement exercé, ont fait qu'ils se sont surmontez eux-mesmes dans les Liures qu'ils en ont escrit : outre que les rares exemples que l'on trouue touchant cet Art dans les Oraisons de Demosthene & de Ciceron, adjoustez à la subtilité & à la diligence de ceux qui l'enseignent, en ont au double auancé le progrez. C'est pourquoy j'asseure que ce qui s'y trouue à Desirer, est plustost quelques collections, qui sont comme les suiuantes, qui se doiuent tousiours presenter en cet Art, qu'aucune chose de defectueuse dans sa discipline & dans son vsage. De fait, quand ie faisois mention d'vn certain Art, de faire des lieux communs sur ce qui estoit de la Logique, i'en ay promis des Exemples plus au long dans les choses qui concernoient la Rhetorique.

Toutesfois, afin d'ouurir vn peu, selon nostre ordinaire, la terre & l'applatir contre les racines de cet Art; Ie diray que la Rhetorique sert à la Phantasie, de mesme que la Dialectique à l'Entendement. Et pour prendre cecy de plus haut, le deuoir & la charge de Rhetorique n'est autre que d'appliquer & de liurer à la Phantasie ce que la Raison dicte pour exciter le desir & la volóté. Car nous voyons que la raison qui predomine est attaquée & troublée en trois façons;

ou par l'enueloppement des Sophiſmes, ce qui regarde la Dialectique ; ou par les preſtiges des paroles ; ce qui eſt de la Rhetorique ; ou par la violence des affections, ce qui appartient à la Morale. Car de meſmes qu'en matiere d'affaires qui ſe font parmy les hommes, l'on peut gaigner & perſuader quelqu'vn, ou par fineſſe, ou par importunité, ou par force ; de meſmes en cette negotiation interieure que nous faiſons auec nous meſmes, nous ſommes accablez, ou par les tromperies des arguments ; ou nous ſommes ſollicitez & inquietez par l'aſſiduité des Impreſſions, & des choſes que nous auons continuellement en noſtre preſence ; ou nous ſommes eſbranlez & emportez par l'impetuoſité des affections. Mais on n'agit pas auec tant de mal-heur en la nature humaine, que tous ces Arts & toutes ces facultez ne ſoient que propres pour eſbranler la raiſon, & non pour l'eſtayer & pour la fortifier : Elles ſont au contraire beaucoup plus vtiles pour cecy, que pour cela. Car le but de la Dialectique eſt d'enſeigner la forme des Arguments pour affermir le jugement, & non pour le ſurprendre. Celuy de la Morale eſt de tellement temperer les affectiõs qu'elles combattent pour la Raiſon ; tant s'en faut qu'elles la doiuent attaquer. Bref celuy de la Rhetorique eſt de remplir la Phantaiſie de ſimulacres qui paſſent & repaſſent deuant elle, pour donner du ſecours à la raiſon, & non pour l'opprimer. Car les abus que l'on commet en l'art ſuruiennent indirectement pour les euiter, & non pour s'en ſeruir.

Et c'eſt

Et c'est pourquoy Platon a esté grandement injuste (bien que les Rhetoriciens de son temps meritassent qu'il les traittast en la sorte) en ce qu'il a placé la Rhetorique entre les Arts voluptueux, l'accomparant à celuy de Cuisinier, qui ne gaste pas moins les viandes qui sont bonnes d'elles-mesmes, qu'il rend agreables celles qui sont mauuaises pour la santé, en abusant de la diuersité & de la delicatesse des saulces & des saupiquets. Mais sur tout qu'il n'arriue pas que l'Oraison soit plus souuent employée pour faire passer les choses des-honnestes, que pour embellir les honnestes, ce qui se practique par tout; veu qu'il n'y a personne qui n'ait des paroles plus honnestes, que ne sont ses pensées & ses actions. Et Thucydide a fort bien remarqué que l'on souloit reprocher à Cleon; Que penchant tousiours du costé du plus mauuais party, il estoit tout à cela, que de dire de belles paroles; cet autheur sçachant tres-bien que nul ne peut reüssir sur vn sujet bas & indigne; au lieu que l'on peut facilement s'exprimer sur ce qui est hõneste. Platon rencontre fort heureusement; encores que ce qu'il dit soit triuial, quand il asseure. *Que si l'on pouuoit voir la vertu, elle se feroit ardẽment aymer.* Mais la Rhetorique dépeint entierement la vertu & le bien, & les rend considerables. Car puis qu'ainsi est, que l'on ne les peut mõstrer au sens souz vne figure corporelle, il reste qu'on les propose à la phantaisie par la politesse du langage, auec la plus viue representation qui se puisse. Et de vray, la coustume des Stoïciens a fort à propos esté bafoüée par

Ciceron, en ce qu'ils s'estudioient d'imprimer dans les esprits des hommes la vertu, par des courtes, & par des subtiles sentences & conclusions; ce qui ne s'accorde que fort peu auec la phantaisie & la volonté.

Au reste si les Affections estoient reglées, & si elles se conformoient entierement à la Raison, il est tout vray, qu'il arriueroit que les persuasions qui peuuent s'insinuer & donner entrée iusques dans l'Ame ne seroient pas en vsage; & ce seroit assez de proposer & de prouuer les choses mesmes nuëment & simplement. Mais au rebours de cela les Affections font tant d'escapades, & mesmes excitent tant de troubles, & d'esmeutes selon ce dire,

Ie vois ce qui vaut mieux; & mesmes ie l'appreuue,
Ie suy pourtant le mal.

que la Raison seroit traisnée en seruage & en captiuité, si la persuasion de l'Eloquence ne retiroit la phantaisie du party des affections; & si par elle il ne se moyennoit vn traitté d'accord entre la Raison & la phantaisie pour courre sur elles. Car il faut remarquer qu'elles se portent tousiours au bien apparent, ce qui leur est commun auec la Raison; mais auec difference, Que les Affections regardent principalement le bien present; mais la Raison considerant de plus loin le preuoit à l'aduenir, & sommairement. C'est pourquoy les objets qui se presentent, touchant plus efficacement la Phantaisie, bien souuent la Raison se trouue au dessous & vaincuë. Mais apres qu'il est arriué par l'Eloquence, & par la force de la

persuasion, que les choses futures & esloignées paroissent presentes, il eschet pour lors que la Raison ayant attiré à son aduis la phantasie; emporte le dessus.

Concluons donc qu'il ne faut non plus blasmer la Rhetorique, de ce qu'elle sçait releuer vn sujet qui est bas de soy, que la Dialectique; pource qu'elle enseigne de faire des Sophismes. Car qui ne sçait qu'il y a vne mesme raison entre les contraires, bien qu'ils soient opposez en vsage. De plus la Dialectique n'est pas seulement differente de la Rhetorique, en ce que, comme l'on dit vulgairement, vne d'elles est comme le poing; & l'autre, cõme la paulme de la main; qu'vne reserre sa matiere, & l'autre l'estend; mais principalement en ce que la Dialectique considere la Raison dans son naturel; & la Rhetorique * *la regarde*, telle qu'elle se rencontre dans les opinions du vulgaire. C'est pourquoy Aristote place fort prudemment la Rhetorique entre la Dialectique & la Morale auec la Politique, comme participante des deux; veu que les preuues & les demonstrations de la Dialectique, sont communes à tous les hommes; au lieu que les preuues & les persuasions de la Rhetorique doiuent estre diuersifiées selon la portée des auditeurs; afin que l'Orateur, comme vn Musicien qui s'accommode aux oreilles de plusieurs ait la reputation.

* Adjousté.

D'Orphée dans les bois; & celle d'Arion,
Au milieu des Dauphins.

Et à vray dire, pour reüssir parfaictement en cette

application & diuersité d'Oraison, il faut l'estendre iusques-là, que si l'on est contraint de dire la mesme chose à diuerses personnes, il la faut dire à chacun en particulier en termes differens. Bien qu'il soit veritable que les plus grands Orateurs, n'ont pour l'ordinaire cette partie d'Eloquence, dont l'on se sert dans la vie & dans les affaires en discours particuliers; & ils en descheent alors que s'attachans par trop à l'ornement & à la façon de bien parler, ils abandonnent cette application qui se tourne à tout, & cette maniere de discours, dont il seroit plus à propos d'vser auec vn chacun. C'est pourquoy il ne seroit pas hors de propos sur ce sujet, rechercher quelque chose de nouueau; & nommer cette recherche du nom de Prudence du langage particulier; & la placer entre ce qui est à Desirer; & dont on fera plus d'estime à mesure que l'on y pensera plus attentiuement. Sans qu'il importe beaucoup de resoudre, s'il la faut mettre entre les choses qui concernent la Rhetorique, ou entre celles qui regardent la Politique.

Passons maintenant aux choses desirables en cet Art, lesquelles, comme j'ay desia dit sont de ce genre que l'on en doit plustost faire estat, comme estans de ses dependances; & non comme estans de ses portions; & tout cela se rapporte à l'Art, qui apprend à mettre en reserue. Premierement doncques nous ne trouuerons pas que personne ait bien suiuy; ou supplée cette prudence & diligence tout ensemble d'Aristote, qui a ramassé le premier les Marques popu-

laires ; ou les couleurs du Bien, ou du Mal apparent; tant ſimple, comme comparé, qui ſont de vrays Sophiſmes de Rhetorique, fort en vſage, principalement dans les affaires, & en la prudence du langage particulier. Au reſte le trauail d'Ariſtote ſur cette matiere, a eſté defectueux en trois choſes. Premierement, en ce qu'y ayant pluſieurs couleurs il n'en fait mention que de fort peu. Secondement, en ce que l'on n'y a pas joint leurs Elenques. En troiſieſme lieu, en ce qu'il paroiſt qu'il en a ignoré l'vſage, qui ne ſe tourne pas moins à prouuer quelque choſe, qu'à exprimer les affections & à eſmouuoir. Car pluſieurs façons de parler qui ne ſignifient que la meſme choſe, touchent neantmoins diuerſement; d'autant que ce qui eſt poinctu penetre plus auant que ce qui eſt eſmouſſé, encores que l'on frappe auec la meſme force. Il n'y a perſonne qui ne ſoit plus eſmeu en oyant, *Vos ennemis feront grand trophée de cela.*

Qu'Vlyſſe le ſouhaite; & qu'à prix exceſsif
Les Atrides l'acheptent.

Que ſi l'on diſoit ſimplement: *Cela vous incommodera en vos affaires.* D'où vient que ces pointes & ces aiguillons de diſcours ne ſont pas à meſpriſer. Mais, comme ainſi ſoit que nous propoſions que telle choſe eſt à Deſirer, nous l'appuyerons d'Exemples, ſelon noſtre ordinaire ; veu que les Preceptes le rendroient moins clair.

EXEMPLES DES COVLEVRS
du Bien, & du Mal, tant ſimple que comparé.

SOPHISME I.

Le Bien conſiſte en ce que les hommes loüent, & dont ils font eſtime. Le Mal, en ce qu'ils blaſment & qu'ils reprennent.

ELENQVE.

Le Sophiſme eſt defectueux en quatre façons : à ſçauoir, ou à cauſe de l'ignorance ; ou à cauſe de la mauuaiſe foy ; ou à cauſe des diuers partis, & des factions; ou à cauſe des Eſprits de ceux qui louënt & de ceux qui blaſment. A cauſe de l'ignorance. Dequoy ſert le iugement du vulgaire ſur l'examen du Bien & du Mal. Phocion bien plus à propos voyant que le peuple luy applaudiſſoit plus qu'à l'ordinaire, demanda : *S'il n'auoit pas commis quelque faute.* Pour la mauuaiſe foy. Car ceux qui loüent, ou qui meſpriſent, pour le plus ſouuent le font pour le mieux; & ne diſent pas leurs ſentimens.

Celuy qui vend loüe ſa marchandiſe.

De plus, celuy qui achepte, dit ; *Celá ne vaut rien*; mais eſtant hors de là il s'en vantera. A cauſe des factions. D'autant qu'vn chacun ſçait que les hommes ont accouſtumé d'exceſſiuement louër ceux qui ſont de leur party ; comme au contraire de rabaiſſer le merite de ceux qui ſuiuent leurs ennemys. A cauſe

des Esprits : Pource qu'aucuns sont naturellement enclins à flatter auec vne bassesse de courage ; les autres au contraire sont mocqueurs & rudes. En sorte qu'en loüant & en blasmant ils suiuent seulement leur naturel, se soucians fort peu de la verité.

SOPHISME II.

Ce qui est loüé par les ennemys est vn grand bien; & ce qui est repris par les amys est vn grand mal.

Ce Sophisme semble estre appuyé sur ce que l'on croit aisément que les choses que nous disons malgré nous contre l'affection de nostre ame, & contre nostre inclination, tirent de nous la force de la verité.

ELENQVE.

Le Sophisme trompe à cause de la finesse, tant des ennemys que des amys: Car par-fois les ennemys donnent librement des loüanges sans y estre forcez par la verité : mais c'est en sorte qu'ils aduancent celles qui excitent de l'enuie, & mettét en danger leurs ennemys. C'est pourquoy les Grecs ont eu cette superstitiõ que de croire, *Qu'vne ampoule venoit aux narines* de celuy que quelqu'vn loüoit auec mauuais dessein & pour luy nuire. De plus, il deçoit; d'autant que les ennemys font par-fois des Eloges, comme certains auant-discours, afin de plus librement & plus malicieusement calomnier par apres ceux qu'ils haïssent. De l'autre costé, le Sophisme est aussi captieux à cau-

se de l'astuce des amys: Car ils ont accoustumé de cognoistre par-fois les vices de leurs amys & les publier; non qu'ils y soient contraints par la force de la verité, mais parce qu'ils recueillent les choses qui ne les peuuent que fort peu offenser, comme si d'ailleurs ils estoient fort gens de bien. Il trompe de plus, en ce que les amys aussi bien que les ennemys, vsent de leurs reprimandes, comme de certaines prefaces afin de loüer par apres plus amplement ceux qu'ils ayment.

SOPHISME III.

Toute chose est mauuaise, dont la Priuation est bonne; de mesmes qu'elle est bonne, quand la Priuation en est mauuaise.

ELENQVE.

Le Sophisme trompe en deux sortes; ou à cause de la comparaison du bien & du mal; ou à cause de la succession du bien au bien, ou du mal au mal. A cause de la comparaison. Si ç'a esté vn bien pour le genre humain d'estre priué du manger du gland, il ne s'ensuit pas qu'il fut mauuais: mais Dodonne estoit bonne & Cerés estoit meilleure. Et si c'a esté vn mal au peuple de Siracuse d'estre priué de Denys l'ancien il ne s'ensuit pas pourtant qu'il ayt esté bon; ains moins mauuais que le jeune. Par succession. Car la priuation de quelque bien ne donne pas tousiours lieu au mal, mais par-fois à vn plus grand bien; comme quand la fleur tombe, le fruict luy succede. La

priua-

priuation de quelque mal non plus, ne donne pas tousiours lieu au bien ; mais par-fois à vn plus grand mal. Car Milon ayant tué son ennemy Clodius, perdit quant & quant l'occasion d'acquerir de l'honneur.

SOPHISME IV.

Ce qui est voisin du Bien ou du Mal, cela mesmes est Bien ou Mal; mais ce qui est esloigné du Bien est Mal: & ce qui est escarté du Mal est Bien.

Cela est quasi ordinaire dans toute la Nature des choses, que ce qui s'accorde naturellement se trouue aussi en mesme lieu : & que les choses qui sont de nature contraire soient esloignées en distances ; veu qu'elles se plaisent de s'associer & de s'vnir à ce qu'elles ayment ; comme au contraire, d'esloigner d'elles, ce qu'elles haïssent.

ELENQVE.

Mais le Sophisme trompe en trois façons. Premierement, à cause de la Destitution: Secondement, à cause de l'Obscurcissement : En troisiesme lieu, à cause de la Protection. Il arriue à cause de la Destitution que les choses, qui en leur genre sont magnifiques & excellentes attirent tout à elles, entant que faire se peut; & destituent, & pour ainsi parler, font mourir de faim ce qui est à l'entour d'elles. C'est pourquoy vous ne verrez jamais, que l'herbe qui est aupres des grands arbres soit bien verdoyante. D'où

vient, que celuy-là a tres-bien rencontré, qui a dit, *Les Valets des riches sont extremement valets.* Et cet autre n'a pas mal gaussé, qui a comparé ceux qui auoient les plus bas emplois dans la Cour des Princes, aux Vigiles qui sont fort proches de la feste; & qui neantmoins sont destinées aux Ieusnes. A cause de l'Obscurcissement. Car les meilleures choses en leur genre, ont cela de propre; qu'encores qu'elles n'affoiblissent ny ne destituent ce qui est aupres d'elles, neantmoins elles l'obscurcissent, & luy portent ombre, comme les Astronomes le remarquent du Soleil: c'est à sçauoir qu'il est bon en son aspect, mais mauuais en sa conjonction, & en son approchement. A cause de la Protection. Car non seulement les choses s'vnissent & s'assemblent à cause de leur familiarité, & de leur ressemblance de nature: mais aussi le Mal, principalement dans la Politique, se retire vers le Bien; afin qu'il s'y mette à couuert & en seureté. D'où vient que les meschans se jettent dans les asyles des Dieux; & le vice mesmes porte en soy l'ombre de la vertu.

L'on voit que le Vice, est d'ordinaire caché
Sous le Bien, qui est proche.

Comme au contraire, le Bien se mesle auec le Mal, non à cause qu'il y ait quelque communication entr'eux; mais afin qu'il le conuertisse & le r'ameine en Bien. C'est pourquoy les Medecins vont plustost visiter les malades que les sains: & l'on reprochoit à nostre Sauueur: *Qu'il estoit en conuersation ordinaire auec les Publicains & auec les pecheurs.*

SOPHISME V.

Celuy à qui ceux qui sont en concurrence auec luy; ou celuy à qui les Sectes deferent vnanimément la seconde place (veu que chacune d'elles s'attribuë la premiere) semble estre preferable au reste : d'autant que l'on retient la premiere par affection; & l'on donne la seconde au merite auec verité.

C'est ainsi que Ciceron prouue que la secte des Academiciens qui tenoient l'Acatalepsie a fait profession d'vne tres-excellente Philosophie. *Car demandez* (dit-il) *à vn Stoicien quelle est la meilleure secte, il preferera la sienne aux autres : quelle tient le second lieu, il aduoüera que c'est l'Academique. Faites la mesme demande à vn Epicurien, qui a peine ozeroit enuisager vn Stoicien, apres qu'il aura mis sa secte à la place d'honneur, il placera l'Academique tout aupres.* Semblablement, si quand il vient à vacquer quelque charge, le Prince demande à chacun de ceux qui briguent pour l'auoir, qui il en iuge digne apres luy, il est vray-semblable, qu'il n'y en aura aucun, qui, apres soy ne nomme celuy qui en est capable & qui la merite.

ELENQVE.

Le Sophisme trompe à cause de l'Enuie. Car les hommes ont accoustumé apres qu'ils ont fait pour eux & pour leur faction, de pancher pour ceux qui sont les plus foibles, les plus lasches & qui leur ont

donné le moins d'incommoditez; en haine de ceux qui les ont le plus braué & le plus incommodé.

SOPHISME VI.

Ce qui est plus excellent & plus abondant, vaut mieux en tout le genre.

A quoy il faut rapporter ces sortes de parler dont l'on se sert d'ordinaire, *Ne nous escartons pas dans les choses generales, comparons vn particulier auec vn autre,* &c.

ELENQVE.

Ce Sophisme paroist assez puissant, & tenir plus de la Dialectique que de la Rhetorique: neantmoins il est par fois captieux. Premierement, en ce qu'il y a plusieurs choses qui courent à la verité de grands dangers, mais si elles les euitent, on les trouue plus excellentes que les autres; en sorte qu'elles sont moindres en genre; d'autant qu'elles hazardent & se perdent souuent; mais elles sont plus nobles en leur particulier. De ce nombre est le Bouton de Mars; duquel l'on dit en François ce prouerbe. *L'Enfant de Paris & le bouton du mois de Mars, si vn d'eux eschappe, il vaudra autant que dix autres.* Si bien que le bouton de May est preferable en genre à celuy de Mars; mais en particulier vn tres-bon bouton de Mars vaut mieux qu'vn tres-bon bouton de May. En second lieu, il deçoit à cause de la nature des choses qui est plus esgale en certains genres ou especes; &

en d'autres moins esgale. Comme l'on obserue que les Climats les plus chauds produisent generalement des esprits plus subtils : mais quand il s'en trouue d'eminents aux contrées froides, ils le sont beaucoup plus que ne sont les plus rafinez des regions chaudes. Semblablemẽt en tout plein d'armées, s'il estoit question de terminer le different par duels d'vn à vn, la victoire pancheroit d'vn costé ; mais elle iroit à l'autre, si l'on bailloit vne bataille rangée. Car il y a du hazard aux choses qui excellent, & qui sont en plus grand nombre, mais les genres sont conduits par la nature ou par la discipline. Et mesmes en genre, le metail est plus precieux que la pierre ; toutesfois le Diamant est de plus grand prix que n'est l'Or.

SOPHISME VII.

Le Bien est ce qui concerne vne chose: & le Mal est où il n'y a point de resource. Car ne pouuoir se r'auoir, c'est vn genre d'impuissance, mais la puissance est vn Bien.

C'est surquoy Esope a inuenté la fable de deux grenoüilles, qui en vn temps de grande secheresse consultoient ensemble de ce qu'elles feroient, sur ce qu'elles ne trouuoient de l'eau en aucun endroit, *Descendons* (dit vne d'elles) *dans quelque puits fort creux, où il n'y a aucune apparence, que nous ne trouuions de l'eau* : à quoy l'autre repartit. *Mais si nous n'y en trouuons pas, comment est-ce que nous pourrons remonter?* La fermeté de ce Sophisme, vient de ce que les actions humaines sont tellement incertaines & exposées aux dangers, que ce qui les peut

euiter en plus de façons, semble estre le meilleur.
C'est à quoy se rapportent ces sortes de parler, qui sont en vsage. *Vous vous obligerez & vous engagerez entierement. Vous ne tirerez pas tant de la fortune comme vous voudriez*, &c.

ELENQVE.

Le Sophisme trompe premierement; parce que dans les actions humaines, la Fortune presse, afin que l'õ determine enfin quelque chose. Car cõme il a esté tres-bien dit par vn certain: *C'est resoudre quelque chose que de ne rien resoudre*. En sorte que pour le plus souuẽt l'irresolution nous necessite à plus de choses que la resolution mesme. Et cette sorte de maladie d'esprit semble estre telle qu'est celle qu'ont les Auaricieux. Mais elle est rapportée du desir de ne point eschapper les richesses, au desir de retenir sa libre volonté & sa puissance. Car l'Auare ne veut pas se seruir de son bien afin de ne le pas escarter. Ainsi ce Consideré, ou Retenu ne veut rien mettre à execution, afin qu'il soit tousiours en puissance de le faire. Secondement, ce Sophisme deçoit, parce que la necessité & ce que l'on nomme *Le Dé en est ietté*, picque le courage, au dire de celuy-là: *Vous estes esgaux en toutes autres choses: mais vous auez l'aduantage de la necessité*.

SOPHISME VIII.

Le Mal qui arriue à quelqu'vn par sa propre faute est

plus grand; & celuy est moindre qui luy vient d'autre part.

La cause de cecy est, que le remords de conscience rengrege les malheurs; comme au contraire, c'est vne grande consolation à l'affligé, de se sentir bon & sans crime. C'est pourquoy les Poëtes exagerent grandement ces agitations d'esprit, comme fort proches du desespoir, quand quelqu'vn s'accuse de soy-mesme & se tourmente,

Et se nomme la Cause & le suiet des maux.

Tout au rebours, l'Innocence & la bonne Ame rendent supportables & effacent les calamitez des gens de bien. Au reste, quand le mal est fait à quelqu'vn par d'autres, il a dequoy se plaindre librement; afin de faire exhaler ses douleurs; de crainte qu'elles ne luy suffoquent le cœur. Car nous auons accoustumé de nous offencer, de minuter la vengeance & d'implorer la Iustice diuine, ou de l'attendre sur les injures que l'on nous a fait. Et mesmes s'il nous arriue quelque disgrace de la part de la Fortune, l'on ne laisse pas de se plaindre en quelque façon contre les Destinées mesmes.

La mere va nommant & les Dieux & les Astres
Vrayment impitoyables.

Au contraire, quand quelqu'vn s'est fait du mal par sa propre faute, les poinctes de la douleur se tournent contre luy interieurement & blessent & percent plus auant son Ame.

ELENQVE.

Ce Sophisme trompe premierement, à cause de

l'Esperance, qui est vn grand preseruatif contre les maux. Car il despend pour l'ordinaire de nous, de corriger nos fautes; mais nous ne pouuons estre maistres de la Fortune. C'est pourquoy Demosthene a souuent parlé en cette sorte à ses Citoyens. *Ce qui a esté tres-mauuais, quand l'on regarde le passé est tres-bon pour ce qui arriuera. Que signifie cela? Point autre chose, sinon que c'est par vostre negligence & par vostre faute que vous faites mal vos affaires : car si vous vous fusiez bien comportez en tout & par tout : & que nonobstant cela vostre Estat eust esté malade comme il est maintenant, il n'eust pas resté d'esperance d'amendement à l'aduenir. Mais puis que vous l'auez fait arriuer, il faut s'asseurer que si vous y donnez ordre, que vous vous remettrez au mesme poinct où vous estiez au commencement.*

De mesme Epicthete parlant des degrez de la Tranquillité de l'Ame, donne la derniere place *à ceux qui accusent les autres* : celle qui est au dessus, *à ceux qui s'accusent eux-mesmes* : & la plus haute, *à ceux qui n'accusent ny les autres, ny eux-mesmes.* Ce Sophisme deçoit secondement, à cause de la superbe qui est attachée aux esprits des hommes, qui fait qu'ils ne se portent que mal-aysément à la cognoissance de leurs propres fautes. Mais afin de l'euiter, ils souffrent beaucoup plus patiemment les maux qui leurs escheent de là. Car de mesmes que nous voyons que quand l'on a commis vn crime dont l'on ignore l'autheur, l'on en est beaucoup plus irrité, & l'on en fait beaucoup plus de bruit. Mais si nous apprenons que nostre fils, nostre femme, & nostre amy en sont chargez,

chargez, à l'instant mesmes nous nous arrestons, & nous ne disons plus mot. Il en est de mesmes s'il arriue quelque chose, pour raison de laquelle il faut de necessité que nous recognoissions que la faute vient de nous. Ce que l'on remarque fort souuent aux femmes, qui ayans contre l'aduis de leurs parens & de leurs amis, fait quelque chose qui ait mal reüssi, dissimulent tousiours le malheur qui leur est arriué, quel qu'il soit.

SOPHISME IX.

Le degré de la Priuation semble plus important que celuy de la Diminution: comme aussi le degré du commencement paroist plus important que celuy du Progrez.

C'est vne regle en Mathematique: *Qu'il n'y a aucune proportion entre Rien & quelque chose.* C'est pourquoy les degrez du Neant & de l'Estre semblent estre plus considerables, que ne sont ceux de l'Accroissement & de la Diminution. De mesmes que c'est vne chose plus fascheuse à vn homme qui n'a qu'vn œil de le perdre, qu'à celuy qui les a tous deux : comme aussi il est plus rude à celuy qui a plusieurs enfans, de voir mourir le dernier qui luy reste, que tous les autres. Et ce fut pourquoy, apres que la Sybille eut bruslé ses deux premiers Liures, elle encherit le troisiesme du double; d'autant que s'il eust esté perdu, c'eust esté vn degré de Priuation & non de Diminution.

ELENQVE.

Le Sophisme trompe : Premierement, à cause de ces choses, dont l'vsage consiste en certaine suffisance, ou competance: c'est à dire, en vne quantité determinée. Car si quelqu'vn est obligé sous quelque peine de payer à vn iour assigné, vne certaine somme d'argent, il aura plus de desplaisir de n'auoir à dire * *de la somme qu'il doit donner*, qu'vn seul escu, que s'il luy en manquoit dix, supposé qu'il n'ait peu recouurer celuy-là qui luy defaut. Semblablement en vne banqueroute, le degré d'engagement qui cause le premier la diminution du sort principal, est plus dommageable que n'est le dernier, qui ruine tout à fait. C'est où visent ces façons de parler qui sont en vsage, *L'espargne qui vient du fonds est fort tardiue. Il importe fort peu de n'auoir rien, ou d'auoir quelque chose qui ne serue de rien*, &c. Il deçoit en second lieu, à cause de ce principe en nature, à sçauoir que, *La corruption de l'vn, est la generation de l'autre.* En sorte que le degré mesme de la Priuation derniere, incommode moins parfois: d'autant qu'il donne occasion & pousse à trouuer quelque expedient nouueau. D'où vient que Demosthene se plaint fort souuent parmy ses Citoyens: *Que les conditions moins profitables & honorables, que Philippes leur presentoit & qu'ils acceptoient: n'estoit autre chose que de certains alimens de leur poltronnerie & de leur manque de courage; en sorte qu'il eust esté bien mieux pour eux de ne les auoir en tout point acceptées; parce que par ce moyen leur industrie pourroit estre bien mieux aiguisée à la recherche d'au-*

* Adjousté.

tres remedes. Et à vray dire, j'ay coneu vn certain Medecin, qui auoit acouſtumé de dire aux femmes delicates, qui ſe plaignoient de ce qu'elles eſtoient indiſpoſées, ſans pouuoir ſe reſoudre à prendre aucune ſorte de medicament, à cauſe de l'horreur qu'elles y auoient, il leur ſouloit, diſ-je, dire en riant & tout de bon; *Il faut de neceſsité que vous vous portiez beaucoup plus mal; afin que vous vous reſolviez à prendre librement toutes les Medecines que l'on vous ordonnera.* Comme auſſi le degré meſmes de la priuation, ou de l'extreme pauureté peut eſtre ſalutaire, non ſeulement pour rendre vn homme ingenieux; mais auſſi pour le faire deuenir patient.

Quant au ſecond membre de ce Sophiſme, il eſt fondé ſur la meſme choſe que l'eſt le premier des degrez du Neant & de l'Eſtre: D'où vient qu'on loüe ſi fort les commencemens des affaires.

Celuy a demy-fait qui a bien commencé, &c.

Et c'eſt ſurquoy eſt appuyée la Superſtition des Aſtrologues, qui iugent de la diſpoſition, ou de la fortune d'vn homme par le moment ou par le point de ſa naiſſance, ou de ſa conception.

ELENQVE.

Le Sophiſme manque premierement, en ce qu'en pluſieurs choſes leurs commencemens, ne ſont rien autre que ce qu'Epicure nomme en ſa Philoſophie, des Efforts: c'eſt à dire certaines premieres entrepriſes qui ne reüſſiſſent pas; ſi elles ne ſont reïterées ou

aduancées. C'eſt pourquoy en ce cas, le ſecond degré paroiſt plus digne & plus puiſſant que le premier. De meſmes qu'en l'attelage de trois cheuaux à vn chariot, le ſecond tire mieux & le fait mieux rouler que ne fait le premier. Comme auſſi l'on dit d'ordinaire fort à propos; *Que l'iniure reiterée eſt la cauſe de la batterie:* car l'on n'auroit peut-eſtre pas pris garde à la premiere qui auroit eſté dite. Donques la premiere a donné commencement au mal; mais la derniere a eſté inſupportable. En ſecond lieu, le Sophiſme trompe à cauſe du merite de la perſeuerance qui conſiſte au progrés & non au commencement: car le hazard ou la Nature, peuuent engendrer la premiere pointe; mais c'eſt la ſeule meure deliberation & le iugement qui produiſent la conſtance. En troiſieſme lieu, il eſt defectueux en ces choſes dont la nature & le cours ordinaire eſt contraire à ce que l'on a commencé; en ſorte que le premier commencement vient touſiours à defaillir, ſi l'on n'en continuë l'effort comme l'on dit en ces ſortes de parler fort vſitées; *Ne s'auancer pas c'eſt reculer;* & *Quiconque ne profite dechet:* comme l'on voit arriuer à celuy qui court à contremont; & à celuy qui conduit vn bateau contre le fil de l'eau & en montant. Que ſi au contraire il commence à prendre ſa courſe ſur le penchant de la montagne, ou qu'il baiſſe ſur la riuiere; c'eſt pour lors que le degré du commencement eſt beaucoup
* Adjouſté. plus eſtimable. Au reſte, cette couleur * *de Rhetorique* ne s'eſtend pas ſeulement au degré de commencer, qui vient de la puiſſance à l'acte comparé auec le

degré qui va de l'acte à l'accroissement. Mais aussi au degré qui vient de l'impuissance à la puissance, comparé au degré qui va de la puissance à l'acte. Car le degré de l'impuissance à la puissance paroist plus grand que celuy de la puissance à l'acte.

SOPHISME. X.

Ce qui se rapporte à la Verité est plus grand que ce qui se rapporte à l'Opinion. Or l'on cognoist ce qui consiste en l'Opinion en ce que l'on ne feroit pas ce que l'on croiroit deuoir estre caché.

Et c'est ainsi que les Epicuriens determinent de la Felicité que les Stoïciens constituent en la Vertu: qu'elle est semblable à celle d'vn Comedien, qui seroit abatu de courage, si les spectateurs ne tesmoignoient par leur applaudissements l'estime qu'ils font de luy: c'est pourquoy ils nomment par mocquerie la Vertu, vn bien * Theatral. Il en arriue tout autrement des richesses, desquelles celuy-là dit:

* C'est à dire, exposé au public.

L'on se mocque de moy, mais ie me resioüis.

Comme aussi de la volupté.

Cachant ses doux plaisirs dans son cœur; & portant
La Pudeur sur le front.

ELANQVE.

La tromperie de ce Sophisme est vn peu subtile, encores que l'on puisse facilement respondre à l'exemple qui est proposé. Car l'on ne choisit pas la

Vertu: pour en tirer de la Vanité, veu ce precepte qui apprend, *Que l'on se respecte plus soy-mesme qu'aucun autre.* En sorte que l'homme de bien sera le mesme dans vn lieu retiré, ou sur vn theatre. Bien que la vertu prenne peut estre quelque sorte d'accroissement par les loüanges; de mesmes que la chaleur est augmentée par la reflection. Mais cela nie la Supposition, & ne reprend pas la tromperie. Or l'Elenque est tel. Supposé que la Vertu (qui consiste principalement à supporter les trauaux, & à se roidir contre les attaques) ne fut pas choisie, si l'on n'auoit acoustumé de la louër, & d'en faire estime. Il ne s'ensuit pourtant pas, que l'inclination *que l'on a pour la Vertu*; & le mouuement *par lequel l'on s'y porte*, ne la regardent auant tout. Car ie veux que la reputation puisse estre la Cause Impulsiue & Sans laquelle l'on ne s'y porteroit pas, elle ne sera pas pourtant l'Efficiente ou celle qui establit. Par exemple, S'il se rencontroit deux cheuaux; dont vn feroit tout ce que l'on desireroit de luy sans estre picqué : l'autre au contraire qui manieroit beaucoup mieux que le premier; pourueu qu'on luy fist sentir l'espron. Ie crois pour moy que ce dernier sera plus estimé & tenu pour meilleur que l'autre. Sans qu'aucun se doiue soucier de cette commune façon de parler. *Fy du Cheual dont les Esprits sont attachez aux esprons.* Car comme ainsi soit que les Caualiers les portent d'ordinaire, sans qu'ils en soient aucunement incommodez, il ne faut pas moins estimer le cheual qui en est tenu sollicité : ny croire que celuy qui manie fort

* Adjousté.
* Adjousté.

bien ſans eſtre picqué ſoit meilleur: bien qu'à vray dire, il ſoit plus ſenſible. De meſmes la gloire & l'honneur ſeruent d'eſguillon & d'eſprons à la Vertu. Et bien qu'elle ſoit ſans cela vn peu plus languiſſante; toutesfois puis que ces qualitez l'accompagnent touſiours, ſans meſmes y eſtre conuiées, rien n'empeſche que la Vertu ne ſoit deſirable de ſoymeſme. C'eſt pourquoy l'on reprend fort à propos cette Propoſition. *La Marque de ce qui eſt choiſi par Opinion, & non ſelon la Verité; conſiſte en ce qu'on ne feroit pas ce que l'on croiroit deuoir demeurer caché.*

SOPHISME XI.

Ce qui eſt acquis par noſtre trauail, & par noſtre induſtrie, eſt vn plus grand Bien: & ce qui vient par le moyen d'vn autre; ou ce qui arriue par la gratification de la fortune eſt moindre Bien.

Voicy les cauſes de cela. Premierement, à cauſe de l'Eſperance de l'aduenir; d'autant qu'il ne faut pas beaucoup s'aſſeurer ſur l'amitié, ou ſur la bonne fortune des autres. Mais noſtre propre induſtrie & noſtre valeur nous accompagnent touſiours; en ſorte que quand nous nous ſommes ainſi acquis du bien, il nous reſte encores les meſmes moyens d'en acquerir de nouueau: meſmes l'habitude que nous y auons; & le bon ſuccés qui nous y eſt arriué, nous en rend plus capables. En ſecond lieu, ce qui nous vient par le bien-fait d'autruy nous fait auſſi eſtre ſon redeuable; comme au contraire nous ſommes

deschargez de toute obligation, quand c'est par nous mesmes qu'il a reüssi. Que s'il nous arriue quelque chose par la grace de Dieu, nous sommes tenus d'en remercier tres-humblement sa bonté ; & c'est ce qui remort la conscience des meschans. Là où il faut rapporter * *au premier genre*, ce que dit le Prophete. *Ils se rejouyssent & se baignent d'aise ; ils immolent à leur playes, & ils sacrifient à leurs pieges.* Tiercement, pource que l'on n'est ny loüé, ny estimé pour les choses qui ne sont pas venuës de nostre vertu. Car l'on se contente d'admirer sans louër ce qui procede de bon-heur : ainsi que parle Ciceron à Cesar : *Nous auons dequoy nous esmerueiller : & nous attendons ce à quoy nous donnerons des loüanges.* En quatriesme consideration ; d'autát que ce que nous auõs par nostre propre industrie, nous l'acquerons auec du trauail & auec de la dispute, ce qui porte quant & soy vn certain contentement ; ainsi que le tesmoigne Salomon, quand il dit, *Ce qui est pris à la chasse est de fort bon goust.*

* C'est à dire, à la cause fondée sur l'Esperance du futur.

ELENQVE.

Mais il se trouue quatre Couleurs, * *ou quatre propositions de Rethotique*, opposées, qui tournent la chose à contresens ; & auec lesquelles l'on peut reprendre les quatre causes cy-dessus remarquées. Premierement, dautant que la bonne fortune semble estre vn certain signe & vn charactere de la faueur diuine ; c'est pourquoy elle fait naistre en nous mesmes de la confiance, & du contentement ; & pour le regard des au-

* Adjousté.

tres

tres nous acquiert du credit & du respect. Et ce bon-heur comprent aussi ce qui est sujet au hazard, à quoy la vertu n'aspire que mal-aisément : comme quand Cesar pour accroistre le courage du pilote, qui le conduisoit, luy dit, *Tu portes Cesar & sa fortune.* Que s'il luy eust tenu ce discours, *Tu portes Cesar & sa vertu*; c'eust esté vn fort foible reconfort à vne personne qui estoit en danger de perir dans la tempeste. Secondement, pource que *L'on peut imiter les choses qui prouiennent de la vertu ou de l'industrie*; & qui sont cogneuës d'vn chacun : Veu que la bonne fortune est vne chose inimitable, & vn priuilege particulierement attaché à quelqu'vn. D'où vient que nous voyons generalement que les choses naturelles sont preferées aux artificielles ; d'autant que l'on n'en sçauroit approcher par imitation. Car ce à quoy l'on peut paruenir par ce moyen, est commun en puissance. En troisiesme lieu, les biens qui procedent de bon-heur, semblent estre gratuits, & venir sans peine. Mais il semble que nous ayons achepté à prix d'argent, ce que nous acquerons de nous mesmes. Et c'est pourquoy Plutarque en la comparaison qu'il fait des exploicts de Timoleon qui estoit grandement fortuné, & de ceux d'Agesilae & d'Epaminondas, a fort bien dit : *Qu'ils estoient semblables aux vers d'Homere, qui paroissent couler librement, & comme monstrer la facilité de l'Esprit de leur autheur, quoy qu'ils soient grandement releuez.* En quatriesme lieu, parceque ce qui arriue outre l'Esperance, & à l'inopinée, s'insinuë plus agreablement, & auec plus de

plaisir dans l'esprit des hommes. Ce qui ne se rencontre point dans les choses que nous gaignons par nostre propre soin & vigilance.

SOPHISME XII.

Ce qui est composé de plusieurs choses & qui se diuisent, est plus grand & plus vn, que ce qui est composé de moins. Car ce qui est consideré par parties, paroist estre plus grand; d'où vient que leur pluralité emporte quant & soy grandeur; mais cette pluralité agist mieux, si elle est sans ordre : d'autant qu'elle est comparable à l'infiny, & qu'elle se rend incomprehensible.

Ce Sophisme semble d'abord trompeur & comme palpable : d'autant que ce n'est pas seulement la pluralité des parties, qui rend vn Tout plus grand; mais c'est leur grandeur. Neantmoins la phantasie se laisse souuent persuader par ce Sophisme ; & mesmes il dresse des embusches au Sens. Car la veuë iuge que le chemin est beaucoup plus court qui est en vne plaine, où il n'y a rien qui l'arreste, que n'est celuy dans lequel il se rencontre des arbres, des bastimens, ou quelque autre chose qui puisse mesurer & diuiser l'espace. Ainsi celuy qui a quantité d'escus, quand il a compté ceux qu'il a dans ses coffres & dans ses sacs, s'imagine estre beaucoup plus riche qu'il n'estoit auant que d'y auoir regardé. Cecy a lieu aussi aux Amplifications; si vn sujet est diuisé en plusieurs parties ; & si on en traicte chacune d'elles à part ; mais si cela se fait confusément & sans ordre, il remplist en-

cores mieux la phantasie : veu que la confusion est cause que l'on croit qu'il y a vn grãd nombre. De fait les choses que l'on monstre & que l'on propose auec ordre paroissent & plus finies ; & tesmoignẽt au vray qu'on n'y a rien oublié. Au lieu que ce qui est representé en desordre, non seulement est creu estre fort grand en nombre; mais fait mesmes soupçonner que l'on ne l'a pas tout monstré, & qu'il y en a encores dauantage.

ELENQVE.

Le Sophisme trompe: Premierement, quand quelqu'vn fait accroire que quelque chose est beaucoup plus grande qu'elle n'est en effect : car en ce cas la distribution destruira cette fausse opinion, & fera voir la chose en sa verité, & non pas plus grande qu'elle n'est. Doncques si quelqu'vn est malade, ou qu'il ressente quelque douleur, les heures luy dureront dauantage s'il n'a point vne monstre, ou vn sable, que s'il en a. Car si le chagrin & le tourment que donnent la maladie, font paroistre que le temps est plus long qu'il n'est en effect ; il est fort vray qu'en se tenant au compte l'on corrige cette erreur ; & il est plus court que cette fausse opinion ne le faisoit conceuoir. Et mesmes contre ce qui a esté proposé cy-dessus : le semblable arriue en vne grande plaine ; où encores qu'au commencement la veuë monstre au Sens, vn chemin plus court ; parce qu'il est tout continu & sans que rien le separe : si l'on prend pourtant opi-

nion de là que l'espace est beaucoup plus petit qu'il n'est, quand l'on s'y trouue trompé, c'est pour lors qu'il paroist beaucoup plus grand qu'il n'est effectiuement. D'où vient que si l'on veut gratifier quelqu'vn en la fausse opinion qu'il a de la grandeur de quelque chose, il faut bien s'empescher de la diuiser en ses parties : mais il faut hautement la loüer en son total. En second lieu, le Sophisme trompe, si cette diuision se partage en plusieurs, si elle ne paroist pas toute à la fois ; & si elle ne touche pas l'œil tout d'vne veuë. C'est pourquoy si les fleurs d'vn parterre sont en plusieurs parquets, il semblera qu'il y en y a beaucoup dauantage que si elles poussent toutes dans vn mesme; pourueu que ces quarrez paroissent tous à la fois : car autrement l'vnion est preferable à la diuision separée. Ainsi les reuenus de ceux qui ont leurs heritages de proche en proche, ou tous en vn tenant, semblent estre plus grands; d'autant qu'estans à parcelles, on ne les void pas si tost. En troisiesme lieu, le Sophisme deçoit à cause que l'on fait plus d'estat de l'vnité que de la multitude. Car toute composition est vne certaine marque de foiblesse qui est aux choses particulieres; où l'on peut rapporter cecy :

Ce qui n'apporte pas de profit en detail,
Cela profite en gros.

C'est pourquoy la condition de Marie estoit la plus aduantageuse. *Marthe, Marthe, vous auez vostre attention à plusieurs choses; vne suffit.* C'est de là qu'a esté tirée la Fable du Renard & du Chat dans Esope. Car

le Renard se vantoit de ce qu'il auoit plusieurs ruses pour s'eschapper des chiens; & le Chat luy dit qu'il se confioit en cela seul, qu'il sçauoit vn peu grimper. Dequoy pourtãt il tiroit vn plus asseuré secours que le Renard ne faisoit de toutes ses autres finesses: D'où vient le Prouerbe: *Le Renard a sceu plusieurs choses, mais le Chat en sçait vne grande.* Mesmes en la signification Morale de cette Fable l'on void le semblable. Car il y a plus d'asseurance d'estre soustenu par vn puissant & par vn fidelle amy, que d'auoir plusieurs artifices & finesses.

Mais ce que ie viens de dire suffira d'exemple. Il me reste pardeuers moy vn grand nombre de ces Couleurs que j'ay autresfois ramassées quand j'estois jeune; mais sans leurs embellissemens & leurs Elenques, à quoy ie ne puis maintenãt m'employer; c'est pourquoy ie ne iuge pas qu'il soit à propos de les mettre en auant toutes simples, & sans les parer, puis que j'ay proposé les autres auec leur adjustement. Cependant ie donneray cecy pour aduis, que quelque estime que l'on fasse de cela, qu'il n'est pas peu de chose comme ie pense: veu qu'il participe de la Philosophie premiere, de la Politique & de la Rhetorique. Mais c'est assez parlé des Signes vulgaires, ou des Couleurs du Bien & du Mal apparent tant simple que comparé.

Le second recueil qui se rapporte à l'Art de Reseruer & qui est Desiré, est celuy-là mesmes dont parle Ciceron, comme nous auons remarqué cy-dessus, sur le sujet de la Logique; quand il donne pour pre-

cepte que l'on ait des lieux communs pour s'en seruir dans l'occurrence, bien dressez pour & contre, tels que sont : *Pour les Paroles de la Loy & pour l'Intention de la Loy.* Quant à moy i'estends ce precepte à d'autres choses; en sorte qu'il ne doit pas estre seulement rapporté au genre Iudiciel ; mais aussi au Deliberatif & au Demonstratif. Ie desire sur ce sujet que tous les lieux dont l'vsage est fort frequent, soit pour prouuer, ou pour refuter, soit à persuader, ou à dissuader, soit afin de loüer, ou de blasmer : que tous ces lieux, dis-je, soient bien meditez : & mesmes que nous y portions vn tel effort d'esprit que nous les esleuions & les abbaissions tout à fait outre la verité; quoy que ce soit comme vne injustice. Or j'estime que la sorte de ce Recueil sera fort bonne, tant pour l'vsage que pour la briefueté, si ces lieux sont resserrez à certaines petites Sentences aiguës & couppées, comme si c'estoit des plotons, dont le fil peust estre estendu en vn plus long discours dans l'occasion. Nous remarquons dans Seneque vne diligence semblable à cecy: toutesfois c'est en des Hypotheses & des cas * *particuliers*. Mais comme ainsi soit que i'aye tout plein de pieces adjustées à ceste mode, il m'a semblé bon d'en mettre en auant quelques-vnes pour seruir d'exemple : & ie les nommeray * Antitheses des choses.

* Adjousté.

* C'est à dire Contre-poinctes.

EXEMPLES DES ANTITHESES.

LA NOBLESSE I.

Pour.

Ceux à qui la Vertu vient entierement de race; tant s'en faut qu'ils vueillent eſtre meſchans, qu'ils ne le ſçauroient eſtre.

La Nobleſſe eſt le laurier dont le Temps couronne les hommes. Nous reſpectons l'antiquité, meſmes dans les monuments qui n'ont pas de vie: à combien plus forte raiſon l'honorerõs-nous dans les viuans?

Si vous venez à meſpriſer la Nobleſſe des familles, quelle ſera en fin la difference qui eſt entre la race des hommes, & celle des beſtes brutes?

La Nobleſſe empeſche que l'on n'enuie pas la Vertu; meſmes elle la rẽd agreable.

Contre.

La Nobleſſe vient fort raremẽt de la Vertu: mais la Vertu procede bien plus rarement de la Nobleſſe.

Les Nobles ſe ſeruent plus ſouuẽt de la recommendation de leurs Anceſtres pour obtenir pardon, que pour briguer quelque charge.

Les hommes nouueaux ſont d'ordinaire ſi ingenieux, que les Nobles comparez à eux ne paroiſſent que des ſtatuës.

Les Nobles regardent trop ſouuent dans la carriere, ce qui eſt la marque d'vn mauuais coureur.

LA BEAVTE' II.

Pour.

Les laids ont accoustumé de vanger la Nature.

La Vertu n'est autre chose qu'vne beauté interieure; & la Beauté n'est autre chose qu'vne Vertu exterieure.

Les difformes taschent de se guarantir du mépris par leur meschanceté.

La Beauté fait esclater les vertus; & rougir les Vices.

Contre.

La Vertu comme vne belle pierre precieuse est mieux mise en œuure, quand il y a fort peu d'Or, & sans beaucoup de façon.

Ce qu'est le bel habit à vn hõme laid; cela mesmes, l'est la Beauté au meschant.

Semblablement ceux qui sont beaux, & qui s'estiment tels, sont fort souuent volages.

LA IEVNESSE III.

Pour.

Les premieres pensées & les Conseils des jeunes hõmes ont quelque chose de plus diuin.

Les Vieillards songent grandement pour eux, & fort peu pour les autres, & pour la Republique.

Contre.

La Ieunesse est vn chãp de repantir.

Les jeunes hommes méprisent naturellemẽt l'authorité des vieillards, en sorte qu'vn chacun d'eux deuient sage à sa propre risque.

L'on

Pour.

L'on iugeroit que la Vieilleſſe gaſte plus les eſprits que les corps, s'il eſtoit permis de le voir.

Les vieillards craignent toutes choſes excepté les Dieux.

Contre.

Le Temps ne tient compte des Conſeils, auſquels il n'a pas eſté appellé.

Entre les vieillards, les Venus ſont changées en Graces.

LA MALADIE. IV.

Pour.

Le ſoin de la ſanté rend l'Eſprit bas & ſoumis au corps.

Vn Corps qui ſe porte bien, eſt l'hoſte de l'Ame; celuy qui eſt malade en eſt le concierge.

Rien ne fait entreprendre de ſi belles actions que la bonne ſanté; comme au contraire la mauuaiſe ne fait rien du tout.

Contre.

Reuenir ſouuent en Santé, eſt ſouuent rajeunir.

L'excuſe de la Maladie eſt fort vtile; à laquelle nous auõs recours, quoy que ſains.

La Santé lie d'vn lien trop eſtroit le corps auec l'ame.

Le lict a gouuerné de grands Empires, & la litiere à conduit de grandes armées.

LA FEMME ET LES ENFANS. V.

Pour.

La charité de la Republique commence par

Contre.

Celuy qui eſt marié & qui a des enfans, a don-

Pour.

la famille.

La femme & les enfans sont vne certaine discipline de douceur; mais ceux qui viuent en celibat sont rudes & chagrins.

Le Celibat & la viduité ne seruent à autre chose qu'à se faire fuir.

Celuy sacrifie à la Mort qui ne fait pas d'Enfans.

Ceux qui sont fortunez en toutes autres choses sont parfois mal-heureux en enfans; de crainte que les hommes ne soiét trop approchans de la condition de Dieu.

Contre.

né des ostages à la fortune.

Engendrer & auoir des enfans, ce sont choses humaines; c'est creer & faire des œuures diuines.

L'Eternité des brutes consiste à faire des petits; & celle des hommes à la Reputation, aux Merites & aux Ordonnances.

Les considerations de la famille réuersent d'ordinaire les publiques.

La fortune de Priam, qui a suruescu à tout ce qu'il auoit, à pleu à quelques-vns.

LES RICHESSES. VI.

Pour.

Ceux qui n'esperent pas, méprisent les richesses.

L'Enuie des richesses a rédu la vertu vne Deesse.

Contre.

Ceux qui sont fort riches, ou ils gardent leur argent; ou ils en disposent en quelque façon; ou ils en sont estimez,

Pour.	*Contre.*
Cependant que les philosophes doutent, à sçauoir mõ si l'on doit rapporter toutes choses à la vertu, ou à la volupté, ramassez les instruments de l'vne & de l'autre.	mais ils ne s'en seruent pas.
	Ne prenez vous pas garde que l'on donne prix aux pierres precieuses, & aux choses ausquelles l'on prend plaisir, à fin que les grandes Richesses puissent seruir à quelque vsage?
La Vertu se tourne au bien cõmun par le moien des Richesses.	Plusieurs se sont vendus eux-mesmes, quand ils ont creu qu'ils pouuoiẽt achepter toutes choses auec leurs Richesses.
Les autres biens ont vn gouuernement particulier, les Richesses seules ont le general.	Ie ne diray pas que les richesses soiẽt autre chose que des empeschemens de la vertu; car elles luy sont tout ensemble necessaires & importunes.
	Les Richesses sont vne bonne seruante, & vne mauuaise maistresse.

LES HONNEVRS. VII.

Pour.	*Contre.*
Les Honneurs ne sont	A mesure que nous sou-

Pour.

pas les jettons des Tyrãs, comme l'on dit; mais de la Prouidence diuine.

Les Honneurs font grandement paroiſtre les Vertus qu'ils prouoquẽt; & les vices qu'ils repriment.

Perſonne n'a cogneu en quoy il a profité en la courſe de la Vertu; ſi les Hõneurs ne luy en fourniſſent vne libre carriere.

Le Mouuement de la Vertu, comme de toutes autres choſes eſt rapide, quand il va au lieu; y eſtãt il eſt poſé; Or l'honneur eſt le lieu de la Vertu.

Contre.

haittons les honneurs, nous quittons la Liberté.

Les Honneurs donnent quaſi la puiſſance des choſes, dont la principalle condition eſt, de ne pas vouloir; & celle qui luy eſt la plus proche de ne pas pouuoir.

Il y a grande peine à monter aux honneurs; il y fait fort gliſſant quãd l'on y eſt, & l'on eſt en danger de ſe precipiter quand l'on y recule.

Ceux qui ſont dans les Honneurs doiuent emprunter l'opinion du vulgaire pour s'eſtimer bien heureux.

LA ROYAVTE. VIII.

Pour.

C'eſt vn grand bien d'eſtre en fortune; mais il eſt beaucoup plus grand quand l'on en faict part

Contre.

Que c'eſt vne choſe grandement miſerable, de n'auoir quaſi rien de ce que vous deſirez, &

Pour.

aux autres.

Les Roys ne sont pas comme des Hõmes; mais comme des astres; car ils influent souuerainement sur les particuliers, & sur les Temps mesmes.

Quand l'on resiste à ceux qui representent Dieu, l'on est non seulemẽt criminel de leze Majesté; mais l'on entreprend mesme vne guerre contre Dieu.

Contre.

d'auoir vne infinité de choses que vous craignez.

Les Roys sont semblables aux corps celestes, à qui l'on rend de grands honneurs, & qui n'ont aucun repos.

Il n'y a point d'homme qui soit receu à la table des Dieux, que pour leur seruir de boufon.

LA LOVANGE, LA REPVTATION. IX.

Pour.

Les Loüanges sont des rayons reflechis de la Vertu.

La loüange de l'honneur consiste à y paruenir par les libres suffrages.

Les honneurs sont donnez pour diuerses raisons

Contre.

La Renommée est plus meschant Iuge que Messager.

Qu'y a-il de commun entre l'homme de bien & la saliue du peuple?

La Renommée est semblable au fleuue; elle

Pour.

de Politique : mais les loüanges partent en tous endroicts de la Liberté.

La voix du peuple a ie ne sçay quoy de diuin : autrement comment se pourroit-il faire que tant de testes se peussent accorder sur vne mesme chose ?

Ne vous estonnez pas si le vulgaire parle auec plus de verité, que ceux qui sont dans les grandes charges; parce qu'il dit ce qu'il veut auec plus de seureté.

Contre.

esleue les choses legeres; & met à fonds les pesantes.

Le peuple loüe les moindres vertus, il admire les mediocres : mais il n'a aucun sentimēt pour les plus hautes.

La loüange procede plustost de la vanité que du merite ; & est plustost donnée pour les choses qui ne sont que vent, que pour les reelles.

LA NATVRE. X.

Pour.

Le progrez de la Coustume est Arithmetique; celuy de la Nature est Geometrique. De mesmes que dās les Republiques les Loix se trouuent communes, en ce qui regarde les Coustumes :

Contre.

Nous auons des pensées selon la Nature; nous parlons ainsi que nous l'auons appris ; mais nos actions viennent de la Coustume.

Pour.

en la mesme sorte se conduit la Nature à l'endroit d'vn chacun selon sa coustume.

La Coustume contre la Nature est comme vne certaine tyrannie ; mesmes elle s'abbat bien tost en la moindre petite occasion.

Contre.

La Nature est vn Pedant ; la Coustume est vn Magistrat.

LA FORTVNE. XI.

Pour.

Les Vertus qui paroissent engẽdrent les loüanges; celles qui sõt cachées causent les bonnes fortunes.

Des Vertus procede la gloire des choses bien faites & le bon-heur des richesses.

La Fortune est comme la Galaxie; c'est à dire, vn nœud de certaines vertus obscures qui

Contre.

La sotise de l'vn, est la fortune de l'autre.

Ie loüeray principalement ces choses en la fortune ; que comme ainsi soit qu'elle ne choisse pas, elle ne conserue pas aussi.

L'on a mis au rang de ceux qui adorent la Fortune, les grands hommes qui ont sceu euiter l'en-

Pour.

n'ont pas de nom.

La Fortune doit estre honorée, quand ce ne seroit qu'à cause de ses filles: à sçauoir la Confidence & l'Authorité.

Contre.

uie de leurs vertus.

LA VIE. XII.

Pour.

C'est vne impertinence de plus aymer les accidens de la vie, que la vie mesme.

Il vaut mieux pour toutes choses, & mesmes pour la vertu, de viure longuement que peu.

Si l'on ne vit long temps, l'on ne sçauroit ny se perfectionner, ny apprendre, ny se repentir.

Contre.

A mesure que les Philosophes remarquét plusieurs choses contre la Mort, ils ont fait qu'elle a esté plus redoutable.

Les hommes craignent la Mort, parce qu'ils ne cognoissent non plus les tenebres que le font les enfans.

Vous ne sçauriez rencontrer vne affection pour si petite qu'elle soit, qui venant à s'accroistre auec violence, ne surmonte la crainte de la mort.

Non seulement l'homme courageux, ou le mi-

LA SV-

Pour.

Contre.

ſerable, ou le prudent peut ſouhaiter de mourir; mais meſmes celuy qui s'ennuye de viure.

LA SVPERSTITION. XIII.

Pour.

Il ne faut pas approuuer ceux qui pechent par zele, neantmoins il les faut aymer.

La mediocrité ſe doit rencontrer dans les choſes Morales, & l'excez dans les diuines.

Le Superſtitieux, eſt vn Religieux deſtiné.

Ie croirois pluſtoſt les recits fabuleux de quelque Religion que ce fuſt; que de ne pas penſer que cela arriue, parce que Dieu le veut.

Contre.

De meſmes que la reſſemblance qu'a le Singe auec l'homme le rend plus contrefait, ainſi la cõformité qu'il y a entre la Religion & la Superſtition la rend plus laide.

La meſme haine que l'on porte à la brigue dãs vn Eſtat, on la porte à la Superſtition en ce qui regarde les choſes de Dieu.

Il vaut bien mieux ne pas pẽſer aux Dieux, que d'en auoir vne opinion qui leur ſoit injurieuſe.

L'Eſcole d'Epicure n'a pas troublé les anciennes Republiques; cela eſt venu des Stoïciens.

Il ne tombe à la pen-

Pour.	*Contre.*
	ſée de perſonne d'enſeigner ouuertement l'Atheïſme : mais les grands Hypocrites ſont de vrays Athées, qui manient ſans ceſſe les choſes ſacrées ſans les craindre.

LA SVPERBE. XIV.

Pour.	*Contre.*
La Superbe ne compatit pas meſmes auec les vices; & comme vn venin chaſſe l'autre ; ainſi y a-il fort peu de vices que la Superbe ne chaſſe.	La Superbe eſt le Lierre de toutes les Vertus & de tous les Biens.
L'homme doux eſt ſujet aux vices d'autruy ; le Superbe l'eſt ſeulement aux ſiens.	Les autres vices ſont ſeulement contraires aux Vertus ; la ſeule Superbe eſt contagieuſe.
Si la Superbe monte du meſpris des autres au ſien propre, elle deuiendra en fin Philoſophie.	La Superbe eſt fruſtrée de la meilleure condition des vices, c'eſt à dire de ſe cacher.
	Quand le Superbe meſpriſe les autres, c'eſt pour lors qu'il ne penſe pas à ſoy.

L'INGRATITVDE. XV.

Pour.

Le crime d'ingratitude n'est autre chose, qu'vne certaine claire cognoissance en la cause d'vn bien-fait rendu.

Quand nous voulons estre recognoissants enuers quelques-vns, nous ne rendons, ny la Iustice aux autres, ny à nous la liberté.

Il faut moins recognoistre le bien-fait, dont l'on ignore le prix.

Contre.

Le crime d'ingratitude n'est pas corrigé par supplices ; mais il est abandonné aux furies.

Les liens des bienfaicts serrent plus estroittemẽt, que ne font ceux des deuoirs, c'est pourquoy l'ingrat est injuste, & toutes choses.

Telle est la condition humaine, que personne n'est nay dans vne fortune si publique, qu'il ne despende tout à fait de la grace & de la vengeance particuliere.

L'ENVIE. XVI.

Pour.

C'est vne chose naturelle de haïr ceux qui médisent de nostre fortune.

L'Enuie dans les Repu-

Contre.

L'Enuie ne chaume pas les jours de feste.

Personne ne reconcilie la Vertu à l'Enuie que la Mort.

Pour.

bliques, est comme vn salutaire bannissement.

Contre.

L'Enuie exerce les Vertus par les trauaux; cõme Iunon faisoit Hercule.

L'IMPVDICITE'. XVII.

Pour.

C'est par le moyen de la jalousie que la chasteté est deuenuë Vertu.

Il faut estre grandement Melancholique, pour croire que Venus soit vne chose serieuse.

Pourquoy mettez-vous au nombre des vertus, ou la partie de la Diete, ou l'espece de la propreté, ou la fille de la Superbe?

L'on ne peut auoir en propre l'Amour, nõ plus que les oiseaux sauuages; mais le droict en est transferé par la possession.

Contre.

L'Impudicité estoit la plus pernicieuse transformation de Circé.

L'Impudique a tout à fait perdu le respect qu'il se doit à soy-mesme, ce qui tient en bride tous les autres vices.

Tous ceux qui comme Paris, choisissent la Beauté, perdent la Prudence & la Puissance.

Alexandre rencontra fort veritablemẽt, quand il dit que le Sommeil & *Venus estoient les gages de la mort.

* C'est à dire, la Volupté.

LA CRVAVTE'. XVIII.

Pour.

Il n'y a pas de Vertu

Contre.

C'est le propre d'vne

Pour.

qui ſoit ſi ſouuent criminelle, comme l'eſt la Clemence.

Si la cruauté procede de vengeance, c'eſt vne injuſtice; ſi elle vient du peril, c'eſt vne prudence.

Qui fait Miſericorde à ſon ennemy, ſe la refuſe à ſoy-meſme.

Les ſaignées ne ſont pas plus neceſſaires aux cures, que les meurtres le ſont dans les Eſtats.

Contre.

beſte brute, ou d'vne furie, que de tuer.

La cruauté paroiſt touſjours eſtre fabuleuſe à l'homme de bien, & vne fiction Tragique.

LA VAINE GLOIRE. XIX.

Pour.

Celuy qui deſire d'eſtre loüé, deſire quant & quant de profiter ſur les autres.

Celuy qui eſt tellement ſobre, qu'il ne ſe ſoucie de rien qui appartienne à autruy, ie crains qu'il ne croye que les choſes publiques ne ſoient eſtrangeres.

Contre.

Les Glorieux ſont touſjours des factions, ſont menteurs, volages & exceſſifs.

Thraſon eſt la proye de Gnathon.

C'eſt vne choſe malſeáte à vn maiſtre de vouloir débaucher ſa ſeruante: or la Loüange eſt la ſeruante de la Vertu.

Pour.

Les Esprits vains s'entremeslent plus aisément des affaires de la Republique.

Contre.

LA IVSTICE. XX.

Pour.

Les Ordonnances & les Reglemens de la Police sont seulement des ch.ses adjoustées à la Iustice : & si l'on pouuoit l'exercer sans elles, l'on n'en auroit pas à fare.

Il faut recognoistre que c'est par le moyen de la Iustice que l'homme est vn Dieu à l'homme, & non pas vn Loup.

Bien que la Iustice ne puisse retrancher les Vices : neantmoins elle fait en sorte qu'ils ne font point de mal.

Contre.

S'il est vray que cecy est iuste, de ne point faire à autruy ce que vous ne voudriez pas vous estre fait. Il est certain que la clemence est Iustice.

S'il faut rendre à vn chacun ce qui luy appartient, il faut, certes, pardonner à la douceur.

Pourquoy me parlez vous de l'Equité; veu que le Sage estime que toutes choses sont inesgales ?

Considerez quelle a esté la condition des criminels chez les Romains; & dites que la Iustice ne s'obserue pas dans la Republique.

Cette vulgaire Iustice

Pour.	*Contre.*
	dont on se sert dans la Police, est comme vn Philosophe dans la Cour : c'est à dire, elle fait seulement respecter ceux qui commandent.

LA FORCE. XXI.

Pour.	*Contre.*
Il n'y a rien de terrible que la crainte mesmes.	C'est vne fort belle vertu de vouloir perir pour perdre vn * *autre*. * Adjousté.
Il n'y a rien de solide en Volupté, ny de ferme en Vertu ; où la crainte donne du trouble.	O la belle Vertu qui prouient mesme de l'yurongnerie !
Celuy qui regarde les perils à yeux ouuerts, prend garde s'il s'y doit engager, ou s'il les doit euiter.	Celuy qui ne tient compte de sa vie, est fort dangereux pour celle d'autruy.
Les autres Vertus nous deliurent de la domination des vices : la seule force nous garentist de celle de la Fortune.	La Force est la vertu de l'aage de fer.

LA TEMPERANCE. XXII.

Pour.

Il faut quaſi autant de pouuoir pour s'abſtenir, que pour ſouſtenir.

Les vniformitez, les concordes & les meſures des mouuemẽs, ſont choſes celeſtes, & des caracteres de l'Eternité.

La temperance ſemblable à des froids ſalutaires, ramaſſe & affermiſt les forces de l'eſprit.

Les Sens delicats & prompts, ont beſoin des choſes qui les aſſoupiſſent; il en eſt de meſme des affections.

Contre.

Les Vertus negatiues ne plaiſent pas; d'autant qu'elles donnent l'innocence & non le merite.

L'eſprit qui n'eſt pas dans l'excez languiſt.

I'ayme les Vertus qui produiſent des actions excellentes, & non des paſſions groſſieres.

Quand vous ſuppoſez qu'il y a des mouuemens de l'Ame, qui s'accordẽt vous en ſuppoſez fort peu. Car c'eſt vne marque de pauureté de compter ſon troupeau.

Ces choſes cy. N'en point vſer afin de ne les pas deſirer; ne les pas deſirer afin de ne pas craindre, partent d'vn courage bas, & qui n'a pas d'aſſeurance.

LA CONSTANCE. XXIII.

Pour.

La Constance est le fondement des Vertus.

Celuy-là est miserable, qui ne sçait pas cognoistre quel il doit estre à l'aduenir.

La foiblesse de iugement de l'homme ne peut se tenir ferme par les choses ; c'est pourquoy elle doit au moins s'affermir par soy-mesme.

La Constance inspire de la gloire mesmes aux vices.

Si à l'inconstance de la Fortune est jointe l'inconstance de l'Esprit, en quelles tenebres vit-on?

La Fortune est comme Prothée; si vous persistez elle reprend sa premiere forme.

Contre.

La Constance chasse plusieurs choses que l'on iuge vtiles, comme si elle estoit vne fascheuse Portiere.

Il est iuste que la Constance souffre patiemment les aduersitez ; car c'est elle qui en est quasi la cause.

La plus courte sottise est la meilleure.

LA MAGNANIMITE. XXIV.

Pour.

Si le courage à vne fois desiré de venir à bout de quelque action genereuse, non seulement il est en mesme temps entouré de Vertus; mais les Dieux mesmes luy assistent.

Les Vertus viennent de compagnie par habitude & par preceptes: mais elles sont heroïques, à cause de leur fin.

Contre.

La Magnanimité est vne Vertu poëtique.

LA SCIENCE, LA CONTEMPLATION. XXV.

Pour.

L'on prend plaisir selon nature, de ce dequoy l'on ne se soule pas.

L'on regarde auec contentement, les fautes que commettent les autres.

Que c'est vne bonne chose, que d'auoir les globes de l'entendement cõ-

Contre.

La contemplation est vne specieuse paresse.

Bien penser n'est gueres meilleur que de bien songer.

Dieu prend soin du monde; & vous en deuez prendre de la Patrie.

Le Politique ne laisse

Pour.

centriques à ceux de l'Vniuers.

Toutes les mauuaiſes affections ſont de fauſſes croyances: & la bonté & la verité ſont les meſmes.

Contre.

pas de contempler.

LES LETTRES. XXVI.

Pour.

Si l'on faiſoit des Liures ſur des choſes de peu, à peine ſeroit miſe en vſage l'Experience.

Quand on lit, l'on conuerſe auec ceux qui ſont prudents; & l'on agit quaſi touſiours auec les ſots.

Il ne faut pas croire que les Sciences ſoient inutiles, encores qu'elles ne ſeruent de rien; pourueu qu'elles rendent les Eſprits ſubtils & ordonnez.

Contre.

L'on apprend à croire dans les Academies.

Quel Art a iamais appris, comment il s'en faut commodément ſeruir.

Deuenir ſage par regle & par experience, c'eſt tout à fait contraire: en ſorte que celuy qui eſt accouſtumé à vne des deux, eſt incapable de l'autre.

L'vſage de l'Art eſt fort ſouuent impertinẽt, pour n'eſtre pas tout à fait inutile.

Quaſi tous les Academiciens ont cela, qu'ils ont accouſtumé de tirer

Pour. *Contre.*

de chaque chose, la cognoissance de ce qu'ils font ; & non pas apprendre ce qu'ils ne sçauent pas.

LA PROMPTITUDE. XXVII.

Pour.

La Prudence qui n'est pas prompte n'est pas à propos.

Celuy qui faut vistement, corrige vistement sa faute.

Celuy qui est prudent à dessein & non en passant, ne fait rien de grand.

Contre.

Cette prudence n'est pas tirée de loin qui vient prestement.

La prudence expeditiue est legere comme vn habit court.

Celuy de qui la deliberation ne meurist pas les conseils ; ny l'aage ne meurist pas la prudence.

Les choses qui viennent vistemét en pensée, plaisent fort peu de temps.

LE SILENCE DANS LES SECRETS. XXVIII.

Pour.

L'on ne cache rien à vn homme qui est secret;

Contre.

La diuersité des mœurs est cause que le secret de

Pour.

parce qu'on luy descouure asseurément toutes choses.

Celuy qui parle aysément de ce qu'il sçait; parle & tout de ce qu'il ne sçait pas.

Les mysteres doiuent estre secrets.

Contre.

nostre pensée est asseuré.

Le Silence est la vertu du Confesseur.

Toutes choses sont teuës à celuy qui ne dit mot; parce que le Silence est recompensé.

Celuy qui est couuert, est fort semblable à celuy qui est incogneu.

LA FACILITE. XXIX.

Pour.

I'ayme celuy qui affectionne cela mesmes qu'vn autre, mais qui en iuge franchement.

Celuy qui est doux & ployable s'approche fort de la nature de l'or.

Contre.

La facilité est vne certaine sotte priuation de iugement.

Voicy les bien-faits qui escheent à ceux qui sont faciles; à sçauoir, les refus, & les injures.

Quiconque obtient quelque chose de celuy qui est facile, se doit rendre graces à soy-mesme.

Toutes les difficultez pressent le facile; car il se mesle dans toutes.

Le facile se retire quasi

Pour. | *Contre.*

toufiours auec honte.

LA FAVEVR POPVLAIRE. XXX.

Pour.

Les mefmes chofes plaifent quafi à tous les bien aduifez;mais c'eft vn effect de Prudence d'aller au deuant de l'humeur changeante des fots.

Courtifer le peuple, c'eft eftre courtifé.

Ceux qui font grands perfonnages, ne recognoiffent quafi perfonne pour en faire eftat que le peuple.

Contre.

Celuy qui eft trefbien auec les mal aduifez peut eftre fufpect.

Celuy qui eft agreable à la troupe du peuple fait quafi d'ordinaire du trouble.

Le peuple ne prend plaifir à rien qui foit moderé.

La plus baffe flaterie eft celle que le peuple practique.

LE BABIL. XXXI.

Pour.

Celuy qui ne dit mot ou tient les autres pour fufpects, ou eft fufpect à foy-mefme.

C'eft vn malheur d'auoir la garde dequoy que ce foit; mais c'eft vne ex-

Contre.

Le filence adjoufte de la grace & de l'authorité aux paroles.

Le filence femblable au fommeil, nourrift la Prudence.

Le filence eft le leuain

Pour.

tréme infelicité d'obſeruer le ſilence.

Le ſilence eſt la vertu des ſots ; c'eſt pourquoy l'on peut bien dire à celuy qui le garde. Si vous eſtes Prudent vous eſtes ſot ; ſi vous eſtes ſot vous eſtes Prudent.

Le ſilence ſemblable à la nuict, eſt fort propre aux embuſches.

Les penſées que l'on fait le long d'vn ruiſſeau ſont fort ſaines.

Le ſilence eſt vn genre de ſolitude.

Celuy qui ſe taiſt s'engage à l'opinion d'vn autre.

Le ſilence ne pouſſe au dehors ny de mauuaiſes penſées, ny n'en donne de bonnes.

Contre.

qui fait leuer les penſées.

Le ſilence eſt le ſtyle de la Prudence.

Le ſilence brigue la verité.

LA DISSIMVLATION XXXII.

Pour.

La diſſimulation eſt

Contre.

Puiſque nous ne pou-

Pour.	*Contre.*
vne ſageſſe abregée.	uons penſer ſelon la verité des choſes, parlons au moins ſelon noſtre penſée.
Nous ne deuons pas dire, mais regarder la meſme choſe.	Ceux qui n'entendent pas bien leur mõde, ayēt la diſſimulation au lieu de Prudence.
La nudité eſt meſmes difforme dans l'eſprit.	Celuy qui diſſimule eſt priué du principal inſtrument pour agir, c'eſt à dire de la Foy.
La diſſimulation eſt honorable & vtile.	La diſſimulation inuite la diſſimulation.
La diſſimulation eſt vne haye des conſeils.	Celuy qui diſſimule n'eſt pas libre.
Quelques-vns ſont trompez par leur bien.	
Celuy qui fait toutes choſes ouuertement, trõpe eſgalement : car pluſieurs ou n'entendent pas ce qu'il faict : ou ne le croyent pas.	
Ne ſçauoir pas diſſimuler, n'eſt autre choſe que de n'auoir pas l'eſprit fort.	

L'AVDACE. XXXIII.

Pour.	*Contre.*
Celuy qui a honte enſeigne à improuuer.	L'audace eſt le meſſager de la ſotiſe.
Ce qu'eſt l'Action pour	L'effronterie eſt inutile à

Pour.	*Contre.*
pour le regard de l'Orateur, l'Audace l'est le premier, le second & le troisiesme à l'homme d'affaires.	le à quoy que ce soit, qu'à l'imposture.
I'ayme la Modestie qui confesse, & ie haïs celle qui accuse.	Les Maladuisez estiment que la Confiance est vne Imperatrice, & les Sages la tiennent pour vne Bouffonne.
La Confiance des mœurs associe plus promptemēt les Esprits.	L'Audace est vne certaine stupidité du sens, auec la malice de la Volonté.
Ie me plais à vn visage couuert, & à vn discours clair.	

LE POINT DE CEREMONIE, L'AFFECTATION. XXXIV.

Pour.	*Contre.*
La bienseante moderation du visage & du geste est la vraye sausse de la vertu.	Qu'y a-t'il de plus laid, que de viure comme vn Comedien ?
Si nous parlons comme le vulgaire, pourquoy ne nous habillerōs nous comme luy, & ne nous comporterōs nous de mesme ?	La Biean-seance vient de la franchise; & la haine procede de l'artifice.
	La bouche fardée de vermillon, & la cheuelure frisee me sont plus agreables, que les meurs ver-

OOo

Pour.

Celuy qui ne garde la bien-ſeance aux moindres choſes, & en ſa vie ordinaire, bien qu'il ſoit vn grād perſonnage, ſçachez pourtant qu'il eſt ſeulement ſage à certaines heures.

La Vertu & la Prudence ſans points, ſont comme des langues eſtrangeres; car on ne les entend pas vulgairement.

Celuy qui ne prend pas par conformité le ſens du peuple; ou qui ne le cognoiſt pas pour l'auoir obſerué, eſt le plus ſot homme du monde.

Les points ſont le tranſport de la Vertu en vne langue familiere.

Contre.

millonnez & friſez.

Celuy qui applique ſon Eſprit à ces petites obſeruations, n'eſt pas capable de faire de grandes penſées.

L'Affection eſt vne luiſante pourriture de la franchiſe.

LA RAILLERIE. XXXV.

Pour.

La Raillerie eſt l'autel des bien-diſans.

Celuy qui meſle dans

Contre.

Qui ne meſpriſera ces pipeurs des choſes laides & belles?

Pour.	*Contre.*
tous ses discours vne modeste gausserie, retient la liberté de son esprit.	C'est vn meschant artifice, que d'eluder vne affaire d'importance par vne raillerie.
C'est estre bien fait par-dessus tout ce que l'on en peut croire, que de passer aisément de la raillerie à vn discours serieux ; & d'vn discours serieux à la raillerie.	Faites estat de la raillerie, quand elle ne va pas iusques à se moquer.
La Raillerie est souuent le chariot de la Verité, qui autrement n'arriueroit pas.	Ces Railleurs ne vont pas plus auant que la superficie des choses; où est le siege de la Raillerie.
	Où la Raillerie se tourne tant soit peu en chose serieuse: là s'y rencontre vne legereté d'enfant.

L'AMOVR. XXXVI.

Pour.	*Contre.*
Ne voyez-vous pas que toute sorte de personnes se cherche? mais celuy seul qui ayme se trouue.	Le Theatre est beaucoup redeuable à l'Amour, mais la vie ne luy est aucunement obligée.
Iamais l'Esprit n'est mieux reglé, que quand il est cõmandé par quelque affection remarquable.	Rien n'est si diuersement nommé comme l'Amour, car c'est vne chose, ou si sotte qu'elle ne se cognoist pas soy-mesme, ou si laide qu'elle
Que celuy qui est sage	

Pour.

desire quelque chose; car celuy qui ne souhaitte rien remarquablement, tout luy est desagreable & ennuyeux.

Pourquoy est-ce que celuy qui est Vn, ne s'arrestera pas à l'Vnité?

Contre.

se farde.

Ie hais ces resueurs qui veulent estre seuls.

Amour est vne contemplatiõ qui n'est gueres estenduë.

L'AMITIE'. XXXVII.

Pour.

L'Amitié fait les mesmes choses que la force, mais plus doucement.

L'Amitié est l'agreable sausse de tous les biés.

C'est vne meschante solitude de n'auoir pas de vrayes amitiez.

C'est vne digne vengeãce de la mauuaise foy, que de n'auoir pas d'amis.

Contre.

Celuy qui contracte des Amitiez estroittes, s'impose de nouuelles obligations.

C'est vne marque de foiblesse d'Esprit de partager la fortune.

LA FLATERIE. XXXVIII.

Pour.

La Flaterie vient plu-

Contre.

La Flaterie est vn stile

Pour.

ſtoſt de couſtume, que de malice.

C'a quaſi touſiours eſté la façon ordinaire des plus grands de faire paſſer leurs volontez, ſouz des douces paroles.

Contre.

d'Eſclaues.

La Flaterie eſt la chaux des vices.

La Flaterie eſt cette ſorte de pipée, par laquelle l'on prend les oiſeaux en imitant leur chant.

La laideur de la Flaterie eſt comique; mais ſon dommage eſt tragique.

Il eſt fort mal-aiſé de medicamenter les aureilles,

LA VENGEANCE. XXXIX.

Pour.

La vengeance particuliere eſt vne Iuſtice ruſtique.

Celuy qui repouſſe par force le tort qu'on luy fait, viole ſeulement la loy, & non pas l'homme.

La crainte de la vengeance particuliere eſt vtile: car les loix dorment fort ſouuent.

Contre.

Celuy qui a fait injure à quelqu'vn, a dõné commencement au mal; & celuy qui s'eſt reuanché a oſté la ſorte en laquelle elle a eſté faite.

D'autant plus que la vengeance eſt naturelle; d'autant plus doit elle eſtre reprimée.

Celuy qui ſe vange volontiers, eſt parauenture

Pour. | *Contre.*

le dernier en temps ; & non en volonté, qui a fait l'injure.

LE RENOVVELLEMENT. XL.

Pour.

Toute Medecine est vn Renouuellement.

Celuy qui ne veut pas receuoir les nouueaux remedes, attend de nouueaux maux.

Le temps renouuelle merueilleusemẽt les choses ; pourquoy donc ne l'imiterons nous pas?

Les exemples esloignez sont impertinens : les nouueaux sont corrompus & tiennent de l'ambition.

Permettez à ceux qui ne sont gueres bien faits; & à ceux qui ayment la dispute; de traicter les affaires par exemple.

De mesmes que ceux qui annoblissẽt leur mai-

Contre.

Les enfans nouueaux nez ont de la difformité.

Il n'y a point d'Autheur agreable que le Temps.

Il n'y a point de nouueauté sans injure ; parce qu'elle arrache les choses presentes.

Les choses qui sont en vsage, si elles ne sont pas bonnes, au moins s'accordẽt elles fort bien ensemble.

Qui de ceux qui renouuellent les choses, peut imiter le Temps, qui insinuë en sorte les nouueautez, qu'elles trompent le sens.

Ce qui arriue outre l'esperance est moins a-

Pour.

son, meritent quasi plus que leur posterité : Ainsi les choses que l'on renouuelle sont pour l'ordinaire plus estimées que ce que l'on imite.

Vne trop longue pratique de mœurs cause autant de troubles comme la nouueauté.

Comme ainsi soit que les choses se changent en pis ; si elles ne sont pas changées en mieux par conseil; quand est-ce que le mal finira?

Les esclaues de la coustume sont les joüets du temps.

Contre.

greable à celuy à qui il profite; & plus fascheux à celuy à qui il fait empesche.

L'ATTENTE. XLI.

Pour.

La Fortune a vendu plusieurs choses à celuy qui se haste, qu'elle donne liberalement à ceux qui attendent.

Contre.

L'occasion monstre premierement l'anse du vaisseau, & apres cela son ventre.

L'occasion de mesmes

Pour.

Cependant que nous nous haſtons d'embraſſer le commencement des choſes, nous prenons les ombres.

Lors que les choſes ſont en branſle il y faut prendre garde; quand elles vont mal il faut agir.

Les premieres choſes que l'on entreprend doiuent eſtre fiées à Argus, & les dernieres à Briarée.

Contre.

que la Sybille amoindriſt ce qu'elle preſente, & en augmente le prix.

La promptitude eſt le Caſque de Pluton.

Ce qui ſe fait à temps ſe fait auec iugement; & ce qui ſe fait à tard ſe fait par brigue.

LA PREPARATION. XLII.

Pour.

Celuy qui fait vne grande entrepriſe auec peu de trouppes, ſe feint vne preſente occaſion, afin d'eſperer.

C'eſt auec peu d'appareil que l'on achepte, non la Fortune, mais la Prudence.

Contre.

La premiere occaſion de ſe mettre aux champs, eſt le vray temps de ſe preparer.

Que perſonne n'eſpere de pouuoir lier la fortune par apreſts.

Ce ſont des choſes de Police de changer l'appareil & l'action; mais il y a de la vanité & du malheur de la diſtinguer.

Pour.

Contre.

Vn grand appareil eſt prodigue du temps & des choſes.

IL FAVT RESISTER AVX PRINCIPES. XLIII.

Pour.

Il y a quantité de perils qui trompent plus qu'ils ne vainquent.

Il y a moins de peine de rapporter du remede au peril; que d'obſeruer & de prendre garde à ſon progrez.

Le danger n'eſt deſia pas leger, s'il paroiſt tel.

Contre.

Celuy-là enſeigne que le peril s'aduance, qui s'y prepare, & qui l'arreſte par le remede.

Meſmes dans les remedes des perils, il y a de petits perils.

Il y a plus d'apparence d'auoir à faire auec le peu de remedes qui ſont en vſage; qu'auec les menaces d'vn chacun en particulier.

LES CONSEILS VIOLENTS. XLIV.

Pour.

Les accroiſſemens de mal, ſont ſalutaires à ceux qui embraſſent cette douce Prudence.

Contre.

Tout remede violent porte vn mal nouueau.

Perſonne ne donne des Conſeils violents, que la

Pour.

La necessité qui conseille de faire les choses auec violence, les execute aussi.

Contre.

colere & la crainte.

LE SOVPÇON. XLV.

Pour.

En la deffiance sont les nerfs de la Prudence; mais le soupçon est vn remede de gouteux.

C'est à bon droict que l'on soupçonne la foy qui est gastée par le soupçon.

Le soupçon resoult vne foy lasche; mais il augmente celle qui est ferme.

Contre.

Le Soupçon absout la foy.

L'Intemperature des Soubçons, est vne certaine manie ciuile.

LES PAROLES DE LA LOY. XLVI.

Pour.

Ce n'est pas vne interpretation, mais vne deuination, qui s'escarte de la lettre.

Quand le Iuge s'esloigne de la lettre, il passe

Contre.

Il faut tirer vn Sens de toutes les paroles; qui interprete chaque chose en particulier.

La loy sur le cheualet, est vne meschante ty-

Pour.	*Contre.*
dans la pensée de celuy qui a fait la Loy.	rannie.

POVR LES TESMOINS CONTRE *les Arguments.* XLVII.

Pour.	*Contre.*
Celuy qui se fonde sur les arguments prononce en faueur de l'Orateur, & non pour la cause.	S'il faut adiouster foy aux tesmoins contre les arguments, il suffit seulement que le Iuge ne soit pas sourd.
Celuy qui croit plustost aux arguments que aux tesmoins, se doit aussi plustost fier à son esprit qu'à son sens.	Les Argumens, sont vn Antidote contre les venins des tesmoignages.
Il seroit fort asseuré, d'ajouster foy aux arguments, si les hommes ne commettoient rien d'impertinent.	L'on adiouste asseurément foy à ces preuues, qui ne mentent que fort rarement.
Les Arguments seruans contre les tesmoignages ont cela de propre qu'ils font paroistre vne chose merueilleuse, & non pas veritable.	

Peut estre que l'on n'estimera pas beaucoup ces Antitheses, que ie viens de mettre en auant; mais les

ayant autresfois disposées & ramassées; ie n'ay pas voulu que le fruict que i'ay poussé par ma diligence, en ma premiere jeunesse vint à se gaster; veu principalement que ce sont des semences, & non des fleurs, comme ceux qui y prendront garde de plus pres, les remarqueront. A la verité elles ressentent la jeunesse, en ce qu'elles sont quasi toutes faites sur le genre Moral ou Demonstratif; & qu'il y en a fort peu sur le Deliberatif, & sur le Iudiciel.

Le troisiesme recueil qui concerne l'Art de reseruer, & qui est entre les choses qui sont à desirer, est celuy que ie veux nommer des moindres Formules. Or elles sont comme les vestibules des oraisons, les galeries, les antichambres, les cabinets, les passages & choses semblables qui peuuent s'ajuster indifferemment à toute sorte de sujets: comme sont les prefaces, les conclusions, les digressions, les transitions, les promesses, les eschapatoires & plusieurs choses semblables. Car de mesmes que c'est vne chose fort belle & fort vtile, quand l'on fait vn bastiment de bien disposer la face du logis, les escaliers, les portes, les fenestres, les entrées, les passages & choses semblables. Il en arriue de mesmes en l'oraison, qui reçoit vn grand embellissement, & vne grande commodité en toute sa structure, si ce que l'on y adjouste, & ce qu'on y interpose, y est arrangé fort à propos, & auec art. Ie proposeray vn ou deux exemples de ces Formules, sans m'y amuser dauantage: car encores que ce soit des choses qui peuuent beaucoup seruir, toutesfois puisque ie n'y adiouste rien

du mien, mais que ie les descrits nuëment, ainsi que ie les ay tirées de Demosthene, de Ciceron, ou de quelque autre autheur approuué; elles semblent quelque chose de si bas, qu'il n'y a point d'apparence d'y perdre le Temps.

EXEMPLES DES MOINDRES Formules.

Conclusion de la Deliberatiue.

Et par ainsi il sera permis de rachepter la coulpe passée, & de preuoir par mesme moyen aux incommoditez de l'aduenir.

* *Corollaire* d'vne exacte partition.

Afin qu'vn chacun sçache que ie n'ay rien voulu obmettre à dire, soit en le taisant; ou l'auoir voulu obscurcir en le disant.

* C'est à dire, conclusion parfaitte tirée comme en forme de couronne, de tout le discours.

Transition auec Aduis.

Mais ie passeray en sorte sous silence ces choses; que ie laisseray pourtant des personnes qui les regarderont, & qui les considereront.

Preoccupation contre vne Opinion inueterée.

Ie feray en sorte que vous entendrez en toute la cause, ce qu'il en est arriué; ce que l'Erreur a fait; & ce que l'Enuie a fabriqué.

Ce peu d'exemples suffira, auec quoy ie concluray les Dependances de la Rhetorique, qui appartiennent à l'Art de reseruer.

Les Arts de Corriger & d'Enseigner, sont les deux generales Dependances de la Traditiue.

CHAPITRE IV.

IL reste en general deux dependances de la Traditiue, à sçauoir, la Critique & la Pedagogique. Car comme la principale partie de la Traditiue, consiste à escrire des Liures; ainsi sa partie relatiue est toute en leur lecture; qui se fait ou par le moyen des Maistres; ou par l'industrie particuliere d'vn chacun. Et à cela seruent les deux doctrines dont i'ay parlé cy-dessus.

A la Critique se rapportent premierement la polie correction des Autheurs approuuez, & leur correcte edition: en quoy on leur redonne l'honneur qui leur est deu, & on presente de la lumiere à ceux qui ayment l'estude. Surquoy neantmoins la hardie diligence de certains n'a pas apporté peu de dommage aux estudes: car il y a tout plein de Critiques qui ont accoustumé de supposer que les Exemplaires sont defectueux, quand ils tombent sur quelque passage qu'ils n'entendent pas, comme en ce lieu de Tacite. Vn iour il se presenta des Ambassadeurs d'vne certaine Colonie, qui soustindrent en sa faueur dans le Senat, quelle auoit le droict d'Asyle, ce qui n'ayant pas esté bien receu, ny par

l'Empereur ny par les Senateurs, deſeſperez de faire reüſſir leur Ambaſſade ils donnerent vne notable ſomme de deniers à Titus Vinius pour plaider leur cauſe, qu'ils gaignerent par ce moyen. *Alors* (dit cet Autheur) *l'on fit eſtime de la Dignité & de l'Antiquité de la Colonie*, comme ſi les argumens qui au commencement paroiſſoient peu conſiderables, euſſent receu vn nouueau poids à cauſe du prix que l'on auoit donné. Mais vn certain Critique qui n'eſt pas des moindres a effacé le mot de * *Tum*, & a mis * *Tantum.* Et par ceſte mauuaiſe couſtume des Critiques il eſt aduenu que les Exemplaires les plus corrects, ſont ſouuent les moins entiers; Ce qu'vn chacun a ſagement remarqué. Meſmes afin d'en parler auec verité, ſi les Critiques ne ſont fort doctes és Sciences ſur leſquelles ils eſcriuent, il y a du danger en la diligence qu'ils y rapportent.

* C'eſt à dire, alors.

* C'eſt à dire, tant ſeulement.

En ſecond lieu, l'Interpretation des Autheurs, & leur Explication, les Commentaires, les Notes, les Remarques, les particulieres Leçons & choſes ſemblables appartienent à la Critique. Or en ces trauaux, ce tres-dangereux mal s'eſt ſaiſi de certains Critiques, qu'ils laiſſent paſſer pluſieurs choſes des plus dificiles; & qu'ils s'arreſtent & diſcourent, iuſques à ennuyer le Lecteur, ſur ce qui eſt aſſez clair & facile. Et cela ſe fait, non tant pour rendre l'Autheur plus intelligible, qu'à fin que le Critique monſtre ſur l'occaſion qu'il prend, quelle eſt ſa doctrine & ſa diuerſe lecture. Il faudroit auant tout, deſirer (bien que cecy regarde plus la Traditiue en ſon principal, qu'en ſes

dependances) que celuy qui traite vne matiere difficile & releuée adjoustast quant & quant ses explications: afin que le fil du discours ne fut pas rompu par des digressions, ou par des interpretations; & afin que les notes que l'on fait dessus le texte, ne s'esloignent pas de l'intention de celuy qui a escrit. Comme nous auons occasion de croire qu'il a esté practiqué dans le Theon d'Euclide.

En troisiesme lieu, c'est le propre de la Critique de donner en peu de mots vn certain iugement, des Autheurs qu'ils font imprimer, ce qui luy a imposé son nom. Et de plus, les comparer auec les autres Escriuains qui traitent les mesmes choses; afin que par cette censure les studieux soient aduertis quels sont les meilleurs Liures; qu'ils les sçachent choisir; & qu'ils profitent dauantage en leur lecture. Cette derniere consideration est comme le siege des Critiques; que certains personnages, qui doiuent suiuant mon aduis estre plus estimez qu'eux, ont grandement releué de nostre temps.

Pour ce qui regarde la Pedagogique, ce seroit assez dit en vn mot: *Consulte les Escoles des Iesuites*: car rien n'est en vsage meilleur qu'elles Toutesfois, ie donneray, à ma coustume, quelques petits aduertissemens comme en glasnant. I'approuue entierement la nourriture que l'on fait de la jeunesse dans les Colleges; & non celle qui se fait dans les maisons particulieres, ny seulement sous les Maistres d'Escole; d'autant que les petits enfans se picquent d'honneur dans les Colleges, contre ceux qui sont de leur aage. Outre qu'ils

qu'ils voyent les viſages de perſonnes graues, ce qui les rend modeſtes & forme dés le commencement leurs tendres eſprits ſur leur exemple. Bref, l'on remarque pluſieurs commoditez en l'education que l'on prend dans le College. Quant à l'ordre & à la ſorte de la diſcipline, ie conſeille auant toutes choſes, Que l'on s'empeſche bien de les inſtruire auec des abregez; & que l'on s'abſtienne de leur enſeigner vne doctrine trop haſtée, qui rend les eſprits vn peu audacieux; & qui monſtre de plus grands progrez qu'elle ne fait. Meſmes il faut en quelque ſorte fauoriſer la liberté des eſprits; en ſorte que ſi vn Eſcolier fait ſon deuoir, l'on ne doit le reprendre s'il dérobe le reſte de ſon temps pour l'employer aux choſes qui luy viennent plus à gré. Au reſte, il ſera tres-vtile de prendre garde diligemment (ce que ie m'aſſeure n'a pas encores eſté fait) qu'il y a deux ſortes de moyens pour accouſtumer, exercer & preparer les eſprits, qui ſont comme oppoſez l'vn à l'autre. Vn cõmence par les choſes les plus faciles, & va peu à peu aux difficiles. L'autre enjoint expreſſément que l'on apprenne d'abord ce qui eſt de plus penible; afin que celuy qui en ſera venu à bout, puiſſe mettre plus aiſément en vſage ce qui eſt de facile; car la methode d'apprendre à nager auec des bouteilles de pourceau qui ſouſtiennent, eſt autre de celle par laquelle l'on commence d'aller par haut auec de gros ſoulliers qui appeſantiſſent. Et il eſt fort malaiſé de dire combien le prudent meſlange de ces Methodes eſt profitable pour fortifier, tant les vertus de

l'ame que du corps. De plus, l'application & le choix des Estudes, selon le naturel des esprits que l'on instruit, est vne chose bonne en vsage & en iugement, à quoy il faut que les Maistres des enfans fassent prendre garde à leurs parens; afin qu'ils voyent à quel genre de vie ils les doiuent destiner. Mais il faut obseruer cecy encores plus attentiuement. Que celuy qui est porté naturellement à quelque chose, non seulement y fait de plus grands progrez; mais mesmes l'on remedie aux choses dans lesquelles quelqu'vn est mal propre par l'imbecillité de sa nature; & ce quand l'on cherche vne estude propre pour cela: Par exemple; Si quelqu'vn à vn esprit tel qu'est celuy des oyseaux, s'il s'emporte facilement, & s'il ne donne pas l'attention necessaire pour apprendre quelque chose; les Mathematiques y remedieront, dans lesquelles si l'esprit s'escarte tant soit peu, il faut recommencer de nouueau la demonstration. Mesmes les exercices sont grandemẽt à l'instruction. Mais peu de gens ont remarqué que non seulemẽt il faut que les Escoliers s'exercẽt auec moderatiõ; mais aussi qu'il faut qu'ils laissent parfois l'exercice auec prudence. Car Ciceron a tresbien remarqué: *Que les vices ne s'exercent pas moins dans les exercices que les facultez.* En sorte qu'vne mauuaise habitude s'acquiert quelquefois & s'insinuë tout ensemble auec la bonne. C'est pourquoy il est plus seur de laisser pour vn temps les Exercices & les reprendre, que de les continuer & pratiquer tousiours; mais c'est assez parlé de cette matiere. Et à vray dire, ces choses sont de pri-

me-abbord fort peu considerables, bien qu'elles soient fort vtiles & qu'elles ayent grand efficace. Car de mesmes que le mauuais temps qu'ont receu les plantes, quand elles sont encores tendres; ou le soing que l'on a eu de les en preseruer, seruent de beaucoup pour les faire bien pousser hors de terre, ou pour les en empescher: & de mesmes que ces grands accroissemens de l'Empire Romain sont à bon droict attribuez à la vertu & à la prudence de ces six Roys qui luy ont esté en son enfance comme tuteurs & peres nourrissiers. Ainsi à vray dire le soin que l'on prend à bien instruire les enfans en leurs premieres années a vne telle vertu, encores que cachée & qu'vn chacun ne la voye pas; que la durée du temps ny le trauail continuel, ny l'estude qu'on fait par apres, quand l'on est en vn aage aduancé, n'en peuuent aucunement approcher. Il ne sera pas non plus hors de propos, de remarquer que mesmes les moindres perfections qui se trouuēt dans grands personnages & dans les choses d'importance, font de grands & de remarquables effects. Ie rapporteray sur ce sujet vn exemple notable; ce que ie feray d'autant plus volontiers que les Iesuites ne mesprisent pas cette sorte de discipline, & ce fort judicieusement comme il m'est aduis. Cet exemple, dis-je, est vne chose qui est infame, si l'on en fait profession; mais si elle tourne à l'instruction de la jeunesse, elle est preferable à tout. Ie veux parler de ce que l'on joüe sur le Theatre qui fortifie la Memoire, tempere le ton de la voix, donne de l'efficace à la prononciation, for-

me le visage & le geste selon la bien-seance, baille beaucoup de hardiesse : bref, accoustume les jeunes hommes à se laisser voir. Cet exemple sera tiré de Tacite sur le propos d'vn certain Vibulenus, autresfois Comedien, & qui estoit pour lors Soldat dans les legions qui estoient en Hongrie. Il auoit excité vne esmeute apres la mort d'Auguste, en sorte que le Preuost Blesus auoit mis prisonniers quelques-vns de ces mutins; mais les Soldats s'estans assemblez & ayans rompu les prisons les deliurerent. Alors Vibulenus voulant haranguer, commença en cette sorte : *Vous auez rendu la lumiere & la vie à ces innocens & à ces miserables. Mais qui de vous a rendu la vie à mon frere? qui me l'a rendu? Il vous estoit enuoyé de la part des Soldats Allemans : afin de conferer auecques vous de vos affaires communes; mais la nuict derniere il l'a fait esgorger, par les estafiers qui sont tousiours armez aupres de luy au grand malheur des Soldats. Responds, ô Blesus, où as-tu ietté son corps mort? Les ennemis mesmes ne refusent pas la sepulture. Apres que i'auray satisfait à ma douleur l'ayant baisé plusieurs fois; & ayant respandu sur luy quantité de larmes, commande apres que l'on me mette à mort; pourueu que mes compagnons cy-presens enseuelissent ceux qui auront esté tuez, non pour aucun crime, mais pour auoir seruy vtilement à la Legion.* Par ces paroles il excita vne telle enuie & vne telle commiseration, que si l'on n'eust sceu pour tout vray biẽ tost apres, qu'il n'estoit rien arriué de ce qu'il auoit dit; & mesmes qu'il n'auoit iamais eü de frere, à peine se fussent empeschez les Soldats de mettre en pieces ce Preuost. Et il mania

cette affaire en la mesme sorte que s'il eust joüé vne Fable sur le Theatre.

Ie suis maintenant venu à la fin de mon Traicté des Doctrines Raisonnables, dans lesquelles encores que je me sois escarté par fois des partitions ordinaires ; qu'aucun ne croye pourtant que i'impreuue toutes celles dont ie ne me suis pas seruy : car deux raisons m'ont necessairement inuité à les changer. La premiere est, parce que d'assembler en vn ces deux choses, c'est à sçauoir celles qui sont fort proches de la Nature ; & de mettre en vn blot celles dont on se doit seruir ; c'est vnir deux choses diuerses en leur fin & en leur intention : par exemple. Le Secretaire d'vn Roy ou d'vne Republique, arrãge en telle sorte ses lettres en son cabinet, qu'il met ensemble celles qui traictent de mesme affaire, c'est à sçauoir les alliances à part ; les commandemens à part, les lettres des estrangers à part, les domestiques & choses semblables toutes separées les vnes des autres : la où au contraire il met tout ensemble dans vne cassette particuliere celles dont il a besoin d'ordinaire, quoy qu'elles contiennent diuerses choses. De mesmes il nous faloit dans ce Reseruoir vniuersel de la science, faire des partitions selon la nature des choses mesmes ; bien qu'il nous eust falu suiure les partitions plus cõformes à l'vsage & à la practique de la science que nous eussions traicté. La seconde necessité que i'ay eu de changer les Partitions, vient de ce que le supplément des choses desirées dans les sciences, & leur reünion en vn corps entier auec le reste, a trans-

posé en consequence les partitions des Sciences mesmes. Car supposons par forme de demonstration que les Arts qui sont des-ja en vogue, ayent la mesme proportion qu'à le nombre de 15. & que ce qui est à desirer leur estant adjousté ayt la mesme que 20. je dis que les parties du nombre de 15. ne sont pas les mesmes parties que celles du nombre de 20. car les parties de 15. sont 3. & 5. & celles de 20. sont 2. 4. 5. & 10. D'où il resulte que ie n'ay peu faire autrement. Mais que ce soit assez parlé des Sciences qui consistent en discours.

Fin du sixiesme Liure.





DE LA DIGNITÉ ET DE L'ACCROISSEMENT DES SCIENCES

De FRANÇOIS, BARON de VERULAM & Vicomte de S. Aubain.

LIVRE VII.

A SON ROY.

La Morale se diuise en la Doctrine de l'Exemplaire; & en celle qui cultiue l'Esprit. L'Exemplaire, à sçauoir le bien qui sert d'Exemple se diuise en Bien Simple, & en Bien comparé à vn autre: & le Bien Simple se diuise en Bien particulier, & en Bien de la Communauté.

Chapitre I.

SIRE,

Me voicy paruenu à la Morale, qui considere, & qui a pour le sujet de ce qu'elle traitte, la volonté de l'homme, laquelle est conduite par la droite Raison, & seduite par le Bien apparent. Les affections la picquent; & les organes & les mouuemens volontaires luy seruent. Salomon en parle en ces mots. *Mon fils conserue ton cœur auant toutes choses; car c'est de là que procedent les actions de vie.* Ceux qui ont escrit particulierement de cette Science, me semblent auoir fait de mesme, que feroit celuy qui ayant promis d'aprédre l'Art d'escrire, se cõtenteroit de bailler des pieces bien escrites; où il y auroit tant les lettres simples, que les mots entiers; mais qui au reste n'enseigneroit pas comment il faut tenir la plume; & former les characteres. De mesmes ces gens-là nous ont proposé

proposé de fort beaux exemples, de fort curieuses descriptions ou Images du Bien, de la vertu, de ce que l'on doit faire, & de la Beatitude, comme estant les vrais obiets, & les fins où doiuent aboutir la volonté & le desir de l'homme. Mais ils ne donnent aucunes instructions; & s'ils en donnent, ce n'est qu'en passant, & auec peu d'effect, sur les moyens qu'il faut tenir pour porter bien droict dans ce blanc; & qu'ils ont si bien posé: c'est à dire ils n'ont pas dit en quelle sorte il faut assujettir & disposer l'esprit, afin qu'il y puisse atteindre. Disputons tant que nous voudrons que les vertus Morales sont en l'Ame humaine, comme habitudes, & non pas naturellement: faisons de remarquables distinctions entre ceux qui portent vne ame genereuse, & le menu peuple; en ce que ceux-là sont conduits par des considerations raisonnables; & ceux-cy y sont traisnez par la recompense, & par la peine. Enseignons subtilement que pour redresser l'esprit de l'homme, il en faut faire comme d'vn baston que l'on flechist contre son naturel à l'autre costé du ply, qu'il semble prendre; & espanchons de plus de toutes parts plusieurs choses semblables. Mais il s'en faut beaucoup que cela, & ce qui est de mesme genre serue d'assez bonne excuse pour l'absence de la chose que nous recherchons presentement.

Ie ne crois pas que l'on puisse rapporter vne autre cause de cette negligence, que cet escueil caché, à trauers duquel ont donné tant de vaisseaux chargez de Science, & y ont fait vn miserable naufrage. C'est

que ceux qui escriuent, s'ennuyent de traitter des choses vulgaires & communes, qui ne sont ny assez subtiles pour leur seruir de matiere à disputer; ny assez releuées pour les enrichir auec les embellissemens qu'elles meritent. Et à vray dire, il sera fort malaisé d'exprimer par paroles le grand mal-heur qui est venu de ce que les Autheurs poussez par leur orgueil naturel & par leur vaine gloire, ont choisy certaines matieres, & certaines façons de les traitter; bien plus pour faire paroistre leurs beaux esprits, que pour rendre leur trauail profitable à ceux qui le lisent. Et c'est sur cecy que Seneque dit fort à propos. *L'Eloquence nuit à ceux par qui elle est desirée, non à cause des choses, mais pour l'amour d'eux-mesmes.* Car les liures doiuent estre tels que l'on ait de l'Amour pour ce qu'ils enseignent, & non pour ceux qui les ont faits. Ceux-là doncques sont dans le bon chemin qui peuuent parler de leurs intentions, & conclurre en la mesme sorte que Demosthene a fait. *Que si vous faites cela, vous ne loüerez pas presentemẽt celuy qui parle à vous; mais bien tost apres, vous chanterez vos propres loüanges, quand vos affaires seront en meilleur estat.* Quant à moy, ô grand Roy, afin que ie die ce qui me concerne, ie puis asseurer que volontairement ie ne tiens compte, ny de ma reputation, ny de mon honneur, si i'en ay acquis en ce que ie mets en auant, & en ce que i'ay en pensée de faire à l'aduenir: & ce afin de m'asseruir pour la commodité des hommes; & bien que peut estre ie peusse prendre la qualité d'Architecte en la Philosophie, & dans les Sciences; ie de-

uiens pourtant vn manouurier, vn portefaix, & s'il y a quelque chose de plus abjet: en ce que j'entreprens & je trauaille à plusieurs choses qu'il faut necessairement acheuer, desquelles les autres ne tiennent compte, parce qu'ils sont par trop orgueilleux. Mais pour reuenir à mon discours, je continueray de dire que les Philosophes ont tiré sur la Morale vne certaine belle & esclatante masse de matiere, en laquelle peuuent principalement paroistre la subtilité de leur esprit; & la force de leur Eloquence; mais au reste ils n'ont fait quasi aucune mention de ce qui concerne la practique de cette Science, qui ne peut receuoir tant d'ornement.

Et ces grands hommes ne deuoient pourtant desesperer d'vne fortune pareille à celle que le Poëte Virgile auoit ozé se promettre, & auoit en effet obtenu, qui n'a pas acquis vne moindre gloire en Eloquence, en subtilité d'Esprit, & en doctrine, expliquant les remarques de l'Agriculture, qu'en descriuant les genereux exploits d'Ænée.

Et ie ne doute pas qu'il ne soit mal-aisé
D'en parler comme il faut : ny qu'il soit fort aisé
D'adiouster de la gloire à ces petites choses.

Et à vray dire, si les hommes affectionnoient serieusement, non d'escrire dans leur loisir ce qu'ils lisent; mais de faire voir veritablement comment il faut mener la vie actiue; & comment il s'y faut comporter; ils n'estimeroient pas moins cette sorte de cultiuer les Esprits que ces effigies heroïques de la Vertu,

du Bien, & de la Felicité, en quoy l'on s'est tant trauaillé.

Ie diuiseray doncques la Morale en deux principales doctrines; à sçauoir en celle de l'Exemplaire, ou de l'Image du Bien; & en celle du gouuernement & de la sorte de cultiuer l'Esprit que j'ay accoustumé de nommer l'Agriculture de l'Esprit. Celle-là descrit la nature du Bien. Celle-cy prescrit des Regles pour y conformer l'Esprit.

La Doctrine de l'Exemplaire qui regarde & descrit la nature du Bien, le considere, ou Simple, ou Comparé: ou les genres, dis-je, du Bien, ou leurs degrez. Et c'est en cette derniere consideration que la foy Chrestienne a enfin supprimé & osté entierement ces disputes qui ne finissent iamais, & ces speculations touchant le supreme degré que l'on a nommé Felicité, Beatitude & souuerain Bien, qui tenoit lieu de Theologie parmy les Payens: Car comme dit Aristote, *Que les ieunes hommes peuuent aussi bien estre fortunez; mais non pas autrement qu'en Esperance.* Ainsi pouuons nous estans enseignez par la foy Chrestienne, nous mettre à la place des enfans & des plus jeunes, pour n'attendre pas d'autre beatitude que celle qui consiste en l'Esperance. Doncques estans comme hors du ciel des Payens, puis que nous ne tenons plus cette doctrine qui esleuoit la nature de l'homme par dessus ce qu'elle pouuoit meriter; car nous voyons auec quelle grauité Seneque prononce, *C'est vne chose veritablement grande, que la foiblesse de l'homme ait l'asseurance de Dieu.* Nous pouuons

pour la plusſpart receuoir le reſte de ce que les Payens ont dit touchant la Doctrine de l'Exemplaire, & ce auec moindre perte de verité & de ſobrieté. Car pour ce qui regarde la nature du Bien poſitif & ſimple, ils l'ont parfaictement bien depeinte, & comme au vif, dans de beaux tableaux, en repreſentant fort curieuſement les figures des Vertus & des Deuoirs, leurs Poſitions, leurs Genres, leurs Alliances, leurs Parties, leurs Subjets, leurs Actions & leurs Diſpenſations. Mais ils ne ſe ſont pas arreſtez là; car ils ont inſinué dans l'eſprit humain auec grande recommandation toutes ces choſes par des argumens grandement ſubtils & forts; & par la douceur de leurs perſuaſions: Meſmes ils ont entant qu'on le peut par paroles, tres-fidelement remparé toutes ces choſes contre les fauſſes erreurs & attaques populaires. Pour ce qui eſt de la nature du Bien comparé, ils n'ont non plus manqué en cela, entant qu'ils en ont fait de trois ſortes en la comparaiſon de la vie Contemplatiue auec l'Actiue; en la difference qu'il y a de la vertu qui eſt encores agitée; & de la vertu qui n'a rien plus à faire & qui eſt confirmée; au conflit & au combat de ce qui eſt honneſte & vtile; au contrepoids qui ſe remarque dans les vertus; à ſçauoir laquelle contrepeze à l'autre & choſes ſemblables. En ſorte que ie trouue que cette partie de l'Exemplaire a deſia eſté treſbien cultiuée, & que les Anciens ſe ſont grandement rendus admirables en cela: en quoy neantmoins les Philoſophes ont eſté deuancez de bien loin; d'autant que la grande diligence des Theologiens a eſté employée à

pezer & à determiner les deuoirs & les vertus morales, comme aussi les cas de conscience & les circonstances du peché.

Toutesfois, afin de reuenir aux Philosophes, s'ils ne se fussent pas tant hastez & s'ils eussent consideré les racines mesmes du Bien & du Mal, & les filamens de ces racines au lieu de s'amuser aux cognoissances cõmunes & receuës, cõcernãt la Vertu, le vice, la douleur, la volupté & autres, ils eussent selon mon iugement respandu vne grande lumiere sur toutes les choses que l'on eust recherché apres cela. Mais auant tout, s'ils eussent consideré la Nature des choses, aussi bien que les Maximes Morales, ils n'eussent pas tant, mais plus doctement parlé : neantmoins puis qu'il n'en ont rien fait ; ou s'ils l'ont fait, ç'a esté en confusion, j'en diray en peu de mots quelque chose, & ie tascheray d'ouurir & de nettoyer les sources mesmes des choses Morales, auant que de venir à la doctrine qui traicte comment il faut cultiuer l'esprit, que ie soustiens estre à Desirer : car cela donnera, comme ie crois, de nouuelles forces à la doctrine de l'Exemplaire.

Il n'y a rien qui n'ait vne inclination naturelle à la double nature du Bien : à celle par laquelle la chose est vn certain Tout en elle-mesme ; & à celle par laquelle elle est la partie d'vn certain Tout plus grand. Et cette derniere est plus noble & plus puissante que la premiere ; d'autant qu'elle tend à la conseruation d'vne forme plus estenduë. Que l'on nomme la premiere vn Bien particulier, ou de soy-mesme ; Et la

seconde, vn Bien de la Communauté. Le fer se porte à l'Aymant par vne sympathie particuliere; mais vne grosse barre du mesme fer quitte cette inclination, & comme vn bon citoyen & qui ayme sa patrie, elle chet en terre, qui est la region des choses qui sont d'vn mesme naturel qu'elle. Mais allons vn peu plus auant: Les corps espais & pesans vont en terre, qui est le lieu où ils se rassemblent tous; neantmoins auant que la nature des choses y reçoiue de la discontinuation; & auant que le vuide, comme l'on dit, y ait lieu, tels corps se guinderoient plustost en haut & s'oublieroient de l'amour qu'ils ont pour l'element inferieur, afin de rendre au monde ce qu'ils luy doiuent. Il en arriue quasi tousiours de mesme; veu que la conseruation d'vne forme plus commune fait cesser les moindres desirs. Mais cette prerogatiue du Bien Commun est principalement remarquée en l'homme, s'il ne degenere & s'il ne s'esloigne de ce dire remarquable de Pompée le Grand, qui estant estably Commissaire pour aller querir des viures du temps que la famine trauailloit la ville de Rome, & grandement dissuadé de ses amis de ne se point embarquer par vn temps de tempeste, leur fist ce seul repart: *Il est necessaire que i'aille & non pas que ie viue.* En sorte qu'il ne prefera pas le desir de la vie que chacun estime beaucoup, à l'affection qu'il portoit à la Republique, ny à la foy qu'il luy auoit iurée. Mais à quoy m'amusay-je? l'on n'a trouué en quelque temps que ç'ait esté, ny Philosophe, ny Secte, ny Religion, ny Loy, Discipline, qui ait tant estimé le Bien de la Commu-

nauté; & qui ait tenu si peu de compte du Particulier, comme fait la Tressaincte Foy du Christianisme; d'où il appert clairement que ce n'est qu'vn mesme Dieu, qui a donné les Loix de la Nature aux creatures; & la Loy Chrestienne aux hommes. C'est pourquoy nous lisons que certains predestinez & saincts personnages, ont plustost souhaitté d'estre effacez du Liure de Vie, que de voir leurs freres receuoir de l'affliction : y estant incitez par vn extase de Charité, & par vn extreme desir du Bien de la Communauté.

Cette position comme immobile & inesbranlable termine les plus grandes cõtrouerses qui se trouuent en la Philosophie Morale. En premier lieu, c'est par là qu'est determinée, contre l'opinion d'Aristote, cette question; *Qu'il faut preferer la vie Contemplatiue à l'Actiue:* car tout ce qu'il allegue en faueur de la Cõtemplation regarde le bien particulier, le plaisir & l'authorité qui en redonde à celuy qui s'y plaist; en quoy certes la vie Contemplatiue emporte le prix : Car elle est presque semblable à la comparaison dont Pythagore a vsé; afin de rendre la Philosophie & la Contemplation honorables & remarquables, & ce en respondant à Hieron qui luy demandoit quel il estoit. *Qu'il n'ignoroit pas si par-fois il s'estoit rencõtré aux ieux Olimpiques que plusieurs y venoiẽt. Les vns pour esprouuer leur fortune dans les combats; les autres (à sçauoir les Marchands) pour y vendre leurs marchandises; les autres afin d'y trouuer leurs amys qui y suruenoient de toutes parts, afin de faire bonne chere & s'esgayer ensemble;*

ble; bref, les autres afin d'estre Spectateurs: quant à luy qu'il estoit vn de ceux-là. Et à vray dire, les hommes doiuent sçauoir que c'est proprement à Dieu & aux Anges de regarder ce qui se passe sur ce theatre de la vie humaine. Aussi l'Eglise n'en eut iamais peu doubter, bien que plusieurs eussent en la bouche ce dire, *Dieu regarde auec plaisir la mort de ses Saincts.* D'où ils ont accoustumé de tirer la grande estime qu'ils font de cette mort ciuile & des Instituts de la vie Monachale & Reguliere. Ie dis encores vn coup, que l'on n'eust sceu doubter de cette verité dans l'Eglise, sans que l'on eust pris garde en mesme temps que la vie Monastique n'est pas tout à fait Contemplatiue, ains qu'elle consiste aux exercices Ecclesiastiques, tels que sont vne continuelle Oraison; les sacrifices des vœux qui sont offerts à Dieu; & la composition des liures de Theologie, que l'on fait à loisir pour estendre la doctrine de la Loy diuine, ainsi que Moyse l'a practiqué dans le long sejour qu'il a fait en la Montagne, où il estoit en retraicte. Mesmes Enoch (qui a esté le septiesme homme à compter depuis Adam, & qui semble auoir esté le premier qui ait mené vne vie contemplatiue; d'autant qu'il paroist qu'il a marché auecque Dieu) a fait vn riche present à l'Eglise d'vn Liure de Prophetie, qui est cité par S. Iude. Et à vray dire, la Theologie ne recognoist pas cette seule vie Contemplatiue qui se termine en soy-mesme; & qui ne iette aucuns rayons ny de chaleur, ny de lumiere dans la societé des hommes.

De plus, ce certain establissement du Bien de la

Communauté resout la question, agitée auec tant de passion entre les escoles de Zenon & de Socrate d'vn costé ; qui establissoient la felicité en la Vertu ou seule ; ou qui estoit principalement employée aux actions de la vie : & les escoles des Cirenaïciens & des Epicuriens d'vne autre part, qui mettoient la Beatitude en la Volupté, à laquelle ils donnoient la Vertu pour seruante. Comme quand en vne Comedie l'on fait prendre à la maistresse l'habit de sa suiuante: & ce parceque sans la vertu l'on ne peut pas commodément venir à bout du plaisir. Comme aussi c'est par-là que l'on corrige cette autre escole d'Epicure, qui sembloit veritablemét estre reformée, en ce qu'il publioit que la Beatitude n'estoit autre chose que la tranquillité & la serenité de l'Esprit, qui estoit exempt d'agitation & de trouble: comme si son dessein, & celuy de ses sectateurs estoit de chasser Iupiter de son trosne, & de ramener Saturne auec l'aage d'or, souz lequel l'on ne sentoit ny l'Esté, ny l'Hyuer, ny le Printemps, ny l'Automne, mais vn seul & esgal temperament d'air. Bref, l'escole de Pyrrho & de l'Herile estoit renuersée par ce moyen, qui croyoient que la Beatitude consistoit à s'arracher de l'esprit certains petits scrupules, sans qu'ils voulussent establir aucune ferme & constante nature du bien ou du mal ; mais au reste qui estimoient que les actions estoient bonnes ou mauuaises selon qu'elles procedoiét de l'Ame par vn mouuement pur, & sans resistance: ou au contraire auec auersion & contrarieté. Et cette opinion se trouue ressuscitée dans l'he-

resie des Anabaptistes, qui mesuroient toutes choses selon les mouuements & les instincts de l'Esprit, & selon la Constance, ou le peu de resolution de la foy. Or il paroist que tout ce que nous venons de dire regarde la particuliere tranquillité & complaisance des Ames, sans concerner en aucune façon le bien de la Communauté.

De plus, la Philosophie d'Epictete en est de mesmes reprise: qui aduance cette proposition. Que la felicité consiste en ce qui despend de nous, & ce qui nous empesche d'estre sujets à la fortune & aux hazards, comme si ce ne seroit pas vne plus grande beatitude de ne pouuoir venir à bout de ce que l'on entreprend genereusement pour le bien du public, que d'auoir tousiours à souhait les choses qui se terminent en nostre fortune particuliere. Comme Gonsalue monstrant du doigt Naples à ses soldats, le tesmoigna par ce dire courageux : *Qu'il aymeroit beaucoup mieux se precipiter à vne mort certaine en auançant le pied; que d'asseurer sa vie pour de longues années en le laschant.* Suiuant quoy, le grand Capitaine celeste dit tres-bien. *Que la bonne Conscience est vn festin continuel*, par où il signifie que l'Ame qui a de bonnes intentions, quoy qu'elle ne vienne pas à bout de ce qu'elle a entrepris, donne vn plus veritable contentement plus pur & plus conforme à la Nature, que ne font toutes ces choses de grand apparat, par lesquelles l'homme peut estre instruit, ou pour iouïr de ses desirs, ou pour rester en repos d'Esprit.

De plus, cette mesme consideration corrige cet

abus de la Philosophie, qui commençoit a auoir lieu dés le temps d'Epictete. A sçauoir que la Philosophie deuenoit vn certain genre de condition de vie; & tout ainsi qu'vn Art : comme si c'eust esté proprement à elle, non de reprimer & d'estouffer les agitations de l'Ame; mais d'en euiter & d'en oster les causes & les occasions. C'est pourquoy il faudroit à cet effect mener vne certaine vie extraordinaire, & ce en introduisant dans l'ame vn tel genre de Santé, comme fut celuy qu'Herodicus (dont parle Aristote) obseruoit pour se bien porter quant au corps, qui ne fit autre chose durant toute sa vie, que de se bien soigner; & par ainsi il s'abstint d'vne infinité de choses, ne se seruant non plus de son corps, que s'il en eust esté estropié. Là où au contraire si l'on affectionne le bien de la conuersation parmy les hommes, il faut en cela souhaitter vne santé qui soit à l'espreuue de tous changements & de toutes incommoditez. Par la mesme raison l'on doit estimer cet esprit veritablement sain & vigoureux qui peut passer au trauers des plus frequentes & des plus fortes tentations & tribulations. En sorte que Diogene semble auoir tres-bien dit, quand il a loüé ces forces de l'Ame, par lesquelles l'on ne sçait pas finement s'abstenir * *de quelque chose*; mais y resister fortement; & qui peuuent retenir l'Esprit qui se jette auec impetuosité dans les plus grands dangers; & qui ont cela de particulier qu'en fort peu d'espace elles peuuent parer & tourner ce que l'on estime beaucoup aux cheuaux bien dressez.

* Adjousté.

En dernier lieu, cela-mesmes reprend vne certaine mollesse & incapacité d'obeyr, qui a esté remarquée en quelques-vns des plus anciens Philosophes; & qui ont esté en plus haute recommandation: ces grands hommes, dis-je, se sont trop aisément tirez des affaires publiques; afin de s'exempter des troubles & des déplaisirs que l'on y a: & afin de viure cõme des Saincts dans leur opinion qui n'estoit pas debatuë. Où il seroit fort à propos que la constance d'vn homme qui sçait bien regler ses mœurs fut, semblable à celle que ce mesme Gonsalue,* *dont i'ay parlé cy-dessus*, desiroit en vn soldat. C'est à sçauoir que son honneur, fut comme vn tissu de toile forte & non d'vne qui fut si foible que la moindre chose le peust deschirer ou mettre en pieces. *A djousté.

Diuision du Bien Particulier, ou de soy-mesme, en Actif & en Passif. Le Bien Passif se diuise en celuy qui conserue & en celuy qui perfectionne. Le Bien de la Communauté se diuise en Deuoirs Generaux & par Respect.

CHAPITRE II.

MAis reprenons nostre discours du Bien Particulier & de soy-mesme, & le poursuiuons auant toutes choses. Nous le diuiserons donc en Actif & en Passif; car cette difference de Bien; quasi semblable à ces mots qui

estoient en vsage dans l'Oeconomie parmy les Romains : à sçauoir de * Promus & de * Condus se trouue grauée en la nature vniuerselle des choses: mais elle paroist principalement en cette double inclination de ce qui est creé ; à sçauoir en celle qui consiste à se conseruer & à se fortifier ; & en cette autre qui tend à se multiplier & à engendrer ; & ce dernier desir qui est Actif, comme Promus, semble estre plus puissant & plus digne ; Pour ce premier qui est Passif & semblable à Condus, l'on doit croire qu'il est inferieur. Car en l'vniuers la nature celeste est principalement l'Agent : mais la nature terrestre est le Patient. Mesmes dans les plaisirs que prennent les Animaux, ils ont plus de volupté d'engendrer que de manger. Et l'on remarque dans l'Escriture Saincte: *Que c'est vne chose bien plus heureuse de donner que de prendre.* Sans qu'en la vie ordinaire il y ait aucun de si foible iugement & tellement effeminé, qui ne fasse beaucoup plus d'estat de venir à bout de ce qu'il desire, que d'accomplir sa volonté dans le plaisir du corps. Ioinct que cette preeminence du Bien Actif est grandement releuée par la consideration de ce qu'est l'homme, qui est mortel & exposé aux coups de la Fortune. Que si les hommes pouuoient rencontrer dans les voluptez de la perpetuité & de la certitude, ils en auroient vn grand aduantage, à cause de la seureté & de la durée. Mais parce que nous voyons que l'affaire consiste en ces choses cy : *Nous faisons grand estat de mourir au plus tard: & ne vous glorifiez pas de ce qui vous arriuera demain ; & vous ne sça-*

* C'est à dire, de despensier qui tire la viande de la despense.

* C'est à dire, qui met la viande à la despense.

uez pas ce que le iour enfantera. Ce n'eſt pas merueilles ſi nous ſommes portez de tout noſtre pouuoir aux choſes qui ne redoutent pas les injures du temps. Or elles ne peuuent eſtre autres que nos propres œuures: comme l'on dit: *Leurs œuures les ſuiuent.* De plus, le Bien Actif a vne autre prerogatiue fort conſiderable, laquelle eſt née en nous & ſouſtenuë par cette affection qui eſt touſiours au coſté de la nature humaine, comme vn compagnon inſeparable, il a, diſ-je, l'Amour de la nouueauté & de la diuerſité. Or cette paſſion eſt reſſerrée & ne s'eſtend pas beaucoup dans les voluptez des Sens, qui ſont la plus grande partie du Bien Paſſif: *Penſez combien de fois vous auez fait les meſmes choſes; combien de fois auez vous mangé? auez vous dormy? auez vous paſſé le temps? l'on court dans ce rond. Non ſeulement l'homme genereux, ou miſerable, ou prudent, mais auſsi le chagrain peut ſe reſoudre à mourir.* Mais il y a vne grande diuerſité aux actions de noſtre vie; en nos conditions; en nos ambitions; & nous la receuons auec vn grand contẽtement quand nous commençons, quand nous nous aduançons, quand nous nous arreſtons; & quand nous nous reculons pour augmenter nos forces, quand nous nous en approchons, quand nous obtenons ce que nous voulons & choſes ſemblables. En ſorte qu'il a eſté fort veritablement dit: *Que la vie qui ſe paſſe ſans deſſein eſt languiſſante & vague.* Ce qui eſt de commun aux ſages & aux fols: ainſi que l'aſſeure Salomon; *L'Eceruelé ſuit ſa paſsion, il n'y a rien qu'il ne faſſe.* Meſmes nous voyons que les plus puiſſans Roys,

qui eussent peu jouyr à leur gré, de tout ce qui eust esté agreable à leurs sens, ont pourtant parfois recherché du plaisir dans des choses basses & de neant; ainsi que Neron ayma à joüer du violon: Commode à escrimer: Antonin à conduire les chariots & d'autres qui se sont pleu à choses semblables, qu'ils ont preferé à toutes les autres delices qu'ils auoient à commandement. Tant il est vray que nous auons plus de satisfaction de faire quelque chose que d'en jouyr.

Au reste, il faut vn peu plus attentiuement remarquer, que le Bien Actif particulier est tout à fait different du Bien de la Communauté; encores qu'ils se rencontrent quelque fois par ensemble. Car combien que ce Bien Particulier Actif engendre par-fois & enfante par le moyen de la liberalité, qui est vne des Vertus de la Communauté; il y a neantmoins cela de difference, que plusieurs font des actions liberales non pour ayder ou rendre bien-heureux les autres; mais pour l'amour d'eux, & pour faire paroistre leur puissance & leur grandeur. Ce qui se voit tres-bien quand le Bien Actif eschet sur quelque chose de contraire au Bien de la Communauté. Car ceux qui mettent en trouble tout l'Vniuers comme Lucius Sylla & plusieurs autres, encores qu'ils n'en ayét pas tant fait que luy: ceux, dis-ie, qui semblent n'auoir autre ambition que de rendre tous les autres ou heureux ou malheureux, selon qu'ils sont ou leurs amys ou leurs ennemys, & qui veulent que le monde porte en quelque sorte leur Image, ou qui est vne

vraye guerre de Geants; telles gens, dis-ie, aspirent par leur haute superbe, à laquelle ils se laissent emporter, au Bien Actif particulier qui est au moins apparent: encores qu'ils s'esloignent bien fort de celuy de la Communauté.

Mais ie diuiseray le Bien Passif en Bien Conseruatif & Perfectif. Car chaque chose a vn triple desir en soy qui regarde le Bien de soy-mesme en particulier. Le premier est de se conseruer. Le second de se perfectionner. Le troisiesme de se multiplier ou de s'estendre. Cette derniere inclination est rapportee au Bien Actif, dont nous auons desia parlé. Et entre les deux autres sortes de Bien, le Perfectif est le preferable; d'autant que c'est peu de conseruer vne chose en son estat, mais c'est beaucoup de l'esleuer au plus haut de sa nature: mesmes l'on treuue par le moyen des choses vniuerselles certaines natures plus releuées; à la dignité & excellence desquelles les natures inferieures se rendent comme à leurs sources & à leurs fontaines. C'est ainsi que celuy-là a parlé des hommes.

Leur vigueur est de feu, & leur source est celeste.

Car quand l'homme prend ou s'approche de la nature Diuine ou Angelique, il deuient parfait en sa forme. Mais la peruerse & la contraire imitation du Bien Perfectif est la peste mesme de la vie humaine, & vn certain tourbillon rauissant, qui emporte & rauage tout: c'est à sçauoir quand les hommes au lieu de s'esleuer par vne eleuation formelle & essentielle, s'enuolent par vne ambition aueugle à vne eleua-

tion seulement locale. Car de mesmes que les malades ne trouuans point de remede à leur mal, vont de place en place; & meuuent & remuënt leurs corps, comme si en changeant de lieu, ils pouuoient essoigner d'eux, & fuir le mal qu'ils portent en leur interieur. Il en arriue de mesmes à l'ambition, quand les hommes transportez par vne fausse representation de ce qu'ils croyent qui peut les esleuer, n'obtiennent rien autre, que de se voir en vn lieu haut & releué.

Mais le bien Conseruatif n'est autre chose que la prise, & la jouyssance des choses qui sont conformes à nostre nature. Or encores que ce Bien soit fort simple & naturel, neantmoins il paroist estre le plus lasche & le plus bas de tous les autres. & mesmes il reçoit vne certaine difference, touchant laquelle le jugement des hommes a esté en partie incertain; & l'on en a laissé en partie la recherche. Car la grandeur & la recommendation du bien de la jouyssance, ou comme l'on dit d'ordinaire du Bien agreable, consiste à la sincerité d'en iouyr, ou à la vigueur du mesme bien. L'Egalité donne le premier, mais la diuersité & la vicissitude accordent le dernier. L'vn d'eux est moins meslangé de mal; & l'autre retient vne plus forte & plus vigoureuse impression du Bien. Au reste l'on est en doubte de sçauoir, lequel des deux est le meilleur. De plus, l'on ne demande pas si la nature humaine peut retenir & l'vn & l'autre tout à la fois. Or sur ce qui est encores en doubte, à commencé d'estre agitée cette question entre Socrate &

vn certain Sophiste; car Socrate soustenoit, *Que la felicité consistoit en vn ferme repos & tranquillité d'Esprit.* Et le Sophiste la constituoit en ce que, *L'on doit beaucoup desirer & beaucoup iouyr.* Mesmes ayans passé des arguments aux injures le Sophiste disoit, *Que la Beatitude de Socrate estoit la beatitude d'vne souche, ou d'vne pierre.* Et Socrate parlant de celle du Sophiste, disoit, *Que c'estoit celle d'vn galeux, qui se frotte & se gratte sans cesse :* sans que pourtant l'vne & l'autre de ces deux opinions, manquent de raisons, sur lesquelles on les puisse fonder. Car l'Escole d'Epicure est de mesme aduis que Socrate, laquelle ne nioit pas que la Vertu ne fist vne grande partie de la Beatitude. Que si ainsi est, il n'y a rien de si vray, que la Vertu est plus employée à moderer les troubles & les passions de l'Ame, qu'à iouyr des choses que l'on a desiré. Au reste il semble que cette resolution dont nous venons de faire mention; à sçauoir : *Que le bien perfectif a de l'aduantage par dessus le Conseruatif*, fait pour le Sophiste; d'autant que les acquisitions des choses desirées semblent peu à peu perfectionner la Nature. Et bien qu'elles ne le fassent pas veritablement, toutesfois ce mesme mouuement qui va en rond, porte quant & soy vne certaine espece de Mouuement progressif.

Mais la seconde question, à sçauoir-mon si la nature humaine ne peut pas tout ensemble retenir & la tranquilité de l'Esprit, & la vigueur de la jouyssance estant bien definie, rend cette premiere inutile & superfluë. Car ne voyons-nous pas fort sou-

uent que les Esprits d'aucuns sont tellement faits & composez, qu'ils se laissent aisément porter aux voluptez, quand elles sont presentes, sans pourtant qu'ils s'affligent quand ils en sont priuez. En sorte que cette suitte Philosophique, *Ne pas vser, afin que vous ne le desiriez pas: ne pas desirer, afin que vous ne craignez pas,* semble estre la marque d'vn homme lasche & plein de deffiance. Et pour en parler sainement, plusieurs doctrines des Philosophes semblent estre vn peu plus timides; & donner plus de preuoyance aux hommes, que la nature des choses ne desire. Comme par exemple, quand ils augmentẽt la crainte de la mort en medicamentãt; car comme ainsi soit qu'ils ne vueillent pas que la vie de l'homme soit autre chose qu'vne certaine preparation, & vn certain apprentissage de la mort; comment se pourroit-il faire que cet ennemy ne parust extremément terrible, duquel il est impossible de se guarantir? Le Poëte entre les Payens a mieux rencontré.

Qui diroit que c'est vn, des presens de Nature
De terminer la Vie.

Semblablement les Philosophes ont tasché en toutes choses de rendre l'esprit humain par trop esgal & harmonique; ne l'accoustumant pas aux mouuemens contraires & opposez. Dont ie crois que la cause vient de ce qu'ils se sont addonnez à vne vie particuliere, exempte d'affaires & deschargée de faire la court aux autres. Mais que les hommes imitent plustost les Lapidaires, qui remarquans dans vne de leurs

pierres fines quelque petite nuée, ou quelque petite glace; s'ils voyent qu'ils ne l'affoiblissent pas trop de biseau, taschent de l'oster; autrement ils n'y touchent pas. Ainsi faut-il en sorte garder la tranquillité des esprits, que leur generosité ne vienne pas à se perdre: Mais c'est assez parlé du Bien Particulier.

Doncques apres auoir assez parlé du Bien de Soy-mesme, que nous auons aussi accoustumé de nommer Particulier, Priué, Indiuiduel: Ie diray encores quelque chose du Bien de la Communauté qui regarde la Societé. On luy baille d'ordinaire le nom de Deuoir, qui se donne plus proprement à l'esprit bien affectionné enuers les autres: comme celuy de Vertu qui s'attribuë à l'esprit qui est bien fait & bien composé en son interieur. Toutesfois cette partie semble d'abord deuoir estre rapportée à la Iurisprudence; mais si vous y prenez garde de prés, il n'en est pas ainsi; car il traicte du gouuernement & du pouuoir qu'vn chacun a sur soy-mesme & non pas sur les autres. Et de mesmes qu'en l'Architecture, c'est autre chose de faire les portes, de dresser les poutres & de preparer tout ce qu'il faut pour bastir; & c'est autre chose de les assembler & de les attacher ensemble. Comme aussi dans les Mechaniques, ce n'est pas la mesme chose, fabriquer vn instrument, ou vne machine & eriger ce que l'on fabrique, le mouuoir & le mettre en œuure. Ainsi la doctrine de l'vnion mesme des hommes dans la Cité, ou en la Societé, est differente de celle qui les rend conformes & bien affectionnez à ce qui est vtile à vne telle Societé.

Cette partie des Deuoirs se partage aussi en deux portions; dont vne traicte du Deuoir de l'homme en commun: L'autre, des Deuoirs Particuliers & qui ont diuerses cõsiderations, selon la profession d'vn chacun, la vacation, la personne, & le degré sur lequel il est. I'ay desia fait voir que cette premiere partie a esté assez bien cultiuée, & assez diligemment expliquée par les Anciens & par les autres; quant à l'autre, ie trouue que l'on en a parlé par-cy par-là sans l'auoir digerée en vn corps entier de Science. Ce n'est pas pourtant que ie trouue mauuais que l'on en ait ainsi traicté par parcelles; veu que mesme ie crois, qu'il seroit plus à propos d'escrire par sections sur cette matiere. Car qui sera celuy-là qui ait si bon esprit ou si bonne opinion de soy, que de croire qu'il puisse entreprendre de fort bien & de fort exactement terminer par discours les Deuoirs Particuliers, & ceux qui ont diuerses considerations en chaque ordre & condition? Or est-il que les Traictez qui ne mõstrent pas ce qui s'est passé; mais sont seulement tirez de la generale cognoissance des choses & qui en parlent par Science, sont d'ordinaire inutiles & sans effect sur tels sujects. Car encores qu'il arriue quelquefois que celuy qui void joüer vne Comedie remarque ce à quoy l'Acteur mesme n'a pas pris garde; & bien que l'on mette en auant vn Prouerbe plus hardy que veritable; sur ce que le peuple se mesle de reprendre les actions du Prince: à sçauoir, *Que celuy qui est debout dans le vallon, void fort bien ce qui se passe sur la Montagne.* Il faudroit neantmoins auant tout, desirer que per-

ſonne n'entrepriſt cet ouurage, qu'il n'y fuſt grandement experimenté & fort bien verſé. Car les determinations que les gens d'Eſtude donnent ſur les matieres qui conſiſtent en action, ne vallent gueres mieux que les controuerſes que Phormion agita ſur le ſujet de la guerre; deſquelles Hannibal fiſt ſi peu de compte qu'il les tint pour des ſonges & pour des reſveries. Au reſte ceux qui eſcriuent des Liures concernant leurs charges ou ſur leur meſtier, ont cette imperfection qu'ils rendent trop belles & eſtiment par trop exceſſiuement leurs Spartes. Ce ſeroit commettre vn grand crime, ſi ſur ce genre de Liures ie ne faiſois pas mention, par honneur, de ce tres-excellent Ouurage du Deuoir du Roy, qui a eſté compoſé par voſtre Majeſté. Car cet eſcrit a ramaſſé & reſſerré en ſoy pluſieurs treſors de Theologie, de Morale, & de Politique, tant deſcouuerts que cachez entre vne infinité d'autres belles pẽſées tirées des autres Arts. Et ſelon mon iugement ie n'ay iamais rien leu de mieux raiſonné, ny de plus ferme que ce Liure. Car l'on ne ſçauroit remarquer aucun endroit où la chaleur de l'inuention le faſſe boüillonner; ny où la froideur de la negligence l'aſſoupiſſe ou l'endorme. Il n'eſt ſujet à aucun vertigo qui luy faſſe faire de fauſſes deſmarches; il n'eſt pas employé à des digreſſions qui luy faſſent faire de grands circuits inutiles, pour paruenir où il tend; il n'eſt deſguiſé ny par parfums ny par fards; dont ſe ſeruent ceux qui taſchent pluſtoſt de plaire aux Lecteurs qu'à bien traiter leur ſujet. Et ce qui eſt encores de plus conſi-

derable, c'eſt que cet ouurage n'eſt pas moins excellent en eſprit que beau de corps; en cela principalement qu'il eſt fort conforme à la verité; & qu'il eſt ſortable à ce que l'on fait d'ordinaire. Meſmes il eſt exempt de ce vice, duquel nous auons parlé vn peu auparauant; c'eſt qu'il n'eleue pas immoderément & juſques à exciter de l'enuie, l'eminence & la grandeur Royale; ce qui ſeroit pourtant pardonnable à quiconque parleroit d'vn ſujet ſi releué;& beaucoup plus à vn Roy meſmes qui eſcrit de la Majeſté Royale, où l'on voit depeint non vn Monarque d'Aſſyrie ou de Perſe, tout eſclatant de gloire & de pompe: mais pour le dire auec verité, vn Moïſe ou vn Dauid; qui eſtoient les Paſteurs de leurs peuples. Comme auſſi ie ne mettray jamais en oubly ce que voſtre Majeſté prononça veritablement à la Royale & auec cet eſprit ſacré qui vous fait ſainctement gouuerner les peuples, prononça, diſ-je, pour aſſoupir vne diſpute de grande importance: c'eſt à ſçauoir; *Que les Roys regnent ſelon les Loix de leurs Royaumes; de meſmes que Dieu gouuerne ſelon celles de la Nature: & qu'ils doiuent auſsi peu ſouuët ſe ſeruir de ce priuilege qui les met au deſſus des Loyx, comme Dieu employe rarement ſa puiſſance à faire des miracles.* Neantmoins, vn chacun cognoiſt aſſez par cet autre Liure de voſtre Majeſté, intitulé De la libre Monarchie, que vous ſçauez auſſi bien quelle eſt la puiſſance abſoluë d'vn Roy; & quels ſont les *Extremitez* des droicts Royaux, ainſi que parlent les Scolaſtiques; comme quelles ſont les bornes & les barrieres, où ſe terminent le deuoir &

la charge

la charge du mesme Roy. C'est pourquoy ie n'ay pas fait de difficulté, de mettre en auant comme le premier & le plus excellent exemple que ie sçaurois proposer, sur le sujet des Traitez des deuoirs particuliers, & de diuerses considerations, le Liure qu'il a pleu à vostre Majesté de composer: duquel ie dis la mesme chose que j'aurois publié d'vn semblable qui auroit esté fait par vn autre Roy mil ans auparauant. Sans que ie veuille obseruer cette ordinaire bien-seance de ne loüer personne quand il est present; pourueu que les loüanges que ie donne ne soiét pas excessiues; & qu'elles ne viennent pas hors de temps & sans occasion. Et à vray dire, Ciceron ne fait autre chose en sa tres-excellente Oraison pour Marcus Marcellus, qu'exposer en public vn certain tableau d'vn merueilleux artifice sur les loüanges de Cesar; bien qu'il la prononçast deuant luy-mesme. Pline Second en fist tout autant en la presence de Trajan. Mais ie reuiens maintenant à mon propos.

Au reste, il faut ramener à cette partie des Deuoirs de diuerses considerations de chaque vacation, ou profession, vne autre doctrine Relatiue, ou Opposée: c'est à sçauoir, des Fraudes, des Finesses, des Impostures & de leurs vices: d'autant que les deprauations & les vices sont opposez aux Deuoirs & aux Vertus. Aussi ne les met-on pas tout à fait sous siléce en plusieurs traitez que l'õ escrit; mais l'on en fait au moins en passát vne legere métion. Mais cõment cela? Par forme de Satyre, ou à la Cynique à la mode de

Lucian, pluſtoſt que ſerieuſemẽt & auec grauité. Car l'on employe plus de temps à pincer par meſdiſance pluſieurs choſes fort vtiles & qui ſont en leur entier, dans les Arts; & à les expoſer aux hommes, afin qu'ils s'en mocquent ; que de ſeparer les choſes qui y ſont corrompuës & vicieuſes, d'auec celles qui y ſont bien ſaines & non corrompuës. Mais Salomon dit tres-bien : *La Science ſe cache du Mocqueur; mais elle ſe preſente à celuy qui la recherche curieuſement.* Car quiconque ſe meſle d'apprendre, auec deſſein de ſe mocquer & de meſpriſer la Science, il trouuera à la verité tout plein de choſes ſur leſquelles il poinctillera; mais fort peu qui le rendent plus ſçauant. Mais, comme ainſi ſoit que le traicté de cette matiere dont ie parle, doiue eſtre conduit auec grauité & prudence & joinct auec vne certaine integrité & ſincerité ; il faut qu'il ſoit placé entre les mieux fortifiées citadelles de la Vertu & de la Probité. Car comme les Poëtes racontent du Baſilic qu'il tuë celuy qu'il regarde le premier: & qu'il eſtouffe par la veuë de celuy qui le void le premier : de meſmes les fraudes, les impoſtures & les mauuaiſes façons ne peuuent nuire à celuy qui les a deſcouuertes le premier: mais ſi elles le preuiennent & non autrement, elles cauſent du danger. C'eſt pourquoy nous deuons rendre graces à Machiauel & à ceux qui ont eſcrit comme luy, qui diſent ouuertement & ſans diſſimuler ce que les hommes ont accouſtumé de faire, & non pas ce à quoy ils ſont obligez. Car il eſt impoſſible que cette Prudence de Serpent ſoit joincte auec cette Innocence de Colombe,

en autre personne, qu'en celle qui cognoist bien la nature du mal iusques à son interieur; car sans cela la Vertu n'aura ny gardes, ny fortifications. Mesmes l'homme de bien ne sçauroit corriger & amender les meschans & les mauuais, s'il n'entroit premierement dans les profondes cauernes de la malice; d'autant que les hommes de iugement tout à fait corrompu & depraué, ont cela qu'ils presupposent que l'honnesteté procede d'vne certaine ignorance & simplicité de mœurs & de la seule creance que l'on adjouste aux Predicateurs, aux Precepteurs, aux Liures, aux Preceptes Moraux & aux discours ordinaires. En sorte que s'ils ne voyent bien clairement que ceux qui les exhortent & qui leur donnent de bons aduis cognoissent aussi bien qu'eux leurs fausses opinions & leurs mauuais principes, ils mesprisent les bons conseils qu'on leur donne touchant la probité des mœurs: aux termes de cet Oracle digne d'admiration rendu par Salomon: *Le fol ne reçoit pas les paroles de Prudence, si vous ne luy dites les choses qu'il a dans son cœur.* Or ie mets entre les choses à Desirer cette partie des Finesses & des vices respectifs; & ie luy donne le nom de Satyre Serieuse, ou de Traitté de l'Interieur des choses.

Il faut aussi rapporter à la doctrine des deuoirs qui sont en diuerses considerations, les Offices mutuels des maris & des femmes; des parens & des enfans, du maistre & des seruiteurs; semblablement les loix de l'Amitié & de la recognoissance: comme aussi les obligations ciuiles, la fraternité qui doit

estre entre ceux qui sont d'vn mesme college, & entre ceux d'vn mesme voisinage, & autre choses semblables. Mais que cecy s'entende auec cette precaution, que ie traitte ces choses en cet endroit, non entant quelles sont des parties de la Societé ciuile, (car cela appartient à la Politique) mais entant que les Esprits d'vn chacun doiuent estre instruits & disposez à conseruer ces liens de la Societé.

Mais la doctrine du Bien de la Communauté de mesmes que celle du Particulier, traitte du Bien non seulement simplement, mais par comparaison; où il faut considerer la conformité qui est entre l'homme & l'homme, le cas & le cas, entre les choses particulieres & publiques; entre le Temps present & futur; comme l'on peut remarquer en ce seuere & rude chastiement que fit L. Brutus de ses enfans, qui est grandement loüé par plusieurs. Au lieu qu'vn certain autre en a dit.

O mal-heureux, faut-il que les jeunes enfans
Portent vn tel Destin?

L'on peut considerer la mesme chose en ce souper, auquel furent inuitez M. Brutus, C. Cassius, & quelques autres: Car comme l'on eust agité la question: A sçauoir-mon s'il seroit permis de tuer vn tyran: & ce afin de descouurir ceux qui consentiroient à la conspiration que l'on auoit fait contre Cesar; les conuiez opinoient diuersement; car aucuns disoient qu'ouy; parceque la Seruitude estoit le dernier des maux. D'autres soustenoient que non;

d'autant que la Tyrannie estoit moins dommageable que la guerre ciuile, & les autres tenans vn tiers party, & comme sortis de l'Ecole d'Epicure soustenoient. *Qu'il estoit mal-faict, que les Sages fussent en danger pour les mal-aduisez.* Au reste il y a plusieurs cas és Deuoirs Comparez, entre lesquels celuy-là se presente souuent. *A sçauoir-mon s'il faut s'esloigner de la Iustice pour le salut de la patrie, ou pour quelque autre grand Bien qui en peut resulter.* Surquoy le Thessalien Iason auoit accoustumé de dire; *Il faut parfois commetre de l'Iniustice; afin que plusieurs choses se puissent faire iustement.* Mais il est aisé de repliquer. *Vous auez presentement celuy qui peut faire Iustice; & qui vous respond qu'il la fera pour l'aduenir.* Que les hommes suiuent les choses qui sont bonnes & justes maintenant : & qu'ils remettent à la Prudence diuine ce qui arriuera par apres. Mais c'est assez parlé de la doctrine de l'Exemplaire ou du Bien.

Diuision de la Doctrine qui apprend comment il faut cultiuer l'Esprit en Doctrine des Characteres des Esprits, des affections : & des remedes, ou des cures. Dependance de la mesme Doctrine qui consiste en la conformité du Bien de l'Esprit auec celuy du corps.

CHAPITRE III.

IL reste maintenant, apres auoir parlé du fruict de Vie, ce que j'entends à la mode des Philosophes, à dire comment il faut en suite cultiuer l'Esprit; au defaut dequoy la premiere partie semble n'estre autre chose qu'vne certaine image ou statuë, qui à la verité est fort belle à voir; mais qui n'a ny mouuement, ny vie. A quoy Aristote mesmes consent en ces termes exprez: *Il est doncques necessaire de parler de la Vertu: & de remarquer ce qu'elle est & d'où elle sort. Car ce seroit vne chose quasi inutile de la cognoistre & d'ignorer par quels moyens & par quelles voyes on l'acquiert: veu qu'il ne faut pas s'enquerir seulement de sa Beauté; mais comment elle se presente à nous, qui desirons & l'vn & l'autre: de cognoistre la chose mesme & d'en iouyr. Ce qui n'arriuera pas selon nostre souhait, si nous ne sçauons d'où elle procede & comment elle vient.* Et ce mesme autheur parle plus d'vne fois de cette partie en ces paroles si expresses, sans pourtant en poursuiure le discours. C'est de cela mesmes dont Ciceron loüe grandement Caton le jeune, c'est à sçauoir de ce qu'il aymoit la Philosophie. *Non afin de disputer comme font la plus part, mais pour viure comme elle apprend.* Or bien que la nonchalance de nostre siecle, soit si grande, qu'il se rencontre fort peu de personnes qui prennent soing de bien cultiuer, & de bien dresser leur Esprit; & qui portent quelque reglement à leur façon de viure, ainsi que

le dit Seneque. *Vn chacun delibere des parties de sa vie; mais personne ne pensé à son total:* en sorte que l'on peut croire que cette partie est superfluë. Cela ne m'empeschera pourtant pas que ie n'en die quelque chose : Au contraire, ie concluds auec cet Aphorisme d'Hypocrate que, *Ceux qui ne sentent pas leurs douleurs, à cause qu'ils sont attaquez d'vne grande maladie, sont malades d'esprit.* Ils ont besoin de medecine, non seulement pour guerir le mal, mais aussi pour esveiller le Sens. Que si quelqu'vn objecte que c'est proprement aux Theologiens d'entreprendre la guarison des esprits, il dit le vray; mais rien n'empesche que la Theologie ne prenne à sa suite la Philosophie Morale, en qualité de seruante bien aduisée & de suiuante fidelle, qui est tousiours preste à luy obeyr & à la seruir : car comme il est escrit dans le Pseaume, *Que les yeux de la seruante regardent continuellement les mains de leur maistresse:* Quoy qu'il soit certain qu'on laisse plusieurs choses en la disposition de la seruante & sous son soin. De mesme la Morale doit entierement obeyr à la Theologie; & doit prendre plaisir à executer ses commandemens : en sorte neantmoins qu'elle mesme peut contenir en soy plusieurs bons & vtiles enseignemens.

C'est pourquoy, quand ie pense à l'excellence de cette partie, ie ne puis assez m'estonner de ce qu'elle n'est pas encores reduite en vn corps de doctrine; & pour ce sujet, puis que ie la place entre ce qui est à Desirer, i'en diray vn mot.

Mais auant que de passer plus outre, tant en cecy

qu'en toutes les autres choſes qui conſiſtent en pra-ctique : il nous faudra particulieremẽt voir, que c'eſt qui eſt en noſtre puiſſance, & qui n'y eſt pas. Car en l'vne de ces deux le changement a lieu, & en l'autre ſeulement l'Application. Le Laboureur n'a aucun pouuoir ny ſur le naturel du terroir, ny ſur le temperament de l'air : non plus que le Medecin ſur la criſe & ſur la conſtitution naturelle du malade, ny ſur la diuerſité des accidents. Mais pour ce qui regarde la façon de cultiuer l'eſprit & la ſorte de guarir ſes maladies ; il y faut conſiderer trois choſes. Les diuers characteres des Diſpoſitions ; les Affections & les Remedes. De meſmes que quand il eſt queſtion de medicamenter les corps il y faut faire trois obſeruations, celle de la Complexion ou de la Conſtitution du malade ; celle de la maladie, & celle de la guariſon. Dont le dernier eſt ſeulement en noſtre puiſſance ; les autres deux n'en dependent point. Mais il ne faut pas rechercher moins curieuſement ce qui eſt en ces choſes là ; qui ne ſont pas en noſtre pouuoir, que ce qui eſt en celles qui y ſont ; parce que leur ſubtile & curieuſe cognoiſſance doit ſeruir de fondement à la doctrine des Remedes ; afin qu'on les puiſſe plus aiſément & plus heureuſemẽt appliquer ; de meſmes que l'on ne ſçauroit bien faire vn habit, ſi l'on n'auoit pris la meſure du corps.

Doncques le premier article de la Doctrine qui apprend à cultiuer l'Eſprit, contiendra les diuers Characteres des Eſprits ou des diſpoſitions.

Ie ne parle pourtant pas des ordinaires inclina-

tions, que l'on a pour les Vertus & pour les vices; pour les troubles de l'Ame, & pour les affections; mais de celles qui ſont plus interieures & radicales. Et à vray dire, ie m'eſtonne par fois ſur ce ſujet, de ce que ceux qui ont eſcrit, tant ſur la Morale, que ſur la Politique, ont d'ordinaire negligé d'en dire quelque choſe, ou n'en ont du tout point parlé: Veu que ſon traitté pourroit donner vne grande lumiere à l'vne & à l'autre de ces Sciences.

Et ce n'eſt pas mal à propos, que l'on trouue dans ce qu'enſeigne l'Aſtrologie vne entiere diſtinction des naturels, & des diſpoſitions des hommes par les Planettes qui ont vne certaine domination: en ce qu'aucuns ſont nais pour contempler, d'autres pour eſtre Iuriſconſultes, les autres pour eſtre ſoldats, les autres pour briguer les charges, les autres pour aymer, les autres pour eſtre artiſans, les autres pour eſtre de quelqu'autre condition. De plus, l'on remarque chez les Poëtes Heroïques, Satyriques, Tragiques & Comiques diuerſes ſortes d'Eſprits; quoy qu'ils en parlent auec excés, & au deſſus de la Verité. Meſmes cette matiere des diuers Characteres des Naturels, eſt de celles dans leſquelles l'on fait plus d'eſtat des diſcours communs, que des liures meſmes; ce qui arriue fort rarement, mais pourtant quelquefois. Neantmoins les meilleurs materiaux, dont on ſe puiſſe ſeruir ſur ce traitté, doiuent eſtre tirez des meilleurs Hiſtoriens, & non des oraiſons funebres que l'on prononce en l'honneur de quelque homme de conſideration qui eſt mort, mais

plustost du corps entier de l'Histoire: dans laquelle ce mesme homme est representé, comme s'il joüoit son personnage sur vn theatre: car cette representation d'image paroist plustost vne description qu'vn exact recit de loüanges; telle qu'est celle d'Affricain, ou du grand Caton, dans T. Liue; de Tibere, de Claude & de Neron dans Tacite; de Septimie Seuere chez Herodian; de Louys XI. dans Philippes de Comines: de Ferdinand d'Espagne, de Maximilian l'Empereur, & des Papes Leon & Clement dans François Guichardin: Car ces escriuains ayans quasi tousiours la veuë sur ces personnes qu'ils ont entrepris de dépeindre, ne font presque iamais mention de ce qu'ils ont fait, qu'ils ne disent quelque chose de leur naturel. Mesmes certaines Relations des Conclaues des Papes, que i'ay leu, portent de fort bons Characteres des mœurs des Cardinaux; de mesmes que les lettres des Ambassadeurs monstrent quels sont ceux qui conseillent les Roys. Doncques que l'on fasse de cette matiere, dont i'ay desia parlé, qui est fertile & fort ample, vn entier traitté & fort exact. Et ie n'entends pas que ces Characteres des Morales, comme l'on voit dans les Historiens, dans les Poëtes & dans les passe-ruës, soient pris comme des Images ciuiles toutes entieres; mais plustost comme des lignes & des traits plus simples qui forment par leur composition, & par leur meslange toute sorte d'effigies; & monstrent combien il y en a, qu'elles elles sont; & comment elles sont attachées & subordonnées les vnes aux autres; afin que de-là l'on fasse vne

artificielle & exacte dissection des Esprits, & des Ames; & afin que l'on descouure les Secrets des dispositions qui sont aux hommes particuliers, pour bien dresser par leur cognoissance les preceptes, comment il faut guarir les Esprits.

Et il ne faut pas seulement comprendre en ce traitté les Characteres des Esprits qui sont imprimez par la nature; mais aussi ceux qui leur arriuent d'ailleurs de la part du sexe, de l'aage, de la patrie, de la santé, de la beauté & de choses semblables: & ceux qui leur viennent de la fortune; comme des princes, des nobles, des roturiers, des riches, des pauures, des magistrats, des idiots, des fortunez, des malheureux, & de tels autres. Car nous voyons que Plaute fait vn miracle de ce qu'vn vieillard est bienfaisant. *Il fait du bien comme si c'estoit vn jeune homme.* Et sainct Paul prescriuant (en ces mots, *Reprimandez-les rudement*) à ceux de l'Isle de Crete auec seuerité, comment il faut enseigner le Christianisme, accuse de mesmes que le Poëte le naturel de la nation. *Les Cretois sont tousiours menteurs, ce sont de mauuaises bestes & des ventres paresseux.* Saluste remarque cela dans le naturel des Roys, que c'est leur ordinaire de desirer ce qui porte de la contradiction: *Souuent de mesmes que les volontez des Roys sont violentes, aussi sont-elles muables, & se contrarient-elles quasi tousiours.* Tacite obserue que les honneurs & les dignitez tournent le naturel des hommes, plustost au mal qu'au bien. *Le seul Vespasian a esté changé en mieux.* Pindare prend garde, Que la soudaine & bonne fortune ramolit

souuent, & dissout les Esprits. *Il y en a qui ne peuuent digerer la bonne fortune.* Le Pseaume signifie qu'il est beaucoup plus aisé de se moderer, quand l'on est estably en quelque fortune, que quand l'on s'y auance. *Si les richesses vous escheent en abondance, n'y mettez pas vostre cœur.* Ie ne nie pas qu'Aristote n'ait dans sa Rhetorique fait en passant quelque mention de certaines semblables obseruations, & que quelques autres n'en ayent parlé en diuers endroits; mais elles n'ont iamais esté incorporées dans la Philosophie Morale, où elles deuoient estre rapportées; de mesmes que le traitté de la diuersité du terroir, & de ce qu'il porte est le sujet de l'Agriculture; & le traitté des Complexions, ou des differentes habitudes des corps appartient à la Medecine. Et il faut qu'enfin cela se fasse maintenant, si d'auanture nous ne voulons imiter la temerité des Empyriques qui vsent des mesmes medicaments, pour toute sorte de malades, de quelque temperament qu'ils soient.

Apres la doctrine des Characteres, suit celle des Affections & des Agitations, qui tiennent lieu de maladies d'esprit, comme il a desia esté dit. Car ainsi que les Anciens Politiques souloient dire sur le suject du gouuernement populaire, que *le peuple ressembloit à la mer mesme : & les Orateurs aux vents.* (Veu que la mer seroit de soy calme & paisible, si elle n'estoit agitée & troublée par les vents) ainsi le peuple seroit doux & traictable de sa nature, s'il n'estoit poussé & incité par des Harangueurs seditieux. L'on pourroit semblablement asseurer, que la nature de

l'Ame de l'homme ſeroit accoiſée & raſſiſe ſi les affe-ctions ſemblables à des vents, ne faiſoient pas de tu-multes & ne mettoient pas tout en trouble. Et c'eſt ſur cecy que ie m'eſtonne encores de nouueau, de ce qu'Ariſtote qui a eſcrit tant de Liures de Morale, n'a aucunement parlé des Affections, comme de la prin-cipale partie de cette Science : au lieu qu'il en a fait mention en ſa Rhetorique ; où elles ne doiuent pas eſtre traictées qu'en conſideration de ce que l'on s'en ſert dans l'Oraiſon, pour exciter & pour eſmouuoir, où pourtant il en diſcourt auſſi ſubtilement & auſſi bien qu'il s'eſt peu faire à n'en dire que fort peu de choſe. Car ſes Diſputes touchant la Volupté & la Douleur ne ſuffiſent pas pour ce traicté ; ny plus, ny moins que l'on ne croiroit pas que celuy qui eſcri-roit ſeulement de la clarté & de la lumiere, euſt trai-cté de la Nature des couleurs particulieres. Car la volupté & la douleur ont vn ſemblable rapport aux affections particulieres qu'a la clarté à la couleur. Les Stoïciens ſe ſont monſtrez ſur ce ſubject beaucoup plus diligens que les autres; entant qu'on le peut con-jecturer par ce qui paroiſt ; neantmoins leur diligen-ce a pluſtoſt eſté terminée à de ſubtiles definitions qu'en vn Traicté entier & eſtendu. Et à vray dire, ie trouue de petits diſcours fort eloquents, faits ſur cer-taines paſſions : à ſçauoir ſur la colere, ſur la honte in-vtile & ſur quelque peu d'autres. Mais s'il en faut par-ler ſainement, les Poëtes & les Hiſtoriens ſont ceux principalement qui enſeignent cette Science : car ils depeignent & anatomiſent iuſques au vif ; comment

il faut exciter & animer les Affections ; comment il les faut adoucir & assoupir ; comment il les faut retenir & mettre souz bride, de crainte qu'elles ne s'eschappent : comment de plus elles paroissent, quoy qu'elles soient reprimées & cachées. De plus, ils monstrent quelles actions elles font : quels changemens s'y trouuent : comment elles se rencontrent les vnes dans les autres : comment elles se combattent & se contrarient & vne infinité de choses semblables. Entre lesquelles cette derniere est grandement vtile dans la Morale & dans la Iurisprudence. En quelle façon, dis-je, vne Affection range l'autre ; & comment il est permis de s'en seruir d'vne pour venir à bout de l'autre : ainsi qu'en vsent les Veneurs & les Fauconniers qui se seruent des bestes pour en prendre d'autres; & des oyseaux pour en voler d'autres: ce qu'ils ne feroient pas si aysément d'eux-mesmes, s'ils n'auoient cette sorte d'ayde. Mesmes, c'est surquoy est fondé ce qui s'obserue si excellement bien en toutes choses dans la Iurisprudence : à sçauoir de recompenser & de punir, qui sont deux fermes colomnes, par lesquelles les Republiques sont soustenuës; d'autant que ces deux affections de crainte & d'esperance qui dominent, repriment & retranchent toutes les autres qui sont nuisibles : de mesmes que l'on void souuent dans vn Estat qu'vne faction empesche les mauuais desseins de l'autre. Il en est de la mesme sorte dans le gouuernement interieur de l'Ame.

Me voilà maintenant venu sur le sujet des choses

qui ſont en noſtre puiſſance, qui agiſſent ſur l'Eſprit; & qui attaquent & menent ſelon leur gré la Volonté & le Deſir. Ce qui en conſequence de cela peut beaucoup pour changer les mœurs. Surquoy les Philoſophes deuoient fortement & vigoureuſement rechercher : *Quelle eſt la Vertu & l'efficace de la Couſtume*, de l'Exercice, de l'Habitude, de la Nourriture, de l'Imitation, de l'Emulation, de la Conuerſation ordinaire, de l'Amitié, de la Loüange, de la Correction, de l'Exhortation, de la Reputation, des Loix, des Liures, des Eſtudes, & de toutes les autres choſes ſemblables qui ſont contenuës dans la Morale. L'Eſprit patit & eſt diſpoſé quand ces choſes agiſſent, & quand elles entrent en quelque meſlange, comme ſi elles eſtoient des ingrediens; l'on en fait des medicamens fort profitables pour la conſeruation & pour le recouurement de la ſanté de l'Ame, entant que cela ſe peut faire par des remedes humains. Et c'eſt de là que j'en choiſiray vn ou deux, & ie m'y arreſteray vn peu: afin que cela ſerue d'exemple pour les autres. Et pour cet effect, ie diray quelque choſe de la Couſtume & de l'Habitude.

Il me ſemble qu'Ariſtote a eſté negligent, & n'a pas aſſez bien penſé à ce qu'il diſoit, quand il a creu que la Couſtume ne peut rien ſur ces actions qui ſont naturelles, ce qu'il a voulu induire par cet exemple : *Qu'encores que l'on iette mille fois la pierre en haut, elle n'acquerra pourtant pas l'inclination de monter librement* : & meſmes, *Qu'en voyant & en oyant ſouuent, on n'en voit, ny on n'en oyt pas mieux.* Car encores que cela ſe ren-

contre en certains, où la nature est determinée (dequoy ie ne veux pas prendre le loisir de rendre raison) il en arriue bien autrement à ceux qui ont vne nature, qui dans vne certaine largeur souffre d'estre estenduë & d'estre resserrée. Et à vray dire, cet Autheur a peu voir qu'vn gant vn peu estroict s'eslargist en le gantant souuét: que la houssine forcée long temps contre son naturel, prend vn autre ply qu'elle n'auoit & le retient pour tousiours. Que la voix deuient meilleure & plus forte en chantant. Que le froid & le chaud se rendent supportables par coustume, & plusieurs autres choses semblables. Quant à ces deux derniers exemples ils s'approchent plus prés de la chose que ne font ceux qu'il a rapportez. Toutesfois, quoy qu'il en soit, afin qu'il fust plus vray: Que tant les Vertus que les vices consistent en habitude, il faloit qu'il se mist en vn plus grand deuoir de donner des regles comment il faloit acquerir, ou rejetter telles habitudes: car l'on pourroit faire plusieurs preceptes touchant la sage institution des exercices de l'Esprit; aussi bien que de ceux du corps. I'en remarqueray quelques-vns.

Le premier sera que dés le commencement nous nous prenions garde de ne pas entreprendre des choses ny plus hautes, ny plus basses qu'il ne faut. Car si vous chargez par trop vn Esprit mediocre, vous luy esmoussez le contentement qu'il y a de bien esperer: & si vous en faites autant à vn esprit presomptueux, vous ferez qu'il se promettra plus de luy qu'il ne pourra executer: en quoy paroist l'impertinence;

nence; & il arriuera en l'vn & en l'autre temperament d'esprit, que si l'euenement ne correspond pas à ce que l'on en attend, l'esprit en sera abbatu & y receura de la confusion. Comme aussi si l'on luy impose vne charge plus legere il escherra vne grande perte, quand l'on aura acheué de s'aduancer.

Le second Precepte sera, Que pour exercer vne certaine faculté par laquelle l'on acquiert vne habitude, il faut obseruer deux sortes de Temps: Celuy auquel l'esprit est bien disposé à vne chose; afin que nous nous y auancions bien: & l'autre quand il est tres-mal preparé, & c'est pour lors qu'il faut auec vne forte dispute oster tous les obstacles & tous les empeschemens qui sont en l'Ame: d'où il arriuera que les Temps d'entre deux se couleront aisément & doucement.

Le troisiesme Precepte sera celuy duquel Aristote s'est ressouuenu en passant; Que nous nous efforcions de tout nostre pouuoir, pourueu que ce soit sans vice, de faire le contraire de ce à quoy nous sommes poussez par nature, comme quand nous montons contremont vne riuiere: ou quand pour redresser vn baston nous le courbons contre le ply contraire qu'il a des-ja.

Le quatriesme Precepte depend de cet Axiome qui est tres-vray, *Que l'esprit se laisse traisner plus heureusement & plus doucement, si l'on reüssit en ce que l'on a entrepris, non comme si l'on en auoit intention; mais comme en faisant autre chose.* D'autant que c'est naturel de quasi tousiours haïr la contrainte & le commande-

ment seuere. Il y a aussi plusieurs autres choses que l'on peut vtilement remarquer dans la conduite de la Coustume, laquelle s'introduisant auec prudence & auec dexterité, deuint vne autre Nature, comme dit le Prouerbe. Mais si elle s'insinuë mal à propos & par hazard, elle ne sera autre que le Singe de la nature, qui n'imite rien au vray, mais seulement auec imperfection & auec laideur. Que si nous auons enuie de parler des liures & des estudes; & de la vertu & de l'influence qu'ils ont sur les mœurs, nous manqueroit-il plusieurs preceptes & conseils vtiles sur cela? N'est-ce pas vn des peres qui a nommé auec grande colere la Poësie le vin des Demons? parce qu'à n'en pas mentir, elle engendre plusieurs tentations, desirs dereglez & vaines opinions. Et ne faut-il pas considerer attentiuement ce sage dire d'Aristote: *Que les ieunes hommes ne sont pas capables d'apprendre la Philosophie Morale*; d'autant que les boüillons des passions ne sont pas encores appaisez, ny assoupis par le Temps & par l'Experience des choses? Mais afin de parler comme il faut, n'est-il pas vray que les meilleurs Liures & les plus excellens discours des anciens Autheurs; par lesquels les hommes sont excitez à la vertu auec grand effect; tant en representant à la veuë d'vn chacun sa Royalle Majesté: comme aussi en depeignant les opinions du vulgaire, habillées à la façon des escornifleurs de Court, pour se mocquer & rendre infame la Vertu. Tous ces discours, dis-je, ont de fort peu seruy pour apprendre à viure honnestement & à corriger les mauuaises mœurs; parce

que les hommes aduancez en aage & iudicieux, n'ont pas accoustumé de les lire, ny de les feüilleter ; & qu'ils passent dans les mains des enfans & de ceux qui n'y entendent rien. Et de plus, n'est-il pas vray, que les ieunes hommes sont encores moins propres à estre instruicts dans la Politique que dans la Morale, auant qu'on leur ait fait entendre que c'est que la Religion & la doctrine des mœurs & des deuoirs : de peur que ceux qui ont le iugement gasté & corrompu, ne croyent que les differences Morales des choses ne sont pas vrayes & solides : mais qu'il faut tout mesurer par l'vtilité & par le succez: ainsi que le Poëte le chante :

Vn heureux crime est appellé vertu.

Et de plus :

Celuy-là pour le prix de son crime a la Croix,
Cestuy-cy la Couronne.

Quant aux Poëtes, ils semblent dire cecy par mocquerie & auec indignation : mais certains liures qui traictent de la Politique supposent cela mesmes serieusement & positiuement. Car c'est ainsi qu'il plaist à Machiauel de dire, *Que s'il fust arriué que Cesar eust esté deffait en bataille, il eust esté plus odieux que Catilina.* Comme si la seule fortune eust fait difference entre vne certaine furie composée de volupté & de sang ; & vn personnage qui auoit vne Ame genereuse, & le seul desirable entre les hommes naturels, s'il n'eust pas esté ambitieux. Nous voyons aussi de là mesme,

combien il est necessaire que les hommes se rassa-sient à cœur saoul des Sciences qui introduisent la Pieté, & de celles qui traictent de la Morale, auant que gouster de la Politique. C'est à sçauoir, que ceux qui sont nourris dés leur plus basaage dans la Cour des Roys & dans les affaires du monde, n'ont iamais cette franche & interieure probité, qui doit estre dans les mœurs, combien l'auront moins ceux qui ont estudié? Au reste, ne faut-il pas vser de precaution dans les enseignemens Moraux, ou au moins en aucuns d'eux; afin que les hommes ne deuiennent pas opiniastres, arrogans & non traictables? ainsi que Ciceron parle de M.Caton; *Sçachez que ces biens, que nous voyons estre diuins & remarquables luy sont propres, mais ceux que nous recherchons par-fois viennent tous non de la Nature, mais des Precepteurs.* Il y a plusieurs autres Axiomes sur ce qui est insinué dans les Esprits par l'Estude & par les Liures. Car ce que dit celuy-là, *L'Estude se passe en mœurs*, est fort veritable. Et il faut asseurer le mesme de la conuersation familiere, de la reputation, des Loix du pays, & des autres choses dont i'ay vn peu parlé cy-deuant.

Au reste, il y a vne certaine façon de cultiuer l'esprit, plus recherchée & mieux elabourée que ne sont les autres, & elle est fondée sur cecy: Que les esprits de tous les hommes viennent à estre en vn estat plus parfait en certain temps, & en d'autres en vn estat plus imparfait. Doncques le dessein & l'institution de cultiuer en cette sorte l'esprit, doit consister en cela, que l'on se ressouuienne de ce temps agreable,

& que l'on efface & raye comme du Kalendrier celuy qui est malin. Quant à la fixation de ce bon temps, elle eschet en deux façons par vœux, ou au moins par les tres-fermes resolutions de l'esprit & par des obseruations & exercices, qui ne sont pas si grand chose de soy, comme en ce que l'Ame est tousjours par ce moyen retenuë en deuoir & en obeïssance. Mais l'effacement des mauuais Temps peut venir de double cause. Par vn certain rachapt ou expiation de ce qui s'est passé; & par vne nouuelle maniere de vie, comme s'il faloit ainsi viure entierement; mais cette partie regarde totalement la Religion. Et ce n'est pas merueilles; veu que la vraye & naturelle Philosophie Morale, comme i'ay desia dit, tient lieu de seruante pour le regard de la Theologie.

C'est pourquoy ie concluray cette portion qui monstre comment il faut cultiuer l'Esprit auec ce remede le plus court, & le plus abregé de tous, qui au reste est grandement excellent, & qui a grande efficace pour former l'Ame à la vertu, & pour la placer à vn Estat le plus proche de la perfection. Et voicy en quoy il consiste: *C'est qu'il faut choisir les fins ausquelles doiuent aboutir la vie & les actions; & les nous proposer droitement & conformément à la vertu; en telle sorte, neantmoins que nous ayons le pouuoir d'y atteindre.* Car si l'on suppose ces deux choses. Qu'il faut, que les Actions se terminent à ce qui est bon & honneste; & que l'Esprit doit se resoudre fixemẽt & cõstamment à les acquerir, ou à les obtenir, il s'ensuiura qu'il se façõnera continuellemẽt sur la Vertu; & s'y trouue-

ra à toutes, par vne ſeule œuure. Auſſi certes eſt-ce cette Operation qui repreſente l'ouurage de la Nature meſmes, au lieu que les autres dont i'ay parlé cy-deuant, paroiſſent ſeulement eſtre ſemblables aux Ouurages de la main. Car de meſme que le Sculpteur, quand il trauaille apres quelque ſtatuë, forme ſeulement la figure de cette partie, à laquelle la main s'applique, & non celle des autres; comme s'il façonne le viſage, le reſte du corps demeure vne pierre rude & ſans forme, iuſques à ce qu'il le vueille former. La Nature fait au rebours, quand elle entreprend de faire vne fleur ou vn animal, elle enfante & met au dehors tout à la fois, les premiers traits de toutes les parties. En la meſme ſorte quand l'on aquiert les vertus par habitude, cependant que nous taſchons de nous rendre Temperans, nous ne profitons que fort peu à deuenir Forts ou ſignalez en quelque autre vertu; mais quand nous nous deſdions entierement, & nous voüons aux droites fins & honneſtes, nous nous trouuerrons deſia imbus d'vne certaine inclination pour obtenir & pour exprimer quelque vertu que ce ſoit, qu'elles nous ayent recommandé; & qu'elles veuillent que nous ſuiuiõs. Et peut-eſtre que c'eſt cet Eſtat de l'Eſprit, qui eſt tres-bien deſcrit par Ariſtote, à qui il donne la marque, non de vertu, mais d'vne certaine Diuinité. Voicy quelles ſont ſes paroles: *Il eſt à propos d'oppoſer à l'inhumanité cette vertu Heroique ou diuine, qui ſurpaſſe l'Humanité.* Et vn peu apres: *Car comme il n'y a ny vice ny vertu en la beſte, il en eſt de meſmes en Dieu. Mais cet*

estat est quelque chose de plus releué, que n'est la vertu; & cet autre est quelque autre chose, que n'est le vice. Pour ce qui est de Pline Second, se donnant la liberté de hautement parler, comme faisoient les Payens, propose la Vertu de Trajan, non pour estre imitée par les Dieux, mais pour leur seruir d'exemplaire & de patron, quand il dit, *Qu'il n'est pas necessaire que les hommes fassent des prieres aux Dieux, pour autre sujet, qu'afin qu'ils se rendissent des maistres aussi benins, & aussi doux enuers les hommes, que Trajan se l'estoit monstré*: Cela tient de la prophane vanité des Gentils, qui embrassoient des ombres plus grandes que le corps. Mais la vraye Religion & la saincte foy Chrestienne s'attache à la chose mesme, en insinuant dans les Ames des hommes la Charité qui est tres-bien nommée le lien de la perfection; parce qu'elle lie & resserre par ensemble toutes les vertus; d'où vient que Menandre a fort bien dit sur le sujet de l'Amour sensuel, qui n'imite rien, qui vaille le Diuin. *L'Amour profite dauantage à la vie humaine, que ne fait vn Sophiste gauchier*, par ou il veut dire, que l'Amour apprend beaucoup mieux à viure Moralement bien, que ne fait vn Sophiste & vn impertinent precepteur qu'il nomme Gauchier; d'autant qu'il ne peut faire en sorte par les regles, & par les preceptes penibles qu'il donne, que son escolier soit si adroit, & si bien-faict qu'il puisse prendre aussi bonne opinion de soy; & se comporter auec tant de gentillesse en toutes choses; comme l'Amour l'en rend capable. Ainsi à vray dire, si l'Ame de quelqu'vn est embrazée de l'ardeur de la

veritable Charité, il ſera eſleué par ce moyen à vne plus haute perfection qu'il ne le ſçauroit eſtre par tous les preceptes de la Morale, qui peut eſtre priſe pour vn Sophiſte ; ſi elle vient à eſtre comparée auec cette doctrine * *de Charité*. Et meſmes comme Xenophon a fort bien remarqué. *Qu'encores que les autres affections eſleuent l'Eſprit; elles le deſtournent pourtant, & le detraquent par leur extazes, & leur excés: mais qu'il n'y a que l'Amour ſeul qui le dilate & le redreſſe.* Ainſi toutes les perfections humaines, dont nous tenons compte à meſure qu'elles rendent la nature plus releuée, ſont cependant plus ſuiettes à l'excés; Mais la ſeule Charité n'excede en rien. Auſſi fut ce alors que les Anges aſpirerent à deuenir auſſi puiſſants comme Dieu, qu'ils pecherent, & qu'ils firent leur cheute. *Ie monteray & ie ſeray ſemblable au Tres-haut.* Et quand l'homme taſcha d'eſtre auſſi ſçauant que Dieu, il offença, & il cheut, *Vous ſerez comme des Dieux, vous ſçaurez le Bien & le Mal.* Mais celuy qui s'efforce d'imiter la Bonté & la Charité diuine, ſoit-il Ange ou homme, il n'encourt, ny n'encourra iamais aucun danger, meſmes nous y ſommes inuitez. *Aymez vos ennemis, faites du bien à ceux qui vous haiſſent, priez pour ceux qui vous perſecutent, & qui vous calomnient, afin que vous ſoyez enfans de voſtre Pere qui eſt aux Cieux; qui fait luire ſon Soleil ſur les Bons & ſur les mauuais; & qui pleut ſur les Iuſtes & ſur les Iniuſtes.* Et les Payens proferoient ces paroles: *Tres-bon, Tres-grand,* quand leur Religion parloit de * *l'Archetype* de la nature diuine. Côme auſſi l'Eſcriture Saincte publie que

* Adjouſté.

* C'eſt à dire, premier modelle.

que *sa Misericorde est au dessus de toutes ses Oeuures.*

Ie viens donques d'acheuer cette partie de la doctrine Morale, que ie nõme **les Georgiques de l'Esprit;* en laquelle si quelqu'vn croit considerant ses portions, que ie n'ay pas eu d'autre dessein que de rediger en Art ou en Doctrine les choses que les autres Autheurs ont passé souz silence comme communes, ordinaires, & assez claires & cogneuës de soy; que celuy-là qui a cette croyance en iuge comme il luy plaira, pourueu neantmoins qu'il se souuienne de ce, dont i'ay donné aduis au commencement; Que i'ay proposé de monstrer non la beauté des choses, mais quel est leur vsage & leur verité; qu'il ramene aussi vn peu à sa memoire cette inuẽtion de l'ancienne parabole des deux portes du Sommeil.

* C'est àdire, comment il faut cultiuer l'esprit.

Les portes du Sommeil sont de double matiere.
De Corne (comme on dit) & d'Iuoire luisant,
Les Simulacres vrais sortent par la premiere,
Et tout Fantosme vain, par l'autre va passant.

Certes la porte d'Yuoire est fort magnifique: mais les vrais Songes entrent par celle qui est de Corne.

Ie pourrois mettre par forme d'Adition, touchant la Morale cette obseruation; à sçauoir, Que l'on peut trouuer vn certain rapport & vne certaine conuenance entre le Bien de l'Ame, & le Bien du Corps. Car comme nous auons dit: Que le Bien du Corps consiste en santé, en beauté, en force & en plaisir: ainsi nous verrons que le Bien de l'Ame, à le considerer selon ce qu'en dit la Morale, tend à rendre l'Ame saine & exempte d'agitations, à l'embellir & à la

parer des ornements de la vraye beauté; à la faire deuenir forte & habille à tout entreprendre dans la vie. Bref, à luy apprendre de retenir auec vigueur le sentiment du plaisir & de l'honneste contentement. Au reste ces choses ne se rencontrent que fort rarement toutes ensemble dans l'Ame, de mesmes qu'au Corps. Car il est aisé de remarquer que plusieurs personnes fort habilles & de bon Esprit, sont neantmoins sujettes à estre agitées par les passions; sans que l'on voye en leurs mœurs, rien de gentil ny d'agreable. Il y en a d'autres qui ont ces belles qualitez; & qui n'ont aucune sorte de prud'hommie, pour vouloir, ny aucunes forces pour pouuoir bien faire. D'autres ont vne bonne Ame, & sont sans vice, qui pourtant ne paroissent pas ce qu'ils sont, ny ne sont vtiles au public. Et d'autres qui peuuent auoir en eux ces trois sortes de perfections, estant neantmoins tristes & mornes, comme des Stoïques, font à la verité des actions vertueuses, mais ne se rejoüissent iamais. Que s'il arriue que deux ou trois de ces quatre choses se rencontrent quelquefois tout ensemble, il arriue neantmoins fort rarement, que toutes y soient comme i'ay dit. Mais i'ay assez amplement traitté ce principal membre de la Philosophie humaine, qui contemple l'Homme, comme composé de Corps & d'Ame, en tant neantmoins qu'il est Separé, & hors de la Societé.

Fin du septiesme Liure.



DE LA DIGNITÉ ET DE L'ACCROISSEMENT DES SCIENCES

De FRANÇOIS, BARON de VERULAM & Vicomte de S. Aubain.

LIVRE VIII.

A SON ROY.

Diuision de la Doctrine Ciuile, en Doctrine de la Conuersation; en celle des Affaires & en celle du Gouuernement ou de la Republique.

CHAPITRE I.

SIRE,

L'Ancienne Relation dit qu'vn iour il se fist vne solemnelle assemblée de plusieurs Philosophes en la presence de l'Ambassadeur d'vn Roy estranger; où chacun d'eux fist paroistre ce qu'il sçauoit : afin que celuy qui les escoutoit eust dequoy faire vn bon rapport de l'esmerueillable sagesse des Grecs. Mais il y en auoit vn entr'eux qui ne disoit mot & ne discouroit pas comme les autres. A quoy l'Ambassadeur prenant garde, il se tourna de son costé & luy dit : *Mais que pourray-ie dire de vous* ? auquel il repartit : *Vous pouuez raconter à vostre Roy que vous auez trouué entre les Grecs vn homme qui se sçait taire*. Et à vray dire, ie m'estois oublié en cet Abregé des Arts, d'y inserer celuy de se Taire, que j'enseigneray maintenant par mon propre exemple; parce qu'il est souuent à Desirer. Car puis qu'ainsi est que l'ordre des choses me conduit enfin à bien tost traicter de l'Art de Gouuerner; & que j'adresse mon Discours à vn

Roy qui est parfaitement bien entendu en cela, pour s'estre nourry en cet exercice dés ses plus jeunes années ; & puis qu'il n'est pas possible que ie mette en oubly l'honneur que i'ay receu en la charge que i'ay tenu auprés de vostre Majesté ; ie iuge qu'il sera plus à propos que ie tesmoigne deuant vostre grandeur quels sont mes sentimens en me taisant sur ce sujet, que d'en escrire quelque chose. Et pour en parler auec verité, Ciceron fait mention non seulement d'vn certain Art, mais aussi d'vne certaine Eloquence qui se trouue à ne rien dire : Car racontant en vne de ses Epistres escrite à Atticus certains discours qu'il auoit eu auec vn autre, il parle ainsi : *En ce lieu là, i'ay pris quelque chose de vostre Eloquence ; car ie me suis teu.* Mais Pindare qui a cela de particulier qu'il frappe à l'improuiste les esprits des hommes, auec vne petite mais fort remarquable sentence, comme si c'estoit auec vne baguette diuine, met en auant ces paroles: *Quelquefois, ce que l'on ne dit pas fait plus d'effect que ce que l'on dit.* Doncques i'ay resolu en cette partie de me taire, ou ce qui est fort approchant du Silence, d'en parler fort succinctement. Mais auant que de venir aux Arts du Gouuernement, ie proposeray quelque chose touchant les autres portions de la Science Ciuile.

Ce que l'on y traicte est plus engagé dans la matiere qu'aucun autre sujet dont on puisse parler. C'est pourquoy il est tres-difficile de la reduire en Axiomes. Toutesfois il y a certaines choses qui ostent cette difficulté. Et en premier lieu, comme ce Caton le

Censeur auoit accoustumé de dire de ses Romains: *Qu'ils estoient semblables à des brebis, dont l'on conduit auec plus de facilité tout le troupeau, qu'vne seule; parce que si vous venez d'en faire passer quelques vnes par vn chemin, toutes les autres l'enfileront de mesme.* Et c'est en cette considératiō qu'il est plus mal-aysé de biē viure moralement que politiquement. En second lieu, la Morale se propose de teindre & de remplir l'esprit d'vne bonté interieure; mais la Science Ciuile requiert seulement la bonté exterieure; car elle suffit pour viure en compagnie. C'est pourquoy il arriue souuent que le Gouuernement est fort bon; mais qu'il eschet en de mauuais temps: car l'on rencontre plus d'vne fois dans l'Histoire Sacrée, où elle parle des Roys qui estoient gens de bien & deuots, l'on rencontre, disje, ces mots: *Mais le peuple n'auoit pas encores dressé son cœur au Seigneur, qui estoit Dieu de leurs peres.* Et c'est pour ce regard qu'il est mal-aysé de bien viure moralement. En troisiesme lieu, les Republiques ont cela de singulier qu'elles se meuuent plus pesamment & auec plus d'effort; comme si elles estoient de grandes machines; c'est pourquoy elles ne viennent pas si tost à se ruiner. Car de mesme qu'en Egypte les sept années de fertilité supporterent les sept années de famine; ainsi dans les Estats la bonne institution des premiers temps, fait que les fautes qui viennent apres n'endommagent pas à l'heure mesme. Mais les resolutions & les mœurs des particuliers peuuent estre bien plus viste renuersées. Bref, cela nuist à la Morale & profite à la Politique.

La Science Ciuile a trois parties, selon les trois sommaires actions de la Compagnie. La Doctrine de la Conuersation : celle des Affaires ; & celle du Gouuernement, ou de l'Estat. Car il y a trois sortes de Bien que les hommes souhaitent de s'acquerir par la Societé Ciuile. Le soulagement contre la Solitude. L'ayde dans les affaires: Et la protection contre les injures. Et ces trois Prudences sont entierement differentes entr'elles & fort souuent separées. La Prudence dans la Conuersation: La Prudence dans la negotiation: Et la Prudence dans la Conduite.

Et à vray dire, pour ce qui est de la Conuersation l'on n'y doit paroistre ny affeté, ny encores moins s'y porter negligemment ; veu que la Prudence peut beaucoup à s'y bien comporter : outre qu'elle a cette perfection qu'elle est la cause des bonnes mœurs ; & qu'elle est grandement vtile, tant pour bien faire les affaires publiques que les particulieres. Car de mesmes que l'Action (encores que ce soit quelque chose d'exterieur) est vne partie tellement remarquable en celuy qui parle en public, qu'elle est preferable à ces autres qualitez qui semblent estre plus serieuses, & plus interieures. Ainsi la Conuersation, & s'y sçauoir bien conduire, encores que cela consiste en choses exterieures, est la plus belle perfection, si ce n'est la plus haute, que l'homme ciuil puisse auoir. Car le Poëte monstre tres-bien ce que peut le visage & qu'on y lit dessus.

Ton dire ne destruis, en monstrant ton visage.

Car celuy qui haranguera, pourra tout à fait raualer

& rabatre la force qui eſt en ſa harangue, & meſmes ſi nous nous en remettons à Ciceron, le viſage peut auſſi bien démentir les Actions, que les Paroles; veu qu'en recommandant à ſon frere l'Affabilité qu'il deuoit monſtrer à ceux de la Prouince où il eſtoit, il n'a pas dit qu'elle deuoit principalement conſiſter au libre accés qu'il leur deuoit donner aupres de ſa perſonne; mais auſſi à les bien accueillir, & à leur faire bon viſage. *Cela ne fait rien à celuy qui a vn viſage diſsimulé & couuert, de faire tenir ſa porte ouuerte.* Nous remarquons auſſi ſemblablement qu'au temps que Ciceron ſe banda premierement contre Ceſar, & du temps de cette guerre-là Atticus l'aduertit par lettre auec diligence & ſerieuſement, que ſon viſage & ſa démarche fiſſent paroiſtre ſon pouuoir & ſa grauité. Que ſi la moderation de la bouche & du viſage, a tant de puiſſance, que ne fera pas le Diſcours familier, & les autres choſes qui concernent la Conuerſation? Et à n'en mentir pas le ſommaire & l'abregé de la beauté & de la gentilleſſe des mœurs, conſiſte quaſi tout en cela, que nous pezions comme en eſgale balance l'authorité des autres & la noſtre; & que nous conſeruions auſſi bien l'vne que l'autre. Ce que Tite Liue n'a pas mal exprimé (encores qu'il penſaſt ailleurs) en parlant de ſoy-meſme: *De crainte*, dit-il, *que ie ne paroiſſe arrogant ou obligè; dont le premier met en oubly la liberté d'autruy; & le ſecond la ſienne propre.* Mais ſi au contraire il arriue que nous nous eſtudions à la Ciuilité, & à l'exterieure gentilleſſe des Mœurs, cela paſſe en vne certaine affectation deſagreable,

greable,& qui n'eſt pas legitime : car qu'y a-il de plus laid que de tranſporter le Theatre dans la vie ? Et bien que l'on ne tombe pas dans cet excés vicieux, l'on employe pourtant trop de temps à ces choſes legeres: & l'eſprit ſe rabaiſſe plus qu'il ne faut dans ce ſoing. C'eſt pourquoy de meſmes que les Precepteurs aduertiſſent ſouuent dans les Colleges leurs Eſcoliers, qui ont affection à l'eſtude, mais qui s'amuſent par trop à l'entretien de leurs compagnons, ils les aduertiſſent, diſ-je, que leurs *Amis ſont les larrons du Temps* : ainſi de vray, ces choſes qui ſe practiquent d'ordinaire dans les Conuerſations ; le temps qu'il faut pour ſe parer & l'occupation de l'Eſprit, font vn grand larcin des Meditations plus ſerieuſes. De plus, ceux qui entendent le mieux la Ciuilité, & qui ſemblent y eſtre entierement nais, ſont quaſi tous à cela, qu'ils s'y plaiſent tellement, qu'à peine aſpirent-ils iamais à des Vertus plus ſolides & plus releuées. Là où à rebours ceux qui recognoiſſent qu'ils ne reüſſiſſent pas dans cette vie ciuile, taſchent de ſuppleer ce defaut par vne bonne reputation. Car où elle ſe rencontre, tout eſt bien ſeant; mais où elle n'eſt pas, c'eſt pour lors qu'il faut rechercher le ſecours de l'vtilité des mœurs, & de l'Affabilité. Au reſte, à peine trouuerez-vous vn plus faſcheux & vn plus ordinaire empeſchement pour les affaires, que la trop curieuſe obſeruation de cette bonne mine exterieure; & cette autre choſe qui ſert à cela meſmes, à ſçauoir le choix exact que l'on fait du Temps & de la Commodité. Et ſur ce propos Salomon dit

fort bien : *Celuy qui regarde aux vents ne seme pas; & celuy qui regarde aux nuées ne moissonne point.* Car il faut que nous fassions naistre la commodité, & n'on pas l'attendre. Et afin de le dire en vn mot, cet adjustement de ciuilité dans les mœurs, est comme le vestement de l'Esprit, c'est pourquoy il doit rapporter de semblables commoditez. Premierement, il doit estre tel, que l'on s'en doit seruir d'ordinaire; de plus, il ne doit estre ny trop delicat, ny trop somptueux. Apres cela, il le faut former en telle sorte que s'il y a quelque vertu en l'Ame, il la doit faire voir apparemment ; & s'il y a quelque difformité, il la doit suppléer & cacher. En dernier lieu, & pardessus toutes choses, il ne faut pas qu'il soit si estroit, qu'il resserre en sorte l'Ame, qu'il luy empesche le libre mouuement, qu'elle doit auoir dans les affaires. Mais cette partie de la Science ciuile, touchant la Conuersation, a esté traittée auec eloquence par aucuns ; c'est pourquoy elle ne doit point estre mise en quelque façon que ce soit entre les choses qui sont à Desirer.

Diuision de la Doctrine des Affaires, en doctrine des Occasions espanduës ; & en Doctrine de l'Intrigue de la vie. Exemple de la Doctrine des Occasions espanduës tiré de certaines Paraboles de Salomon. Preceptes de l'Intrigue de la vie.

CHAPITRE II.

IE partageray la Doctrine des Affaires en Doctrine des Occasions espanduës; & en Doctrine de l'Intrigue de la vie. Dont vne comprend la diuersité totale des Affaires; & est comme le Secretaire de la vie commune. L'autre recueille & donne seulement ce qui sert à agrandir vne Fortune particuliere; & toutes deux peuuent tenir lieu, pour le regard d'vn chacun, de certaines tablettes & memoires de ce qu'on doit faire. Mais auant que de descendre aux Especes, ie diray generalement quelque chose touchant la Doctrine des Affaires; dont personne n'a fait aucune mention iusques à present, ainsi que le sujet le meritoit, au grand des-honneur tant des sciences que des hommes sçauans. Car c'est de cette racine d'où procede ce mal qui a diffamé les studieux, c'est à sçauoir: *Que la Doctrine & la Prudence ciuile ne se treuuent ensemble, que fort rarement.* Car si quelqu'vn prend bien garde aux trois prudences qui appartiennent à la vie ciuile, ainsi que i'ay desia remarqué, il verra que celle de la Conuersation est quasi tousiours mesprisée par les hommes doctes, comme estant quelque chose de bas; & outre cela ennemie des Meditations. Pour ce qui est de celle qui se trouue dans le gouuernement du public, s'il arriue parfois que les doctes soient appellez pour estre Ministres de l'Estat, ils ne se trouuent pas em-

peſchez à faire ce qui eſt de leur deuoir; mais fort peu y ſont aduãcez. Quant à ce qui eſt de la Prudence, dont ie parle maintenant, qui paroiſt dans la negociation qui a principalement lieu en la vie humaine, l'on n'a point de liures qui en traittent, excepté certains petits Enſeignemens ciuils, ramaſſez en vn faiſſeau ou deux, qui n'ont aucune correſpondance à la grandeur de ce ſujet. Car s'il y en auoit ſur cette matiere, comme ſur les autres, ie ne douterois aucunement, que les Sçauans hõmes inſtruits par quelque petit recueil d'Experience, ne deuançaſſent les ignorans qui auroient plus long temps negocié; & que ces habilles gens ne frappaſſent de plus loing, ſe ſeruants de leur propre Arc, comme l'on dit.

Et nous ne deuons pas craindre que cette Science comprenne tant de matiere, qu'il ſoit impoſſible de la ranger ſous des preceptes: car elle en a beaucoup moins que celle qui apprend comment il faut gouuerner vn Eſtat, qui eſt pourtant fort bien traictée. L'on ſçait qu'autresfois parmy les Romains & du bon temps, il y a eü certaines perſonnes qui faiſoient profeſſion d'enſeigner cette ſorte de Prudence. Car Ciceron teſmoigne que cette couſtume eſtoit introduite vn peu auant qu'il vint au monde: que les Senateurs les plus habiles en prudence & en experience; à ſçauoir, les Coruncãs, les Curies, les Lelies & tels autres perſonnages s'alloient pourmener à la place à certaines heures; où ils ſe faiſoient voir au peuple qui par cette commodité les conſultoit, non ſur le Droict, mais touchant toute ſorte d'affaires: Par

exemple, sur le mariage de leur fille, sur la nourriture de leur fils, sur l'achapt d'vn fonds, sur vn contract, sur vne accusation, sur vne iustification, ou sur toute autre chose qui peut escheoir d'ordinaire en la vie. D'où il appert qu'il y a vne certaine Prudence qui baille conseil mesmes dans les affaires particulieres; qui prend son origine de la generale cognoissance & experience des choses, qui sont dans le commerce des hommes. Et cette Prudence s'exerce à la verité sur ce qui se presente particulierement à decider; bien qu'elle soit tirée d'vne generale obseruation de ce qui est arriué de semblable. Mesmes dans ce Liure de la Demande du Consulat, que Ciceron a composé pour l'enuoyer à son frere: & qui est l'vnique traicté que nous auons, comme ie crois, des Anciens, touchant vne certaine affaire particuliere: dans ce Liure, dis-je, nous remarquons, qu'encores qu'il ne fust principalement fait que pour donner conseil sur ce qui se presentoit alors, qu'il contient neantmoins plusieurs maximes Politiques, qui monstrent non seulement ce qu'il faloit faire sur cette occurence; mais donnent vne certaine regle à s'en seruir pour iamais, quand il s'agira des Elections qui se font par le peuple. Mais il n'y a rien en ce genre comparable à ces Aphorismes de Salomon, duquel l'Escriture tesmoigne, *Qu'il a eü le cœur comme le sable de la mer*: Car de mesme que les sablons enuironnent tous les riuages de l'Vniuers; ainsi la Sagesse de ce Roy a compris les choses humaines & les diuines. Et vous trouuerez clairement dans ces courtes Sentences, outre

ce qui regarde pour la plusPart la Theologie, plusieurs preceptes & excellens aduis concernant la ciuilité; qui sortent, à vray dire, des plus profonds mysteres de la Sagesse; & qui prennent leur cours en vne vaste campagne de diuersité. Mais parce que ie mets entre les choses que nous auons à Desirer, la Doctrine des Occasions espanduës, qui est la premiere portion de la Doctrine des Affaires, ie m'y arresteray quelque peu selon ma coustume. Et j'en proposeray vn exemple tiré de ces Aphorismes, ou Paraboles de Salomon: Sans qu'aucun puisse, comme ie crois, me reprocher à bon droict que ie tourne au sens Politique vn des Autheurs qui ont escrit sur la Saincte Escriture. Car j'estime que si l'on pouuoit trouuer les Commentaires que le mesme Salomon a fait touchant la nature des choses, dans lesquels il a parlé de toute sorte de vegetaux, à prendre depuis la mousse qui rampe sur le mur, iusques au Cedre du Liban, & où il a fait mention des Animaux, qu'il ne seroit pas defendu d'interpreter ce Liure selon le sens naturel; & c'est ce que ie pretends me deuoir estre permis, quand j'adjuste *ses Paraboles*, à ce qui est de la Politique.

* Adjousté.

EXEMPLE DE LA PORTION des Occasions Espanduës tiré de certaines Paraboles de Salomon.

I. PARABOLE.

Vne douce Responce r'abbat tout à fait la Colere.

EXPLICATION.

Si vostre Roy, ou celuy à qui vous deuez obeyssance est grandement offencé contre vous, Salomon donne vn double precepte, sur lequel vous formerez ce que vous auez à luy dire. Le premier est, *Que vous respondiez*. Et l'autre, *Que vostre respõse soit douce*. Le premier en contient trois. Premierement que vous vous gardiez bien qu'vn triste & vn opiniastre Silence ne vous rende pas muet; car cela rejette toute la faute sur vous, comme si vous n'auiez rien à respondre : ou cela accuse secretement d'injustice le maistre, comme s'il auoit les oreilles bouchées à vne defence, quoy que juste. En second lieu, que vous vous gardiez bien de differer & de demander du temps pour vous justifier : car ou cela monstrera la mesme chose que nous auons remarqué cy-dessus : c'est à sçauoir, que celuy qui a du pouuoir sur vous se laisse par trop transporter à la passion: ou cela signifie entierement que vous meditez de dresser auec artifice quelque defence, puis que vous n'auez rien à dire sur le champ. En sorte qu'il seroit plus à propos de vous excuser à l'heure mesme sur ce qui se presente. En troisiesme lieu, que ce que l'on dira soit vne vraye responsе & non vne pure confession, ou sousmission: & que cette response tienne quelque chose de l'Apologie & de l'excuse. Car il n'y a point d'asseurance d'agir autrement, si l'on n'a à faire à des personnes genereuses & magnanimes, ce qui se rencontre fort peu souuent. En der-

nier lieu il ſuit: Que la reſponſe ſoit douce, & non pas effrontée, ou rude.

II. PARABOLE.

Le prudent valet aura de l'aduantage ſur l'enfant maladuiſé. Et il partagera l'heritage entre les freres.

EXPLICATION.

En toute famille qui eſt en diſſention & en trouble, il ſe trouue ſouuent quelque Valet ou quelque Amy de baſſe condition qui eſt puiſſant, & qui s'entremet auec franchiſe à l'accommodement des diſputes qui ſont en la famille, à qui pour ce ſujet toute la maiſon, & le pere de famille meſmes ſont obligez. Quant à luy, s'il veut faire ſes affaires, il fomente & accroiſt la diuiſion qu'il y rencontre : mais s'il eſt fidelle & veritablement homme de bien, c'eſt ſans diſpute qu'il merite beaucoup ; en ſorte qu'on le doit eſtimer à l'eſgal d'vn frere, ou au moins luy fier le meſnagement de l'hoirie.

III. PARABOLE.

L'Homme ſage s'il a querelle auec le fol, ſoit qu'il ſe mette en colere, ſoit qu'il ſe mocque, il ne trouuera pas de repos.

EXPLICATION.

L'on nous aduertit fort ſouuent d'euiter la compagnie

pagnie de ceux qui ne ſont pas noz eſgaux ſouz ce ſens. *Ne prenons pas querelle auec de plus grands que nous*, mais l'aduertiſſement que nous donne icy Salomon, n'eſt pas moins vtile : *Ne diſputons pas auec celuy qui ne le merite point* : car cela ne ſe peut paſſer qu'à noſtre deſaduantage; d'autant que ſi nous auons le deſſus, il ne s'enſuit aucune victoire ; & ſi nous demeurons deſſouz, il en arriue vn grand deſ-honneur: Sans qu'il ſerue de rien en vne telle contention d'Eſprit, ſi ce que nous faiſons ſe paſſe parfois, comme par forme de raillerie, ou ſi nous nous y comportons grauement & auec mépris: Car de quelque coſté que nous nous tournions, nous en deuiendrons moindres, & nous ne nous en tirerons iamais à noſtre honneur. Mais le pire de tout, eſt quand cette perſonne auec laquelle nous auons à démeſler ie ne ſçay quoy, a (ainſi que dit Salomon) quelque choſe d'approchant à vn fou, c'eſt à dire, s'il eſt Audacieux & Temeraire.

IV. PARABOLE.

N'eſcoutez pas tous les diſcours que l'on fait, de crainte que vous n'oyez voſtre valet meſdire de vous.

EXPLICATION.

Il n'eſt quaſi pas croyable, combien l'inutile Curioſité donne de trouble à la vie, dans les choſes qui nous regardent. C'eſt à ſçauoir, quand nous nous

peinons de rechercher les ſecrets qui eſtans deſcouuerts & trouuez donnent de l'affliction à noſtre Ame, & ne profitent de rien pour nous donner du Conſeil. Car premierement, il s'enſuit vn tourment d'Eſprit & vne inquietude, veu que toutes les choſes humaines, ſont pleines de perfidie & d'ingratitude. En ſorte que ſi l'on pouuoit recouurer quelque miroir Magique, où l'on peuſt voir les haines, & tout ce que l'on braſſe contre nous en tous endroits, il vaudroit beaucoup mieux de le jetter tout à l'heure meſmes, & le briſer,
* Adjouſté. * *que de le garder*. Car ces choſes reſſemblent au petit bruit que font les fueilles, quand elles ſont agitées du vent, & cela s'eſuanoüit bien toſt. Secondement, cette curioſité charge l'eſprit de fort grands ſoupçons, ce qui eſt grandement ennemy des Conſeils, & les rend inconſtants & embarraſſez. Tiercement,
* Adjouſté. cette meſme * *recherche impertinente*, arreſte bien ſouuent les maux, qui ſans cela paſſeroient outre. Car c'eſt vne choſe dangereuſe d'irriter les conſciences des hommes, qui croyants n'eſtre pas deſcouuerts, ſe changent aiſement en mieux; mais s'ils ſentent qu'on les a apperçeu, ils chaſſent vn mal par vn autre. Doncques l'on tenoit auec raiſon, que c'eſtoit vne grande prudence à Pompée le Grand, d'auoir promptement jetté dans le feu toutes les lettres qu'il auoit receu de Sertorius, ſans les auoir leuës; ny ſans auoir permis qu'aucun les leuſt.

V. PARABOLE.

La Pauureté suruient comme vn Messager & la Necessité comme vn Gendarme.

EXPLICATION.

La Parabole descrit tres-bien comment les Naufrages des fortunes arriuent aux prodigues, & aux mauuais mesnagers. Car dés le commencement peu à peu, & à pas lents suruient l'Engagement, & la diminution du principal, sans que l'on y prenne quasi garde. Mais bien tost apres la Necessité attaque comme vn homme armé; c'est à sçauoir auec vne main si forte & puissante, qu'il n'est plus possible de luy resister: veu que l'on a tres-bien dit autresfois. *Que la Necessité estoit la plus forte de toutes les choses qui sont.* C'est pourquoy il faut aller au deuant du Messager; & il faut se remparer contre le Gendarme.

VI. PARABOLE.

Celuy qui enseigne le Mocqueur, il se fait injure: & celuy qui reprend l'Impie; il se fait vne marque.

EXPLICATION.

Cecy est conforme au precepte du Sauueur. *Que nous ne iettions pas nos marguerites deuant les pourceaux.*

Au reste les Actions d'Instruction & de Correction sont distinguées en cette Parabole ; comme aussi les personnes du Mocqueur & de l'Impie ; & en dernier lieu, l'on voit icy la difference de ce qui en prouient. La premiere partie monstre que l'on a perdu son temps : & la seconde fait voir, la tache que l'on y prend. Car c'est ne rien faire, que d'enseigner vn mocqueur, & l'on se mocque de cet effort, comme de chose vaine & d'vne peine mal employée. En fin le Mocqueur mesmes s'ennuye de la Science qu'il a appris. Mais la chose se passe auec bien plus de danger dans la reprimande que l'on fait à l'impie; d'autant que, non seulement il n'escoute pas, mais il tourne ses cornes, & tout à l'heure mesmes, il deschire auec iniures celuy qui le reprend qu'il hait desja, ou au moins apres cela il l'accuse entre les autres.

VII. PARABOLE.

Le sage enfant resiouyst son pere : mais le sot est cause de la tristesse de sa mere.

EXPLICATION.

Les contentemens & les desplaisirs que le pere & la mere ont de leurs enfants dans la maison, sont distinguez. Car le fils prudent & sobre, donne vne grande consolation à son pere, qui cognoist mieux de quel prix est la Vertu que ne fait la mere. C'est pourquoy il prend plus de plaisir qu'elle ne fait au

bon naturel de son fils, qu'il recognoist enclin au bien. Et peut-estre qu'il se resiouyst de l'auoir bien nourry, & de luy auoir imprimé par ses preceptes & par son exemple l'honnesteté des mœurs. Mais au contraire, la mere porte la misere qui suruient à son enfant, auec le mesme ressentiment de douleur qu'il en a, & souffre comme luy, tant à cause de l'affection maternelle qui est plus douce & plus tendre ; qu'à cause peut-estre qu'elle se recognoist coulpable de sa trop grande facilité, qui la gasté & la perdu.

VIII. PARABOLE.

La Memoire du Iuste reste auec loüanges; mais le nom des Impies se corrompra.

EXPLICATION.

La Renommée qui reste apres la mort des gens de bien & des meschants, est distinguée. Car l'Enuie qui s'attachoit à la reputation des bons de leur viuant estant esteinte, leur nom fleurit continuellement; & leurs loüanges s'augmentent dauantage de iour en iour. Mais pour ce qui est des meschants, bien que leur reputation ait duré quelque temps, tant par la recommandation de leurs amis, que des factieux leurs compagnons, leur nom vient bien tost apres à estre desdaigné: & en fin ces vaines loüanges se termineront en infamie, & comme en vne forte & en vne mauuaise senteur.

IX. PARABOLE.

Celuy qui trouble sa maison, possedera des Vents.

EXPLICATION.

C'est vn aduertissement fort vtile sur les Discordes & sur les troubles qui sont dans la famille. Car plusieurs se promettent de grandes choses de la dissention qu'ils ont auec leurs femmes; ou de ce qu'ils desheritent leurs enfans; ou à cause des diuers changemens qui arriuent en leur maison: Comme si de là leur partoit la Tranquillité d'Esprit; ou si par là leurs affaires alloient beaucoup mieux: mais leurs Esperances s'en vont d'ordinaire en vent. Veu que pour la plus part du temps ces changements ne se tournent pas en mieux: outre que telles gens qui troublent leurs familles, esprouuent fort souuent diuers desplaisirs, & l'ingratitude de ceux qu'ils adoptent & choisissent, n'ayans tenu compte des autres. Et pour cet effet ils s'acquierent de mauuais bruits, & vne reputation incertaine. Car Ciceron a fort bien remarqué, *Que toute sorte d'estime procede de ce qui se passe dans la famille*. Or Salomon exprime fort disertement l'vn & l'autre mal par la possession des vents. Car la ruine de l'attente, & les bruits qui courent, se comparent fort bien aux vents.

X. PARABOLE.

La fin de la Harangue est meilleure que le commencement.

EXPLICATION.

La Parabole corrige la faute que commettent non seulement ceux qui s'estudient principalement de bien parler; mais aussi les mieux aduisez. Et ce defaut consiste en ce que l'on prend plus de peine à bien commencer vn discours qu'à le bien terminer; & l'on dresse auec plus d'artifice les Exordes & les Prefaces, que l'on ne fait ce, par où la Harangue prend sa fin. Mais, comme l'on ne doit pas negliger ces entrées; aussi faut-il tousiours estre bien prest sur ces yssuës, en prenant garde & en considerant à part soy, tant que l'on peut, où doit aboutir le Discours; & comment l'on peut aduancer & resoudre les affaires par ce moyen. Encores n'est-ce pas la fin: Car il ne faut pas seulement prendre garde à faire bien les Epilogues & à bien finir les Discours qui concernent les affaires mesmes : mais il faut curieusement trauailler apres ceux que l'on peut jetter commodément & auecques grace quand l'on finit ce que l'on a enuie de dire; bien qu'ils ne soient pas sur le sujet dont il s'agist. Car i'ay cogneu deux Conseillers d'Estat, grands personnages à la verité, fort aduisez & qui auoient pour lors la meilleure part dás le gouuernement; qui obseruoient tousiours qu'en par-

lant à leurs Princes de ce qui concernoit leur seruice, ils ne finissoient iamais par affaires, ains cherchans quelque destour, ils tournoient la fin de leur discours à la raillerie; ou à quelque chose que l'on prenoit plaisir d'oüyr; & comme dit le prouerbe. *Ils arrousoient sur la fin les paroles de mer, auec de l'eau de riuiere.* Et ce n'estoit pas le moindre de leurs artifices.

XI. PARABOLE.

De mesmes que les mouches estouffees font sentir mauuais les plus precieux onguents : autant en fait la moindre impertinence de l'homme excellent en Sagesse & en honneur.

EXPLICATION.

C'est à la verité vne injuste & vne miserable condition des hommes remarquables en vertu, ainsi que le fait voir la Parabole. Car l'on ne pardõne en aucune façon aux petites fautes qu'ils commettent. Mais de mesmes que le moindre petit grain, ou le moindre petit nuage que l'on remarque dans vne pierre fort fine, touche & offence la veuë, là où si ces mesmes choses se rencontrent dans vne pierre qui soit moins fine, à peine y prend-on garde: ainsi les moindres petits vices des gens grandement vertueux sont tout aussi tost veus, seruent d'entretien aux compagnies & sont fort rudement censurez : à quoy l'on ne prendroit pas garde si des hommes mediocres en probité en estoient entachez, & mesmes on le leur pardonne-

pardonneroit librement. C'est pourquoy la petite sotise de l'homme prudent, le petit peché de l'homme vertueux & la moindre inciuilité de l'homme bien né & bien appris, luy ostent beaucoup de leur reputation, & de l'estime que l'on fait d'eux. En sorte que ce ne seroit pas le pis que peussent faire les grands personnages que de commettre par-fois quelque absurdité, ce qui se peut sans vice; afin qu'ils retinssent quelque sorte de liberté; & qu'ils confondissent par ce moyen les marques des petits defauts.

XII. PARABOLE.

Les Mocqueurs perdent la ville : mais les Sages destournent la calamité.

EXPLICATION.

L'on pourroit s'estonner de ce que Salomon en la description des hommes qui sont nez pour la perte & pour la ruine des Estats, a choisi non le charactere d'vn superbe & d'vn insolent, non celuy d'vn Tyran & d'vn cruel, non celuy d'vn temeraire & violent; non celuy d'vn impie & d'vn scelerat; non celuy d'vn injuste & d'vn oppresseur; non celuy d'vn seditieux & d'vn broüillon; non celuy d'vn paillard & d'vn voluptueux, ny celuy non plus d'vn mal-aduisé & d'vn incapable; mais celuy d'vn mocqueur. C'est vne remarque digne de la sagesse de ce Roy qui entendoit fort bien comment les Estats estoient conseruez.

& comme ils estoiét ruinez. Car il n'y a point de plus grande peste pour les Royaumes & pour les Republiques, que si ceux qui conseillent les Roys, si les gens de iudicature & si ceux qui ont le maniement des affaires sont mocqueurs de leur naturel. Car telles personnes amoindrissent tousiours la grandeur des perils pour paroistre courageuses; & mesmes elles gourmandent ceux qui pezent les dangers en la sorte qu'il faut, comme si c'estoient des poltrons; ils se mocquent du temps que l'on employe à consulter, à deliberer & à debatre auec consideration ce que l'on propose, & s'en rient comme d'vne chose qui ne consiste qu'en paroles, qui est ennuyeuse, & qui ne fait rien à ce qu'il faut resoudre; ils mesprisent la renommée; à l'acquisition de laquelle doiuent principalement tendre les Conseils des Princes; & n'en tiennent non plus de compte que si c'estoit la saliue du peuple, & vne chose qui deust bien tost passer. Ils ne s'arrestent aucunement à la force ny à l'authorité des Loix, qu'ils estiment estre comme de petits filets trop foibles pour retenir les grandes choses. Ils rejettent les conseils & les precautions que l'on a pour ce qui peut arriuer à l'aduenir, comme si c'estoit certains songes & des apprehensions de melancholiques. Ils disent des mots de gausserie & de raillerie contre les personnes veritablement sages, experimentées, de grand courage & de grand conseil. Bref, ils renuersent tout à coup tous les fondemens du gouuernement politique. Et ce qui est le plus à considerer ils font toutes ces choses à cachettes & nõ pas ouuerte-

ment; ce que l'on n'a pas encores ſoupçonné comme il faloit.

XIII. PARABOLE.

Le Prince qui preſte librement l'oreille aux paroles de menſonge, a des ſeruiteurs qui ne valent tous rien.

EXPLICATION.

Si le Prince eſt de ce naturel que d'eſcouter librement les rapporteurs & les calomniateurs, & de croire à ce qu'ils diſent ſans y auoir bien penſé; il vint comme de ſon coſté vn vent contagieux qui gaſte & qui infecte tous ceux qui le ſeruent. Les vns deſcouurent les choſes que le Roy craint, & les exagerent auec des diſcours qu'ils inuentent ſur ce ſuject. D'autres excitent les furies de l'Enuie, principalement contre ceux qui ſont les plus gens de bien: D'autres lauent leur propre honte & leur mauuaiſe conſcience en accuſant autruy: D'autres preſtent toute ſorte de faueur à leurs amys pour les maintenir dans leurs charges, & pour leur faire obtenir ce qu'ils deſirent en calomniant & en brocardant ceux qui briguent la meſme choſe qu'eux: D'autres rencontrent des ſujets de fables contre leurs ennemys, comme s'ils eſtoient ſur le theatre: & inuentent tout plein de choſes ſemblables. C'eſt ce que font ceux d'entre les ſeruiteurs des Princes qui ſont de plus mauuais naturel. Et ceux-là meſmes qui ſont bien nais & les mieux inſtruits, apres qu'ils ont pris garde que leur bonté ne leur profite de gueres, d'autant

que le Prince ne sçait pas faire difference entre les choses vrayes & les fausses; ils laissent leur preud'hommie, ils se remplissent des vents de la Cour, & s'en laissent transporter, comme s'ils estoient des esclaues: *Car il n'y a rien d'asseuré*, ainsi que Tacite parle de Claudius, *Chez le Prince, dans l'esprit duquel toutes choses sont comme mises & commandées.* Et de Comines dit fort bien, *Qu'il vaut beaucoup mieux seruir vn Prince qui ne finit iamais ses soupçons, que celuy qui ne cesse iamais de croire.*

XIV. PARABOLE.

Le Iuste a pitié de l'Ame de sa iument: mais les Misericordes des Impies sont cruelles.

EXPLICATION.

La nature a mis en l'homme vne remarquable & excellente affection de Misericorde, qui s'estend mesmes jusques sur les bestes brutes soumises à son commandement, par l'Ordonnance de Dieu. C'est pourquoy cette Misericorde a vn certain rapport auec celle que le Prince a enuers ses sujets. Et mesmes il est tres-certain, que d'autant plus que l'Ame a de perfections, elle est plus viuement touchée des déplaisirs d'autruy. Car celles qui sont basses & qui degenerent, ne croyent pas que cela les regarde en aucune façon: mais pour ce qui est de celle qui est la plus noble portion de l'Vniuers, elle prend part

à l'affliction des autres. C'est pourquoy nous voyõs que souz l'ancienne Loy, il y a eu plusieurs preceptes, qui ne contenoient pas simplement les Ceremonies; mais qui portoient aussi l'institution de la Misericorde : tel qu'est celuy de ne point manger la chair auec son sang & choses semblables. Mesmes ceux qui viuoient souz les sectes des Esseens & des Pithagoriciens s'abstenoient entierement de manger des animaux. Ce qui s'obserue aujourd'huy fort religieusement parmy certains habitans du Royaume de Mogollan. Mesmes les Turcs qui sont cruels & adonnez au sang d'origine & de discipline, ont neantmoins accoustumé de donner des aumosnes aux bestes bruttes; & ne peuuent souffrir que l'on traitte mal, & que l'on tourmente les animaux. Mais afin que ce que nous auons dit, ne semble peut estre fauoriser toute sorte de Misericorde, Salomon adjouste salutairement, *Que les Misericordes des Impies sont cruelles* : à sçauoir quand l'on pardonne aux scelerats & aux perdus, qu'il faudroit faire passer par le tranchant de l'espée de la Iustice : car cette Misericorde est plus cruelle, que n'est la cruauté mesmes, qui s'exerce contre tous les particuliers; & cette Misericorde arme & faict passer l'entiere armée des meschants contre les gens de bien, auec toute sorte de licence.

XV. PARABOLE.

Le Sot dit tout ce qu'il a dans l'Ame; mais le Sage se reserue quelque chose pour l'aduenir.

EXPLICATION.

La Parabole corrige principalement, comme il semble, non la niaiserie des hommes vains, qui disent librement ce qu'il faut taire ; ny cette liberté auec laquelle ils parlent contre tous & de toutes choses, sans distinction & sans iugement : ny ce babil par lequel ils ennuyent les autres: mais vn vice qui est bien plus caché ; comme de ne sçauoir pas prudemment parler & en homme du monde : c'est à dire, quand quelqu'vn parle en telle sorte dans ses discours familiers qu'il dit à la fois, comme d'vne haleine, & sans discontinuer tout ce qu'il sçait, sur ce dont il s'entretient ; car cela nuist grandement aux affaires. D'autant qu'en premier lieu, le parler concis & insinué à parcelles, penetre bien plus que celuy qui va tout d'vne tire : dans lequel l'on ne remarque pas distinctement ny punctuellement quel est le merite des choses parce que celuy qui discourt ne donne aucun loisir pour cela ; au contraire, à peine a-t'il acheué d'alleguer vne raison qu'il la chasse par vne autre. En second lieu, aucun n'est si puissant ny si heureux en Eloquence, qu'il puisse d'abord par la vigueur de son discours, rendre muet & sans repart celuy à qui il parle; mesmes il arriuera qu'il luy respondra quelque chose à son tour; & peut-estre luy fera quelque objection. Et pour lors il eschet que ce que l'on deuoit auoir reserué pour seruir de refutation & de replique ayant esté desia dit, & mis en auant, perd sa force

& sa grace. En troisiesme lieu, si celuy qui veut dire quelque chose ne le dit pas en confusion; mais auec quelque ordre, en adjoustant à ce qu'il a premierement dit quelque autre chose, il cognoistra par le visage & par le repart de celuy auec lequel il s'entretient, comment ce qu'il luy a dit en particulier l'a touché & comment il l'a pris; afin qu'il iuge par là auec prudence, s'il doit supprimer ou exprimer ce qu'il luy reste à dire.

XVI. PARABOLE.

Si l'esprit de celuy qui est vostre Superieur monte sur vous, ne quittez pas vostre place: car la guerison fera cesser les grands pechez.

EXPLICATION.

La Parabole enseigne comment se doit comporter celuy qui est en la disgrace de son Prince. Il y a deux preceptes pour cela: Premierement, *Qu'il ne quitte pas sa place:* Et en second lieu, *Qu'il prenne grand soing a y remedier.* Comme si vne maladie dangereuse luy estoit suruenuë. Car ceux qui sçauent que les Roys sont irritez contr'eux ont accoustumé de quitter leurs charges, tant à cause de l'impatience qu'ils ont de se voir deshonorez, que pour ne plus rafraischir leur playe en la considerant; comme aussi afin de mettre en veuë à leurs Souuerains leur affliction & leur humilité; & mesmes ils remettent parfois en-

tre leurs mains les Magistratures & les charges qu'ils exercent. Mais Salomon n'approuue pas cette sorte de remede qui est nuisible : & son opinion est tres-bien fondée. Car en premier lieu, le deshonneur mesme publie ces choses-là: d'où vient que les ennemis & les enuieux en deuiennent plus hardis pour offenser; & les amis plus timides à secourir. En second lieu, il arriue par ce moyen que la colere du Prince, qui peut estre n'estant pas publiée se passeroit de soy-mesme, demeure plus ferme, & se porte à jetter dans le precipice celuy qui est desia esbranslé. En dernier lieu, cette retraicte sent quelque chose du mal-content & de l'offensé contre le temps present ; ce qui adjouste au mal d'indignation celuy de soupçon. Voicy ce qui regarde le remede qu'il faut apporter à ce mal: Premierement, Que celuy qui en est atteint se donne bien garde auant toute chose, de ne paroistre insensible à l'indignation du Prince ; & de n'en estre pas affligé comme il faut ; & ce pour estre trop grossier & stupide; ou pour estre trop orgueilleux : c'est à dire, qu'il faut que son visage tesmoigne non vne opiniastre tristesse; mais vn graue & modeste desplaisir; & qu'en quelque chose qu'il entreprẽne, il se mõtre plus gay & gaillard que d'ordinaire. Et mesmes il fera tresbiẽ de se seruir de l'ayde de quelque amy qui parle pour luy au Prince ; dans l'esprit duquel il insinuera, quand il sera à propos, la sensible douleur qu'il ressent pour l'affection de ses intimes. Secondement, qu'il euite auec grand soing toutes les occasions & mesmes les plus petites, de se ressouuenir de

ce qui

ce qui a causé l'indignation du Roy, à qui il doit oster toute sorte de sujet de se mettre encores vne fois en colere contre luy, & luy dire des injures en la presence de tout le monde, pour la moindre petite cause. En troisiesme lieu, qu'il recherche diligemment toutes les occasions dans lesquelles ses seruices luy peuuent estre agreables; afin qu'il fasse voir qu'il ne desire rien tant que de reparer la faute qu'il a fait autresfois; & que son Roy sente la perte qu'il fera s'il se deffait d'vn tel seruiteur. En quatriesme lieu, qu'il rejette auec industrie cette faute sur les autres: ou qu'il monstre qu'il ne l'a pas commise auec mauuais dessein: ou qu'il fasse voir la malice de ceux qui l'ont accusé, ou qui ont parlé en plus mauuaise part de ce qui s'est passé qu'il ne faloit. Bref, qu'il ait l'œil par tout: & qu'il prenne soin de remedier à son mal.

XVII. PARABOLE.

Le premier est iuste en sa cause; apres cela vient la partie aduerse qui luy debat sa preuue.

EXPLICATION.

En toute cause, si la premiere Impression que l'on donne au Iuge, de son bon droit, arreste tant soit peu dans son Esprit, elle y iette de fortes racines, & le remplit & occupe. En sorte qu'il est mal-aisé de l'en oster; si l'on n'y descouure ou vne fausseté mani-

feste, ou de l'artifice à le representer. Car la nuë & la simple defense, encores qu'elle soit iuste & de poids, à grand peine peut-elle compenser le prejugé de ce qu'a des-ja fait le Demandeur, & tenir en Equilibre la balance de Iustice, qui panche des-ja: C'est pourquoy le Iuge feroit tres-asseurément, qui n'aprẽdroit rien de ce qui regarde le merite de la cause, auant que l'vne & l'autre des parties fust oüye. Et le Defendeur ne sçauroit rien faire de mieux; s'il cognoist que le Iuge soit preoccupé, que de tascher principalement, entant que la cause le permet, de descouurir, ou quelque subtilité, ou quelque fraude, dont aura vsé sa partie aduerse pour surprendre le Iuge.

XVIII. PARABOLE.

Celuy qui nourrit delicatement son seruiteur dès qu'il est enfant, l'espreuuera par apres opiniastre.

EXPLICATION.

Les Princes & les Maistres doiuent selon le conseil de Salomon, garder de la Mediocrité en l'Amitié, & en la faueur qu'ils portent à leurs seruiteurs. Où il y a trois choses a obseruer. Premierement, qu'ils soient aduancez par degrez, & non par saults. Secondement qu'on les accoustume par-fois au refus. En troisiesme lieu, ce que Machiauel enseigne fort bien, Qu'ils ayent tousiours deuant les yeux pour visee, quelque chose où ils puissent aspirer de

plus. Car si cela ne se fait ainsi, les Princes receuront en fin du desplaisir de leurs seruiteurs, & au lieu de les esprouuer bien recognoissans & officieux, ils les trouueront ennuyans & opiniastres. Car l'Insolence procede de ce qu'ils ont esté trop tost auancez. L'Impatience de se voir rebutez, prouient de ce qu'ils obtiennent tousiours ce qu'ils desirent. Bref, si on ne leur accorde pas ce qu'ils demandent, il n'y aura plus ny gayeté ny industrie.

XIX. PARABOLE.

Auez vous veu vn homme prompt à faire ce qu'il a entrepris, il demeurera debout deuant les Roys, & il ne sera pas des moindres.

EXPLICATION.

Entre les Vertus que les Roys considerent & requierent, principalement en choisissant des Seruiteurs, la Promptitude & l'expedition aux affaires, est celle qui leur est la plus agreable. Ceux qui sont grandement prudens, sont suspects aux Roys, comme y regardans de trop pres, & ayans assez de pouuoir de tourner par la force de leur Esprit: comme auec vne Machine leurs Maistres, encores qu'ils n'en sçachent rien, & malgré eux. Ceux qui sont au gré du peuple, sont odieux, parce qu'ils empeschent que les Roys ne puissent pas bien voir; & c'est sur eux que le peuple tourne ses yeux. L'on tient fort sou-

uent les Courageux pour broüillons, & pour gens qui entreprendroient volontiers plus qu'il ne faudroit. L'on croit que les gens de bien ſont de difficile accez, & qu'ils ne ſont pas touſiours preſts à receuoir les commandemens de ceux qui ont du pouuoir ſur eux. Bref, il n'y a point de vertu qui ne faſſe comme quelque ombre, par laquelle les eſprits des Princes ſont offenſez. La ſeule promptitude à obeïr aux commandemens n'a rien qui ne plaiſe. De plus, les Roys ont des mouuemens fort prompts & qui ne ſouffrent aucun delay. Car ils croyent qu'ils peuuent tout faire, & qu'il ne leur manque rien, que de le mettre promptement à execution. Et c'eſt pourquoy la promptitude leur eſt agreable auant toutes choſes.

XX. PARABOLE.

I'ay veu tous les viuans qui marchent ſous le Soleil, auec le ieune homme Second qui ſe leue pour luy.

EXPLICATION.

La Parabole marque la vanité des hommes qui ont accouſtumé de s'amaſſer à tas à l'entour de ceux qui ſont ſucceſſeurs deſignez des Princes. Et la racine de cecy eſt cette phreneſie qui eſt quaſi naturelle aux eſprits des hommes, à ſçauoir d'aymer par trop leurs eſperances. Car à peine trouue-on aucun qui ne ſe reſioüiſſe plus des choſes qu'il eſpere, que de celles dont il joüit; Et meſmes l'homme ayme de

ſa nature la nouueauté. Or ces deux choſes ſe rencontrent au ſucceſſeur du Prince, à ſçauoir l'eſperance & la nouueauté. De plus, la Parabole comprend cela meſmes qui a eſté autrefois dit premierement par Pompée à Sylla; & apres par Tibere en parlant de Macro: *Que plus de perſonnes adorent le Soleil Leuant que le Couchant*; Sans pourtant que ceux qui regnent s'en eſmeuuent beaucoup, ny qu'ils en tiennent compte, non plus que Sylla & que Tibere; au contraire, ils ſe mocquent de la legereté des hommes, & ils ne ſe debattent pas auec les ſonges; veu que, comme diſoit celuy-là, *L'Eſperance de celuy qui veille eſt vn ſonge.*

XXI. PARABOLE.

En vne petite ville il y auoit peu d'habitans: Vn puiſſant Roy eſt venu pour l'aſsieger: il a paſsé la riuiere à gué; il a dreſsé ſes forts, qu'il a liez d'vne ligne de communication, & le ſiege a eſté entierement formé. Il s'y eſt trouué vn perſonnage pauure & vertueux qui l'a deliurée par ſa ſageſſe: mais apres cela perſonne ne s'eſt ſouuenu de luy.

EXPLICATION.

La Parabole deſcrit le naturel peruers & meſchant des hommes, qui en leurs mauuaiſes affaires, & en temps d'affliction, ont quaſi touſiours recours à ceux qui ſont prudens & courageux; bien qu'ils les ayent meſpriſez auparauant. Mais auſſi toſt que la tempe-

ſte a ceſſé, ils ſe monſtrent ingrats enuers ceux qui les ont conſeruez. C'eſt pourquoy ce n'eſt pas ſans ſujet que Machiauel propoſe cette queſtion: *A ſçauoir lequel des deux, ou le Prince ou le Peuple, eſt le plus ingrat enuers les perſonnes de merite*: & en attendant la reſolutiõ il en accuſe l'vn & l'autre. Mais cela ne procede ſeulement pas de l'ingratitude du Prince, ou du peuple; mais il leur arriue fort ſouuent par l'enuie des Grands, qui ſont ſecretement faſchez de cet heureux ſuccez; parce qu'il ne reüſſiſt pas par leur moyen. C'eſt pourquoy ils amoindriſſent le merite de celuy dont il eſt queſtion, & le mettent bas.

XXII. PARABOLE.

Le chemin des pareſſeux eſt comme vne haye d'eſpines.

EXPLICATION.

La Parabole monſtre tres-eloquemment que la Pareſſe eſt enfin penible. Car la diligence & l'aſſiduë preparation, font que le pied ne donne pas contre quelque pierre d'achoppement; & que le chemin ſe trouue applany auant que l'on y entre. Mais il faut que le pareſſeux qui differe toutes choſes iuſques au dernier moment de l'execution, paſſe perpetuellement & à chaque pas, comme ſur des ronces & des eſpines, qui le retiennent parfois & l'empeſtrent. Cela meſme ſe peut obſeruer au gouuernement d'vne famille; en laquelle ſi l'on y rapporte du ſoing & de

la prouidence, toutes choses vont doucement & franchement sans bruit & sans trouble. Que si cela manque, quand il y arriue quelque mouuement extraordinaire il faut tout faire à la foule : il y a du tumulte parmy les valets, & la maison resonne de bruit.

XXIII. PARABOLE.

Celuy qui cognoist le visage quand il iuge, ne fait pas bien ; & celuy-là abandonnera la verité pour vn morceau de pain.

EXPLICATION.

La Parabole remarque tres-prudemment que la facilité des Mœurs est plus prejudiciable au Iuge, que n'est la corruption qui luy vient des presents qu'on luy fait : d'autant qu'vn chacun ne luy en presente pas, au lieu qu'il n'y a rien à iuger où il ne se trouue quelque chose qui esmeuue son ame, s'il a esgard aux personnes. Car il en considerera vn, comme estant de mesme païs; vn autre comme médisant; l'autre comme riche, l'autre comme agreable, l'autre comme recommandé par vn amy : bref, où le respect des personnes a le dessus, il ne se rencontre qu'Iniquité : & là pour vne cause legere, comme pour vne bouchée de pain, sera peruerty le iugement.

XXIV. PARABOLE.

Le Pauure qui calomnie les pauures est semblable à vne forte pluye qui cause la famine.

EXPLICATION.

Cette Parabole fust anciennement exprimée & dépeinte souz la fable de l'vne & de l'autre sangsuë: à sçauoir quand elle est pleine, & quand elle est vuide. Car l'Oppression d'vn pauure & d'vn affamé est beaucoup plus grande, que n'est celle qui arriue par le Riche, & par celuy qui est plein, & ce d'autant qu'il recherche tous les artifices des exactions * *& toutes les inuentions pour auoir de l'argent.* Et cela mesmes souloit estre representé par la similitude des Esponges, qui estant seches, succent bien fort, mais estant moüetes n'en sont pas de mesmes. Ce qui contient vn aduertissement vtile, tant pour les Princes; afin qu'ils ne donnent pas les gouuernements des Prouinces, ou les Magistratures à ceux qui estoient pauures & endebtez; que pour les peuples; afin qu'ils ne permettent pas que les Roys soient combatus d'vne trop excessiue pauureté.

* I'ay traduit en cette sorte ces mots: *Omnes nummorum angulos perquirit.*

XXV. PARABOLE.

La Fontaine troublée par le pied; & la veine corrompuë est le iuste qui tombe deuant l'Impie.

EXPLICATION.

La Parabole enseigne qu'il faut sur toutes choses prendre garde dans les Republiques qu'il n'arriue

pas

pas d'inique & d'infame jugement en quelque cause celebre & graue; principalement ou le coulpable n'eſt pas abſous; mais l'innocent eſt condamné. Et à vray dire, quand les particuliers s'offenſent, ils troublent & ſalliſſent les ondes de la Iuſtice; mais c'eſt cōme dans les ruiſſeaux. Là où les iugemens iniques, tels que ſont ceux dont nous auons parlé, & qui par apres ſeruent d'exemple, gaſtent & infectent les fontaines meſmes de la Iuſtice. Car dés qu'vne fois les Iuges ont commencé à rendre de l'iniuſtice tout eſt changé comme en vn brigandage public: & il arriue tout à fait. Que l'homme deuient vn loup à l'homme.

XXVI. PARABOLE.

Gardez-vous bien d'eſtre amy du Colere, & n'allez pas auec le Furieux.

EXPLICATION.

D'autant plus qu'il faut religieuſement garder & cultiuer les droicts de l'Amitié entre les gens de bien; d'autant faut-il prendre garde de plus pres à choiſir d'abord prudemment nos amis. Et il faut trouuer bon, entant qu'en nous eſt, leur naturel & leurs humeurs. Mais comme ainſi ſoit qu'ils nous impoſent neceſſité de nous comporter enuers les autres, comme il leur plaiſt; la condition de l'Amitié eſt en cela rude & iniuſte. C'eſt pourquoy il importe beaucoup pour viure en paix, comme dit Sa-

lomon, que dés le commencement nous n'ayons rien à desmesler auec les coleres, les querelleux & les plaideurs. Car cette sorte d'Amis nous embarassera en de perpetuelles disputes & querelles, si bien que nous serons contraints, ou de rompre auec eux, ou de manquer à leur besoin.

XXVII. PARABOLE.

Celuy qui cache le crime recherche l'Amitié: mais celuy qui en renouuelle le discours il separe les Alliez.

EXPLICATION.

Il y a deux voyes pour accorder les ennemis. Vne qui commence par l'oubly de ce qui s'est passé. L'autre, par laquelle l'on confesse les injures que l'on a dit, mais l'on y joint des Apologies & des excuses. Et ie me ressouuiens sur ce propos de ce que disoit vn homme fort sage & grand Politique: *Celuy qui fait vne reconciliation, sans dire d'où est venu la cause de la querelle, deçoit plustost les esprits par la douceur de la concorde, qu'il ne les pacifie par l'equité.* Mais Salomon qui estoit beaucoup plus sage, est de contraire aduis; car il approuue l'oubly du passé & defend que l'on n'en parle plus: veu que si l'on en renouuelle le discours ces maux s'en ensuiuent; qu'il rend vn effect semblable à l'ongle que l'on met dans l'vlcere; & mesmes il y a du danger qu'il n'en sorte vne nouuelle querelle; parce que les parties ne s'accorderont ia-

mais ſur les occaſions qu'elles ont eu de ſe reſſentir l'vne de l'autre. Bref, cela oblige à rendre raiſon de ce que l'on a fait. Or l'vn & l'autre de ceux qui ont diſpute, ayme mieux que l'on croye qu'il a pardonné l'offence, que d'auoir receu vne excuſe.

XXVIII. PARABOLE.

L'Abondance ſera en quelque bonne œuure que ce ſoit: mais où il y aura quantité de paroles, là ſe trouuera la Pauureté.

EXPLICATION.

Salomon ſepare par cette Parabole le fruict du trauail de la Langue d'auec celuy des mains, comme ſi de celuy-là prouenoit la Pauureté, & l'Abondance de cettuy-cy. Et pour en parler veritablement, il arriue quaſi touſiours que ceux qui parlent beaucoup; qui ſe vantent beaucoup; & qui promettent beaucoup ſont pauures; & ne tirent que fort peu de profit des choſes dont ils parlent. Meſmes pour l'ordinaire ils n'ont aucune induſtrie; ny ne ſont aucunement addonnez au trauail; mais ils ſe contentent de ſe nourrir & de ſe ſaouler de diſcours comme de vent, & ainſi que parle le Poëte: *Celuy qui ſe taiſt eſt ferme.* Celuy qui eſt aſſeuré de bien faire ce qu'il a entrepris, ſe contente en ſoy-meſme & ne dit mot: mais celuy qui ſçait bien en conſcience qu'il ſe repaiſt de vent, il dit des merueilles quand il eſt en compagnie.

XXIX. PARABOLE.

La correction qui se fait deuant tout le monde vaut mieux que l'Amour secret.

EXPLICATION.

La Parabole reprend la lascheté des Amis qui n'vsent pas du priuilege de l'amitié, qui leur permet d'aduertir librement & courageusement leurs amis, tant de leurs fautes que des dangers qu'ils encourent. *Mais que feray-je ?* (comme ce lasche amy dit d'ordinaire) *à quoy me resoudray-je ? Il n'y a personne qui l'ayme à l'esgal de moy, en sorte que s'il luy arriuoit quelque disgrace ie la souffrirois volontiers pour luy : Mais ie cognois son humeur, si ie traicte librement auecques luy, ie l'offenceray, ou ie l'affligeray pour le moins ; sans que i'y profite rien : & ie perdray plustost son amitié que ie ne le dissuaderay de faire ce qu'il a resolu.* Salomon reprend vn tel amy comme foible & inutile, & il asseure que l'on retire plus d'vtilité d'vn ennemy cogneu, que d'vn amy de cette sorte. Car peut-estre il luy arriuera d'oüyr de la bouche de son ennemy par reproche, ce que son Amy luy cache par trop de complaisance.

XXX. PARABOLE.

Le Prudent prend garde à ses pas; & le mal-aduisé les dresse pour tromper.

EXPLICATION.

Il y a deux eſpeces de Prudence, vne qui eſt veritable & ſaine; l'autre qui degenere, & qui eſt fauſſe, que Salomon ne craint point d'appeller du nom de Sottiſe, Celuy qui eſt veritablement prudent, prend garde à ſon chemin, & où il poſe ſes pas en preuoyant les dangers, en meditant les remedes; & en vſant de l'aſſiſtance des gens de bien, pour ſe fortifier contre les meſchants; il eſt fort aduisé au commencement d'vne entrepriſe; & il n'eſt pas deſpourueu au temps qu'il faut faire retraitte; il eſt attentif à prendre les occaſions; il eſt courageux contre ce qui s'oppoſe à luy : bref, il a pluſieurs autres preuoyances en ce qui eſt de ſes propres actions, & en la conduitte de ſes pas. Mais l'autre eſpece eſt toute compoſée de tromperies & de fineſſes: & met toute ſon eſperance à tromper les autres, & à les former comme elle veut. La Parabole la rejette à bon droict; non ſeulement comme meſchante, mais comme impertinente. Car en premier lieu, elle n'eſt point de ces choſes qui ſont en noſtre puiſſance, & ſi elle n'eſt pas fondée ſur quelque autre reigle certaine. Mais il faut trouuer tous les jours de nouueaux ſtratagemes, puiſque les vieux donnent de l'ennuy, & ſont ſurannés. En ſecond lieu, celuy qui a vne fois la reputation d'eſtre fin & trompeur, s'eſt entierement priué du principal inſtrument de la negociation, c'eſt à dire de la Foy. D'où vient qu'il verra que tou-

tes choses ne luy arriueront que fort rarement, comme il les desire. En dernier lieu, encores que ces artifices semblent beaux & agreables en quelque façon, toutesfois ils restent souuent sans effet, ce que Tacite a fort bien remarqué en ces mots. *Les Conseils fins & audacieux sont agreables en leur attente; sont difficiles à estre exprimez, & sont tristes par l'euenement.*

XXXI. PARABOLE.

Gardez-vous bien d'estre trop Iuste, ny plus Sage qu'il ne faut, pour n'estre subitement emporté.

EXPLICATION.

Il y a certains temps, au dire de Tacite, *extremement dangereux aux grandes Vertus*; & cela arriue à ceux qui sont remarquables en probité & en Iustice quelquesfois subitement, quelquesfois apres l'auoir preueu long temps auparauant. Mais s'ils sont prudents outre cela, c'est à dire, s'ils preuoient & veillent à leur propre salut, ils font ce gain que leur perte suruint soudainement; à cause que l'on prend en secret & sans bruit les resolutions de les perdre, lors qu'ils y pensent le moins: afin que l'on n'en murmure pas. Pour ce qui est de ce *Trop* qui se trouue en la Parabole; puisque ce n'est pas vn Periander, mais vn Salomon qui le prononce, qui remarque souuent les maux qui escheent en la vie des hommes; & qui ne donne pas de precepte pour les faire, ce mot dis je,

de *Trop*, doit estre entendu non de la vertu mesme, en laquelle il n'y a point de trop; mais de la vaine affectation & de sa vanité insupportable. Tacite semble auoir voulu dire quelque chose de semblable sur le sujet de Lepide, en remarquant comme vne espece de miracle, qu'il n'auoit iamais esté cause qu'aucun opina bassement & en esclaue; & neantmoins qu'il n'auoit receu aucun desplaisir en des Temps si mal-heureux. *Ie pense*, dit-il, *à part moy, si ces choses sont gouuernées par le Destin; ou s'il despend de nous de tenir vne certaine mediocrité entre vne infame obeyssance, & vne brusque opiniastreté, où il n'y ait ny danger ny infamie.*

XXXII. PARABOLE.

Donnez vne occasion au Sage, & sa Sagesse accroistra.

EXPLICATION.

La Parabole met distinction entre cette sagesse, qui est tournée en habitude, & qui est parfaitte, & celle qui nage seulement dans le cerueau, ou dans la pensée; ou qui consiste en paroles, comme n'ayant pas ietté de profondes racines. Quant à la premiere, aussi tost qu'il se presente occasion de l'exercer, elle est tout aussi tost excitée, mise à point, & dilatée en sorte qu'elle paroist plus grande qu'elle-mesmes. Pour ce qui est de la derniere qui est gaye auant l'occasion, elle deuient estonnée & confuse lors qu'elle arriue, en sorte que celuy qui est sage en la seconde

maniere eſt en doubte. Si les preceptes qu'on luy en a donné n'ont pas eſté de purs ſonges & des vaines meditations.

XXXIII. PARABOLE.

Celuy qui loüe ſon Amy à haute voix, en le ſuçant le matin, luy ſera cauſe de Malediction.

EXPLICATION.

Les loüanges moderées & données à propos, & dans l'occaſion, ſeruent de beaucoup, pour la reputation, & pour la fortune des hommes. Mais celles qui ſont immoderées; où il y a trop de babil, & qui ſont dites auec importunité, ne profitent à rien; & meſmes ſuiuant ce qu'en dit la Parabole, elles nuiſent pluſtoſt. Car en premier lieu, l'on voit manifeſtement qu'elles procedent d'vne trop grande bienveillance; ou quelles ſont affectées à deſſein de s'obliger dauantage par fauſſes relatiõs, celuy que l'on entreprend de rendre recommandable, que de luy donner au vray ce qu'il merite. En ſecond lieu, les Loüanges que l'on dit auec retenuë & modeſtie, inuitent preſque ceux deuant qui on les prononce, d'y adjouſter auſſi quelque choſe. En troiſieſme lieu, qui eſt le poinct de l'affaire: Si l'on loüe par trop quelqu'vn, cela luy cauſe de l'enuie; veu que les trop exceſſiues loüanges ſemblent faire injure aux autres qui n'ont pas moins de merite, que celuy duquel on dit du bien.

XXXIV. PARABOLE.

De mesmes que les visages luisent dans les eaux ; ainsi les cœurs des hommes sont descouuerts à ceux qui sont prudens.

EXPLICATION.

La Parabole met difference entre les esprits de ceux qui sont prudens, & les esprits de tous les autres hommes. Elle compare ceux-là aux eaux ou aux miroirs, qui reçoiuent les representations & les images des choses ; veu que les autres sont semblables à la terre ou à la pierre mal polie qui ne donne aucune reflection. Et l'esprit du prudent est tresbien comparé au miroir ; pource que l'on y peut voir tout à la fois l'image de celuy qui s'y regarde auec celle des autres: ce que les yeux mesmes ne sçauroiét faire sans son ayde. Que si l'esprit de celuy qui est prudent, est si grand qu'il puisse cognoistre & considerer vne infinité de naturels & d'humeurs, il reste que l'on prenne le soin de le rendre aussi diuers en application comme il l'est en representation.

Le Sage aura des mœurs infiniment diuerses.

Mais peut-estre que ie me suis arresté à ces Paraboles de Salomon, plus long temps qu'il ne faloit pour seruir d'exemple, m'y estant laissé emporter par le merite de la chose mesme & de l'Autheur.

Car non seulement les Hebreux, mais mesmes tous les anciens Sages, auoient accoustumé d'ordinaire de

reduire & de ramasser en vne Sentence courte, ou Parabole, ou en vne Fable, ce que quelqu'vn auoit remarqué de profitable à la vie des hommes. Pour ce qui est des Fables, comme il a esté dit, elles ont jadis tenu la place d'exemples & leur ont seruy de supplément. Mais en ce temps cy que les Histoires sont fort frequentes, l'on vise plus gayement au but qui est de toucher les esprits. En quoy la maniere d'escrire la plus conuenable & la plus propre à ce suject si diuers & nombreux, tel qu'est le Traicté des Affaires & des Occasions espanduës, seroit celle que Machiauel a choisi pour traicter les choses Politiques; c'est à sçauoir les remarques ou les discours, comme l'on parle, sur l'Histoire & sur les Exemples. Car la Science qui est tirée tout nouuellement & quasi à nostre veuë des choses particulieres, sçait fort bien en quelle sorte il faut encore vne fois les mettre en auant. Et à vray dire, l'on apprend bien mieux comment il faut faire, quand on discourt ou quãd l'on dispute par raison sur vn Exẽple; qu'alors qu'õ l'adiouste au raisonnemẽt; veu qu'en cecy l'on ne regarde pas seulement l'ordre, mais la chose mesme. Car quand l'on met vn exemple comme pour fondement de la dispute, l'on a accoustumé de le proposer auec toutes ses circonstances, qui corrigent parfois le discours & suppléent parfois ce qui luy manque, d'où il deuient comme le modelle pour estre imité; & pour estre mis en execution: là où quand les exemples sont alleguez en faueur de ce que l'on traicte, on les recite nuëment & succinctement; & comme s'ils estoient

des valets, il obseruent les clins d'œil de la dispute.

Or il faudra prendre garde de pres à cette difference que comme les Histoires des Temps seruent d'ample matiere aux discours que l'on fait sur les choses Politiques, tels que sont ceux de Machiauel; ainsi rapporte-t'on fort à propos les Histoires des Vies, pour monstrer comment il faut negotier: d'autant qu'elles contiennent toute sorte de diuersité, tant sur les grandes, que sur les legeres occasions & affaires. L'on peut mesmes trouuer vn fondement concernant ce qu'il faut obseruer dans les negotiations, qui soit encores plus commode que l'vne, ny l'autre de ces Histoires, & il est tel. C'est qu'il faut que l'on fasse des discours sur les lettres, mais sur les meilleures & sur les plus serieuses; telles que sont celles de Ciceron à Atticus & autres: car elles ont accoustumé de representer plus nouuellement & plus au vif les affaires, que ne font les Annales ny les Vies. C'est pourquoy j'ay desia parlé de la matiere & de la forme de la premiere portion de la Doctrine des Affaires, qui traicte des affaires espanduës: & ie la mets au nombre des choses que nous Desirons.

Il y a de plus vne autre portion de la mesme doctrine, qui a la mesme difference auec cette autre, dont i'ay fait mention; qu'il y a entre estre Sage, & estre Sage pour soy. Dont vne semble mouuoir, comme du Centre à la Circonference; & l'autre comme de la Circonference au Centre. Car il y a vne certaine Prudence à donner du Conseil aux autres; & il y en a vne autre qui fait que l'on a soing de

ses propres affaires. Et ces differences se joignent par fois ensemble, mais elles sont separées pour l'ordinaire : veu que plusieurs sont tres-aduisez en leurs propres affaires, qui sont pourtant fort mal propres à gouuerner vn Estat, ou à bailler du Conseil ; semblables aux fourmis qui se sçauent fort bien conseruer, mais sont grandement nuisibles aux jardins. Cette vertu d'estre fort sage pour soy, n'a pas esté incogneuë aux Romains, quoy qu'ils eussent vn grand soing de leur patrie. D'où vient que le Comique dit: *Car à vray dire le Sage se forge sa Fortune*, mesmes ils ont inuenté ce Prouerbe. *Vn chacun est artisant de sa propre fortune.* Et Liue accorde cette mesme perfection au grand Caton. *Cet homme auoit vn esprit si fort, & vn si bon naturel, qu'il luy estoit aduis qu'il eust fait sa fortune en quelque lieu qu'il fut nay.*

Que si quelqu'vn fait profession, & se vante haut & clair qu'il a ce genre de Prudence, qu'il sçache que l'on a tousiours estimé non seulement qu'il n'estoit pas propre à vn homme Politique; mais que c'estoit quelque chose de mal-heureux, & de mauuais augure ; ainsi qu'on l'a remarqué en l'Athenien Timothée qui apres auoir raconté plusieurs belles actions qu'il auoit fait pour l'honneur & pour le bien de sa ville ; & apres auoir, suiuant la coustume , rendu compte au peuple de son administration ; conclud particulierement ce qu'il a fait en ces mots. *Et la Fortune n'a eu aucune part en cela* : mais depuis qu'il les eut proferez, il ne luy escheut rien d'heureux. Et à la verité, c'estoit parler trop haut, & auoir vne Sagesse

trop altiere semblable à celle de Pharaon, dont parle Ezechiel. *Tu dis le fleuue est mien, & ie me suis faict moy-mesmes* : Et à ce que dit le Prophete Habacuc: *Ils se resiouyssent, & ils sacrifient à leur filet*, & à ce aussi que le Poëte dit de Mezentius qui mesprisoit les Dieux.

Ma dextre (en qui mon Dieu) & mon dard que ie lance,
M'assistent à ce coup.

Bref, Iules Cesar n'a iamais que ie sçache, descouuert la foiblesse de ses plus secrettes pensees, qu'en faisant vne response pareille à ce que ie viens de remarquer. Car comme celuy qui deuinoit par l'inspection des entrailles des victimes, luy eust rapporté qu'elles ne signifioient rien de bon, il dit tout bas: *Elles seront de meilleur augure, car ie le veux;* & il fit cette response peu de temps auant qu'il fust miserablement tué. Mais comme cette trop bonne opinion que l'on a de soy, ainsi que i'ay desia remarqué, est vne chose prophane, aussi est-elle tousiours infortunée. C'est pourquoy les grands personnages, & qui ont esté veritablement Sages, ont trouué bon de donner au bon-heur & non à la vertu & à l'industrie, les bons succés qui leur sont suruenus. Ainsi Sylla prit le surnom de Fortuné, & non de Grand. Et Cesar repartant mieux qu'il n'auoit fait cy-dessus, dit au Pilote du vaisseau, où il s'estoit mis pour faire voyage. *Tu conduis Cesar & sa fortune.*

Toutesfois ces Sentences, *Vn chacun est Artisan de sa fortune; Le Sage commande aux Astres: Il n'y a point de chemin incogneu à la Vertu*, & les autres semblables, si

l'on entend bien ce qu'elles veulent dire; si l'on s'en sert plustost comme d'esprons pour exciter l'industrie, que comme d'estriefs pour soustenir l'Insolence; & si elles font plustost enfanter dans l'esprit des hommes, la cõstance & la force des Resolutions que l'arrogance & la vanité: ces sentences, disie, sont en estime d'estre bonnes & salutaires: mesmes elles ont trouué place dans le courage des hommes genereux; en sorte qu'à peine peuuent-ils parfois se tenir de descouurir ces mesmes pensées. Car nous voyons qu'Auguste Cesar (qui comparé auec son oncle luy fut plustost different qu'inferieur, hõme au reste vn peu plus moderé) demanda à la fin de sa vie à ses amis qui estoiẽt à l'entour de son lict, qu'apres qu'il auroit rendu l'esprit, *Ils luy applaudissent*, comme estant asseuré, *qu'il auoit fort bien ioüé son personnage durant sa vie.* Cette portion de Doctrine, doit aussi estre mise entre ce qui est à Desirer. Non qu'elle n'ait esté en practique, & mesmes peut-estre plus qu'il n'eust fallu; mais parce que les liures n'en parlent pas. C'est pourquoy suiuant ma coustume i'en feray quelques chapitres, comme i'ay fait sur l'autre portion, & ie la nommeray, *l'Artisan de la Fortune*, ou, comme j'ay dit, *l'Intrigue de la Vie.*

Et ie sembleray de premier abbord traicter vne nouuelle matiere dont l'on n'aura plus parlé; en monstrant comme les hommes peuuent deuenir les Artisants de leur fortune; Qui sera certes vne Doctrine qu'vn chacun voudra librement apprendre, jusques à ce qu'il aura descouuert la difficulté qui s'y

rencontre. Car ce qui eſt requis pour faire bien ſes affaires n'eſt pas de moindre importance, ny moins difficile que ce qu'il faut pour deuenir vertueux. Et il y a autant de peine & de ſoing à deuenir veritablement Politique, comme d'exceller veritablement en la Morale. Mais le Traicté qui concerne cette Doctrine, eſt grandement honorable & de grand poids pour les Lettres; veu qu'il importe en premier lieu pour leur honneur que ces practiciens ſçachent que la Science n'eſt point en tout ſemblable à ce petit oiſeau que l'on nomme Alloüette, qui ne ſçait faire autre choſe que de s'eſleuer en l'air & s'eſgayer en ſon chant: qu'elle eſt pluſtoſt du genre de l'Eſperuier qui fait de fort belles pointes, & fond quand il veut en bas pour y prendre ſon gibier. Meſmes il eſt requis pour la perfection des Lettres, d'autant qu'elle eſt la vraye regle de la legitime recherche: que l'on ne rencontre aucune choſe dans le globe de la matiere qui n'ait vn parallele dans le globe cryſtalin, ou dans l'entendement. C'eſt à dire qu'il n'y ait rien que l'on mette en practique dont il n'y ayt quelque Doctrine ou quelque Theorie. Neantmoins les Lettres n'admirent & n'eſtiment pas plus cette Architecture de la Fortune, que comme vn ouurage d'vn genre inferieur. Car la Fortune, de qui que ce ſoit, n'eſt pas baſtante de luy tenir lieu du don de ſon eſtre qui luy vient de Dieu. Meſmes il arriue ſouuēt que les hommes vertueux y renoncent volontiers; afin de s'occuper à des choſes plus hautes: Neantmoins entant qu'elle eſt vn inſtrument par lequel l'on acquiert la

Vertu; & que l'on peut bien meriter, l'on en doit faire estime, & l'on en doit traiter.

Certains Preceptes sommaires & autres estendus çà & là, & diuers, appartiennent à cette Doctrine. Ils sont sur la vraye cognoissance des autres & de soy. Doncques que l'on prenne cecy pour premier Precepte, qui consiste entierement à cognoistre les autres, que nous taschions d'auoir le plus que nous pourrons cette fenestre que Mome desiroit jadis en l'homme; car ayant veu tant de coings & de recoings dans la fabrique du corps humain, il y trouua ce defaut qu'il n'y auoit point d'ouuerture, par ou l'on peut regarder dans ces obscurs & tortueux circuits. Or nous y verrons clairement, si nous nous informons auec toute sorte de soing, quelles sont les personnes auec qui nous negocions; si nous taschons de sçauoir quel est leur naturel, leur inclination, leur fin, leur complexion, surquoy ils sont principalement fondez pour pouuoir ayder, & ce qu'ils peuuent faire; & de plus quels sont leur defauts & leurs foiblesses; & par quelle façon on peut les gouuerner; par quels de leurs amis, par quels de leur mesme faction, par quels de ceux qui les protegent; par quels de ceux qui les courtisent, de plus, il faut sçauoir quels ennemis ils ont, qui sont ceux qui leur portent enuie, qui sont ceux qui briguent contre eux; comme aussi en quel temps il les faut aborder.

Cognoissez seulement quand vous l'aborderez.

Bref, qu'elles sont les Ordonnances & les Regles

qu'ils se sont prescriptes & choses semblables. Mesmes il ne faut pas seulement s'enquerir quelles sont les personnes, mais de plus, il faut rechercher quelles sont les actions particulieres, qui sont en mouuement de temps en temps & comme sur l'enclume: comment elles sont gouuernées, & succedent les vnes aux autres; comment on les fomente, par qui elles sont combatuës, de quel poids & de quelle estime elles sont; & ce qu'elles attirent auec soy & choses semblables: Car cognoistre ce qui se fait presentement, profite de beaucoup en soy & a cet auantage de plus, que sans cela la cognoissance des personnes seroit fort trompeuse & sujette à faillir. Car les hommes se changent, ainsi que les actions; & sont autres, quand ils y sont embarrassez, & quand ils en sont assiegez, & autres quand ils sont remis en leur propre naturel. Et toutes ces enquestes des choses particulieres, tant pour le regard des personnes, que des actions, sont comme les propositions mineures, en toute sorte de Syllogisme actif: car il n'y a point de verité ou d'excellence dans les obseruations, ou dans les Axiomes (d'où sont formées les propositions majeures politiques) qui puisse suffire pour establir vne bonne conclusion, s'il y a quelque faute en la mineure. Or Salomon nous est caution, que l'on peut acquerir vne telle cognoissance, quand il dit: *Le conseil dans le cœur de l'homme, est comme vne eau profonde; mais le prudent l'espuisera.* Et bien que l'on ne donne point de preceptes pour cette cognoissance; d'autant qu'elle est du nombre des choses qui con-

cernent les particuliers : neantmoins l'on peut vtilement donner les moyens de la tirer.

L'on peut cognoistre les hommes en six façons, à leur visage, * *ou mine*, à leurs paroles, à leurs actions, à leurs humeurs, à leurs desseins; & en vn mot par le rapport que l'on nous en fait. Pour ce qui est du visage, n'adjoustons pas foy au Prouerbe ancien. *Il ne se faut pas fier à ce que l'on voit sur le front.* Car encores que cela n'ayt pas esté mal dit, pour l'ordinaire & commune posture du visage & du geste: neantmoins il y a certains mouuemens & remuëmens plus subtils dans les yeux, sur la bouche, sur le visage & sur le geste, qui leur font faire des actions par lesquelles comme dit tresbien Q. Ciceron : *Vne certaine porte de l'Ame* est arriere-ouuerte. Qui fust jamais plus dissimulé que Tibere? Toutesfois Tacite remarquãt la diuerse maniere de parler dont il vsa, quand il loüoit en plein Senat les actions genereuses de Germanicus & de Drusus, parle ainsi sur le sujet de ce qu'il dit en faueur de Germanicus: *Qu'il le faisoit plus auec vn apparat de paroles, qu'auec vn sentiment interieur de Verité*: & donnant son jugement sur les termes dont il loüa Drusus, il dit; *Qu'il en parla auec moins de paroles, mais qu'il y estoit plus attentif, & que ce qu'il disoit partoit de franchise.* De plus, le mesme Autheur parlant encores de cet Empereur, pour monstrer en vn autre endroit qu'il estoit aucunement ouuert, en dit cecy: *Il vouloit vaincre de paroles dans les autres choses; mais il parloit plus librement quand il assistoit quelqu'vn.* Et à vray dire, il ne se trouuera que difficilement vn homme

*I'ay ainsi traduit, *& ora ipsorum.*

ſi expert à diſſimuler; & ſi bien fait & dreſſé à cela; ny vn viſage tellement contraint & (comme il parle) *Commandé*, qui puiſſe ſeparer d'vn propos feint & artificiel ces marques cy: ou que le diſcours ne ſoit plus eſtendu qu'à l'ordinaire ou plus poly ou plus vague & errãt ou plus ſec & comme ſorty par force.

Pour ce qui eſt des paroles il n'y a non plus de certitude qu'aux paroles des putains, ainſi que les Medecins parlent des vrines: mais l'õ deſcouure treſbien en deux façons ces cajoleries de femmes de ioye, c'eſt à ſçauoir quand elles ſont proferées ou ſans y penſer ou dans l'agitation d'eſprit. Ainſi Tibere eſtant promptement eſmeu par les paroles picquantes d'Agrippine & tant ſoit peu tranſporté, il ne peuſt ſe retenir dans les bornes de ſa diſſimulation naturelle. *Ayant ouy ces choſes* (dit Tacite) *elles luy tirerent du fonds de ſa poitrine, la parole qui n'en ſortoit que fort rarement; & ayant repris Agrippine, il luy fit prendre garde auec vn vers Grec qu'elle s'offençoit, parce qu'elle ne regnoit pas.* C'eſt pourquoy le Poëte ne nomme pas mal à propos ces Perturbations *des geſnes*; d'autant qu'elles forcent les hommes de deſcouurir leurs ſecrets.

Il eſt geſné de colere & de vin.

Auſſi voit on par experience qu'il y a fort peu de gens qui ſoient ſi ſecrets à eux-meſmes; & qui ayent vn eſprit ſi reſolu qu'ils ne deſcouurent parfois & ne communiquent leurs plus ſecrettes penſées; y eſtans pouſſez ou par colere, ou par vanité, ou par cordiale amitié qu'ils portent à quelqu'vn, ou par vne foibleſ-

ſe d'eſprit, qui ne peut plus long temps ſupporter la charge de tãt de pẽſées, ou par quelque autre paſſion. Mais il n'y a point de meilleur moyen de deſcouurir ce qu'vn autre porte dans l'Ame, qu'alors que vous diſſimulés quelque choſe, à deſſein de ſçauoir ce qu'il en penſe: ainſi que le dit le Prouerbe Eſpagnol: *Dis vn menſonge & tu en tireras la verité.*

Il ne faut pas non plus ſe fier entierement aux actions meſmes, encores qu'elles monſtrent certainement les intentions des hommes, ſi auant cela l'on n'a diligemment & attentiuement penſé à leur importance & à leur proprieté. Car il eſt tres-vray, que la tromperie fait qu'on luy adjouſte foy dans les petites choſes: afin de tromper auec plus de profit. C'eſt pourquoy l'Italien croit qu'il eſt debout ſur la meſme pierre d'où la Crie de la ville fait ſes publications, ſi on le careſſe plus qu'à l'ordinaire, ſans qu'il en voye la cauſe. Mais ces petits complimens rendent les hommes oiſifs & comme eſtourdis tant en la preuoyance qu'en l'induſtrie qu'ils doiuent auoir: d'où vient qu'ils ſont fort bien nommez par Demoſthene: *Les alimens de la pareſſe.*

Au ſurplus, l'on peut treſbien remarquer que la proprieté & la nature de certaines actions, qui tiennent lieu de bien-faits eſt trompeuſe & incertaine; ce qui ſe voit en ce que Mutian fiſt ſous le nom d'Anthoine premier: c'eſt qu'apres s'eſtre reconcilié auecques luy, mais auec vne tres-mauuaiſe foy, il eſleua aux dignitez pluſieurs des amis d'Anthoine, *Il donne auſsi à ſes amis des Capitaineries & des Iudicatures:* mais

tant s'en faut qu'il rendist par cette ruse Antoine plus puissant, qu'il le desarma & le ruina entierement, attirant à soy ses amitiez.

Or la meilleure clef pour ouurir ce que les hommes portent en leur esprit, est celle par laquelle l'on recherche & l'on cognoist ou leurs humeurs & leurs naturels: ou leurs desseins & intentions. Et à vray dire, l'on iuge tresbien par leurs humeurs, qu'ils sont plus foibles & plus simples: mais l'on cognoist par leurs desseins qu'ils sont plus prudens & plus couuerts. C'est pourquoy vn certain Nonce du Pape estant de retour d'vn pays, où il auoit esté Ambassadeur ordinaire, comme on luy eut demandé son aduis touchant celuy que l'on enuoyeroit à sa place, respõdit fort prudémént & de fort bonne grace: *Que l'on ne deuoit pas y depescher vn grand habille homme, qu'il suffisoit qu'il le fust mediocrement: parce que* (adjoustoit-il) *il n'y en a point d'assez capable, pour conjecturer ce que les peuples de cette contrée, voudroient vray-semblablemẽt faire.* Et pour en parler auec verité ce deffaut arriue fort souuent; & mesmes est familier aux hommes prudens qui mesurent les autres à leur propre esprit; & pour cet effect ils vont fort souuent au delà de leur but, en supposant que telles gens meditent de plus grandes choses qu'ils s'y destinent & qu'ils vsent d'artifices plus subtils qu'ils n'en ont en effect: puis qu'ils ny ont iamais pensé. Ce que signifie fort bien le prouerbe Italien par lequel il est remarqué. *Que l'on à beaucoup moins d'argent, de prudence & de foy, que l'on ne croit en auoir.* C'est pourquoy il faut tirer la conjecture de

ce que veulent faire les hommes de peu d'esprit, plustost par les inclinations de leur naturel que par leur desseins: d'autant qu'ils commettent plusieurs absurditez. Au reste l'on iuge, mais pour vne cause toute autre, quels sont au vray les Princes par leur naturel; & l'on cognoit quels sont les particuliers par leurs desseins. Car les Roys estant au dessus de tout ce que les hômes peuuent desirer, il n'y a rien à quoy ils aspirent principalement auec vne violante perseuerãce, pour pouuoir de la distance & de la situation de ce dessein * dresser l'eschelle & la direction de leurs autres actions. Ce qui est entre autres choses la cause principale pourquoy. *L'on ne peut voir* (comme le prononce l'Escriture) *ce qu'ils ont dans leurs cœurs.* Mais il n'y a point de particulier qui ne soit tout à fait comme vn voyageur; & qui n'ayt intention d'aller en quelque endroit pour s'y arrester: d'où l'on peut fort bien deuiner ce qu'il fera ou ce qu'il ne fera pas: car si la conjoncture des choses est propre à ce qu'il a entrepris, il en viendra à bout; mais si elle luy est contraire, il est vray semblable qu'il n'y reüssira point. Sans qu'il faille simplement s'enquerir de la diuersité des desseins & des naturels des hommes, il faut que ce soit auec comparaison; comme de sçauoir que c'est qui a de l'aduentage, & qui range sous soy les autres choses. Ainsi que nous voyons que Tigillinus recognoissant qu'il n'estoit pas si propre que Petronius Turpillianus à trouuer des inuentions de plaisirs pour le contentement de leur maistre. *Il rechercha les craintes de Neron*, ce sont les mots de Tacite, &

* C'est à dire, pour apprendre par là ce qu'ils veulent faire.

par ce moyen il se defit de celuy à qui il portoit enuie.

Pour ce qui est de la seconde sorte de cognoissance que l'on a de l'Esprit des hommes; c'est à sçauoir, de celle que l'on tire du recit que l'on en fait, ce sera assez d'en dire quelque mot. Vous apprendrez fort bien les defauts, & les vices par les ennemis; les vertus & les perfections par les amis: les mœurs & les temps par les valets; les opinions & les pensées par les intimes auec qui ils parlent familierement. La Renommée que l'on a acquise parmy le peuple, est peu de chose; & les jugements des Superieurs ne sont gueres certains. Car les hommes sont plus couuerts, quand ils sont en leur presence. La plus veritable reputation vient des Domestiques.

Mais afin de sçauoir plustost toutes ces choses, il faut se seruir de trois moyés. Le premier est, que nous fassions amitié auec ceux qui ont plusieurs & diuerses cognoissances, tant de ce qui se passe, comme aussi des personnes. Et il faut auant tout, tascher d'auoir des gens qui toutes les fois que nous en aurons besoin, & selon les hommes à qui nous aurons à faire, nous tiennent aduertis de ce que nous voulons sçauoir, & nous en rendent certains. En second lieu, que nous suiuions vn sage temperament, & vne certaine mediocrité, tant en la liberté de nostre parler qu'en nostre silence, parlans pour l'ordinaire; mais nous taisans, quand il en est besoin. Car quand nous parlons librement, nous imitons & nous prouoquons les autres à parler auecques nous, dans la mes-

me franchiſe, dont nous nous ſeruons; & c'eſt ainſi que nous apprenons tout plein de choſes. Comme auſſi quand nous ne diſons mot, cela nous donne de la creance; & fait que les autres prennent plaiſir à nous fier leur ſecrets, & à les mettre comme dans noſtre ſein. En troiſieſme lieu, il nous faut acquerir peu à peu cette habitude, qu'eſtans touſiours preſents & veillans d'eſprit, en toute ſorte de conuerſations & d'actions, nous faſſions tout enſemble, ce qui ſe preſente à faire, & que nous prenions garde à ce qui arriue de nouueau. Car comme Epictete enſeigne que le Philoſphe doit en toutes ſes actions, ainſi parler à part ſoy. *Ie veux obſeruer cela & ma Reigle.* Ainſi le Politique ſe doit reſoudre en toute ſorte d'affaires, & dire ainſi. *Ie veux apprendre cela, & meſmes quelque autre choſe, qui me puiſſe profiter à l'aduenir.* C'eſt pourquoy ceux qui ſont de ce naturel, que d'agir auec trop d'aſſiduité, & qui ſont trop attentifs à l'affaire qu'ils ont en main, ſans ſeulement penſer à ce qui ſuruint (ce que de Montagne remarque de ſoy-meſmes) telles gens à la verité ſont fort propres aupres des Roys & pour bien gouuerner vn Eſtat; mais ils font de grandes fautes en l'aduancement de leur fortune. Cependant il faut auant tout donner ordre que nous arreſtions la trop viue pointe, & la vigueur de noſtre Eſprit; de crainte qu'en ſçachant pluſieurs choſes, nous ne ſoyons portez à nous y meſler. Car * *l'Intrique* eſt ie ne ſçay quoy de malheureux & de temeraire. C'eſt pourquoy cette diuerſe cognoiſſance des choſes & des perſonnes, que

* I'ay ainſi traduit le mot de Polypragmoſyné.

ie ſuis

ie ſuis d'aduis que nous aquerions, tourne-là enfin; que nous choiſiſſions auec jugement & les affaires que nous entreprenons & les hommes dont nous nous ſeruons afin que nous puiſſions diſpoſer : & faire toutes choſes auec plus d'induſtrie & auec plus d'aſſeurance.

Apres auoir cogneu les autres, il faut ſe cognoiſtre ſoy-meſme : Car il ne faut pas nous enquerir auec moins de ſoin ; mais bien plus exactement de nous meſme que des autres ; veu que cet Oracle : *Cognois toy toy-meſme*, n'eſt pas ſeulement vne regle de la Prudence generale, mais il eſt principalement obſerué dans la Politique. Car Sainct Iacques nous aduertit treſbien, *Que celuy qui a regardé ſon viſage dans le miroir, oublie tout auſsi toſt quel il eſt* : en ſorte qu'il faut s'y voir fort ſouuent ; ce qui ſe rapporte auſſi à ce qui eſt de la Politique. Toutesfois les miroirs ſont differents : car le diuin dans lequel nous deuons nous contempler, eſt le Verbe de Dieu, mais le Politique n'eſt autre que l'eſtat des choſes & des Temps, durant leſquels nous viuons.

Doncques il faut l'examiner exactement & non en la ſorte que l'on a appris de faire, quand l'on s'ayme trop; & il faut ſe ſonder ſur ſes propres puiſſances, ſur ſes vertus ; & ſur ce qui en deſpend; comme auſſi ſur ſes defauts, ſur ſes imperfections & ſur ce qui peut empeſcher; en faiſant ſon compte de touſjours beaucoup eſtimer ces choſes que nous auons mis les premieres, & moins priſer les dernieres qu'elles ne vallent: Meſmes nous deuons ſur cet exa-

men auoir les Considerations qui s'ensuiuent.

La premiere, comment l'on s'accorde en mœurs & en nature auec le Temps qui court; & si l'on y est tout à fait conforme, il est permis de traitter plus librement sans contrainte, & de se laisser aller à son naturel: mais s'il y a de la repugnance, il faut passer la vie auec plus de precaution, & plus à couuert, & ne se trouuer en public que fort rarement. Tibere en fit ainsi, qui recognoissant que son humeur n'estoit pas ajustée à celle qu'il falloit auoir durant son siecle, n'assista iamais aux jeux publics; & mesmes il demeura les douze dernieres années de sa vie, sans entrer au Senat: mais tout au contraire, Auguste se fit voir toute sa vie. Ce que Tacite remarque, *Tibere fut d'vne autre humeur*. Pericles en fut de mesmes.

Que l'on considere en second lieu. Comment l'on s'accorde auec les sortes de vie qui sont selon le Temps & en estime, dont l'on en doit choisir vne: afin que si l'on n'est encores determiné à aucune, l'on s'attache à celle qui plaira le plus, & qui sera la plus conforme à l'inclination que l'on a; & qu'à la premiere occurrence l'on se retire de la profession, que l'on fait malgré soy; & que l'on s'addonne à quelque autre. Ce que nous remarquons auoir esté practiqué par Valentin Borgia qui auoit esté nourry par son pere pour estre Prestre, à quoy par apres il renõça, ayant suiuy son inclination & se fit soldat; encores qu'il se rendist aussi indigne de la Principauté, que de la Prestrise: car cet homme qui fut vne

vraye peste, deshonora & l'vne & l'autre de ces conditions.

En troisiesme lieu, l'on doit prendre garde quel l'on est quand l'on se compare auec ses esgaux, & auec ses enuieux, que l'on doit vray-semblablement apprehender pour Corriuaux de fortune. Il faut apres cela suiure vn train de vie, dans lequel il y ait fort peu d'habilles hommes ; & entre lesquels il est probable que l'on sera entre les premiers. Ce que C. Cesar fit qui estoit au commencement Aduocat, & nourry principalement à la robbe. Mais apres qu'il eut veu que Ciceron, qu'Hortẽse, & que Catule excelloient en eloquence; & qu'il n'y auoit point d'autre grand Capitaine que Pompée, il quitta ce qu'il auoit cõmencé, & ayant dit Adieu au barreau, il se jetta dans les armes & apprist à commander; par où il monta au plus haut degré de la Souueraineté.

En quatriesme lieu, que l'on considere qu'vn chacun doit suiure son instinct & son naturel au choix qu'il fait de ses amis & de ses parents. Car comme les hommes sont de differentes humeurs; aussi faut-il qu'il y ait differents amis. Aucuns ayment ceux qui sont serieux & secrets: d'autres ceux qui sont audacieux, & qui prennent plaisir à se vanter; & en vn mot, ceux qui leur reuiennent.

Au reste, c'est vne chose digne de remarque de sçauoir iusques où Anthoine, Hirtius, Pansa, Oppius, Balbus, Dolabella, Pollio, & les autres estoient amis de Cesar, qui auoient ainsi accoustumé de iu-

rer. *Qu'ainsi ie puisse mourir, Cesar restant en vie*, tesmoignans par là l'extreme affection qu'ils luy portoient; estans au reste extremement arrogans; & qui méprisoient tous les autres. Ils furent de plus, fort vigilans aux affaires, encores qu'ils ne fussent que mediocrement estimez.

La cinquiesme consideration soit, que l'on s'empesche bien de prendre exemple, & de se conformer mal à propos sur les autres; comme s'il falloit de necessité sçauoir cela mesmes qu'eux; sans considerer la grande difference qui se rencontre peut-estre entre leur naturel & leurs humeurs. En quoy Pompée faillit apparemment, qui comme Ciceron la laissé par escrit, auoit si souuent accoustumé de dire. *Sylla l'a peu, ne le pourray-ie pas*? En quoy il se trompoit grandement: veu qu'il estoit en son naturel & en sa sorte de vie esloigné de luy de tout le Ciel, comme l'on dit. Car Sylla estoit fascheux, violent & fort expeditif en affaires: & Pompée estoit serieux, equitable, & faisoit toutes choses auec majesté & dignité; d'où venoit qu'il estoit beaucoup moins propre à mettre à execution ce qu'il auoit dessaigné. Il y a plusieurs autres aduertissemens sur cecy; ceux pourtant que nous auons donné suffiront.

Mais ce n'est pas assez que l'homme se cognoisse, il doit penser à part soy comment il doit se monstrer, se declarer, se tourner & se façonner à propos & auec prudence. Pour ce qui est de se monstrer, nous ne voyons rien de plus ordinaire, sinon que celuy qui est inferieur en habitude de vertu, paroist plus

vertueux à l'exterieur. Doncques ce n'eſt pas vne petite prerogatiue de prudence, ſi quelqu'vn fait monſtre de ſoy aux autres, auec bien-ſeance & auec vn certain artifice, en faiſant parade de ſes vertus & de ſes merites & meſmes de ſa fortune; ce que l'on peut faire ſans eſtre eſtimé arrogant & ſans ennuyer perſonne. Et au contraire en cachant auec art ſes vices, ſes defauts, ſes mal-heurs & ſon deshonneur; s'arreſtant à la deduction de ſes perfections; & les mettant comme au jour: & euitant de parler de ſa honte; ou la palliant par vne interpretation fauorable & choſes ſemblables. Et c'eſt pourquoy Tacite parle ainſi de Mutianus qui eſtoit le plus ſage de ſon temps & le plus grand homme d'affaires. *Il monſtroit auec vn certain artifice tout ce qu'il auoit dit & fait.* Auſſi faut-il eſtre fort adroit pour cela, de crainte de ne ſe rendre ennuyant & meſpriſable. En ſorte que toute paſſion de paroiſtre, bien qu'elle aille juſques au premier degré de vanité, eſt pluſtoſt vn vice dans la Morale que dans la Politique. Car comme l'on a accouſtumé de dire de la calomnie: *Calomniez hardiment, il en demeure touſiours quelque choſe*: autant en peut on dire de ce deſir de ſe vanter s'il n'eſt tout à fait laid & ridicule. *Vante toy hardiment, il en reſte touſiours quelque choſe.* Il en demeurera ie ne ſçay quoy parmy le peuple, bien que les plus aduiſez s'en mocquent. C'eſt pourquoy la bonne opinion que l'on a acquiſe entre pluſieurs, recompenſera amplemẽt le dégouſt de peu de perſonnes. Mais ſi ceſte affection de ſe monſtrer eſt bien conduite & auec iugement; Par exemple, ſi elle

a quelque chose de franc,& si elle marque que l'on soit bien né : ou si on la fait paroistre en ces temps-là; quand l'on est enuironné de dangers, comme il arriue aux soldats dans la guerre ; ou quand l'on est enuié : ou quand il semble que ce que l'on dit touchant sa propre loüange est eschappé sans y penser ; ou quand l'on ne s'y arreste ny trop serieusement, ny trop long temps ; ou si quelqu'vn parle en si bonne part de soy, qu'en mesme temps il se dit des brocards & des railleries à soy-mesme. Bref, s'il le fait non de son bon gré, mais comme y estant poussé & prouoqué par les insolences & par les injures des autres; toutes ces choses, dis-je, n'adjoustent pas peu à sa reputation. Et à vray dire, le nombre n'est pas petit de ceux qui estans de leur nature solides, & moins sujets au vent ; & pour cet effect qui n'ont pas l'industrie de se vanter, sont punis de leur moderation, auec certaine perte de leur dignité.

Mais encores que quelqu'vn, peut estre par trop exact dans la Moralité & de fort foible iugement, impreuue la montre de ceste vertu ; neantmoins personne ne niera qu'il faut auoir le soin qu'elle ne soit pas priuée de son iuste prix par la negligence, ny moins prisée qu'elle ne vaut. Or ceste diminution de prix en son estime, arriue d'ordinaire en trois façons. Premierement quād quelqu'vn se presente & s'aduance dans les affaires sans y estre appellé. Car l'on est assez bien recompensé, si pour tels bons offices l'on ne reçoit pas de rebut. Secondement, quand quelqu'vn abuse par trop de ses forces au commen-

cement de ce que l'on entreprend ; & quand il fait tout à la fois ce qu'il deuoit cõduire peu à peu par ordre. Ce qui rend de prime abord les belles actions agreables, mais enfin ennuyantes. En troisiesme lieu, quand quelqu'vn ressent trop promptement & trop legerement & gouste auec plaisir le fruict de sa vertu dans les loüages qui consistent en l'applaudissement, en l'hõneur & en la faueur qu'on luy rend; sur quoy il y a vn sage aduertissement: *Donnez vous garde que l'on ne croye que vous n'estes pas accoustumé aux grandes choses, si vous prenez autant de plaisir à ce qui est de vil qu'à ce qui est de releué.* Car ce n'est pas de moindre importance de sçauoir cacher ses defauts que de mõstrer auec prudence & auec artifice ses vertus. Or on les cache & on les met à couuert par vne certaine triple industrie & comme en trois cachettes par precaution, par pretexte & par confidence. Nous nommons precaution, quand auec prudence nous ne nous engageons pas à ce en quoy nous ne sçaurions reüssir: au contraire, des esprits trop audacieux & pleins d'inquietude qui se meslent sans iugement aux choses, dans lesquelles ils ne sont pas nourris; & partãt ils publient leurs imperfections; & semblent en faire des proclamations. Nous nommons pretexte, quand nous faisons en sorte par nostre industrie & par nostre prudence que l'on interprete en bonne part & benignement nos vices & nos defauts, comme prouenans d'ailleurs & tendans à autre chose, que l'on ne croit pour l'ordinaire. Car le Poëte a tres-bien parlé des endroits où se cachent les vices:

Le vice est fort souuent couuert du voisinage
Du bien.

C'est pourquoy si nous remarquons en nous quelque imperfection, il faut que nous fassions en sorte d'emprunter le personnage & le pretexte de la vertu voisine, sous l'ombre de laquelle nous la mettrons à couuert: Par exemple, celuy qui est pesant se doit dire serieux; celuy qui n'a point de courage se doit dire affable & ainsi des autres. Il sera aussi fort vtile de mettre en auant quelque cause probable; & dire en public pourquoy c'est que nous ne voulons pas faire nos derniers efforts; afin que l'on croye que nous n'auons pas voulu ce que nous n'eussions sceu faire. Pour ce qui est de la confience, c'est vn remede plein d'effronterie, mais tres-certain & qui a de tres-bons effects. C'est à sçauoir, quand quelqu'vn fait profession de mespriser entierement & de ne tenir aucun compte des choses dont il ne sçauroit venir à bout: à l'imitation des sages marchands qui ont cela de propre & de particulier, de tenir leur marchandise à haut prix, & de raualer celle des autres. Mais il y a vn autre genre de confience encores plus impudent. C'est à sçauoir quand auec effronterie l'on veut donner bonne opinion de ses defauts; comme si l'on croyoit exceller aux choses dont l'on est entierement despourueu: & quand pour faire plus aysément adjouster foy à ce que l'on dit, on feint que l'on n'est pas asseuré dans les choses que l'on sçait tres-bien. Ainsi que nous voyons estre pratiqué par les Poëtes. Car

celuy d'entr'eux qui oit que l'on n'approuue pas vn certain vers du Poëme qu'il recite ne manque pas de dire : *Si est-ce que i'ay eu plus de peine à le faire que quantité d'autres.* Apres cela en prononçant quelque autre qu'il fait semblant de ne pas trouuer bon, il adjoustera : *Et de cestuy-cy qu'en dites vous?* Encores qu'il sçache bien qu'il est le meilleur de tous & qu'on ne peut le reprendre. Mais il n'y a rien si considerable sur ce qui se presente; c'est à sçauoir pour faire honorablement voir aux autres qui l'on est ; & pour se mettre en l'estime que l'on merite, sinon d'obseruer cecy, à sçauoir de ne se point desarmer par la grande bonté de sa nature & par sa douceur; & de ne se point exposer aux injures & aux affronts. Mesmes l'on doit plustost faire parfois sortir quelques bluettes d'vne ame libre & genereuse, qui ne soit pas moins picquante que douce. Et cette sorte de vie ainsi fortifiée, accompagnée d'vn courage prompt & preparé à se garantir des affronts se practique, d'aucuns par accident & par quelque necessité ineuitable, à cause de quelque chose qui est attachée à leurs personnes & à leur fortune, comme il arriue à ceux qui sont difformes, qui sont bastards & qui sont diffamez. D'où vient que cette sorte de gens sont d'ordinaire fortunez, si la vertu ne leur manque point.

Quant à ce qu'il faut obseruer pour declarer qui l'on est, c'est vne chose tout à fait differente de ceste affection de se vanter, dont i'ay parlé cy dessus : car cela ne se rapporte ny aux vertus, ny aux deffauts des hommes, mais aux actions particulieres de la vie. Et

il ne se treuue rien de plus Politique en ceste partie que de garder vne certaine prudente & saine mediocrité à descouurir & à cacher les sentimens de son ame sur ses actions particulieres. Car encores que le profond silence, & le secret dans les conseils, & ceste sorte de faire affaires qui opere toutes choses par des arts & par des milieux aueugles, ou plustost sourds, ainsi que les nomment les nouuelles langues, soit vne chose vtile & admirable: toutesfois il arriue souuent que comme l'on dit, *La dissimulation engendre les erreurs qui enuelopent celuy qui dissimule.* Car nous voyons que les plus politiques n'ont pas apprehendé de publier ouuertement auec liberté & sans feintise, quel estoit le but de leur desseins, tesmoin L. Sylla, qui dit haut & clair. *Qu'il desiroit de rendre heureux ou mal-heureux tous les hommes selon qu'ils luy seroient amis ou ennemis.* Ainsi Cesar ne craignit pas de dire au premier voyage qu'il fit en Gaule. *Qu'il aymoit mieux estre le premier en vn petit vilage, que le second dans Rome.* Et luy-mesmes apres la guerre commencée n'en fit pas à deux fois, si nous croyons ce qu'en dit Ciceron. *L'autre*, il parle de Cesar, *ne refuse pas;* mais il demande mesmes, *comment qu'il en soit, qu'ainsi on le nomme Tyran.* Nous remarquons de mesmes en vne lettre de Ciceron à Atticus, combien peu Auguste Cesar à voulu dissimuler, qui dés le temps qu'il ne faisoit qu'entrer dans les affaires, & qu'il estoit encores fort agreable au Senat, auoit accoustumé quand il haranguoit au peuple de iurer en ceste forte. *Ainsi me soit il permis d'aspirer aux honneurs de mon*

pere. Ce qui n'estoit pas moins que la tyrannie mesmes; mais pour adoucir ces paroles qui eussent esté prises en mauuaise part en les proferant il estendoit sa main vers la statuë de Iule Cesar, qui estoit dressée dans le barreau à quoy l'on prenoit plaisir; & ceux qui estoient presens, disoient ainsi entr'eux auec applaudissement. *Qu'est-ce que cela? quel ieune homme voila!* Neantmoins l'on ne soupçonnoit rien de mal de luy qui descouuroit ses sentimens auec tant de franchise & si ingenuëment. Et ces personnages, dont ie viens de parler, ont eu toutes choses à souhait: en quoy pourtant Pompée n'a pas reüssi, qui auoit vn mesme but, mais qui vouloit y paruenir par des sentiers plus ombragez & plus obscurs, ainsi que Tacite parle de luy. *Il estoit plus couuert, mais non pas meilleur.* Ce que Saluste confirme en ces mots. *Il auoit de bonnes paroles à la bouche, mais au reste il portoit l'effronterie dans son ame.* Pompée, dis-je, ne faisoit autre chose & n'employoit à autre fin ses artifices, que pour couurir le plus qu'il pouuoit son excessiue ambition: cependant il establissoit le gouuernement populaire & le desordre, qui eut bien tost contrainct la Republique de se venir ietter entre ses bras, Et c'estoit le moyen par lequel il esperoit qu'on luy feroit prendre comme par force & mal gré soy le souuerain maniement des affaires. Mesmes comme il creut qu'il en estoit venu à bout ayant esté creé Consul tout seul, ce qui n'auoit iamais plus esté fait, il n'auançoit pourtant pas ses desseins; d'autant que ceux qui eussent peu l'assister en cela, ne descouuroient

pas quelle estoit sa volonté. En sorte qu'il fut enfin contraint de prendre le grand chemin; c'est à sçauoir leuer les armes & faire des troupes sous pretexte de s'opposer à Cesar. Tant il est vray que les resolutions couuertes d'vne profonde dissimulation ont accoustumé d'estre lentes, sujectes aux accidens & malheureuses d'ordinaire. Ce que Tacite semble approuuer quand il veut que les artifices de la dissimulation soient le moindre genre de Prudence entre tous les Arts Politiques, en l'attribuant à Tybere, & le reste à Auguste Cesar. Car en parlant de Liuia, il en dit: *Quelle eust esté bien composée des Arts de son mary, & de la dissimulation de son fils.*

Pour ce qui est de tourner & de façonner son esprit, il faut faire toute sorte d'efforts de le rendre soupple à toutes occasions & à toutes rencontres sans se roidir aucunement contre. Car cela ne sera pas vn moindre empeschement pour faire affaires, ou pour faire sa fortune que cecy : *Il demeuroit le mesme, mais il n'auoit pas bonne grace à faire le mesme*: C'est à sçauoir, quand les hommes sont les mesmes hommes & de mesme naturel, apres le changement des occasions. Doncques Liue introduisant l'ancien Caton comme vn Architecte tres-expert de sa fortune, adjouste fort à propos qu'il auoit *vn esprit fort & adroict.* D'où vient que d'ordinaire les personnes graues & de marque & qui ne sont pas changeantes ont plus d'authorité que de bonne fortune. Mais ce vice est naturel à ceux qui sont visqueux, noüeux & qui ne sçauent pas prendre le tour qu'il faut. Et d'autres

par vne certaine couſtume, qui eſt vne autre nature, & par vne certaine opinion qui ſe gliſſe ayſément dans les eſprits des hommes ne changent iamais la façon de faire affaires, qu'ils n'ayent veu ſi elle leur peut reüſſir. Car Machiauel remarque prudemment en Fabius Maximus qu'il *Auoit opiniaſtrement retenu ſon ancienne couſtume de dilayer & de differer en matiere de guerre, encores que la maniere de la faire fut differente, & qu'elle deſiraſt que l'on s'y portaſt plus promptement.* D'autres ont ce vice à faute de iugement, quand l'on ne ſçait pas bien regarder, où doiuent aboutir les choſes & les actions: & quand l'on y prend ſeulement garde, l'occaſion eſtant eſchappée. Demoſthene reprend en ſes Atheniens quelque choſe de pareil, en diſant qu'ils ſont, *Semblables aux ruſtiques qui s'eſprouuans dans les combats à outrance, mettent leur bouclier au deuant de la bleſſeure qu'ils viennent de receuoir, ce qu'ils n'auoient pas fait auparauant.* De plus, ce vice ſe trouue auſſi en d'autres; parce qu'ils ſe faſchent de perdre la peine qu'ils ont commencé de prendre & ne s'en ſçauent pas retirer: & meſmes ils ſe promettent de venir au deſſus des occaſions par leur conſtance. Mais cet attachement & cette reſiſtance d'eſprit, de quelque endroit qu'elle procede, eſt tres-dommageable aux affaires & à la fortune des hommes. Et il n'y a rien de plus Politique que de faire en ſorte que les roües de l'eſprit & celles de la fortune n'ayẽt qu'vn meſme centre, & tournent toutes à la fois. Mais c'eſt aſſez parlé des deux sõmaires preceptes touchãt l'Architecture de la fortune: il

y en a quantité d'autres eſpandus par-cy, par-là, dont j'en choiſiray aucuns pour ſeruir d'exemple.

Le premier precepte eſt. Que l'Architecte de la fortune ſe ſache bien ſeruir de ſon cordeau, & qu'il le ſçache bien dreſſer, c'eſt à dire: Qu'il s'accouſtume de donner le prix & l'eſtimation à toutes choſes, ſelõ qu'elles ſont plus ou moins vtiles à ſa fortune & à ſes deſſeins, & qu'il y prenne garde ſoigneuſement, & non par forme d'acquit: ce qui eſt admirable, mais qui pourtant contient verité. Il ſe trouuue pluſieurs perſonnes dont la Partie Logique de leur eſprit, s'il eſt permis de parler en la ſorte, eſt bonne, mais la partie Mathematique eſt tres-mauuaiſe: c'eſt à dire, qu'il y en a qui iugent aſſez fortement de la conſequence des choſes, mais qui ne les ſçauent aucunement bien appretier. D'où vient qu'acuns ſont rauis d'aiſe, quand ils parlẽt en particulier & en ſecret aux Roys, & quand ils ſont en grande eſtime parmy le peuple, comme s'ils auoient fait vne tres-grande affaire, au lieu que l'vn & l'autre excite ſouuent de l'enuie, & cauſe du danger. Les autres meſurent les choſes par la difficulté, & par la peine qu'ils y prennent, croyans qu'ils doiuent de neceſſité s'auancer d'autant plus, que plus ils ſe mouueront. Ainſi que Ceſar a dit par forme de raillerie de Caton d'Vtique, en faiſant mention combien il eſtoit laborieux, aſſidu, & quaſi infatigable, ſans pourtant que cela luy ſeruit de beaucoup. *Il faiſoit*, dit-il, *toutes choſes auec vn grand ſoing*. D'où auſſi cecy arriue que ceux ſe trompent d'ordinaire, qui ſe promettent toute ſorte

de prosperité, s'ils se seruët de l'entremise de quelque habille homme; ou qui soit constitué en dignité: veu qu'il est vray, que l'on fait & plus viste, & mieux quelque ouurage que l'on a entrepris auec des outils propres à cela, que si l'on en prend, d'autres, quoy que beaucoup plus beaux. Or pour bien dresser la Mathematique de l'Esprit, il est besoin de cognoistre auant tout, & d'auoir comme en escrit, que c'est qui est en premier lieu necessaire pour l'establissement, & pour le progrez de la fortune: quoy en second lieu, & ainsi en suitte. Ie mets en premier lieu l'amendement de l'Esprit. Car en ostant & en applanissant les empeschements, & les nœuds qui y sont, vous ouurirez plustost le chemin à la fortune que vous n'osterez par son moyen les empeschements qui sont en l'Esprit. Ie mets en second lieu les richesses & l'argent, que plusieurs estimeront par dessus toutes choses, à cause qu'on s'en sert à toute sorte d'vsage. Mais j'mprouue cette opinion par la mesme raison qu'a fait Machiauel sur vne matiere qui n'est pas fort esloignée de celle-cy. Car comme ainsi soit, qu'il y ait long-temps que l'on die, *Que l'argent est les nerfs de la guerre*: luy au contraire a asseuré qu'il n'y en auoit point d'autres que les nerfs des hommes forts, & des bons soldats. En la mesme sorte peut-on veritablement asseurer que l'argent n'est pas les nerfs de la fortune; mais que les forces de l'Esprit le sont, à sçauoir la viuacité, la force, la hardiesse, la constance, la modestie, l'industrie & les autres. Ie mets en troisiesme

lieu, la Renommée & la Reputation; d'autant plus que ces choſes ont de certains flus & des temps, leſquels ſi vous ne ſçauez prendre comme il faut; il ſera difficile de remettre la choſe en ſon entier: Car il eſt fort mal-aiſé de renuerſer de l'autre coſté la reputation qui ſe precipite. En dernier lieu, ie mets les honneurs auſquels en verité vous arriuerez plus aiſément par le moyen d'vne chacune de ces trois choſes, & encores plus, ſi elles ſont toutes enſemble; que ſi vous commencez par les honneurs; & que vous aillez apres cela aux autres choſes. Mais de meſmes que ce n'eſt pas peu de garder l'ordre dans les choſes; auſſi n'eſt-ce pas moins d'obſeruer la ſuite du temps, & l'on peche fort ſouuent en le peruertiſſant, quand l'on veut finir à lors qu'il ne faudroit que commencer. Et quand nous acourons ſubitement à toutes les choſes grandes; & que nous outrepaſſons auec temerité ce qui eſt entre deux, mais l'on donne à bon droict ce Precepte: *Faiſons ce qui preſſe.*

Le ſecond Precepte eſt, que nous prenions bien garde que nous ne nous portions par trop de courage & auec vn deſir de preſceance aux choſes beaucoup plus difficiles que nous ne pouuons entreprendre; & que nous n'aillons pas contremont vne riuiere: Car c'eſt vn treſbon conſeil touchant les fortunes des hommes.

Approche toy des Deſtins & des Dieux.

Regardons de toutes parts, & conſiderons par où l'on peut prendre iour dans les affaires; & par où

l'on ny peut aucunement entrer: par ou elles sont faciles, par ou elles sont difficiles; & si nous ne voyōs pas vne entrée commode n'abusons pas de nos forces. Si nous faisons cela, nous nous exempterons de rebut, nous ne nous amuserons pas long temps en chaque affaire, & l'on nous estimera modestes, nous n'offencerons que peu de personnes; bref nous acquerrons la reputation d'estre fortunés; alors que l'on rapportera à nostre industrie, ce qui peut estre, fut escheu volontairement.

Le troisiesme Precepte peut sembler aucunement contraire à celuy dont ie viens de parler tout à l'heure, quoy que cela ne soit pas quand on l'entend bien. Il est tel: Que nous n'attendions pas tousiours les occasions; mais que nous les fassions quelquesfois venir; & que nous les conduisions. Ce que Demosthene dit auec vne merueilleuse eloquence. *Et de mesme que c'est vne chose ordinaire, que le General d'armée la conduise; aussi faut-il que les gens bien aduisez conduisent les affaires; afin que l'on fasse ce qui leur semble bon, sans estre contraints de poursuiure seulement les euenements.* Car si nous y prenons garde de bien prés, nous remarquerons deux bien differentes especes, de ceux qui sont en estime d'estre esgaux dans l'action & dans la negociation. Car les vns sçauent fort bien se seruir des occasions: mais ils ne font ny n'inuentent rien d'eux mesmes. Les autres sont tout à fait dans l'action, & ne sçauent pas prendre les belles occasions qui se presentent. Vne de ses facultez qui est sans l'autre doit estre entierement estimée defectueuse

& imparfaictes.

Le quatriesme Precepte est, Que nous n'entreprenions rien en quoy il soit necessaire d'employer beaucoup de temps, mais que nous ayons tousiours l'oreille tirée par ces vers :

Mais cependant le Temps s'enfuit, irreuocable.

Et il n'y a point d'autre cause, pourquoy ceux qui se sont iettez dans des professions penibles ou dans des choses semblables, tels que sont les Iurisconsultes, les Orateurs, les plus doctes Theologiens, les Autheurs & tels autres, ne sont gueres industrieux à faire, & a agrandir leur fortune, que par ce qu'ils ont besoin du temps qu'ils ont employé à autre chose; afin de cognoistre le menu des affaires; afin de prendre les occasions; & afin d'inuenter & de trouuer les machines necessaires à leur bien. Et mesmes l'on trouue dans la court des Roys & dans les Republiques, que ceux-là sont fort capables de s'auancer en fortune & d'attaquer celle des autres, qui n'ont aucune charge publique, mais qui s'occupent perpetuellement à cette Intrigue de la vie dont nous parlons.

Le cinquiesme Precepte est, Que nous imitions en quelque façon la Nature, qui ne fait rien en vain: Ce qui ne sera pas difficile, si nous faisons auec dexterité vn meslange & vn entrelassement de toutes nos affaires quelles qu'elles soient. Car il faut en sorte dresser & preparer nostre esprit; & il faut en sorte soumettre & ranger souz l'ordre nos intentions, que

s'il arriue que nous ne puissions pas atteindre si haut que nous desirons, nous nous arrestions au second ou au troisiesme degré : mais s'il est impossible de nous y attacher & d'y demeurer , il faut qu'alors nous nous tournions à vn autre dessein que celuy que nous auions premierement pris : afin que si nous ne pouuons presentement en cueillir quelque fruict, nous puissions au moins en tirer quelque chose qui nous puisse profiter à l'aduenir. Mais si nous n'y pouuons rien prendre de solide, ny presentement ny auec le temps; ayons au moins soing que nostre reputation en reçoiue quelque accroissement & choses semblables : nous faisans rendre compte à nous-mesmes; par lequel il paroisse que nous auons eu plus ou moins d'vtilité de chacune de nos actions & de nos conseils; & ne nous permettans en aucune sorte de perdre courage, comme si nous estions confus, & tout à fait abatus d'esperance, s'il ne nous est pas permis d'atteindre à nostre principale intention. Car il n'y a rien de moins propre à vn grand Politique que de s'adonner à vne seule affaire : d'autant que celuy qui en vse ainsi ,perdra quantité d'occasions qui ont accoustumé de trauerser ce que l'on fait; & qui seront peut estre plus propres & plus commodes pour les choses qui seront en vsage par apres, que pour celles que nous auons en main. C'est pourquoy retenons bien cette regle. *Il faut faire ces choses cy, & ne pas laisser les autres.*

Le sixiesme Precepte est, Que nous ne nous attachions pas trop determinement à quelque chose; en-

cores que d'abord elle ne paroisse gueres sujette à mauuais euenement. Mais que nous ayons tousiours vne fenestre ouuerte pour nous enuoler; ou vne certaine porte de derriere pour reuenir.

Le septiesme Precepte n'est autre que celuy que donnoit autresfois Bias, pourueu que nous le tournions nõ à la trahison; mais à la preuoyãce & à la mediocrité: *Aymez comme si vous deuiez deuenir ennemy; & hayssez comme si vous deuiez deuenir amy.* Car celuy-là perd beaucoup qui s'engage par trop dans des amitiez malheureuses & dans des fascheuses inimitiez qui donnent du trouble & dans des jalousies d'enfant & de peu d'importance.

Ce que ie viens de dire touchant la doctrine de l'Intrigue de la vie, suffira pour seruir d'exemple. Car il faut que l'on se ressouuienne, que tant s'en faut que ie mette au lieu de iustes traictez, ces traits d'ombrage que ie couche sur la representation de ce qui est à Desirer: qu'au contraire ce ne sont qu'eschantillons & franges, dont on peut iuger de toute la toille. Et de plus, ie n'ay pas si peu d'esprit, que d'asseurer qu'il faut faire les grands efforts que j'ay dit pour se mettre en fortune. Car ie sçay tresbien qu'elle s'escoule comme volontairement dans le seing d'aucuns; & que les autres en viennent à bout par leur seule diligẽce & par leur assiduité, qui a pourtãt de la Prudence, sans beaucoup vser d'artifice ny de peine. Mais de mesmes que Ciceron dépeignant l'Orateur parfait, n'entend pas que tous les Aduocats soyent ou puissent deuenir tels. Et de plus, ainsi qu'en la des-

cription d'vn Prince, ou d'vn courtisan, ce que quelques vns ont entrepris, l'on en tire le modelle de la perfection de l'Art & non de la Practique ordinaire. Ainsi en ay-je fait, quand i'ay appris au Politique comment il deuoit viure ; au Politique, dis-je, entant que cela regardoit sa propre fortune.

Mais il faut outre cela donner cet aduis, Que les preceptes que nous auons choisi & proposé sur ce sujet sont tous du genre de ceux que l'on nomme les Arts legitimes. Quant à ceux qui ne valent rien. Si quelqu'vn se rend disciple de Machiauel qui enseigne : *Qu'il ne faut pas beaucoup se soucier de la Vertu; mais seulement de son apparence qui paroist en public; d'autant que la reputation & l'opinion d'estre homme de bien ayde ; mais la Vertu mesme empesche.* Et qui en vn autre endroit dit ces mots : *Que l'homme Politique pose cela comme pour fondement de sa prudence, qu'il presuppose que nous ne pouuons ny bien, ny asseurément fleschir, ou tourner les hommes à ce que nous voulons que par la crainte seule ; c'est pourquoy il doit prendre soin que tous soient suiets, qu'ils courent des dangers & qu'ils ressentent des afflictions.* En sorte que son Politique semble estre au langage des Italiens : *Vn semeur d'espines.* Ou si quelqu'vn veut receuoir cet Axiome que l'on cite de Ciceron : *Que les amis perissent ; pourueu que les ennemis meurent quant & quant.* Ainsi que firent les * *trois hommes associez*, qui pour perdre leurs ennemis liuroient librement à la mort leurs amis propres. Ou si quelqu'vn veut imiter L. Catilina, pour mettre tout à feu & à sang, afin de mieux pescher en eau trouble, &

* I'ay ainsi traduit *Triũuiri.*

afin de bien faire ses affaires : *Quant à moy*, dit-il, *si l'on met le feu en mes biens, ie l'esteindray par la ruine.* Où si quelqu'vn dit de soy les paroles que Lysandre souloit proferer : *Qu'il faloit attirer les enfans auec des gasteaux, & les hommes faits auec des pariures* ; ou si quelqu'vn apprend tels & semblables pernicieux enseignemens qui sont en plus grand nombre que ne sont ceux qui sont salutaires, comme il arriue dans les autres choses. Si quelqu'vn, dis-je, prend plaisir à cette prudence corrompuë, ie ne nieray pas qu'il ne puisse en moindre temps & plus viste aduancer sa fortune ; parce qu'il ne pense à autre chose qu'à cela ; ayant renoncé à toutes les Loix de la Charité & de la Vertu. Or il arriue de mesme en la vie qu'au chemin ; que le plus court est le plus sale & le plus boüeux ; bien qu'il ne soit pas besoin de faire vn grand tour pour en prendre vn meilleur.

Or tant s'en faut qu'il faille que les hommes s'appliquent à ces meschants arts ; qu'au contraire si les mesmes hommes rentrent en eux-mesmes, & s'ils sçauent se maintenir sans se laisser emporter au tourbillon & à la bourrasque de l'ambition ; ils se doiuent veritablement plustost mettre deuant les yeux, non seulement cette generale description de l'Vniuers ; *Que toutes choses sont vanité & tourment d'Esprit* : mais aussi celle-cy qui est plus particuliere, c'est à sçauoir : que le mesme Estre separé du bien Estre tienne lieu de malediction ; & d'autant plus que l'Estre est plus grand ; d'autant s'accroist la malediction. Et que la plus grande recompense que l'on donne à

la Vertu, c'est la Vertu mesmes: comme le plus extréme supplice du vice est le vice mesmes, ainsi qu'en parle tresbien le Poëte.

Quel prix puis-ie donner digne de ces loüanges?
Les Dieux le donneront & vos mœurs.

Tout au contraire, celuy-là n'a pas parlé moins veritablement, qui a dit des meschans: *Et leurs mœurs les vangeront.* Mesmes cependant que les hommes s'agitent dans leurs pensées qu'ils estendent de toutes parts, afin de bien asseurer leurs fortunes durant ces trauerses d'esprit qui arriuent entre deux, ils doiuent esleuer leurs yeux aux iugemens de Dieu & à la prouidence eternelle, qui renuerse fort souuent & reduit au neant les entreprises des meschans & leurs conseils malins; quoy que secrets, selon ce dire de l'Escriture: *Il a conceu le peché & il enfantera la vanité.* Mesmes encores qu'ils ne fassent pas d'iniures, & qu'ils n'vsent point de mauuaise façon; toutesfois en ce que l'on aspire continuellement & auec inquietude à ce qui est de plus haut dans la fortune sans cesse, & comme * sans Sabath, l'on ne paye pas le tribut du temps qui est deu à Dieu, qui, comme il paroist, desire de nous la Dixme de nos puissances, & le septiesme de nostre temps, & les met à part pour soy. Car à quel propos porter nostre visage tourné vers le Ciel & faire pancher nostre pensée contre terre & la nourrir de poussiere, qui est la viande du serpent? Ce que les Payens ont bien sceu:

* C'est à dire, sans repos,

Il attache à la terre la parcelle du souffle.
Qui vient du Toutpuissant.

Que si vn chacun se flate soy-mesmes, en ce qu'il se resout de bien vser de sa fortune, quoy qu'il l'ait acquise par de mauuais moyens, ainsi que l'on souloit dire d'Auguste Cesar, & de Septimius Seuerus, à sçauoir, *Qu'ils ne deuoient iamais naistre, ou qu'ils ne deuoient iamais mourir*, tant ils auoient fait de maux en briguant leur fortune, & tant ils auoient fait de biens estans paruenus à l'Empire : neantmoins que celuy qui fait cette proposition en soy-mesme, sçache que l'on n'approuue pas cette Compensation de maux en biens, qu'alors que la chose est arriuée; mais que l'on en condamne auec raison le dessein. Bref, il ne sera pas hors de propos de ietter sur nostre fortune, qui va si viste, qu'elle peut prendre feu, vn peu d'eau froide, que nous puiserons de ce bon mot qui se trouue dans les remõstrances que fit Charles le Quint à son fils. *Que la fortune est du naturel des femmes, qui ont ordinairement de l'auersion pour ceux qui les courtisent auec trop d'assiduité.* Mais ce dernier remede n'est que pour ceux qui ont le goust corrompu par la maladie de leur esprit. Que les hommes s'appuyent plustost sur cette pierre, qui est comme la Clef de la voute, tant parmy les Theologiens que parmy les Philosophes, qui demeurent d'accord entre eux, de ce qu'il faut premierement chercher. Car la Theologie ordonne, *En premier lieu recherchez le Royaume de Dieu, & toutes ces choses vous arriueront en suitte de cela.*

Et

Et la Philosophie commande quelque chose de semblable. *Cherchez premierement les Biens de l'Ame, les autres choses viendront, ou ne nuiront pas.* Et bien que ce fondement humainement ietté, soit quelquefois sur le sable, ainsi qu'on le peut remarquer en M. Brutus, qui sur la fin de sa vie s'escria en cette sorte.

Ie t'ay porté de l'honneur ô Vertu!
En te croyant vne chose solide;
Mais tu n'es qu'vn vain bruit.

Toutesfois ce mesme piedestail fondé sur la diuinité, est tousiours ferme sur la pierre. Et c'est par où ie finis la Doctrine de l'Intrigue de la vie, auec celle qui concerne generalement les Affaires.

Les diuisions de la Doctrine du Regne, ou de la Republique sont à dire. Il se trouue seulement icy vne entrée à deux choses qui nous manquent à la Doctrine qui apprend, comment il faut estendre les bornes du Royaume; & à la Doctrine de la Iustice en general; ou des Sources du Droict.

CHAPITRE III.

ME voila paruenu à l'art de Regner ou à la doctrine qui enseigne comment il faut gouuerner vn Estat, sous laquelle est comprise l'Oeconomie; de mesmes que la famille est contenuë sous la Cité. Et c'est en

cet endroit, comme i'ay desia dit, que ie me suis imposé silence à moy-mesmes. Toutesfois ie n'ay pas deu me deffier tout à fait d'en parler pertinemment & vtilement; puis que i'ay vne longue experience en cela, ayant esté esleué par le seul bienfait de vostre Majesté, à la plus grande dignité qui soit dans vostre Royaume sans l'auoir merité; où i'ay demeuré quatre ans à l'exercer; ayant premierement passé par les degrez des autres charges & honneurs, auant que d'estre paruenu à ce haut poinct de gloire: & qui plus est durant l'espace de seize années il vous a pleu, Sire, m'honnorer de vos commandemens & me donner vn libre accez pour parler à vostre Majesté, ce qui estoit capable de me rendre vn grand homme d'Estat; quand ie n'eusse pas eu plus de sentiment qu'vn tronc de bois. Ioinct que j'ay employé la plus part de mon temps à la lecture des Histoires & à la cognoissance du Droict. Ce que ie mets par escrit, non afin que la posterité le sçache: mais parce que ie crois que c'est hõnorer en quelque sorte les Sciences, que de remarquer pour leur gloire, qu'vn homme nay plustost aux lettres qu'à quelque autre chose, a esté mis par vn Roy tres-prudent dans des charges Ciuiles si honorables & si hautes, y ayant esté emporté ie ne sçay par quelle destinée contre son propre Genie. Mais si mon loisir enfante par cy-apres quelque chose sur la Politique, ce sera vn Auorton ou vn Posthume. Cependant entre toutes les Sciences qui sont chacune en sa place, que l'on laisse ce throsne si releué tout vuide; car j'ay seulement reso-

lu de monstrer comme Desirables, deux portions de la Science Ciuile, qui ne concernent pas les secrets du gouuernement; mais qui sont d'vne nature plus commune; & d'en donner des exemples à mon accoustumée.

Comme ainsi soit que trois choses Politiques soiét requises aux Arts de regner. Premierement, que l'on maintienne l'Estat; Secondement, qu'on le rende heureux & fleurissant; En troisiesme lieu, qu'on l'accroisse, & que l'on estende bien loing ses bornes. Quelques-vns ont fort bien traité ce qu'il faut faire touchant les deux premieres choses; mais l'on n'a rien dit de la troisiesme; c'est pourquoy ie la mettray entre ce qui est à Desirer; & j'en proposeray vn exemple comme j'ay appris de faire, en nommant cette partie de Doctrine, le Consul à Hoqueton, ou la Science d'estendre les bornes du Royaume.

EXEMPLE DV SOMMAIRE Traité de la maniere d'estendre les bornes du Royaume.

LE dire de Themistocles qu'il s'appropria à soy-mesme, fut impertinent & plein de vanité, qui estant d'ailleurs rapporté à d'autres, ou estant generalement prononcé, sembleroit contenir vne sage remarque & vne fort graue resolution. Car comme il fut vn iour prié dans vn banquet de joüer du Luth, il respondit: *Qu'il n'y entendoit rien, mais qu'il sçauoit bien faire vne grande ville d'vn petit village.* Et à vray di-

re, ces paroles rapportées au ſens Politique, deſcriuent & diſtinguent treſbien deux facultez grandement differentes, qui ſe treuuent en ceux qui ont la charge des affaires publiques; veu que ſi nous conſiderons de bien prés tous les Conſeillers d'Eſtat, tous les Magiſtrats & tous ceux qui ont jamais eſté employez au gouuernement d'vne Principauté; il s'en trouuera certes, mais fort rarement quelques-vns qui ont peu agrandir de petits Royaumes & de petites villes en leurs commencemens: & pourtant telles gens n'entendoient rien à joüer des inſtrumẽs; comme au contraire, il y en a pluſieurs merueilleuſement bon joüeurs de Luth, c'eſt à dire experts dans les petites choſes de la Cour; qui tant s'en faut qu'ils puiſſent accroiſtre les Eſtats qu'ils gouuernent, qu'ils reſſemblent eſtre nais pour vn effect tout different, à ſçauoir pour gaſter & pour perdre toutes les affaires publiques qui vont bien & qui proſperent. Sans mentir, tels Arts illegitimes & pleins d'illuſion par leſquels les Conſeillers & les Miniſtres des Eſtats s'acquierent les bonnes graces de leurs Princes; & la bonne reputation parmy le peuple: Ces Arts, diſ-je, ne meritent pas d'autre nom que d'vne certaine induſtrie confidenciere; veu que ce ſont choſes plus agreables ſur l'heure, & qui rapportent plus d'honneur à ceux qui s'en meſlent, qu'elles ne ſont vtiles & profitables à la puiſſance & à la grandeur des Eſtats, qui ſont meſnagez en cette ſorte. Il ſe rencontrera auſſi des perſonnes de meſme qualité, qui entendent auſſi bien les affaires que ces autres, & qui peuuent

aussi bien gouuerner qu'eux, & preuenir toute sorte d'incommodité & toute sorte de ruïne, qui sont neantmoins fort esloignez de cette Vertu, qui redresse & qui augmente les Republiques.

Mais quels que soient ces Ouuriers, iettons l'œil sur l'ouurage mesmes. A sçauoir quelle on doit estimer estre la vraye grandeur des Royaumes & des Republiques, & par quels moyens on la peut acquerir: traicté certes digne d'estre tousiours leu par les Princes qui doiuent diligément mediter dessus: afin qu'ils ne s'embarrassent par trop auant, dans ce qu'ils ont trop vainement & trop hardiment entrepris; pour auoir trop presumé de leur puissance; & afin aussi qu'ils ne prennent des resolutions trop basses & trop craintiues, pour se défier trop de ce qu'ils peuuent.

La grandeur des Royaumes, quant à ce qui est de l'estenduë & des terres, est soumise à la mesure; quant au Reuenu, au calcul; au dénombrement pour sçauoir combien il y a de personnes dans l'Estat, & l'on apprend par des Rooles quel nombre d'habitans il y a dans les villes & dans les bourgs, & quel est leur circuit. Mais il n'y a rien de si sujet à erreur entre toutes les choses ciuiles, que d'estimer au vray & iusques au dernier poinct: combien vn Royaume est puissant en soldats. Celuy des Cieux est comparé, non à vn gland ou à vne grosse noix; mais à vn grain le plus petit de tous, qui est celuy de moutarde, mais qui a pourtant vne certaine proprieté, & vn certain esprit en soy, par lequel il s'esleue le plus tost en haut, & s'estend le plus au large. En

la mesme sorte, il se trouue des Royaumes & des Estats qui sont fort grands en estenduë de Prouinces, que l'on ne sçauroit pourtant agrandir en puissance. Tout au contraire il y en a d'autres, qui sont fort petits, qui peuuent estre des bases, sur lesquelles l'on peut establir de tres-grandes Monarchies.

I. Les Villes bien munies de viures, les Arsenats plens d'armes, les harats de bons cheuaux, les chariots d'armes, les elephans, les machines & les instrumens de guerre de toute sorte & choses semblables, ne sont rien autre à vray dire, qu'vne brebis reuestuë de la peau d'vn lyon : si cette nation n'est de soy & de son naturel genereuse & adonnée aux armes. Mesmes le grand nombre de soldats ne profite pas beaucoup, s'ils sont poltrons & sans experience: Car Virgile dit tresbien : *Que le loup ne se soucie pas du nombre des brebis.* L'armée des Perses dans les campagnes d'Arbele paroissoit aux Macedoniens qui la regardoient, toute telle qu'vn large Ocean d'hommes ; en sorte que les Capitaines d'Alexandre aucunement estonnez de cela, le conjurerent d'y prendre garde; & le persuaderét de donner la bataille de nuict, ausquels il repartit : *Ie ne veux pas derober la victoire* : qui leur escheut plus aysément qu'ils n'auoient creu. Tigranes Roy d'Armenie ayant campé sur vne certaine petite montage auec vne armée de quatre cens mille hommes, voyant venir à soy celle des Romains, où il n'y en auoit pas plus de quatorze mille, prist plaisir à dire ce mot de raillerie : *Voicy des hommes qui sont en trop grand nombre s'ils viennent en*

Ambaſſade ; mais ils ſont trop peu s'ils viennent combatre: neantmoins auant que le Soleil ſe coucheaſt, il eſprouua à ſon dommage qu'ils n'eſtoient que trop de gens, quand ils le mirent en déroute auec vne grande perte des ſiens. Il y a vne infinité d'exemples, par leſquels il paroiſt combien la multitude eſt peu comparable à la generoſité. Premierement, doncques que l'on ordonne & que l'on eſtabliſſe pour choſe treſcertaine & tres-auerée, que le principal de ce qui concerne la grandeur du Royaume ou de l'Eſtat eſt, qu'il faut que le peuple meſme ſoit genereux de ſoy & de ſon naturel. Et ce que l'on dit d'ordinaire que l'argent eſt les nerfs de la guerre, eſt plus commun que veritable, ſi les nerfs des bras manquent à ceux qui ſont d'vne nation laſche & effeminée. Car Solon reſpondit treſbien à Creſus qui luy monſtroit ſon or : *Mais ſi quelqu'vn vient, qui manie mieux le fer que vous, ô Roy, il faudra que vous luy laiſsiez voſtre or.* C'eſt pourquoy, quiconque ſoit le Prince ou l'Eſtat, dont les ſujets naturels ne ſont pas courageux ny adonnez aux armes, il ne doit point faire grand compte de ſa puiſſance; comme au contraire les Rois qui commandent à des peuples belliqueux & Martiaux, qu'ils ſçachent qu'ils ont aſſez de force, pourueu que d'ailleurs ils ne defaillent pas à eux-meſmes. Pour ce qui eſt des Regiments eſtrangers à qui l'on baille paye, ce qui eſt vn remede dont on ſe ſert quãd on n'en peut pas faire de leuée chez ſoy, il y a vne infinité d'exemples, par leſquels il eſt tout euident que quelque Eſtat que ce ſoit, qui s'aſſeurera ſur ces for-

ces-là; pourra peut-estre pour quelque temps estendre des plumes plus grandes que son nid, mais elles tomberont bien tost apres.

II. Les Benedictions de Iuda & d'Issachar ne s'accorderont iamais bien; c'est à sçauoir qu'vne mesme tribu ou nation soit ensemble vn Lionceau, & vn Asne qui s'abbat sous le fardeau. Et il n'arriuera iamais que le peuple opprimé par tributs soit fort & belliqueux. Il est pourtant vray, que les contributions qui sont faites par vn consentement public, abbatent & abaissent moins le courage des sujets, que ne font les impositions qu'ils sont obligez de payer d'authorité absoluë. Ce qui se voit clairement dans les taxes que l'on leue en la basse Allemagne, lesquelles on nomme * *Descoupeures*; & mesmes l'on en voit quelque chose de semblable, en ce que l'on nomme Subsides dans l'Angleterre. Car il faut remarquer que ie parle des esprits des hommes, & non des richesses: Et bien que l'vne & l'autre sorte de deniers, soit ceux que l'on contribuë, soit ceux que l'on est contraint de payer, ne soient que la mesme chose pour le regard de ceux qui les fournissent au prejudice de leurs biens, toutesfois cela touche diuersement les Sujets: d'où cecy resulte; Que le peuple surchargé de tailles n'est pas bien propre à commander.

* I'ay ainsi traduit ce mot Latin *Excisas*.

III. Les Royaumes & les Estats qui aspirent à s'accroistre, doiuent bien prendre garde qu'il n'y ait pas vn trop grand nombre de Nobles, ny d'enfans de ceux qui sont dans les grandes charges, ny de ceux que

que nous nommons Gentils-hommes: car cela eſt cauſe que le menu peuple du Royaume eſt de bas courage, & deuient leur eſclaue & leur Ouurier. Nous remarquons le ſemblable aux foreſts que l'on couppe; dans leſquelles ſi on laiſſe vn plus grand nombre qu'il ne faut de gros troncs ou de grands arbres, le taillis ne pouſſera pas eſgalement; mais la plus grãde partie degenerera en haliers & en ronces. Il en eſt de meſme des nations, dans leſquelles il y a plus de Nobleſſe qu'il ne faut, le peuple ſera bas & ſans courage; & l'affaire tournera-là qu'il n'y en aura pas vn entre cent qui ſoit capable de porte r les armes, ſi vous regardez principalement l'Infanterie, en laquelle conſiſte la plus grande force de l'armée; d'où il arriuera qu'il y aura biẽ des gens, mais peu de forces. Cela n'a iamais eſté ſi bien eſprouué en d'autres Royaumes qu'en ceux de France & d'Angleterre, qui encores que beaucoup moindre en eſtenduë & en nombre d'habitans, a neantmoins quaſi touſjours eu de l'aduantage en guerre; pour cela meſme qu'en Angleterre les fermiers & les gens de peu ſont ſoldats; ce qui ne ſe practique pas en France. Surquoy le Roy Henry VII. a ſagement & prudemment ordonné, comme ie l'ay fait voir plus au long dans l'Hiſtoire de ſa vie, qu'il n'y auroit point de maiſons des champs, ny de lieux de labourage qui n'euſſent vne certaine petite portiõ de terre, qui fut inalienable; afin que l'on euſt dequoy mieux viure. De plus, il voulut que les maiſtres du fonds, ou ceux qui en auoient l'vſufruict, le fiſſent valoir eux-meſ-

mes, & non pas les meſtayers ou les valets que l'on prenoit à loüage. Et c'eſt en cette ſorte que le pays où l'on obſeruera cela, meritera de porter la marque que Virgile a donné à l'ancienne Italie.

Pays puiſſant en armes & fertile en terroir.

Sans oublier cette ſorte de gens qui ne ſe trouue quaſi nulle part qu'en Angleterre que ie ſçache, ſi d'auenture l'on n'en trouue en Pologne; Ces perſonnes, diſ-je, que l'on nomme Seruiteurs des Nobles, qui ne ſont pas moins bons Soldats pour l'Infanterie, voire les moindres d'entr'eux, que le ſont ceux qui viuent aux champs. C'eſt pourquoy il eſt tres-vray que cette liberalité & que cette magnificence que les Seigneurs exercent enuers eux; & que cette ſorte d'entretenement de pluſieurs eſtaffiers, qui eſt ordinaire aux Gentils-hommes & aux Grands d'Angleterre, ſeruent de beaucoup à rendre les Anglois puiſſans dans les armes: Là où au contraire, quand la Nobleſſe ſe communique moins; quand elle vit plus particulierement; & quand elle eſt plus retirée, cela eſt cauſe qu'il y a moins de Soldats.

IV. Il faut donner ordre que cet arbre de la Monarchie, tel que fut celuy de Nabuchodonoſor ait vn tronc aſſez gros & aſſez fort pour ſouſtenir ſes branches & ſes feuillages; c'eſt à dire, qu'il faut que le nombre des habitans du païs ſoit aſſez grand, pour retenir en deuoir les ſujets eſtrangers. Doncques ces Eſtats ſont bien propres à s'agrandir, qui permettent librement à ceux qui ſont des autres païs de venir habiter leurs villes. Car ce ſeroit vne vaine opi-

nion, de croire qu'vne poignée de gens, quoy qu'excellents en courage & en Conseil peut arrester & retenir souz sa domination des Prouinces fort spacieuses. Cela parauenture pourroit estre pour quelque temps, mais ce seroit sans durée. Les Lacedemoniens furent fort retenus & difficiles, à donner le droict de bourgeoisie aux estrangers en leur ville. D'où aussi il arriua que leurs affaires n'allerent bien qu'au temps que leur domination ne fut que petite; mais à lors qu'ils commencerent à estendre & à porter leur Empire plus auant; & qu'ils ne furent plus bastants d'eux-mesmes de bien retenir les estrangers en leur deuoir, toute leur puissance se perdit à moins de rien. Il n'y a jamais eu de Republique si bien disposee à receuoir à bras ouuerts les nouueaux citoyens que fut celle de Rome; Et ce fut la cause que les Romains eurent vne fortune esgale à cette sage institution, s'estants acquis l'Empire de l'Vniuers. Leur coustume estoit d'admettre promptement ceux qui se presentoient; & mesmes leur accorder le plus haut degré de Bourgeoisie: c'est à dire non seulement le droit de commerce, le droit de mariage, le droict de succession; mais aussi celuy du suffrage celuy de demande ou des honneurs. Et mesmes ils ont donné ce priuilege non seulement à des personnes particulieres, mais à des familles, à des villes & quelquesfois à des nations toutes entieres. Adioustez à cecy la coustume de faire des Peuplades, par le moyen desquelles les races Romaines estoient transplantées en vn ter-

roir estranger. Que si vous ioignez ces deux Statuts en vn, vous direz auec verité : Que les Romains ne se sont pas estendus par tout le monde, mais au contraire que l'Vniuers s'est estendu sur les Romains, qui est vn moyen tres-asseuré pour agrandir vn Royaume. Surquoy ie ne puis assez m'estonner comment il se peut faire que les Espagnols, qui sont en si petit nombre, donnent la loy à tant de Royaumes, & à tant de Prouinces. Mais à vray dire, les Espagnes peuuent estre prises pour vne assez grande representation de l'arbre * *de la Monarchie* : veu qu'elles ont beaucoup plus d'estenduë en regions, que n'en auoient Rome ny Sparte en leurs commencemens. Au reste encores que les Espagnols n'accordent que fort rarement le droict de bourgeoisie, ils font pourtant quasi vne mesme chose : c'est qu'ils se seruent dans l'ordinaire entretien de leurs guerres de toute sorte de soldats, de quelque nation qu'ils soient. Et mesmes ils donnent souuent la conduitte de leurs Armées à des Capitaines qui ne sont pas Espagnols de nation. Et c'est par ce secours qu'ils empruntent de dehors, qu'ils semblent auoir recogneu le besoin qu'ils ont d'hommes, n'en ayans gueres ; comme il paroist par la Pragmatique Sanction qui a esté publiée cette année.

* Adjousté.

V. Il est tres-certain que les Arts Mechaniques Sedentaires, à quoy l'on trauaille non à l'erte, mais dessouz vn toict ; & que les Manufactures delicates, en quoy l'on employe plus les doigts que les bras, sont de leur nature contraires à la Milice. Generalement

les gens courageux ne veulent rien faire;& craignent moins les dangers que le trauail. Et nous ne deuons pas les reprendre d'estre de ce naturel ; au moins si nous desirons de conseruer leur courage en vigueur. Doncques ce n'a pas esté vn petit secours aux Lacedemoniens, aux Atheniens, aux Romains & aux autres peuples anciens, qui viuoient en Republicains, d'auoir non des hommes bien nais, mais des esclaues, qui estoient leurs manufacturiers. Mais la coustume d'auoir telles personnes, s'est pour la plus part abolie par le Christianisme. De quoy est fort approchant la permission que l'on donne aux seuls estrangers de faire tels mestiers ; & c'est pourquoy l'on doit faire venir d'ailleurs ces gens là, ou au moins les bien receuoir, quand ils se presentent. Mais les habitans naturels sont diuisez en trois, en laboureurs, en seruiteurs libres & francs ; & en artisants qui sont employez en des ouurages qui requierent de la force & de bons bras, tels que sont ceux qui trauaillent en fer, en pierre & en bois; sans faire mention de ceux que l'on enroolle dans l'art militaire.

VI. Auant toutes choses il sert de beaucoup à l'agrandissement d'vn Estat qu'vne nation soit adonnée aux armes;comme si c'estoit sa gloire & sa principale profession ; & ce en quoy elle constituast son honneur. Car ce que j'ay dit iusques à present, monstre seulement qui sont capables de porter les armes: mais à quoy cette capacité, si l'on ne la met pas en effect ? Romulus, comme l'Histoire dit ou comme on le feint, legua apres sa mort cela à ses citoyens ; Que

ſur toutes choſes ils euſſent en recommandation ce qui concernoit la diſcipline militaire, afin que leur ville deuint par ce moyen le chef de l'Vniuers. Toute la machine de l'Empire des Lacedemoniens fut dreſſée & eſleuée à cet effect, & afin que ces citoyens fuſſent guerriers. Les Perſes & les Macedoniens auoient vne meſme reſolution ; mais qui ne dura pas ſi long temps. Les Bretons, les Gaulois, les Alemans, les Goths, les Saxons, les Normans & certains autres ſe ſont principalement adonnez aux armes durant quelques années. Les Turcs obſeruent iuſques aujourd'huy la meſme choſe, y eſtans fort pouſſez par leur Loy; mais ſans gueres bien obſeruer maintenant la milice. Les ſeuls Eſpagnols ſont ceux entre les peuples Chreſtiens de l'Europe, qui la gardent le mieux. Mais c'eſt vne choſe ſi claire & ſi manifeſte, que celuy profite le plus, qui en quelque choſe y a le plus employé de temps, qu'il n'eſt pas beſoin d'en dire dauantage. Ce ſoit aſſez d'auoir monſtré que toute nation qui ne fait profeſſion ouuerte des armes, & qui ne s'employe de la bonne façon à la diſcipline militaire, ne doit aucunement eſperer qu'il luy ſuruienne volontairement vne remarquable augmentation d'Eſtat. Au contraire, c'eſt vn Oracle du Temps, tres-aueré, que les peuples qui ont le plus porté les armes & s'y ſont pleu, comme entr'autres les Romains & les Turcs, ont fait de merueilleux progrez en l'augmentation de leur Seigneurie. Et meſmes ces nations dont la gloire acquiſe par les armes, n'a fleury que l'eſpace d'vn ſiecle, ont retenu

longues années, apres auoir negligé cet honorable exercice, cette grande puissance qui les faisoit redouter.

VII. Voicy qui est fort approchant du Precepte precedent. Que chaque Estat vse des Loix & des Coustumes qui luy donnent comme sur l'heure de iustes causes, ou aux moins de bons pretextes pour prendre les armes. Car les hommes apprehendent tellement de leur naturel la Iustice, qu'ils s'abstiennent de faire la guerre (qui traine quant & soy tant de malheurs) s'il n'y a quelque grande cause, ou qui soit pour le moins specieuse. Les Turcs ont tousiours & à toute heure la leur: à sçauoir le desir qu'ils ont d'estendre leur Loy & leur Secte. Et bien que ce fust vn grand honneur aux Empereurs Romains de pousser plus auant les bornes de l'Empire, si n'ont-ils pourtant entrepris aucune guerre pour cela seul. Doncques que le peuple qui aspirera à la domination, obserue d'auoir vn vif & prompt ressentiment de quelque injure faite ou à ses sujets qui sont sur la frontiere, ou à des marchands, ou à des ministres de l'Estat, sans s'arrester & retarder dauantage, apres auoir denoncé la guerre. De plus, il doit estre prompt & diligent à enuoyer du secours à ses Associez & Alliez. Ce que les Romains practiquoient d'ordinaire. En sorte que si quelqu'vn fust entré à main armée sur les terres d'vn de leurs confederez, qui eust alliance defensiue aussi bien auec d'autres qu'auec eux; s'il venoit à demander secours à plusieurs, les Romains estoient tousiours les premiers à les assister, ne per-

mettans pas qu'aucun leur rauist l'honneur de ce bien-fait. Pour ce qui est des guerres entreprises par le passé, à cause d'vne certaine conformité de gouuernement & d'vne tacite correspondance, ie ne vois pas sur quel droict elles sont fondées. Telles furent celles que les Romains entreprindrent pour mettre en liberté la Grece. Telles celles que les Lacedemoniens & les Atheniens firent pour establir ou pour renuerser les * Democraties, ou les * Oligarchies. Telles ont esté quelquefois celles que les Republiques & les Princes ont soustenuës pour proteger les sujets d'autruy ; & pour les deliurer d'oppression & de tyrannie : qu'il suffise pour le present de resoudre cecy. Qu'il ne faut pas croire qu'aucun Estat puisse estendre plus auant sa puissance, s'il n'y est excité, à chaque iuste occasion qu'il a de s'armer.

* C'est à dire, les gouuernemens populaires.
* C'est à dire, les gouuernemens de peu de personnes.

VIII. Il n'y a aucun corps, soit naturel, soit Politique, qui puisse se maintenir en santé sans exercice. Or la guerre qui est iuste & honnorable tient lieu en tout Royaume & en toute Republique d'vn exercice salutaire. Et de vray, la Ciuile est toute telle que la chaleur de la fiévre : mais l'estrangere est semblable à la chaleur qui procede du mouuement, qui est auant tout fort vtile à la santé. Car les courages se r'amolissent, & les mœurs se gastent par vne paix oysеuse & croupissante. Mais quoy qu'il arriue de bien à l'Estat, c'est sa grandeur qu'il soit quasi tousiours en armes. Et bien que ce soit vne chose de grande despence, d'auoir tousiours sus pieds des vieux regimens : toutesfois elle peut beaucoup, ou pour faire que l'Estat qui

qui les entretient ſoit l'Arbitre de tout ce qui ſe paſſe parmy ſes voiſins, ou pour le moins qu'il ſe mette en grande reputation. Ce qui ſe voit remarquablement parmy les Eſpagnols, qui ont il y a plus de ſix vingts ans entretenu les vieilles bandes en diuers endroits.

IX. La Seigneurie de la mer eſt vn certain abregé de la Monarchie. Ciceron eſcriuant à Atticus touchant les preparatiues que Pompée faiſoit contre Ceſar, dit ces mots : *La reſolution de Pompée eſt tout à fait ſemblable à celle de Themiſtocles ; car il croit que celuy qui eſt le maiſtre de la mer, eſt le maiſtre de tout.* Comme en effect Pompée euſt laſſé & rompu Ceſar : ſi eſtant enflé d'vne trop vaine cõfiance, il ne ſe fuſt deſiſté de ſon entrepriſe. Il paroiſt par pluſieurs exemples de combien ont ſeruy les batailles nauales. Celle qui fut donnée auprés d'Actium, determina à qui appartenoit l'Empire de l'Vniuers ; Et celle qui ſe bailla aux iſles Curſolaires miſt vne boucle aux nazeaux du Turc. Et à vray dire, il eſt arriué fort ſouuent que les batailles que l'on a gagné ſur mer, ont entierement finy de grandes guerres ; mais ç'a eſté quand l'on y a tout hazardé. Auſſi eſt-il vray que celuy qui eſt le plus puiſſant ſur la mer fait ce qu'il veut auec grande liberté, & qu'il peut prendre de la guerre ſeulement ce qu'il en veut. Là où au rebours celuy qui a l'aduantage ſur terre, eſt neantmoins combatu de pluſieurs miſeres. Mais c'eſt principalement aujourd'huy entre nous autres qui habitons l'Europe, (& aux Anglois particulierement qui ont touſiours

tenu l'aduantage:) c'eſt, diſ-je, vne affaire de grande importance pour auoir le deſſus, d'eſtre le plus puiſſant ſur la mer ; tant * *pour gagner* en cette partie du monde pluſieurs Royaumes qui ne ſont pas au milieu de la terre, mais pour la pluſpart entourez de mer ; que pour ſe rendre maiſtre des treſors & des richeſſes de l'vne & de l'autre Inde, qui eſcheent comme vn certain acceſſoire.

* Adjouſté.

X. L'on peut croire que les nouuelles guerres ont eſté faites comme en tenebres ; au reſpect de la diuerſe ſorte de gloire qui eſclatoit ſur les beaux exploits des vaillans hommes des ſiecles paſſez. * Ie veux que les belles charges qui ſe trouuent aujourd'huy dans la Milice, pour releuer le courage des ſoldats, ne ſoient pas données à ceux qui ne portent pas les armes. Ie veux que ceux qui ont bien fait en guerre prennent pour blazons des marques qui honnorent leur courage. Et ie veux que l'on ait fait baſtir des Hoſpitaux publics pour les ſoldats qui ne peuuent plus ſeruir à cauſe de leur vieilleſſe ; & pource qu'ils ſont eſtropiez : cela n'eſt rien à l'eſgal de ce qu'ont fait les Anciens ; parmy leſquels l'on erigeoit des trophées aux lieux où l'on gaignoit les victoires ; l'on faiſoit des Oraiſons funebres en faueur de ceux qui mouroient dans les combats, on leur dreſſoit de ſuperbes tombeaux ; & l'on ne refuſoit pas à qui que ce fuſt qui y euſt bien fait, les couronnes Ciuiques & les Militaires ; ny meſmes le nom d'Empereur, que les grãds Roys ont depuis pris des generaux d'armées, à qui l'on accordoit des triõphes magnifiques, quand

* I'ay vſé de cette Preterition pour rendre ce paſſage net & facile.

ils reuenoiét victorieux de leurs ennemis. Outre cela l'on faisoit de grands dons & d'immenses liberalitez, quand l'on licencioit l'armée. Ces choses, dis-je, ont esté en si grand nombre & si grandes; & auoient tant d'esclat, qu'elles pouuoient rechauffer les courages des plus glacez & les enflammer à la guerre. Mais entr'autres choses, cette coustume de triompher qui estoit parmy les Romains, ne consistoit pas tant en pompe; & n'estoit pas vn simple spectacle vain; mais il doit estre mis entre leurs plus prudentes & plus remarquables Ordonnances: veu qu'il contenoit en soy ces trois choses: L'honneur & la gloire des Capitaines: L'enrichissement du tresor public par les despoüilles: Et les presens que l'on faisoit aux soldats. Mais peut-estre que l'honneur du triomphe ne doit pas estre accordé dans la Monarchie, qu'aux seules personnes du Roy ou de ses enfans. Ce qui a esté en vsage à Rome au temps des Empereurs, qui se le reseruoient à eux & à leurs enfans, pour les guerres ausquelles ils auoient esté presents; en excluant tous les autres de l'honneur de cette grande gloire: ils accordoient neantmoins aux generaux d'armées les ornements & les marques triomphales. Mais pour conclure ce discours, il n'y a personne, ainsi que le tesmoigne l'Escriture Saincte, qui puisse par quelque soin qu'elle prene, adjouster vne coudée de hauteur à sa stature, c'est à sçauoir à la petite mesure du corps humain: quant à la grande fabrique des Royaumes & des Republiques, il dépend des Roys & de ceux qui tiennent le dessus, d'accroi-

ſtre & d'agrandir les bornes de leur puiſſance. Car en introduiſant auec prudence les Loix, les Ordonnances & les Couſtumes que ie viens de propoſer, ou d'autres ſemblables, ce ſera vne ſemence de grandeur qu'ils auront jettée, qui produira des fruicts à leur poſterité & aux ſiecles à venir. Mais il n'eſt que trop vray que l'on ne s'aduiſe que fort rarement de ces bons cõſeils chez les Princes: car l'on donne d'ordinaire à la fortune la conduitte des affaires.

Voila ce que i'auois à dire ſur le ſujet de moyens d'accroiſtre vn Royaume. Mais à quel propos en ay-je ſi amplement parlé; puis que la Monarchie Romaine doit eſtre comme l'on croit la derniere de toutes celles qui ſeront au monde? C'eſt que m'attachant fidellement au traitté de i'ay entrepris, & ne m'en eſloignant aucunement, il ne m'a pas eſté permis de paſſer cecy ſous-ſilence; puis que l'Agrandiſſement de la domination eſt la troiſieſme choſe qu'il faut obſeruer dans la Politique. Il reſte maintenant à parler de la Iuſtice vniuerſelle, & des ſources du Droict, qui eſt l'autre des choſes que nous auons à Deſirer.

Ceux qui ont eſcrit des Loix, ont tous traitté ce ſujet, ou en Philoſophes, ou en Iuriſconſultes. Les Philoſophes propoſent tout plein de belles choſes, mais qui ne ſont pas en vſage. Et chacun des Iuriſconſultes attaché ou aux loix de ſa patrie, ou aux loix Romaines, ou au droict Canon, n'en dit pas franchement ce qu'il en penſe, mais il en parle comme s'il eſtoit dans les fers. Auſſi eſt-ce

à vray dire, de la cognoissance des hommes nourris dans les affaires, qui sçauent tres-bien; que c'est que la Societé humaine; en quoy consiste le salut du peuple; que c'est que l'Equité naturelle; quelles sont les humeurs des nations; & quelles sont les diuerses formes de Republiques. D'où vient qu'ils peuuent tres-bien determiner par les principes & par les preceptes tant de l'Equité naturelle, que de la Politique, en quoy consistent les Loix. C'est pourquoy il s'agit icy maintenant de rechercher les sources de la Iustice & de l'vtilité publique; & de mettre en chaque partie du droict vn certain Charactere & Idée de ce qui est iuste: sur quoy quiconque en voudra prendre le soing, pourra ou appreuuer ou tascher de corriger les Loix des Royaumes & des Estats particuliers. Dequoy ie proposeray l'exemple à mon accoustumée, sous vn titre.

EXEMPLE DV TRAITE DE LA Iustice vniuerselle, ou des sentences de Droict sous vn titre, par Aphorismes.

APHORISME I.

LA Loy ou la Force ont lieu en la societé ciuile. Il y a aussi vne Force qui porte la ressemblance de Loy, & vne sorte de Loy qui tient plus de la Force que de l'Equité de droict. Doncques il y a vne triple source d'Iniustice. La viue Force vne surprise malicieuse, souz pretexte de la Loy; & la rigueur de la mesme Loy.

APHORISME II.

Le Firmament du droict particulier eſt tel. Celuy qui fait injure en reçoit par effet de l'vtilité ou du plaiſir; mais il en reſſent du danger, par l'exemple qu'il en donne. Les autres ne ſont pas participans de cette vtilité ou volupté; mais ils croyent que l'exemple leur doit ſeruir. C'eſt pourquoy ils demeurent aiſément d'accord de ſe mettre ſous la ſauue-garde des Loix; de crainte qu'vn chacun ne reſſente ces injures à ſon tour. Que s'il arriue à raiſon des Temps, & par vne faute commune, que quelque loy cauſe pluſtoſt le peril de pluſieurs & des plus notables qu'elle ne l'empeſche, la faction rompt la Loy; ce qui arriue ſouuent.

APHORISME III.

Mais le droict particulier eſt à couuert ſous la tutele du droict public. Car la Loy prend garde à la ſeureté des Citoyens; & les Magiſtrats à celle des Loix. Or l'authorité des Magiſtrats deſpend de la Majeſté du Royaume, de la ſorte de Police qui y eſt & des Loix fondamentales. C'eſt pourquoy ſi de ce coſté-là tout ſe porte bien, & s'il y a vne bonne Ordonnance, les Loix ſeront en bon vſage; ſi au rebours, il y aura fort peu d'aſſeurance en elles.

APHORISME IV.

Toutesfois le Droict public n'eſt pas ſeulement

considerable en ce qu'il est donné comme pour garde au droict particulier ; afin qu'on ne le viole pas & que l'on n'offense personne ; mais on l'estend aussi à la religion, aux armes, à la discipline, aux ornemens, aux richesses ; bref à tout ce qui concerne le bien estre de la ville.

APHORISME V.

Car la fin & le but que les Loix doiuent auoir ; & auquel elles doiuent dresser leurs jussions & leurs commandemens sous peine, n'est autre sinon que les habitans viuent heureusement. Ce qui arriuera si estans bien instruicts en pieté & en religion ; estans de bonnes mœurs ; estans conseruez par les armes contre les ennemis estrangers ; estans preseruez des seditions & des offenses particulieres, par l'assistance des Loix & obeïssans à celuy qui commande & aux Magistrats, ils sont abondans en richesses & puissans en soldats. Or les Loix sont les instrumens & les nerfs de ces choses.

APHORISME VI.

Et les bonnes Loix aboutissent à cette fin ; mais plusieurs s'en escartent ; car elles sont grandement differentes entr'elles : c'est à sçauoir aucunes excellent ; d'autres sont mediocres, & d'autres sont tout à fait vitieuses. C'est pourquoy ie donneray selon mon petit jugement, certaines Loix qui seront les

Loix des Loix ; sur lesquelles l'on pourra se regler ; d'autant qu'il n'y a point de Loy qui n'ayt esté bien ou mal establie.

APHORISME VII.

Mais auant que de toucher au corps mesmes des Loix particulieres, ie déduiray en peu de mots les vertus & les dignitez des Loix en general. Cette Loy doit estre estimée bonne qui est certaine en denonciation ; juste en commandement, commode en execution, qui s'accorde bien auec la police d'où l'on se sert ; & qui est cause que les subjects deuiennent vertueux.

TITRE I.

De la premiere Dignité des Loix. Qu'elles soient certaines.

APHORISME VIII.

Il est tellement important à la Loy d'estre certaine, que sans cela elle ne peut estre juste. Car si l'on ne sonne qu'incertainement la retraite, qui sera le Capitaine qui r'alliera ses gens pour se retirer ? De mesmes, si la Loy donne vne voix incertaine, qui se disposera à y obeïr ? C'est pourquoy il faut qu'elle aduertisse auant qu'elle frappe : aussi a t'on bien dit. Que cette Loy estoit tres-bonne qui ne laisse que fort peu en la disposition du Iuge. Et c'est en quoy consiste la certitude de la Loy.

APHO-

APHORISME IX.

Il y a vne double incertitude de Loix. Vne quand on ne prescript aucune Loy; & l'autre quand elle est ambiguë & obscure. C'est pourquoy il faut premierement traitter des cas dont la Loy ne parle point ; afin que l'on y trouue aussi quelque regle de Certitude.

Des Cas dont la Loy n'a pas parlé.

APHORISME X.

Le peu de Prudence de l'homme ne peut comprendre tous les Cas que le temps trouue; Doncques les cas obmis & nouueaux se monstrent fort souuent, où il faut apporter vn triple remede ou supplément; par vn progrez à choses semblables, ou par l'vsage des exemples, encores qu'ils n'ayent pas passé en Loix ; ou par les Iurisdictions qui ordonnent selon le bon plaisir d'vn homme de bien, & ainsi qu'il l'aura aduisé pour le mieux, soit pour le Ciuil, soit pour le Criminel.

Du Progrez à choses semblables, & des Extensions des Loix.

APHORISME XI.

Il faut tirer la regle de la Loy des choses semblables, quand il s'agist d'vn faict qui ne s'y trouue pas;

mais cela se doit faire auec prudence & auec iugement. Surquoy il faut garder les regles suiuantes. *Que la Raison soit fertile: Que la Coustume soit sterile, & qu'elle n'engendre point de cas.* Doncques ce qui est receu contre la raison de Droict ou quand la Raison en est obscure, il ne le faut pas tirer en consequence.

APHORISME XII.

Le remarquable bien public attire à soy les Cas obmis. C'est pourquoy quand quelque loy regarde & procure notablement & merueilleusement bien ce qui est commode à la Republique, son interpretation doit estre estenduë & amplifiée.

APHORISME XIII.

C'est vne chose fort rude de donner la gesne aux loix: afin qu'elles gesnent les hommes. Ie ne suis doncques pas d'aduis, que l'on estende aux crimes nouueaux les loix concernant les peines; & encores moins celles qui punissent de mort. Mais si le crime est vieux & cogneu par les loix; & que neantmoins sa poursuitte tombe en vn nouueau cas, qui n'a pas esté preueu par elles, que l'on s'esloigne tout à fait des resolutions de Droict, plustost que de laisser les crimes impunis.

APHORISME XIV.

Dans les Status qui abrogent entierement le Droict

commun, concernant principalement les choſes qui arriuent ſouuent & qui ſont deſ-ja receuës, ie ne ſuis pas d'aduis que l'on y procede par exemple au cas qui ont eſté obmis. Car quand la Republique a eſté long temps ſans auoir vne loy, meſme en des Cas exprés, il y a peu de danger ſi les cas dont l'on n'a point fait mention, attendent vn Remede d'vn nouueau Statut.

APHORISME XV.

Les Statuts qui ont eſté clairement les loix du Temps, & qui ſont nais des occaſions qui pouuoient alors beaucoup en la Republique, quand il court vn autre temps, ſont aſſez s'ils peuuent durer en leur propre cas. Et ce ſeroit contre tout ordre ſi on les tiroit en quelque façon que ce fuſt, aux Cas qui ont eſté obmis.

APHORISME XVI.

Il n'y a point de Conſequence de la Conſequence ; mais l'extenſion doit eſtre arreſtée entre les Cas les plus proches : autrement elle panchera vn peu aux choſes diſſemblables. Et les ſubtilitez des eſprits ſeront preferables à l'authorité des Loix.

APHORISME XVII.

Il faut eſtendre plus librement les Loix & les Statuts que l'on couche en moins de paroles. Mais où

les Cas particuliers y ſont enoncez, il y faut aller auec plus de retenuë. Car de meſmes que l'exception affermit la force de la Loy, dans les Cas qui ne ſont pas exceptez : ainſi le dénombrement l'affoiblit dans les Cas qui n'y ſont pas contenus.

APHORISME XVIII.

L'Ordonnance explicatiue empeſche de couler les ruiſſeaux de la precedente ſans que l'on reçoiue aucune extenſion en l'vne & en l'autre Ordonnance. Car on ne doit pas l'eſtendre plus que le Iuge, où l'extenſion a commencé d'eſtre faite par la Loy.

APHORISME XIX.

La ſolemnité des paroles & des actes ne reçoit pas d'extenſion à choſes ſemblables. Car ce qui paſſe de la couſtume à l'arbitrage perd la nature de ſolemnel. Et l'introduction des choſes nouuelles gaſte la majeſté des anciennes.

APHORISME XX.

L'on eſtend fort aiſément la Loy aux Cas qui arriuent apres, & qui n'eſtoient pas en la nature des choſes quand on la portée : car en cet endroit où le Cas n'a peu eſtre exprimé; parce qu'alors il n'y en auoit pas, celuy duquel l'on n'a point parlé, tient lieu de celuy qui eſt exprimé, ſi la raiſon eſt ſemblable.

Mais c'est assez parlé de l'Extension des Loix aux cas dont on n'a point fait de mention. Il faut parler maintenant de l'vsage des Exemples.

Des Exemples & de leur vsage.

APHORISME XXI.

Il faut maintenant parler des exemples, d'où il faut puiser le Droict, quand la Loy manque; & ie traitteray en son lieu de la Coustume, qui est vne espece de loy; & des exemples qui ont passé par vn frequent vsage en Coustume, comme en vne loy tacite. Ie m'arreste maintenant aux exemples qui arriuent rarement par-cy & par-là & qui n'ont pas passé en force de Loy, quand & auec quelle precaution il faut tirer d'eux la regle de Droict, quand il n'y a pas de Loy pour cela.

APHORISME XXII.

Il faut emprunter les Exemples des bons Temps & où l'on viuoit modestement; & non de ceux durant lesquels la tyrannie, la faction & la dissolution regnoient. Les exemples de ces temps-là sont des enfantemens illegitimes qui nuisent plus qu'ils n'enseignent.

APHORISME XXIII.

En matiere d'exemples ceux qui sont les plus nouueaux sont les plus asseurez. Car pourquoy ne reite-

rera-t'on pas ce qui a esté fait vn peu auparauant; d'où il n'est ensuiuy aucune incommodité? Ces noueaux exemples ont pourtant moins d'authorité
* Adjousté. * *que les anciens*. Mesmes s'il est besoin de remettre l'affaire en meilleur estat, ils tiennent plus du siecle dans lequel ils arriuent que de la droicte Raison.

APHORISME XXIV.

Mais les plus vieux exemples doiuent estre receus auec retenuë & auec choix. Car plusieurs choses se changent par le cours de l'aage; en sorte que ce qui semble fort ancien par le temps, est tout à fait noueau; eü esgard au trouble & au desordre de ce qui se passe alors. D'où vient que les exemples des temps qui sont entre deux sont tresbons; ou mesmes ceux du temps qui est conforme à celuy qui court: d'autant qu'il arriue souuent que le plus esloigné s'y rapporte mieux que le plus proche.

APHORISME XXV.

Il faut se restraindre dans les bornes de l'exemple & ne les outrepasser en façon quelconque. Car où il n'y a point de regle de Loy, l'on doit quasi tenir toutes choses pour suspectes, que vous ne suiurez pas comme estant en obscurité.

APHORISME XXVI.

Il faut euiter les exemples qui ne sont que par

fragments & par abregez : & il faut considerer l'exemple tout entier & tout ce qu'il signifie. Car s'il est vray que c'est vne chose inciuile de iuger d'vne partie de la Loy, sans l'auoir premierement toute leuë: cela doit encores bien mieux auoir lieu aux exemples, dont l'vsage est douteux s'ils ne sont rapportez fort à propos.

APHORISME XXVII.

En ce qui est des exemples il importe beaucoup de sçauoir de quelles mains ils viennent & par où ils ont passé. Car si on les prend seulement des Greffiers & des ministres de la Iustice, suiuant le style de la Cour, sans vne manifeste cognoissance des Superieurs ; ou s'ils n'ont cours que parmy le peuple, qui est le maistre des erreurs, il les faut mespriser & n'en pas tenir de compte. Mais si les Conseillers des Parlemens, si les Iuges ou les Cours Souueraines les ont si bien considerés qu'ils ayent besoin d'vne approbation, pour le moins tacite, des Iuges, ils ont plus de credit.

APHORISME XXVIII.

Il faut faire grand estime des exemples qui ont esté publiez, encores qu'ils soient moins dans l'vsage; pourueu qu'ils ayent esté agitez en dispute. Mais il ne faut pas tenir compte de ceux qui ont tousiours reposé dans les cassetes & dans les archiues, comme

y estans enseuelis & entierement oubliez. Car les exemples sont semblables à l'eau, qui est plus saine quand elle court.

APHORISME XXIX.

Ie ne suis pas d'aduis que l'on tire des Histoires les Exemples qui concernent les Loix; mais des actes publics & des plus fidelles traditions. Car les meilleurs Historiens ont cette sorte de malheur, qu'ils ne s'arrestent pas assez sur les Loix & sur les actes Iudiciaires; ou s'il arriue qu'ils en traictent soigneusement ils sont neantmoins differens des Originaux.

APHORISME XXX.

L'Exemple qui est rejetté au temps mesmes qu'il arriue ou bien tost apres, ne doit pas estre facilement receu si vn cas semblable arriuoit. Car ce que l'on s'en est autresfois seruy n'est pas tant à son aduantage, comme il y a du desaduantage de ce qu'on l'a laissé apres l'auoir experimenté.

APHORISME XXXI.

Les Exemples seruent de conseil, mais ils n'imposent pas de necessité d'obeïssance. Donques que leur vsage soit tel: Que l'on tourne l'authorité du temps passé à l'vsage du present.

Mais ce que ie viens de dire doit suffire pour le regard

regard du profit que l'on doit faire des Exemples, quand il n'y a point de Loy; il faut maintenant parler des Cours des * *Preteurs & des Censeurs.*

* C'est à dire des Iurisdictions ciuiles & criminelles

Des Cours des Preteurs & des Censeurs.

APHORISME XXXII.

Qu'il y ait des Cours & des Iurisdictions qui ordonnent selon le dire d'vn homme de bien; & selon qu'il le juge à propos sur les affaires qui ne sont pas reglées par la Loy: laquelle, comme j'ay desia dit, ne comprend pas toute sorte de faits; mais elle est adaptée à ce qui arriue souuent. Or le Temps est vne chose fort sage, ainsi qu'ont dit les Anciens; & il est autheur & inuenteur des cas nouueaux.

APHORISME XXXIII.

Il arriue aussi de nouueaux cas en matiere criminelle qui meritent punition; & en matiere ciuile qui ont besoin d'ayde. Ie nomme les Cours des Censeurs où l'on traite les premiers: & des Preteurs, celles où se decident les derniers.

APHORISME XXXIV.

Que les Cours des Censeurs ayent jurisdiction & puissance, non seulement de punir les nouueaux crimes; mais d'augmenter les peines establies par les

Loix sur les crimes qui se commettoient dés ce temps là ; si les cas sont odieux & enormes ; pourueu qu'ils ne soient pas capitaux: car ce qui est enorme est comme nouueau.

APHORISME XXXV.

Les Cours des Preteurs ont semblablement la puissance, tant d'assister contre la rigueur de la Loy que pour suppléer à ce qui luy defaut. Car s'il est iuste d'apporter du remede à celuy à qui la Loy n'a pas pensé : à plus forte raison remediera-t'on à celuy qu'elle a blessé?

APHORISME XXXVI.

Ces courts des Censeurs & des Preteurs, ayent la seule cognoissance des cas enormes & extraordinaires; & qu'ils n'entreprennent pas sur les Iurisdictions ordinaires. De crainte que cela ne tende plustost à supplanter la loy, qu'à luy apporter du supplément.

APHORISME XXXVII.

Que ces Iurisdictions se trouuent seulement dans les cours Souueraines, sans qu'elles soient communiquées aux Iuges Inferieurs. Car il y a fort peu à dire entre pouuoir suppleer, estendre & moderer les Loix; & entre les faire.

APHORISME XXXVIII.

Qu'il y ait plusieurs Officiers en ces Cours, & non vn seul. Que l'on n'y opine pas du bonnet; mais que les Iuges raisonnent sur leurs Opinions, & ce publiquement & deuant toute la compagnie: afinque ce qui est libre en puissance deuienne borné par la renommée & par la reputation.

APHORISME XXXIX.

Qu'il n'y ait pas de Rubriques de Sang; & que l'on ne prononce rien sur les matieres Capitales en quelque Court que ce soit, que suiuant vne loy cogneuë & certaine. Car Dieu a premierement annoncé la mort & apres il l'a donnée: aussi ne falloit-il pas oster la vie qu'à celuy qui eust premierement recogneu qu'il eust peché contre elle.

APHORISME XL.

Que l'on donne aux Cours des Censeurs vn troisiesme marteau. Que l'on n'impose pas necessité aux Iuges qui en seront, d'absoudre ou de condamner; mais qu'il leur soit permis de prononcer en cette sorte, *Il ne nous appert pas*. Mesme que le Censeur puisse non seulement punir; mais aussi marquer de quelque note qui n'éporte point de peine; mais qui se termine en correction, ou qui chastie les coulpables d'vne

legere ignominie, & qui les fasse aucunement rougir.

Aphorisme XLI.

Dans les Courts des Censeurs tous les crimes enormes desia commencez ou à demy-faits sont punis, quoy qu'il ne s'en ensuiue pas vn effect consommé. Et que ces Courts s'occupent auant tout en cela, veu que la Seuerité doit principalement punir les crimes en leur commencement; & la Clemence doit empescher qu'ils ne soient pas commis; & cela arriue quand l'on punit les actes moyens.

Aphorisme XLII.

Il faut auant toutes choses prendre garde qu'és Courts des Preteurs, l'on ne secoure point aux cas que la Loy n'a pas tant obmis, que mesprisez, comme legers: ou qu'elle a iugé odieux, en sorte qu'elle n'y a pas apporté de remede.

Aphorisme XLIII.

Il importe grandement à la certitude des loix, de laquelle ie parle maintenant, que les Cours des Preteurs ne grossissent & ne s'estendent tellement, que souz pretexte d'adoucir la rigueur des loix, elles ne leur ostent & ne leur couppent leur force, où ne les leur ramolissent tirant toutes choses en arbitrage.

APHORISME XLIV.

Que les Cours des Preteurs ne puissent rien determiner contre vne Ordonnance expresse, souz quelque pretexte d'equité que ce soit. Car si cela estoit, le Iuge deuiendroit entierement Legislateur; & toutes choses dependroient de l'arbitrage.

APHORISME XLV.

Quelques-vns veulent que la Iurisdiction qui iuge selon l'Equité; & selon ce qui semble bon; & que cette autre qui procede selon la rigueur du droict, appartiennent aux mesmes Cours. D'autres croyent qu'il faut qu'il y ait distinction: parce que les matieres sont differentes: car l'on ne sçauroit faire difference de cas, s'il y a vn meslange de Iurisdictions. Mais l'arbitrage entraisnera en fin la Loy.

APHORISME XLVI.

Ce n'est pas sans cause que le Preteur parmy les Romains auoit vne Pancarte, en laquelle il prescriuoit & publioit comment il deuoit rendre la Iustice. A l'exemple dequoy les Iuges qui sont dans les Cours des Preteurs doiuent se proposer certaines regles; entant qu'il se peut faire; & les afficher en public. Car cette loy est tresbonne qui ne laisse que fort peu à la disposition du Iuge: & celuy-là est vn tresbon

Iuge qui ne se permet que fort peu de chose.

Mais ie traitteray plus au long de ces Cours, quand ie parleray des jugements. Ce que ie viens d'en dire n'a esté qu'en passant, entant qu'elles sont necessaires; & qu'elles suppleent ce à quoy la Loy n'a pas touché.

De l'Inspection des Loix à ce qui s'est desia passé.

APHORISME XLVII.

Il y a & tout vn autre genre de supplément de cas obmis, quand vne Loy vient au defaut de l'autre; & par ainsi attire les Cas dont on n'a pas parlé. Cela arriue aux Loix & aux Statuts qui regardent derriere eux, comme l'on parle d'ordinaire. Et l'on ne doit se seruir de cette sorte de Loix, que fort rarement, & auec grande retenuë; car ie ne sçaurois approuuer Ianus dans les Loix.

APHORISME XLVIII.

Celuy qui elude & qui limite les paroles ou la raison de la Loy par deception & par fraude, merite d'estre enueloppé par la Loy suiuante. Doncques il est iuste qu'en cas de fraude & de subterfuge trompeur, les Loix regardent derriere elles; & que les vnes secourent les autres; afin que celuy qui machine les tromperies; & qui veut renuerser les Loix presentes, se craigne au moins de celles qui sont à venir.

APHORISME XLIX.

Les Loix qui fortifient & confirment les vrayes intentions des actes & des instrumens contre les defauts des formules ou des solemnitez, comprennent tresbien les choses passées. Car le principal vice qui soit en la loy, qui regarde derriere soy, est qu'elle trouble. Mais ces Loix confirmatiues considerent la paix & l'establissement des choses qui sont passées. Il faut pourtant prendre garde que les choses iugées n'en soient pas renuersées.

APHORISME L.

Il faut bien se donner garde de croire qu'il n'y a que les Loix qui infirment ce qui a esté desia fait; qui regardent seulement le passé: car celles qui defendent & qui restraignent ce qui doit estre à l'aduenir & qui est necessairemét attaché à ce qui est desia fait, leur sont semblables: Par exemple, si quelque Loy defend à certains artisans de ne plus védre leurs denrées; elle prononce à l'aduenir: mais elle opere pour le passé; d'autant qu'ils ne peuuent plus gagner leur vie par vn autre moyen, * *& c'est en quoy leur premiere industrie leur est inutile.*

* Adjousté, pour le desembroüillement de l'Aphorisme.

APHORISME LI.

Toute Loy declaratiue, quoy qu'elle ne porte pas

les paroles du passé, y est pourtant entierement tirée par la force de la declaration. Car l'interpretation ne commence pas alors qu'on la declare; mais elle deuient comme du mesme temps de la Loy. C'est pourquoy vous ne mettrez pas en ligne de cōpte les Loix declaratiues, qu'aux cas dans lesquels les Loix peuuent auec Iustice regarder derriere elles.

I'acheue en cet endroit cette partie qui traicte de l'incertitude des Loix, quand il se rencontre qu'elles n'ont rien determiné sur quelque fait. Il faut maintenant parler de cette autre partie: à sçauoir: Quand il y a quelque Loy, mais qui est ambiguë & obscure.

De l'obscurité des Loix.

APHORISME LII.

L'obscurité des Loix tire son origine de quatre choses: ou d'vn trop grand amas d'icelles; principalement si l'on y met les abrogées: ou de leur description ambiguë ou moins claire & cogneuë: ou à cause que l'on a negligé ou mal institué les moyens de bien examiner le Droict: ou en fin à cause de la contrarieté & du peu de fermeté des iugemens.

Du trop grand amas des Loix.

APHORISME LIII.

Le Prophete dit: *Il pleuura sur eux des pieges*, dont les

les plus dangereux sont ceux des Loix: principalement de celles qui prescriuent les peines **deuës aux démerites*. Que si elles sont infinies en nombre; & si elles deuiennent invtiles auec le temps, elles n'esclairent pas à ceux qui marchent; mais elles leur dressent plustost des filets à les empestrer. *Adjousté.

APHORISME LIV.

Il y a double raison pour faire vne nouuelle Ordonnance. Vne confirme & fortifie les premieres, portées sur le mesme sujet. L'autre abroge & efface tout ce qui a esté fait auparauant; & substituë entierement en leur place vne Loy nouuelle & qui determine la mesme chose. La derniere me reuient mieux: Car ce qui procede de la premiere est embarrassé & incertain: & à vray dire l'on vuide l'instance, mais le corps des Loix en est cependant rendu defectueux. Quant à la derniere, il faut prendre garde de bien plus prés, durant le temps que l'on employe à deliberer sur cette mesme Loy. Et l'on doit bien penser à ce qui a esté desia fait auant que l'on porte la Loy. Et c'est de là que l'on peut fort bien à l'aduenir accorder les Loix.

APHORISME LV.

C'estoit vne coustume parmy les Atheniens, que six hommes examinoient toutes les années les contraires Chefs des Loix que l'on nomme Antinomies;

& que l'on proposoit au peuple celles que l'on n'a-uoit peu accorder ; afin que l'on en determinast quelque chose de certain.

A l'exemple desquels, il faut que ceux qui sont de la Police en chaque ville & qui ont pouuoir de faire les Loix, reuoyent les Antinomies de trois en trois ans ou de cinq en cinq, ou en tel autre temps qu'ils aduiseront. Que l'on depute des personnes pour les voir & pour s'y preparer; & qu'apres cela l'on fasse vne assemblée de ville où l'on resoudra par opinions, à quoy il s'en faudra tenir.

APHORISME LVI.

Cependant que l'on ne se peine pas trop à reconcilier les Loix differentes & à sauuer, comme l'on dit, toutes choses par des diuisions subtiles & recherchées : car c'est vne toile d'esprit. Et cela qui porte quant & soy vne certaine modestie & respect ; doit estre mis du nombre des choses qui sont nuisibles, comme estant ce qui rend le corps entier des Loix diuers & mal tissu. Il vaut beaucoup mieux que ce qui est mauuais demeure dessous ; & ce qui est bon demeure seul debout.

APHORISME LVII.

Que les Deputez proposent d'office qu'il faut oster les Loix abrogées & qui ne sont plus en vsage aussi bien que les Antinomies. Car comme ainsi soit

qu'vn Statut expres ne s'abroge pas regulierement à faute d'estre practiqué, il arriue que par le mespris des Loix abrogées l'on en estime moins les autres. Et ce genre de tourment dont se seruoit Mezense, s'en ensuit : que les Loix viues meurent dans les embrassemens de celles qui sont mortes. Mais il faut sur tout prendre garde que la gangrene ne s'engendre dans les Loix.

APHORISME LVIII.

Mesmes pour ce qui est des Loix & des Statuts abolis & qui n'ont pas esté nouuellement publiez, les Cours des Preteurs ont cependant droict de decreter contre : car encores que l'on n'ait pas mal dit ; Qu'il ne faut point que personne soit plus sage que les Loix; toutesfois que cela s'entende des Loix, quand elles veillent & non pas quand elles dorment. Mais non seulement les Preteurs, mais aussi les Roys & le Conseil d'Estat & les Puissances souueraines ont droict de prester main forte contre les nouuelles Ordonnances que l'on tient nuisibles au droict public : en suspendant leur execution par Edicts ou par Actes, iusques à ce que l'on ait tenu des Estats Generaux, ou de telles Assemblées qui ayent pouuoir de les abroger: De peur que le salut du peuple ne soit cependant en danger.

Des nouueaux Digestes des Loix.

APHORISME LIX.

Que si les Loix entassées les vnes sur les autres

viennent à s'accroiſtre en vne ſi grande quantité de volumes ; ou ſi elles ſont trauaillées d'vne ſi grande confuſion, que l'vſage deſire qu'on les retracte de nouueau ; & qu'on les redige en vn corps ſain & diſpos. Entreprenez cela auant toutes choſes; & que cét ouurage ſoit vn ouurage heroïque : & que leurs Autheurs ſoient à bon droit mis au nombre des Legiſlateurs & de ceux qui les ont dreſſées.

APHORISME LX.

Cette façon de purifier les Loix ; & ce Digeſte nouueau eſt parfait en ces cinq façons. Premierement, que l'on laiſſe les choſes deſaccouſtumées que Iuſtinian nomme Fables anciennes. De plus, que l'on reçoiue d'entre les Antinomies, celles qui ſont les plus approuuées & que l'on aboliſſe les contraires. En troiſieſme lieu, que l'on efface les Homionomies, ou les Loix qui ſignifient vne meſme choſe ; & ne ſont que redites; & que celle d'entr'elles qui eſt la plus parfaite ſoit retenuë pour toutes. En quatrieſme lieu, s'il y a des Loix qui ne determinent rien, mais qui propoſent ſeulement des queſtions & les laiſſent puis apres indeciſes, qu'on les rejette ſemblablement. En dernier lieu, que l'on ſerre plus à l'eſtroit celles où il y a quantité de paroles, & qui ſont par trop longues.

APHORISME LXI.

Il ſera treſbien fait de digerer & d'arranger en ce

nouueau Digeste des Loix; d'vn costé celles qui sont communément receuës & comme immemoriales en leur origine; & de l'autre, les Ordonnances qui y sont adjoustées de temps en temps: veu qu'en plusieurs choses, quand l'on rend Iustice l'on n'interprete pas la Loy & le Statut en la mesme sorte & l'on ne s'en sert pas de mesme. Ce que Tribonian a fait au Digeste & au Code.

APHORISME LXII.

Mais en la regeneration de ces Loix, & en la structure nouuelle des anciennes & des liures; que l'on retienne entierement les paroles & le texte de la Loy; bien qu'il fust necessaire de les recueillir par lambeaux & par parcelles, apres cela qu'on les attache par ordre. Car encores que peut estre, si l'on regarde à la droite raison, cela se feroit plus cõmodément & mieux par vn texte nouueau, que par cette rentraiture; toutesfois il ne faut pas tant regarder dans les Loix le style & la description, comme l'authorité & l'antiquité qui en est le patron. Autrement cet ordre sembleroit sentir quelque chose de l'escolier; & estre plustost vne methode, que de paroistre le corps des Loix qui commandent.

APHORISME LXIII.

Il demeurera resolu par le Digeste nouueau des Loix, que les anciens volumes ne seront pas tout à

fait abandonnez ny mis en oubly ; mais qu'on les mettra dans les Bibliotheques, quoy que l'on defende de s'en seruir communément & en tout. Car il ne sera pas hors de propos de consulter & de voir les changemens & les suites des Loix passées, és causes d'importance ; & mesmes c'est vne chose celebre que de mesler auec l'antiquité, ce qui se passe aujourd'huy. Or ce nouueau corps de Loix doit estre entierement confirmé par ceux qui en chaque police, ont la puissance d'en faire ; de crainte que sous pretexte de digerer les vieilles, l'on n'en impose à cachettes de nouuelles.

APHORISME LXIV.

Il y auroit à Desirer que ce renouuellemét de Loix, fust entrepris durant les Temps qui sont preferables en Sciences & en la cognoissance des choses, aux plus anciens, dont l'on retracte les actes & les ouurages. Ce qui est autrement escheu en l'Oeuure de Iustinian : Car c'est vne chose malheureuse, quand par le iugement & par le choix d'vn aage moins prudent les Oeuures des plus anciens demeurent estropiees ; & qu'on les compose de nouueau. Toutesfois il arriue souuent, que ce qui n'est pas le meilleur est necessaire.

Mais que ce soit assez parlé de l'obscurité de Loix, qui procede de leur trop grand & trop confus assemblage, il faut maintenant passer à leur ambiguë & obscure description.

De la Description douteuse & obscure des Loix.

APHORISME LXV.

La description obscure des Loix vient ou du babil & du trop de paroles qui s'y trouuent, ou de leur grande briefueté, ou du Prologue de la Loy qui est contraire au corps de la mesme Loy.

APHORISME LXVI.

Il faut maintenant parler de l'obscurité des Loix qui procede de leur mauuaise description. La trop grande abondance de paroles vaines & inutiles, dont l'on se sert en prescriuant les Loix, & la longueur en discours ne m'agreent pas. Car tant s'en faut que le babillard vienne à bout de ce qu'il veut & de ce qu'il entreprend, que le contraire luy arriue. Et comme ainsi soit qu'il desire de declarer & d'exprimer chaque Cas particulier auec des paroles bien choisies & fort propres, en croyant le donner pour plus veritable, il se trouue au rebours qu'il engendre plusieurs questions sur les mots; en sorte que l'interpretation selon le sens de la Loy (qui est plus sain & plus veritable) en deuient beaucoup plus difficile, à cause du bruit des paroles.

APHORISME LXVII.

Sans qu'il faille non plus approuuer vne

briefueté trop concise & trop affectée, pour paroistre plus graue & comme en estant plus Royale, en ces siecles principalement; de crainte que la Loy ne soit ainsi que la Regle Lesbienne. L'on doit doncques rechercher la mediocrité & les paroles generales; lesquelles estant bien adaptées, quoy qu'elles n'expriment pas exactement les Cas qui sont contenus dans les Loix, excluent au moins assez clairement ceux qui n'y sont pas.

APHORISME LXVIII.

L'on doit neantmoins expliquer plus au long & monstrer comme au doigt, selō la portée du peuple, toutes choses dans les Loix & dans les Edicts ordinaires & politiques: où l'on ne se sert pas du ministere de Iurisconsulte; mais chacun s'en remet à son propre sens.

APHORISME LXIX.

Et si ie pouuois supporter la coustume des anciens, ie n'approuuerois pas beaucoup les Prologues que l'on a autrefois iugé impertinens; & qui introduisent des Loix qui disputent & non pas qui commandent. Mais ces Prefaces sont souuent, & principalement en ce temps, adjoustées par necessité, non tant pour seruir d'explication à la Loy, comme de persuasion pour la rapporter en pleins Estats; & d'abondant pour la satisfaction du peuple. Neantmoins

moins qu'on les euite le plus que l'on pourra, & que l'on commence la Loy par la jussion.

APHORISME LXX.

Bien que l'intention & la raison de la Loy ne soit pas quelquefois mal tirée des Prefaces & des preambules comme l'on dit; toutesfois l'on ne doit pas apprendre de là sa latitude & son extension. Car l'on voit souuent dans le Preambule ce qui est de plus plausible & de plus specieux pour seruir d'exemple; au lieu que la Loy en comprend beaucoup dauantage. Au contraire, la Loy en restraint & en limite plusieurs, où il n'a pas esté besoin d'inserer dans le Preambule la cause de la limitation. C'est pourquoy il faut prendre la dimension & l'estenduë de la Loy d'elle-mesme; veu que le Preambule va plus ou moins auant qu'il ne faut.

APHORISME LXXI.

Or c'est vn genre de prescrire les Loix fort vicieux, quand le cas sur lequel la Loy a esté faite est amplement exprimé dans le Preambule. Et quand apres cela par la force du mot Tel, ou d'vn semblable relatif, le corps de la Loy est encores referé au Preambule: d'où vient qu'il est inseré & incorporé à la Loy mesme, ce qui est obscur & moins asseuré: d'autant que l'on n'a pas accoustumé de pezer & d'examiner auec autant de soing les mots du Preambule, comme

l'on fait les paroles de toute la Loy.

Ie traicteray plus amplement cette partie de l'incertitude des Loix, qui procede de leur mauuaise description, quand ie parleray cy-apres de leur interpretation. Partant cecy suffise sur le sujet de l'obscure description des Loix. Il faut maintenant parler de la maniere de faire clairement voir que c'est que le droict.

De la maniere de faire clairement voir que c'est que le Droict : & comment il en faut oster les ambiguitez.

APHORISME LXXII.

Il y a cinq manieres de faire clairement voir que c'est que le Droict & d'en oster les doutes qui s'y trouuent. Et cela se fait, ou par les Enregistrements des sentences: ou par les Autheurs approuuez; ou par les liures qui aydent à cela : ou par les leçons : ou par les responses ou consultations des bien aduisez Iurisconsultes. Que s'il arriue, que toutes ces choses soient bien entenduës, elles donneront vne grande lumiere à l'obscurité des Loix.

De l'Enregistrement des Sentences.

APHORISME LXXIII.

Que l'on recueille auant toutes choses, diligemment & auec fidelité les jugemens donnez aux Cours

Souueraines & principales & aux causes d'importance qui sont principalement douteuses, & qui ont quelque difficulté & quelque nouueauté. Car les jugements sont les ancres des Loix, comme les Loix le sont de la Republique.

APHORISME LXXIV.

La maniere de recueillir ces jugements & de les rediger par escrit, soit tel. Escriuez precisément les cas & les Sentences exactement: adjoustez les raisons, sur lesquelles se sont fondez les Iuges pour les donner: ne meslez pas l'authorité des Cas mis pour seruir d'exemple auec les Cas principaux; & passez souz-silence les plaidoyers des Aduocats, s'ils ne contiennent quelque belle chose.

APHORISME LXXV.

Ceux qui ramasseront ces jugements soient les plus fameux d'entre les Aduocats, qui seront payez de leurs peines au despens du public. Que les Iuges s'abstiennent de faire tels Enregistrements; de crainte qu'estans trop attachez à leurs propres opinions; & se tenans forts de leur propre authorité, ils n'outrepassent les bornes de Rapporteur,

APHORISME LXXVI.

Rangez ces jugements par ordre & par suitte de

temps, non pas par Methode & par titres. Car telles escritures sont comme les Histoires & les narrations des Loix. Et non seulement les Actes mesmes; mais aussi les temps durant lesquels ils ont esté faits, donnent de la lumiere au Iuge qui est prudent.

Des Autheurs authentiques.

APHORISME LXXVII.

Composez le Corps de Droict, des Loix mesmes qui font le droict commun: par apres des Constitutions & des Statuts, en troisiesme lieu des jugements enregistrez. Outre cela qu'il n'y ait rien d'authentique; ou s'il y a quelque chose qu'on ne l'admette que fort peu souuent.

APHORISME LXXVIII.

Il n'y a rien de si important pour la certitude des loix, dont nous parlons maintenant, que de faire en sorte que les escrits authentiques soient retenus dans de certaines bornes; & qu'on laisse la demesurée multitude des Autheurs & des Docteurs de Droict; d'où l'intention de la Loy est deschirée, le Iuge se trouue estonné, les procés deuiennent immortels, & l'Aduocat mesmes ne pouuant ny lire ny venir à bout de tant de liures, recherche les abregez. L'on peut d'auenture receuoir pour authentiques quelque bonne glose & fort peu des meilleurs Autheurs

& mesmes peu de leurs liures. Neantmoins que l'on garde les autres dans les Bibliotheques ; afin que les Iuges ou les Aduocats y voyent leurs traictez, quand besoin en sera : mais qu'il ne soit pas permis de les alleguer en plaidant, & que l'on ne s'y arreste point.

Des Liures dont on se doit seruir.

APHORISME LXXIX.

Que l'on ne priue point ny la science de Droict, ny la practique, des liures qui peuuent seruir ; mais qu'on les ait plustost. Il y en a de six sortes. Les Institutions, le Titre de la Signification des mots, & celuy des Regles de droict, les Antiquitez des Loix, leurs Sommaires; & les formules des Actions.

APHORISME LXXX.

Il faut disposer par les Institutes les jeunes hommes, & les nouueaux venus au Droict ; afin qu'ils en puissent mieux comprendre la Science & les difficultez. Que l'on compose ces Institutes auec vn bon ordre & bien clair; que l'on y parcoure tout le Droict particulier, sans passer souz-silence certaines choses ; & sans s'arrester par trop à d'autres, mais en disant quelque peu de chacune d'elles; afin que celuy qui viendra à lire le corps des Loix, ny trouue rien entierement de nouueau ; mais qui luy soit desia aucunement cogneu. Ne touchez pas dans les Institutes, ce

qui eſt du droict public, qui doit eſtre puiſé des ſources meſmes.

APHORISME LXXXI.

Faites vn Commentaire des autres mots de Droict, & ne vous arreſtez, ny trop curieuſement, ny auec trop de trauail à les expliquer, ny à monſtrer quel eſt leur ſens. Car il ne s'agiſt pas de rechercher exactement les definitions des mots; mais les ſeules explications qui apprennent à entendre auec facilité les liures de Droict qu'on lit. Et ne dreſſez pas ce Traicté par les lettres de l'Alphabet, faictes en ſeulement vne table; pourueu que vous mettiez enſemble tous les mots qui ſont ſur la meſme matiere; afin qu'vn d'eux puiſſe ſeruir à l'intelligence de l'autre.

APHORISME LXXXII.

Il n'y a rien qui profite tant pour ſçauoir certainement les Loix, qu'vn bon & curieux Traicté des diuerſes regles de Droict; & il merite d'eſtre fait par d'habiles hommes & par de ſages Iuriſconſultes. Car ce qui eſt fait ſur ce ſujet ne m'agrée pas. Or il faut ramaſſer les regles, non ſeulement celles qui ſont fort cogneuës; mais les autres plus ſubtiles & cachées que l'on peut tirer de l'harmonie des Loix & des choſes iugées: telles que ſont celles qui ſe trouuent parfois dans les bonnes Rubriques: & ce ſont certaines choſes generales que la Raiſon dicte, qui vont parmy les diuerſes matieres de la Loy: & ſont comme le gros

grauier dont l'on charge le Droict.

APHORISME LXXXIII.

Mais que chaque Ordonnance ou disposition de Droict ne soit pas prise pour vne Regle, comme l'on fait d'ordinaire mal à propos. Car si cela auoit lieu, il y en auroit autant comme il y a de Loix : veu que la Loy n'est autre chose qu'vne Regle qui commande. Mais tenez pour Regles celles qui sont attachées à la forme mesme de la Iustice : d'où vient que pour le plus souuent les mesmes Regles se trouuent dans les Droicts Ciuils des Republiques differentes, si d'auenture elles ne changent à cause du rapport qu'elles ont aux formes des Polices.

APHORISME LXXXIV.

Apres que l'on a recité la Regle en peu de mots; mais qui soient fort solides; que l'on adjouste les exemples & les Decisions fort claires des Cas afin de seruir d'explication : & les distinctions & exceptions pour limitation : toutes ces choses estans propres à l'Ampliation de cette mesme Regle.

APHORISME LXXXV.

L'on commande fort à propos que l'on ne prenne pas Droict par les Regles; mais que l'on fasse la Regle sur ce qui est du Droict. Aussi ne faut-il pas

tirer la preuue des mots de la Regle, comme si c'estoit le texte de la Loy : car la Regle monstre la Loy, comme la Boussole les Poles ; mais elle ne l'establist pas.

APHORISME LXXXVI.

Outre le corps mesme de Droict il sera fort vtile de considerer les antiquitez des Loix ; qui sont respectées, quoy que leur authorité soit perduë. Or que l'on ait pour antiquitez les Loix, ce qui a esté escrit dessus elles & sur les iugemens, soit que ce qui a precedé en temps le corps des Loix soit imprimé ou non: Car il ne faut pas perdre ces Antiquitez. C'est pourquoy vous en tirerez ce qui est de plus vtile : veu que l'on y rencontrera plusieurs choses vaines & friuoles; & vous le redigerez en vn seul volume : de crainte, comme dit Tribonian, que les vieilles Fables, ne se meslent auec les Loix mesmes.

APHORISME LXXXVII.

Il importe beaucoup pour la Practique que le Droict Vniuersel soit redigé par ordre en lieux & en tiltres : ausquels chacun pourra recourir quand besoin sera, comme a vn lieu où l'on trouue ce de quoy l'on a affaire. Ces Liures d'Abregez arrangent ce qui est espars par-cy par-là, & resserrent ce qui est espandu & dilaté dans la Loy. Mais il faut bien prendre garde que ces Abregez ne rendent les hommes qui sont habiles à la Practique, negligens à apprendre la

Science

Science mesme. Le propre de ces Abregez est de ramener le Droict en memoire & non pas de l'enseigner. Au reste, il les faut dresser auec grand soing, probité & iugement; de peur qu'ils ne dérobent quelque chose des Loix.

APHORISME LXXXVIII.

Que l'on ramasse les diuerses formules d'instances en chaque genre d'affaires. Car outre que cela concerne la Practique, elles descouurent les Oracles & les secrettes intentions des Loix: où il y a tout plein de choses cachées. Mais dans les formules des instances, elles paroissent & mieux & plus à l'estendu, comme le poing & la paulme de la main.

Des Aduis de Conseil.

APHORISME LXXXIX.

Il faut trouuer quelque certain expedient pour desmesler & resoudre les doutes particulieres qui arriuent de temps en temps. Car c'est vne chose fort fascheuse que ceux qui se veulent empescher de faillir, ne trouuent pas de conducteur: & que les actes mesmes soient en danger de ne rien valoir; & que l'on ne cognoisse aucunement ce que c'est que du Droict, auant que d'auoir acheué quelque chose.

APHORISME XC.

Ie n'approuue pas que les Aduis de Conseil que

les Aduocats & les Docteurs donnent sur vn poinct de Droict à ceux qui les viennent consulter, ayent tant d'authorité qu'il ne soit pas permis au Iuge de s'en esloigner. Que le Droict soit pris des Iuges jurez.

APHORISME XCI.

Ie ne trouue point bon que l'on tasche d'obtenir des Sentences sous des causes & sous des personnes supposees; afin d'apprendre ce que l'on tiendroit sur vn fait semblable. Car cela deshonore la Majesté des Loix, & doit estre reputé vne espece de preuarication. Or c'est vne chose monstrueuse que de voir les Sentences tenir quelque chose du Theatre.

APHORISME XCII.

Doncques que les seuls Iuges puissent donner tant des Sentences, que des aduis de Conseil: à sçauoir celles-là touchant les procés qui sont pendans: & ceux-cy sur les difficiles questions de Droict proposees sur vne * These. Que l'on ne demãde pas ces aduis de Conseil aux Iuges, soit dans les affaires particulieres soit dans les publiques. Car si cela se faisoit le Iuge deuiendroit Aduocat. Il les faut desirer du Prince, ou de la Republique, qui les commettront aux Iuges qui doiuent apres ce pouuoir, ouyr les plaidoyers des Aduocats, nommez par les parties ou donnés par les Iuges mesmes, s'il en est besoin. Qu'ils escoutent leurs raisons; & apres y auoir

* C'est à dire, sur vne matiere generale.

bien pensé qu'ils rendent justice, & qu'ils prononcent. Que l'on mette les aduis de Conseil au mesme rang que les Sentences: qu'on les publie, & qu'ils ayent vne semblable authorité.

Les Leçons publiques de Droict.

APHORISME XCIII.

Que l'on institüe, & que l'on ordonne en sorte les leçons publiques de Droict, & les disputes qui se font dans les escoles des Vniuersitez; afin d'exercer ceux qui estudient; que l'vn & l'autre tende plustost à appaiser les questions & les controuerses qui sont en la Iurisprudence, qu'à les esmouuoir. Car c'est maintenant le jeu d'vn chacun de faire quantité de Questions sur le Droict, & s'y debatre; & ce par vanité, afin de paroistre habille homme. Et c'est l'ancien mal; veu que les Anciens faisoient gloire de plustost fomenter que d'esteindre les diuerses disputes qui se faisoient comme par sectes & par factions. Prenez garde que cela n'arriue pas.

Du peu d'asseurance qu'il y a aux Sentences renduës par les Iuges.

APHORISME CXIV.

Les Sentences que les Iuges prononcent sont incertaines, ou par ce qu'elles sont trop precipitées;

ou à cause de la jalousie qui est entre les Cours; ou par ce que les jugements sont mal & impertinemment enregistrées; ou par ce que l'on rend leur effect nul, par la voye d'appel qui est libre & ouuerte à vn chacun. C'est pourquoy il faut pouruoir. Que l'on ne prononce pas de Sentence que l'on n'y ait en premier lieu bien meurement pensé. Que les Cours s'entre-honorent. Que les jugements soient enregistrez auec fidelité & auec prudence. Et que le chemin par lequel on les annule soit estroit, raboteux, & comme tout couuert de chaussetrapes.

APHORISME XCV.

Si l'on a rendu vn iugement sur certain fait en quelque Cour souueraine; & que le pareil se presente à iuger en vne autre, que l'on ne le iuge pas auant que d'auoir assemblé toutes les Chambres pour y deliberer. Car s'il faut reformer ce qui a esté iugé, qu'au moins on l'enseuelisse honnorablement.

APHORISME XCVI.

C'est vne chose qui tient de l'homme de voir les Cours entrer en dispute & en conflit à raison de leur Iurisdiction: & ce d'autant plus que cette contention est entretenuë par vne mauuaise sentence, fondée sur ce que tout bon Iuge & courageux doit estendre son ressort le plus qu'il peut: D'où vient qu'en cette matiere l'on se sert plus de l'espron que de la bride.

Mais qu'il arriue de ces altercations, que ces mesmes Cours qui sont en dispute, cassent de part & d'autre les iugemens qu'elles ont donné sur autre chose que sur leurs pretentions, c'est vn mal insupportable & qui doit estre chastié par les Roys, par la Cour de Parlement ou par la Police. Car c'est vne chose de tres-mauuais exemple; que les Assemblées des Iuges qui doiuent mettre la paix entre les Iusticiables, s'entre-battent ensemble.

APHORISME XCVII.

Que l'on ne se pouruoye pas si aysément par appel, par proposition d'erreur, par reuision & par autres moyens, pour faire casser les iugemens. C'est la Coustume de certains endroits que le procez est attiré pardeuant le Iuge superieur comme s'il ne venoit que d'estre intenté sur l'heure, sans auoir esgard, & en suspendant le iugement donné * *par l'inferieur*. En d'autres endroits le iugement demeure à la verité en sa vigueur, mais il n'est pas mis à execution. Ny l'vn ny l'autre ne me plaist, si ce iugement n'est donné dans la basse Iustice. I'ayme mieux que le iugement subsiste & que l'on procede à son execution, en baillant par le defendeur caution de tous les despens & de tous les dommages, au cas que le iugement vienne à estre infirmé.

* Adjousté.

Et ce tiltre de la certitude des Loix suffira pour seruir d'exemple au reste du Digeste que ie medite de faire. Et c'est par où ie termine la Doctrine Ciuile en

la sorte que i'ay resolu de la traicter, y ayant quant & quant parlé de la Philosophie Humaine, & sur vn mesme sujet de la Philosophie en general. Mais en fin prenant quelque peu d'haleine, & repassant les yeux sur tout ce que j'ay parcouru, il m'est aduis que ie ne ressemble pas mal en ce mien traicté, aux Musiciens qui en accordant leurs instrumens sonnent des entrées de jeu, qui encores que mal agreables & rudes aux oreilles, font neantmoins que ce qui suit est beaucoup plus doux. Ainsi me suis-je persuadé de trauailler à bien mettre d'accord le Luth des Muses & à le rendre bien harmonieux ; afin que les autres qui ont la main meilleure que moy, en pinçassent mieux les chordes. Et à vray dire, quand ie me represente l'estat de ce temps ; sous lequel les lettres semblent estre reuenuës aux hommes pour la troisiesme fois ; & quand ie regarde attentiuement auec combien d'ayde & de secours elles nous ont visité : quelle est la poincte & la subtilité de plusieurs esprits de nostre temps: quels sont ces grands personnages de l'antiquité, qui nous ont laissé des Liures, qui sont tout autant de flambeaux pour nous esclairer : quel est l'Art de l'Imprimerie, qui donne la commodité mesme à ceux qui sont les moins riches de lire toute sorte de Liures : * *quelle est la merueille* de la descouuerte de tant de ports qui sont en l'Ocean ; & du voyage que l'on a fait d'vn bout de la terre à l'autre ; d'où l'on a rapporté les experiences de plusieurs choses dont les anciens n'auoient pas de cognoissance ; & dont s'est ensuiuy vn merueilleux aduantage pour l'Hi-

* Adjousté,

ſtoire Naturelle : quel eſt le loiſir dans lequel quantité d'habiles hommes paſſent leur vie és Royaumes & Prouinces de l'Europe, n'y eſtans pas embarraſſez dans les affaires comme l'eſtoient les Grecs, à cauſe de leurs Eſtats populaires ; ny occupez comme les Romains à cauſe de la grande eſtenduë de leur domination : quelle eſt la profonde paix dont jouyſſent en ce temps-cy l'Angleterre, l'Eſpagne, l'Italie, & meſmes la France & pluſieurs autres contrées. Iuſques à quel poinct l'on a puiſé tout ce que l'on peut penſer ou dire de la Religion en matiere de controuerſe, qui a diuerty il y a ſi long-temps tant d'eſprits de l'eſtude des autres Arts : quelle eſt l'excellence de la doctrine qui eſt en voſtre Majeſté ; à laquelle tous les rares eſprits accourent de toutes parts, ny plus ny moins que tous les oyſeaux s'aſſemblent à l'entour du Phenix. Bref, quelle eſt la proprieté qui ſuit le temps inſeparablement, à ſçauoir qu'il enfante la verité de jour en jour. Quand, diſie, ie penſe à tout ce que ie viens de remarquer, ie ne puis que ie n'eſpere que cette troiſieſme * Periode des Lettres ſurmontera de bien loin ces deux premieres qui ont finy chez les Grecs & chez les Romains; pourueu qu'vn chacun veuille bien cognoiſtre & auec prudence ſes forces & les defauts qui y ſont ; & que les vns prennent des autres, la lampe de l'inuention & non le tiſon ardant de la diſpute : & que l'on croye que la recherche de la verité eſt eſtimable, à cauſe que l'on commence à y trauailler genereuſement & non pour le contentement que l'on y prend ; ny pour les belles choſes que

* C'eſt à dire, retour ou reuolution.

l'on y remarque & que l'on deſpenſe liberalement ſon bien en choſes excellentes & vtiles, & non en ce qui eſt triuial & qui ſe rencontre par tout. Quant à ce qui eſt de mon trauail, s'il plaiſt à quelqu'vn de le reprendre, ſoit pour ſe contenter ou pour ſatisfaire à quelqu'autre, il luy repreſentera cette ancienne demande qui va iuſques à la derniere patience: *Frappez, mais oüyez.* Que l'on reprene tant que l'on voudra, pourueu que l'on regarde attentifuement à ce que l'on dit. Et pour n'en mentir pas, l'appel ſera fort receuable, encores que peut-eſtre il n'en ſera pas de beſoin, ſi l'on appelle des premieres penſées des hommes aux ſecondes, & du temps preſent à celuy qui viendra par apres. Ie paſſe maintenant à cette Science, dont ces deux anciennes Periodes de temps ont eſté priuées; parce que ce bon-heur ne leur eſt pas eſcheu. Ie viens, diſie, à cette ſacrée & diuinement inſpirée Theologie, qui eſt le repos de tous les trauaux & le port tres-remarquable de tous les voyages des hommes.

Fin du huictieſme Liure.



DE LA DIGNITE' ET DE L'ACCROISSEMENT DES SCIENCES

De FRANÇOIS, BARON de VERULAM & Vicomte de S. Aubain.

LIVRE IX.

A SON ROY.

*Il n'y a rien icy concernant la Theologie Inspirée; mais il s'y fait vne ouuerture sur trois choses qui sont à desirer: sur la Doctrine du legitime vsage de la Raison humaine, en ce qui est diuin; sur la Doctrine des Degrez de l'vnité en la Cité de Dieu; & sur les * Emanations des Escritures.*

* C'est à dire, Resultats.

Chapitre I.

SIRE,

Apres auoir fait le tour, tant de l'Ancien que du nouueau Monde des Sciences auec mon petit esquif, (que la posterité iuge quels vents ont fauorisé mon voyage) que faut-il faire maintenant apres auoir acheué, que d'accomplir mes vœux? Mais ce n'est pas tout; car ie n'ay pas parlé de la Theologie sacrée ou Inspirée, neantmoins si ie me mets en ce deuoir, il faudra que ie sorte de la nacelle de la Raison humaine; & que i'entre dans la nauire de l'Eglise, qui seule a la boussole diuine, par laquelle sa course est fort bien redressée. Sans que les estoilles de la Philosophie, qui ont par le passé reluy durant nostre nauigation, nous puissent plus suffire. C'est pourquoy il seroit plus à propos de ne mot dire sur ce sujet: d'où vient que ie n'y feray point de deuës diuisions, ie me contenteray d'y rapporter quelque

chose, selon mon peu de capacité, & comme par forme de Vœu. Ce que ie feray d'autant plus volontiers que ie ne trouue aucune Region & contrée dans le corps de la Theologie, qui soit en friche; & que l'on n'ait bien cultiué; tant les hommes ont esté soigneux de semer du froment ou de l'iuroye.

Ie proposeray doncques trois dependances de la Theologie, qui traitteront non de la matiere que la Theologie façonne, ou qui en doit estre façonnée, mais seulement la maniere de la façonner. Sans pourtant que i'adiouste à ces traittez, ainsi que i'ay appris de le faire aux autres, ny exemples, ny preceptes: Ie laisse cela aux Theologiens: car ce que ie diray tient seulement lieu de vœux, ainsi que ie l'ay des-ja remarqué.

I. La prerogatiue de Dieu comprend tout l'homme, & s'estend aussi bien sur sa Raison que sur sa volonté. C'est à sçauoir qu'il renonce entierement à soy-mesmes, & qu'il s'approche de Dieu. C'est pourquoy de mesmes que nous sommes obligez d'obeyr à la Loy de Dieu, bien que nostre volonté y repugne; aussi faut-il adiouster foy à son Verbe; quoy que la Raison s'y oppose. Car si nous croyons seulement à ce qui luy est conforme, nous consentons aux choses & non à l'Autheur: ce que nous ne refusons pas mesmes aux tesmoins, dont la deposition n'est pas trop asseurée. Mais cette foy qui estoit imputée à justice à Abraham estoit touchant vn sujet qui seruit de mocquerie à Sarah, qui en cela estoit vne certaine representation de la Raison naturelle. C'est pourquoy,

d'autant plus que quelque Mystere diuin sera plus sans apparence & incroyable, d'autant plus rend-on d'honneur à Dieu en le croyant ; & s'accroist la victoire de la foy, comme aussi les pecheurs qui ont leur conscience la plus chargée, & qui fondent neantmoins leur foy en la misericorde de Dieu pour leur salut, ils l'honorent d'auantage : ainsi que toute sorte de desespoir luy fait iniure. Et mesmes si nous y regardons de bien prés, il y a plus de merite de croire, que de sçauoir, comme nous sçauons maintenant. Car en la Science l'esprit de l'homme souffre du Sens, qui est touché par les choses materielles. Mais en la Foy, l'ame souffre de l'ame qui est vn agent beaucoup plus noble. Il en va bien tout autrement en l'estat de gloire; d'autant que la foy cessera alors & nous cognoistrons ainsi que nous sommes cognus.

Concluons doncques qu'il faut puiser la Theologie sacrée du Verbe & des Oracles de Dieu, & non de la lumiere de nature, ou de ce que la Raison nous dicte. Car il est escrit: *Les Cieux racontent la gloire de Dieu*: mais l'on ne trouue nulle part ces paroles : *Les Cieux racontent la volonté de Dieu.* Il est dit de cette Theologie sacrée : * *A la Loy & aux tesmoignages, si l'on ne fait pas selon cette parole, &c.* Et cela n'a pas seulement lieu dans ces grands mysteres de la diuinité, de la creation & de la redemption: mais cela regarde mesmes la plus parfaite interpretation de la Loy morale. *Aymez vos ennemys : faites du bien à ceux qui vous hayssent, &c. afin que vous soyez enfans de vostre Pere qui est és Cieux, qui fait pleuuoir sur les justes & sur les injustes.* Et cer-

* C'est à dire, que l'on apprenne de la saincte Escriture, ce que l'on a à faire.

tes ces paroles meritent cet applaudissement. *Ce n'est pas la voix d'vn homme*: d'autant qu'elle surpasse la lumiere de Nature. Mesmes nous voyons que les Poëtes Payens, quand ils parlent principalement auec passion, se plaignent fort souuent contre les Loix & contre les Sciences Morales (qui sont pourtant beaucoup plus [illegible]ces & obligent moins que ne font les Loix diuin[illegible]) comme si elles repugnoient à la liberté de la nature auec certaine malignité:

Et ce qui est permis par la Nature
Est refusé par l'enuie des Loix.

Ce fut en la mesme sorte que parla Dindamis l'Indien à ceux qu'Alexandre luy auoit enuoyé: *Qu'à la verité il auoit ouy dire quelque chose de la reputation de Pythagore & des autres Sages de Grece: & qu'il croyoit qu'ils auoient esté d'habiles hommes: mais qu'ils auoient pourtant eu ce defaut, qu'ils auoient respecté & honoré par trop vne chose phantastique, qu'ils nommoient la Loy & les Mœurs.* C'est pourquoy il faut tenir pour certain qu'vne grãde partie de la Loy Morale est si haute que la lumiere de nature n'y peut atteindre. Mais pour le regard de ce que l'on dit que les hommes tienent aussi, de la lumiere & de la Loy de Nature, certaines cognoissances de la vertu, du vice, de la Iustice, de l'offence, du bien & du mal, cela est tres-vray. Toutesfois il faut remarquer que l'on prend en double façon la lumiere de nature. Premierement, en [illegible] qu'elle part du sens, de l'induction, de la raison & [illegible] argumens selon les loix du Ciel & de la terre. En se-

cond lieu, entant qu'elle reluit dans l'ame par vn instinct interieur selon la loy de la conscience, qui est vne certaine estincelle, & comme les restes de cette entiere & premiere pureté. Et c'est en cette derniere signification, que l'ame est renduë principalement participante d'vne certaine clarté, par laquelle elle regarde & discerne la perfection de la Loy Morale; toutesfois cette lumiere n'est pas entierement claire; mais de telle sorte qu'elle reprend plustost en quelque façon les vices, qu'elle n'apprend ce qu'il faut faire. C'est pourquoy la Religion, soit que vous consideriez les mysteres, soit que vous preniez garde aux mœurs, despend de la reuelation diuine.

Toutesfois l'on se sert de la raison humaine dans les choses spirituelles en plusieurs façons: & son vsage s'estend bien loin. Aussi n'est-ce pas sans cause que l'Ap[illegible]tre nomme la Religion *Vn culte raisonnable de Dieu.* Celuy qui se ressouuient bien des ceremonies & des figures de l'anciéne Loy voit assez qu'elles estoient raisonnables, qu'elles signifioient quelque chose; & qu'elles estoient bien differentes des ceremonies de l'Idolatrie & de la Magie, qui estoient comme sourdes & muettes; qui n'enseignoient rien pour la pluspart; & mesmes ne remarquoient chose quelconque. La Religion Chrestienne excelle en toutes choses; mais particulierement en ce qu'elle obserue bien mieux la mediocrité dorée, en ce qui est de la raison & de la dispute, (qui est vn enfantement du discours) que ne font les loix des Payens & de Mahommet, qui se portent aux extremitez. Car

la Religion Payenne n'auoit rien d'asseuré, touchant leur confession de foy : comme au rebours toute sorte de dispute est defenduë en la Religion de Mahommet : en sorte que celle-là porte vn visage de plusieurs incertaines erreurs; & celle-cy de quelque certaine fine & caut use imposture : au lieu que la saincte foy Chrestienne reçoit & rejette l'vsage de la Raison & de la dispute, mais iusques à certain poinct.

L'vsage de la Raison humaine, pour ce qui est des choses qui concernent la Religion, est double. Vne regarde l'explication du mystere : L'autre les conclusions que l'on en tire. Pour ce qui est de l'Explication des Mysteres, nous voyons que Dieu ne dedaigne pas de se sousmettre à la foiblesse de nostre portée, en expliquant en sorte ses Mysteres que nous les pouuons fort bien entendre : en antant (par maniere de dire) ses reuelations dans les intelligences & dans les cognoissances de nostre Raison : & en disposant en sorte les inspirations pour ouurir nostre entendemen mme la figure de la clef est adjoustée proprement à la figure de la serrure. En quoy nous deuons contribuer du nostre pour nostre bien : car comme ainsi soit que Dieu mesme se serue de nostre Raison dans ses illuminations, nous deuons semblablement la tourner de toutes parts : afin d'estre plus capables de receuoir & de comprendre les Mysteres; pourueu que l'esprit, selon ce qu'il contient, soit dilaté à proportion de la grandeur des Mysteres; & non pas qu'il faille que les Mysteres soient restraints

à la petitesse de l'esprit.

Pour ce qui est des consequences, nous deuons sçauoir qu'vn second & relatif vsage de raison & de raisonnement touchant les Mysteres, nous est laissé: mais non pas le primitif & l'absolu. Car apres que les articles & les principes de la Religion auront esté mis en leurs places en sorte qu'ils ne seront aucunement sujets à l'examen de la Raison; pour lors il est permis d'en tirer les consequences & les deduire selon leur * Analogie. Mais cela n'a pas de lieu pour ce qui est des choses naturelles: Car l'on y examine les principes mesmes, & ce par induction & non par syllogisme; Et mesmes ils ne repugnent aucunement à la Raison; afin que l'on tire les premieres & les moyennes propositions de la mesme source. Il n'en est pas de mesmes en la Religion: où les premieres propositions sont fermes de soy & subsistantes par soy: & de plus elles ne sont pas gouuernees par cette Raison qui forme les consequences; bien que cela n'arriue pas en la seule Religion: mais aussi aux autres Sciences, tant releuées que de peu d'importance, où les premieres propositions sont à volonté & non pas determinées: car là l'vsage de la raison ne peut estre absolu; veu que nous voyons dans les jeux, par exemple, dans celuy des Eschets, ou dans d'autres, les premieres regles ou loix du jeu estre purement establies selon le bon plaisir de ceux qui l'ont inuenté, qu'il faut suiure entierement sans entrer en dispute sur icelles. Mais pour bien ioüer & pour gaigner, il faut qu'il y ait de l'artifice; & y sçauoir bien discourir. Il en arriue

* C'est à dire, rapport.

ue de mesmes aux loix humaines : où il y a beaucoup de Maximes comme l'on dit; c'est à dire des pures dispositions de Droict, qui sont plustost fondées sur l'authorité que sur la raison, sans qu'on les mette en controuerse. Mais ce qui est tres-juste, non absolument, mais par rapport ; c'est à dire selon la proportion qui est entre ces maximes, c'est ce qui est raisonnable, & qui donne sujet aux grandes disputes que l'on y rencontre. Telle est doncques cette seconde Raison qui a lieu en la Theologie sacrée : & qui est fondée sur le bon plaisir de Dieu.

Or de mesme que l'vsage de la raison humaine est double és choses diuines : ainsi se rencontre-t'il dans ce mesme vsage vn double exces. Vn quand l'on recherche plus curieusement qu'il ne faut : *Comment le mystere se peut faire*, l'autre quand l'on donne autant de credit aux conclusions, comme aux principes mesmes. Car celuy-là pourra sembler disciple de Nicodeme, qui demandera auec trop d'opiniastreté: *Comment il se pourroit faire, que l'homme des-ja vieux peust naistre*. Et l'on ne pourra point estre pris pour disciple de sainct Paul, si l'on ne fait quelque fois couler dans ce que l'on enseigne. *Moy & non le Seigneur*, ou cecy. *De mon aduis*, d'autant que ce stile sera fort propre en tout plein de conclusions. Doncques il me semble que l'on fera fort bien & fort vtilement, si l'on dresse vn traitté court & exact, où l'on monstre vtilement, comment il faut se seruir de la Raison humaine, dans les choses qui concernent la Theologie, comme si c'estoit vne certaine Dialectique diuine.

Auſſi deuiendra-t'elle tout ainſi qu'vne Opiate en Medecine, qui non ſeulement aſſoupira ce qu'il y a d'inutile dans les ſpeculations, dont l'eſcole eſt par fois affligée; mais qui adoucira en quelque façon, les fureurs des controuerſes qui eſmeuuent les troubles dans l'Egliſe. Ie place ce traitté entre les choſes qui ſont à deſirer, & ie le nomme Sophron, ou du Legitime vſage de la Raiſon humaine dans les choſes diuines.

II. Il importe beaucoup pour la paix de l'Egliſe, que l'Aliãce que le Sauueur a voulu qui ſe trouuaſt parmy les Chreſtiens, & qui eſt contenuë en deux chapitres, quoy qu'ils paroiſſent differés ſoit bien & clairement expliquée. Dont vn determine ainſi: *Celuy qui n'eſt pas auecques nous eſt contre nous*: & l'autre ainſi: *Celuy qui n'eſt pas contre nous eſt auec nous.* D'où il appert clairement qu'il y a certains articles auſquels quiconque ne conſent pas, doit eſtre eſtimé eſtre hors de l'Alliance. Et qu'il y en a d'autres, dans leſquels il eſt permis d'eſtre de contraire opinion, ſans pourtant ſortir de l'Alliance. Car voicy quels ſont les liens de la Communion Chreſtienne, vne Foy, vn Bapteſme, &c. & non vne ceremonie vne opinion. Nous remarquons ſemblablement que la robbe du Sauueur a eſté toute d'vne piece & ſans couſture: mais que le veſtement de l'Egliſe eſt de pluſieurs couleurs. Il faut ſeparer la paille du grain qui eſt en vn eſpy de bled; mais il ne faut pas arracher tout à fait l'iuroye du champ. Moyſe ayant rencontré vn Egiptien qui ſe battoit auec vn Iſraëlite, ne dit pas, *Pourquoy eſtes-vous aux priſes;*

mais ayant tiré ſon eſpée, il tua l'Egiptien. Vn autre iour ayant veu deux Iſraëlites qui ſe battoient, encores qu'il fuſt impoſſible qu'vn d'eux n'euſt tort, il leur parla en cette ſorte: *Vous eſtes freres, pourquoy vous battez-vous?* Doncques apres auoir bien penſé à cela, ce ſeroit vne affaire de tres-grande importance, & qui ſeruiroit de beaucoup, ſi l'on determinoit qu'elles ſont, & iuſques ou s'eſtendent les choſes qui deſtachent tout à fait les hommes du corps de l'Egliſe, & qui les empeſchent d'entrer en la communion des fidelles. Que ſi quelqu'vn croit que l'on y a deſ-ja trauaillé, que le meſme voye & reuoye auec quelle ſincerité, & auec quelle modeſtie cela a eſté fait. Cependant il eſt vray-ſemblable que celuy qui fera mention de la paix, aura pour reſponſe ce que Iehu dit au meſſager. *La paix n'eſt-elle pas auec Iehu? qui a-t'il de commun entre toy & la paix? paſſe & me ſuis*: veu que pluſieurs aymẽt mieux la partialité que la concorde. Neantmoins il me ſemble bon de mettre entre ce qui eſt à deſirer le Traitté des Degrez de l'Vnité en la Cité de Dieu, comme eſtant fort ſalutaire & fort vtile.

III. Comme ainſi ſoit qu'il y ait tant de parties de l'Eſcriture Sainɛte, qui apprennent que c'eſt que la Theologie; il faut en premier lieu conſiderer leur interpretation. Au reſte, ce n'eſt pas en cet endroit que ie parleray de l'authorité de les interpreter, qui eſt fondée ſur le conſentement de l'Egliſe; mais comment il y faut proceder; la maniere en eſt double; à ſçauoir Methodique & Libre. Car à vray, ces liqueurs diuines qui ſont beaucoup plus ex-

Lieu remarquable.

cellentes que ces eaux que l'on tiroit des puits de Iacob, sont presentées & aualées quasi en la mesme façon des autres eaux naturelles, lesquelles on ramasse dans des cisternes auant qu'on les boiue ; d'où par apres on les attire par le moyen de plusieurs pompes & l'on en vse apres commodément : ou l'on les met tout aussi tost dans les vaisseaux, afin de s'en seruir quand il en sera besoing. Et cette premiere sorte d'Interpretation, dite Methodique, a donné naissance enfin à la Theologie Scholastique, par laquelle cette doctrine a esté ramassée en Art comme dans vne cisterne ; & de là les ruisseaux des Axiomes & des Positions se sont espanchez de toutes parts. Mais il suruient deux excez dans la maniere d'Interpreter auec liberté. Vn est que l'on presuppose dans l'Escriture vne telle perfection, qu'il faut que de cette source coule toute sorte de Philosophie ; comme si celle qui n'en viendroit pas estoit vne chose prophane & Payenne. Cet intemperament s'est principalement remarqué dans l'escole de Paracelse ; mesmes il a esté commun à plusieurs autres : & il a commencé parmy les Rabbins & les Cabalistes. Mais ces personnes-là ne viennent pas à bout de ce qu'ils desirent ; d'autant que tant s'en faut qu'ils rendent de l'honneur aux Escritures ainsi qu'ils croyent : qu'au contraire ils les abbaissent & les poluënt. Car quiconque recherchera le Ciel materiel & la terre dans le Verbe, dont il est dit ; *Le Ciel & la terre passeront : mais mon Verbe ne passera pas* ; Celuy-là tasche temerairement de trouuer les choses passageres parmy les eternelles. Car de

mesmes que de rechercher la Theologie dans la Philosophie ; c'est tout ainsi que si vous cherchiez les viuans entre les morts. Comme au rebours, chercher la Philosophie dans la Theologie, n'est autre chose que chercher les morts entre les viuans. Mais l'autre sorte d'interpreter que ie constitue dans l'excez paroist d'abord sobre & chaste: elle ne laisse pourtant de deshonnorer les Escritures mesmes: & apporte beaucoup de dommage à l'Eglise. Et voicy quelle elle est pour le dire en vn mot : Quand les Escritures diuinement inspirées sont expliquées en la mesme sorte que le sont les Liures composez par les hommes. Or il faut se ressouuenir que ces deux choses qui sont cachées aux esprits humains, sont descouuertes à Dieu Autheur des Escritures; à sçauoir les secrets du cœur & les suites des temps. C'est pourquoy, comme ainsi soit que les choses que les Escritures dictent soient telles, qu'elles sont escrites pour le cœur ; & qu'elles comprennent les vicissitudes de tous les siecles, auec l'eternelle & la certaine presciēce de toutes les heresies ; de toutes les contradictions & de l'estat diuers & muable de l'Eglise, tant en general qu'en chaque particulier : ces Escritures ne doiuent pas seulement estre interpretées selon l'estenduë & selon le sens present du passage, ny en regardant l'occasion qui a fait dire ces mots: ny precisément à cause de ce qui a precedé dans le texte & à cause de ce qui suit: ny en considerant le but principal de ce dire; mais en telle sorte que nous entendions qu'elles comprennent non seulement en gros & en tas ; mais

aussi en detail en chaque periode & en chaque mot vn nombre infiny de ruisseaux & de veines, pour arrouser chaque partie de l'Eglise & les ames des fideles. Car l'on a tres bien remarqué que les responses de nostre Sauueur à plusieurs questions qu'on luy proposoit, ne semblent pas estre faites à propos; mais estre impertinentes. De quoy en voicy deux raisons: Vne est, que comme ainsi fust qu'il cogneust les pensées de ceux qui l'interrogeoient, non par leurs paroles comme font les hommes, mais immediatement & de soy-mesme, il respondit à leurs intentions & non selon ce qu'ils disoient. L'autre est qu'il n'a pas seulement parlé à ceux qui estoient presens alors, mais à nous aussi qui viuons & à tous ceux du siecle, en quelque part qu'ils soient, à qui l'Euangile deuoit estre presché. Ce qui mesmes se void dans les autres Liures de l'Escriture.

Ces choses ainsi touchées, ie viens à ce Traité que je soustiens estre à Desirer. Et à vray dire l'on treuue parmy les escrits de Theologie, plus de Liures de controuerse qu'il ne faut; & vn grand amas de cette Theologie que i'ay nommé Positiue; plusieurs lieux communs, plusieurs Traitez particuliers, plusieurs cas de conscience, plusieurs Predications & plusieurs * Homilies. Bref, on lit plusieurs grands Commentaires sur les Liures de l'Escriture; mais voicy ce que ie desire; Vn bref recueil bien-fait & auec jugement des annotations & des remarques sur les textes particuliers de l'Escriture: non en parcourant les lieux communs; ou en se jettant dans les controuerses ou

* C'est à dire, discours que l'on fait sur quelque passage de l'Escriture.

en les redigeant en Methode d'Art; mais il faut que ces obseruations soient espenduës entierement çà & là, & qu'elles soient naturelles. Ce qui paroist parfois dans les plus doctes Predications, qui d'ordinaire ne durent qu'vne année: mais cela n'a pas encores esté imprimé pour passer à la posterité. Et à vray dire, de mesmes que les vins que l'on fait sous le pied & qui coulent librement, sont beaucoup plus doux que ceux du pressoir, qui sentent le marc & la grappe. Ainsi les Sciences sont grandement salutaires & suaues, qui sortent des Escritures doucement exprimées; & qui ne sont pas tirées aux controuerses ny aux lieux communs. Ie nommeray ce Traité: Les * Emanations des Escritures.

* C'est à dire, Resultats.

C'est maintenant qu'il m'est aduis, que i'ay le plus fidelemẽt que i'ay peu couru à l'entour du petit globe du monde intellectuel, & qu'en mesme tẽps j'ay esbauché & descrit ces parties, dans lesquelles ie trouue que les hommes n'ont pas assez constamment employé leur industrie & leur estude, ou qu'ils ne les ont pas assez bien cultiuées. Que s'il se trouue que ie me sois esloigné de l'opinion des anciens en cet ouurage, que l'on sçache que mon principal dessein a esté de plustost profiter que de faire quelque chose de nouueau ou de passer à autre chose. Car ie n'eusse sceu demeurer d'accord auec moy-mesme ou auec le sujet que i'ay entrepris de traicter, si ie ne me fusse resolu d'adjouster * *quelque chose*, à l'inuention des autres, entant qu'il seroit en moy, auec vn semblable desir de voir mes inuentions surmontées à l'adue-

* Adjousté.

nir par d'autres. Et il paroistra combien i'ay esté equitable sur cette matiere, en ayant nuëment proposé mes opinions tout par tout, sans les fortifier de rien: & que ie n'ay fait aucun effort de prejudicier à la liberté d'autruy, ne l'ayant opiniastrément rejettée. Aussi espere-je qu'encores que l'on fasse scrupule d'abbord de receuoir ce que i'ay mis en auant auec raison: & qu'encores que l'on obiecte quelque chose contre, qu'il arriuera qu'en relisant cela mesmes, la response se presentera * *pour y satisfaire.* Quant aux choses dans lesquelles il m'est escheu de faillir, ie suis certain que ie n'ay aucunement violenté la Verité par des arguments pleins d'animosité. Dont la nature est quasi telle qu'ils s'acquierent du credit par les erreurs, & qu'ils l'ostent aux choses bien inuentées. Car l'Erreur deuient honorable par le moyen du doubte, & la verité en souffre du rebut. Cependant cette responce de Themistocle me vient en la pensee, qui ayant esté entretenu de grandes choses, par vn certain qui luy venoit en Ambassade de la part d'vne petite bourgade, le reprit en ces mots. *Mon Amy vos paroles desirent vne Cité.* Et à vray dire i'estime que l'on peut à bon droict m'obiecter que mes paroles desirent vn Siecle. Vn siecle peut-estre tout entier pour prouuer, * *Ce que i'ay mis en auant,* & plusieurs Siecles pour se porter à la perfection. Neantmoins parce que les plus grandes choses, doiuent leur estre à leurs commencements, ce me sera assez d'auoir semé pour ceux qui viendront apres moy, & pour Dieu Immortel. La diuinité duquel ie supplie treshumblement

* Adjousté,

* Adjousté.

humblement son fils & nostre Sauueur, qu'elle daigne receuoir en bonne part ces & telles semblables Victimes de l'Entendement humain ; couuertes de Religion, comme si c'estoit du sel ; & immolées à sa gloire.

FIN.

A MY LECTEVR, I'ay reietté à la fin de cet Oeuurage, l'excuse que ie vous dois pour cette Traduction, que les Doctes estimeront inutile & que les beaux Esprits desdaigneront ; à cause qu'il y a des mots qui choquent la politesse. Mais les Annotations que i'ay fait Imprimer en marge, les soulageront en detail. Et la Traduction du Noueau Monde des Sciences qui vient en suitte, leur apprendra en gros le dessein de l'Autheur, sur l'inuention de ses mots noueaux, qui sont traduits fidellement dans mon François ; si bien que ie crois me descharger, de ce qu'ils auront peine de nommer obscurité, en vn si grand personnage que l'estoit mon Autheur : qui souz le bon plaisir des Sçauans passera dans les mains de ceux qui se sont espargnez la sueur & la froidure que souffre la jeunesse dans les Colleges ; mais qui au reste sont capables d'aussi bien entendre, vn bon liure, que ceux qui sont accablez de trop de lecture Grecque & Latine.



LE NOVVEAV MONDE DES SCIENCES:

Ou les choſes Deſirées.

LIVRE II.

ERREVRS de la Nature : ou, *L'Hiſtoire des choſes qui eſcheent outre les generations.*
Les Liens de la Nature : ou, *L'Hiſtoire des Mechaniques.*
L'Hiſtoire Inductiue : ou , *L'Hiſtoire Naturelle pour ſeruir à dreſſer la Philoſophie.*
L'Oeil dePolypheme : ou, *L'Hiſtoire des Lettres.*
L'Hiſtoire ſur les Propheties.
La Philoſophie ſelon les anciennes Paraboles.

LIVRE III.

La premiere Philoſophie : ou, *Des communs Axiomes des Sciences.*
La viue Aſtronomie.
La ſaine Aſtrologie.

Continuation des Problemes naturels.
Les Resolutions des anciens Philosophes.
La partie de la Metaphysique des Formes des choses.
La Magie Naturelle: ou, *La Conduite des formes à l'ouurage.*
Inuentaire des richesses des hommes.
Catalogue des choses fort vtiles.

LIVRE IV.

Les Triomphes des hommes: ou, *Des Eminences de la nature humaine.*
La Physignomie du corps dans le Mouuement.
Recits concernans la Medecine.
Anatomie comparée.
De la Cure des maladies que l'on a tenu pour incurables.
De la douce mort exterieure.
Des Medecines Authentiques.
Imitation des bains naturels.
Le fil Medecinal.
Comment il faut prolonger le cours de la vie.
De la Substance de l'Ame sensible.
Des efforts de l'Esprit dans le mouuement volontaire.
De la difference de Perceuoir & de Sentir.
La racine de la Perspectiue: ou, *de la forme de la Lumiere.*

LIVRE. V.

La Chasse de Pan: ou, *L'Experience touchant les Lettres.*

L'Organe nouueau.
Les Topiques particulieres.
Les Elenques des Representations.
De l'Analogie des Demonstrations.

LIVRE VI.

Des Marques des choses.
La Grammaire qui philosophe.
La tradition de la Lampe : ou, *La methode aux enfans.*
De la prudence du discours particulier.
Les couleurs du Bien & du Mal apparent, tant simple que comparé.
Les Antitheses des choses.
Les moindres formules des Oraisons.

LIVRE VII.

La Satyre serieuse : ou, *De l'Interieur des choses.*
Le Labourage de l'Esprit : ou, *Du soing qu'il faut auoir des Mœurs.*

LIVRE VIII.

Le Secretaire de la vie : ou, *Des Occasions espanduës çà & là.*
L'Artisant de la fortune : ou, *De l'Intrigue de la vie.*
Le Consul à hoqueton : ou, *Comment il faut estendre les bornes de l'Empire.*
L'Idée de la Iustice vniuerselle : ou, *Des Sources du Droict.*

Sophron : ou, *De l'vsage legitime de la Raison humaine sur les choses diuines.*

Le Pacifique : ou, *des Degrez de l'vnité en la Cité de Dieu.*

Les peaux Celestes à porter vin : ou, *Les Emanations des Escritures.*

Acheué d'Imprimer le dix-neufiesme Iuin, l'an mil six cens trente-deux.

Extraict du Priuilege du Roy.

LE Roy par ses Lettres de Priuilege données à Paris, le seiziesme iour de May mil six trente-vn, Signées, GAVLTIER, Et scellées du grand Sceau de cire jaulne, a permis à Me GILBERT DE GOLEFER, Conseiller & Historiographe de sa Majesté, de faire imprimer par tels Imprimeurs & Libraires que bon luy semblera, la Traduction qu'il auroit faite d'vn Liure intitulé, *Francisci Baronis de Verulamio, Vice-Comitis sancti Albani, de Dignitate & Augmentis Scientiarum libri nouem*, laquelle Traduction ledit sieur DE GOLEFER desireroit faire imprimer & mettre en lumiere souz le titre de *Neuf liures de la Dignité & de l'Accroissement des Sciences de François Baron de Verulam, & Vicomte de Sainct Aubain.* Faisant defenses à tous Imprimeurs, Libraires & autres, de quelque qualité & condition qu'ils soient, d'imprimer ladite Traduction, vendre & debiter par tout le Royaume, pays & terres de son obeyssance, sans le consentement dudit sieur DE GOLEFER, ou de celuy à qui il aura cedé son droict, pendant le temps de six ans, à compter du iour que ladite Traduction sera acheuée d'imprimer, sur les peines plus au long portées par lesdites Lettres.

LEdit sieur DE GOLEFER a esleu & choisi pour imprimer sadite Traduction IACQVES DVGAST, auquel il a cedé & transporté sondit Priuilege, par contract passé pardeuant les Notaires du Chastelet de Paris.